

VOYAGE

DANS

Le Finistère,

PAR CAMBRY.

Nouvelle Edition,

ACCOMPAGNÉE DE

*Notes historiques, archéologiques, physiques
et de la Flore et de la Faune du Département,*

PAR M. LE CH^{ER} DE FRÉMINVILLE,

Capitaine des Frégates du Roi, Membre de la Société royale des Antiquaires
de France, des Sociétés philomathiques et d'Histoire naturelle de Paris.

Brest,

CHEZ J.-B. LEFOURNIER, IMP.-LIBRAIRE, RUE ROYALE, 86.

1836.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A PARIS,	<i>chez</i>	{ BELIN LEPRIEUR, Lib., rue Pavée St-André, 5.
		{ ISIDORE PESRON, Lib., rue Pavée St-André, 13.
		{ J. ALBERT MERCKLEIN, Lib., rue des Beaux-Arts, 11, Faubourg St-Germain.
		{ LE DENTU, Quai des Augustins, 31.
RENNES,	{	BLIN, Libraire, Place du Palais.
		HAMELIN, Libraire, Place du Palais.
		VATAR.
NANTES,	{	FOREST.
		MELLINET.
LORIENT,	{	LE ROUX CASSARD,
		CARIS.
VANNES,	{	LA MARZELLE.
QUIMPER,	{	V ^e CHAPALAIN.
		LE FEBVRE.
QUIMPERLÉ,	{	M ^{me} IMBERT.
LANDERNEAU,	{	DESMOULINS. Libraire.
MORLAIX,	{	GUILMER.
		LÉDAN.
ST.-POL-DE-LÉON,	{	LABBÉ, Libraire.
GUINGAMP,	{	JOLLIVET.
ST.-BRIEUC,	{	PRUD'HOMME.
ST.-MALO,	{	HUVIUS.

VOYAGE
DANS
LE FINISTÈRE.

VOYAGE

DANS

LE FINISTÈRE,

Par Cambry.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES, ARCHÉOLOGIQUES, PHYSIQUES
ET DE LA FLORE ET DE LA FAUNE DU DÉPARTEMENT,

Par M. le C^{er} de Fréminville,

Capitaine des Frégates du Roi, Membre de la Société royale des Antiquaires de France,
des Sociétés philomathiques et d'Histoire naturelle de Paris.



BREST,

Chez J.-B. LEFOURNIER, Imp.-Libraire, rue Royale, 86.

1836.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le Voyage dans le Finistère, par M. CAMBRY*, fut le premier qui attira l'attention publique sur ce Département, le plus intéressant de toute l'ancienne Bretagne. Il fut le premier et naguères encore il était le seul qui donnât des idées générales sur cette contrée et qui offrît, réunis dans un seul cadre, des aperçus de son état physique et moral, de sa statistique, de sa topographie et de ses monumens.

* M. Cambry était, lorsqu'il fit ce Voyage, Membre du Conseil du département et chargé de constater l'état politique, moral et statistique du Finistère. Sous l'Empire il fut préfet de l'Oise et Membre de l'académie celtique de France.

Il mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie, le 30 Décembre 1807.

Le style éloquent, pittoresque et fleuri de son Auteur, séduit lorsqu'il ne se laisse point aller à des déclamations dues aux exigences pénibles de l'époque désastreuse à laquelle il écrivait. Il est aisé de reconnaître ces tristes concessions que Cambry s'est vu dans l'obligation de faire à l'esprit tyrannique et désorganisateur du gouvernement d'alors. Ce sont des taches dans son Ouvrage, mais elles n'en font briller qu'avec plus d'éclat tous les passages où il n'a écrit que d'après ses propres inspirations*, et là, il faut convenir qu'il déploie toute la richesse, tous les charmes du style d'un écrivain élégant et du meilleur goût, et qu'il peint avec autant d'éloquence que de vivacité.

Cet Ouvrage possède encore un avantage qui chaque jour devient de plus en plus précieux : il rapporte un grand nombre d'anciennes traditions locales, de pratiques superstitieuses, dont l'origine remonte aux tems les plus

* On tomberait dans la plus grossière erreur si on jugeait de ses sentimens personnels d'après les sarcasmes contre la noblesse et l'ancien régime qu'on rencontre çà et là dans son livre. Cambry, notre collègue à l'Académie celtique et que nous avons particulièrement connu; Cambry, homme d'esprit, parfaitement bien élevé, ayant toujours vécu dans le grand monde, était dans toute la force du terme, ce qu'on appelait un homme de bonne compagnie sous cet ancien régime dont les mœurs étaient si pleines d'urbanité et la politesse si délicate. Loin d'être partisan de la république et ennemi de la noblesse, il aurait donné tout au monde pour être titré. Que de démarches n'a-t-il pas faites pour obtenir cet honneur, quand, sous l'épée victorieuse d'un grand général, la France redevenait monarchie. (F.)

reculés, et dont les sources appartiennent non seulement aux plus vieilles légendes du christianisme, mais même à la mythologie celtique, et sont d'inappréciables débris du culte mystérieux des Druides armoricains. Ces traditions, ces superstitions, encore vivaces, encore répandues dans le Finistère il y a quarante ans, s'y effacent rapidement chaque jour par les progrès que la civilisation avec ses innovations souvent désolantes, a faits depuis lors dans les régions sauvages de la vieille Armorique. Beaucoup sont aujourd'hui oubliées; dans quelques années toutes auront disparu et ne se retrouveront plus que dans le livre de Cambry.

Le mérite de son Ouvrage a donc été généralement apprécié; et aujourd'hui que cette Bretagne si long-tems négligée attire de toutes parts l'attention et les études des savans et des hommes de lettres, empressés d'exploiter une mine si féconde, on recherche avec avidité le *Voyage dans le Finistère*. Mais cet Ouvrage qui n'avait eu qu'une seule édition, émise encore depuis un grand nombre d'années, était devenu tellement rare, qu'il était à peu près impossible de se le procurer même au prix le plus élevé.

Cette considération et le vœu de la multitude ont engagé à en publier une seconde édition. M. Souvestre, de Brest, a entrepris cette tâche, de concert avec M. Come, Imprimeur-Libraire, de la même ville.

Sans doute cette édition, depuis long-tems réclamée et impatiemment attendue, ne laisse rien à désirer sous le rapport de son exécution typographique; mais son format grand in-4°, adopté par les éditeurs, a déplu à un très-grand nombre de lecteurs, lesquels voulant voir et explorer la contrée par eux-mêmes, désiraient parcourir le Finistère le livre de Cambry à la main et souhaitaient dans ce but un format plus portatif.

En outre, M. Souvestre s'est permis de faire à ce livre des coupures, des transpositions nombreuses, qui quoique utiles peut-être ont mécontenté davantage encore, parce que la grande majorité des amateurs tenait essentiellement à ce que dans l'édition désirée, l'œuvre de Cambry fût reproduite textuellement sans qu'on y apportât le moindre changement, la plus petite innovation. On sait que les vrais bibliophiles, les véritables érudits recherchent de préférence les primitives éditions des bons auteurs, qu'ils n'apprécient les nouvelles qu'autant qu'elles sont d'une scrupuleuse exactitude et qu'elles reproduisent le texte des anciennes dans toute son originalité, sa simplicité, sa nudité même. Ce sont de vieux amis que l'on aime avec leurs défauts.

Cette seconde édition du Voyage de Cambry, n'ayant donc pas répondu en entier à l'attente du public, nous nous sommes déterminés à lui en offrir une troisième,

qui peut-être atteindra mieux ce but. Le format in-8° que nous adoptons, en réduisant l'ouvrage à un volume, le rendra portatif et commode : en outre nous nous sommes rigoureusement astreints à y reproduire l'ouvrage tel que son auteur le publia sous ses yeux, sans y changer la moindre chose ni dans le style, ni dans la coordination des matières, etc. En un mot on retrouvera, dans cette troisième édition, Cambry absolument intact.

Cependant, malgré les éloges que mérite son ouvrage, on doit avouer aussi qu'il a des défauts essentiels; publié il y a quarante ans, bien des choses ont changé de face dans le département du Finistère pendant ce laps de tems, et il est devenu nécessaire de signaler ces changemens, mais dans des notes additionnelles seulement et sans toucher à ce qui appartient à l'auteur.

Cambry a été souvent observateur superficiel et inexact; voyageant un peu trop à son aise, en voiture et dans des chemins frayés, beaucoup d'objets intéressans existant à l'écart ont été ignorés par lui. Souvent aussi il parle de faits, de localités ou de monumens qu'il n'a pas vus par lui-même, et alors il commet de graves erreurs. La plupart du tems à son arrivée dans un gros bourg, il se bornait à en convoquer les municipaux et les notables, à les interroger sur ce que leur commune contenait de remar-

quable, et il écrivait ses notes sous la dictée de ces hommes qui, n'étant eux-mêmes le plus souvent que de simples paysans, ne lui fournissaient que des renseignements inexacts et tronqués. Il arrivait même quelquefois que ces hommes grossiers ne pouvant comprendre ni l'importance, ni la portée des questions minutieuses de notre voyageur, les regardaient comme des puérités, s'en moquaient intérieurement; et ayant remarqué son amour pour les choses merveilleuses ou extraordinaires, s'amusaient à lui composer des fables qu'il a crues et rapportées de la meilleure fois du monde. Il est donc important de relever de telles erreurs.

Sous le rapport de la Géologie et de l'Histoire naturelle du département, Cambry laisse tout à désirer. Il possédait à peine une teinture imparfaite de ces sciences qui pourtant eussent jeté sur son ouvrage un intérêt chaque jour de plus en plus apprécié aujourd'hui.

De nombreuses additions et annotations étaient donc ici nécessaires, et devaient naturellement avoir place dans une nouvelle édition. Mais elles demandaient un assez long travail, lequel lui-même exigeait des connaissances aussi variées qu'étendues.

Sur votre prière, M. le Chevalier de Fréminville, Capitaine de frégate, Membre des premières sociétés sa-

vantes de la Capitale, ancien disciple et ami de feu l'illustre Cuvier, a bien voulu se charger de la rédaction de ces notes, * qui, nous l'espérons, paraîtront aux yeux des hommes instruits ajouter quelque prix à l'ouvrage.

* N. B. Toutes les notes qui sont suivies d'un F entre deux parenthèses, appartiennent à M. de Fréminville. Celles qui sont suivies d'un G, sont les anciennes notes de Cambry lui-même.

AVIS ESSENTIEL.

Au moment où l'impression de cette Édition se termine, les quatre premières Livraisons de l'Ouvrage de M. Souvestre, faisant suite au Voyage de Cambry, viennent d'être publiées; on y trouve un grand nombre de Notices et d'Indications relatives aux Antiquités du Finistère, toutes évidemment extraites du premier volume de l'Ouvrage spécial que j'ai publié sur ce sujet il y a quelques années (1832):

Sans aucun doute, du moment où un livre est mis en lumière il entre dans le domaine du public et chacun a le droit d'y puiser. Mais quiconque use de ce droit pour écrire ensuite sur un sujet analogue, doit, s'il est de bonne foi, indiquer la source qui lui a fourni les documens dont il se sert, et ne pas s'attribuer sans scrupule, sans délicatesse ni sans peine, ce qui est uniquement dû aux longs travaux, aux pénibles recherches d'un autre.

Or, M. Souvestre, tout en exploitant à son aise et à son profit mon Ouvrage sur les *Antiquités du Finistère*, se garde bien de dire que c'est à lui et à lui seul qu'il doit les notions qu'il publie aujourd'hui sur ce sujet, dans sa suite à l'Édition in-4° de Cambry. Il agit au reste en cela, comme le très-grand nombre des écrivains de l'époque, qui, sans aucune étude, sans aucuns travaux préliminaires, se font savans sans peine aux dépens de leurs devanciers, fouillent les anciennes bibliothèques, copient de vieux manuscrits, de vieux auteurs oubliés, et viennent ensuite donner pour du leur, ce qu'ils y ont trouvé de bon.

J'ai cru me devoir à moi-même, et plus encore à l'Éditeur Propriétaire de mes *Antiquités du Finistère*, de signaler cette espèce

de plagiat, qui peut surtout lui porter préjudice. Je saisis en même tems cette occasion pour faire connaître au public une vérité essentielle: c'est que seul et le premier, j'ai fait une exploration archéologique de ce département; que seul et le premier, j'ai décrit et publié ses monumens anciens; qu'avant que la publication de mon Ouvrage les eût fait connaître, ni M. Souvestre, ni MM. G...., M...., D C...., etc., etc., qui tranchent aujourd'hui de l'Antiquaire et de l'Historien, ne se doutaient seulement pas qu'il y eût d'antiquités remarquables dans la partie de la Bretagne dont il s'agit et n'avaient jamais fait la moindre étude de l'archéologie, faits que je crains d'autant moins d'avancer qu'ils sont de notoriété publique.

LE CHEF DE FREMINVILLE.

De la Société royale des Antiquaires de France.

N. B. Croirait-on que ce compilateur, dans une note insidieuse (page 57 de sa 2^e partie), ose dire que dans mes *Antiquités du Finistère* je me suis servi, pour mon article *Brest*, de l'ouvrage de M. Dauvin sans l'avouer, suivant mon *invariable coutume*, et cherche par là à faire croire que j'ai profité moi-même des travaux d'autrui pour composer ce livre sans lequel, lui, Souvestre n'eût pas pu dire un seul mot sur les monumens du Finistère.

On ne peut pousser plus loin l'impudence. Je le répète, personne avant moi n'avait écrit sur les Antiquités de ce Département, et je n'ai eu par conséquent rien à emprunter à personne. J'ai tout vu par moi-même, tout décrit sur les lieux, et lorsque pour m'aider dans mes travaux j'ai eu besoin de recourir aux renseignemens d'autrui, je me suis plu à le proclamer et à en témoigner hautement ma reconnaissance aux personnes qui me les ont donnés. Un critique de la couleur de M. Souvestre m'a même reproché d'en avoir trop dit à ce sujet.

Je n'ai rien emprunté à M. Dauvin pour ce que j'ai écrit sur *Brest*. J'ai dit et je répète que j'ai tiré une grande partie des documens qui m'ont servi sur ce sujet, d'un manuscrit qui m'avait été confié par M. Bouëxin, officier d'artillerie, attaché à la majorité de la marine. Il est possible, à la vérité, que M. Dauvin ait eu comme moi connaissance de ce manuscrit et en ait comme moi profité, ce qui a pu causer les rapprochemens que présentent nos deux ouvrages, lesquels au reste ne peuvent rouler que sur des noms et des dates. (F.)

Brest, 25 Septembre 1836.

VOYAGE

DANS

LE FINISTÈRE,

OU

ÉTAT DE CE DÉPARTEMENT EN 1794.

MORLAIX.

LE district de Morlaix forme un quarré presque parfait au nord du Finistère ; il touche par différens points aux districts de Lesneven, de Landerneau, de Carhaix ; à l'est, dans toute sa longueur, au département des Côtes-du-Nord.

Ses deux grands diamètres sont de St-Thégonec à Pomenou (cinq lieues), de Laneanou à l'île de Sieck (huit lieues).

Je ferai connaître les côtes du nord de ce district, baignées par la Manche ; la description de ses anses, de ses rochers, de ses points de vue, exigent des détails qu'on ne pourrait donner dans un aperçu général.

Morlaix est situé par les six degrés neuf minutes de longitude, et par les quarante-huit degrés trente-quatre minutes quarante-trois secondes de latitude.

Son arrondissement se divise en neuf cantons formés de trente-quatre municipalités, dont on porte avec exagération la population à 71,641 individus ; le même état n'élève qu'à 11,957 la totalité des feux du district, qui, multipliés par 5, ne donneront qu'une quantité de 59,785 habitans : l'erreur serait donc de 11,856 ; elle est assez considérable pour être relevée.

Le terrain renfermé dans le district de Morlaix, que j'ai parcouru dans tous ses diamètres, que j'ai fréquemment examiné du clocher de St-Thégonec, de celui de St-Paul-de-Léon, d'une montagne élevée sur la route de Lanmeur, etc. n'offre, comme tout le Finistère, comme toute la ci-devant Bretagne, qu'une multitude de collines et quelques plaines. Les plus hautes montagnes de cette extrémité du monde, sont à peine du quatrième ordre quant à l'élévation; les rochers nus qui les couronnent, sont d'une espèce de granit creusé, brisé, mangé par l'inclémence des saisons. ¹

J'aurai l'occasion de le démontrer: ce pays (la ci-devant Bretagne) est, sans exception, le plus champêtre et le plus pittoresque de la France.

DE LA COMMUNE DE MORLAIX.

Cette commune se nomme *Montroules* en breton: elle s'élève sur les flancs de deux montagnes et sur les bords des rivières de Jarleau et de Kerleur: ces deux rivières se réunissent, coulent sous une voûte assez belle, sous l'ancien hôtel-de-ville, sous la place du Peuple, sortent par une arcade et s'unissant aux eaux de la mer, forment le joli port de Morlaix.

Son embouchure est sur la manche, les quais sont beaux, garnis de maisons assez simples et de quelques maisons assez belles.

¹ Les collines granitiques du district de Morlaix sont effectivement peu élevées, à sommets arrondis et doucement ondulés. Le granit qui les compose est généralement composé de feld-spah blanc avec quelques grains de quartz, quelques paillettes de mica et beaucoup d'amphibole.

Dans les vallons qui séparent ces collines, et principalement sur les bords des rivières, on trouve des couches schisteuses mêlées de veines de carbonate calcaire. Le long de la rive droite de la rivière de Morlaix, en suivant la jolie promenade qui conduit à Keranroux, on remarque de ces couches de schiste rubané, qui, stratifiées et tourmentées par un affaissement subit lorsque leur substance était encore molle, présentent à l'œil un aspect fort extraordinaire.

Sur les hauteurs de Ploujean, et à peu de distance du houg, M. le comte de la Fruglaye, amateur éclairé de minéralogie, a découvert une carrière de porphyre à pâte grise dans laquelle sont disséminés de très-gros cristaux de feld-spah blanc qui y produisent un fort bel effet. Cette roche porphyrique peut être très-avantageusement employée dans les arts.

En s'avancant du côté de Lanmeur, le feld-spah qui constitue la base des roches granitiques de ce canton, prend une couleur rougeâtre. (F.)

Le port s'étend du sud au nord sur un espace de trois lieues; ses deux rives sont formées de montagnes qui s'abaissent insensiblement et descendent jusqu'à la mer; les rivages rians près de la ville deviennent arides et moins boisés, ils se dépouillent en approchant du château du Taureau. Le jardin anglais de Porzantès, placé sur des rochers dont on a su profiter, boisé, soigné, riche de culture, de fruits et de légumes, où l'on a pratiqué tant de retraites agréables et de jolis pleins de verdure, embelli des plus beaux points de vue, se remarque sur la rive gauche, à l'extrémité de la commune; plus loin, s'étalent sur le rivage les allées et les bois de l'ancienne abbaye du Relec. ¹

La rive droite n'est pas moins embellie par la demeure du citoyen Rochon, ² connu par l'étendue de ses connaissances si variées, par ses belles découvertes, par ses ouvrages; il vient d'établir sur sa terre une manufacture infiniment utile: elle remplace les vitres de cornes qui manquaient aux grands fanaux de la marine. C'est un réseau de fil de fer étamé, dont les carreaux, couverts d'un vernis transparent, laissent un passage à la lumière en s'opposant au passage du vent. Dans la commune de Ploujean,

¹ Cambry fait ici une grosse erreur qui prouve avec quelle légèreté et quelle inattention il faisait ses observations pendant son voyage, quand toutefois il les faisait lui-même. L'abbaye du Relec se trouve dans les montagnes à plus de quatre lieues au nord de Morlaix; celle dont il veut parler ici est le convent de St-François, situé sur la rive gauche de la rivière, à une demi-lieue de la ville. C'est un édifice du seizième siècle, l'église du moins, ainsi que le constate cette inscription en caractères gothiques carrés, placée au-dessus de la première porte.

L'an mil V^e XXVII (1527) le XI^e jour
de mai, fut cette église fondée.

Le cloître, le réfectoire et généralement toutes les autres parties de ce monastère datent du siècle suivant. Tous ces bâtimens tombaient en ruines. Grâce aux soins et à la munificence de M. et de M^{lle} de la Fruglaye, ce convent, réparé et redevenu habitable, vient d'être transformé en un hospice pour les pauvres malades, avec une école pour l'éducation des jeunes filles indigentes; plusieurs religieuses hospitalières y sont établies sous la direction d'une supérieure.

Les amateurs des arts et de l'antiquité doivent bien de la reconnaissance à M. de la Fruglaye qui a fait restaurer, avec un soin minutieux, les beaux vitraux de l'église sur le point d'être totalement perdus par l'incurie du vandalisme. (F.)

² L'abbé Rochon, physicien astronome, membre de l'ancienne Académie royale de la marine, de celle des sciences, et plus tard de l'Institut: voyageur infatigable, savant modeste et laborieux; la physique lui doit plusieurs découvertes importantes, l'invention du micromètre, dont la double réfraction du quartz limpide lui donna l'idée première, etc. Il mourut à Paris, vers 1802. (F.)

sur le même rivage, est la maison de Keranroux,¹ dont les environs sont ornés de beaux et riens paysages.²

Cinq grandes routes aboutissent à Morlaix, celle de Landerneau, dont le prolongement conduit à Brest ; le beau chemin qui se rend à St-Paul-de-Léon, ce dernier a quatre lieues de longueur, il court au Sud-Ouest, passe par Lesneven ; il aboutit à Brest ; cette route pour Brest est un peu plus longue, mais plus belle que la première, moins gâtée par le passage des rouliers ; malheureusement elle n'est point fréquentée par la poste. La troisième passe à Lanmeur, à Tréguier, à St-Brieux, mais on va plus directement à cette dernière ville par une autre route la plus montueuse qu'on puisse imaginer. La dernière, celle de Carhaix, est sûre, mais cahoteuse, hérissée de pointes de rochers : elle est d'une longueur, d'une monotonie insupportables ; vous traversez neuf lieues de terrains arides, sans, pour ainsi dire, trouver

1. Le château de Keranroux, appartenant à M. le maréchal de camp comte de la Fruglaye, offre un des plus beaux aspects que puisse présenter le paysage environnant. Au-dessous de ses délicieux jardins, les bords de la rivière n'offraient autrefois qu'un marécage vaseux et infect, périodiquement inondé par le flot des grandes marées ; les digues et autres travaux de dessèchement qu'a fait exécuter M. de la Fruglaye, ont transformé ces marais fangeux en de riantes et vastes prairies. (F.)

2. Du même côté que Keranroux, et à un quart de lieu au-dessous, est une baie formée par l'embouchure d'une petite rivière appelée le Dourdu (l'eau noire en celtobreton) ; il y monte beaucoup d'eau dans les grandes marées et on y établirait un bon port au moyen de quelques travaux. Vauban, et plus tard le contre-amiral Gornc, avaient proposé d'y former un port militaire qui, en temps de guerre, eût pu être d'une grande utilité.

Ce fut en ce lieu qu'Anne de Bretagne fit construire en 1512 le plus grand vaisseau de guerre qu'ait jusqu'alors eu la France ; on le nomma *La Cordelière*, du nom d'un ordre de chevalerie de dames que cette princesse avait créé. Ce vaisseau fut le premier vaisseau à deux batteries qui ait été construit par les Français, et pourtant il ne portait que quarante pièces de canon en tout. Il était monté en 1513 par le fameux Portimoguer (et non pas Primoguet, comme le nomment par ignorance quelques auteurs). Cet amiral breton sauta en l'air sur la *Cordelière* après avoir accroché et fait sauter avec lui le vaisseau amiral Anglais lors du combat qu'il livra cette même année devant la pointe de Saint-Mathieu, (voir les détails de ce combat tom. I, pag. 158 de nos Antiquités du Finistère.)

Tous les bords du bassin du Dourdu sont de constitution schisteuse. Dans le fond, au-dessus du moulin, M. de la Fruglaye a trouvé de la Dolomie ; mais une découverte bien importante faite par cet habile géologue, c'est qu'il a rencontré dans cette Dolomie, de ces pétrifications nommées *Entropus* par les minéralogistes, et qui sont des débris anti-diluviens de Zoophytes, connus sous le nom d'*Enexines*, dont les analogues vivans habitent aujourd'hui les mers des Antilles. Cette découverte, de débris de corps organisés dans une substance considérée jusqu'à ce jour comme primitive, prouve évidemment que la Dolomie appartient à des terrains de seconde formation. (F.)

une habitation. Ces cinq routes sont nues, peu boisées, elles n'offrent rien de remarquable aux voyageurs ; j'en excepte quelques sites en se rendant à St-Paul-de-Léon, et le beau point de vue du chemin de Lanmeur.

On ne peut remonter à l'antiquité des communes de la ci-devant Bretagne, elle se perd dans la nuit des tems ; les rêveries modernes, ces contes placés à la tête de toutes les histoires de l'Europe, se trouvent ici comme ailleurs. César fonda toutes les villes de la Gaule ; un des disciples des apôtres ou de Joseph d'Arimathie, y porta la religion catholique. Ainsi Morlaix, si nous en croyons Conrad, archevêque de Salisbury, écrivain du douzième siècle, fut d'abord nommée Julia ; ainsi Drennalus, disciple de Joseph d'Arimathie, à son retour de l'île de Bretagne, passa par Morlaix, l'an 73 de J. C., en convertit les habitans ; ce lieu se nommait alors Saliocan ou Hanterallen.

En 382, Flavius-Maximus Clemens, marchant à la conquête des Gaules, aborda au port de Saliocan, et logea au manoir de l'Armorique, qui, en 1637, appartenait à la maison de Goazriant.

L'an 498, Hoël second, maria sa fille, la princesse Aliénor de Bretagne, au vicomte de Léon, et lui donna la ville et le château de Morlaix ; ses descendans les possédèrent jusqu'en l'année 1177.

Dans la suite, les princes de Léon et les ducs de Bretagne se disputèrent cette propriété. Les derniers appelèrent dans leur pays les Anglais, qui furent chassés par Duguesclin. Les Anglais reparaissent en 1374, s'emparent de Morlaix, font pendre cinquante chefs, laissent huit cents hommes en garnison dans cette ville ; ne pouvant supporter leur insolence, les bourgeois se soulèvent, introduisent les Français dans leurs murs, les Anglais sont exterminés, le duc de Bretagne jure la perte des rebelles ; d'autres affaires le détournent de sa vengeance.

En 1381, par le traité de Guérande, Morlaix fut rendu au duc de Bretagne, qui pardonna.

Henry VII, roi d'Angleterre, en 1488, fit passer à la duchesse Anne, une armée commandée par Richard Eggecimille ; il mourut à Morlaix l'année suivante ; on l'enterra dans le couvent des

Dominicains au milieu du chœur, sous une tombe de pierre verte que je n'ai pu trouver, quelques recherches que j'aie faites.

La duchesse Anne y fit son entrée solennelle en 1506. On lui fit présent d'un petit navire d'or enrichi de pierreries, et d'une hermine blanche apprivoisée, ayant au col un collier de pierres précieuses.

En 1522, Henri VIII, roi d'Angleterre, mit en mer une flotte considérable; un traître, capitaine de Morlaix, nommé Latricie, avertit les Anglais qu'ils pouvaient surprendre cette ville, la noblesse étant aux montres générales assignées à Guingamp par le seigneur de Laval, lieutenant du roi en Bretagne en l'absence du duc d'Alençon, et le corps principal des bourgeois à la foire de Noyal près Pontivi. Morlaix fut en effet surpris, saccagé, brûlé: les Anglais, riches de butin, se retirèrent sur leurs vaisseaux; six ou sept cents d'entre eux, enivrés, s'endormirent dans le bois de Stifell à six cents pas de la ville, où le seigneur de Laval les tailla en pièces; leur sang rougit les eaux de la fontaine qui s'appelle encore *Feunteun ar saozon* (fontaine des Anglais.)

Comme le reste de la Bretagne et de la France, cette ville souffrit les maux inséparables d'une guerre civile dans le désordre de la Ligue; ce ne fut qu'en 1594 qu'elle se rendit au maréchal d'Aumont et fut soumise à la puissance d'Henri IV.

Besnard, dans sa topographie raisonnée des dépendances de Landerneau, rapporte le fait suivant :

« Morlaix étoit autrefois dominé par un château situé sur une montagne à l'Ouest; on n'en voit plus que les ruines: il étoit encore entier à la fin du seizième siècle. Il soutint un siège de vingt-quatre jours contre le maréchal d'Aumont; il étoit défendu par le capitaine de Rosempoul: le maréchal d'Aumont apprenant qu'on étoit réduit à la dernière extrémité dans le château, et que les assiégés étoient obligés de manger jusqu'à

3. Pour s'opposer à ce que les pillards Anglais pussent regagner avec leurs chaloupes leurs salaisons qui étoient aurrés au Dourdu, les habitans firent un barrage dans la rivière au moyen d'un abatis de grands arbres. Ce barrage étoit au-dessous de Keranroux. On voit encore à marée basse, sur les bords de la rivière, quelques-uns des troncs de chêne qui ont servi à l'exécution. Le chêne, comme on le sait, se conserve sous l'eau pendant plusieurs siècles. (P)

leurs chevaux, envoya à la dame de Rosempoul, femme charmante, prête d'accoucher, trois ou quatre moutons, des volailles et des perdrix; cette jeune dame, pleine de courage et de générosité, remercia le maréchal et lui renvoya son présent, en lui faisant dire qu'elle ne vouloit pas manger de mets plus délicats que ceux dont la garnison et son mari se nourrissoient.

Il y avoit à Morlaix, avant notre révolution, des couvens de jacobins, de récollets, de capucins, de minimes, de calvériennes, de carmélites et d'ursulines, trois paroisses, une collégiale appelée Notre-Dame-du-Mur.

Le corps de ville fut établi par Charles IX, en 1561. Ses membres étoient pris parmi les négocians en gros, sans que les marchands détailliers pussent en faire partie. Le maire siégeoit aux États de Bretagne, l'épée au côté, comme les maires de Nantes, de Brest, et de Saint-Malo; il ne conservoit cette place que pendant deux ans; l'élection se faisoit le premier jour de janvier.

C'étoit le siège d'une sénéchaussée, d'un consulat, d'une amirauté.

Frère Hervé-Nedelec, jacobin du couvent de cette ville, docteur en théologie de la faculté de Paris, général de son ordre, fit canoniser St-Thomas d'Aquin, en 1318. Léandre-Albert de Bologne nomme Nedelec *vir eruditissimus qui sua tempestate in doctrinâ superiore non habuit*; Antoine de Sienne, en sa bibliothèque, dit qu'il étoit *vir ingenio acutissimus..... inter celeberrimos sua ætatis viros habitus*; il mourut à Narbonne le 26 septembre 1323. Il écrivit plusieurs livres.

Commentaria in quatuor libros sententiarum.

De ente et essentia contra Henricum de Gandavo.

De intellectu.

De aternitate mundi, etc. etc.

Une trentaine de Traités sur différentes matières.

Albert-le-Grand, l'auteur de la vie des Saints de la Bretagne armorique, étoit de Morlaix; son ouvrage, amas d'extravagances et de merveilles, est un chef-d'œuvre de recherches et d'érudition; j'en aime la lecture; il conserve l'originalité de l'imagi-

nation de nos pères, la nature des rêveries bretonnes; il retrace des usages de la plus haute antiquité; je l'emploierai souvent; le lecteur me saura gré d'arracher quelques perles au fumier de cet écrivain original.

Il assure que l'an 1213, Saint Dominique de Gusman, fondateur de l'ordre des prédicateurs, vint à Morlaix visiter le duc Pierre et la duchesse Alix. « On tient, dit-il, que le sujet de ce voyage fut pour exciter le duc et la noblesse de se croiser contre les Albigeois.

» En 1238, le couvent des Jacobins fut fondé; on fit marché avec un maître Architecte de Landtmeur pour l'édifice de l'église... Le chœur, sa maîtresse-vitre et l'excellente rose qui s'y voit, le jubé et les garnitures du chœur haut et bas, furent faits faire par Alain Minot et Amon sa femme, la chapelle de Notre-Dame, la sacristie, le grand dortoir furent bâtis par Yves Faramus..... L'épithaphe de la fondatrice se lit autour de la lame de letton rouge dont son tombeau est couvert: »

*Ecce sub hoc saxo fratrum de monte relaxo,
Est sita, fundatrix Julians dei veneratrix;
Hujus erat virtus quæ pollet femina raro
Mens sincera, manus larga, pudica caro.*

Peut-on avoir oublié dans le dictionnaire des artistes, Alain Minot et Faramus!

Dans l'église de Saint Mathieu, on voyait sur un banc, en 1778, les armes des Kerret (des femmes de la maison de Guicaznou s'étaient alliées à la maison de Kerret). Autour des armoiries se lisait cette devise modeste:

*Quenta tud avoa erbet
Avoa Guicaznou a Kerret.*

« Les premiers habitans de la terre furent les Guicaznou et les Kerret. »

En 1548, Marie Stuart, reine d'Ecosse, se rendant à Paris pour épouser le Dauphin, qui fut depuis François II, arriva par mer à Morlaix; le seigneur de Rohan la reçut à la tête de la noblesse. Après un *te deum*, chanté dans l'église de Notre-Dame, la princesse était prête à passer le pont-levis de la porte dite de

la Prison; il se rompit sous le poids d'une trop forte cavalerie; des Ecossois s'écrient: trahison, trahison! Le seigneur de Rohan, qui marchait près de la litère de la Reine, prononça ces mots d'une voix élevée, *jamais Breton ne fit trahison*, et le tumulte s'apaisa.

« Le lundi, 18 novembre 1624, monsieur le duc de Vendôme fut reçu solennellement à Morlaix, toutes les compagnies sous les armes, à la seconde porte du quai de Léon; au droit de la place dite le Pavé-Neuf, étoit élevé un arc triomphal à trois étages; au premier étage, haut de quatorze pieds, étoit le portrait du roi en relief à hauteur d'homme, habillé en Mars, la couronne en tête et le sceptre en main; au sommet, les armes de France; de part et d'autre, celles de Navarre et de Bretagne; en l'étage du milieu, sous la représentation du roi, étoient les armes de monseigneur le duc de Vendôme, soutenues d'un côté de la déesse Thétis, et de l'autre du dieu Neptune, pour représenter le pouvoir que le roi lui avoit donné en cette province, par terre en étant gouverneur, et par mer en étant amiral, et étant actuellement en visite des côtes. A l'autre étage étoient les armes du seigneur de Coatnizan, gouverneur de la ville, placées entre deux trophées, et au-dessous celles de la ville, qui est d'azur au navire d'argent, aux voiles éployées et mouchetées d'hermines à la devise, *s'ils mordent Mor-lès*. Du côté droit de l'écu, paroissent trois Nymphes orcaïdes ou montaignères, représentant les trois montaignes dont la ville est fermée; chaque Nymphé accoudée sur une colline ou montaigne en relief, pour témoigner leur soumission audit seigneur duc. Au côté gauche on voyoit deux Nymphes Naïades, portées sur deux petites rivières peintes sur le fond de l'arcade, rencontrées d'une sirène portée sur un flot de mer, représentant les deux petites rivières Jarleau et Kerleut qui fluent entre ces montaignes, et embrassant la ville close, se jettent au canal de mer qui donne jusqu'à la maison de ville, et étoient ces énigmes animés d'un distique comprenant une succincte description de la ville, gravé en grosses lettres d'or sur une table de faux marbre noir, en ces mots: »

*Tres inter montes jacet urbs in valle; fluenta
Bina rigant, pelagi conciliata sinu.*

Tels sont les détails historiques que nous offrent les livres, les manuscrits qu'on m'a communiqués sur la commune que j'essaie de faire connaître. Je pourrais les étendre, les multiplier; mais ils ne sont pas de nature à produire un grand intérêt, à piquer la curiosité des lecteurs, leur suppression ne doit causer aucun regret.

Les principaux monumens de cette commune sont les aqueducs dont j'ai parlé; ils passent sous l'ancien hôtel de ville, et sous la belle place du Peuple.

Cet hôtel de ville est un vaste bâtiment, construit, je crois, sous Henri IV. La municipalité y tient à présent ses séances; on y place la bibliothèque du district, nombreuse, bien composée, remplie d'éditions curieuses; ses distributions, ses ornemens sont exécutés d'après les plans du citoyen Lorient, ingénieur, plein de talens et de mérite.

Le clocher de St.-Mathieu, passe pour un des plus remarquables du département; on en jeta les fondemens en 1548.

L'église de St.-Martin est d'un stile moderne, c'est un fort joli bâtiment.

¹ Voici déjà un exemple qui prouve que Cambry parle souvent de choses qu'il n'a pas vues ou auxquelles il n'a pas fait la moindre attention. Comment peut-il vanter, comme un des plus beaux du département, le clocher de St.-Mathieu de Morlaix, qui en est au contraire l'édifice le plus lourd, le plus ignoble et du plus mauvais goût.

Cet auteur ne parle presque pas de l'hôtel de ville, fondé sous Henry IV, mais qui ne fut achevé de bâtir qu'en 1618. Sur le côté de l'édifice qui regarde le marché au poisson, on voit sur l'architrave d'une fenêtre, la figure sculptée en pierre du roi Henry IV et celle d'une femme que l'on dit être Gabrielle d'Estrées; ces deux figures paraissent s'embrasser. Dans la cour, au-dessus d'une autre fenêtre est encore une tête de Henry IV extrêmement ressemblante. On y voit encore celle de Sully et de quelques autres personnages qu'on ne reconnaît pas. Toutes ces figures sont des bustes et non pas des caryatides, comme le dit M. Souvestre, qui ignore que des caryatides sont des demi-statués soutenues sur un cippe dont la base se termine en pointe. Près de la grande porte, en dehors et au-dessus d'une croisée du second étage, on remarque le buste d'un homme entouré d'un serpent qui le mord à la joue. C'est sans doute une figure allégorique; mais je n'ai pu en deviner le sens. L'artiste aurait-il voulu représenter par là un emblème des fureurs de la Ligue auxquelles Henry le Grand mit un terme. (F.)

² Cambry oublie de mentionner ici les élégantes ruines de l'église de Carmélites bâtie au commencement du 15^e siècle, dans le style gothique arabe ou ogival de l'époque, et non pas du tout d'architecture lombarde, comme le dit, je ne sais pourquoi, M. Souvestre, auteur des notes de l'édition in-4^o du Voyage dans le Finistère.

L'église de Notre-Dame de Meur, achevée de construire en 1468 et dont le clocher,

Les tableaux de population donnent à Morlaix, 13,352 habitans; des calculs bien établis n'en offraient que 10,000 avant la révolution.

DU PORT DE MORLAIX.

Ce port est, sans comparaison, le plus commerçant du Finistère; ses quais, solidement bâtis en 1771, sont revêtus de pierres de taille, de granit: ils partent de la commune et s'avancent à trois quarts de lieue; on doit les prolonger jusqu'à la rade. Une rampe de fer leur sert de garde-foux; des calles bien ménagées y facilitent les embarquemens; les vases, la position de la ville, dans une espèce d'entonnoir, en rendraient l'air mal-sain, si les vents du nord et du midi n'en enlevaient sans cesse les exhalaisons méphitiques: la mer y monte deux fois par jour à douze pieds dans les basses marées, et à vingt pieds dans les grandes. Des navires de trois et quatre cents tonneaux peuvent débarquer les marchandises à la porte de leurs propriétaires; il serait nécessaire de surveiller avec plus d'attention qu'on ne l'a fait dans les tems de brutalité, de fureur et de négligence, les dégradations que les quais peuvent éprouver, de les faire achever, de fixer le chenal par des épis en fascines distribués avec art, et sous des angles que l'expérience et la théorie doivent déterminer, pour s'opposer aux changemens fréquens que le cours de la rivière éprouve. Il

est l'un des plus beaux de la Bretagne; s'éroula le 28 mars 1806, à une heure dix minutes de l'après-midi.

L'église de St.-Melaine, autre édifice gothique du quinzième siècle, mais d'un style moins élégant que les deux précédens. On lit au-dessus du portail cette inscription en caractères du temps:

*L'an mil quatre cens quatre vingt deux
le VII jour de mars, fust ceste eglise
fondée.*

Les battans en bois de la porte de l'église sont d'un travail curieux. On y lit en grandes lettres gothiques:

*Il a fait cest huis F. Lainez Coespiez
priez Dieu pour luy*

et enfin, sur le perron, se voit le distique suivant, écrit pareillement en lettres gothiques carrées,

*Bonnes gens qui par icy passez
Priez Dieu pour les trespassez*

On remarque encore dans Morlaix beaucoup de maisons anciennes bâties en colambages, avec des corniches sculptées, pignon sur rue et ornées de statues grotesques selon le goût des 15^e et 16^e siècles. Quelques restes des anciens remparts et tours de l'enceinte paraissent en quelques endroits. (F.)

ne sera pas moins urgent d'empêcher l'encombrement des vases que chaque marée dépose entre les quais; il devient si considérable que bientôt les bâtimens ne pourront plus en approcher. Une écluse de chasse, placée à la tête du port, un canal et un déversoir pour prévenir les inondations de la rivière, suffiront à cet effet.

Le commerce demande, outre l'exécution de ces travaux, la construction d'une calle à radoub, elle est indispensable; la nature du terrain marque sa place à l'extrémité des quais déjà formés; on y pourroit construire des bâtimens de trois à quatre cents tonneaux. Si l'établissement de l'écluse de chasse a lieu, celui de la calle ne peut être différé, puisque le chenal, où l'on fait des radoub, sera continuellement occupé par les marées ou par le produit de l'écluse.

Il serait possible de tenir toujours à flot, les bâtimens dans le port, mais ce travail est moins pressant que ceux dont je viens de parler; il en résulterait pourtant un grand avantage; sur les ouvrages qu'il faudrait élever, pour cette opération, on pourrait ménager un pont volant; les habitans de cette extrémité de la ville ne seraient plus forcés de faire un énorme circuit pour se rendre à cinquante pas de leurs habitations.

L'entrée du port était extrêmement dangereuse avant les travaux que le citoyen Cornic imagina de faire exécuter, et qui furent achevés sous ses ordres, en 1776.

Dans un mémoire, adressé au ministre de la marine (Sartine), il prouve que depuis 1744 jusqu'en 1775, il s'est perdu vingt-cinq vaisseaux sur les rescifs qui bordent cette rade, « sans y compter plusieurs bâtimens battus par la tempête, qui se sont présentés pour arriver au mouillage, et qui, par le défaut de marques pour indiquer les dangers, ont été forcés de prendre le large; quelques-uns ont reparu, d'autres n'ont pas eu le même bonheur. »

Depuis l'établissement des tours, tourelles, organaux d'amarrage et des balises que le citoyen Cornic a placés, les marins trouvent un asile des plus sûrs: aucun bâtiment ne s'est perdu dans ces parages, quand il a connu les marques et ce qu'elles indiquaient. Si la carte qu'il a fait passer aux comités de la Convention,

(et qui, d'après une lettre de la commission de la marine, devrait être imprimée), s'était répandue, deux bâtimens chargés de blé ne se seraient pas perdus sur nos côtes; et dernièrement encore deux prises anglaises n'auraient pas été forcées de se réfugier, l'une sur la côte du Corréjou, l'autre à Perros, où les marchandises ont été pillées.

On attend avec impatience la carte du citoyen Cornic, et ses observations; ses talens en attestent l'exactitude et l'importance.

Quatre passes conduisent à la rade de Morlaix, elles ont douze brasses de profondeur dans les plus basses marées; cette rade est abritée par la pointe de Pénalen à l'ouest, par les îles Spicher, par le château du Taureau, par l'île noire au nord; par l'île blanche, l'île Sterec et la côte de Tréguier à l'est, et est-nord-est; au sud par les terres. Elle est sûre: si par une tempête extraordinaire, les vaisseaux chassaient sur leurs ancres, les vents de

1. Cette carte a été publiée par le Dépôt des Cartes et Plans de la marine en 1796, et se trouva comprise, par ordre du ministre, dans les *Neptunes* ou Atlas nautiques à l'usage des bâtimens du Roi. Mais l'expérience et des observations plus précises, l'ayant fait reconnaître comme très-incorrecte, on l'a supprimée depuis longtemps. Le magnifique travail hydrographique de M. Besotemps-Beaupré, sur ces côtes, ne laisse rien à désirer aujourd'hui sous ce rapport, et permet à toute espèce de bâtiment d'y naviguer avec sûreté, même sans pilote-pratique.

Toutefois, on doit reconnaître que les balises placées par les soins du contre-amiral Cornic, sont des guides sûrs pour indiquer le passage qui conduit à la rade, et il a rendu, en présidant à leur position, un service important aux navigateurs.

Le château du Taureau, qui, au besoin, peut défendre cette rade, est une forteresse assise sur un rocher isolé au milieu des flots. Pour s'opposer à ce que les Anglais ne renouvellassent la tentative qu'ils avaient faite en 1521 contre Morlaix, François I^{er} fit bâtir ce château en 1525 et non pas de 1522 à 1552 comme le dit Cambry dans un autre ouvrage. (Catalogue des monumens échappés au Vandalsme dans le Finistère.) Vauban fit faire quelques changemens à ses fortifications, dont une partie s'était écroulée en 1608, et elles furent augmentées encore en 1742. Aujourd'hui c'est une prison d'état.

C'est à environ une lieue au large du château du Taureau que nombre de barques ont dragué cet engrais si avantageux et si usité aux environs de Morlaix, connu sous le nom vulgaire de *Merle*. C'est un sable ou plutôt un gravier calcaire composé d'un débris de coquilles, mais surtout du polyptère appelé *millepora polymorpha*, qui abonde sur les côtes de Bretagne. Les gabares qui vont le draguer à chaque marée, le déposent en tas sur le quai de Morlaix où il est ensuite vendu.

Les amateurs d'histoire naturelle y trouvent leur compte tout comme les agriculteurs; ce *Merle* étant rapporté du fond de la mer à près de deux lieues au large, contient une infinité d'espèces de coquilles qui ne s'approchent jamais du rivage et que l'on chercherait en vain sur les grèves et sur les rochers du littoral du Finistère. De ce nombre sont de fort jolies *Cytherees*, des *Lucines*, des *Finus*, la *Crinatule*, l'*Anosty hyaline*, etc., etc. (F.)

nord-nord-est les porteraient, sans danger, sur la vase, et les vents opposés, au large.

La tour de Duon, vue de la mer et de toutes les côtes voisines, est le point qu'on attaque pour entrer dans Morlaix, elle est disposée pour recevoir un Phare.

J'ai parlé du château du Taureau dans le catalogue imprimé des monumens du Finistère.

COMMERCE DE MORLAIX.

Ce qu'on va lire constatera l'état du commerce de cette commune avant la révolution : à la paix, à la longue, elle aura les mêmes moyens, avec toutes les ressources de la liberté. Les négocians, persécutés par le régime de la terreur, ruinés par les réquisitions, arrêtés par l'incertitude du moment, n'osent encore rien entreprendre ; ils attendent des lois stables, la force, le pouvoir qui les fait respecter, et des bases inébranlables sur lesquelles ils puissent bâtir.

Les productions employées dans le commerce à Morlaix, objets d'exportation chez l'étranger ou dans les ports de France, consistent en grains, bœufs, porcs, moutons, chevaux, lins, chanvres, beurres, miels, cires, suifs, graisses ; en toiles, sur-tout, dont voici la nature, les noms et les proportions :

Crez, 29 pouces de largeur.

Crez, 25 pouces *Idem.*

Graïennes en demi-aunes, de 21 pouces 10 lignes *Idem.*

Toiles à carreaux de toute espèce, de toute couleur, de 28 pouces de largeur.

Toiles à torchons, d'emballage de différens lez.

Toiles blanches, dites de ménage, depuis $\frac{3}{4}$ jusqu'à $\frac{5}{4}$ de lez.

Toiles de halle.

Toiles à voile.

Roscone $\frac{1}{2}$ lez.

Je vais indiquer les lieux où l'on transporte ces objets, et quels sont les retours qu'ils produisent.

Exportation pour l'Espagne. } Toiles, dites crez, larges et étroites; bretagnes, larges et étroites; cuirs tannés, sain-doux, suifs; toiles rayées ou à carreaux, cires, beurres et quelques fils.

Pour le Portugal. } Toiles de Bretagnes, larges et étroites; cuirs tannés, papiers.

Importation d'Espagne et de Portugal. } Vins, eau-de-vie, raisins, figues, amandes, oranges et citrons; la solde considérable en notre faveur, s'acquitte en matières d'or ou d'argent.

Bilbao. } Cuirs de veaux et de génisses repassés, cuirs forts pour semelles, toiles blanches à carreaux et à voiles, papiers.

Exportation pour la Hollande et les pays du Nord. } Miels, cires, beurres, graisses, suifs, papiers, cuirs et toiles.

Importation. } Fromages, planches, mâtues, aciers, fers, goudrons, brais, chanvres, papiers fins, graine de lin, bières.

Isles de Jersey et de Grenesey. Export. } Eaux-de-vie, thés, toiles.

Importation. } Laines, étains, charbons de terre; or moné noyé, tabac.

Navigation nationale ou cabotage.

Rouën et Havre. } Plombs des mines de Poulouen et du Huelgoat, cendres de tabac, fils blancs, toiles dites de Exportation. } Morlaix pour l'Amérique, toiles rousses, cornes; beurres, suifs, graines, cire, papier pour épingles.

Importation. } Quincailleries, verreries, fayenceries, cotons en fil et ouvrages, pierres de moulage, pierres à chaux, plâtre et amidon.

Fort Malo. Exportat. } Plomb, toiles, futailles vides, beurres et suif.

Importation. } Cidre, café, sucre, savons, morues, huiles de morues, meubles.

Nantes. Export. } Suifs, beurres, graisses, toiles dites de Morlaix pour l'Amérique, toiles à carreaux, papiers, cire.

Importation.	{	Sucres, café, épiceries, quelques eaux-de-vie; noix, huiles de noix.
La Rochelle et l'île d'Oleron.	{	Beurres, suifs, graisses, plombs et quelques toiles.
Importation.	{	Sel, eaux-de-vie.
Bayonne.	{	Toiles dites de Morlaix, pour l'Amérique, toiles à carreaux, bières, suifs, graisses, cuirs tannés et en verd, sardines.
Exportation.	{	Planches de sapin, goudrons, résine, réglisse, liège, bouchons, vins de Cap-Breton et d'Angleterre, jambons et cuisses d'oies.
Importation.	{	Toiles blanches dites de Morlaix, pour l'Amérique, toiles à carreaux, graisses, suifs, beurres, fils, miel, cires, douvelles, mérins.
Bordeaux.	{	Vins, liqueurs, eaux-de-vie, pruneaux, autres fruits secs, poteries, huiles et autres provisions.
Exportation.	{	

Détails, observations sur le commerce de Morlaix.

L'Espagne consommait toutes les crez et la majeure partie des bretagnes; la fabrique de crez a beaucoup diminué; il y a cinquante ans que les envois étaient de six mille balles par an; vingt-cinq ans qu'ils ne s'élevaient qu'à quatre mille ou quatre mille cinq-cents; ils se réduisent depuis sept ans, à moins de trois mille balles.

Avant que les pièces fussent exposées en vente, elles étaient visitées par un inspecteur et par deux négocians, nommés inspecteurs marchands; on les changeait tous les trois mois. Ces pièces recevaient la marque de la ville; Morlaix et Landerneau étaient les seuls ports d'où elles pouvaient être exportées.

De sages réglemens proscrivaient tout achat fait hors du lieu désigné pour les marchés; ils défendaient à tout fabricant d'être revendeur. Depuis douze ou quinze ans ils font tous ce dernier trafic; ils négligent, ils abandonnent leurs métiers au détriment de la chose publique.

On fabriquait par an de six à sept mille balles de bretagnes, larges et étroites; le terme moyen de leur valeur, avant la

révolution, était de 1,300 francs la balle. Un quart de la marchandise s'expédiait par Morlaix, près de la moitié par Saint-Malo, le reste par Nantes, les sept-huitièmes passaient de ces différens ports en Espagne.

Les crez se fabriquent dans le pays de Léon, les bretagnes dans les environs de St-Brieux.

Des manufactures de toiles de toute espèce de lin, pur ou mélangé de coton, en divers lez et pour toute espèce d'usage, pourraient s'établir avec succès dans les environs de Morlaix.

Je peux donner avec certitude le résultat que je présente. Le prix des crez et des bretagnes pouvait s'élever à onze ou douze millions par an: les divers articles fournis en échange par l'Espagne et par le Portugal ne montaient pas à la valeur de cinq cent mille francs, elles procuraient donc à la France un retour métallique de près de onze millions en or ou en argent. On sent combien il est important d'encourager; de rétablir une branche de commerce aussi considérable.

La graine de lin se tirait du Nord; on commence avec succès à semer celle du pays. Dès l'année 1758 on soupçonna que les marchands étrangers faisaient acheter, secrètement et par différens commissionnaires, toutes les graines de lin de la Bretagne pour les revendre dans le même pays: l'art de ces marchands se réduisait à bien imiter les barils de graines étrangères, à vendre dans le Léonnais, celles du pays de Tréguier; à Tréguier, celles de Léon.

Un moulin, près de Morlaix, emploie les vieilles graines de lin; il en extrait l'huile, mais en trop-petite quantité pour qu'on en fasse un objet de commerce extérieur.

La grande manufacture de tabac fournit encore ses produits au commerce; elle employait, il y a huit ans, de sept à huit cents individus. Par un réglemant qui les attachait, ceux des ouvriers dont la paie s'élevait à 10 sols, la recevaient pendant la durée de leurs maladies ou de leurs infirmités. Le produit de cette manufacture, ou plutôt la recette du bureau général, montait alors à 1,500 mille francs. Elle n'emploie à présent qu'environ deux

cents personnes. Le bâtiment qu'elle occupe est immense, avantageusement placé sur les bords de la rivière, au bout du quai de Léon; il fut construit en 1740. On regrette, par toute la ci-devant Bretagne, que des artistes instruits, des hommes de goût n'en aient pas élevé les fabriques; sans augmenter la dépense de leur construction, on eût pu faire des chef-d'œuvres de masses informes qui choquent la vue des voyageurs.¹

Il y a quelques tanneries dans la commune de Morlaix, et beaucoup dans ses environs; les cuirs qui en sortent corroyés, veaux, genisses et vaches, peaux de mouton passées en blanc et en gris, s'envoient presque tous en Portugal.

Il existe dans les prés de Saint-Paul-de-Léon quelques poteries. On fait à Troudoustein, des pipes et de la brique d'assez bonne qualité; cette manufacture devrait être encouragée, elle ne cuit pas assez ses matières parce qu'elle ne peut employer dans ses fourneaux que des landes.

Sur cinquante moulins à papier, établis dans le Finistère, il y en avait quarante-cinq près de Morlaix; leurs produits se vendaient avant 1790, depuis 18 sous jusqu'à cinq ou six francs la rame, et passaient en grande partie dans la Hollande et dans le Portugal; il n'y a pas à présent plus de vingt-cinq moulins dans le district.

Les plus habiles négocians de Morlaix sont convaincus que cette commune offre les mêmes facilités pour toute espèce de commerce, que les autres ports de la République. Cependant des voyages aux Indes, dans nos Colonies, au banc de Terre-Neuve, ont été tentés sans succès depuis la dernière paix; ils étaient abandonnés même avant la révolution.

¹ Dans le Finistère surtout, les Architectes des temps modernes n'ont pas été heureux dans leurs conceptions. Tout ce qu'ils ont créé dans le dernier siècle, et dans celui-ci est marqué au sceau du plus mauvais goût. A Brest même, où l'on voit tant de si grands établissemens, où l'on eût dû faire quelque chose de beau, de grandiose et en même-temps d'élegant, on ne peut pas citer un seul édifice qui réunisse ces qualités; l'église de St. Louis est un monument d'un style étrange qui ne convient en rien à un édifice religieux; la façade de la Salle de Spectacle, par contre, ressemble à celle d'une église, et tous les vastes bâtimens de l'Arsenal de la Marine sont d'une aridité, d'une sécheresse d'ornemens qui en rend l'aspect fatigant et monotone. Quant aux fontaines de cette même ville il est difficile d'imaginer rien de plus absurde, l'une ressemble à un sépulchre, une autre à un colombier, etc. (F.)

Le commerce se faisait ici par commission; peu de négocians l'exerçaient en leur nom. Cette place n'a ni bourse, ni édifice public, particulièrement destiné à ses ventes, au dépôt de ses marchandises: les habitans de la campagne portaient leurs toiles dans les salles-basses de l'hôtel-de-ville, les ventes avaient lieu dans le vaste salon, présentement occupé par la bibliothèque.¹

On a fait autrefois de grandes fortunes à Morlaix; il y régnait une aisance générale; elle reparaitrait bientôt si la paix et la liberté permettaient à l'activité, aux talens de ses habitans de se développer sans crainte.

J'ai déjà dit que cette commune est établie sur la croupe de deux montagnes; les points de vue qu'elle offre des quais, ou de la place du Peuple, sont très-variés: c'est la rivière qui se prolonge et qui, coulant entre deux rangs de maisons en bois, de pierre de taille, basses, élevées, n'offre rien de monotone à l'œil; on la suit au milieu de collines riantes, elle se perd au loin dans des bosquets. C'est le beau clocher de St-Mathieu, se mêlant à tous les paysages, formés par des jardins, des pavillons, et des accidens d'arbres et de rochers pittoresquement groupés sur les hauteurs; c'est la masse de l'ancien hôtel-de-ville, la promenade vaste voûtée qui le précède; c'est l'arbre de la liberté, arbre de méditation, sous lequel nos neveux s'arrêteront à l'ombre et se racontant nos vertus, nos fureurs, avec un sentiment mêlé d'admiration et d'épouvante, nous béniront de leur avoir donné la liberté aux dépens de notre existence.

Les deux quais, la place du Peuple et le prolongement de cette place qui conduit aux jacobins, sont les seules parties de la commune, qu'on puisse citer; le reste est un amas confus de baraques mal alignées, humides, obscures, de rues mal-propres, assez bien pavées cependant, de maisons abattues, repaire d'ordures et d'infection, qu'une bonne police ne pourrait tolérer; on trouve pourtant au sommet des montagnes qui cernent la ville, quelques asiles du goût et de la propreté; des jardins alignés, cultivés avec soin, dans la plus heureuse exposition.

¹ On m'assure que la bibliothèque de Morlaix ne quittera pas le grenier des jacobins, et que l'obstination d'un homme s'oppose au plan qu'on avait arrêté. (G.)

Aucun monument ne m'a frappé dans cette ville; on ne peut appeler antiques, les ruines du château, des murs et des portes anciennes, dont on voit encore les débris.

Les ponts sont bien entretenus. Sous la place de la poissonnerie, la voûte qui sert d'écoulement à la rivière souffre beaucoup, a besoin de réparation; le devis des dépenses à faire pour la rétablir, est au département.

Il était impossible de trouver un marché mieux fourni que celui de Morlaix, il y a dix ans. Je ne vis jamais une poissonnerie plus abondante, ni des légumes de toute espèce en plus grande quantité, à meilleur marché.

Les cultivateurs ne fournissaient leurs denrées, à l'époque de mon premier passage, qu'à force de réquisitions, les places étaient désertes; depuis la suppression du *maximum*, elles sont mieux fournies, sans doute.

On est étonné, dans une commune aussi considérable, enrichie jadis par le commerce, de ne pas voir de ces établissemens publics qui rendent la vie douce, commode, agréable à ses habitans. Avec la plus grande facilité de diriger à volonté les eaux du calvaire, on n'y trouve point de fontaines publiques; on pourrait en élever une sur la place du Peuple, une autre à côté de St.-Melaine, sur la rue des Côtes-du-Nord, ou dans tout autre endroit que l'on voudrait choisir. Pourquoi n'avons-nous pas encore en France, l'instinct des plus petites peuplades de la Suisse et de l'Italie?

Il me paraîtrait plus difficile d'établir un jardin public. Je ne connais que l'enclos des Jacobins qui pût en servir en l'embellissant, mais on destine ce local à des objets d'une plus grande nécessité. On y pourrait placer les halles, dont les réparations coûtent annuellement beaucoup à la commune; cet établissement nécessiterait la construction d'un petit pont en face de l'entrée du verger; on pourrait destiner une partie de ces halles nouvelles à recevoir les grains; la pénurie du moment ne peut durer,

1 Ces ruines même ont totalement disparu et on ne voit plus que l'emplacement du Château de Morlaix. Il était bâti sur le haut d'une colline qui domine la ville du côté du nord. (F.)

et toujours les marchés de Morlaix ont été riches en miels, en beurres, en cuirs, en suifs, en toiles, et en denrées de toute espèce. Le même lieu pourrait encore servir au débit des viandes; les boucheries sont établies dans un quartier retiré où la rivière de Jarleau entretient la propreté, la salubrité nécessaires, mais l'endroit, où présentement on débite leurs produits, est mal situé pour la commodité publique. Le vaste terrain des Jacobins pourrait encore servir de place à la poissonnerie: on a projeté d'y bâtir des prisons criminelles et de police correctionnelle; une partie des fonds nécessaires pour cet établissement est déjà faite; le plan en est exécuté; les prisonniers, quel que soit le degré de leurs fautes ou de leurs crimes, sont présentement renfermés dans un même local, abus presque général, mais immoral, criminel, dangereux.

On ne peut avoir de plus beaux lavoirs que ceux de Morlaix. On avait le projet de les prolonger dans la partie supérieure de la rivière appelée le *Dossen*; il serait nécessaire d'y construire des abreuvoirs, ou de faciliter aux chevaux les moyens de se désaltérer, de se baigner dans la rivière.

Contre l'usage, si dangereux et presque général dans la Bretagne, le cimetière est hors de la ville, il est rempli; il faudrait consacrer un autre local à cet établissement. Le lieu le plus avantageux pour le placer, serait le deuxième champ de Coatserho, derrière le bois des Capucins.

Le passage des troupes écrase l'habitant, la ville n'a point de casernes; le lieu le plus propre à leur construction, de l'avis des hommes les plus instruits, serait le Markhalla.

La commune a deux pompes d'incendie, la manufacture de tabac en a deux autres, elles sont en état de service.

Il y a dans Morlaix une bonne brigade de Gendarmerie; on se plaignait du service des étapes à l'époque de mon passage.

La poste aux chevaux est mal tenue.

Les trois hospices militaires sont bien entretenus, ainsi que l'hospice civil. Le directeur éprouve le plus grand embarras; il ne peut, quelque moyen qu'il imagine, fournir à la quantité de

bois et de charbon qu'on est forcé de consommer. Cette disette existe dans tout ce district, dans tout le département; j'en excepte Quimperlé, peut-être, où le bois, malgré les taillis, malgré les forêts, qui le couvrent, sont presque aussi chers qu'ailleurs; mais où l'on en trouve cependant. Il est étonnant, inconcevable, dans l'instant où tant d'hommes surveillent, s'ingénient pour le bien public, qu'on n'ait pris aucune mesure pour remplacer la totalité des plans que consomment Brest et Lorient. La hache frappe, abat, détruit, sans qu'une sage économie remplace. Le Finistère, jadis couvert de bois, est, dans sa presque totalité, forcé d'avoir recours aux landes, aux genêts, à la tourbe, à la fiente de vache pour se chauffer, pour cuire ses alimens. Ne pourrait-on pas extraire de jeunes plans, des tailles nationales, déterminer partout les propriétaires à les placer, à les entretenir? ce serait enrichir la paresse elle-même, prévenir la perte totale d'un objet de première nécessité, que les spéculations les plus étendues, les mieux conçues du commerce, ne pourraient jamais remplacer.

Morlaix pourrait, en attendant, tirer des bois de la forêt de Befout; il ne faut pour se procurer cet avantage inappréciable, que réparer le chemin du Pontou au Guerlesquin; il y a quatre lieues et demie de distance, mais une seule lieue de route à rétablir.

Le magasin des vivres pour la troupe est placé dans le couvent des ci devant bénédictins, au Calvaire; c'est un lieu de dépôt pour Rennes, Port-Malo, Brest et Carhaix.

Ici l'éducation des enfans est négligée, abandonnée totalement. N'est-il pas singulier que dans ce port de mer important, on ne trouve ni maître de mathématiques, ni maître d'hydrographie? Un très-habile homme, le citoyen Dreppe, donne des leçons sur les deux parties, à St-Paul-de-Léon, mais il n'a que seize écoliers; il en instruirait un plus grand nombre à Morlaix. Le district et la société populaire l'appellent, il serait à souhaiter qu'il cédât à cette invitation plusieurs fois répétée, et que le gouvernement levât les obstacles de fortune, qui, peut-être, s'opposent à l'acceptation de la place honorable et méritée, qu'on lui propose.

Il y a deux maîtres de musique dans la ville, pas un dessinateur qui donne des leçons, pas un peintre, pas un professeur de physique et de chimie; ce sont les maîtres d'écoles du temps passé qui tiennent les écoles primaires. Tous les préjugés se professent dans les boutiques: les bonnes racontent encore des histoires de revenans, des miracles; chargent d'erreurs le cerveau des enfans. Comment atteindront-ils à cette pureté d'idées, de principes et de raison, qui doit achever la révolution philosophique que nous avons entreprise? Une seule idée fautive corrompt toutes les idées, comme une liqueur colorée, ternit l'éclat d'une eau limpide.

Morlaix n'a point de jardins botaniques; il n'a ni médecins, ni chirurgiens dont il puisse disposer; ils sont tous occupés des hospices militaires; j'en excepte le citoyen Derne. On y trouve un bon apothicaire.

Les mœurs de ses habitans sont douces; ils ont eu, en général, moins de vivacité d'esprit que de conduite et de raison pendant les accès les plus brûlans de la fièvre anarchique. La société populaire n'a pas porté les premiers coups; elle agissait avec circonspection dans les momens d'incertitude, balançait avant de frapper, mais une fois aveuglée par quelques fanatiques, sa modération disparaissait; aucune atrocité pourtant n'a souillé cette commune, elle n'a pas versé le sang humain.

Je passe sous silence le procès indécent de la maison d'arrêt, l'exécration visitée à laquelle on voulut soumettre tant de femmes, pour reconnaître une coupable; les crimes de cette nature doivent s'ensevelir comme le crime des parricides, ils sont toujours le résultat de nos absurdes préjugés. Le duel et l'infanticide, sont le produit de nos stupides institutions: l'honneur mal-entendu

Les choses ont bien changé depuis; Morlaix ne manque aujourd'hui ni de médecins ni de pharmaciens; nous citerons parmi les premiers, M. Roullon, qui a des connaissances en histoire naturelle et possède un cabinet d'autant plus curieux qu'il contient à très-peu près tout ce que produit le département, principalement en coquilles. Il n'y a pas encore à la vérité de Jardin Botanique à Morlaix et probablement il n'y en aura jamais; à quoi y servirait-il? Il y faudrait donc aussi un jardinier-botaniste pour l'entretenir et un professeur pour l'utiliser; celui-ci ne trouverait pas dans toute cette ville exclusivement industrielle et commerciale, quatre auditeurs pour assister à ses leçons. (F.)

les enfans, la justice mal-entendue les punit : les juges de Quimper étouffèrent sagement cette affreuse affaire ; ils méritèrent des tyrans qui régnaient à cette époque, les persécutions qu'ils essayèrent, et les hommages que je saisis l'occasion de leur rendre publiquement.

Supprimez les lois contraires à la nature, si vous ne voulez nécessiter le crime.

A l'époque des forces départementales, Morlaix agit par l'impulsion de ces hommes dangereux, dont la conduite intéressée, parcourt les deux extrêmes dans une semaine ; qui, livrés au mépris public, seront punis long-temps de leur triomphe d'un moment.

Les habitans de Morlaix, sont bons, hospitaliers, loyaux, pleins de franchise ; plus grands, mais moins robustes que le reste des Bretons. Les femmes y sont fort jolies, et spirituelles.

Aucun artiste, aucun avocat d'une grande célébrité, aucun poète fameux n'illustra cette commune ; elle était éloignée de la cour, de Paris, du centre des lumières, et maintenue par l'intérêt des rois, par la stupidité du parlement Breton, dans cet état de médiocrité, d'ignorance, que Machiavel a désigné comme le plus favorable au règne des despotes. Tout gouvernement qui prévient le crime, qui fait respecter de bonnes lois, peut être adopté par les hommes ; mais le plus détestable des gouvernemens est celui qu'on établit sur la sottise. En dernière analyse, l'ignorance est le plus grand des maux, et la source de tous les crimes.

On m'a beaucoup vanté un charpentier nommé Queynec ; la nature a tout fait pour lui, il combine les forces par instinct, par sentiment et sans études ; il étonne à Brest, où l'on est fait aux combinaisons du génie mécanique. C'est ainsi qu'en parcourant la Suisse, j'ai vu dans des pays sauvages, des artistes de la nature, dont les ouvrages frappent les savans eux-mêmes, comme le langage figuré des femmes de la halle, surprend encore les Lamonnoye, les Dumarsais de notre siècle. Queynec sait à peine le français, il ne connaît que le Breton.

Avant de passer à la description des communes du district, sur lesquelles je me permets des observations, jettons un coup-d'œil sur quelques points d'utilité générale.

Dans tout le Finistère, les chemins de traverse sont des abîmes impraticables dans l'hiver : les voitures s'y brisent ; des chevaux, des bœufs, des hommes y sont tous les jours estropiés. J'ai passé des mares où mes chevaux étaient à la nage, j'étais dans l'eau jusqu'à la poitrine. Vous enfoncez dans des terres marnuses, d'où vous ne vous tirez qu'avec peine. Une espèce de terre jaune offre souvent l'apparence de la dureté, de la sécheresse ; c'est un abîme que l'expérience fait éviter aux animaux. En pratiquant de grandes routes, le duc d'Aiguillon n'a rendu qu'un demi service, toutes les traverses sont à réparer ; mais il en est de si nécessaires au commerce, à l'agriculture, qu'il est indispensable au gouvernement de s'en occuper au plutôt : je les indiquerai dans tous les districts.

On a commencé le grand chemin qui conduirait de Quimper à Morlaix, en passant par Braspars ; s'il était terminé, on éviterait au voyageur le long coude qu'il est obligé de suivre, soit qu'il prenne la route de Landerneau, soit qu'il préfère celle de Carhaix. On faciliterait le commerce de tous les districts voisins, avec les habitans des montagnes d'Arès, que cette opération enrichirait, civiliserait, etc. On abrégérait de huit lieues, une route très-fatigante. Les avantages qui seraient produits par ce travail sont incalculables.

Les frais pour le perfectionner ne seraient pas considérables, les matériaux nécessaires sont partout sous la main. Le directeur du district désirerait qu'une autre route partît de cette dernière, du voisinage de Lafeuillée, traversât la commune de Locqueffret, et facilitât la communication qu'on désire avec Châteauneuf, du Faou.

Il serait urgent de réparer le chemin de Plouganou, pour aider aux transports des grains de cette commune, et de plusieurs autres, au chef-lieu du district.

Si la route de Plougounven était mise en état de service, les bois, les fromens, le bétail que cette commune produit, circuleraient avec facilité. Une multitude de villages perdus dans les

montagnes d'Arès ; pourraient employer cette route ; mais il faudrait pour qu'ils en profitassent, la prolonger jusqu'à Callac.

On désirerait encore que la communication du Pontou au Guerlesquin, fût rendue praticable. Guerlesquin était l'entrepôt des communes environnantes ; des courtiers s'approvisionnaient à ce marché, de beurre, de suif, de miel, de bestiaux nécessaires à leurs spéculations, à la consommation de leur pays.

Il est aisé d'ouvrir une route par Ploumilliau qui faciliterait la communication de St.-Michel en grève, avec Plouégat-Moysan ; elle aiderait aux relations commerciales du Guerlesquin et du district de Lannion, dans le cas d'attaque sur la côte, ce chemin suppléerait à celui de Morlaix à Lannion, il abrégérait de trois lieues le passage de Morlaix à Callac ; observez que Callac n'a que ce débouché, que cette commune procure au commerce beaucoup de beurre, de bestiaux, de seigle, des toiles à voiles, de miel surtout, qu'on acquérait jadis pour la Hollande, pour le nord en général.

Tel est le travail urgent qu'il faudrait faire pour vivifier le commerce de ce district ; les bénéfices, le bien qui pourraient en résulter sont infinis.

Les foires sont trop multipliées dans ces contrées, elles arrachent le cultivateur à ses travaux ; il s'y rend par habitude, souvent moins attiré par la nécessité, par des besoins réels, que par la manie des échanges, que pour céder à sa paresse, à l'espèce de débauche, à l'ivresse que ces assemblées déterminent.

La plupart de ces foires d'ailleurs sont moins établies par une sage distribution, que par les hasards de la féodalité ; tel canton n'en a pas assez, parce qu'il ne possédait qu'un fief subalterne, tel autre en a beaucoup trop, parce qu'il dépendait d'un grand seigneur accrédité.

Je donnerais le tableau des anciennes, s'il pouvait être de quelque utilité ; je préfère de transcrire l'état de celles, qu'après un mûr examen, l'administration croit nécessaire dans toute l'étendue du district.

A Morlaix. Une foire le 15 de chaque mois.

A Plouezoch. 3 *idem*. les 1.^{er} vendémiaire, 29 frimaire, 11 ventose.

A St.-Paul. 4 *idem*. les 11 vendémiaire, 1.^{er} nivose, 19 ventose, 1.^{er} prairial.

A Guerlesquin. 4 *idem*. les 29 vendémiaire, 11 nivose, 11 germinal, 11 prairial.

A Pleiber-St.-Christ. 4 *idem*. les 1.^{er} brumaire, 29 nivose, 11 germinal, 29 prairial.

A Plougouven. 4 foires, les 11 brumaire, 1.^{er} pluviöse, 29 germinal, 1.^{er} messidor.

A St.-Thegonec. 4 *idem*, les 29 brumaire, 11 pluviöse, 1.^{er} floréal, 11 messidor.

A Lanmeur. 4 *idem*, les 1.^{er} frimaire, 29 pluviöse, 11 floréal, 29 messidor.

A Taulé. 3 *idem*, les 11 frimaire, 1.^{er} ventose, 29 floréal.

Toutes les foires ne seraient que d'un jour à Morlaix.

Celles de vendémiaire, nivöse, germinal et messidor, en dureraient deux.

Les objets de commerce qu'on y trouve, sont en général les bestiaux, les grains, les toiles, la graine de lin.

A Morlaix, la foire de la semaine blanche se réglait d'après l'époque des rogations ; on y conduisait une grande quantité de veaux, de porcs, de vaches, de bœufs, de chevaux, des planches, etc. ; elle pouvait être un objet de 60 à 70 mille livres ; celle des 15 et 16 octobre, consistait en bestiaux, toiles, fils, blé, draperies, beurres, couvertures, miel, etc., d'environ 200 mille livres de mouvance.

Le Finistère, entouré d'eau, est presque toujours couvert de brouillards, il y pleut beaucoup ; mais à Brest, à Morlaix il pleut sans cesse ; les années de sécheresse sont mauvaises dans ces cantons, l'humidité habituelle ne rend pas le climat mal-sain.

Un vieux proverbe dit, (c'est Dieu qui parle) :

« En bro isel pa nen dan tud devahin a laquan. »

« Si les Bas-Bretons ne me voient pas chez eux, ils y trouvent au moins la santé. »

C'est à Brest que vécut Jean Causeur.¹

La côte du Léonnais nourrit une multitude de vieillards vigoureux ; à Plougasnou, surtout, on ne connaît pas d'infirmités. On verra par les détails que je donnerai, que tout être assez vigoureux pour résister aux tempêtes habituelles, aux travaux des rives de la mer, doit prolonger sa carrière jusqu'au terme le plus reculé.

Ici, l'habitant des campagnes ne connaît guère que les fièvres chaudes ; une transpiration supprimée les occasionne : le seul remède qu'il emploie est le vin chaud ; il y mêle un peu de sucre, et dans les cas désespérés, du poivre et de l'eau-de-vie. Si ce secret ne lui réussit pas, il désespère du malade. Il est très-rare qu'on ait recours aux médecins, dans les campagnes, le maréchal guérit les plaies, donne des drogues ; la joubarde est particulièrement employée par eux dans les dysenteries. Un de leur principaux remèdes pour les blessures, est cette pellicule blanchâtre qui s'élève sur les crêpes moisies, (crampoës mouzec),² ils l'enlèvent et l'appliquent sur la plaie. Ils ont perdu les anciennes idées de leurs pères sur la verveine ; elle jouait un rôle trop marquant dans les cérémonies druidiques, pour que le catholicisme ne les ait pas entièrement détruites ; ils se servent cependant de verveine pour diviser et dissiper le sang extravasé ; ils l'appliquent sur les contusions. Ailleurs, j'aurai l'occasion de vous parler des enchantemens, des paroles, des pansemens merveilleux qu'ils exécutent sur leurs malades, et des jongleurs de la Bretagne.

¹ J'ignore pourquoi l'annotateur de l'édition in-4^e de cet ouvrage révoque en doute cette assertion de Cambry, elle est certaine. Le fameux macrobite Jean Causeur vécut long-tems à Brest, où il était employé dans le port comme ouvrier perceur. J'ai connu dans ma jeunesse beaucoup de vieillards qui l'y ont vu et connu. Il était né à Ploumoguer selon les uns, à Plougonvelen selon d'autres, on ne sait pas précisément à quelle époque ; ce qu'il y a de certain, c'est que c'est à Plougonvelen qu'il passa sa vieillesse et qu'il mourut le 30 avril 1774, âgé de cent trente-sept ans, selon l'opinion la plus généralement répandue, et de cent trente ans si l'on s'en rapporte à son acte de décès, qui ne donne pas d'ailleurs ce chiffre comme positif, vu l'incertitude où l'on est demeuré sur l'époque précise de sa naissance. (F.)

² Une consonnance fait commettre ici une erreur à Cambry : *Crampoës mouzec* n'a jamais voulu signifier en breton, *Crêpes moisies* ; mais c'est le nom donné en cette langue à une plante qui croît très-communément dans les vieux murs et sur les vieux troncs d'arbres. Elle est connue sous le nom français de *Nombriil de Vénus*, et sous celui systématique de *Cotyledon, acotyledon*. Sa feuille spongieuse appliquée en cataplasme peut certainement produire sur les blessures un effet salutaire. (F.)

Les eaux, trop vives dans quelques communes, y causent, dit-on, des maladies scrophuleuses, principalement dans celles de Garlan, de Lanmeur et de Plouigneau.

Le froid, à Morlaix, est moindre de six à sept degrés qu'à Paris, dont il est éloigné de cent huit lieues ; la latitude est à-peu-près la même ; la chaleur n'est jamais très-vive. En ces contrées, il y a beaucoup plus de variété dans le caractère des habitans, que dans la température de l'air et le climat ; ce qui démontre que les institutions civiles, les formes du gouvernement influent sur l'homme, autant au moins que sa position sur le globe. Une rivière sépare les habitans du canton de Tréguier, de ceux du pays de Léon : les premiers sont d'une gaité, d'une légèreté, d'une vivacité d'esprit qui n'existe pas chez les autres ; ils se délassent en dansant ; les musettes, les hautbois, les tambourins les appellent d'une manière irrésistible. Les habitans du Léonais sont graves, froids, mélancoliques, ils ne dansent que rarement.

On ne sera pas étonné de la variété presque infinie du sol de ces contrées, quand on se rappellera leur forme montueuse et leur exposition à tous les airs de vents, à tous les aspects du ciel : on y trouve des terres de toutes couleurs, tantôt légères, tantôt assises sur un fonds d'argile, de tufs ou de rocher, tantôt sur des sables, abandonnés jadis par l'Océan. Ici, l'on est forcé d'amaigrir, là, d'engraisser les champs ; on les couvre de fumier d'animaux, de goémon, on les mélange de gros sable. A peine la charrue peut-elle effleurer la terre sans rencontrer le roc dans quelque lieu ; elle pénètre à la plus grande profondeur dans le parc voisin, et n'atteint pas au fond de la terre végétale. Vous parcourez souvent un grand espace sans y trouver une fontaine, le moindre filet d'eau ; ailleurs, et généralement, une multitude de ruisseaux et de sources fécondent de riches prairies, font tourner des moulins, et répandent dans l'air une humidité bienfaisante. Si les principes d'économie rurale, qui se propagent dans le reste de la France, s'établissaient dans la Bretagne, si l'on pouvait arracher à leur routine les habitans de ce riche pays, s'ils ne craignaient, avec superstition, de labourer un champ qu'a négligé leur père, si l'absurde croyance que la lande est le meilleur des engrais, était détruite ; s'ils voulaient former des prairies artificielles,

comme ils le pourraient faire sans frais et presque sans travail ; leur pays serait le plus riche, le plus fécond de la nature. Que serait-ce s'ils dérobaient aux invasions de la mer les immenses terrains qui bordent leurs rivages ? La ci-devant Bretagne est le seul pays de la République, où, par l'agriculture, on puisse faire encore une immense fortune.

Il n'existe aucune forêt dans le district de Morlaix, on s'y procure du bois avec la plus grande difficulté ; dans les campagnes surtout, les chauffages se font avec des genêts, des landes et des moîtes de tanneries. On cultive les landes et les genêts sur les fossés comme ailleurs, on y soigne les chênes et l'ormeau, ce n'est pas que la terre se refuse à la production des arbres, ou que les vents les empêchent de croître. Tous ces pays étaient jadis couverts de bois ; Brest à tout consommé, et l'ancienne maîtrise des eaux-et-forêts, comme ceux qui la remplacent, négligent de faire replanter l'arbre qu'on est forcé d'abattre.

Dans les environs, à la Feuillée, district de Carhaix, à Loqueffret, district de Châteaulin, il existe une espèce de tourbe, qui, dans les circonstances forcées, peut suppléer aux bois, au charbon de bois et au charbon de terre ; quelques forgerons l'employaient sans communiquer leur découverte ; j'en ai vu faire l'essai en grand dans les forges de Brest, en présence de quelques représentans du peuple, sous la direction du citoyen Rochon, avec le plus heureux succès. Il existe deux sources d'eau minérale dans le district.

Ceux qui traversent la Bretagne (car personne, je crois, n'y voyagea pour l'étudier ou par curiosité), ne se doutent ni de sa fécondité ni de sa population ; les landes immenses qu'ils aperçoivent ne leur donnent que des idées de sécheresse, de misère et d'aridité, les maisons cachées derrière des fossés, dans des fouillis d'arbres et de buissons, toujours dans les lieux les plus bas pour que les eaux se rassemblent auprès d'eux et servent à la putréfaction des pailles, des landes, des genêts dont ils font leurs fumiers, ne sont aperçus que des chasseurs. Le calcul le plus vraisemblable que je connaisse sur la population, l'a porté (je parle des cinq départemens) à 2,211,250 individus, et la

plus juste appréciation de la surface lui donne 1,609 lieues carrées, sans y comprendre les îles, ce qui fait un total de 7,240,500 journaux ; le journal de 80 cordes carrées et la corde de 24 pieds. On présume que sur cette immense étendue, il y a plus de 2,000,000 de journaux de terre en rapport. Que ferait cette contrée si la marine et les armées n'enlevaient pas à la culture une si grande quantité de bras ? Les landes occupent en Bretagne, 3,006,000 journaux d'un sol susceptible d'un grand rapport.

Dans le district de Morlaix, les terres voisines de la mer sont plus productives que celles qui s'approchent des montagnes ; ici, l'on nourrit des troupeaux, là, l'on obtient les plus riches moissons.

On ne sème que du seigle, de l'avoine et du sarrasin sur un tiers de la surface de ce district ; les fromens, les orges et le lin n'y peuvent partout réussir.

Année commune le froment barbu donne de 7 à 8 pour un ; le froment sans barbe de 8 à 9, et le froment de mars de 10 à 12.

Le sarrasin, quand il a complètement réussi, rend de 18 à 20 pour un.

Le seigle est la plus grande ressource du canton, mais il craint, dans le tems de sa floraison, un brouillard très-froid, suivi d'une gelée très-forte qui l'endommage et détruit quelquefois la moitié de ses produits ; ce malheur s'est fait sentir cette année.

La récolte des lins et des foin est égale à celle des navets et des panais, dont on nourrit les beaux et forts chevaux que les Normands viennent acheter, et revendent à Paris après les avoir transportés dans les prairies du Cotentin, etc.

Les réquisitions forcées, faites sans règle, sans mesure ont enlevé comme partout les animaux du labourage ; il est à craindre que le tort fait aux campagnes, ne se répare de long-temps.

Le district de Morlaix n'est pas ce qu'on appelle un pays à grande culture ; les plus fortes fermes n'ont qu'une charrue. Les possessions, en certains endroits, sont tellement divisées, que les propriétaires empruntent à leurs voisins plus riches les instrumens du labourage.

La charrue commence le travail ; des instrumens , maniés à force de bras , l'achèvent : on ne se sert communément de la herse , que pour diviser les terres destinées au lin , au sarrasin.

Le seigle , l'avoine et le sarrasin sont cultivés dans tous les cantons sans égalité dans les proportions et dans les rapports.

Dans les montagnes , ou dans leur voisinage , le sol est maigre et graveleux ; presque partout on le laisse en jachères , où l'on élève des bestiaux. Après trois ou quatre années de repos , on y sème du bled noir , du seigle , enfin de l'avoine.

Les terrains plus comptacts et plus gras , ont moins de repos ; il en est qui sont toujours en activité , mais partout on alterne les semences.

On sème beaucoup de lin , très-peu de chanvre , moins qu'il n'en faut pour les usages domestiques.

Partout , pour tenir lieu de fourrage , on cultive de gros navets et du jonc marin , le panais ne réussit que dans la montagne.

La culture des pommes de terre se répand dans toute l'étendue du district.

Les prairies y sont bonnes ; il en est qui donnent trois récoltes par an , deux en verd , une en foin : on y néglige les prairies artificielles. On cultive du trèfle , mais en petite quantité ; la luzerne et le sainfoin sont presque inconnus au cultivateur.

Tant de détails paraîtront minutieux ; peut-être , mais des aperçus brillans et vastes donnent des idées vagues ; les détails , des idées précises.

Dans la Bretagne , l'habitation des laboureurs est à peu près partout la même , presque toujours elle est située dans un fond , près d'un courtil. Un apprenti couvert de chaume conserve les charrues et les instrumens du labourage ; une aire découverte , sert à battre les grains. On n'y voit point de granges , les blés battus se déposent dans les greniers de la maison principale , ou se conservent en mulon. Autour des bâtimens , règnent des vergers enchanteurs , des champs et des prairies toujours entourées de fossés couverts de chênes ou de frênes , d'épines blanches , de ronces ou de genêts ; on ne voit point dans le reste du monde de paysages

plus riens , plus pittoresques. Tous les fossés sont tapissés de violettes , de perce-neiges , de roses , de jacinthes sauvages , de mille fleurs de couleurs les plus vives , d'une incroyable variété ; l'air en est parfumé , l'œil en est enchanté. Mais au milieu de ces sites délicieux , vivent les individus les plus sales , les plus grossiers , les plus sauvages ; leur cahutte sans jour , est pleine de fumée ; une claie légère la partage : le maître du ménage , sa femme , ses enfans et ses petits enfans occupent une de ces parties ; l'autre contient les bœufs , les vaches , tous les animaux de la ferme. Les exhalaisons réciproques se communiquent librement , et je ne sais qui perd à cet échange. Ces maisons n'ont pas trente pieds de long , sur quinze de profondeur ; une seule fenêtre de dix-huit pouces de hauteur , leur donne un rayon de lumière ; il éclaire un bahu , sur lequel une énorme masse de pain de seigle est ordinairement posée sur une serviette grossière ; deux bancs , ou plutôt deux coffrets sont établis le long du bahu , qui leur sert de table à manger. Des deux côtés d'une vaste cheminée , sont placées de grandes armoires sans battans , à deux étages , dont la séparation n'est formée que par quelques planches où sont les lits dans lesquels les pères , les mères , les femmes et enfans entrent couchés , car la hauteur de ces étages n'est quelquefois que de deux pieds ; ils dorment sur la balle d'avoine ou de seigle , sans matelas , sans lits de plumes , sans draps ; beaucoup d'entr'eux ne sont couverts que d'une espèce de sac de balle , très-peu se servent de couvertures de laine , quelques-uns en possèdent de Ballin ; c'est une espèce d'étoffe tissée de gros fil d'étoupe. Ils emploient aussi quelquefois des couvertures de poil : si par hasard , ils ont des draps , à peine atteignent-ils les deux extrémités du lit. Le reste de leurs meubles est composé , d'écuelles d'une terre commune , de quelques assiettes d'étain , d'un vaisselier , d'une platine à faire les crêpes , de chaudrons , d'une poêle et de quelques pots à lait ; je n'ai pas besoin d'avertir que cette peinture générale , d'une habitation de campagne , en Bretagne , doit être soumise à quelques exceptions : j'ai vu des maisons cham-pêtres où tous les meubles , où tous les ustensiles étaient d'une propreté enchanteresse , lavés , nettoyés , cirés ; mais ces maisons sont rares , et sont toujours sans air , étroites et privées de lumière.

Je n'ai pas parlé du parquet, jamais il n'est carrelé, ni boisé, ni pavé, la terre inégale en sert, on pourrait se casser la jambe dans les trous profonds qui s'y forment : les enfans s'y blessent, s'estropient fort souvent, ces hommes sont incorrigibles. Imaginez la mal-propreté, l'odeur, l'humidité, la boue qui règnent dans ces demeures souterraines, l'eau de fumier, qui souvent en défend l'entrée, qui, presque toujours, y pénètre : ajoutez-y la mal-propreté, la gale originelle héréditaire, et des pères et des enfans, la mal-propreté d'individus qui ne se baignent, qui ne se lavent jamais, qui sortent des fossés, des marres, des cloaques où l'ivresse les avait précipités ; peignez-vous ces cheveux plats et longs, cette barbe épaisse, ces figures chargées de raies crasseuses, les courts gilets, les culottes énormes, les petits boutons, les guêtres, les sabots qui forment leur habillement, et vous aurez l'idée d'un paysan breton. ¹

Ne jugez pas ces gens sur l'apparence ; ils sont en général hospitaliers, intelligens et fins, ils ont une raison solide, ils calculent avec justesse, l'imagination domine chez eux. Les prêtres en ont abusé ; on verra par les détails que le cours de mon ouvrage déterminera, quel est l'excès de leur superstition, combien de rêves les dominent ; ils vivent au milieu des ombres, des démons, des fées, des revenans et des sorciers ; ils les voient la nuit, le jour, dans leur sommeil, au coin de leurs fossés, dans les airs et sur les nuages. Aux contes du catholicisme, aux pratiques de la religion romaine, ils ajoutent le matériel de la religion druidique, dont ils n'ont oublié que les idées sublimes : l'intérêt les a rendus sages, il les empêche d'être entièrement fous. Don Quichotte parlait comme Fénelon, quand la chevalerie, la gloire, les combats, ne le ramenaient pas à ses extravagances. Hélas ! quel est l'individu sur la surface de ce monde et probablement dans les autres dont on n'ait pas gâté le cerveau par des taches d'extravagance !

Ces observations s'appliquent au district de Morlaix, à ses habitans comme à ceux des autres districts du Finistère ; à l'exception cependant de ce qui peut embellir ce tableau, je parle

¹ Ce tableau très-bien tracé, d'une chaumière bretonne et de ses habitans, est d'une admirable vérité. Le temps n'y a rien changé encore. (F.)

de ces jolis bosquets qui couvrent, qui décorent les chaumières ; ici tout est ras, tout est sec ; on rencontre quelques plantes près des chapelles ou des fontaines, quelques petits bouquets de bois aux environs des manoirs principaux, épars sur une grande surface. On voit quelques maigres taillis, des allées assez belles et des sapins. Les fossés qui partout sont couverts d'arbres et de buissons ne portent ici que des landes ; s'il est un pays où l'on doive aider, commander des plantations, c'est celui-ci.

Je reviens aux détails qui concernent particulièrement les dépendances de Morlaix.

Le Goémon (le varec) est l'engrais principal des côtes. Je décrirai la manière dont on l'arrache à la mer, aux rochers : on en fait des amas, on le fait sécher au soleil, on le dépose sur les terres, il s'y mêle quand on les laboure ; ailleurs le cultivateur emploie le fumier d'animaux, des herbes, des pailles, du feuillage, des landes, des genêts foulés aux pieds, écrasés par les voitures, pourris par l'eau des chemins creux, sur lesquels il les étend. Les terres lourdes sont divisées par des sables fins de la grève, quelquefois un gros sable nommé merle, chargé de débris de coquilles s'incorpore dans les guérets par la herse et par la charrue.

Dans cette contrée, comme en Suisse, on répand sur les prairies l'eau qui s'écoule des fumiers.

On n'est point dans l'usage en Bretagne de donner du sel aux bestiaux.

Les beaux chevaux, les animaux du Léonnais se nourrissent de panais, de choux, de navets, de trèfle ; dans l'hiver on leur donne l'extrémité des landes pilées dans des auges de pierre avec de l'herbe et de la paille.

Les cultivateurs mangent peu de viande : deux fois par semaine ils servent sur leur table du porc et du far de blé noir. Dans quelques cantons ils se nourrissent de pain d'orge mêlé de seigle. Avant la suppression du maximum ils s'étaient décidés à manger leur froment, nourriture trop légère pour les soutenir.

Une fois par semaine ils font des crêpes de blé noir. Ils mangent beaucoup de lait, de beurre et de bouillie, peu de poisson, même sur la côte.

Ils consomment peu de cidre ; leur canton n'en produit pas ; ils ne boivent de vin que dans leurs maladies, ou quand ils font quelques marchés.

En général, dans le district, les fruits sont rares et médiocres, les jardins de Morlaix en fournissent de bonne espèce ; la poire de roussette et la pomme de pigeonnet y sont parfaites.

J'ai déjà dit que le marché de cette commune était richement pourvu de légumes de toute espèce, de ceux surtout qui naissent autour de la ville de Roscoff qu'on peut regarder comme le jardin de la Bretagne.

On cultive dans tout ce pays une espèce de choux verts qui s'élèvent à 3 ou 4 pieds de terre ; c'est une grande ressource pour les fermiers, c'est la principale nourriture de leurs vaches.

La chasse est assez abondante dans ces cantons ; on y trouve beaucoup de lièvres, de perdrix, quelques sangliers, une grande quantité de loups. Le département par une sage mesure vient de nommer le citoyen Lasentière, pour les poursuivre dans toute l'étendue de son ressort : c'est un chasseur déterminé, actif, infatigable ; la somme qu'on lui donne, pour l'entretien de sa meute, de ses piqueurs, de ses chevaux, etc., me paraît insuffisante.

La côte fournit une grande quantité d'oiseaux de mer.

Les jours de fêtes, dans les nêces, le veau, le bœuf, le far au four, les vins de toute espèce, l'eau-de-vie, quelque chère qu'elle soit, sont prodigués ; on s'égaie, on s'enivre surtout, au son du Biniou, des tambourins et des bombardes. On chante des chansons fort gaies, sur des airs pleins de vivacité, d'une mesure pressée ; on danse avec un aplomb, une justesse d'oreille inimaginables.

Dans les tems passés, rien n'égalait la dévotion des deux sexes : dans les églises, les hommes séparés des femmes, à genoux ; immobiles comme elles, débitaient, sans les entendre, des prières qu'ils croyaient propres à guérir toutes les maladies, à féconder les champs, à chasser les démons, à se procurer des maîtresses, à ruiner ses ennemis. L'espoir de ces succès leur communiquait un enthousiasme qui tenait du délire, il les émeuvait, les agitait, chassait l'ennui ; à présent je les ai remarqués partout languissans

sur le pas de leurs portes, oisifs, inconstans, ennuyés, n'ayant ni les courses, ni les luttes, ni la soule des tems passés, privés souvent du vin qui les distrait, ils périssent inanimés. Ou, rendez-leur les charlatans qui les agitent, ou, donnez-leur d'autres moyens de dissipation, d'exercice et de mouvement : la raison peut suffire aux sages, elle ne suffit pas encore à nos bons paysans. Rien ne remplace encore des anges, des démons, et des millions de merveilles, le purgatoire, le ciel et l'enfer, ces serpens punissans les coupables, en les rongant jusqu'aux entrailles ; ces chaudières bouillantes où l'on précipitait les malfaiteurs, et ce paradis de délices où l'on récompensait les justes. Un stupide instituteur leur traduit en mauvais breton, des décrets peu récréatifs ; un agent infidèle les insulte, les injurie, leur arrache le fruit de leur travail, le résultat des succès de l'année, les corps constitués, les agens nationaux, les juges les citent à leurs tribunaux, les ballottent, les emprisonnent, les renvoient, et leur font payer largement le géolier qui les fait coucher dans un cachot obscur et sans paille et sans nourriture.

Les bœufs qu'un vivrier ne leur a pas ravis, sont mangés par les loups qu'ils ne peuvent chasser ; ils sont sans poudre, sans fusil. Et qu'est-ce encore que cet état, si vous le comparez au tems de Robespierre ? Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on ramène des hommes, et qu'on parvient à les guider. La douceur et l'honnêteté peuvent tout chez l'habitant de nos campagnes ; l'insulte, le mépris, les irritent, les désespèrent. Pourrait-on les punir d'une ignorance qu'on n'a pas su détruire, de désordres qu'on n'a pas prévenus ? Ils sont faibles, soutenez-les ; ignorans, donnez-leur vos lumières ; égarés, essayez de les ramener. Vous avez détruit l'esclavage en principe, qu'il disparaisse en réalité ; espérez tout du tems, de la persévérance dans les sentiers de la justice ; souvenez-vous surtout, que quand on a gâté ses enfans, on doit s'attendre à des sottises.

ÉDUCATION.

J'ai déjà dit que les maîtres essentiels dans un port de mer, manquaient à Morlaix ; on peut trancher sur cet objet et déclarer avec la plus grande vérité que, comme ailleurs, l'éducation est

entièrement nulle dans cette commune et dans son arrondissement. Sans doute dans la multitude d'instituteurs qu'on a choisis partout, il s'en trouve dont les talens, la patience et le patriotisme égalent la sobriété; mais je déclare avec franchise, depuis ma tournée dans tant de communes, le mot instituteur est pour moi le synonyme d'ignorant et d'ivrogne. C'est au milieu des fureurs des dénonciations, qu'on a distribué des places dans des assemblées ensorcelées où quatre individus savaient à peine lire. Le lâche qui, par son atrocité, prêchait avec le plus de rage, l'assassinat et le mépris des lois, le chef de bande que l'eau-de-vie, l'ivresse, rendait audacieux; qui soutenu par le poignard des assassins, insultait le plus brutalement à toute espèce de règle et de vertus... l'impudent qui faisait passer des comptes frauduleux, en menaçant les corps constitués, intimidés, montrés au doigt, sacrifiés sous le couteau; l'infâme... qui trahit son ami, son ami de collège, qui l'appela chez lui, l'échauffa dans son sein, qui le plaça dans son propre lit, pour le livrer à ses bourreaux... Voilà, voilà les instituteurs établis pour rappeler les vertus, les talens, les mœurs dans ma patrie... Représentans du peuple, organisez l'éducation publique, ou vous assassinez la liberté.

Dans les comptes rendus par les agens nationaux, par les districts, vous lirez, quand ils parlent des instituteurs, ils sont bons patriotes et bons républicains, ils sont pères de famille. Qu'était un patriote dans le tems de leur élection? ils sont républicains; eux, ces êtres qui jadis végétaient dans les emplois les plus obscurs de l'ancien régime? Si complètement ignorans, si plats aux pieds de l'homme en place, chantant au lutrin du village, ils sont républicains! Quoi, 30 et 50 ans d'étude, à l'académie, chez Socrate, chez Platon et chez Aristote; des voyages en Egypte, en Sicile, en Italie; des méditations dans la solitude, dans la bibliothèque de Pergame et d'Alexandrie, formaient à peine un homme, un législateur; et ces messieurs sont tous républicains! Les mœurs, les climats, les empires leur sont connus: ils ont examiné quel est le gouvernement qui convient à tel peuple, etc. etc.

Espérons, que cet affreux désordre va cesser, et que le peuple instruit par ses malheurs, réparera par de bons choix les crimes de son insouciance, de sa faiblesse et de son inexpérience.

Je terminerai mes observations sur Morlaix, par quelques notes sur les rêves de l'imagination, sur les usages, sur quelques coutumes étrangères au reste de la France. Il n'est point de pays, même en Afrique, où l'homme soit plus superstitieux qu'il l'est en Bretagne. Les prêtres, avant la révolution, étaient, pour ainsi dire, adorés comme des dieux. Le moment actuel nous démontre assez leur influence; généralement les paysans n'ont regretté ni le roi ni les nobles, mais ils ont pleuré la perte de leurs pasteurs; et quelles extravagances n'ont-ils pas faites? quelle joie d'enfans n'ont-ils pas témoignée quand on les leur a rendus? Ils ont retrouvé leur soutien, leur appui; leur tristesse s'est évanouie, leur ciel est devenu serein, ils ont senti renaître leur courage.

De tout tems la religion guida l'homme dans ces contrées, avec plus d'influence encore que sur le reste de la terre. Le gouvernement théocratique des druides, les millions de génies dont ils peuplèrent les élémens, la puissance des sages sur la nature, tous les rêves de la féerie, le culte des arbres, des fontaines, ne furent point détruits par les apôtres du catholicisme. On transporta sur les nouveaux saints, les miracles des saints du tems passé. On ne voit dans leurs légendaires, que solitaires chastes, sobres et vertueux, vivans dans les forêts, bravant l'inclémence des airs; ils apaisent les tempêtes, fendent les flots de l'océan, passent la mer à pied sec, voguent sur des urnes de pierre, métamorphosent en arbres leurs bâtons; les fontaines naissent sous leurs pieds, les maladies se guérissent, l'air s'embaume à leur passage, les morts ressuscitent, et l'univers est soumis à leurs lois.

Les efforts d'une religion jalouse, les lumières répandues dans l'Europe, le tems qui détruit tout, n'a pu changer les rêveries de nos laboureurs. Ils se meuvent, ils agissent dans un monde réel, quand leur imagination erre sans cesse dans un monde de chimères et de fantômes. L'oiseau qui chante répond à leurs questions, marque les années de leur vie, l'époque de leur mariage; un bruit fortuit répété trois fois, leur prédit un malheur; les hurlemens d'un chien leur annonce la mort; le mugissement lointain de l'océan, le sifflement des vents entendus dans la nuit, sont la voix du noyé qui demande un tombeau. Des trésors sont

gardés par des géans et par des fées : chaque pays a sa folie ; notre Bretagne les a toutes.

Dans les cantons environnant Morlaix, on craint des génies nommés *Teuss*. Le *Teusarpouliet* se présente sous la forme d'un chien, d'une vache, ou d'un autre animal domestique. Tout l'ouvrage de la maison est exécuté par eux comme par nos folets.

On parle du *Cariquel-Ancou* (la brouette de la Mort) : elle est couverte d'un drap blanc, des squelettes la conduisent ; on entend le bruit de sa roue, quand quelqu'un est près d'expirer ; rappelez-vous les signes de Lusignan.....

Sous le château de Morlaix, il existe de petits hommes d'un pied de haut, vivant sous terre, marchant et frappant sur des bassins ; ils étalent leur or et le font sécher au soleil. L'homme qui tend la main modestement, reçoit d'eux une poignée de ce métal ; celui qui vient avec un sac, dans l'intention de le remplir, est éconduit et maltraité ; leçon de modération qui tient à des tems reculés.

Les laveuses *ar cannevez nos*, (les chanteuses des nuits) qui vous invitent à tordre leurs linges, qui vous cassent le bras si vous les aidez de mauvaise grâce, qui vous noyent si vous les refusez, vous portent à la charité ; etc. etc.

Je m'étendrais beaucoup dans cet article, si mon projet n'était de vous donner les détails de cette espèce dans les différentes communes que nous avons à parcourir.

On appelle pardons en Bretagne, une chapelle, une fontaine, un lieu consacré par le souvenir de quelque saint, de quelque miracle. On s'y confesse, on communie, on y donne l'aumône, on se soumet à quelque pratique superstitieuse, on achète des croix, des chapelets et des images qu'on fait toucher à la statue du demi-dieu ; on frotte son front, son genou, son bras paralysé contre une pierre merveilleuse ; on jette des liards et des épingles dans les fontaines, on y trempe sa chemise pour se guérir, sa ceinture pour accoucher sans peine, son enfant, pour le rendre inaccessible à la douleur.

On se retire après avoir dansé, après s'être enivré, vidé d'argent ; mais riche d'espérance. Ne retrouvez-vous pas dans ces pratiques, les superstitions des âges les plus reculés ; le culte des eaux, l'ancien usage des Gaulois qui consacraient dans leurs fontaines l'or saisi chez leurs ennemis, l'or de Toulouse ? etc.

Les mariages offrent encore d'étranges singularités dans la Bretagne, d'intéressans rapports. Le mari, dans certains cantons, enlève sa femme comme les vieux Samnites ; on la cache ailleurs, le mari la cherche souvent pendant trois jours. Dans beaucoup d'endroits, le marié ne s'approche de sa moitié que la troisième nuit après les noces ; les époux, les garçons et filles d'honneur, couchent ensemble la première nuit. Un usage encore plus bizarre a lieu dans le Morbihan : après avoir conduit dans le lit nuptial les amans qui se sont unis, le garçon d'honneur, le dos modestement tourné, tient une chandelle à la main, et ne s'enfuit, ne disparaît que quand elle lui brûle les doigts.

Dans le district de Morlaix, dans beaucoup d'autres lieux de la Bretagne, on demande en vers les filles en mariage. Des bardes font assaut d'esprit et de génie, l'un pour obtenir, l'autre pour défendre une belle. Je ferai connaître les combats et ces vers, les jeux, les courses de chevaux, mille usages enfin plus éloignés des mœurs du reste de la France, que de celles de la nouvelle Hollande, des Hotentots et du Mexique.

On ne jette plus de fleurs sur les tombeaux ; un petit héritier placé sur chaque tombe, aide à chasser les mauvais anges qui troublent le repos des morts. On les veille pendant quelques nuits, pour empêcher les diables de les emporter en enfer. Dans le Léonnais, on dit à ceux qui foulent les tombeaux :

Quit a ha lesse divar va anaoun :

Mot-à-mot ;

Retirez-vous de dessus mon trépassé.

On a dans ces contrées une profonde vénération pour les morts.

Les femmes en deuil, dans ce pays, portent une espèce de capuchon à queue ; les hommes, aux enterremens, sont vêtus de manteaux bleus. Si dans ces notes j'avais oublié quelque usage

intéressant, il se présentera sans doute dans la suite de mon récit. Passons à Saint-Pol-de-Léon, à Roscoff, à l'île de Bas, dépendans du district de Morlaix.

SAINT-POL-DE-LÉON.

La route qui conduit de Morlaix à Saint-Pol-de-Léon, est une terre sèche et déserte, mais bonne. Une petite chapelle entourée d'arbres, quelques anses où la mer pénètre les environs de deux ou trois maisons de campagne, sont les seuls objets qui puissent récréer la vue, dans cet espace de quatre lieues. L'aspect de Saint-Pol est riant. Cette jolie ville est située sur une colline, et sur les rives de la mer : quelques églises élevées, et surtout le brillant clocher de Creisker, lui donnent un air d'élégance qui contraste avec l'aridité du pays que vous venez de parcourir. La nudité des campagnes disparaît auprès de Léon qui domine sur les beaux arbres, sur les peupliers pyramidaux qui l'environnent et la décorent.

César la nomme cité des Ossismiens ; nos légendaires, Occismor : elle s'appela, dit-on, Légionensis-Pagus, sous les Romains, d'où s'est formé le nom de Léon.¹ Elle est située par les 6 degrés

¹ Il faut que tous ces beaux peupliers aient été déracinés ou abattus, car il n'en existe pas un seul à Saint-Pol ni dans tous ses environs. (F.)

² Cette étymologie est aussi fautive qu'ahurissante : jamais la ville de Saint-Pol-de-Léon ne s'appela *Légionensis pagus*, et aucune preuve, aucun document historique n'annonce que les Légions romaines y aient jamais mis le pied. César lui-même, lorsqu'il en parle, la désigne par son nom celtique de *Leonica*, et ses habitans, par celui de *Leonices*, comme on le voit dans le passage suivant tiré de ses commentaires :

« *Universis civitatibus, quae oceanum attingunt, quoque eorum consuetudine armorica appellatur, quo sunt in numero Curiosolites, Rhedones, Ambibari, Cadetes, Ossismi, Leonices, Veneti, Unelli, Sena.* »
(César de bello gallico, lib. VII.)

Il est évident que le nom actuel de Léon vient de l'ancien nom *Leonica*, et qu'il ne dérive pas par un ridicule jeu de mot, de celui de *Légion*.

Rien ne prouve non plus que l'*Occismor* des légendaires soit la ville actuelle de Saint-Pol-de-Léon. Les positions géographiques assignées aux différentes cités Gauloises sont en général si incertaines et si vagues dans les historiens Romains, que les modernes érudits ne peuvent, à leur égard, s'accorder entr'eux. Les uns ont voulu qu'*Occismor* fut à Brest, d'autres l'ont mise à Quimper, le plus grand nombre enfin à Saint-Pol-de-Léon, où l'on n'a jamais trouvé le plus petit débris antique, antérieur au sixième siècle.

Il y a beaucoup plus de raisons de croire que l'ancienne Occismor, la cité principale des Ossismiens, existait sur un plateau qu'environnent les villages de Kerilien, Costalec et Kergroas,

18 minutes et 37 secondes de longitude, et par les 48 degrés 41 minutes 24 secondes de latitude.

Le district de Morlaix porte à 4832 individus la population de Saint-Pol-de-Léon ; elle s'élevait, avant la révolution, à 5400. Cette ville, pour son bonheur, marque peu dans l'histoire, malgré sa haute antiquité.

En 421, le roi Salomon abolit la loi qui condamnait à l'esclavage les enfans de tous ceux qui ne pouvaient payer les taxes ; barbare coutume établie par les Romains qui commirent tant de vexations dans la Bretagne, qu'ils nécessitèrent la révolte de 409.

Le 10 mai 643, Alain, surnommé Lelong, roi de Bretagne, ouvrit ses états dans Saint-Pol ; il s'occupa, de concert avec l'assemblée nationale, de la réforme des abus.

entre Ploudaniel et Plouneventer. C'est en effet en ce lieu que M. Miorcec de Kerdanel, homme savant et érudit, a découvert de nombreux vestiges d'une très-grande cité Gauloise qui paraît avoir été saccagée probablement au 3^e ou 4^e siècle, lors des irruptions désastreuses que firent alors sur les côtes du Léonnais les Frisons et les Danois. Ces vestiges consistent principalement en de nombreux restes de murs et de fondation en briques plates et à rebord de différentes formes et dimensions, en fragmens de vases de terre, de verre et d'airain, urnes cinéraires Gauloises encore remplies, et quelques médailles.

Lorsqu'il s'agit de porter la lumière parmi les ténèbres qui voilent des origines historiques, vagues et éloignées, l'investigateur judicieux doit saisir tout ce qui peut y être relatif, ne négliger aucune des traditions qui y ont rapport, quelque altérées qu'elles soient, quelque bizarres, quelque ridicules même qu'elles paraissent au premier aperçu. Nous croyons donc utile de rapporter ici celle qui existe sur les lieux, relativement à la ville antique découverte par M. de Kerdanel ; nous la donnons tout simplement telle que nous l'avons recueillie dans la bouche des paysans : nous ne prétendons en rien conclure et nous laissons le lecteur libre d'en tirer telle conclusion qu'il lui plaira.

Une très-grande ville, disent-ils, existait en effet jadis en ce lieu. Elle était gouvernée par une reine qu'ils nomment *Thérèse*. Les Romains vinrent l'y assiéger et pressèrent la ville par un long et rigoureux blocus. La reine Thérèse, véritable amazone, résolut pour s'en délivrer, de tenter, à la tête de tous les habitans, le hasard d'une sortie générale. Après une action sanglante sous les murs de cette capitale, l'armée Bretonne fut vaincue, mise en fuite, la ville prise et saccagée de fond en comble par des vainqueurs impitoyables. La reine ayant échappé au carnage, réussit à rallier ses sujets et à rassembler à Châteaulin, où elle s'était réfugiée, une armée encore considérable. Les Romains vinrent l'y attaquer, et là, dans une seconde bataille livrée sur les rives de l'Aoua, la malheureuse fut tuée et son armée entièrement défaite.

Telle est cette tradition locale qu'on ne doit pas sans doute prendre au pied de la lettre, mais où il existe très-vraisemblablement, comme dans toutes les traditions populaires, quelque fond de vérité.

Le lecteur au reste pourra consulter, relativement à l'histoire de la ville de Saint-Pol-de-Léon, ce que nous en avons dit dans le 1^{er} vol. de nos Antiquités du Finistère, p. 14 et suiv. (F.)

En 1163, le roi d'Angleterre rasa le château de St-Pol. Par ordre du roi Richard, en 1189, les Cotereaux ravagèrent le pays de Léon.

On assure que Conan de Léon, surnommé Lecourt, assomma d'un seul coup de poing, l'homme le plus vigoureux ou le plus fort cheval.

Le duc Jean premier, dit Leroux, voulut en 1250, jouir du droit de Bris sur les terres du seigneur de Léon, et porta la guerre dans son pays.

En 1310, Pierre Boïch, jurisconsulte célèbre, né à St-Pol-de-Léon, composa sur les décrétales et sur les clémentines, un livre qui fut imprimé à Venise en 1576; on en conservait le manuscrit dans la cathédrale de Cambrai.

Pierre Carnenge Kernengui ou Kermengui, de l'ordre des grands carmes, docteur de Sorbonne, naquit dans cette ville. Il s'acquît une grande réputation dans les sciences: il nous a laissé une histoire ecclésiastique, l'histoire de son ordre, une critique des constitutions et des commentaires sur Aristote. Il mourut en 1471.

François-Eguinard Baron, natif de St-Pol-de-Léon, enseigna le droit à Bourg: le célèbre Duaren, aussi breton, vivait dans la même ville. Baron y mourut en 1550.

Un des plus singuliers droits que nous offre le gouvernement féodal, est celui de motte, attribué au seigneur de Léon. Ses vassaux, appelés serfs de motte, ne pouvaient quitter les terres

1 Ce droit de motte était loin d'être particulier aux seigneurs de Léon; il était presque général en France dans les temps de féodalité. Nulle part dans ces temps un vassal ne pouvait quitter les domaines de son seigneur sans sa permission, mais il l'obtenait en payant un léger droit. C'est absolument la même chose aujourd'hui: nul particulier, quelque connu qu'il soit, ne peut s'éloigner de quatre à cinq lieues de l'endroit de son domicile, sans un passe-port de sa municipalité et il ne l'obtient qu'en le payant; nous avons vu très-récemment encore des habitans fort connus de la ville de Brest arrêtés à deux lieues de distance, faute d'avoir rempli cette formalité et n'échapper que difficilement à la prison ou à l'ignominie d'être reconduits en ville, comme des criminels, par la gendarmerie; ce qui peut bien équivaloir à la corde au col dont parle ici Cambry.

Les masses populaires ne raisonnent pas, elles sont sous l'empire des préjugés et des mots, lesquels leur sont interprétés faussement par des intrigans intéressés à les tromper. Si, avec un esprit judicieux et impartial, on comparait les droits et les obligations, imposés par ce gouvernement féodal, que les gens du mouvement ont peints si vexatoires, avec ceux qu'ont exigés tous les divers gouvernemens qui ont régi la France depuis 1789, on verrait que ces exigences sont deux fois plus pesantes, plus vexatoires aujourd'hui qu'elles ne

du vicomte; s'ils le faisaient, le seigneur ou ses officiers pouvaient les saisir, leur mettre la corde au col, les ramener à leur motte et leur infliger une peine corporelle ou pécuniaire.

Dans le catalogue des évêques de Léon, on donne de curieux détails sur l'entrée de Philippe de Coëtquis dans son évêché de St-Pol, en 1421. Le seigneur de Kormorvan (Tangu) tenait la bride du cheval de l'évêque; le chapeau bas, il soutint l'étrier pour l'aider à descendre. Le cheval et tout l'équipage lui furent donnés selon l'usage: quand l'évêque fut assis, le même gentil-homme lui ôta les bottes, les éperons, se saisit de son chapeau, de son manteau et garda le tout. Quelques momens après, l'évêque fit appeler les seigneurs de Kermorvan, Alain de Coëtivi et Guiomark de Kervern, et leur dit: « Qu'à eux, comme vassaux » de son église et nobles chevaliers, appartenait l'honneur de porter trois des poteaux de sa chaise, en son entrée dans la ville épiscopale. » Ils répondirent qu'il étaient prêts d'obéir: plusieurs seigneurs se disputèrent le quatrième poteau; la querelle parut assez grave, assez importante; l'évêque n'osa prononcer, il fit occuper cette place auguste, mais provisoirement, par Henry sieur du Châtel, et par le seigneur de Keradred.

St-Pol-de-Léon était la ville métropolitaine de l'évêché de Léon; son chapitre était composé de 16 chanoines et de 4 dignitaires; on y voit les anciens monastères de grands Carmes, de Minimes, d'Ursulines, un hôpital, une maison de retraite, un séminaire de Lazariste, un superbe collège dont on veut faire un hospice pour la marine.

l'ont jamais été dans les temps de la plus grande vigueur du système féodal. Mais, depuis l'époque précitée, on n'a cessé de répéter au peuple qu'il était libre, très-libre et il le croit; on l'a affranchi des redevances seigneuriales, et le fisc l'a écrasé d'impôts dix fois plus onéreux; à cause qu'on a changé les noms et les modes de perception, le contribuable se croit allégé. Dans les temps de féodalité, chaque individu, noble ou roturier, n'était tenu envers le roi même qu'à quarante jours au plus de service militaire et en cas de guerre seulement. Aujourd'hui, la conscription et le service des gardes nationales forcent chaque citoyen à porter le mousquet à peu près toute sa vie, etc., etc. Nous pourrions avec avantage étendre de beaucoup ce parallèle dont le résultat serait loin d'être en faveur des temps modernes, mais outre que cela nous entraînerait trop loin, ce serait sortir du cadre et du sujet de cet ouvrage. (F.)

1 Nous avons rendu compte de ce cérémonial, d'une manière détaillée, dans nos Antiquités du Finistère (tome I, page 48 et suivantes. (F.)

Cette ville est un chef-lieu de canton : quatre autres communes en dépendent ; Roscoff, Plouénan, Plougoum et l'île de Bas. L'arrondissement de ce canton contient 12,887 habitans.

Les habitations de St-Pol-de-Léon sont simples, assez mal bâties, quelques maisons de gentils-hommes et de chanoines, sont construites de pierres de taille, précédées d'une petite cour et suivies d'un joli jardin. Presque toutes celles du reste des habitans, sont un mélange sans proportion, sans décoration, de bois, croisés de larges poutres, dont les intervalles sont remplis de pierres, de fatras, recouverts de deux doigts de mortier. Ce que je dis de ces maisons, peut s'appliquer à toutes celles du Finistère ; je ne parlerai dorénavant que des édifices de marque.

Si vous en exceptez Lorient, je n'ai pas vu de ville mieux pavée dans la Bretagne. La rue qui conduit à Roscoff devrait être réparée : on connaît l'importance de ce passage, il est indispensable de mettre en bon état la rue qui se rend au rivage, (on l'appelle Corre, je crois), et d'ouvrir celle qui descend de la place à la grande rue. Les rouliers y sont arrêtés, se brisent sur quelques baraques avancées, dont on dédommagerait à peu de frais les propriétaires ; elles tombent en ruines.

Sur la grande place de la cathédrale, est située la municipalité : elle s'est établie dans la maison du ci-devant évêque : on y dépose les foins, les grains de réquisition ; elle est le magasin des effets sequestrés. Les administrateurs désirent fortement de conserver un local si commode ; ils y peuvent aisément tout voir et tout soigner : on en a loué le vaste jardin.

La cathédrale est un grand bâtiment revêtu de granit, qui n'a de remarquable qu'une rose assez délicate, quelques vitraux bien peints, et le beau monument de l'évêque Visdelou, que j'ai décrit dans la notice sur les monumens du Finistère.

¹ Cette cathédrale mérite plus d'attention que ne lui en donne Cambry ; quoiqu'elle ne soit pas faite sur de vastes proportions, son plan et l'ensemble de l'édifice ont une régularité qui plaît à l'œil. Quant aux détails, c'est une autre chose, tout y porte le cachet de la décadence du stile gothique-arabe, rien n'y est léger, élégant ni hardi à l'exception pourtant d'une fort belle rose qui donne du côté de la place. Les clochers ne sont qu'une lourde et mauvaise imitation de celui de la chapelle de Greisker que Cambry mentionne ci-après. La cathédrale de St-Pol avait été bâtie d'abord par Conan Mériadec, le plus célèbre des premiers *Jarles* ou *Rois* du Léonnais ; mais alors elle n'était faite qu'en bois

On lisait autrefois sur une plaque de cuivre, élevée de deux ou trois pieds, dans la cathédrale :

HIC JACET CONANUS, REX
BRITONUM.

Les chanoines l'enlevèrent ; elle gênait la marche de leur procession.

Brûlée par les Normands dans le dixième siècle, elle fut réédifiée en pierre, mais ce second édifice n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous, il tombait en ruines au commencement du quinzième siècle et il fut démoli pour être remplacé par celui qu'on voit aujourd'hui. Toutes ces constructions successives furent faites toujours sur le même emplacement ; aussi les caveaux de l'église actuelle étaient la plupart anciens et renfermaient plusieurs tombeaux d'une haute antiquité. Un grand sarcophage de pierre qu'on y a retrouvé et qui est chargé de quelques ornemens grossiers portant tout le caractère des 5^e ou 6^e siècle peut fort bien être le tombeau qui renfermait les Cendres de Conan. On le voit dans le bas côté, du côté droit de l'église et il y sert de bénitier. J'en ai donné une description détaillée dans mon ouvrage sur les Antiquités du Finistère (tome 1, page 42).

Saint Pol, premier évêque de Léon, mort en 594, fut enterré au milieu du chœur sous une grande dalle de marbre noir que l'on y voit encore, mais dont l'inscription a été martelée par les révolutionnaires.

Les boiseries, en cœur de chêne, des stales qui environnent ce chœur sont décorées d'ornemens gothiques très-délicatement travaillés. Elles ont beaucoup souffert des dévastations révolutionnaires et les réparations, sans goût et sans intelligence, que l'on y a faites les défigurent bien plus qu'elles ne les rétablissent.

Dans le bas de l'église, on voit une de ces grandes cures de pierre, extrêmement anciennes, qui, dans les premiers temps du christianisme en France, servaient aux baptêmes par immersion.

Dans des réparations faites au pavé, en arrière du chœur, on a ouvert des caveaux dans lesquels ont été retrouvés quelques tombeaux. Les principaux sont celui d'Albin de Keroméré, évêque de Léon, mort en 1445, et celui de François Le Vayer, chanoine de ce même diocèse, mort vers la fin du seizième siècle.

Derrière le chœur, du côté de l'épître, est le monument en marbre blanc de l'évêque Visdelou, mort en 1671. C'est un sarcophage sur lequel est la statue à demi-couchée de ce prélat représenté dans son costume épiscopal. Cet ouvrage de sculpture est très-bien exécuté et mérite l'attention des amateurs des beaux arts.

Près du cul de lampe d'une voûte qui se trouve du côté de l'épître, à l'entrée de la chapelle des du Dresnay, on remarque une triple tête grossièrement peinte et accompagnée d'un cartouche sur lequel on lit ces mots : *ma Douez* (mon Dieu) en caractères gothiques. Cet emblème de l'unité trinitaire de la divinité est ici une chose aussi remarquable qu'importante pour les personnes qui se livrent à des recherches sur les origines religieuses.

On montre dans la sacristie de la cathédrale la cloche miraculeuse donnée à St-Pol par le comte Guythoré qui l'avait trouvée dans la tête d'un poisson énorme (voir dans nos Antiquités du Finistère l'histoire de cette cloche). Sans nous arrêter à discuter sur le miracle, nous attesterons seulement que cette cloche nous a paru pouvoir réellement dater du temps où vivait Saint Pol. Elle est composée de cuivre et d'argent et a la forme d'une pyramide quadrangulaire. Elle n'a du reste que neuf pouces de hauteur sur six de base. (E.)

L'élégant clocher de Creisker a trois cent soixante-dix pieds d'élévation ; j'y montai pour connaître la forme de la ville et les sites qui l'environnent.

On aperçoit à l'ouest, les sables blancs, la mer et les clochers de trois communes sur la côte, Cléder, Plougoult et Sibiril. Au sud, la vue s'étend sur une plaine, au loin bornée par les montagnes d'Arès.

Le coup d'œil de l'est est magnifique ; on y distingue les contours de toute la baie de Pempoul, Calot, le château du Taureau, la mer et la côte prolongée de Tréguier.

On voit au nord la plus grande partie de la ville, des jardins, Roscoff, l'île de Bas, la Manche, etc.

J'ai déjà dit que le collège doit servir d'hospice à la marine : c'est un immense bâtiment bien aéré, fort bien bâti, solide ; il a cent quarante-deux pieds de long sur vingt-cinq de large, et deux étages percés de dix-huit croisées, surmontés d'un grenier superbe : ses murs ont deux pieds et demi d'épaisseur. Les Ursulines ont la même destination : mais la distance de Brest à St-Pol-de-Léon est trop forte pour des malades ; et l'air qu'on y respire trop vif pour des convalescens.

L'hôpital civil est absolument dénué des moyens de subsistance et d'entretien ; son revenu consistait en rentes sur le clergé et sur des émigrés.

Les prisons de St-Pol sont infectes, mal-saines : les latrines des prisonniers sont dans la chambre qu'ils habitent. Ils ne sortent de ce séjour, jaunes, pâles, défaits, que pour aller à l'hôpital. Le bâtiment n'a pas de cour : en perçant un mur, on pourrait s'en procurer une sur un terrain dépendant de l'ancien évêché ; il appartient à la nation.

Le clocher de Creisker est, selon nous, l'édifice de ce genre le plus beau de toute la France, tant par son élévation, que par la hardiesse et la légèreté de sa construction et la parfaite harmonie de ses proportions.

L'église qu'il surmonte n'est qu'une chapelle bâtie au sixième siècle, en mémoire d'un miracle de St. Kirech, mais l'édifice primitif n'existe plus depuis long-temps ; celui que l'on voit aujourd'hui sur le même emplacement a été érigé par ordre du duc Jean IV, à la fin du 13^e siècle. Le portail de cette chapelle n'est pas moins remarquable que son clocher, par son élégance et la beauté de ses proportions. (F.)

Par quelle bizarrerie, pendant des siècles, une cité néglige-t-elle d'acquérir, d'établir, quand elle le peut, tout ce qui doit servir à la salubrité de l'air, à l'utilité de ses habitans ? Pourquoi tant de communes en France, avec la facilité d'avoir des fontaines publiques, obligent-elles une foule d'individus à n'être occupés, dans le cours d'une journée, qu'à chercher l'eau dont on a besoin dans les ménages ? Pourquoi des ruisseaux salutaires ne traversent-ils pas, ne lavent-ils pas les rues ? Pourquoi des abreuvoirs, des lavoirs publics, des halles, des marchés commodes et bien entretenus, ne sont-ils pas établis partout, pour la santé des habitans, pour le soulagement du pauvre, pour épargner le tems si précieux ? Resserré dans des rues étroites et mal-saines, le peuple devrait avoir à sa portée des promenades, des jardins pour se ranimer, pour se raviver un moment à l'ombre des ormeaux et des chênes. Si des bains publics étaient établis dans la Bretagne, cette affreuse maladie de la peau, si tenace, si contagieuse, disparaîtrait en peu de tems. Si des architectes entretenus veillaient aux constructions nationales et particulières, s'ils distribuaient des plans commodes aux cultivateurs qui voudraient bâtir ; dans un demi-siècle les campagnes se couvriraient de maisonnettes aussi saines qu'agréables, que favorables à la population, à la croissance des enfans. Des médecins habiles attribuent la difformité des hommes dans les grandes villes, à la petitesse générale des logemens : la courte taille des Bretons tient peut-être plus qu'on ne le pense, à la forme de leurs tanières. Que savons-nous sur l'éducation physique des hommes ; que faisons-nous pour donner à leurs membres la force, la souplesse qu'ils devraient acquérir ? Sauvages comme les Irlandais dans le onzième siècle, nous méritons le reproche que Cambreusis leur adressait à cette époque. « Peuple » insouciant et barbare, leur disait-il, vous abandonnez vos enfans » à tous les hasards de la nature, et ne formez au bien ni leurs organes, ni leurs sens ; vous vivez comme des bêtes féroces. »

Il n'y a dans St-Pol-de-Léon et dans sa banlieue, que quatre mauvais puits ; on ne pourrait s'y procurer l'eau nécessaire pour arrêter un incendie. Cette commune n'a pas une pompe : la source de Kernenguy, n'est pas éloignée d'un tiers de lieue de la grande place ; elle y serait conduite avec facilité. L'évêque D'Audigné

avait eu le projet d'y faire élever une fontaine publique ; il ne l'a pas exécuté. La belle source de Bonne-Nouvelle pourrait, en passant par la rue au lin, aboutir à la même place.

L'abreuvoir actuel donne des tranchées, des avives aux chevaux ; en 1779, l'escadron de Mestre-de-camp-général, fut obligé de leur donner de l'eau de puits.

On pourrait profiter des écoulemens de la fontaine publique pour augmenter les lavoirs de la ville, qu'il faudrait d'ailleurs réparer.

Au reste, l'air qu'on respire à St-Pol-de-Léon, est vif et pur ; on n'y voit point d'eaux stagnantes, pas un marais.

On pourrait, dans les jardins de l'évêché, de la Retraite, ou dans celui des Ursulines, établir aisément un jardin botanique ; les secours de la médecine viennent ici de Morlaix. Le seul apothicaire de la commune est un homme à talent, de bonnes mœurs, actif ; mais il est sans fortune, et sa boutique est dégarnie.

Les habitans du pays de Léon, sont réfléchis, laborieux, bruns de cheveux, d'une taille moyenne, mélancoliques et très-intéressés ; ils quittent rarement le sol qui les vit naître ; ils sont sujets à peu de maladies : j'en excepte la galle et les humeurs froides.

Les femmes n'y sont pas jolies, elles sont, sur la côte, basanéés, robustes, taciturnes et superstitieuses. Les étrangères qui viennent habiter ces rivages, y perdent en peu de tems leur fraîcheur et leur coloris. Les paysans du Léonnais sont doux, susceptibles de reconnaissance, sensibles aux mauvais procédés, très-méchans dans l'ivresse, mornes dans leur état habituel, intrépides, surtout si le vin les anime ; leur courage s'augmente en raison du danger ; ils sont obéissans, bons soldats, ne reculent jamais ; mais il faut les traiter avec douceur.

Le dialecte breton du Léonnais, est plus pur, plus sonore, plus élégant que celui des autres cantons ; il est à ces contrées ce que le Saxon est à l'Allemand. Le langage de la Cornouaille, de Tréguier est entendu dans Léon ; on ne peut y comprendre celui de Vannes. Ici l'on écrit peu ; on imprime à Tréguier une multitude de chansons, d'historiettes, de récits, de miracles, etc. toujours en vers. Les peuples de Léon et de Tréguier détestent

l'habitant de la Cornouaille, qui passe chez eux pour brutal et grossier, frappant toujours sur le baptême, (la tête, suivant leur expression.) Je connais un proverbe breton, qui fait allusion, sans doute, à quelque combat aussi célèbre que celui des Horaces à Rome.

Un Cornouillais, vieux et cassé, vainquit trois Léonnais, jeunes et robustes.

Si les Anglais sont haïs des bretons en général, ils le sont encore plus de ceux qui vivent sur les côtes de la Manche. Cette haine ne date que d'un millier d'années : l'histoire des tems reculés, celle des premiers siècles de notre ère, démontrent l'union, l'identité des peuples de ces deux contrées.

Quand les Saxons s'emparèrent de l'Angleterre, ravagèrent nos côtes, les liaisons avec l'île de Bretagne cessèrent chez les Armoricains ; ils ne virent plus chez les nouveaux propriétaires, que les vainqueurs, que les tyrans de leurs amis. Bientôt ils oublièrent jusqu'au nom de leurs frères, et donnèrent le nom de Saxon (Saaxon) à tous les habitans de l'île, dont ils redoutaient les fureurs et le brigandage.

Les observateurs ont remarqué qu'il existe une grande sympathie entre les Allemands et les Bretons.

Le Léonnais craint les ruses, la fourberie, la mauvaise foi des Normands qui viennent acheter ses chevaux.

En écoutant parler dans ces campagnes, je croyais entendre les finales et les accens de l'Espagnol.

La course, la lutte, les autres exercices du pays disparaissaient avant la révolution ; ils ne se pratiquent plus dans toute la Bretagne ; ils renaîtront dans les jours du repos.

Il n'est aucune manufacture à St-Pol-de-Léon ; on ne peut pas donner ce titre à quelques faibles corderies. Jadis les cordiers et les tailleurs étaient traités avec un souverain mépris, comme ces gens qui font métier de dépouiller les animaux, après leur mort. Il existe encore contre eux une telle répugnance, que jamais un paysan riche et de bonne famille ne donnerait sa fille à celui qui vivrait d'un de ces métiers. La vie molle, casanière et

féminine du tailleur, devait déterminer cette répugnance dans les tems de chevalerie, de guerre, de combats. Une idée délicate, sentimentale, dans les tems de subtilité, dans les tems druidiques, quand les prêtres étaient souillés s'ils touchaient, s'ils apercevaient un cadavre, leur faisait éviter les écorcheurs infects et teints de sang; les cordiers filent l'instrument du supplice, et déplaisaient à des peuples pieux, qui n'aiguisaient jamais le couteau de la justice, qui donnaient à leurs juges, pour les rappeler à la douceur, à la modération, à l'indulgence, de fragiles baguettes de bouleau. Peut-être cet état, qui n'exige ni force ni vertu, fut exercé par des lépreux : de la répugnance pour l'homme malade, on passa facilement au dégoût de sa profession. La vie, l'isolement de ceux qui la pratiquent encore sous le nom de Cacous, rendent cette opinion très-vraisemblable. Ces Cacous sont en Bretagne, ce que sont les Parias dans l'Inde : ils ne s'allient qu'entre eux; l'entrée des églises leur était jadis défendue : ils passent pour sorciers, vendent des talismans qui rendent invulnérables, des sachets à l'aide desquels on est invincible à la lutte. C'est à la vie solitaire qu'ils mènent, qu'il faut attribuer toutes ces rêveries : la solitude étonne, effraie toujours l'homme, il y transporte les fées, les ombres, le sabat des enchanteurs et des démons, toutes les folies de l'imagination, toutes les illusions de l'ignorance. L'être isolé devient pour lui l'ami de Dieu, le confident de ses secrets ou la créature du diable : sage et sorcier sont souvent synonymes. Ces préjugés pourtant contre les Cacous disparaissent.

Il n'est point de promenade publique à St-Pol-de-Léon ; on pourrait en établir une, à un côté du mont St-Michel : on l'aplanirait aisément ; des arbres la décoreraient ; on aurait sous ses yeux la Manche, des rivages riants ; on y respirerait l'air le plus pur, on y perdrait cette morosité que des hommes mélancoliques doivent souvent porter dans leurs maisons.

La halle, où l'on débite les viandes, est close, en bon état, à côté de la grande place ; mais les boucheries sont mal entretenues.

La place où se tiennent les marchés, est commode : on a dans cette ville un marché par semaine, une foire par mois : les achats s'y font avec simplicité, sans gages, sans cédules ; on les termine avec lenteur. Que d'examen ! quel bavardage ! On s'appelle, on

se quitte, on revient ; une bouteille de cidre, un sol qu'on accorde ou qu'on refuse, rompent quelquefois ou font conclure une affaire considérable : tout se termine en frappant, en serrant la main de l'homme avec qui l'on contracte. C'est un engagement sacré ; il fut jadis l'emblème de la bonne foi ; les Grecs et les Romains l'adoptèrent sur leurs médailles, avec la même signification.

On voit très-peu de mendiants dans la commune, mais beaucoup de pauvres cultivateurs dans les campagnes.

Toute la fortune du pays de Léon appartenait jadis à l'évêque, au clergé, à la noblesse. Les habitans de Morlaix ont acquis la presque totalité des biens nationaux de St.-Pol-de-Léon ; il faut en excepter des maisons, des jardins, et quelques champs voisins de la commune.

J'ai déjà dit que les campagnes de cette partie du district, sont dépouillées, sans forêts, sans bois et sans arbres ; on y remarque quelques chênes, des ormeaux, des châtaigniers, des hêtres, trop peu de pommiers pour qu'on y fasse du cidre ; les fruits des jardins réussissent, mais en petite quantité. Les prusses, les platanes y croissent quand on les soigne avec précaution ; les champs n'offrent à l'œil que des légumes, du grain, des rochers et des landes.

On y sème fort peu de chanvre, mais une grande quantité de lin ; il se file dans le pays : à l'île de Batz surtout, il passe, ainsi préparé, dans Tréguier et chez l'étranger.

Les légumes et le lin sont la base du commerce. Dans les communes dépendantes de St-Pol, on ne travaille point la terre avec des bœufs : les charrues sont traînées par trois chevaux ; deux de front, l'autre en arbalète. Les femmes aident à relever, à couper, à battre le blé. Peu de foin dans le pays ; on y lie les mulons de pailles pour les empêcher d'être enlevés par les vents fougueux du nord et du sud-ouest. La nourriture ordinaire du laboureur est la bouillie d'avoine et de blé noir : la soupe au lard est son mets favori ; il vend son poisson qu'on ne voit jamais sur sa table. Dans les jours gras et dans les jours de noces, on sert du far mêlé de raisin, une espèce de tourte de froment et de pommes...

Le mouton du pays est bon, assez commun; celui des côtes de Plougoum est préférable à tous les autres.

On y cultive de l'orge, du sarrasin, des panais, de gros navets, du trèfle, beaucoup d'avoine, point de millet, quelques pommes de terre.

Les terres sont grasses, excellentes, onctueuses, graveleuses sur les côteaux. En formant des rideaux de prussiers, de platanes et de peupliers blancs; des hêtres, des frênes et des pommiers s'élevaient à leur abri: le chêne y croît difficilement: les landes qu'on sème sur les fossés, se coupent tous les trois ans; elles servent de chauffage, on en pile l'extrémité pour la nourriture des chevaux. Les Normands enlevaient ordinairement douze mille chevaux par an; pour les revendre à Paris: j'ai vu sur la route de Morlaix à St-Pol-de-Léon, un cheval de trois ans, portant une paysanne et des choux; son poil était lisse et brillant, sa taille haute, sa jambe fine; son œil était étincelant: jamais dans les écuries de Versailles, de Chantilly, dans les haras du grand duc de Toscane, je ne vis un plus fier, un plus bel animal.

Cette race, la première de la France, peut-être, est sur le point de s'abatardir: treize cents jumens, de la plus forte taille, existent dans la seule commune de St-Pol, mais sans étalons de choix. En 1790 on en fit venir douze du Holstein; ils ont été vendus à des étrangers.

Les chemins de traverses sont affreux ici comme par tous les départemens de la ci-devant Bretagne; celui de Plouénan ne peut être fréquenté l'hiver. On devrait établir une grande route qui, passant à Plouescat, se rendrait à Lesneven, pour le service de la côte, et la facilité des transports militaires.

Les maisons, dans les campagnes, sont moins sales, mieux entretenues, mieux meublées que dans le reste du district, quoique couvertes de paille; dans l'intérieur les animaux ne sont point séparés des hommes.

Partout ici la terre est couverte de quartz, de matières schisteuses, on n'y connaît point de pierres calcaires. La côte est

bordée de granits; il en est dont le grain très-fin est susceptible de plus beaux polis: on les travaille avec difficulté.

La chasse n'est pas très-abondante dans l'arrondissement que nous parcourons.

PENPOUL.

Penpoul est le port de St-Pol-de-Léon; il n'en est éloigné que d'un demi-quart de lieue. Les bâtimens qui s'y rendent, y portent les objets nécessaires à la consommation de la commune et de ses environs. Ce village s'étend sur la côte, au milieu de blocs de granit; la jetée qui facilitait le débarquement des denrées est presque détruite par la négligence des habitans et les ravages de la mer. Le chemin qui conduit à St-Pol est impraticable; tout est à réparer en France. Ce port est presque dépeuplé; les marins qui l'habitaient sont tous sur nos vaisseaux.

Le riche point de vue dont on jouit sur le rivage, s'embellit en avançant vers l'île de S.^{te} Anne. St-Pol s'élève avec majesté sur la côte dominée par ses grands bâtimens et par ses clochers: vous avez sur la droite, l'île de Calot, des terres avancées, le moulin, le clocher de Plouganou; au loin, au nord-nord-est, la côte de Tréguier terminée par des rochers noirs; ils se perdent à l'horizon. L'île de S.^{te} Anne, en face, arrête votre œil; c'est

1 Le granit des environs de St-Pol contient beaucoup de feld-spath blanc, peu de Quartz, beaucoup d'Amphibole et quelques grains de Diallage. Sur les rivages du côté de Roseoff, on trouve des roches d'un granit rouge absolument analogue au granit antique d'Egypte. Il eût été plus propre que celui des carrières de Plouarzel à l'exécution de la base qui doit supporter l'obélisque de Longjumeau transféré à Paris.

Je crois que Cambry se trompe en indiquant du schiste aux environs de St-Pol; je n'y ai point vu de cette substance, mais peut-être donne-t-il improprement ce nom au gneiss qui s'y trouve en beaucoup d'endroits et qui s'exfolie facilement, contenant beaucoup de talc et de mica. J'y ai aussi trouvé, dans une colline voisine du manoir de Kerhoubert, une substance très-analogue à la Chlorite. (F.)

2 On doit croire qu'anciennement Penpoul faisait un grand commerce et était habité par de riches armateurs. Toutes ses maisons, quoique d'architecture ancienne, sont vastes et ont de l'apparence. Plusieurs étaient fortifiées de manière à être du moins à l'abri d'un coup de main. On voit au portail de quelques-unes, des meurtrières pour y placer des arquebuses à croc, des fauconneaux ou autres petites pièces d'artillerie usitées au 16^e siècle. Les fréquentes entreprises que des corsaires anglais faisaient sur les côtes du Léonnais, rendaient ces précautions nécessaires de la part des habitans. (F.)

un rocher à l'extrémité duquel s'étendent au couchant, des sables qui joignent la côte de St-Pol.

Le joli bassin de Penpoul, peut contenir une soixantaine de barques et quelques navires de cent trente à cent quarante tonneaux ; ils approchent à quatre-vingt-dix brasses du rivage. Le fond de cette rade est de galet ; le port assèche à toutes les marées, et la mer se retire à trois quarts de lieue de Penpoul.

Vous doublez l'île de St-Anne, masse de granit, sur laquelle est une batterie de trois canons de huit ; vous découvrez la mer immense, coupée de rochers : ces îlots, pittoresquement disposés, nus, brisés, arrondis, battus par les tempêtes, couverts de mousses, et d'oiseaux dont le sifflement, dont les cris vous suivent et vous étourdissent.

Vous avez sous les yeux Ros-Istan, Lavern ; la Tour-blanche, des milliers de brisans défenseurs de nos côtes, et cet enfoncement si varié d'où sortent les rivières de Pondéon et de Penzé, et le noir château du Taureau, séjour de larmes et de désespoir ; la rade du Paradis, où sept ou huit vaisseaux de guerre pourraient mouiller dans un danger pressant, l'embouchure enfin de la rivière de Morlaix. Tous ces objets sont réunis par le vaste tapis des mers, coloré par un ciel d'azur.

Paisibles habitans des rives de Genève, de Vevai, de Tonon, de Rôle et de Versoix, habitans de Paris, vous que j'ai rencontrés cherchant sur l'Appenin et sur les Alpes, de grands aspects, des jouissances ; fuyez ces pays fréquentés ; venez errer sur nos rivages qu'aucun moderne n'a décrits, qu'aucun poète n'a chantés. Je vous promets de grands tableaux et des sensations nouvelles.

Après avoir doublé la pointe de Blosson, la Batterie de Sainte-Barbe, vous découvrez Roscoff, l'île de Batz ; vous pénétrez dans le bassin qui les sépare. Les deux rives assèchent à toutes les marées, mais le lit du canal conserve toujours de vingt-cinq à trente-six pieds d'eau. La différence de la marée haute à la marée basse, en ce lieu, est de vingt-cinq pieds : ce bassin pourrait contenir un convoi de cent barques ou navires, et deux ou trois frégates.

Les pilotes demandent dans le canal, pour parer aux efforts de la lame de l'ouest, dans les gros tems de l'hiver, l'établis-

ment de trois corps morts, dont deux seraient placés en affourche à l'ouest, et le troisième à l'est.

DE L'ILE DE BATZ.

Son étendue est d'une lieue de long, sur trois quarts de lieue de largeur ; les brisans qui la défendent, sont d'un abord très-difficile à mer basse ; il faut gravir sur des rochers tranchans couverts de goémon. Le pied glisse comme sur une surface huilée. La butte du moulin de laquelle on domine sur la totalité des terres, n'a pas soixante pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

L'extrémité la plus au sud de l'île de Batz, se nomme la pointe Gléguer ; c'est la plus voisine de Roscoff. La pointe du sud-ouest, s'appelle le Bec-de-Groua ; le port au sud, Anse-de-l'église.

L'est est montueux ; on ne peut voir de rochers plus bizarrement groupés, plus anguleux et plus brisés que ceux de cette partie de l'île ; celle du ouest-nord-ouest, n'offre qu'une plaine grande et bien cultivée, mais presque au niveau de la mer.

Dans l'est de la pointe de Gléguer, est l'îlot nommé *Tison* (maison des Anglais). On avait proposé d'élever une digue qui le joindrait à cette pointe ; la crainte d'encombrer le canal fit abandonner ce projet.

Il y a trois villages dans l'île de Batz : 1.° Porsénoc, joliment bâti ; 2.° Carn ; 3.° Goualen au nord. Quatre batteries, deux forts, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, sur lesquels sont établis onze canons bien servis par quatre-vingts canoniers, la défendent.

Cinquante hommes de garnison en protègent les côtes.

Cette troupe est logée dans deux chapelles et dans deux maisons de particuliers ; on ne peut leur fournir ni draps ni couvertures.

On compte cent cinquante maisons dans l'île, elles donnent cent cinquante marins ou soldats à la nation, sur une population de huit cents individus.

Il n'y a de remarquable ici que la fontaine de St-Pol ; c'est la seule de l'île : elle fut produite par ce Saint. Cette fontaine est couverte de quinze ou vingt pieds d'eau à toutes les marées :

quand la mer s'est retirée, on s'en approche, elle fournit une eau limpide et légère, sans traces du mélange qui s'était opéré. Communément on ne se sert que d'eau de puits.

L'île de Batz ne produit pas un arbre : quelques fougères, des mousses, de l'ortie, du mouron, une espèce de giroflée de Mahon, sont les seules végétations produites sans culture. Je vis avec surprise un fossé couvert de tamarisques.

Les terres y sont médiocres et sablonneuses ; on est souvent forcé de rétablir trois fois la semence dans une même saison ; la violence du vent la découvre et l'enlève. On y cultive beaucoup d'orge, peu de froment, peu de seigle, des choux, des navets, des pommes de terre : les fruits n'y réussissent pas, malgré les soins qu'on s'est donnés pour en obtenir. Chaque ménage est obligé d'acheter sa provision d'avoine, quelque froment et du blé noir. La volaille, le bétail qu'il vend, la façon qu'il gagne sur les lins qu'on lui fournit servent à lui procurer ces denrées. Les hommes sont tous marins, les femmes travaillent la terre ; il n'y a que deux charrues dans le pays. Les terrains qu'on ne peut labourer se travaillent à la bêche. On y compte environ deux cents vaches ou génisses : le plus riche propriétaire n'en possède que six ou sept. Il y a quelques chevaux dans la commune, et des cochons engraisés par la chair des berniques qu'on fait bouillir. Les berniques sont une espèce de lepas qui couvre les rochers de la Bretagne. Leurs coquilles se vendent ; on en fait de la chaux dans la paroisse de Guiglan, et surtout chez les habitans des rives de Pensé, qui blanchissent beaucoup de toiles.

Les terres se fument avec du varech : on en recueille en abondance.

La mer est poissonneuse ; mais les pêcheurs sont au service.

La nourriture habituelle des habitans est un pain composé d'orge et de seigle, du lait, du beurre et de la soupe au lard. Ils n'ont ni granges, ni lavoirs ; ils se servent, pour blanchir leur linge, d'eau de mer ou d'eau de pluie recueillie dans des mares ; leurs maisons sont couvertes de chaume.

Je questionnai les notables du pays. Assis au sommet d'un rocher, sur la butte du moulin, entouré d'hommes dont j'admiraï les complaisances et le zèle : quelle clarté, quelle simplicité

dans leurs idées ! Elles ne s'étendent pas en surface ; un cercle étroit les borne : mais comme ils mesurent, comme ils calculent, comme ils ont pesé ce qu'ils disent ! Quelle précision, quelle concision dans leur langage ! rien de fade, point de compliments, point de courbettes dans cette île ; mais une honnête liberté, des mouvemens prononcés sans rudesse, des offres obligeantes sans politesse, des services réels sans empressement, le serrement de main de la bonne foi, le rire de la simplicité.

Ils me montrèrent à l'est les sept îles à la distance de huit lieues ; au sud-est le château du Taureau, les côtes de Plouganou, de St-Jean-du-Doigt ; en remontant à l'est, la côte de Tréguier ; au sud Roscoff, Pol-de-Léon, la côte de Santec ; plus loin, les montagnes d'Arrès ; au sud-ouest, cette immense chaîne de rochers qui défend nos côtes, quelques clochers épars dans la campagne. Ils m'indiquèrent la place des petits ports qui bordent le rivage jusqu'à l'extrémité du district de Lesneven. Au nord est le canal de vingt-huit lieues qui sépare la Bretagne de l'Angleterre. Nous sommes en face de Plymouth.

Je m'occupai plus des notions certaines que je pouvais acquérir dans ce conseil des pêcheurs et de sages, que du théâtre sublime que j'avais sous les yeux. Quel spectacle immense cependant ! Quelle variété !

Ces flots qui se déploient en écume sur ces brisans prolongés dans la mer ; ces monts lointains, ces caps, ces promontoires ; le bruit sourd et majestueux des vagues, l'air traversé par le vol des goélans, le tonnerre qui retentit dans la profonde grotte du Serpent, le silence de la nature dans l'intervalle du flux et du reflux, l'étrange cri de tant d'oiseaux de mer ; je ne sais quel sentiment, quelle exaltation dépendante de la majesté de ce spectacle, des souvenirs qu'il a fait naître, de l'étendue sans bornes qu'il présente.

Tous ces objets vous pressent en masse ; il en résulte une émotion matérielle indéfinissable, que je n'éprouvai que sur les rives de la mer, ou près des sommets du Mont-Blanc, au col de Balme ou sur l'Albis, dans les montagnes de la Suisse.

Douze pilotes sont en réquisition dans l'île : ces pilotes sont les meilleurs de la Manche, de l'aveu des navigateurs.

Tous les habitans du pays forment une seule famille ; ils aiment leur patrie , malgré son âpreté , malgré les vents et les tempêtes habituelles qui la désolent : ils y sont seuls , ils y sont maîtres , ils y vivent en liberté. Ce peuple était républicain avant la révolution : on ne trouve chez lui ni gens de lois , ni prêtres , ni médecins ; jamais l'égalité ne fut ailleurs aussi complète : les propriétés bien connues n'y causent point de procès ; chaque famille possède une ou deux vaches , cultive en paix son champ , soigne ses animaux , arrache aux flots le goémon sur la côte , l'étend , le sèche , l'amulonne , l'emploie.

Les rives de la mer appartiennent à tous les insulaires ; on en redoute le partage : on est bien convaincu , si l'opération proposée par le gouvernement s'exécutait , que les rivages divisés , subdivisés , sur lesquels on aurait des droits particuliers , seraient une source de haine , de débats et de violence. A présent tout marche , tout s'arrange. Si des contestations s'élèvent , elles se terminent par quelques coups de poings , et ne sont jamais soumises au jugement des tribunaux. La municipalité de l'île et celle de Roscoff appuient la pétition de ces bonnes gens , qui ne veulent point le partage des communaux.

Ne cherchez ici ni la beauté ni les grâces , enfans des climats plus heureux. Le plus beau teint s'y noircirait , la peau la plus lisse y serait ridée , sillonnée par la sécheresse de l'air , par la violence du vent , par les travaux de la journée , par les travaux plus rudes de la nuit : imaginez après la fatigue des champs , du labourage , quel est l'état d'une femme obligée , dans les nuits d'hiver , au milieu des tempêtes et des fureurs de l'océan , dans une obscurité profonde , sur un rocher glissant , tantôt dans l'eau jusqu'à la moitié du corps , tantôt suspendue sur l'abîme , de saisir avec un râteau le goémon que la mer apporte... Ses nuits paisibles sont celles où , fatiguée des ouvrages du jour , elle file dans les veillées jusqu'à deux heures après minuit , pour se procurer à grands frais , le plus mesquin , le plus stricte nécessaire. Les contes amusans des veillées bourguignonnes , de la Champagne ou de la Touraine , l'amour qui délasse de tout , la musique , le chant , aucun de ces plaisirs versés sur la nature pour soulager les malheureux humains du fardeau de leur existence , n'a lieu

sur ces rochers sauvages. Les rêves de l'imagination , la poésie qui , dans les contrées les plus sauvages des pôles , console les humains de l'absence du soleil , n'existent point dans cette île sans fleur , sans rossignol et sans verdure.

Qui le croirait ? les êtres qui semblent y végéter , ne peuvent se résoudre à l'abandonner. La présence du bien ne les y fixe pas ; ils y tiennent par l'absence de tout ennui , de tout chagrin , de toute ambition , de ces peines morales , de ces maux physiques qui nous tourmentent dans le monde.

La présence des étrangers les inquiète ; ils voient d'un mauvais œil ceux qui viennent s'établir dans leur patrie. Quelques habitans de la terre-ferme y possèdent des propriétés ; mais très-peu d'étrangers s'y fixent , heureusement pour ces bons insulaires.

J'ai voulu connaître les fêtes , les jeux et les cérémonies du pays : mes résultats ont été nuls. Le mariage est un arrangement sans festin , sans plaisir et même sans amour ; il semble que tout autre sentiment que celui de l'existence , meure ici comme la végétation à l'approche du Nord ou des sommets glacés de la Savoie.

La religion , cette mère des fables , des rêveries et du mensonge , ne laisse aucun fantôme dans leur imagination ; et les contes de revenans , de sorciers , de démons qu'on retrouve partout , n'existent point dans l'île de Batz ; on n'y pense plus même aux cérémonies superstitieuses qu'on y pratiquait , il y a trois ans ; trop occupés par les travaux du corps , ils n'ont le tems ni de se souvenir , ni de calculer , ni de rêver.

J'interrogeai les femmes du pays ; une entr'autres qui parlait volontiers , qui s'exprimait aisément en français. J'employai tous les moyens , tous mes efforts ; je lui débitai cent fadaïses pour qu'elle en débitât par analogie quelques-unes : elle me ramena toujours à des idées simples et naturelles : je n'en pus obtenir que le récit d'une espèce d'espièglerie faite autrefois à des jeunes gens du pays. Des filles traînèrent un cheval mort à la porte de ces jeunes gens : on rit beaucoup de leur surprise. Je ne saisis ni l'esprit ni le sel de ce conte , mais il avait marqué dans le pays ; car toutes les femmes assemblées riaient à ce récit , s'empresaient avec une espèce de vivacité , d'amour-propre ,

de vanité, d'assurer qu'elles étaient actrices dans cette aimable comédie.

Passons à la description de la rade du port de l'île de Batz.

Le canal de l'île est une excellente relâche pour tous les convois de la Manche : ils n'y craignent que le vent d'ouest ; et s'il devient trop fort, ils peuvent se sauver dans la baie de Morlaix, susceptible de recevoir de très-grands vaisseaux, mais dont la passe est fort étroite. Sans ce désavantage, la compagnie des Indes eût probablement établi dans ce lieu les magasins qu'elle a faits à Lorient, et le chef-lieu de son commerce ; elle en avait eu le projet. Les vents d'est et d'ouest sont les plus favorables pour entrer dans ce canal, ou pour en sortir, ceux qui règnent le plus habituellement dans ces parages, courent du sud-ouest jusqu'au nord-ouest ; on les redoute.

On pourrait aisément faire un port plus commode et plus sûr dans un beau bassin de forme ronde, au sud de l'île. On appelle ce bassin le port Kernoc. Une jettée de cent brasses, bien maçonnée, bien faite, de grands quartiers de pierres qu'on trouve sur la rive, produirait de 13 à 14 pieds d'eau dans la haute marée : il pourrait recevoir des bâtimens de 150 à 200 tonneaux. Des capitaines qui fréquentent ce port et ceux du voisinage, ont ouvert une souscription pour ce travail ; on en a déjà sollicité l'exécution près le gouvernement.

La municipalité, les notables, tous les habitans de l'île de Batz demandent la construction d'un moulin à eau. On ne peut pas compter sur le seul qui soit en état de servir : souvent les habitans sont dans un mortel embarras ; quoique le passage qui sépare leur pays de la grande terre ne soit que de trois quarts de lieue. Ils sont souvent huit jours sans pouvoir le traverser ; les jetées faites pour le moulin serviraient de cale d'abordage, il n'en existe pas ; on ne peut s'en passer.

On ne saurait trop se hâter au reste de nettoyer le port de Kernoc, qui s'encombre à chaque marée.

Des marins, des négocians de Roscoff, le citoyen Gyloudoux, syndic des gens de mer, résidans à Penpoul, croient qu'un phare serait bien mieux placé sur l'île de Batz que sur la tour de Duon.

On est, pour ainsi dire, au milieu des dangers quand on aperçoit cette tour ; les feux qu'on établirait sur l'île de Batz se verraient de plus loin, de la pleine mer sur-tout, en arrivant d'Ouessant.

Des casernes seraient encore essentielles dans un pays où l'habitant ne possède rien au-delà du nécessaire le plus borné, et dans lequel il faut toujours des troupes.

On faisait avant la révolution, dans les mois de mai, juin et juillet, une pêche de maquereau à cinq ou six lieues au nord de l'île de Batz. Roscoff y employait six ou sept bâtimens de dix à douze tonneaux : leur produit se consommait dans le pays.

Il est d'usage dans l'île que le fermier quittant une métairie, prélève la moitié du produit de la récolte qui suit sa sortie, pour le dédommager de ses soins et de ses engrais. Jamais on n'y donne de deniers d'entrée pour le renouvellement des baux ; on voit avec peine les étrangers qui s'introduisent dans le pays changer cette sage coutume, et par là faire monter le prix des fermages.

Sous l'ancien régime on favorisa ces insulaires de quelques privilèges. Moyennant un léger abonnement avec la province, leurs vins, leurs boissons ne payaient aucun droit d'entrée.

Les deux grandes affaires du pays furent autrefois les prétentions de l'évêque et du séminaire de St-Pol-de-Léon, qui voulaient, à titre de seigneurs et de censitaires, clore les terres vagues sur lesquelles s'étalent et se sèchent les goémions dont ils se disaient propriétaires. Et, dans le moment actuel, l'inquiétude que ces terres, ces rivages, ces biens communaux ne soient partagés au terme de la loi : le gouvernement cédera sans doute aux demandes de ces bonnes gens, si dévoués au service de leur patrie, si bons pilotes, si nécessaires, si pauvres ; qui n'ont de bonheur sur la terre que par le pénible travail qui féconde un rocher aride.

Les habitans de l'île de Batz sont sujets, dans un âge avancé, à des maux d'yeux qu'on ne peut attribuer qu'à la violence des vents qui règnent sans cesse dans leur pays, sans arbres, sans abris.

Les femmes, vêtues d'un jupon et d'un casaquin, portent, sur une première coiffe de toile, une coiffe de laine ou d'étoffe assez forte ; les hommes, des gilets de toile ou de gros drap et de longues culottes à la matelote.

Les séminaristes de St.-Pol nommaient le curé de l'île et son vicaire : ils étaient pauvres, et percevaient pourtant la dîme à la douzième gerbe. La solitude, l'âpreté du climat n'arrêtaient pas leur zèle : ils avaient adopté les mœurs des habitans, si vous en exceptez et le travail et la franchise.

On compte environ quatre-vingt chevaux dans l'île. On y trouve quelques lapins : les rochers qui l'entourent sont surchargés d'oiseaux marins. Sans doute, dans les tems reculés, l'île touchait à la grande terre. L'aspect m'en avait convaincu. Malgré la prodigieuse antiquité de leur séparation, la tradition en conservait encore quelque idée « du tems de Saint Pol, c'est-à-dire, il y » a des siècles, me dit un vieillard, on passait de l'île à la » terre sur une tête de cheval. » On a beaucoup de peine à se familiariser avec les plus faibles opérations de la nature ; elles paraissent immenses à notre petitesse.

L'île de Batz fut ravagée en 1388 par les Anglais ; on assure qu'en 1648 cette peuplade n'avait qu'une idée confuse de la religion catholique, et que Michel Noblet en devint l'apôtre à cette époque.

J'ai vécu dans de grandes cités, au sein des émotions douces : l'île de Batz alors m'eût paru le séjour du désespoir. J'y passerais à présent mes jours, heureux par l'absence des hommes, loin de leur atroce fureur.

DE ROSCOFF.

Il est à présumer qu'un port aussi avantageusement placé que celui de Roscoff, a de tout tems été fréquenté, qu'on a dû de tout tems habiter la terre la plus riche, la plus féconde de ces contrées, le point enfin d'où les échanges, le commerce avec l'Angleterre se font avec le plus de facilité : ce point était sans

1 Le nom de Roscoff est une altération de *Roc'h coz* (la vieille pierre ou la vieille roche) et il est dû à une pierre brulée plantée debout en terre, véritable men-hir, qui se voit encore au milieu de la ville. Les habitans appellent encore aujourd'hui ce monument celtique *Le Vieux Roscoff* et ils disent par plaisanterie qu'on peut faire le tour de la ville en quelques secondes, parce qu'il ne faut pas plus de temps pour faire le tour du men-hir qui n'a du reste que trois pieds et demi de haut. Tout ceci est évidemment le reste d'une tradition très-ancienne, mais dont l'origine et le sens sont tout à fait perdus. (F.)

doute un rendez-vous commun, quand des liaisons de fraternité, d'amitié unissaient les deux Bretagnes. Roscoff était situé jadis dans la baie de Labert, à l'ouest de sa position actuelle.

En 1374, cette ville fut brûlée, saccagée, entièrement détruite ; elle ne se rétablit qu'en 1404. A cette époque, le célèbre Penhoat, amiral de Bretagne, y rassembla, y ravitailla l'armée navale avec laquelle il battit celle des Anglais, à la hauteur de St.-Mathieu.

Le duc François, père de la duchesse Anne, accorda des privilèges à quelques particuliers de cette commune, en 1480.

En 1500, les habitans ne trouvant plus assez de profondeur dans l'anse de l'ouest, presque comblée par les sables, se transportèrent sur la rive orientale de la péninsule, et firent la digue qui forme le port actuel.

Je passe sous silence de petits faits, des détails sur l'arrière-ban, sur la construction de l'église, sur les obstacles qu'elle éprouva, etc. Ils ne peuvent intéresser que les naturels du pays.

L'établissement de l'hôpital fondé, bâti par les seuls habitans de Roscoff, date de l'année 1573.

En 1600, des lettres patentes d'Henri IV accordent six foires à cette ville. En 1612, on y bâtit un Lazareth.

En 1715, on prolongea le quai ; il ne fut terminé qu'en 1743.

Le port de Roscoff était devenu l'entrepôt d'un commerce très-considérable avec l'Anglais. Des vaisseaux interlopes venaient avant la révolution y prendre des vins, des eaux-de-vie, du thé, qui s'introduisaient en fraude en Angleterre. Leur station donnait du prix aux productions des campagnes environnantes. Ces avantages peuvent renaître avec la paix, surtout avec la liberté. On a senti, sous l'ancien régime même, que le moindre impôt, la moindre contrainte dirigeraient les fraudeurs sur Jersey, sur Guernesey, où l'on trouve à peu près les mêmes facilités pour ce commerce de contrebande. Depuis la guerre de 1763, une cinquantaine de lougres, de sloops et de bateaux, de quatre tonneaux et trois hommes d'équipage, jusqu'à soixante tonneaux et trente hommes, se rendaient de la côte d'Angleterre à Roscoff. Ces voyages se faisaient tous les mois ou tous les quinze jours.

le même bâtiment en a fait quelquefois deux par semaine. C'était un objet de plus de quatre millions : les maisons Foucault, Machuloch, Diot, Mege, Bix et Pieret en étaient les principaux agens. Les eaux-de-vie de vin, de genièvre, qu'on faisait passer en Angleterre, ne se renfermaient pas dans des pièces faciles à confisquer; on les mettait dans de petits barils de trente à quarante pots, qui se fabriquaient à Roscoff : ces barils se liaient par un cordage, et mouillés sur un cable, se jetaient à la mer à l'approche des côtes. On les dérobaient par ce moyen aux yeux des commis aux douanes anglaises; on venait les chercher la nuit, quand les visites étaient terminées.

Le commerce de la graine de lin, dont Roscoff tirait un si grand avantage, qui fournissait à la Bretagne le moyen de produire ses toiles si répandues, était fait par commission dans cette ville, où dix bâtimens de deux à trois cents tonneaux transportaient cette marchandise de Riga, de Lubeck, de Dantzick, de la Poméranie suédoise, et les vendaient à des prix qu'ils établissaient à volonté. Le préjugé qui persuade aux habitans des campagnes que les graines du Nord sont préférables à celles du pays, existait; il dure encore; il n'était pas de l'intérêt des habitans de Roscoff de le détruire. Ce commerce était un objet de 500,000 livres dans les plus fortes années. Observez que ces bâtimens du Nord passaient à St.-Martin-de-Rhé, à Marenne, à Bordeaux, à Bayonne, et prenaient en retour du sel, des vins, des eaux-de-vie; ce qui procurait encore un débouché considérable aux denrées de ces contrées.

Une centaine de barques et de navires, tant français qu'étrangers, apportaient à Roscoff les vins, les eaux-de-vie, le sel, le charbon de terre, du merrain sur-tout, pour former les barils qui servaient à la fraude des Anglais; des planches du Nord, mais pour la seule consommation du pays; du brai, du goudron, du fer, du cidre, etc. Ajoutez-y quarante à cinquante bateaux Dieppois de cent à cinq cents tonneaux qui, gênés par la gabelle, achetaient pour la pêche du maquereau, le sel dont les négocians de Roscoff se fournissaient au Croisic.

Depuis 1783 jusqu'en 1787, un négociant fit à St.-Pol-de-Léon, le commerce de graine de lin, mais pour son compte particulier;

(j'ai déjà dit que les commerçans de Roscoff n'étaient que les commissionnaires de ceux de Dantzick, de Lubeck, etc., qui leur donnaient trois francs par baril débité.) Tous les ans, deux navires lui arrivaient d'Hollande dans la baie de Penpoul, chargés de cette denrée, de mâture, de planches, de goudrons, de chanvre. Cette concurrence effraya le commerce du Nord; il baissa le prix de ses marchandises, et le pauvre homme fut ruiné.

Anciennement Roscoff faisait passer une grande quantité de toiles en Espagne: on les nommait *Roscone*. Morlaix s'est emparé de cette branche de commerce.

En attendant le retour de la paix, les habitans de Roscoff cultivent la terre la plus riche, la plus féconde; elle produit une incroyable quantité de légumes de toute espèce, qui naissent en plein champ; oignons, choux, navets, panais, choux-fleurs, asperges, artichaux. Il en part dix ou douze charretées pour Brest tous les jours; des charges de chevaux se rendent en outre à Morlaix, à Landivisiau, à Lesneven, à Landerneau. J'ai vu souvent dans les marchés de Lorient et de Quimperlé, une concurrence établie entre les jardiniers du pays et les légumiers de Roscoff, qui malgré le long voyage qu'ils avaient fait et les frais du retour, donnaient au même prix, et même à meilleur marché, leurs denrées.

C'est avec le goémon que les champs sont fumés dans les environs de Roscoff; les terres en sont légères, sablonneuses. La disette de bois est telle dans cette commune, que j'ai vu dans le rude hiver que nous venons de passer, un amateur du jardinage brûler de jeunes plans d'arbres fruitiers de la plus belle espérance.

On faisait autrefois venir des bois des rivières de Penzé et de Pondéon, de Lannion et de Tréguier; mais cette ressource est perdue, faute de barques et de marins.

On ne brûle, dans les campagnes comme à l'île de Batz, que du goémon et de la fiente de vache; on s'y nourrit de bouillie, de far de blé noir, et de pommes de terre.

Il n'existe sur la côte septentrionale du Finistère aucun port aussi avantageusement situé que celui de Roscoff; mais il s'encombre: la mer y dépose une telle quantité de sables, qu'il serait

impraticable en peu de tems, si par des travaux nécessaires, on ne prévenait sa ruine. Le bassin qui forme le port est fermé par un mole de 160 toises de longueur, et de 20 pieds de large.

On projette d'exécuter une seconde jetée qui, s'approchant de la première, ne laisserait qu'une passe de 35 toises pour les vaisseaux, s'opposerait aux progrès des sables, augmenterait de beaucoup la surface et la sûreté du bassin, et présenterait de grands avantages.

Ce travail est approuvé : on a déjà fait parvenir des fonds pour le commencer ; une difficulté le retarde : la commune donne au projet de perfectionnement imaginé, toute l'étendue possible, et place la jetée plus loin que l'ingénieur Leroux : elle prétend gagner dix pieds d'eau, et donner à des frégates le moyen de relâcher dans son port, et même de s'y réparer.

Les objections de l'ingénieur, homme rempli d'intelligence et de talens, portent sur l'inutilité d'aussi grands travaux dans un port de cabotage, sur les difficultés d'exécution, sur l'énormité des dépenses.

Elles monteraient, dans le projet de la commune, à la somme de 377,500 livres ; dans celui de l'ingénieur, elles ne s'élèvent qu'à celle de 140,000 livres.

C'est au gouvernement à faire prononcer, à faire juger si les difficultés, les dépenses ne sont pas compensées par l'avantage qu'on retirerait du premier plan. Si les idées économiques du citoyen Leroux doivent être écoutées : j'avoue que sur les lieux, j'étais pour l'opinion de la commune : il me semblait qu'ayant un grand travail à faire, il ne fallait pas s'exposer au repentir de ne lui avoir pas donné l'étendue dont il est susceptible ; et qu'en supposant à Roscoff le commerce qu'il doit retrouver à la paix, borner les dimensions de son port, c'était diminuer ses ressources.

Dans l'état actuel, ce bassin peut contenir une cinquantaine de barques ou navires, tirant de 7 à 20 pieds d'eau. Dans un

1 Il paraît que la décision a toujours été négative à l'égard de la jetée dont il s'agit et pourtant nous pensons qu'elle serait utile non seulement pour préserver le port de Roscoff de l'engorgement du sable et des vases, mais encore pour diminuer la violence du reflux qui s'y fait fortement ressentir quand les vents soufflent du Nord au Nord-Est. (F.)

cas de nécessité, on pourrait, en placer un ou deux au bout de la jetée, de 5 à 600 tonneaux. On y peut entrer, on en peut sortir de tous vents.

Au bas de la jetée de Roscoff il y a 22 pieds d'eau au coup de la pleine mer dans les grandes marées ; mais dans les mortes eaux, une barque qui tire sept pieds d'eau n'est pas à flot. Le port assèche à toutes marées.

La ville est bâtie sur le sable, les maisons petites : on y voit beaucoup de magasins. L'absence des hommes que la guerre appelle à nos armées, lui donne un air triste, désert ; un air de nudité que des établissemens ruinés, couverts de lierre, que l'aridité du sable, que la privation de toute espèce de verdure augmentent encore. Il est indispensable de paver cette ville. Les charrois pour le commerce sont, dans l'état actuel, d'une difficulté presque invincible.

La population de Roscoff est de mille individus ; son arrondissement, d'environ trois quarts de lieue de longueur sur une lieue de large. Quatre villages sont attachés à ce chef-lieu ; ils contiennent 1844 hommes.

La route qui conduit à St-Pol-de-Léon est bonne ; les autres chemins sont impraticables : à mer basse, on se rend facilement aux postes de la côte. Je remarquerai, d'après l'observation de la commune de Roscoff, qu'il serait à souhaiter qu'on changeât les pièces de trop faible calibre, placées sur les batteries : on voit à celle de la Croix, des canons de 4 et de 12 ; ils devraient être tous de 18, de 24 ou de 36 livres de balles.

Croirait-on que dans un port de mer où tant de vaisseaux abordaient, on ne trouve pas une fontaine publique ? Cependant l'eau des Capucins pourrait être facilement conduite sur le port ; elle n'en est éloignée que de 4 à 500 toises. Avec 2400 livres on exécuterait ce travail nécessaire, on profiterait des écoulemens de cette fontaine, pour établir un abreuvoir qui manque à la ville. Le lavoir est à réparer.

Tous les habitans sollicitent un marché que l'approvisionnement d'une ville isolée, que l'arrivée d'une multitude de bâtimens

étrangers, que la subsistance de la garnison rendent indispensable; ils désirent qu'on établisse une halle dans la place où se trouve la chapelle de l'Union.

Les secours de la médecine et de la botanique sont nuls dans la ville et dans ses environs: un terrain aussi fécond en légumes que celui qui cerne Roscoff serait très-favorable à la croissance, à l'entretien des plantes exotiques, et de celles de nos contrées, qui peuvent être utiles à la santé de l'homme.

Personne ne s'est présenté pour occuper à Roscoff la place d'instituteur: les écoles primaires n'y sont pas établies; on n'y trouve point de maître d'hydrographie.

La seule pierre des environs est une espèce de granit à gros grains, qui borde le rivage; les ardoises y viennent de Loquierec et de Châteaulin.

On demande que deux corvettes soient mises en station dans le canal de l'île de Batz; on y trouverait le double avantage de faire une multitude de prises, et de surveiller des côtes voisines de Jersey, de Guernesey, de l'Angleterre.

Tous les marins de ces parages désirent un feu sur l'île de Batz. La municipalité de Roscoff m'écrivit: « Nous vous avons exprimé » notre idée particulière sur la construction de ce phare que nous » croyons plus utile d'éclairer avec du charbon qu'avec de l'huile. » Il est démontré par l'expérience, que précisément quand le tems » est gros, chargé de grains et de brouillards, le charbon flam- » boie davantage, tandis qu'alors les feux à réverbère se ternissent. »

La commune désire qu'on lui donne deux barques de 50 à 60 tonneaux, pour qu'elle pût se procurer du bois et les denrées de première nécessité, qu'elle n'a point à sa portée.

On vit fort tranquille dans cette commune: 400 hommes de garnison s'y comportent bien. Autrefois elle eut à se plaindre des dispositions de St-Pol: ces deux communes vivent à présent dans la meilleure intelligence. A la paix même, il serait indispensable

1 Ce vuu, très-bien fondé, est actuellement rempli de la manière la plus satisfaisante; on vient d'élever, sur l'île de Batz, un très-beau phare, qui peut s'apercevoir aisément de huit lieues en mer. (F.)

d'avoir quelques troupes à Roscoff. Les étrangers, les Anglais, surtout, commettaient des désordres, sans qu'on eût les moyens de les réprimer.

Il ne faut chercher dans cette espèce de colonie aucun usage ancien: ils ne se conservent que dans les lieux infrequents. La seule singularité que Roscoff m'ait offerte, est un usage qui se pratiquait encore avant les secousses des dernières années: des femmes, après la messe, balayaient la poussière de la chapelle nommée de la Sainte-Union, la soufflaient du côté par lequel leurs époux, leurs amans devaient revenir, et se flattaient, par ce doux sortilège, d'obtenir un vent favorable à leur amour, à leur impatience. Ce fait me rappelle une pratique originale d'un autre canton de la Bretagne: c'est à la côte du Croisic. Un rocher s'élève sur la mer, il tient au sol par une arrête en pente douce; les filles, les femmes du pays, parées avec recherche, les cheveux épars, ornées d'un beau bouquet de fleurs nouvelles, couraient, s'élançant sur la roche; et là les yeux au ciel, les bras élevés, chantaient ces mots:

« Goëllans, Goëllans,
» Ramenez-nous nos maris et nos amans. »

Cet usage sentimental, cet appel aux oiseaux, n'a rien de la religion catholique ou des tems modernes: il nous transporte aux âges reculés où nos pères prêtaient une âme, de l'intelligence, une espèce d'intendance aux animaux, aux volatils surtout, qu'ils croyaient les ministres légers de la volonté des dieux, et l'enveloppe ailée de nos ayeux, punis par la métempsychose, des fautes qu'ils avaient commises.

L'approche de Roscoff, quand la mer est basse, est difficile; vous n'y parvenez qu'après avoir passé sur des rochers glissans, couverts de goémon; en danger de vous casser les jambes, de vous fracasser la tête. Vous trouvez des mares d'eau vaseuse, où l'on entre jusqu'au genou. N'étant prévenu par personne de ces inconvéniens, j'en fus victime. Je me permets cette note, pour préserver les voyageurs de la peine qu'ils pourraient éprouver.

Je reviens à Penpoul: j'ai quelques observations à faire sur ce petit port. J'ai parlé de l'île de St-Anne, qui le ferme au

nord, qui, par une langue de sable, l'unit au continent. Il est indispensable au plutôt, de faire une digue sur cette jetée naturelle, si l'on veut conserver Penpoul.

Le syndic des marins a vu des herbages sur la côte, qui dominaient toujours de trois à quatre pieds le niveau de la mer, il y a cinquante ans : à présent elle est presque couverte dans les grandes marées. Un fort coup de vent de nord, nord-nord-est, pourrait ensevelir la commune sous les sables et remplir la rade. L'exemple dont je parlerai bientôt, les ravages de Santec, sont une leçon dont l'homme devrait profiter ; mais il ne profite de rien ; l'expérience des tems est nulle pour lui ; on dirait que la nature lui refusa la prévoyance.

La digue qu'on demande ne serait pas d'une difficile exécution : il n'y a qu'une portée de fusil de Sainte-Anne à la pointe du continent, et les matériaux sont à la portée des ouvriers.

Le vent d'ouest est très-favorable pour sortir de la baie de Penpoul et gagner celle de Morlaix ; et les vents de sud, quand on veut se rendre dans le canal de l'île de Batz. Au reste, on entre, on sort à tous vents de ce port, pour peu qu'ils ne soient pas forcés.

Neuf ou dix barques apportaient annuellement à Penpoul environ trois cents tonneaux de vin, et cent tonneaux de sel pour l'approvisionnement du pays.

La pêche est ici très-abondante : le poisson en est excellent ; on le prend autour de ces milliers de rochers noirs, qui rendent si variés tous les aspects de ces rivages. On y trouve des mulets, des bars, des soles, des rougets, des anguilles, quelques turbots, des plies, des écrevisses, des chevrettes et des homards, des huîtres¹ (préférables à celles de Cancale), des lieus, des vieilles, des sardines. A l'île de Sieck on néglige la pêche faute de bras, etc.

¹ L'huître qu'on pêche sur les grèves de Penpoul est d'une espèce absolument particulière à cette localité et qui est très-différente de l'huître commune (*Ostrea edulis*) Lin. Cette huître, qui constitue une espèce jusqu'à présent inédite, a les valves fort minces, très-foliacées, de couleur violette, avec des rayons blancs, divergens de la charnière vers les bords. Leur intérieur est argenté et nacré. Le mollusque est fort petit relativement à la grandeur de sa coquille, mais il a un goût très-délicat et infiniment supérieur, comme Je dit Cambry, à celui des huîtres de Cancale. J'ai le premier fait connaître cette espèce que j'ai désignée par le nom d'*Ostrea leonica*. (F.)

Les oiseaux qu'on voit sur la côte, sur les rochers surtout, sont les goëlands, les hérons, les barnaches, les judèles, des bécasses, des bécassines, le chevalier, le cormoran ; une quantité de canards sauvages, des cygnes dans les forts hivers. L'oiseau qu'on appelle tarak¹ est blanc, plus petit qu'un goëlan ; son bec et ses pieds sont rouges ; il porte une tache noire sur la tête, ne vit que de poisson, fait ses petits dans le creux des rochers : il paraît en avril, il s'éloigne en septembre.

Son arrivée prédit le beau tems aux marins ; il aime la chaleur : on le trouve en Espagne, sur le cap Finistère : un peu moins grand que le pigeon, il a plus d'envergure. Son cri *quit, quit, quit*, veut dire en bas breton : *nous nous en allons*. Ce n'est pas assez de prêter la langue celtique à tous les peuples de la terre, il faut que les bêtes la parlent.

Les oiseaux les plus communs dans les campagnes voisines, sont le merle, l'alouette, la grive, le hochequeue, le corbeau, le moineau, le roitelet et la mésange : on y voit quelques perdrix.

La chasse n'est pas très-abondante dans ce pays ; on y trouve pourtant des lièvres, du lapin : l'île de Batz même contient quelques garennes.

Cette partie de la Bretagne n'est pas ravagée par les loups comme les autres ; on en rencontre mais rarement dans les communes de Plouenan et de Plougoulm.

Le canton de Pol-Léon possède une carrière de cette belle pierre de Kersanton, si fine ; susceptible d'un si beau poli, si propre à la sculpture. Je l'ai vantée dans la partie de mon ouvrage qui traite des sciences et des arts. Cette carrière est près de Kerfissiec ; à un quart de lieue de Saint-Pol.²

¹ C'est l'hirondelle de mer (*Sterna hirundo*) des ornithologistes qui l'appellent aussi le *pierre garin*. On trouve encore sur ces côtes, dans les hivers froids, un autre oiseau de mer remarquable ; c'est le Macareux (*Alca arctica*) qui ne se rencontre d'ordinaire que dans les mers du nord. On l'appelle vulgairement Perroquet de mer, à cause de la singulière conformation de son bec. (F.)

² Je ne connais pas cette carrière, quoique j'aie souvent parcouru dans tous les sens les environs de Saint-Pol. Je n'y ai rencontré nulle part aucun échantillon de pierre de Kersanton. (F.)

Deslandes et l'auteur des monumens singuliers, parlent d'une statue trouvée près du fort de Blosson, vis-à-vis la pointe du quai de Roscoff, à trente pieds sous terre. C'est un enfant d'une figure assez douce, dont les cheveux ondulés tombent jusqu'au bas du visage, séparés sur la tête, à la gauloise, à la manière des Etrusques; il se termine en gaine tronquée; il est vêtu d'une tunique à frange qui descend jusqu'à la moitié du corps. Il porte une espèce de mantelet fort court, tel qu'on en voit encore dans ces contrées. Sur sa main gauche est un oiseau. Jadis on l'honora sous le nom de St Pyriec, ancien évêque et comte de Léon.

On en voit la gravure dans les monumens singuliers imprimés à Paris en 1739. L'auteur termine ses remarques par cette observation : « Au reste, c'est des bretonnes que les dames françaises » ont emprunté le mantelet qu'elles portent depuis plusieurs années; » et c'est à leur exemple qu'elles l'accompagnent de tous les agrémens dont il est susceptible. »

Presque tous les monumens gaulois sont accompagnés d'un chien, d'un oiseau. On a cru les oiseaux l'emblème de l'âme; on les consultait comme guides de l'homme, comme interprètes des volontés du ciel.

Les paysans ont plus de propreté dans les environs de cette commune que dans le reste du district; mais ils conservent l'usage de vivre avec leurs animaux sous le même toit, sans séparation, pour ainsi dire. Ils ont une coutume qui les conduit à la cécité, celle de fermer leur cheminée dans la partie la plus élevée, pour se préserver de la pluie; la fumée se répand dans l'intérieur, les étouffe et les aveugle. Tous conservent près de leurs maisons ces cloaques infects nommés vaux, qui pourrissent leur fumier. Presque tous leurs toits sont de chaume.

Point de manufacture dans St-Pol-de-Léon, ni dans les communes de son arrondissement.

Les cuirs se tirent de Lampol, près de Landivisiau : deux tanneurs les préparent à St-Pol. Dans cette dernière commune, il existe des marchands en détail, point de négocians en grand. Il serait très-aisé d'y conduire les eaux de la mer par un canal qui traverserait des prairies très-basses, sur l'étendue d'une portée et

demie de fusil. On ne conçoit pas qu'un avantage si peu coûteux n'ait pas été procuré à cette commune, ou par l'état, ou par ses riches évêques; par M. de la Marche entr'autres, dernier prélat de Pol-Léon, homme d'esprit, quoique soumis aux préjugés du sacerdoce et de la féodalité.

La municipalité de Léon désirerait une poste aux chevaux dans sa commune, et que la poste aux lettres y parvînt tous les jours; ce qui serait facile à l'aide d'un *pédon* qui viendrait de Morlaix, où l'on jouit de cet avantage.

Il serait aussi nécessaire parmi les bâtimens nationaux, nombreux dans cette ville, d'en choisir un pour faire une caserne : le ci-devant séminaire conviendrait à cette destination.

Il y a, dans cette partie du district, quelques étangs peu considérables, une petite rivière à Plougoulm, et beaucoup de gros ruisseaux.

Les voyageurs, en traversant les environs de Pol-Léon, doivent voir avec peine l'immensité de terre aride et dépouillée qui les environne : ils ne croient ces terrains susceptibles d'aucune culture, d'aucun rapport; plaignent ses habitans de vivre au milieu d'un désert sans verdure et sans abri. Cet aspect est trompeur; ne jugez pas du grand chemin, l'intérieur des terres de ce pays : la nudité qui frappe le voyageur, n'est pas l'effet d'un mauvais sol : donnez des bras à ces contrées qui s'en privent pour la marine; augmentez l'industrie, et bientôt ces déserts seront couverts d'arbres, de fleurs, de moisson, de prairies.

J'en appelle à l'exemple que je vais vous citer. Il existe sur le rivage, à moins d'un quart de lieue de St-Pol-de-Léon, sur des sables, une des terres les mieux boisées, les plus riches, les plus jolies que je connaisse : de vastes rideaux de prussiers, de pins, de sapins et de peupliers l'environnent et la mettent à l'abri des vents nuisibles. Tout genre de culture réussit dans cette vaste enceinte, où les rayons du soleil réunis, concentrés comme dans un foyer, mûrissent les meilleurs légumes et les fruits les plus délicats; les gazons y sont verts comme dans la Hollande; on s'égare dans les bosquets de coudriers; on se promène à l'ombre d'allées longues, larges et sablées; on s'arrête dans des bocages dont le vert délicat

contraste avec le vert foncé des arbres étrangers qu'on y naturalise. Vous trouvez de jolis boulingrins, des arbrisseaux, des fleurs, où jadis la lande sauvage, la ronce aride, des mousses même ne croissaient pas. Allez près de la métairie; vous y verrez des prés couverts de fleurs. Descendez au joli petit bois qu'on a planté sur le rivage; quel point de vue quel vaste espace, quel aspect imposant! La mer meurt à vos pieds, glisse sur le rivage, écume contre les rochers, frappe en fureur ce qui gêne son cours, étincèle de diamans, et dans la direction des rayons du soleil, paraît un fleuve de lumière. Vous arrivez au belvédère, et c'est avec stupeur que vous voyez l'aridité, la mort des campagnes qui vous entourent. Ainsi Penshill fut enchanté par Hamilton. Bénissons ces magiciens dont l'art embellit la nature; voilà les bienfaiteurs du monde.

Ce fut, accompagné de l'auteur de ce défrichement et du citoyen Conversy, que je parcourus le rivage qui conduit aux sables de Santec; nous nous rendîmes par terre à Roscoff, la route est étroite, mais belle. Roscoff, on en peut juger par ses débris, fut très-vaste autrefois; les champs sont entourés de fossés secs et sablonneux: la terre est grise et très-légère. C'est dans ces champs que, sans compartimens, sans ordre, naissent les légumes si beaux, si multipliés, qui nourrissent le Finistère: ils croissent sous un ciel si favorable, que l'on y cueille des artichaux toute l'année, en pleine terre.

Nous traversâmes, pour aller aux sables, des terrains où l'on pourrait nourrir d'immenses troupeaux de moutons: nous passâmes des lacunes que la marée venait d'abandonner; bientôt nous nous trouvâmes sur des plages éloignées des champs cultivés, sur les rivages de la mer. Vous qui vivez dans la mollesse, dans des palais, sur l'édreton, qui redoutez le souffle du zéphir, que d'épaisses murailles, que de doubles châssis, que des rideaux de satin mettent à l'abri des orages; qui, sans effort, trouvez toujours, à des heures réglées, sur des tables d'acajou, sur des tissus de neige de la Flandre ou de la Hollande, dans des services de vermeil, les mets du plus délicat Sybarite; qui, portés par de doubles ressorts, menés par un cocher habile, êtes si fatigués, si las, quand vous paraissez à Longchamp, au boulevard, à tous les spectacles, pour terminer votre journée par un brelan, dans un large fauteuil; ou sur les coussins d'un boudoir, venez dans ces climats sauvages, et contemplez ses habitans.

Battus des vents et des orages, ils sont vêtus de toile au milieu des hivers; leurs cheveux noirs flottans sur leurs épaules, tombent sur le front et leur couvrent les yeux; une barbe épaisse ombrage leur menton; des sillons à trente ans vieillissent leur figure; ils vivent de quelques panais, de quelques choux; leur demeure est un trou formé par des rochers que des goëmons couvrent à peine. Un sable blanc blesse leurs yeux. Ils ne sont en rapport qu'avec les vents et la tempête. La nourriture insuffisante que leurs efforts arrachent à la terre, naît sur des lieux que le sable couvrait. Quelle patience, quel tems il a fallu pour rendre ces terrains au soleil, à l'air, à la culture. Voyez cette mère assise sur un long banc de sable, sur la roche de Mean Roignant; quel lait peut-elle donner au triste enfant qu'elle nourrit! Les chimères de l'ignorance viennent encore la troubler; la nuit, dans ces affreux déserts, des fantômes hurlans parcourent le rivage; l'homme rouge, en fureur, commande aux élémens, et précipite dans les ondes le voyageur qui trouble ses secrets et la solitude qu'il aime. Ne prenez pas pour des déclamations, pour des oppositions faciles le récit vrai que je vous fais: c'est là, sur un rocher que j'écrivis, et j'avais sous les yeux ce spectacle déchirant.

Nous arrivons aux Sables blancs; Buffon décrit l'affreux événement qui couvrit des champs cultivés, des châteaux, des moulins et noya pour jamais des campagnes fertiles: un vent de nord nord-ouest engloutit dans une nuit, sous le sable, des villages, leurs habitans: le lendemain on en cherchait la place; ainsi disparurent sous les poussières du Vésuve, Pompeïa, Stabia, des palais, des chaumières et les plaines les plus fécondes. Les sables de Santec couvrent presque en entier l'église de Tremenach, dont on se servait il y a peu d'années. La jolie ville de Pol-Léon et les champs fertiles qui l'entourent seront bientôt ensevelis, si par les efforts de l'industrie l'on ne parvient à les sauver. Les états de Bretagne affectaient une somme annuelle à l'entretien d'une digue en genêts, piqués verticalement en échiquier; elle arrêta les flots de sable qui s'amoncelaient à ses pieds, sur une longueur de 600 toises; mais bientôt cette digue légère est enlevée,

1 Il faut entendre ici par ce mot des fermes, car en Basse-Bretagne, une métairie avec ses bâtimens accessoires est toujours appelée village et ce qu'on désigne par ce terme dans les autres parties de la France, l'est dans le Finistère par celui de *bourg*. (F.)

et les sables accumulés volent au premier vent et recommencent leur ravage.

Linné, dans son *Iter Ælandicum et Gothlandicum*, imprimé à Stockholm en 1745, in-8°, parle de l'*arundo arenaria*, commun dans ces contrées, propre à consolider les terrains, à s'opposer aux ravages des sables par la longueur de ses racines. Il serait possible de s'en procurer des plans dont on ferait usage et sur nos côtes et sur celles de la France, menacées des mêmes malheurs. L'ingénieur Leroux a donné des projets qu'on s'empressera d'exécuter, si l'insouciance n'y met obstacle; il propose: « de faire entre les deux rochers qui couvrent la gorge que les sables ravagent, une digue en revêtement de gazon et à angles saillans et rentrans comme ceux des fortifications; de surmonter ce revêtement d'une haie vive en épine et en genêts épineux qui vient très-bien dans ce pays, et particulièrement dans les terres sablonneuses, de faire flanquer cette digue par un rideau de prussiers d'Épicea ou de peupliers d'Italie. Il présume que ces moyens arrêteront en tout ou en partie un fléau dont les ravages sont incalculables, et qui finira vraisemblablement par englober la ville de St-Pol elle-même, sur laquelle déjà les grands vents apportent une prodigieuse quantité de ces sables.

Les moyens d'exécution seraient dans l'établissement de deux gardiens affectés à l'entretien de l'ancienne digue et à la confection de la nouvelle, en préparant d'avance les plans qui y seraient nécessaires. Ce travail coûterait environ 30,000 livres, indépendamment de l'entretien annuel.

Il ignore ce qui peut arrêter l'exécution de ces mesures qui ne sont pas de nature à être dirigées par entreprise, mais par économie et sous la surveillance de la municipalité de Pol-Léon. »¹

J'ai vu, du grand chemin qui mène à Lesneven, la montagne de sable effrayante, qui menace la commune de St-Pol, et je frémis du danger prochain auquel elle est exposée.²

¹ Ces mesures sont aujourd'hui exécutées depuis long-temps; des plantations et différentes cultures ont arrêté l'invasion des sables de Santec. (F.)

² Ceci est extrêmement exagéré, n'eût-on rien fait pour fixer les dunes de Santec qu'il est très-douteux que leurs sables se soient avancés jusqu'à St-Pol; trop d'obstacles naturels les eussent arrêtés. (F.)

Sur cette côte est l'île de Sieck. La Surveillante, dans la guerre dernière, s'y retira pressée par les Anglais. Elle mouilla quatre ou cinq jours à la pointe de Sieck, par le travers de la roche à Gaulhedec.

On y faisait jadis une pêche de sardines assez considérable: on l'abandonne depuis 1789. Il y a sur cette île deux métairies et quelques vieux magasins.

L'anse de Labert, fort enfoncée dans les terres, pourrait, dans les grandes marées, recevoir des bâtimens de 200 à 300 tonneaux; dans les mers mortes, de 30 à 40 tonneaux. Sur ces parages la mer monte de 18 pieds dans les grandes marées. Cette hauteur augmente sur les côtes de l'est et diminue sur celles de l'ouest.

Le Quernic,¹ à deux ou trois lieues de Sieck, est un petit port qui peut recevoir des bâtimens de 40 ou 50 tonneaux: il offre une grève considérable, protégée par un fort en état de résistance.

¹ Le Kernic ne peut s'appeler un port; c'est une baie naturelle et dont l'entrée est fort difficile, qui se trouve à la partie Est de la grande anse de Goulven. Il n'y peut entrer que des chasse-marées ou autres petits caboteurs. Il n'y a pas de fort, mais une simple batterie à épaulement, laquelle est en mauvais état.

Ce ne fut pas dans la baie du Kernic que se réfugia la frégate française la *Belle-Poule* après son glorieux combat contre l'*Aréthuse*, le 17 juillet 1778 (et non 1777 comme le dit Cambry); mais elle vint mouiller dans une petite anse bien plus à l'Est et à environ une lieue du bourg de Plouescat.

Ce combat fut le premier de toute la guerre dite de l'indépendance (de 1778 à 1783). On sera peut-être bien aise d'en trouver ici les détails que nous tenons d'un des officiers même de la *Belle-Poule*.

Cette frégate que commandait le chevalier de la Clochetterie, lieutenant de vaisseau, croisait dans la Manche lorsqu'elle rencontra l'escadre anglaise de l'amiral Keppel, dont une frégate se détacha, lui donna la chasse tout le jour, et l'ayant jointe, lui ordonna de la suivre pour venir parler à son amiral. La guerre n'était pas encore déclarée entre les deux puissances et dans tous les cas le commandant français ne devait pas condescendre à une semblable injonction. Il répondit à l'anglais qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de son Roi et qu'il se moquait de son amiral. La frégate l'*Aréthuse* (c'était le nom de l'anglaise) commença à tirer sur la *Belle-Poule* et lui tua un homme. Celle-ci riposta de toute sa bordée. Le combat s'engagea de cette manière et dura près de cinq heures toujours à portée de pistolet. Le tems étant presque calme, aucun des vaisseaux de l'escadre anglaise ne put joindre les combattans qui demeurèrent ainsi seul à seul. Enfin vers minuit, l'*Aréthuse* horriblement maltraitée, démantée de son artimon et de son grand mât, profita d'une petite brise pour abandonner la partie et se replier sur son escadre; elle regut en se retirant plus de cinquante coups de canon sans en rendre un seul. La *Belle-Poule*, après l'avoir si bien punie de son arrogance, se retira, comme je l'ai dit, dans une anse près de Plouescat, où elle répara ses avaries, car, quoique vainqueur, un navire ne se canonne pas contre

C'est sous ce fort que la Belle-Poule se retira après son combat contre l'Aréthuse, en 1777.

Toute cette côte est défendue par la nature, par un million de rochers avancés, élevés à fleur d'eau, par des brisans impraticables.

Je parlerai de Pontusval, dans le district de Lesneven : le Corréjou, Abervrac'h sont de petites relâches pour des barques de 50 à 60 tonneaux. Nous sommes dans le district de Brest. Je reviens au district de Morlaix, aux environs de St-Pol-de-Léon.

Plougoum est une commune de 1720 habitans : ses terres sont excellentes ; elles produisent beaucoup de grains, peu de légumes. Ce que j'ai dit des mœurs et des usages du reste du district, s'applique à Plougoum, ainsi qu'à Plouénan, autre commune du canton de Léon, qui contient 2452 individus.

Il me reste à parler du saint, protecteur de Léon. Ainsi Pausanias, en décrivant les neuf districts de l'ancienne Grèce, n'oublie jamais le dieu de chaque église, fût-il de marbre, de pierre ou de bois ; ne fût-il qu'un tronc vénérable consacré par les premiers sauvages du pays.

Saint Pol naquit en Angleterre en 492 : les saints terminent leur carrière par des miracles ; ils ne les commencent souvent qu'après leur mort, quelquefois même après leur canonisation. Notre héros sur les bancs, au collège, en fit qui ne le cèdent en rien à ceux de Moïse, de J.-C., et même à ceux de saint François. Des oiseaux ravageaient les champs de son maître, saint Hydultus, il les conduisit au monastère : le saint abbé

un autre pendant cinq heures, à portée de pistolet, sans qu'il y paraisse. M. de la Clochetterie fit aussi mettre à terre en cet endroit ses nombreux blessés. Il avait perdu dans l'action, la moitié de son équipage et entre autres M. Green de Saint-Marsault, son second. M. de la Roche de Kerandraon, jeune enseigne de 18 ans, eut le bras cassé par un boulet, mais continua de combattre après qu'on lui eut mis un premier appareil.

Le Roi récompensa généreusement les braves marins de la Belle-Poule. M. de la Clochetterie fut fait capitaine de vaisseau. M. de la Roche Kerandraon reçut la croix de Saint-Louis ; qu'il était beau de la porter si jeune encore ! Les veuves des hommes tués ont eu cent cinquante francs de pension et chacun de leurs enfans vingt francs. Enfin tout l'équipage reçut deux mois de solde en gratification. Heureux les marins qui ont servi sous un tel Prince ! (Louis XVI). (F.)

indulgent, généreux, les réprimande, leur donne sa bénédiction ; ils s'envolent reconnaissans. De ce moment, ils respectèrent les grains du saint homme de Dieu.

La sœur de Pol vivait dans un couvent que baignaient les eaux de la mer ; il commande aux flots de s'éloigner de 4000 pas, ordonne à sa sœur, à ses nonnes de ranger de petits cailloux sur le rivage : ces cailloux s'élèvent, grandissent ; ils sont bientôt des rochers menaçans, capables d'arrêter la mer et ses fureurs.

Pol, en 517, délaisse sa patrie, et porté sur les flots, arrive à l'île d'Æussa (l'île d'Ouessant). Il vient à l'île de Batz ; le comte de Guyture en était le gouverneur, et demeurait alors dans un palais dont je n'ai pas vu les ruines : saint Pol s'amuse, en s'y rendant, à guérir trois aveugles, deux muets, un paralytique, en les touchant de son bâton.

Le comte en ce moment s'occupait fort d'une clochette, que le grand roi Marc d'Angleterre avait la malice de lui refuser. Par ordre de saint Pol, un poisson l'avale et l'apporte à celui qui la désirait. Cette cloche d'argent était dans le trésor de la cathédrale de Léon. Au son de cet instrument, les maladies se guérissaient, beaucoup de morts ressuscitèrent.

Il y avait alors un grand dragon dans l'île, qui dévorait hommes, chevaux, toutes les bêtes du pays ; ce qui faisait trembler le comte de Guythure : saint Pol se rend à sa caverne, dans ses habits pontificaux, accompagné d'un jeune gentilhomme de la paroisse de Cléder. Le saint ordonne au dragon de paraître ; il sort en sillonnant la terre de ses écailles, en poussant d'affreux sifflemens ; mais enchanté par une étoile, par quelques petits mots secrets, il marche sous la conduite du jeune gentilhomme de Cléder, jusqu'à la pointe nord de l'île, où d'un coup de bâton, il fut précipité dans les gouffres de l'océan. Ce lieu depuis s'appela *Toull-ar-Sarpant*. Je l'ai vu, je l'ai mesuré : il a cinq pieds de haut, et le dragon avait soixante pieds de long et pour le moins dix pieds de diamètre. La fontaine de l'île, celle que la mer couvre

¹ Nous avons parlé de cette cloche à la note de la page 47 et nous l'avons décrite dans nos Antiquités du Finistère. Elle n'est pas d'argent, mais d'un alliage de cuivre rouge et d'argent. (F.)

et découvre à chaque marée, fut produite d'un coup de bâton. Tout le monde avait soif, et le saint la fit paraître.

Le comte de Guythure, enchanté de son hôte, lui donne son palais, et se retire dans la cité d'Occismor (St-Pol-de-Léon). Il lui fit présent en partant d'un manuscrit des évangiles, enluminé, copié de sa main; Guillaume de Rochefort, évêque de Léon, le couvrit de vermeil en 1352. On a dû le trouver dans les archives de la cathédrale.

De son palais de l'île de Batz, Saint Pol fit un beau monastère; mais comme il manquait d'eau, il eut recours à son bâton, et produisit une fontaine.

Il fut depuis évêque d'Occismor, se rendit à Paris, vit le roi Chilbert, qui lui fit don de l'île d'Ouessant, pour le défrayer du voyage.

Las des hommes, il se retire à l'île de Batz, ordonne de l'enterrer dans la ville sacrée, dont il est évêque; meurt à 102 ans, en l'année 594. Les habitans de l'île veulent conserver ses dépouilles mortelles; ceux d'Occismor les réclament; les disputans enfin arrêtent de les placer à moitié sur deux chars, l'un dirigé vers le monastère, l'autre vers le rivage. Le saint n'attendit pas la fin de la querelle; il disparaît, passe la mer, et se rend, par les airs, sur le rivage d'Occismor, qui, dès ce moment, fut appelé Pol-de-Léon.

Vous connaissez un saint des Bas-Bretons: connaissez-vous dans l'Inde, en Arabie, chez Schérasade un plus grand saint? Le chapeau de Fortunatus et la baguette de Moïse, le cor des frères Tangut, la lampe merveilleuse, le petit bâton d'Abaris, ne valaient pas le bâton de notre homme.

Si vous doutiez des faits que je viens de citer, consultez *Petrus de natalibus*, *Malanus*, *Vincent de Bauvais*, *Antanid*, *Trithemius*, *Gononus* et les légendaires manuscrits de Léon, de Tréguier, de Nantes, etc.

C'est dans le pays de Léon que se passa la scène des trois fermiers. M. de Kergrouades avait cent mille écus: ses fermiers instruits du désordre de ses affaires, lui fournissent cette somme, gèrent ses terres pendant quarante ans, lui laissent la moitié de

ses revenus, et font présent à son épouse de huit beaux chevaux de carosse, « afin (dit un acte qui subsistait en 1788), que madame puisse venir à la paroisse d'une manière convenable. » Ce fait eut lieu dans le dernier siècle.

La ville de Saint-Pol-de-Léon était, avant la révolution, le pays de la paresse et de la bonne chère: elle nourrissait, dans l'abondance, des chanoines, l'évêque et son clergé. Rien ne troublait leur sainte oisiveté; quelques gentilshommes y végétaient tranquilles; la bourgeoisie paisible y vivait d'un petit commerce, et des dessertes de l'église. Des professeurs, une foule de prêtres, quelques gens de justice, et l'évêque sur-tout, y répandaient le goût des lettres; on y trouvait beaucoup de livres, qui depuis ont été transportés dans des tonneaux à Morlaix. Dans le moment actuel, on n'y voit pas un almanach. J'ai peine à croire que le projet spécieux d'établir de belles bibliothèques dans les chefs-lieux de district et de département, ne fût pas un projet d'anéantir partout l'étude, les sciences et les lumières.

Cette commune, malgré son éloignement des grandes villes, n'a pas été tranquille dans les tems de l'anarchie. Quel asile pouvait échapper à la fureur des bourreaux lancés sur la surface de la France, et de mille valets stylés, guidés par eux contre le patriotisme, l'honneur et la vertu?

Les princes de Léon combattirent long-tems contre les rois et les ducs de Bretagne, qui prétendaient aux droits de bris sur les côtes du Léonnais. Il paraît que dans les tems les plus reculés, leur cour brillante, leurs richesses, la position de leur pays, leur donnèrent un éclat dont les traces sont conservées dans nos anciens romans. Qui ne connaît Tristan le léonais, la belle Iseult; ces scènes de bravoure, de loyauté, de générosité qui peignent les mœurs de nos pères? Sans les souvenirs de la féodalité, qui n'aimeraient à se rappeler la galanterie, les tournois, la pompe de l'antique chevalerie? elle régna dans tout son lustre à la cour des rois de Bretagne. Lisez les *Amadis*, les *Lancelot du Lac*, les romans de la *Table ronde*; vous y verrez, non les caprices de la

¹ Nous nous sommes convaincu de ce que Cambrey avance ici au hasard. Les héros de la *Table Ronde* ont réellement vécu dans la Basse-Bretagne et surtout dans le Léonnais. Les romans qui célèbrent leurs hauts faits ne sont véritablement que les anciennes chroniques

poésie, mais d'anciennes traditions, ce que conserva la mémoire des mœurs de nos premiers aïeux. Ce ne fut pas chez les Romains, maîtres de la Gaule; chez les Gaulois devenus Romains, chez ces sauvages francs, sans armes, sans habits, sans arts, que les romanciers du douzième, du treizième et du quatorzième siècle, puisèrent les descriptions brillantes, les idées pures et délicates, la magie des fées, le palais d'Apollidon, la sagesse, la puissance des solitaires retirés dans les îles de l'océan, dans le creux des rochers, ou dans les forêts druidiques : ils écrivirent ce que de vieilles chansons, des poèmes conservés par les Bardes, et les récits de leurs aïeux, leur rappelaient de la Celtique et de la Gaule.

Je me rappelle une de ces traditions, reste de la philosophie celtique, tradition qu'on répétait dans les veillées des vieux châteaux.

Un enfant, beau comme l'Amour, fils d'un prince du Léonnais, s'égaré; il erre abandonné de ses gens, de son gouverneur, sur le rivage de la mer. Une affreuse tempête, les hurlemens des animaux sauvages, le sifflement du vent, le bruit des vagues, une grêle épouvantable, l'obligent à chercher un asile dans une caverne que l'éclair lui fait découvrir. Il avance; ses habits, ses pieds sont déchirés par les pointes aiguës des cristaux, des granits qui tapissent cet antre obscur; enfin une lueur se fait apercevoir et lui rend le courage qui commençait à lui manquer; il arrive dans une grotte immense, éblouissante d'escarboucles, de diamans, de topazes et de rubis, et voit sur un massif de marbre, une divinité majestueuse, sa taille est gigantesque, une couronne d'étoiles éblouissante environnait ses cheveux blonds; le zodiaque était gravé sur sa ceinture d'or, relevée par des émaux; une tunique blanche, un manteau pourpre, un voile bleu brodé de fleurs de couleur hyacinthe, des brodequins couleur d'azur formaient son noble vêtement; elle aperçoit notre malheureux prince ensanglanté, mourant et se traînant à peine. Bel enfant, lui dit-elle, en lui tendant la main, malheureux enfant, que viens-tu faire dans cet asile des tempêtes et des orages? Il y règne un instant de calme; mais tu n'as qu'un moment à

historiques du pays et les *trouvères* français et anglais qui, au douzième siècle, les traduisirent en langue romane conviennent unanimement que les originaux étaient écrits en Breton. Que sont devenus ces originaux et combien il serait important pour l'histoire et la littérature que l'on pût les retrouver! (F.)

vivre, si mes enfans fougueux arrivent de leurs courses accoutumées; tu seras déchiré, divisé, décomposé par eux, comme l'écume du rivage l'est par un vent impétueux; cache-toi dans les cavités de ce rocher; je ferai mes efforts pour te sauver la vie. Il obéit, et se couche en tremblant sur un lit de plantes odoriférantes. Un bruit affreux se fait entendre, toute lumière disparaît, un froid mortel se répand dans la caverne, la terre tremble, les voûtes sont ébranlées; sans l'abri protecteur que lui prêtait le corps de la déesse, notre enfant n'existerait plus. Il est témoin des hurlemens, des fureurs, de la brutalité d'un monstre : ce monstre était le vent du nord, las des horreurs de sa journée. Le vent du midi lui succède, et notre aimable enfant se sent mouillé dans sa retraite : l'ouest impétueux, armé d'une double puissance, vint à son tour dans la caverne, où bientôt l'est bienfaisant tempéra les rigueurs du froid et de l'agitation de l'air. Le repos n'est pas fait pour cette espèce de démons; la terre, le ciel et la mer sont les éternels jouets de ces divinités cruelles... nourries d'une espèce d'ambrosie préparée par leur mère : impatientes, elles partent et recommencent leurs ravages.

Le malheureux prince de Léon avait eu peine à résister aux violentes commotions, au froid mortel qu'il avait éprouvés : il ne pouvait agiter ses membres glacés; son œil était éteint, son joli visage décoloré, quand une douce chaleur, un parfum délicieux, une lumière agréablement ménagée, un bruit semblable à celui des feuillages que balance un souffle léger, le rappelèrent à la vie. La fée bienfaisante le porte doucement sur ses genoux, l'enveloppe de ses habits, le rassure, le tranquillise. Ne crains plus rien, bel enfant, voici le plus jeune, le plus aimable de mes fils; il sera ton ami. Le calme qui nous environne nous annonce son arrivée. Zéphir porté sur un nuage d'or, les ailes surchargées de poussière de roses, de jasmins, d'œilletts, de fleur d'orange, vole dans les bras de sa mère. Elle l'embrasse, le caresse. C'était l'enfant gâté de la nature : son œil brillant, son attitude gracieuse, son sourire enchanteur, tout inspirait la confiance. Il accueillit le prince de Léon, presque aussi beau que lui; mais d'une nature moins subtile : les demi-dieux ressemblent à de l'air condensé, mélange d'or, de pourpre et de lumière. Bientôt une tendre amitié les réunit; Zéphir conte à sa

mère les merveilles de sa journée, les heureux qu'il a faits, tout ce qui s'est passé dans les climats qu'il a parcourus, ses courses dans toutes les sphères, dans Uranus, dans le soleil et dans la lune, au-delà du cercle borné que nous nommons le Zodiaque. Ses recits sont si vifs, si piquans, si brillans, que notre prince est en extase. La nuit s'avance, le sommeil fuit; les fatigues du jour s'oublient, la fée jouit de son bonheur; mais aussi prudente que bonne, elle les force à chercher du repos. Ce fut en vain: le prince enchanté, curieux, insatiable, fatiguait de questions son nouvel ami, qui lui promit enfin de le porter dans les lieux où ses caprices accoutumés l'entraîneraient. Il se tut à cette promesse, et s'endormit dans les bras du Zéphir, sur un joli tapis de mousse.

A la pointe du jour, au lever de l'aurore, ils s'élancent dans l'atmosphère. Par une opération magique, le prince avait perdu sa terrestre enveloppe; ses sens ont une subtilité qu'ils n'avaient pas la veille; l'harmonie des corps célestes se fait entendre; ces formes incertaines qu'il voyait sur la terre errer sous le nom de nuages, lui semblent des armées agitées, balancées par les vents. C'est un amas immense d'hommes, de femmes et d'enfans; ils se pressent, s'agitent, s'élancent, tombent, se relèvent; les uns gémissent, d'autres, fondant en larmes, tendent les mains vers la terre qu'ils quittent; d'autres méditent profondément. Ils volent au-dessus des guerriers; et par leur influence, augmentent le courage ou frappent de terreur. Ce sont eux qui, la nuit, dans l'obscurité, dans les forêts silencieuses, effraient les mortels par de longs hurlemens, par des apparitions et des lumières trompeuses. Participant encore aux passions terrestres, ils s'unissent aux passions des hommes; on reconnaît leur influence dans les songes, dans les terreurs paniques; ils sont les sylphes, les ondins, les gnomes, les salamandres. Ils font de vains efforts pour quitter l'atmosphère, une force invincible, une muraille de saphir s'opposent au vol qu'ils voudraient prendre vers les sphères plus pures qui roulent dans l'immensité. Dès qu'un corps s'est organisé, impatiens, ils s'y joignent, ils l'habitent, ils l'animent. Ces ombres qui n'ont pas atteint la pureté qui les réunit au soleil, (génie de leur système), errent sous la forme des divers animaux qui peuplent l'air, et la terre et les mers.

Le prince de Léon, ébloui par la variété des objets qui se

pressaient autour de lui, quittait cet amas confus de démons, de chimères, et déjà parvenait dans le tourbillon de la lune.

C'est là que des milliers d'ombres pâles, presque inanimées, errent sur des plaines de glaces, sans autre sentiment que celui de l'existence. Là sont les réservoirs du premier principe de la vie, de l'âme, qui n'a de sensation que quand elle s'unit au corps: c'est là qu'elle perd les idées du passé, des longs voyages qu'elle a faits dans tous les globes, et qu'elle va recommencer. On voit ces âmes réunies tomber en masse sur la terre par les longs tubes d'obscurité formée par ce qu'on nomme éclipse: l'étiincelle qui les anime au moment de leur contact avec la terre, part du soleil, amas brillant d'intelligences, dont les émanations vivifient le système terrestre; c'est du principe générateur, humide et froid de la lune, frappée des rayons du soleil, que naît et se maintient la vie chez tous les êtres sublunaires.

Nos deux amis entraînés par un vol rapide, montaient vers le soleil; le prince s'en approchait avec frayeur; il se faisait l'idée d'une fournaise ardente, et pressait le Zéphir d'éviter cette demeure: Zéphir sourit de son inquiétude, elle était déjà dissipée. Celui qui connut les plus douces sensations d'un amour pur, délicat et subtil, dans les beaux jours de sa jeunesse; celui que la harpe des Bardes enchantait sur les rives de l'Océan, à la chute d'un jour d'été; l'homme fortuné qui consomme sa vie dans des actes de bienfaisance; l'être qui retrouve un ami, n'ont pas l'idée des douces émotions de la délicieuse pression, de l'enchantement, de l'ivresse qu'éprouva le prince de Léon, en s'approchant du disque du soleil. Cette masse prodigieuse n'est qu'un amas d'âmes célestes et pures qui se confondent, qui nagent dans un océan de délices: leur état extatique ne peut être décrit; c'est un mélange de toutes les sensations, de tous les sentimens, de toute espèce de jouissance: toute espèce de bien, de félicité dans la sphère immense qu'il éclaire, qu'il pénètre, qu'il anime, émane du soleil; c'est la demeure des bienheureux, des sages, des amis de l'humanité....

Le prince de Léon sentit avec regret la force irrésistible qui l'entraînait vers Sirius, où Zéphir lui promet de nouvelles merveilles. C'est la demeure des Eblistes, espèce de demi-dieux purifiés trois fois dans le soleil, qui ne peuvent descendre et parcourir encore

la chaîne des globes et des astres, nageant dans un atmosphère moins épuré; c'est le centre d'un nouveau tourbillon qui, par tous les points de sa surface, touche à des milliers de mondes différens, dont les bornes sont l'infini. Il est un point, à quelques milliers de lieues de Sirius, plus merveilleux encore, que je vais vous décrire; car il échapperait à vos sens trop grossiers. — Imaginez.....

Le conte n'est point fini, je ne l'achèverai pas: ce serait substituer mes conceptions aux données des anciens Druides, que de longues méditations avaient instruit des merveilles de l'univers. Il est certain que dans les anciens philosophes de l'Étrurie, de Perse et de la Grèce, on aperçoit des restes de la théologie dont les bretons ont encore conservé des traces. Ils sont la base du récit que je viens de vous faire, avec toutes les erreurs de ma mémoire et de la tradition.

On trouvera dans la suite de cet ouvrage des chansons, des notes sur la musique, sur la poésie vraiment originale d'un peuple auquel le commun des hommes accorde à peine une langue: qu'on juge avec légèreté, comme on prononce sur une médaille antique dont on ne peut qu'à peine déchiffrer les caractères ou deviner l'empreinte, effacés par la rouille et la lime des tems.

C'est aux Minimes de Pol-de-Léon qu'on a trouvé le grand tableau flamand dont il a été parlé dans le catalogue imprimé des monumens épargnés dans le Finistère: on voit encore dans cette commune une copie passable de Rubens ou d'un maître de son école: saint François est debout; il étend son manteau; des rois, des princes, des évêques, des impératrices et des femmes d'un haut parage le contemplant dans une attitude de respect et d'amour: ils sont à genoux près du saint, qui foule aux pieds assez de couronnes, de sceptres et de cordons, pour que l'orgueil d'un capucin en soit pleinement satisfait. Les costumes de ce morceau sont riches et lui donnent du prix. On voit dans la même chapelle une tête du Christ, qui, sans avoir de dignité, a beaucoup d'expression et de caractère.

Je quitte à regret St.-Pol-de-Léon, ville agréable, pittoresque, dont le site élégant me charme; mais nous avons quelques points du district à visiter encore.

On prend la route de Tréguier pour se rendre à Lanmeur;

cette route est variée. A près d'une lieue de Morlaix, vous jouissez, sur une montagne, d'un point de vue très-étendu.

Lanmeur est un chef-lieu de canton: trois autres communes en dépendent; la population générale est de 6239 individus. Ce chef-lieu n'est qu'un bourg peuplé de 2400 personnes. Rien de ce qui peut embellir la demeure des hommes ne s'y trouve. On n'y voit ni fontaines, ni halle, ni manufacture: le cimetière est au milieu des habitations; point de secours contre les incendies; une insupportable mal-propreté corrompt l'air qu'on y respire: la municipalité grimpe par une échelle dans un galetas qui lui sert de salle d'audience: le peuple, au milieu de ces désordres, vit cependant sans maladie, sans médecins; il est même plus gai que triste, et danse volontiers au son des tambourins, des musettes et du haut-bois. Les chemins vicinaux sont détestables; il serait surtout nécessaire de réparer 1.° celui qui mène à Brest, pour faciliter le transport des bois dans ce port, et servir les communications qui doivent régner entre les communes environnantes; 2.° celui de Plouégat-Guérand, sur une étendue de trois quarts de lieue, ouvert sur le devis du citoyen Lorient; 3.° celui qui conduit de Guimec à Lanmeur: ce dernier n'a qu'une demi-lieue.

Le commerce le plus important du canton est celui des bestiaux: la foire de St.-Melar, où l'on vend des poulains d'un an, est une des principales de la Bretagne.

On cultive dans ce canton de l'orge, du froment, du blé noir, des avoines; les pâturages en sont bons.

Ce pays donne peu de légumes, point de cidre, très-peu de Bois. On y file beaucoup de lin: les moutons y sont en très-petit nombre, les abeilles en petite quantité.

Le saint de la paroisse est le bienheureux Médard. On voit

1 Cambry se trompe sur le nom de ce Saint; c'est Saint Melar ou Melars et non pas Médard. Son église à Lanmeur fut bâtie dans le 10^e ou le 11^e siècle, mais réparée depuis à des époques différentes, il ne reste que son porche qui soit reconnu pour être de la construction primitive. Le crypte ou chapelle souterraine qui existe au-dessous est certainement plus ancien encore, et il m'a paru pouvoir remonter aux premières époques du christianisme. Ce crypte contient une fontaine révéérée dont les eaux coulent dans un bassin circulaire où se faisaient jadis les baptêmes par immersion.

dans une chapelle souterraine de son église, une fontaine où jadis on baignait les enfans quand le baptême se faisait par immersion. Ses eaux ont des vertus admirables. Saint Médard eut une main coupée; Dieu la fit repousser comme une patte d'écrevisse : pour rappeler ce miracle, sa statue tient une main coupée qu'elle montre orgueilleusement aux spectateurs.

A deux portées de fusil de Lanmeur était jadis le fameux pardon de Kernitron : cette vierge présidait aux mariages, donnait, pour des offrandes de cire, de grains et d'argent, de riches maris et de bonnes femmes.

Passons à Saint-Jean-du doigt, sur le rivage de la mer. Cette chapelle est située dans une anse où des bateaux plats pourraient aborder aisément sur un beau fond de sable blanc. On demande dans la section de Tréhenvel une batterie de deux canons de 12 ou de 24, qui puisse en défendre l'approche. Là, 1800 habitans vivaient à l'aide des offrandes faites au doigt de saint Jean, de la dépense d'une multitude incroyable de pèlerins qui s'y rendaient de la Bretagne, de la Normandie, des provinces les plus éloignées : malgré les chemins impraticables qui l'environnent, plus de vingt mille personnes de tout âge marchaient pieds nus dans ce pèlerinage.

Le site en est riant, agréable et borné : la mer, pressée par deux montagnes, pénètre sur un lit de sable; ses flots meurent sur des prairies coupées d'ormeaux et de sapins. Des haies d'épines blanches et de rosiers sauvages entourent quelques vergers, soutiennent des toits de chaume, et coupent agréablement ce délicieux paysage.

Au milieu de la colline dont la pente est presque insensible, s'élèvent les bâtimens consacrés à saint Jean : son eau vivifiée par l'index du saint, guérit toutes les maladies, est sans cesse entourée de femmes et d'enfans, d'hommes à barbe grise, qui se lavent les mains, les yeux et les genoux. Toutes les parties du corps que la douleur attaque, reçoivent du soulagement par

¹ L'église de Kernitron voisine de celle de St Melair, fut fondée comme elle dans des temps antérieurs aux croisades, qui ont introduit le style ogival dans notre architecture. Mais mieux conservée, elle porte presque complètement le caractère de l'art avant cette époque. Ce sont partout des cintres pleins à voussoirs nombreux et serrés, des moulures en zig-zag de lourds piliers avec des chapiteaux ornés de figures grossières, etc. (F.)

cette liqueur admirable; elle charme l'ennui, dissipe les chagrins; le moly des anciens, le serpent d'Esculape, tous les secrets de l'île de Cos, produisaient jadis moins d'effet; et dans les tems modernes, l'Averne, à Rome, Saint Jacques de Compostel, le tombeau de Mahomet et Notre-Dame de Lorette, donnent moins d'indulgences aux fidèles qui les visitent.

L'église dont l'architecture gothique est un chef-d'œuvre de délicatesse et de légèreté, est dominée par un joli clocher couvert de plomb : les artistes du tems passé tâchaient d'unir le merveilleux de l'architecture aux merveilles de l'imagination; les colonnes très-élevées qui supportent le comble de l'édifice, sont évidées; elles n'ont pas deux pieds de diamètre.

Je vis dans cette église des *ex-voto*, et la tête de saint Jean grossièrement sculptée, colorée de blanc et d'un gros rouge, placée près d'une boîte où l'on dépose les offrandes. J'y vis, et sans la gravité du lieu, sans la piété d'une foule nombreuse dont je me commandais de respecter les préjugés, je n'eusse pu m'empêcher de rire avec éclat de l'attitude, des contorsions, des grimaces d'un grand homme louche de 50 ans, dont, pendant un demi-siècle, toute l'occupation consiste à verser d'un vase d'étain, de l'eau dans un gobelet de plomb, à marmoter des patenôtres, à tourner un chapelet dans ses doigts, à recevoir l'argent qu'on lui prodigue. Hélas! si les dévôts se contentaient d'être imbécilles; mais ils sont atroces, cruels, ambitieux, calomnieux; ils égorgent

¹ Le joli vallon où est érigée l'église de St Jean du doigt, se nomme Traouin-Meriadec (Vallon de Meriadec); on y voyait primitivement une petite chapelle dédiée au saint de ce nom et qui est remplacée par le bel édifice gothique que l'on y admire aujourd'hui; la première pierre en avait été posée en 1440 par le Duc Jean V, mais les travaux souvent suspendus, faute de fonds, furent conduits avec lenteur. En 1506, Anne de Bretagne ayant donné de fortes sommes pour qu'ils fussent repris et conduits à fin, l'église fut achevée et dédiée en 1513. Ce fut Antoine de Grigneaux, évêque de Tréguier, qui en fit la dédicace ainsi que l'apprend l'inscription gothique placée au-dessus de la porte d'entrée.

La belle et élégante fontaine qui se voit près de cette église parait avoir été faite à peu près vers la même époque, c'est-à-dire dans les premières années du seizième siècle. A la grâce de ses ornemens et à la correction de leur style, on croit y reconnaître l'ouvrage de quelques-uns de ces artistes que Louis XII et la reine son épouse firent venir à grands frais d'Italie pour enrichir la France des monumens du meilleur goût.

Du tems de Cambry les habitans demandaient que cette charmante fontaine fut réparée; leurs réclamations n'ont pas été écoutées. Elle est aujourd'hui dans le plus mauvais état. (F.)

au nom d'un Dieu; ils empoisonnent pour le ciel, et ne par-
donnent pas au nom de la religion et de la sainte église, en
France comme en Arabie, et dans l'Inde comme en Espagne.

On brûlait le corps de saint Jean à Samarie, par ordre de
Julien l'Apostat : une pluie miraculeuse permet aux chrétiens
d'en dérober quelques reliques; un de ses doigts fut envoyé par
eux à Philippe le Juste, patriarche de Jérusalem. Tecla, vierge
normande, le transporte dans sa patrie, fait bâtir une église dans
laquelle elle le consacre à la vénération publique. Un jeune Bas-
Breton, natif de Plougasnou, se passionne pour cette pièce mer-
veilleuse, et forme le projet de l'enlever; le doigt n'attend pas
cette violence, et se place entre cuir et chair, sous le poignet
de son adorateur, sans qu'il se doutât de cette bonne fortune.
Ce fut en 1437, que miraculeusement entraîné vers sa patrie,
il se met en marche; dès la première journée, passant dans une
petite ville, les cloches sonnent d'elles-mêmes, des arbres s'in-
clinent, toute la nature s'émeut et de respect et de plaisir; il
passe pour sorcier; on le saisit, on l'enferme. Le lendemain,
qui le croirait? il s'éveille dans son pays, dans la commune de
Plougasnou, près d'une fontaine qu'on nomme encore *Feunteun
ar Bis* (Fontaine du doigt). L'amant de la reine de Golconde ne
fut pas plus surpris, quand il reconnut dans l'Inde le site, le
petit pont, et l'aimable laitière, premier objet, premier théâtre
de son amour. Tout s'émeut dans Plougasnou; la chapelle de
Saint-Meriades s'ouvre; la terre tressaille d'allégresse et se couvre
de fleurs nouvelles. A peine notre breton était-il à genoux que
le doigt du saint se dégage, et va se placer sur l'autel: il reconnaît
l'objet de son adoration; les cierges s'allument, le peuple se pro-
sterne. Le duc Jean qui résidait à Vannes, accourt à cette nouvelle;
il arrête d'élever une église à son patron. Que de miracles! les
morts ressuscitent, les sourds entendent, les aveugles voyent, les
offrandes des fidèles facilitent la construction du nouveau temple:
la première pierre en fut posée par le duc Jean, le 1^{er} août 1440;
il ne fut achevé qu'en 1513, par la libéralité de la reine Anne.

Cette princesse eut l'irrévérence d'envoyer chercher sur un bran-
card le doigt sacré; elle voulait l'appliquer à son œil malade: le
brancard se brise, la relique retourne à sa place; Anne repentante

fait à pied le voyage, guérit, donne une boîte de cristal, des
chandelières, un calice de vermeil, un encensoir au trésor de
saint Jean. Une partie de ces objets furent vendus à l'époque
des guerres de la religion. Le pied de la reine Anne est empreint
sur le piedestal d'une croix à Lann-Festour.

On n'avait rien négligé pour frapper l'imagination des nombreux
pèlerins qui se rendaient dans ce séjour de miracles et d'en-
chantemens: les sentiers qu'on foulait en l'approchant étaient
sacrés; des saints épars, grossièrement sculptés, peints, dorés,
se trouvaient sur la route, auprès de cabarets où la tête se montait
par les fumées de l'eau-de-vie. On rencontrait, autour de la
grande fontaine, des estropiés qui criaient au miracle, des clercs
qui les expliquaient, des poètes qui les chantaient: les cérémonies
religieuses se faisaient avec majesté; les prêtres étaient revêtus
des étoffes les plus brillantes. La veille de la fête du saint, dans
une profonde obscurité, une scène nouvelle donnait le dernier
coup à la raison de ces bonnes gens; un ange partait du sommet
du clocher, éblouissant de feux et d'artifices: il allait à cent
toises, sur un monticule, allumer le feu de saint Jean, remontait
au sommet du clocher, et disparaissait dans les airs, sans qu'on
pût voir la corde sur laquelle il glissait en tournant pour opérer
cet effet merveilleux.

Les habitans de l'île de Malte disputent à ceux de Plougasnou
la possession du vrai doigt de saint Jean. Un grand esprit termine
la querelle, en assurant que les Maltais avaient le *medius*, et les
Bretons l'*index* de la main droite. Il eût été plus difficile d'accorder
les propriétaires de têtes du même saint dont l'abbé de Villars
baisait un jour la septième.

La Bretagne est plus loin qu'aucune autre contrée de quitter
ses extravagances. Le gouvernement théocratique des druides fut

1 Il est probable que Cambry se trompe ici; dans tous les cas, si ces objets précieux ont été
vendus et dispersés à l'époque des guerres de la ligue, ils ont été retrouvés depuis et l'église
de St-Jean du doigt les a recouvrés, car je les y ai vus moi-même en 1830 et en 1833. Ils portent
parfaitement le cachet du temps où ils ont été fabriqués. Le calice est surtout un chef-d'œuvre de
ciselure, et je n'ai jamais vu de morceau d'orfèvrerie d'un travail plus riche ni plus parfait. (F.)

2 L'imprimeur Pierre Pauloumier, dans un Recueil intitulé *Naga Poetica*, donne un
poème latin sur la translation du doigt de saint Jean. On le trouve dans la vie des saints
de Bretagne. Guillaume Leroux de Plougasnou le composa vers l'an 1605. (C.)

remplacé par le gouvernement des prêtres catholiques, et jamais le développement de leurs absurdités ne put s'opérer avec plus de succès que chez ce peuple infortuné. On eut soin de l'éloigner des Français qui pouvaient l'éclairer; on eut soin de le priver de toute instruction, de lui conserver une langue particulière, pour le maintenir dans un état d'asservissement capable de comprimer son caractère, dont on redoutait les effets. Jamais la voix de la philosophie ne pénétra dans ces contrées; et des pardons et des missions éteignirent jusqu'aux moindres étincelles de la lumière et du bon sens. Il faut avoir vu ces sauvages assemblés, pour se faire une idée des balourdises qu'on y débitait, des bouffonneries qu'on y pratiquait. Les sermons de Menot et de Barlette sont des pièces d'éloquence; les facéties d'Arlequin, du bon sens, si vous les comparez aux prônes, aux farces des curés et des vicaires des campagnes.

Dans les missions, des dialogues entre deux têtes de mort, entre des damnés et les âmes du purgatoire; l'obscurité, des menaces épouvantables, des chants lugubres, l'enfer dans toutes ses horreurs, le désespoir, l'éternité des flammes dévorantes, des serpens rongant le cœur, déchirant les nerfs; des crapauds glacés, siégeant sur votre sein; des chaudières bouillantes, où l'on vous descendait insensiblement, dont on vous retirait pour vous y replonger encore; des tableaux mouvans, des squelettes, des pantomimes, toutes les ruses de la plus grossière fourberie, produisaient des effets incroyables. On s'y déchirait la poitrine; des femmes avortaient, d'affreux hurlemens retentissaient dans les cavernes, dans les églises où ces mystères s'exécutaient; et long-tems après ces spectacles sauvages, la plus noire mélancolie, le désespoir était l'état habituel de tout individu qui s'y laissait conduire.

Je l'ai dit et je le répète, quelques absurdités particulières caracté-

1 Il y a dans ce passage beaucoup d'exagération. A coup sûr, nos recteurs de Basse-Bretagne ne sont ni des Bossuet, ni des Bourdaloue, ni des Massillon, mais il faut considérer aussi à quelle sorte d'auditeurs ils ont affaire. Les fleurs de rhétorique, les plus beaux morceaux d'éloquence seraient probablement fort inutiles avec des paysans bas-bretons. Pour être compris d'eux, il faut bien que leurs curés se mettent à la portée de leur esprit grossier et inculte; il faut les frapper par des images qu'ils puissent comprendre, avoir recours à des moyens qui, pour paraître bizarres, ridicules même aux beaux esprits des villes, n'en sont pas moins nécessaires. (F.)

térisent chaque canton de l'univers; la Bretagne les réunit toutes. Parcourez les annales de ce pays de rêveries et de merveilles:

Vous verrez près du château de la Roche-Maurice, près de l'ancienne rivière de Dourdoun, un dragon dévorant et les animaux et les hommes, que le roi Bristokus apaise en lui livrant tous les samedis un malheureux que le sort désignait.

Vous verrez le fameux saint Guénolé, arrachant l'œil à sa sœur de l'estomac d'une oie qui l'avait avalé, et le remettant à sa place, sans que cet œil perdît de son éclat, de sa beauté.

Le colier de fer de saint Sané servait d'épreuve; il étranglait sur-le-champ les parjures. L'eau de sa fontaine procurait, pendant vingt-quatre heures, des vents favorables à ceux qui la puisaient et l'emportaient dans leurs vaisseaux; des cailloux olivâtres trouvés dans le tombeau du S^t prélat, préservaient de la peste et des naufrages.

Les eaux de la mer en fureur engloutissent l'opulente ville d'Is, et noient l'impudique Dahut, fille du roi Gralon.

Saint Vincent Ferrier, disant la messe à Vannes, va chercher ses gants, son parapluie à Rome, sans qu'on s'aperçoive de son absence.

Saint Renand se transformait en bête brute.

Saint Vouga traverse la mer sur un rocher.

Saint Ké, surnommé Coladec, avait une clochette qui l'avertissait du bien qu'il devait faire, du mal qu'il devait éviter.

Saint Eflame et ses compagnons avaient pour cuisiniers des anges brillans de lumière.

Un loup mange l'âne d'un pauvre homme; saint Malo le contraint à faire l'office de l'animal qu'il avait détruit, ce qu'il fit avec zèle, sans toucher aux moutons renfermés avec lui dans l'étable.

On y croit à des cheveux, qu'en les soufflant dans l'air on métamorphose en animaux; au petit bâton qui se change en chien noir, en aigle, en lion, etc.; à des animaux qui se rendent invisibles, à des aigles portant des hommes dans les airs, obéissant à des génies; à des fées qui métamorphosaient en or, en diamant la main des indiscrets qui souillaient les fontaines dont elles défendaient l'approche aux profanes.

Jan gant y tan, Jean et son feu, est une espèce de démon qui porte dans la nuit cinq chandelles sur les cinq doigts, et les tourne avec la rapidité d'un dévidoir.

Des espèces de follets enlèvent la crème de leur lait; ils ont *avel-fal*, le mauvais vent.

Le chant du coucou, par sa répétition, vous annonce l'année de votre mariage.

Si la chemise des enfans enfonce dans l'eau de certaines fontaines, l'enfant meurt dans l'année; il vit long-temps, si ce vêtement surnage: on le met humide sur le corps de ces petites créatures, pour les préserver de tous maux.

Puisque la fontaine de Krignac, où j'ai bu trois fois de l'eau à l'heure de minuit, ne m'a pas guéri de la fièvre tierce, je cesse tout remède, et je me décide à la mort, disait un paysan du district de Quimperlé.

Vous voyez par ces traits, la quantité de faits bizarres dont je pourrais charger ces feuilles; ne démontrent-ils pas que les rêves des Pythagoriciens, le démon de Socrate, les cailloux de Cybèle, les miracles de Vespasien, le bâton d'Abaris, les aventures d'Andromède, du Minotaure, de Deucalion, les épreuves, la puissance d'Eole, le culte des eaux, l'anneau de Gigès, le doigt de Pyrrhus; tous les rêves sur les démons, les fées, sur les auspices; les ruses des jongleurs, des caperleta, des bonzes, des brachmanes, des hiérophantes, de tous les charlatans de l'univers, ont leurs analogues dans la Bretagne.

Revenons à St-Jean-du-Doigt. On aurait de la peine à se faire une idée de l'espèce d'épouvante qu'éprouvèrent les spectateurs et la municipalité, qui m'accompagnaient, quand j'osai toucher, examiner le saint doigt et le grand calice que je crois réellement un présent de la reine Anne. Il fallut les saisir moi-même dans le sanctuaire: je me prescrivis cependant la plus grande réserve; je défendis la moindre plaisanterie, la moindre irrévérence aux soldats qui s'étaient approchés, et qui, le chapeau sur la tête, la parole élevée, scandalisaient les habitans émus, inquiets, à genoux. Pauvres gens! Le philosophe altier, l'homme du monde vous regardent

avec dédain, et leurs querelles, et leur ambition et leurs fureurs méritent bien votre pitié. Le plus stupide des hommes est celui qui n'est pas indulgent.

En 1489, quand Henri VII envoya des secours à la duchesse Anne, contre Charles VIII, roi de France, sous les ordres du général Richard d'Eggegimile, ses vaisseaux enlevèrent le doigt de saint Jean. Arrivés au port d'Hampton, ils firent prévenir le clergé du riche trésor qu'ils apportaient. Quelle fut la surprise générale! La boîte se trouva vide; la sainte relique avait repris le chemin de son domicile: ainsi le bambino qui remplace Jupiter tonnant à Rome, enlevé par des voleurs, sut, malgré ses langes et son maillot, retourner à pied dans sa crèche: ainsi la ceinture de la vierge ne peut quitter l'église de Prato. L'homme tourne autour d'un petit cercle d'idées; et qui connaît un coin du monde... pourrait juger tout l'univers.

Les habitans de St-Jean-du-Doigt demandent qu'on fasse réparer leur fontaine et les chemins qui mènent à Morlaix; ils sont impraticables.

On cultive dans ce petit pays beaucoup d'orge et de froment, du lin, peu de chanvre, peu d'avoines; on y trouve quelques moutons.

Parmi les personnes que j'avais fait rassembler pour leur demander des détails sur l'histoire du pays, se trouvait un homme extrêmement timide, mais fort instruit; il avait été l'archiviste de la chapelle, en connaissait les titres, les papiers. Ce galant homme, après beaucoup d'avances et de caresses, s'ouvrit à moi. J'eus le bonheur d'exciter sa confiance; il me fit connaître un de ces êtres singuliers à caractère, qu'on ne trouve à présent que dans la Bretagne inféquentée, non polie par l'usage et l'uniformité de la société; une de ces médailles qui montrent et leur empreinte et leur exergue dans un état de parfaite conservation. Il vit à Plougasnon, sans fortune, et tire toutes ses ressources d'une place de notaire, dont les profits sont presque nuls. Il me donna les détails les plus circonstanciés sur l'état de sa patrie, séparée du reste de la Bretagne, où les mœurs et la manière de vivre des tems les plus anciens se sont conservés sans altération. Le peuple qui l'habite ne se mêle point avec les autres peuples: peu d'hommes

s'éloignent de la chaumière de leurs pères; les propriétés ne s'y divisent point: on vit en commun sous un gouvernement patriarcal. Quelquefois cent individus ont des droits sur le même champ; ainsi vivaient les Celtes, les Bretons. Cette manière d'être s'est conservée dans les îles multipliées qui bordent l'Ecosse et l'Irlande. Les noms des diverses propriétés sont encore ce qu'ils étaient partout dans les tems les plus reculés; elles les recevaient de leur position sur la montagne ou dans la plaine, du rocher qu'elles renfermaient, du grand chêne qui les ombrageait, du ruisseau qui les traversait; ainsi dans la commune dont je vous parle.

Plougasnou signifie peuple du val ou d'en bas; Guimec, peuple d'en haut; Plouezoch, peuple plus haut, Ploujean ou Ploujehan, peuple le plus haut.

Les mœurs de ces peuplades sont celles de la nature dans toute sa simplicité. L'imagination les domine; leur langage est figuré, rempli de métaphores et de hardiesse: les amans ne s'y parlent qu'en vers, soit qu'ils improvisent, soit qu'ils répètent des strophes que la tradition leur apprend. Il n'est pas rare de les entendre ou réciter un fait, ou composer une chanson en vers; nous en eûmes la preuve à notre retour: j'étais accompagné du citoyen Durivage, administrateur éclairé, homme plein d'esprit et de lumière. Nous trouvâmes, sur la route de Lanmeur, un homme des environs de St-Jean-du-Doigt, qui, retournant à son village à demi-gris, chantait son bonheur et sa maîtresse, comme Silène ou les satyres de la suite d'Ariane et de Bacchus. La poésie naquit avant la prose; elle est l'expression ardente des émotions de terreur, d'étonnement, d'admiration ou d'amour, que l'homme de la nature éprouve avec un sentiment plus vif que l'homme civilisé. C'est près de l'ancre des Cyclopes, dans la Sicile; c'est sur les rochers des Hébrides; c'est au milieu des orages de la Norvège; chez les Bardes, les Scaldes et les sauvages qu'il faut chercher les expressions figurées, hardies qui caractérisent la poésie. Homère poli par Lycurgue, par Pisistrate; Virgile, le Tasse et Racine, nous ont donné de grands ouvrages, des chefs-d'œuvres; mais en les admirant, je suis bien moins ému par eux que par les chants hardis de Shakespeare, des poètes herses et des prophètes.

A Plougasnou, comme dans presque tous les villages du Finistère, les filles à marier se demandent en vers. Un usage singulier dans les mariages a lieu dans cette commune et dans les environs: quatre hommes, vêtus de blanc, portent sur une civière une soupe aux mariés; quatre hommes vêtus de la même couleur portent sur le même instrument des serviettes, et feignent de les essayer: le pain qu'on leur présente est coupé; les morceaux réunis par un fil qui les traverse, sont un emblème de l'union conjugale.

Voici trois chansonnettes du pays.

Canomp amourouset Janet,

Canomp amourouset Jan.

Jan a gar Janet,

Janet a gar Jan;

Mes aboe me Jan demeeet da Janet,

Jan ne gar mui Janet,

Na Janet Jan.

Chantons les amours de Jeanne,

Chantons les amours de Jean.

Jean aimait Jeanne,

Jeannette aimait Jean;

Mais depuis que Jean est l'époux de Jeanne,

Jean n'aime plus Jeanne

Ni Jeannette Jean.

Je cite cette chanson épigrammatique et fine pour sa précision; la seconde est dans le genre espagnol. Lopez de Véga, dans une des siennes, a précisément la même idée et les mêmes comparaisons.

Premier couplet.

J'aime une jeune fille infiniment jolie, que n'ai-je le tems d'aller la voir! j'ai le projet de lui conter mes maux, et d'exiger qu'elle les adoucisse.

Deuxième couplet.

Qu'elle est jolie, celle que j'aime! Quand le monde serait surchargé de papier, toutes les mers d'encre; quand j'aurais les plumes de tous les oiseaux, je ne pourrais décrire et ses perfections et les sentimens qu'elle inspire.

Autre dialogue.

Bonjour, bonjour, ma chère Alliette; que de tems s'est écoulé depuis le jour où je te vis pour la dernière fois!

ALLIETTE.

Je n'ai pas la moindre preuve de ton existence. Hier je respirai près d'un jardin qui t'appartient, l'odeur des roses, des œillets, et depuis le printems, pas un bouquet n'a paré mon corset.

L'AMANT.

A quoi me servent les présens que je te fais? Ce ruban d'argent, cette bague jaune, qu'ont-ils produit? M'accordas-tu la moindre faveur? et voilà cependant la sixième paire de sabots que j'use à ta poursuite.

ALLIETTE.

Ah! ah! ce sont des faveurs que tu desires. Mon ami, trois chemins sablés conduisent à ma demeure; prends le premier, le second ou celui-ci, et n'uses plus dorénavant tes sabots à les parcourir.

La simplicité, la tournure naïve de cette chanson prouve son originalité. Mathanasius pourrait, dans un long commentaire, en vanter la perfection. Je laisse à mon lecteur le soin de la décomposer, en l'engageant à ne pas précipiter son jugement sur la poésie des Bretons. Chaque canton m'a fourni des morceaux variés, dont il faut examiner l'ensemble avant d'arrêter son opinion: on y verra des contes ingénieux, des idées fines, délicates. Les grands morceaux de l'antiquité se sont perdus à la chute des Bardes; quelques recherches que j'aie faites, je n'ai

pu trouver dans la mémoire ou dans les manuscrits des tems passés, ces chants majestueux qui conduisaient nos pères à la victoire, ces hymnes sublimes, chantés au milieu des combats, sur l'Océan, sur les rivages de la mer, entonnés par un peuple invincible, et dont l'effet était semblable à celui du tonnerre ou des mers en fureur, au rapport des écrivains grecs et romains. La poésie a dû s'anéantir dans la Bretagne, par les prêtres qui voulaient détruire les traces de la sublime religion des Druides; par des nobles, qui faisaient profession d'ignorance; par la stupidité, suite de l'esclavage qui régnait sur le tiers-état. Elle se ranima du tems des troubadours. Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, et d'autres chevaliers firent des chansons, des sirventes et des tensons; mais l'amour fut alors la base de leurs chants; la grande poésie n'exista pas à cette époque. Tout peut renaitre avec la liberté. Le peuple de la Bretagne est fin, ingénieux et fort de caractère; si vous rapprochez son costume, ses formes, son attitude, de ceux des peuples de la France, il paraîtra barbare, extravagant, grossier; étudiez-le avec attention, vous reviendrez de ces fausses idées. Le breton est extérieurement un sauvage, si vous le comparez au français façonné par l'imitation; mais le français de la nature est inférieur au breton. C'est à la langue de ce dernier, à sa position sur les côtes, qu'on attribue cet avantage: les anciens prétendaient que les riverains de la mer sont plus ingénieux que les peuples méditerranéens. Les bretons sont convaincus de la supériorité de leur langue sur les langues de l'univers; je n'ai pas vu qu'un excès d'amour-propre déterminât ces résultats; il n'est point d'homme plus modeste et qui convienne plus volontiers des avantages des autres peuples. C'est depuis la réunion de la Bretagne à la France, que tout dégénéra dans la Bretagne. Il serait aisé de démontrer, par des monumens et des preuves irréfutables, que les arts, sous les anciens ducs, marchaient au moins de pair avec ceux de la France et du reste de l'Europe.

Je pourrais placer ici quelques observations sur la langue bretonne, dont on parle avec tant de prétention, tant d'ignorance et de dédain; elle est jugée par des enthousiastes qui la savent, et des êtres qui n'en ont pas la moindre idée. J'ai vu traiter avec légèreté

Lebrigand, par des hommes d'une fatuité, d'une platitude, d'un vide inimaginable. Je fais profession d'admirer l'inconcevable mémoire, l'imagination, les connaissances de ce grammairien célèbre, ses manières, ses souliers grossiers, ses vêtements qui contrastaient avec l'élégance de nos habits et le luxe de nos appartemens. Quelques exagérations, quelques rapports forcés furent les torts de ce galant homme, qui d'ailleurs ne faisait que répéter ce que Bochart, Cluverius, Robert Etienne, Forcatulus, Sébastien Rouillard; ce que les hommes les plus savans avaient avant lui démontré: il marquait dans nos cercles brillans, comme un Lacédémonien à la cour de Perse, comme le Scythe Anacharsis dans les assemblées de l'Attique. Il est certain que la langue de la Bretagne est la langue des anciens Celtes: il est démontré que les Celtes ont étendu partout leurs courses, leurs conquêtes dans les tems les plus reculés, puisque les auteurs les plus anciens n'en parlent qu'avec l'épithète de vieux; que la langue des îles et des terres du nord de l'Irlande, de l'Ecosse, de l'Angleterre et de la vaste Germanie; que la langue des Scythes qui peuplèrent une partie du monde, fut la celtique dans les tems reculés.

Si ces assertions avaient besoin de preuves, j'alléguerais des milliers de passages tirés des écrivains grecs et romains. Il me suffit de rappeler à mes lecteurs que toutes les terres situées entre la Loire et la Seine formaient l'antique patrie des Celtes; que les Romains, dans le peu de tems qu'ils possédèrent la Bretagne, n'en purent changer la langue originelle: qu'à supposer, ce qui n'est pas, que les Bretons insulaires, chassés de leur pays, eussent introduit leur langue dans l'Armorique, le prétendu changement qu'ils avaient opéré n'eût pu porter que sur quelques terminaisons de localités, puisque la celtique était la langue primitive des deux pays. L'histoire, depuis cette dernière époque, ne cite aucune conquête, aucun événement qui puisse avoir altéré le langage conservé dans les montagnes, dans les gorges impraticables, dans les rochers sauvages du pays dont je vous entretiens.

Leclech de Plongasnou, cet être singulier dont je vous parlais il y a quelques momens, est un des Bretons qui connaissent le mieux la langue de son pays: il en a, pendant 22 ans, fait

une étude suivie avec acharnement, si je puis employer cette expression. Son repas frugal ne lui donnait qu'un moment de distraction; il travaillait sans livres, sans secours, et trouvait, à force de tension d'esprit, ce que le moindre commentateur, ce qu'un simple dictionnaire eût pu lui faire connaître: quelques volumes lui furent cependant prêtés par des amis, à des époques séparées qu'il cite. Sa santé ne put résister à ses travaux, et par ordre des médecins, il fut forcé d'abandonner l'étude. Faut-il qu'un excès de misère comprime les plus beaux génies, et que des ressources immenses soient à la disposition d'hommes stupides?

Il existe dans la Bretagne un individu qui, sans les secours d'une grande bibliothèque, à force d'étude, a deviné tout ce que le savant de Londres, de Vienne, de Paris et de Rome apprend facilement dans les immenses collections qui se trouvent dans ces capitales. Qu'eût-il été, cet être extraordinaire, s'il n'avait pas été forcé de chercher dans trois cents volumes, ce qu'il eût aisément trouvé dans un recueil de quelques pages.

Voici sur quels singuliers fondemens Leclech a bâti son système. L'être le plus incrédule ne pourra nier que celui qui l'établit avait une imagination originale, une persévérance, une patience capable de le conduire aux plus grands résultats, s'il eût suivi la carrière des mathématiques, ou de quelques sciences exactes.

Il suppose cinq mots primitifs, ce sont les cinq voyelles. Ces mots, A, E, I, O, U, n'expriment que des attributs convenables à la grandeur, à la beauté, à la sublimité de l'être suprême. Ces seules exclamations échappaient au premier homme entouré des merveilles de la création, oppressé par les jouissances que lui causaient la présence de Dieu, de la terre et des ondes. Les anges, dans les cieux, n'ont pas d'autre langage.

Chassé du paradis terrestre, Adam fut obligé de travailler pour obtenir des alimens, les vêtements dont la pudeur et les saisons le forcèrent d'adopter l'usage. Ce genre de vie lui fit créer de nouveaux mots; il imagina les consonnes, il les unit à ses mots primitifs, qui furent dégradés, modifiés par ce mélange; comme l'état de pureté du premier homme, l'avait été par le péché.

Leclech convaincu que certaines consonnes ont une affinité forcée avec quelques voyelles, a combiné ces sons, de manière à n'avoir besoin que de vingt-quatre lettres ou mots, pour rendre toutes les idées.

Le langage se propageant de père en fils, a pu changer dans les divers climats, par le mélange des peuples séparés de la famille primitive; mais il soutient que les mots primitifs ont conservé leur première acception dans la composition diverse que le hasard ou de nouveaux besoins ont pu déterminer sur la surface de la terre.

Ainsi le mot Theos, le mot Deus, le mot Alla, Doue dans quatre langues différentes, en les analysant par sa méthode, offrent les mêmes idées élémentaires, et produisent le même sens. Observez qu'il est nécessaire de joindre à la consonne dont on cherche le sens, la voyelle sans laquelle elle n'a point de son.

Ainsi,

	<i>C'est :</i>	<i>C'est :</i>
Theos s'écrit : Te ah e o es	Hauteur, Infini, Incompréhensibilité, Existence.	L'existence haute, infinie, incompre- hensible.
Dieu s'écrit : De i e u	Immensité, Infinité, Abîme de vérité.	L'infini, l'immen- sité, l'abîme de vérité.
Deus s'écrit : De e u es	Infini, Abîme de vérité, Existence.	Une existence in- finie, un abîme de vérité.
Doue s'écrit : De o u e	Incompréhensibilité, Abîme de vérité, Infini.	Un abîme infini, incompréhensible de vérité.

Vous voyez que le nom de Dieu chez les Latins, les Grecs, les Français, les Bretons, donne le même résultat : des expressions

vagues qui désignent l'être infini, l'être incompréhensible, sur lequel l'homme ne peut avoir une définition plus précise.

	<i>C'est :</i>	<i>C'est :</i>
Alla s'écrit : A el el a	Existence, Ciel, Ciel, Existence.	L'existence du ciel par excellence, l'existence de l'e- xistence.

Le mot soleil donne les mêmes rapports; ils sont sublimes; quelquefois ils présentent des définitions si grandes, si précises, que les auteurs les plus subtils n'en ont pas encore donné d'aussi justes.

	<i>C'est :</i>	<i>C'est :</i>
Hélios, en grec, Ah e el i o es	Ange, Lumière, Grande, Existence.	Le grand foyer de l'ange de lumière.
Soleil, en français, Es o el e i el	Grand, Ange, Infini, Lumière, Ciel.	Le grand ange, ou c'est le grand du ciel.
Sol, en latin, Es o el	Grand, Ange, Ciel.	Le grand ange, ou c'est le grand du ciel.
Sun, en anglais, Es u en	Grand, Ame ou Ciel.	La grande ame, ou c'est le grand du ciel.
Luna, en latin, El u en a	Second, Clarté, Ciel, Existence.	La seconde clarté, ou la seconde exis- tence du ciel.

	<i>C'est :</i>	<i>C'est :</i>
De	Lumière,	} La majestueuse existence, lumineuse du ciel.
i	Majesté,	
Diana, en latin, a	Existence,	
en	Ciel,	
a	Existence.	
El	Seconde,	} La seconde lumière du ciel.
u	Clarté,	
Lune, en français, en	Ciel,	
e	Lumière.	
El	Second,	} La seconde existence ronde du ciel.
o	Rond,	
Loar, en breton, a	Existence,	
er	Ciel.	
Em	Grand,	} Grand du ciel, sous-entendu ange ou lum.
Moon, en allemand, en	Ciel.	
A	Existence,	} L'existence et la puissance de moi; ce par quoi je suis.
Ame, em	Moi,	
e	Puissance.	
Em	Profondeur,	} Un abîme de longueur et de profondeur.
Mor, Mer, o	Long,	
er	Ennuyeux.	

TABLEAU DES MOTS CONSTITUTIFS DES LANGUES.						
VALEUR DES MOTS PRIMITIFS RELATIFS A DIEU.	MOTS PRIMITIFS PRODUITS PAR LA RESPIRATION.		VALEUR DES MOTS PRIMITIFS RELATIFS A L'HOMME.			
Existence, Unité, Perfection, Sainteté, Paternité, Bonté, Prééminence, Félicité.	A		Principe, Existence, Paternité, Primauté, Aïnesse, Noblesse, Joie, Satisfaction, Beauté, Abondance, Science, Sainteté, Félicité et premier en nombre.			
Eternité, Lumière, Infinité.	E		Existence, Grandeur, Subsistance, Utilité, Mesure, Durée et second en nombre.			
Majesté, Infinité, Immensité.	I		Poissance, Grandeur, Richesse, Connaissance, Ennui, Longueur, Pluralité et troisième en nombre.			
Incompréhensibilité, Profondeur, Cahos, Abîme, absorption de toutes choses.	O		Vieillesse, Mortalité, Voiles, Ténèbres, le futur Malheur, Dommage, Eau, Mer, Merveille, Admiration, Incompréhensibilité et quatre en nombre.			
Abîme impénétrable de vérité, Profondeur, Inexistence du néant, impenitence de toutes choses.	U		Existence, Vérité, Clarté, Lumière, Profondeur, Conservation, Crainte, Peur, Dépendance, Privation, Carence de sens, Folie, Pauvreté, Infériorité, et cinquième au dernier en nombre.			
VALEUR DES MOTS COMPOSÉS NATURELS.	MOTS COMPOSÉS.		VALEUR DES MOTS COMPOSÉS.			
	NATURELS.	BENVERSÉS.	NATURELS.	BENVERSÉS.		
Dieu, Soupir, Félicité, Hauteur.	ah	H	ha	Ame, Desir, Possession, Félicité.		
Principe, Sûreté, Commencement, Solidité.	ka	K	ak	Inexistence, Laideur, Mal-propreté, Défectuosité, Contrariété, Contrainte, Violence.		
Ciel, Etre, Existence, C'est, il est, Vérité, Affirmation.	ef	F	fe	Foi, Fidélité, Vérité, Existence, C'est, il est, Assertion.		
Ange painé, Second, le, lui, autre égal, Aïde, Opposé.	el	L	le	Ciel, Serment, Lien, le, lui, laize, seconde étendue, Largeur, Second autre.		
Propriété, Existence, Tendresse, Moi, il est à moi, Démonstration, Voici, C'est.	em	M	me			
Ciel, Ame, Etre, Existence, Vérité, Lui, celui, ce, celui-là, Ille, C'est, il est, voilà.	en	N	ne	Inexistence, Privation, Négation, Fausseté.		
Ciel, Aïné, Grand, Long, Subsistance, Avantageux, Ennuyeux.	er	R	re	Chose, Surabondance, Multitude, Répétition, Longueur, Sable.		
Existence, Possession, Abance, C'est, il est.	es	S	se	Existence, ce, cela, c'est, il est.		
Etre, Avoir, Existence, Possession, C'est, Soit, il est, Sera, Douve, Fosse, Tombeau, Moindre, Plus petit.	be	B	eb	Privation, Besoin, Carence, Défaut, Nécessité.		
Existence, ce, celui, cela, le, lui, être...	ce	C	ec	Contrariété, Chagrin, Mortification, Hauteur.		
Lumière, Jour, Homme, Existence, C'est, il est, Vérité.	de	D	ed	Eternité, Étendue, Durée, Longueur, Valeur, Subsistance, Ennui.		
Possession, Existence, Assertion, Vérité, Je, Moi, C'est, il est.	ge	G	eg	Contrariété, Chagrin.		
Etre, Existence, Pièce, Division, Partage, Avoir, ou il est, C'est.	pe	P	ep	Privation, Carence, Besoin, Nécessité.		
Lumière, Existence, Tu, Toi, Vous, C'est, il est.	te	T	et	Eternité, Étendue, Durée, Obscurité, Subsistance, Longueur, Ennui.		
Etre, Vérité, Fosse, Douve, Tombeau, Cavité, Moindre, il est ce qui a contume d'être.	ve	V	ev	Il est, Cela, Affirmation, Vérité, C'est ici l'a joint à l'e qu'on prononçait.		
Voyez S au renversé.	se	Z	za			
C'est, il est, bas, Voiles, Ténèbres, Cavité.	qu	Q				

TABLEAU

DES PHRASES PRIMITIVES FORMÉES DES MOTS COMPOSÉS, TANT NATURELS QUE RENVERSÉS.

Mots naturels.	PHRASES DES MOTS NATURELS.		Mots renversés.	PHRASES DES MOTS RENVERSÉS.	
	MOTS.	PHRASES.		MOTS.	PHRASES.
ah	.. eh ih oh uh.	cah iah oah uah.	ha	he hi ho hu.	hae hai hao hau.
ka	.. ke ki ko ku.	kae kai kao kau.	ak	ek ik ok uk.	cak iak oak uak.
ef	.. af if of uf.	aef ief oef uef.	fe	fa fi fo fu.	fea fei feo feu.
el	.. al il ol ul.	ael iel oel uel.	te	ta ti to tu.	tea tei teo teu.
em	.. am im om um.	aem iem oem uem.	me	ma mi mo mu.	mea mei meo meu.
en	.. an in on un.	aen ien oen uen.	ne	na ni no nu.	nea nei neo neu.
er	.. ar ir or ur.	aer ier oer uer.	re	ra ri ro ru.	rea rei reo feu.
es	.. as is os us.	aes ies oes ues.	se	sa si so su.	sea sei seo seu.
be	.. ba bi bo bu.	bea bei beo feu.	eb	ab ib ob ub.	aeb ieb oeb ueb.
ce	.. ca ci co cu.	cea cei ceo feu.	ec	ac ic oc uc.	aec iec oec uec.
de	.. da di do du.	dea dei deo feu.	ed	ad id od ud.	aed ied oed ued.
ge	.. ga gi go gu.	gea gei geo feu.	eg	ag ig og ug.	aeg ieg oeg ueg.
pe	.. pa pi po pu.	pea pei peo feu.	ep	ap ip op up.	aep iep oep uep.
te	.. ta ti to tu.	tea tei teo feu.	et	at it ot ut.	aet iet oet uet.
ve	.. va vi vo vu.	vea vei veo feu.	ev	av iv ov uv.	aev iev oev uev.
ze	.. za zi zo zu.	zea zei zeo feu.	ez	az iz oz uz.	aez iez oez uez.
qu		qua que qui quo.			

NOTA. On a retranché de ce tableau les lettres S, Y, X. Ce sont des doubles lettres.

NOTA. On ne croit pas qu'il y ait gueres au-delà de douze consonnes.

D'après ces exemples que je multiplierais à l'infini, d'après l'accord des hommes éclairés qui conviennent que les langues primitives sont monosyllabiques, un bon chrétien ne pourrait réfuter l'opinion de Laclech de Plougasnou. Suivant les Hébreux, la langue d'Adam se répandit sur toute la terre : toutes les langues ont donc pour racines les mots créés par le premier homme. La différence des langages n'existe point dans les racines, qui ne pouvaient varier, mais dans quelques terminaisons, quelques altérations, occasionnées par les tems et le hasard : il ne s'agissait que de trouver ces premières racines ; c'est ce que le citoyen Laclech croit avoir fait.

Il pourrait s'appuyer des sentimens d'un homme que tous les savans reconnaissent pour leur maître, du fameux Bochart, qui, dans la préface de ses Oeuvres, dit positivement qu'Adam nomma les animaux d'après l'inspiration de Dieu, et que le nom qu'il leur donna porte avec lui sa signification précise. Les Talmudistes (*in sanhedrin*) disent que le lion avait alors quatre noms ; *avi cum planè adolevit, sachal in mediâ ætate, labi jam inclinante, lajis cum decrepitus est.*

La dissertation pourrait s'étendre. J'ai quitté le district de Morlaix : j'erre depuis quelques momens dans le pays des chimères et des conjectures, et je reviens à mon sujet.

Il existe encore dans les environs de Plougasnou un genre de divination ; des sorciers interprètent les mouvemens de la mer, des flots mourans sur les rivages, et vous prédisent l'avenir.

Quelques hommes de ces contrées se mettent à genoux dès qu'ils découvrent l'étoile de Vénus.

On plaçait quatre pièces de six liards sur l'autel, on les pulvérisait après la messe : cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, rendait invincible à la lutte, à la course.

On dit avec orgueil à Plougasnou : *Me zo deuz an Armorig* ; je suis de l'Armorique. Pour indiquer un homme courageux et fort, ils disent en proverbe : *Pot callet deus an Armorig* ; c'est un homme dur de l'Armorique.

Les enfans conservent encore, dans les échanges de leurs petites propriétés, un usage très-ancien. On confirmait la cession qu'on venait de faire, en soufflant au vent un cheveu. Ainsi se terminaient sans signature et sans notaire les marchés des premiers âges.

Le cheveu était l'emblème de la propriété; on y renonçait en le jetant : c'était déclarer par un acte matériel qu'on ne reviendrait pas sur l'accord arrêté, puisqu'il serait impossible aux contractans de rendre le cheveu que le vent avait emporté. De ces cheveux, dans les temps plus modernes, ont été trouvés sous des sceaux : ils tenaient lieu de signature.

La soule était jadis un jeu commun dans ces contrées : on la nommait *mallader* (de mélanger). On le pratique encore dans quelques contrées de la Bretagne : le seigneur ou notable d'un village, jetait au milieu de la foule un balon plein de son, que les hommes de différens cantons essayaient de s'arracher. Celui qui parvenait à le cacher, à le dérober aux poursuites des assaillans, jusqu'au moment du coucher du soleil, gagnait le prix fourni par la générosité de celui qui proposait, qui donnait au public cette fête dangereuse. On a vu quelquefois des hommes suivre la soule dans la mer, et se noyer en la cherchant. J'ai vu dans mon enfance un homme se casser la jambe; en sautant par un soupirail dans une cave pour la saisir : ces jeux entretenaient les forces, le tourage; mais, je le répète, ils étaient dangereux.

Les contes, amusemens de leurs longues veillées, s'y nomment *nozvezioù*. Les fileuses laissent passer leurs fuseaux par des trous pratiqués au plancher; si le fil se casse, les amoureux, placés dans la salle basse, rapportent le fuseau, obtiennent un doux baiser, et content une histoire. Rien n'égale la mal-adresse des jeunes filles de ce canton : on n'y voit pas d'échevaux sans reprises.

L'histoire de Plougasnou n'offre pas de grands détails. En 1593, les Espagnols s'emparèrent du château de Primel, et l'occupèrent 17 mois. En 1522, les Anglais firent une descente dans le même endroit, et pillèrent les côtes voisines.

Il y avait plus de 200 maisons nobles dans les environs de Plougasnou, mais si pauvres, que la misère les a détruites : les survivans sont confondus avec les laboureurs et les mendiants du pays.¹

¹ Ce que Cambry dit ici des familles nobles de Plougasnou peut à peu près s'appliquer à celles de toute la Basse-Bretagne. Dans les temps de féodalité la noblesse se ruinait à la guerre, où elle était obligée de servir le souverain à ses frais, en lui amenant encore un nombre proportionnel de vassaux, équipés, nourris et défrayés par elle. Quoiqu'en vertu du pacte féodal, chaque noble ne fut tenu envers son souverain qu'à quarante jours, au plus,

Le reste des communes du district de Morlaix n'offre aucun objet intéressant.

CARHAIX.

La route de Morlaix à Carhaix est longue, ennuyeuse et fatigante; elle est pavée de rochers aigus, que le vent et l'orage ont découverts. Rien de plus sec, de plus aride; c'est un désert plus triste que ceux de l'Afrique et de l'Arabie : il n'offre à l'œil aucun paysage, aucun aspect, sur lequel il puisse s'arrêter. Le botaniste y chercherait en vain des plantes; le naturaliste n'y verrait qu'une espèce de gros granit, sans la moindre variété; l'homme altéré n'y trouverait pas un ruisseau. Malheur au voyageur dont l'essieu se briserait dans cette affreuse solitude!

Le rocher d'Armegny m'arrêta pourtant un moment : il forme un îlot assez considérable, entre des bois, des prairies et le grand chemin; ses aiguilles sont dépouillées et bizarrement découpées. Qui ne peut voir ce rocher pittoresque, peut en prendre une idée, en quittant le lac de Brienne, sur la route de Meringes.²

Je sers le service militaire par an; lorsque les guerres se prolongent, cette obligation devenait extrêmement onéreuse. D'ailleurs, souvent la force des choses, dans les guerres civiles surtout, où l'on ne trouvait de sûreté personnelle que sous les drapeaux, y retenait chaque gentilhomme et ses soudoyés pour un temps indéfini. Alors les dépenses forcées que lui occasionnaient et leur entretien et ses propres besoins, absorbaient son patrimoine et le ruinaient de fond en comble. C'est ainsi qu'une foule de maisons célèbres, de noms illustres dans les annales du moyen âge, sont tombés dans la misère, et par suite, dans l'obscurité. Et les hommes de 1789, et leurs successeurs, osent dire que l'ancienne noblesse ne contribuait en rien aux charges de l'état! Elle lui prodiguaient son sang et sa fortune; elle se ruinait pour lui donner une armée.

En Bretagne donc les longues guerres de la succession entre Charles de Blois et le comte de Monfort, puis plus tard celle de la ligue, consommèrent la ruine d'une multitude de nobles, qui, réduits à la misère, forcés de quitter l'épée pour la charrue, au bout de deux ou trois générations étaient confondus dans la foule et devenus de simples paysans. Que de fois, dans mes courses en Bretagne, n'y ai-je pas rencontré sous le chaume de misérables mémoires, de ces beaux noms qui figuraient au 14^e siècle sous les bannières de Du Guesclin et de Clisson, et rappelaient les brillans exploits des jours de la chevalerie; j'ai retrouvé de même, dans de simples matelots, des descendans d'anciens amiraux de Bretagne, des Kerimel, des Porzmoguer, etc. Sous le rapport de l'antiquité et de la pureté des races nobles, on trouve en Bretagne tel paysan, qui, malgré ses braconnages et ses sabotages, doit l'emporter infiniment sur tel courtisan titré qui étale dans le palais des rois, ses broderies, ses croix et ses cordons. (F.)

² J'imite ici l'homme qui traduirait Télémaque en hébreu, pour la commodité de ceux qui ne savent pas le français. (C.)

Pardonnez ces rapprochemens à l'habitude que j'ai de voyager, de comparer : si je me prescrivais plus de sévérité, mon récit n'aurait pas le naturel, et mon esprit la liberté qui doivent régner dans cet ouvrage.

Carhaix est le chef-lieu d'un district; son plus grand diamètre, de Bollazec à Coraga, est de 15 à 16 lieues : il y a 13 lieues de Motreff à la Feuillée.

Il se divise en 8 cantons, 26 communes : sa population est de 34,061 individus.

Carhaix, Keraës, ou Ker-Ahès, est un des points sur lesquels l'érudition bretonne s'est le plus essayée. On a prétendu qu'elle tenait son nom de la princesse Ahès, fille de Conan Mériadec, ou du roi Gralon : elle la fit bâtir, l'enrichit de deux beaux chemins; l'un d'eux menait à Brest, l'autre conduisait à Nantes. On en voit encore des fragmens, nommés en langue du pays, *hent Ahès*, chemin d'Ahès. Le citoyen Corret a fait imprimer une brochure, dans laquelle il prétend que cette ville est le chef-lieu des Ossismiens : c'était, à son avis, le *Vorganium* ou *Vorgium* de Strabon, de Ptolémée, de Pitheas, de Pomponius Mela, etc., malgré l'opinion de Cluvérius et d'Argentré.

On a pris Keraës pour le Keris des anciens, pour la ville d'Is. Aëtius, gouverneur des Gaules, général de Valentinien III, en est le fondateur, suivant le citoyen Corret, dont les recherches sont si précieuses, et sur les ouvrages duquel je pourrais ici m'étendre, si je ne connaissais son extrême modestie. Il mérite des savans et des littérateurs la profonde estime, que son intrépidité, que ses connaissances militaires lui méritèrent en Espagne, de tous les grenadiers qui le suivaient, et qu'il guida toujours à la victoire.

La Tour d'Auvergne, en donnant à la ville de Carhaix une origine romaine, a cédé à cette manie déplorable, trop commune dans le dernier siècle, de vouloir voir du romain partout. Quand reviendra-t-on donc de l'enthousiasme exagéré que bien des gens ont pour ce peuple féroce? Carhaix n'a pu être fondé par Aëtius puisque ce général romain ne vint jamais dans la Bretagne, et qu'il est démontré qu'en s'avancant à l'occident dans les Gaules, il ne fut pas au-delà de Tours. Donc le nom véritable de cette ville, son nom breton Ker-Ahès (ville d'Ahès) ne peut signifier ville d'Aëtius. Il est infiniment plus naturel et plus probable de penser qu'il vient du nom de la princesse Ahès, seconde fille du roi Graldan et qui la possédait en apanage. Cherchons donc nos origines chez nous-mêmes et

Il n'est aucune recherche que je n'aie faite pour voir les bronzes antiques, les médailles, les débris de colonnes, et les compartimens en marbre dont on parle à Carhaix, hélas! sans réussite; et je l'ai déjà dit dans le catalogue que j'ai donné des monumens du Finistère. L'aqueduc de Carhaix, dont on prête la construction aux Romains, est certainement un ouvrage gaulois, mais très-ancien.

Le chanoine Deric, dans son histoire ecclésiastique de Bretagne, fait venir Carhaix de *Kerc-heic*, qui, selon lui, veut dire perdrix.

On peut permettre aux écrivains des jeux d'esprit et d'érudition; ils ne donnent pas la vérité, ils l'obscurcissent quelquefois; mais parcourant des routes inconnues, ils font souvent d'utiles découvertes : qu'importe le bavardage de Cluvérius, s'il indique précisément le lieu qu'on cherchait à connaître? Je pardonne à Bochart les longs voyages de son Hercule : des usages, des faits qui m'étaient

n'allons pas torturer le bon sens et la vraisemblance pour vouloir les trouver chez des peuples étrangers.

L'étymologie donnée par Deric, qui fait venir le mot Carhaix du breton Ker-Heic, qui veut dire perdrix, parce que cet oiseau abonde aux environs, me paraît une puérité.

Au surplus, il n'y a pas lieu de douter qu'une phalange romaine ne se soit avancée jusqu'à Carhaix, vers l'an 456, sous le commandement de Litorius, lieutenant d'Aëtius, qui pénétra dans le Finistère, y rendit quelques combats où le sort des armes fut très-balancé et enfin y fit avec ses troupes quelque séjour. On a trouvé à Carhaix quelques débris de constructions romaines, mais fort insignifiantes, et quelques médailles.

Les romains nommaient cette ville *Vorganium*; on y voit un grand nombre de vieilles maisons, construites en bois ou en colombage, dans le style des 14^e, 15^e et 16^e siècles. Elles sont, selon le goût du temps, ornées extérieurement de bas-reliefs ou de petites statues dont plusieurs sont remarquables pour leurs costumes et leurs armures.

Le principal édifice de Carhaix est l'église de St-Tromeur, commencée en 1529 et achevée de bâtir en 1535. Son portail est fort beau. Le fameux partisan Fontenelle s'y était fortifié et avait fait de cette église un de ses principaux postes.

M. Souvestre dit dans une de ses notes qu'on voit dans les soubassemens de l'église de St-Tromeur, des traces de boulets lancés sans doute (dit-il) lorsque Du Guesclin assiégea Carhaix. Non-seulement cet édifice, bâti en 1535, n'existait pas encore du tems de ce héros, qui vivait plus de 150 ans auparavant, mais encore de son tems l'usage de l'artillerie était si peu répandu encore, qu'il est douteux qu'il s'en soit servi au siège de Carhaix en 1363.

L'église collégiale de St-Pierre, sise un peu en dehors de la ville, est un très-ancien monument fondé dans le sixième siècle. Les piliers et les arcades de sa nef sont tout ce qui y reste de cette fondation primitive; tout le reste a été ajouté dans les quinzième et seizième siècles.

Quoique Carhaix eût été autrefois ville forte, il ne reste plus aucun vestige de ses fortifications. (F.)

inconnus, viennent enrichir ma mémoire. Un traité sur la chaussure des Juifs est le meilleur recueil que j'aie trouvé sur les coutumes des peuples anciens. Notre ignorance générale vient du mépris que de futiles écrivains ont inspiré pour les commentateurs : la vérité se trouve dans leurs épais volumes ; mais on les traite comme les provinciaux du tems passé, dont l'accent, la tournure et l'habit mal coupé, faisaient rejeter le placet, ou dédaigner les longs services.

Albert-le-Grand dit qu'en 878 les Normands, joints aux Danois, ruinèrent Carhaix.

En 1197, Richard, 2^e roi d'Angleterre, fut défait par les barons de la Bretagne, près de cette ville, place forte à cette époque.

En 1341, elle se rendit au comte de Montfort. Charles de Blois la prit en 1342 ; il en rétablit les fortifications. Le comte de Northampton, chef des Anglais, du parti de Montfort, s'en empara l'an 1345. Reprise par les Français ; les Anglais s'en rendirent maîtres une seconde fois, après la fameuse journée de la Roche-Derien en 1347.

On devait ambitionner la position de cette ville, placée sur une montagne élevée, dont l'accès est facile à défendre : elle est le centre du Finistère, d'une partie des terres de Vannes et de Saint-Brieuc, de ce qu'on nommait la Basse-Bretagne. Le duc d'Aiguillon la jugea propre à recevoir le camp d'observation qu'il voulait établir à l'extrémité de la France ; il fit ouvrir ou perfectionner les six grandes routes qui s'y rendent ; elles conduisent à Brest, à Quimper, à Châteaulin, à Vannes, à Saint-Brieuc, à Morlaix. Ces chemins sont ferrés et peuvent aisément porter une très-forte artillerie.

Bertrand Duguesclin se rendit possesseur de Carhaix en 1363 ; elle résista six semaines aux efforts de ce redoutable preneur de ville.

Du tems de la ligue, en 1590, un parti de royalistes commandés par le capitaine Duliscoet, surprit cette cité deux heures avant le jour.

Ce fut à cette époque que les paysans bretons résolurent d'éterminer toute la noblesse de leur pays : le courage de Duliscoet leur en imposa.

Carhaix ne put résister à la fureur de Guy de Fontenelle. En 1592, aidé des troupes espagnoles, qui marchaient sous les ordres du duc de Mercœur, Duliscoet s'en resaisit deux ans après.

Tels sont les principaux faits réunis par les historiens sur cette commune.

Elle est située par les 5 degrés 53 minutes 45 secondes de longitude, et par les 48 degrés 15 minutes 48 secondes de latitude.

La paroisse sous l'invocation de Saint-Pierre et la Collégiale, fondation ducale, sont très-anciennes. On assure que leur érection remonte au sixième siècle. La pierre de ses clochers est d'un granit très-fin, tiré d'une carrière nommée Menez-Penpen, entre Gourin et le Faouët.

La communauté des Augustins, établie à Carhaix en 1416, par Claude de Lannion, seigneur de Quélen, offrait un monument vanté *et d'un travail exquis*, dit-on ; il est tellement brisé, qu'on n'en aperçoit plus que la masse informe : on a fait disparaître jusqu'à la moindre trace du ciseau qui l'exécuta : cette tombe était de Kersanton.

L'Hôpital général fut fondé en 1478 ;

Les Ursulines en 1442 ;

Les Carmes en 1658 ;

Les Hospitalières en 1663.

Carhaix est de forme ovale. Du principal clocher de cette ville, on jouit d'assez grands aspects, peu pittoresques cependant ; les montagnes d'Arès en terminent tous les lointains : la commune est un amas de maisons mal bâties, coupées de jardinets mal entretenus : quelques clochers, la superbe place du grand marché, la jolie promenade du Champ-de-Mars, reposent agréablement la vue, qui, s'écartant insensiblement, trouve au nord-ouest la route de Guingamp. Elle passe au milieu de champs bien cultivés, mais nus : un premier ceintre de collines, assez boisé pour plaire à l'œil, pas assez pour l'utilité du pays, fixe un instant vos regards ; ils deviennent ensuite une plaine immense du district de Rostrenen, et ne sont arrêtés que par les montagnes Noires.

Motret et Saint-Hernin s'élèvent sur un riche coteau : les bois de Kerampuil et de Prevasi, dans la commune de Carhaix, s'étendent agréablement sur des collines. On voit Callac sur la route de Guingamp : cet aspect a 8 lieues d'étendue.

Au midi, vous trouvez la route de Gourin-la-Montagne et la forêt de Conveau, quatre chaînes de monticules qui se dominant, sur lesquelles sont placées les belles communes de Saint-Hernin, de Spézet et Saint-Houarzec : ce point de vue, richement boisé, est couronné par les montagnes Noires.

Le sud-ouest est bien cultivé; Cléden, Landeleau, K'glot, Château-neuf, Collorec, embellissent cette partie du district que termine la forêt de Laz.

Au nord, on aperçoit la route de Morlaix, les contours de l'Aulne au milieu de belles prairies; la vieille ville de Carhaix, composée de tanneries; la Feuillée, au pied des montagnes d'Arès; les bois de Gourmon dans Plounevezet, la forêt de Fréau, le bois de Squiriou, le clocher de Poulauouen, le Huelgoat et les rochers des montagnes d'Arès, secs, dépouillés et pittoresques.

La jolie promenade, nommée le Champ-de-Mars, ou de la Raison, est plantée d'arbres bien alignés, qui laissent apercevoir un assez riche point de vue.

A quelques portées de fusil de la ville, est le fameux souterrain, sur lequel, on a fait des milliers de contes; c'est la demeure des démons; c'était une retraite où les hommes se retiraient à l'approche de l'ennemi. Ceux qui prétendent l'avoir examiné jadis, ou raconter ce qu'ils tiennent de leur père, déclarent qu'on y voyait de grandes portes de fer, qu'il conduisait hors des murs. Ces murs cernaient alors un espace immense : les savans y reconnaissent le travail des Romains. C'est un aqueduc qui conduisait l'eau d'un champ voisin jusqu'à la ville, fait par les Gaulois, d'une maçonnerie indestructible, comme celle de nos vieux châteaux de la tour Magne, de la tour de Calais, de celle de Douvres, etc. La partie de cet aqueduc que j'ai vue, n'a que 2 pieds de large; il s'évase peut-être en s'approchant de la commune.

Quelles rues! quelle malpropreté! La grande rue est entièrement pavée de quartz : cette pierre indestructible, dont les plus lourdes voitures ne peuvent briser les pointes anguleuses, dégarnies de

1 Ce fameux souterrain n'est qu'un conduit d'eau, voûté en maçonnerie, dont la voûte n'a pas trois pieds d'ouverture. Cet ouvrage est assurément très-antique, mais on peut l'attribuer peut-être avec plus de raison aux anciens armoricains qu'aux romains. Son ciment est d'une dureté remarquable. (F.)

sable, de la terre qui les environnait, fatiguent le piéton, estropient les animaux. Beaucoup de maisons enfumées, au-dessous du sol de la rue, recevant ses écoulemens; une multitude de chaumières abattues, abandonnées; la pauvreté, la nonchalance et la malpropreté d'une partie des habitans, en rendraient le séjour inhabitable, sans l'élevation sur laquelle cette ville est placée, sans les vents violens qui balayent et purifient l'atmosphère. Le caractère général des habitans de cette commune est froid, indifférent : l'eau-de-vie seule les agite. Placés pour faire un commerce étendu, au milieu de routes superbes, elles sont désertes, inféquentées : les jardins n'y sont pas cultivés; on n'y mange, pour ainsi dire, ni fruit ni légumes. La chasse les occupait avant la révolution; leurs perdrix célèbres couvraient nos tables à Paris : ce motif de mouvement n'existe plus, faute de poudre, et les habitans de Carhaix retombent dans l'apathie des Espagnols et des sauvages.

Accoutumés aux privations, ils ont peu de peine à se procurer le strict nécessaire : le reste de leur tems est employé par les haines, les divisions, la calomnie; ils se dénigrent, se déchirent; sous Robespierre, ils s'égorgeaient.

Le bois manque à présent dans les environs de la ville; les pierres pour bâtir sont très-rares : le granit, employé dans les différens bâtimens, vient des environs de Gourin.

Ce qu'ici l'on nomme moëlon, est une espèce d'ardoisine compacte, colorée par quelques filtrations ferrugineuses.

Le tuffeau, que l'air décompose, rend l'extérieur des maisons pareil à ces ouvrages vermiculés, dont les architectes ornent quelquefois leurs fontaines : il est très-rare. On le trouvait aussi dans les environs de Gourin.

Les quartz, très-communs dans les pavés, se trouvaient par gros blocs épars dans les campagnes de Callac, de Scignac et de Guerlesquin : ils ont presque disparu.

1 Ce que Cambry nomme ici ardoisine, est un schiste siliceux qui constitue en grande partie le terrain des environs de Carhaix. Quelques pitons granitiques percent çà et là les couches obliques de ce schiste, mais ne lui sont pas pour cela superposés, comme on s'en peut-être tenu de le croire au premier aperçu. Si cette superposition du granit au schiste avait lieu véritablement, ce serait une découverte qui bouleverserait de fond en comble tout le système actuel de la géologie. (F.)

On voit ici de larges tables d'ardoises ; elles servaient de pierres tombales : on les tirait des montagnes d'Arès.

Le citoyen Pourcelet-Treveret avait rassemblé des morceaux précieux de la mine de Poulouen et de celle du Huelgoat. Ce qu'il y avait de plus curieux dans sa collection, était une prime d'améthyste, à cristaux prononcés et colorés, mêlés, confondus avec des quartz cristallisés : elle fut trouvée sur le grand chemin de Pontrioux. Cette pièce a 5 pouces de long sur 2 et demi de hauteur.¹

Un joli morceau de schorl de Châtelaudren, où se trouve une mine de plomb, qu'on n'exploite plus.

Du fer spatique, mêlé de cristal de roche ; des pyrites de Châtelaudren.

Des plombs gris, blancs, rouges, de Poulouen et du Huelgoat.²

Un beau morceau de plomb coloré, couvert de pyrites sulfureuses.

Des galènes de toute espèce.

Des cailloux roulés à bandes de quartz très-régulières.

Des plombs blancs stalactites, formés par décomposition ou colorés par différentes dissolutions de terres cuivreuses, vitrioliques et cristallisées.

Un superbe morceau en forme de grotte, à pointes d'aiguilles, dont l'intérieur contient du plomb blanc stalactite, sur du minéral en décomposition, recouvert d'une dissolution de terre cuivreuse et cristallisée : pièce très-précieuse.

Du plomb minéral coloré, couvert de pyrites sulfureuses....³

¹ Ce morceau de minéralogie que Cambry apprécie si fort n'est rien moins qu'une rareté dans le Finistère ; rien n'est plus commun que d'y rencontrer des cristaux d'améthyste dans les veines quartzieuses qui sillonnent les collines granitiques de l'arrondissement de Brest. Il y a quelques années on en trouva en abondance de superbes échantillons de la plus belle coloration, dans une carrière voisine de Guipavas. On l'exploitait pour l'entretien de la grande route de Brest à Landerneau, laquelle j'ai vue pendant quelque temps parsemée, dans l'espace d'une lieue, de beaux cristaux d'améthyste provenant de cette localité. (F.)

² Le plomb rouge ou plomb chromaté ne s'est jamais rencontré dans les mines de Poulouen et du Huelgoat. (F.)

³ C'est-à-dire du plomb sulfuré recouvert de fer sulfuré. Tous les échantillons de minéraux dont parle ici l'auteur n'ont qu'un mérite fort médiocre, mais il voulait faire le connaisseur en minéralogie comme il le faisait généralement en toutes choses. Un minéralogiste peut s'apercevoir rien qu'aux termes dont il se sert combien il était peu versé dans cette science. (F.)

Toutes les rues de Carhaix sont à réparer. Les maisons en général mal distribuées, sont presque toutes couvertes d'ardoises. Ces ardoises se tirent de trois ou quatre carrières du district : la principale est celle de Gouaranvès.

Le chauffage, dans ce pays couvert de bois, est à présent fort cher : les mines ont tout consommé, ou disposent de toutes les coupes.

On ne trouve ni médecin ni apothicaire dans cette commune. Les ressources de l'éducation y sont nulles, les arts abandonnés.

L'hôpital militaire se procure avec une peine infinie les objets les plus nécessaires. L'hospice de Charité, doté jadis, entretenait quelques incurables : on a supprimé ses revenus ; une vingtaine d'infortunés y languissent dans un état déplorable.

Ni pompe ni fontaine à Carhaix ; on va chercher de l'eau dans la commune de Plouguer : cette eau n'est point couverte. Malgré les réparations qu'on vient de faire pour l'entretien de sa source, elle se gâte par des filtrations mal saines. On y lave : elle incommode. Il serait possible de conduire dans la ville l'eau de Saint-Antoine, fontaine qui n'en est éloignée que d'un quart de lieue.

Les halles y sont en bon état, les marchés bien tenus : trois grandes foires dans l'année. Les Normands s'y rendaient en foule ; ils y portaient des draps de Rouen, de Caen, de Falaise, et beaucoup de quincaillerie. On y trouvait une prodigieuse quantité de bestiaux, de la cire, des fils, des pelleteries, des boutiques d'orfèvrerie ; tout ce qui peut servir aux usages domestiques des habitans des villes et de ceux des campagnes.

Les soldats n'y sont point casernés.

On ne peut avoir une maison aussi peu commode, en aussi mauvais état, que celle de la municipalité : la salle d'audience est commune au tribunal et aux officiers municipaux.

Les mendiants sont en grand nombre dans Carhaix, dans tout le district, surtout dans Serignac et Plounèves.

Passons aux détails qui peuvent faire connaître ce district en général.

Le climat est sujet aux orages, aux gelées ; le vent de nord-ouest brûle, courbe, déracine tous les arbres. La grêle y tombe fréquemment : il est rare que les blés et les jeunes plans ne gèlent

point au mois de mai ; les chaleurs n'y sont pas excessives ; les froids y sont très-supportables : rien n'égale les variations du ciel et de la température de ce pays. Il produit des seigles, des avoines et du sarrasin, très-peu de froment, point d'orge ni de mil : tous les cantons sont à-peu-près de la même fécondité.

Les pommes de terre, méprisées jadis en Bretagne, sont cultivées avec succès dans quelques cantons : elles commencent à s'introduire dans le district que je décris.

On n'y cultive point de lin ; le chanvre qu'on y sème suffit à peine aux besoins des cultivateurs.

Il y a quelques cidres dans les communes de Châteauneuf, de Carhaix, de Cléden et Saint-Hernin : en général, on les tire du Faouet et de la Normandie, par Morlaix et Saint-Brieuc.

Point de fruits, point de grands jardins.

Les terres sont mal tenues, chargées de pierres : le tiers du pays est à peine en culture ; il y manque des bras, et le fermier se décourage.

Les meilleures terres sont celles dont la principale commune est environnée, celles de Cléden et de Saint-Hernin ; les plus mauvaises sont celles du Huelgoat et de Scrignac : elles sont lourdes, aquatiques dans les fonds, sèches sur les hauteurs. C'est un pays de foin : il est couvert de riches pâturages.

Le climat est tardif ; on y craint surtout les gelées. Les cultivateurs battent leurs grains avec le fléau ; les fumiers sont formés de landes, de genêts, de paille, de bruyères, corrompus dans les mares des chemins de traverses. On ne donne point de sel au bétail.

Le pays est garni de chênes, de hêtres et de frênes ; les ormeaux y sont moins fréquens ; on y trouve quelques sapins ; les châtaigniers sont rares, les cerisiers assez communs. On fait dans le district une grande quantité de lattes qui se transportent à Morlaix, à Saint-Pol-de-Léon, où l'on prend en échange du lin, de la graine de lin, qu'on verse sur Guingamp, sur Pontrieux et sur Lorient.

Le commerce des bestiaux est le plus considérable du district.

Il fournit de bons chevaux, mais d'une petite espèce. Il y avait avant la révolution un fort beau haras sur la terre de Kersalaun ; il est détruit, sans qu'on songe à le rétablir.

Les suifs, le miel, les cires, les papiers du pays se portent à Morlaix.

On élève quelques moutons dans les communes de Spézet, de Berrien, de la Feuillée ; peu de chèvres : les porcs y sont en assez grande abondance.

La forêt de Laz nourrit une telle quantité de loups, de sangliers, qu'ils désespèrent les cultivateurs : ils sont obligés de veiller la nuit dans les communes, pour éloigner ces animaux. On trouve des daims, des cerfs, des biches, des chevreuils, des blaireaux, des hermines, des belettes et des renards dans cette forêt : ils n'y sont plus en aussi grand nombre. Les malfaiteurs ont de tout tems choisi cette retraite ; elle les met à l'abri des poursuites de la justice.

Les bécasses, les canards sauvages, sont très-communs dans le district de Carhaix. On y trouve des cailles et des râles de genêts, mais rarement : l'épervier, la buse, le corbeau, désolent les campagnes ; les lapins y sont trop multipliés, les lièvres en abondance.

Il y a beaucoup d'étangs dans le district ; le plus considérable est celui du Huelgoat. On en vante les anguilles superbes, très-communes jadis, rares à présent : leur grosseur et leur délicatesse les faisaient rechercher. Les tanches, les truites de ces étangs, sont de bonne qualité.

Les rivières du district étaient très-poissonneuses, mais les écoulemens des mines ont détruit les brochets, les saumons, les dards, les brèmes et les perches qui les peuplaient : ils périssent, comme les arbres qui paraient les rivages, et qui sont à présent à cinquante pieds sur les deux rives, dépouillés de feuillages et brûlés jusqu'au cœur.

Les écoulemens de ces mines font le désespoir des habitans de la campagne ; leur influence est mortelle : les hommes languissent décolorés, attaqués du plomb, de coliques d'entrailles, surtout dans les communes de Locmaria, de Plouyé, du Huelgoat. On eût pu remédier à tant de maux peut-être, en pratiquant des canaux d'écoulement : c'est aux ingénieurs à décider si cette opération est exécutable.

L'Aulne et l'Yère sont les principales rivières du district ; elles se réunissent, content par Châteaulin, se perdent dans la baie

de Brest : beaucoup de petits torrens et de ruisseaux se joignent à ces deux rivières.

Les mœurs dans les campagnes sont à peu près celles que j'ai décrites en parlant du district de Morlaix.

L'habitation du cultivateur est plus misérable encore que dans les environs de cette commune ; les yourtes du Kamtschatka ne sont pas aussi dégoûtantes.

Le croirait-on ? A la porte de Rome et de Naples, villes qui ne donnent que des idées de grandeur et d'opulence, près du fastueux cardinal Albani, à côté de Saint-Pierre, près du temple de la Sibylle, à Cume, j'ai vu des cahutes plus affreuses et des hommes plus malheureux. Ce contraste m'a toujours blessé ; j'espérais qu'une révolution sage diminuerait le luxe des palais, pour embellir la chaumière du pauvre. Des méchans ont tout renversé, tout détruit ; et le mal qu'ils ont fait, loin d'être utile au malheureux, n'a servi qu'à le pervertir, à lui donner des vices, des fureurs, qu'à l'éloigner de la simplicité qui le consolait de ses peines. L'équilibre se rétablira peut-être : je le souhaite avec ardeur. Mais qu'il est difficile de redonner aux hommes un frein, des vertus, des talens, quand ils ont connu la licence, quand ils ont bu dans la coupe du crime, et se sont enivrés de sang et de fureurs !

Le cultivateur pauvre, dans le district de Carhaix, n'a qu'une nourriture grossière ; il mange de gros pain de seigle, des bouillies de sarrasin, de blé noir.

Le costume des hommes varie dans tous les cantons du Finistère

Ceci est très-vrai ; il n'est rien de plus varié que les costumes des habitans des campagnes du Finistère, dans les marchés, les grandes foires, les assemblées, etc., rien n'est plus piquant, plus pittoresque que cet assemblage de costumes divers des paysans et des paysannes de divers endroits. Ces costumes caractéristiques de chaque canton du département n'ont pas changé depuis des siècles, ils sont assurément d'une haute ancienneté. Il serait à désirer qu'un habile artiste les dessinât et en publiât l'intéressant recueil, mais il serait grand tems qu'il entreprit cette tâche, car la fièvre d'innovation qui semble être la grande maladie du 19^e siècle, pénètre insensiblement jusque dans les lieux les plus reculés, les plus isolés de la Bretagne. Peu à peu les usages nouveaux, les modes nouvelles s'y introduisent. Dans beaucoup d'endroits déjà les villageois ont abandonné les costumes de leurs pères pour en prendre de modernes, ou du moins ils y ont fait des changemens qui les défigurent et leur ôtent leur frappante originalité. Encore quelques années et tous ces costumes nationaux auront disparu totalement et le paysan Breton ne sera plus distingué par ses habits, de celui des environs de Paris. (F.)

et de la Bretagne ; celui des femmes, dans chaque commune. Les cultivateurs sont eux-mêmes leurs médecins ; le vin, l'eau-de-vie, ont été de tout tems leurs principaux remèdes. Plus les hommes sont ignorans et simples, plus ils sont entourés de jongleurs et de charlatans ; les uns donnent la fièvre, la guérissent en la faisant passer dans un arbre ; d'autres prédisent l'avenir, font voir le diable, et lui commandent : quelques-uns lisent votre destinée dans les arbres ; ceux-ci la voient dans les signes de la main gauche. Je fus curieux de consulter un de ces magiciens. A force de recherches, je découvris un homme qui, sans études, a pris du goût pour les sciences. Dans un voyage qu'il fit à Brest, en qualité d'élève salpêtrier, il acquit quelques connaissances en physique. Il pratiquait la médecine depuis l'enfance, à l'aide de quelques recettes conservées dans sa famille, de père en fils : j'eus avec lui plusieurs conversations : je fus aussi content de son esprit que de sa bonne foi, de sa raison, de sa philosophie. Le besoin de lumières le tourmentait ; il se plaignait sans cesse de la négligence de ses parens ; il regrettait de n'avoir pas fait d'études. A sa curiosité, à son impatience, à sa finesse, à la tournure originale de son esprit, je conjecturai que Julien-le-Mentheur, de la commune de Plounévez-du-Faou, eût marqué dans les lettres s'il avait eu dès l'enfance les moyens qui permettent de les cultiver.

D'après vos questions, me dit-il, sont-ce des contes ou des vérités que vous voulez que je vous donne ? Je n'ignore pas les grimaces de mes confrères ; je les pratique rarement, mais il est des fous qu'on ne guérit qu'avec des singeries : j'ai des recettes réelles ; que voulez-vous ?

Je désire, lui dis-je, de connaître les simples que vous employez, la médecine que vous pratiquez. Chaque pays a sa tradition ; c'est de la réunion de ces traditions que peuvent naître les lumières.

Je voudrais savoir les pratiques de vos charlatans pour juger de l'esprit de vos compatriotes. Vous m'obligerez, en me parlant d'abord comme médecin ; en second lieu, comme homme instruit des secrets des faux médecins.

J'y consens, me dit-il ; et j'écrivis sous sa dictée.

Pour le mal que les Bretons nomment *dréitours*. (La squinancie.)

Audiviline, du séneçon.
Garvic, de la garance.
Aneladan, du grand plantin.

On pile le tout avec du vieux beurre; on l'applique à froid sur le cou.

Pour les maux d'yeux. On met de la chélidoine, tremper le soir dans de l'eau de fontaine ou de pluie; on en lave le lendemain la partie malade.

Pour le mal de dents. Appliquez une noix sur la dent malade; aussi chaude qu'on puisse la supporter; le mal se passe, la dent tombe en morceaux.

Pour l'enflûre. Faites bouillir de la racine de genêt dans une chopine d'eau, et donnez-en le jus au malade.

Pour les chancres à la bouche. Appliquez le cochléaria.

Pour les vents et les maux de côté. On prend le soir, en se couchant, du cerfeuil anisé, qu'on a fait bouillir dans du lait.

Pour les rétentions d'urine. Employez la reine des prés (*rouanes ar foen*), la grande marguerite. On la fait tremper dans du vin blanc; une ou deux onces suffisent: pris sans précaution, ce remède fait uriner du sang.

Pour la dysenterie. Mangez une ou deux grappes de sureau.

Pour le mal de jambes. Du charbon, une poignée de sel, une poignée de suie de cheminée: pilez le tout ensemble: on en fait un emplâtre, qu'on applique sur la blessure.

Pour les coupures. On râpe de la deuxième écorce du genêt; on l'applique sur la plaie: on n'a pas besoin de renouveler cet emplâtre.

Pour les meurtrissures. Elles se guérissent en mêlant à de la verveine pilée, une poignée de sel et de blanc d'œuf.

¹ Matthioli recommande de n'employer cette plante qu'après en avoir diminué l'âpreté dans du lait de femme. L'opinion commune, du tems de Dioscoride, était qu'avec cette herbe l'hirondelle rendait la vue à ses petits. (C.)

Remèdes pour les bestiaux.

Si l'animal a bu de l'eau après le soleil couché, ou mangé de l'herbe trop humide, on lui compose un breuvage d'une petite poignée de rue, de la même quantité d'armoise, de sabine, de persil royal, d'angélique, soit domestique, soit sauvage ou d'ache, qu'on met à froid dans une chopine de cidre ou de vin.

Pour les maux au pied. Pilez ensemble une égale quantité de verd-de-gris et de salpêtre; appliquez ce mélange sur la plaie, après l'avoir posé sur un morceau d'étoupe.

Pour les verrues. Appliquez-y du vitriol ou de la coupe-rose: guérissez la plaie qui se forme avec de vieilles feuilles de chêne en poudre.

Pour les chevaux blessés sous la selle. Lavez avec la spurgée sauvage pilée.

Pour les chevaux attaqués du poulmon. Mêlez à une demi-livre de sain-doux une once de thériaque; faites bouillir ce mélange dans deux pintes d'eau, et donnez-le chaud à boire à l'animal malade.

Chevaux piqués par des cloux. Faites chauffer la grosseur d'un ponce de savon, autant de sain-doux, une égale quantité de résine: mêlez ces drogues: introduisez-en dans la partie blessée.

Contre les piqures de serpent. Mêlez dans du beurre sans sel une petite poignée de manne romaine, la même quantité de feuilles de pied d'âne, de la deuxième écorce de frêne: appliquez le tout sur la plaie.

Tels sont les remèdes que pratique avec succès Julien le Men-theour dans son district: il ne faut pas toujours mépriser ces recettes; elles sont le résultat de l'expérience. L'homme qui les dédaigne ignore que la médecine de Boerhaave et de Linnée n'est formée que par un million d'observations, de l'espèce de celles que font les gens de la campagne. Tous les médecins des districts de Brest et de Landerneau échouaient contre une épidémie, qu'un

¹ Ne retrouverait-on pas dans les recettes médicinales de nos Armoricains actuels, quelques restes traditionnels de la médecine des Druides, les seuls qui, chez les Celtes, pratiquaient cette science? (F.)

paysan vient de détruire. Les plus hautes maximes de la morale sont le résultat des proverbes. Qui sait d'ailleurs si ces remèdes transmis de père en fils, en Bretagne, conservés sans mélanges, ne sont pas de tradition druidique? Le sage examine, et l'ignorant tourne la tête.

Je suis frappé de la simplicité de ces remèdes : un médecin peut seul juger de leur valeur.

Je n'avais eu que la partie sensée de la médecine de ces campagnes; je voulais en connaître les folies.

Pour guérir le mauvais vent, on réunit neuf feuilles de bétoune sans tache, sans que leurs dentelles soient attaquées par des insectes; neuf grains de sel dans un morceau de toile neuve, et non lavée; on coud le sachet avec du fil crû : le tout s'applique au cou; il ne faut pas oublier un signe de croix sur le paquet, et donner deux liards ou plus au Saint-Esprit. On les dépose, ou dans le tronc de la paroisse, ou dans la main de M. le curé.

Un homme, un animal a-t-il le pied foulé, le médecin met de la poussière dans une boîte : il fait une croix sur la poussière, en disant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ante, ante te, super ante te*. Le malade est guéri, s'il donne quelques sous à la sainte trinité.

Pour ranimer un cheval fatigué, enfermez-le trois jours dans l'écurie, et donnez six sous au curé.

Tels sont les grands moyens dont le Mentheour voulut bien me donner l'histoire.

Les habitans des campagnes de Carhaix sont très-hospitaliers. Autant les hommes du chef-lieu sont durs, paresseux, processifs; autant les cultivateurs sont bons, laborieux et prévenans.

Les bourgs et les villages ne sont point pavés.

L'eau du district en général n'est pas mauvaise. Les cultivateurs boivent du cidre tant qu'ils en ont, et sans ménagement : il faut vider une barrique le jour où l'on vient de la percer.

La conversation qui règne dans les chaumières porte sur la culture, sur les bestiaux : dans les veillées, dans les jeux de nuits

(*festou nos*), on ne parlait que de lutins, que de démons, que de revenans. Ces rêveries s'oublièrent depuis la révolution, ainsi que les luttes et les danses.

On m'a parlé de ces espiègeries, dont les amours de Gombeau et de Macé nous offrent une peinture si naïve. Dans les promenades nocturnes, des jeunes gens cachés prenaient des filles avec des lacets de genêt. On ne dit pas ce qui se passait alors au clair de la lune, ou dans l'obscurité des coudrettes, dans les chemins couverts, qu'avec inquiétude, qu'avec une douce palpitation les jeunes filles se plaisaient à parcourir. Ces routes à présent retentissent du bruit des armes; le sifflement des balles et les cris des mourans remplacent les doux sermens, les soupirs entrecoupés, les douces victoires de l'Amour. Hommes furieux, imbécilles infortunés, qui n'avez qu'un jour à vivre, ne cesserez-vous pas de le souiller de sang, de l'obscurcir d'un épais nuage de crimes et de fureurs ?...

J'ai dit que six grandes routes aboutissent au chef-lieu du district; elles nécessitent des réparations qu'on néglige.

Il est indispensable dans la commune de Collorec de réparer le pont Morvan, ou plutôt de le refaire en entier. Les marchandises qui viennent de Morlaix; les denrées que six ou sept communes fournissent aux ouvriers de la mine du Huelgoat; les voyageurs et les marchands qui se rendent des environs de Châteaulin dans ceux de Carhaix, se servent de ce pont dangereux, où des hommes, pressés par la nécessité, ou conduits par le hasard, se noient trop fréquemment.

Le pont de Kergoat, sur la petite rivière de ce nom, expose aux mêmes accidens; il sert à la communication de Spézet, de Motreff et de Saint-Hernin, avec le chef-lieu.

Le grand chemin de Carhaix au Guerlesquin, est détestable. Trois ingénieurs en commencèrent les réparations en 1783, 87 et 92; elles ne sont pas terminées : cette route est nécessaire au grand commerce de bestiaux, entre les districts de Morlaix et celui dont je vous fais la description.

Pont-ar-Gorec sur l'Aulne, le pont de la ville basse sur l'Hyères, un autre pont sur la route de Guingamp, un quatrième sur

1 Les choux pénétraient quelquefois dans cette partie du Finistère. (C.)

l'Hyères, route de Châteaulin, commune de Plouguer, qui facilite l'arrivage des objets qu'on débarque au port Launay; le pont Trifen, dans la commune de Cléden, qui mène à Châteauneuf-du-Faou, à Châteaulin, près de celui-ci; un pont dans la commune de Spézet, qui conduit au Faouet, à Gourin, à Lorient; le pont de Châteauneuf, qu'on passe en se rendant à Gourin, à Coray, à Scaër, à Quimperlé, très-fréquenté; celui de Ponzol, dans la commune de Châteauneuf, qu'on traverse sur une échelle, depuis huit ou dix ans; *Pont-ar-Glaou* (pont de charbon), sur la rivière de Rouanez, sur la route de Châteauneuf à Châteaulin, dans la commune de Plounèvez, et tant d'autres, sont tous à réparer, à refaire: ils entretiendraient un commerce très-actif entre les communes du district et les cantons voisins, et donneraient l'existence à des peuplades qui languissent dans la misère.

L'esprit de toutes les communes que je viens de nommer, de toutes celles du district, est à peu près le même; elles ne s'occupent ni des rois, ni des nobles; elles méprisent les curés assermentés: il n'est point de cultivateur qui ne fit dix lieues à pied la nuit, et dans un tems d'orage, pour joindre un prêtre réfractaire, pour recevoir sa bénédiction, pour lui donner de l'argent, des denrées. Ces prêtres sont cachés dans les forêts, dans le creux des rochers, dans des chaumières écartées, inquiets, poursuivis, errans, mais satisfaits de leur pouvoir, de la vénération qu'ils inspirent, du mal qu'ils font à leur patrie qui voudrait secouer le joug. Ils sont heureux par l'opinion, par l'imagination, inconcevable enchanteresse, qui métamorphose les prisons en palais, la nourriture la plus grossière en ambroisie, et les charbons de Saint Laurent en lits de lilas et de rose.

Les combats poétiques dont j'ai parlé, que j'ai promis de faire connaître, avaient lieu dans tout ce district.

La nation bretonne est remarquable par sa piété pour les morts. On passe des nuits sur la tombe de ses parens; on y verse des pleurs; on fait des libations de lait; et dans quelques cantons, on ceint de guirlandes de fleurs le lieu des sépultures, planté d'ifs, d'aube-épine et de funèbres peupliers.

Les manufactures sont en petit nombre et peu considérables.

On y trouve deux papeteries, l'une à Landeleau, l'autre à Saint-Gouazec; la première a cessé ses travaux, la seconde les continue.

On fait quelques gros chapeaux à Carhaix: dans la basse ville de cette commune, on compte une douzaine de tanneurs.

Pas un potier dans toute l'étendue du district: la poterie vient de Guingamp, les pipes et les fayences de Quimperlé.

Les tisserands ne fabriquent que de grosses toiles qui ne sortent pas du pays.

Les mines de Poullaouen et du Huelgoat, et les forêts qu'elles emploient, font la richesse du pays.

J'avais le projet de visiter les montagnes d'Arès, dont on parle en Bretagne, comme des Alpes et des Cordillères; dont les mœurs, les usages offrent, dit-on, des particularités singulières: le 27 vendémiaire, je me rendis à la Feuillée.

La route de Carhaix à cette commune n'offre rien de remarquable. On traverse des champs peu boisés: on voyage entre des collines couvertes de taillis ou de bruyères.

Quatre rouliers occupaient les lits de la seule chambre de l'auberge de la Feuillée. Je fus forcé de passer la nuit sur un de ces châlits qu'on abandonne aux mendiants, redoutant l'affreuse maladie de ces contrées, n'ayant pour porte qu'une échelle, couverte d'un gros drap, enfumé par des tourbes que j'avais eu le malheur de faire allumer, et que je fus forcé de faire éteindre, malgré le froid très-rigoureux que j'éprouvais.

Je m'endormis pourtant, et je me convainquis, pour la centième fois, que l'imagination grossit tous les maux et tous les plaisirs de la vie.

La Feuillée est située sur une colline: les maisons sont de blocs de granit couverts d'ardoises. Cette commune pauvre, abandonnée, séparée de tout, au milieu d'un désert, au pied des montagnes d'Arès, contient environ 1400 habitans. Le grand chemin de Carhaix à Landerneau la traverse; les terres qui l'environnent sont peu fertiles; elles ne suffisent pas à la nourriture de leurs habitans: l'industrie supplée à l'aridité du sol.

On s'étonnera peut-être d'entendre prononcer le mot d'*industrie*, dans un pays qu'un ancien préjugé dépeint encore comme sauvage,

comme habité par une espèce de brute à figure humaine, qu'on nomme lous des montagnes.

Ce que je dis est vrai pourtant. Dans les tems reculés peut-être, ces habitans ne s'alliant qu'entr'eux, vivant dans leurs vallons, sans commerce, sans communication avec les hommes, méritèrent l'idée défavorable qu'on prit de leurs moyens, de leurs facultés et de leurs mœurs. Le commerce a tout changé : je m'attendais à voir les hommes les plus bornés du Finistère ; je leur ai trouvé de la vivacité, du feu ; plus d'idée, plus de facilité à s'exprimer en français, qu'aux paysans de la Bretagne en général.

La vie qu'ils mènent à présent, les courses fréquentes qu'ils font dans les villes, leurs rapports avec une multitude d'individus étrangers, développent leurs facultés. Je le répète, ils peuvent soutenir le parallèle avec les hommes les plus rusés, les plus instruits de la campagne. Dans les tems de trouble, sous le gouvernement révolutionnaire, ils ont été les colporteurs du pays ; ils échappaient à toute recherche, à toute inquisition.

L'homme le plus pauvre des montagnes d'Arès, possède un cheval qui le nourrit ; il porte dans le pays de Léon à Brest, des lattes, des sabots, du charbon, du sel, des châtaignes et des pommes, qu'il se procure à Carhaix, à Langouet, à Châteauneuf, à Rostrenen, dans les Côtes-du-Nord. Ces hommes actifs achètent des grains à Châteauneuf, à Carhaix, à Braspars, qu'ils vendent à Morlaix, à Landivisiau : ils rapportent de ces communes des fromens, qu'ils ne cultivent point, et versent sur Gourin, sur Scaër, ce qu'ils ne peuvent consommer dans leurs villages. Dès la pointe du jour, on les voit à cheval courir aux lieux de leurs spéculations ; ils ne rentrent souvent chez eux qu'après trois, six ou quinze jours de courses et de trafic.

On ne cultive dans ces contrées, que du seigle, du sarrasin, de l'avoine d'été, un grain qu'ils nomment pilat, espèce d'avoine ou de blé avorté, qu'on ne peut manger qu'en bouillie. Le pilat se sème en germinal, et se coupe à la fin de thermidor. On n'en donne point aux chevaux ; ses extrémités trop aiguës pourraient s'attacher à leur gosier, et leur causer une toux dangereuse ; ils le refusent et le rejettent. On en cultive, dit-on, mais en petite quantité, dans les environs de Morlaix et de Quimper.

Les habitans des montagnes d'Arès sèment du chanvre, qu'ils emploient sans l'exporter. Ils sont vêtus de toile ou de berlinge, espèce d'étoffe faite avec du fil de chanvre et de la laine : ils en font des gilets, des habits, des culottes, des bas, et portent tous le même vêtement, de la même couleur, d'un brun-jaunâtre. Les femmes se servent de la même étoffe ; elles n'ont de remarquable dans leur habillement, qu'une espèce de queue, plissée d'un empan de largeur, qui tombe aussi bas que leurs jupes. Les riches paysans mettent sous leur habit, ou plutôt sous leur large veste, un gilet de peau de mouton, dont le poil est en dehors, la peau bien souple, bien passée, porte sur leur chemise.

Les crêpes, la bouillie, du pain de seigle, du laitage, et du lard dans les jours de fête, sont la nourriture de ces montagnards.

Les bestiaux sont très-nombreux dans ces cantons ; l'herbe qu'ils paissent sur les hauteurs n'est pas assez substantielle pour qu'on s'exempte de garnir les étables, à midi dans les jours d'été, et le soir dans toutes les saisons.

Les prairies de la commune de la Feuillée donnent un foin maigre, mêlé de joncs. On aime mieux laisser les champs en pâturage, que d'obtenir, avec beaucoup de soins et de dépenses, des récoltes qui ne donnent pas trois pour un.

Les eaux sont bonnes ; l'air est fort sain dans ces montagnes : il est commun d'y voir des centenaires. Les hommes y sont d'une taille moyenne, forts, endurcis par leurs fréquens voyages et l'âpreté de leur climat.

On trouve quelques moutons dans ces contrées ; ils s'y multiplieraient à l'infini : jamais terrain ne fut plus propre à leur entretien ; mais il faudrait les surveiller. Les masses de rochers, leurs antres, des cavernes, offrent aux lous des retraites tranquilles ; ils fondent de là sur les troupeaux, les déchirent, et détruisent le bénéfice que raisonnablement le berger pourrait se promettre.

Sur le point le plus élevé des montagnes d'Arès, à près de

¹ Toute cette chaîne de montagnes se compose de couches schisteuses dont les crêtes aiguës, déchirées et incultes, encadrent d'une manière romantique le paysage solitaire qu'elles entourent. La chapelle de Saint Michel dont Cambry parle ici est tout à fait moderne, mais il y a tout lieu de croire que l'édifice actuel en a remplacé un qui était très-ancien.

Il est du reste très-remarquable que la plupart des édifices religieux, consacrés à Saint Michel, sont élevés sur les sommets de montagnes et de collines. (F.)

deux lieues de la Feuillée, est une chapelle antique, consacrée sans doute au Soleil, dans les tems les plus reculés, comme le rocher de Tombelène, en Normandie, comme le mont Penouin, comme tous les hauts-lieux : c'est à présent Saint Michel qu'on y révère. Dans les belles nuits, on le voit quelquefois déployer ses ailes d'or et d'azur, et disparaître dans les airs.

Les jeux de l'imagination, quand ils ont quelque chose de brillant, me séduisent. J'envie l'émotion douce et religieuse de l'être qui, dans les nuages, sur ce mont séparé qui se dessine sur le ciel, croit entrevoir l'ange consolateur qui peut soulager sa misère, protéger ses enfans, conserver un vieux père, et l'arracher des portes de l'enfer ! Je m'émeus ; je verse des larmes, et suis alors tenté de blâmer la raison qui détruisit chez moi l'empire des chimères, et remplaça de doux mensonges, par des systèmes insipides et froids.

En approchant de cette chapelle, la terre se dépouille d'arbres et de buissons, comme au sommet de Saint-Gothard, du mont Cénis, comme aux sommets des hautes Alpes : elle n'est plus couverte que de bruyères et de rochers, brisés par les orages, ou décomposés par les tems. Tout prend un caractère sauvage, un air de mort ; c'est l'aspect d'un vaste désert, dont rien n'égaie ou ne varie la longue et fatigante uniformité. Les derniers villages, les derniers champs, forment des îles séparées, entourées de rochers, d'une espèce de tourbe, d'une terre noirâtre et marécageuse, résultat de bruyères corrompues, accumulées pendant des siècles. Les femmes, les enfans qui ne voient personne, qui ne connaissent que les figures hâlées, et l'habit grossier de leurs pères, vous regardent avec étonnement, s'enfuient, se cachent à votre aspect ; des milliers de chiens vous poursuivent avec frayeur ; et les troupeaux épouvantés franchissent les fossés, méconnaissent la voix de leur gardien qui les rappelle.

Tout est d'ardoise dans ce pays ; les maisons en sont couvertes ; les champs en sont environnés ; les ponts en sont formés ; chaque courtil est fermé de longs et larges quartiers de cette pierre, ce qui donne aux villages un aspect extraordinaire. Vous voyagez enfin sur le bord d'un petit ruisseau, sur des pierres brisées,

sur des rochers schisteux, sur une espèce de grès, jusqu'à la sommité que vous voulez atteindre.

Là, vous trouvez une chapelle abandonnée : la façade, formée d'assises irrégulières, est ornée d'un portique décoré de deux pilastres d'ordre toscan, et d'une aussi jolie corniche : un petit dôme couronne l'édifice ; la charpente est détruite ; l'intérieur est dépouillé, l'autel est renversé. Le bois de cette charpente s'emporte par petits morceaux : il préserve du mauvais vent, des incendies et du tonnerre.

Près de ce petit temple, est un ceintre de pierre, où le jour de la fête du lieu les marchands étalaient leurs denrées.

Quoique le mont Saint-Michel ne soit pas extrêmement élevé, dans un climat très-orageux, sans cesse battu par les vents, la nature est peu productive : on n'y trouve que cinq à six plantes communes.

Un municipal de la Feuillée, que j'avais prié de m'accompagner, homme peu curieux, ennuyé de mes questions, las de briser des échantillons de pierre, de cueillir des plantes, s'écartait sans cesse de moi. Loin de répondre à mes demandes, de me nommer les principaux objets qui, dans un espace immense et varié, se déployaient sous mes yeux, je le voyais l'œil fixé sur la terre, examinant les touffes de bruyères. En vain je l'appelais, je l'interrogeais ; rien ne pouvait l'arracher à ses recherches, dont j'ignorais absolument l'objet. Tout-à-coup il m'apporte un lapin, qu'il venait de saisir par les oreilles ; six minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il en prend un second : Si vous aviez moins battu ce pays, me dit-il avec humeur ; sans la manie que vous avez eue de cueillir des plantes et de casser des pierres, vous auriez dix lapins de plus. Ces animaux se réfugient dans cette enceinte ; c'est un asile respecté : ils vivent sous les ailes de saint Michel, comme les pigeons de la Sicile sous la protection de Vénus.

La chasse du municipal étant terminée, j'obtins de lui quelques réponses ; il me nomma les lieux que je voyais. Les espaces qui se déploient sous vos yeux sont grands, sans avoir l'étendue de ceux que l'Etna, le Vésuve, l'Albis, le Col de Balme, etc., vous présentent.

Vous apercevez d'ici le vaste ceintre formé par les montagnes d'Arès, et les montagnes Noires, qui n'en sont qu'un embranche-

ment : elles terminent à quinze lieues le point de vue de l'est sud-est, coupé de collines peu pittoresques. La tour de Carhaix, celle de Rostrenen, se distinguent, sur les nuages : l'œil descendant au sud, est arrêté par la forêt de Laz ; à l'ouest, le point de vue perd son uniformité, offre plus d'accidens ; dans les beaux jours, on aperçoit la mer et les terres prolongées de la presqu'île de Crozon. Les montagnes voisines du mont Saint-Michel bornent la vue du nord : elles présentent à peu de distance, des tapis de bruyères d'un très-beau rouge, des rochers dépouillés, et, dans quelques vallons, des langues de terre cultivées, des cabanes, quelques petits bouquets de bois. Rien de sauvage comme le canton de Saint-Ronal.

L'aspect que l'on a de ces montagnes, est un des plus vastes du Finistère ; les masses en sont bien distribuées, les détails variés, les couleurs vives ; une odeur embaumée parfume l'atmosphère. Fatigué du noir des rochers, de l'incertitude des lointains vaporeux, de la ceinture uniforme des montagnes, votre œil s'arrête avec plaisir sur des tapis d'une mousse jaunâtre, sur de jolis champs de verdure, qui marquent au milieu des bruyères pourprées, comme les anases de l'Égypte sur les sables qui les entourent. Sous vos pieds sont des marais très-dangereux, où s'égarant dans la nuit les hommes et leurs chevaux : des voitures et leur équipage, s'y sont engloutis. On disait, on dit en proverbe, quand un avare a cessé d'être : — Le diable l'a jeté dans les fondrières du Gunelé, au bas du mont Saint-Michel.

Par un reste de l'ancienne superstition, adaptée à la religion catholique, on se persuadait encore, il y a peu d'années, que des êtres coupables, métamorphosés en barbet noir, étaient menés jusqu'à Braspars. Le curé confiait le chien noir à son valet, qui le conduisait dans un lieu retiré. Le chien disparaissait, en ce moment : la terre au loin tremblait ; des feux s'élevaient du sein des rochers ; le ciel, couvert d'affreux nuages, fondait en grêle ; le tonnerre grondait....

Plutarque rapporte, d'après Démétrius, que dans les îles voisines d'Albion, consacrées aux génies, aux héros dont elles portent le nom, des ouragans et des tempêtes annoncent la chute des grands coupables.

On dit à Braspars que les démons, chassés du corps de l'homme, sont enchaînés dans un cercle magique sur le haut du mont Saint-Michel : ceux qui mettent pied dans ce cercle, courent toute la nuit sans pouvoir s'arrêter. Aussi la nuit on n'ose traverser ces montagnes.

En descendant du mont Saint-Michel, dans la plaine, je vis des eaux et des traces ferrugineuses.

Les habitans sont bons, hospitaliers, généreux : si les bestiaux de leurs voisins passent dans leurs champs, ils les ramènent aux propriétaires, sans se plaindre, sans exiger le moindre dédommagement. S'ils ignorent à qui ces animaux peuvent appartenir, ils les soignent, ils les nourrissent jusqu'au moment où leur maître vient les réclamer, loin de les écarter, de les chasser avec brutalité, de les faire saisir par d'avidés huissiers, comme dans nos contrées policées. Les mœurs des habitans d'Arès sont douces, l'ivrognerie n'y règne pas autant que dans le reste de la Bretagne ; non qu'ils l'évitent, mais les occasions sont rares, dans un pays qui ne produit ni vin, ni cidre, où les charrois sont impraticables.

Hélas ! quand nous trouvons des vertus sur la terre, on les doit plus à des obstacles matériels, qu'à la raison.

On voit peu de troupeaux dans ces lieux écartés ; on y trouve beaucoup de canards sauvages, l'étang de Kerveron en est couvert. Les bécasses y sont très-râres ; les lièvres, les lapins en abondance ; les perdrix moins communes que dans les environs de Carhaix.

Ici, le vin, l'eau-de-vie, du lait aigre, sont des remèdes à tous maux. Quelques cultivateurs raccommoient les bras cassés, et guérissent les bestiaux des maladies qui les attaquent rarement.

Les vents du sud-ouest, les vents du nord, sont terribles sur ces montagnes ; les gelées y sont fortes. Dans l'hiver de 1788 à 1789, la neige s'élevait à plus de dix pieds dans les vallons : on fut sept semaines sans pouvoir mettre les animaux dans les champs.

Je m'entretins avec tous les habitans que je trouvai dans ce petit voyage. Deux réponses vous feront connaître leur extrême simplicité. Aimez-vous les contes, les histoires du tems passé ? — Fort peu, car je travaille ; quand je me repose, je bois ou je m'endors ; et je

n'aime pas à parler. — Pourquoi ne faites-vous pas réparer ces chemins détestables? — N'avons-nous pas les landes? La terre est large; et nous ne craignons pas plus le travail que nos bœufs. — Oui; mais ces bœufs s'éxténuent, dégènèrent; les charrettes se brisent. — Que voulez-vous; le ciel pourvoit à tout.

La municipalité de la Feuillée désire qu'on fasse un pont au bas de la commune, sur la route de Landerneau. Une jetée, faite en 1760, est détruite: le mal augmente, l'eau surmonte la jetée. C'est un passage important qu'on ne peut abandonner.

Au midi, près de la même commune, il existe un passage presque impraticable: il communique cependant avec Braspars, avec Châteaulin, avec la commune de Loqueffret.

Sur la route de la Feuillée à Morlaix, dans un endroit nommé Lenalec, est un chemin à réparer.

Les plombs de la mine du Huelgoat et de celle de Poullaouen, passent nécessairement par la Feuillée, quand on les transporte à Landerneau, ils sont arrêtés fort long-tems par les bourbiers de Keranguerof: on les comblerait aisément.

Je parlerai dans la description du district de Châteaulin, du chemin déjà commencé de Morlaix à Châteaulin, par Braspars, il passerait aux pieds du mont Saint-Michel. Les officiers municipaux de la Feuillée en reconnaissent l'utilité; ils assurent que cette route n'est pas difficile à terminer.

Le village de Botcadour, le dernier qu'on rencontre en approchant de Saint-Michel, devrait appartenir au district de Carhaix; il n'aurait pas à traverser les montagnes, pour verser ses denrées au chef-lieu à Châteaulin; il lui serait facile d'arriver à la Feuillée par le chemin de Landerneau.

Le terroir de Bolmeur, qui tient à la commune de Berrien, est enclavé dans celle de la Feuillée: ce village est obligé de traverser un terrain étranger, pour porter ses morts au cimetière de son canton. Il désire son affiliation à la Feuillée. Les municipaux de cette dernière commune approuvaient ce changement.

1. Ce chemin existe maintenant, mais mal entretenu. (F.)

Dans le canton que je viens de parcourir, on ne peut plus se procurer de meules. On en trouvait jadis à Châteaulin, à Morlaix, à Landerneau.

J'indique les besoins de ces bons paysans. Quelque administrateur, en parcourant ces feuilles, pourra former le plan de les servir. Je connais l'insouciance des habitans de la campagne; ils ne solliciteront pas des réparations nécessaires: les mille et mille pétitions des corps constitués, ne sont pas lues; les ingénieurs effraient par le tableau de leurs dépenses accumulées. Les contrées voisines de Paris obtiennent tout, parce qu'elles ont des avocats auprès du gouvernement. Puissé-je attirer sur les lieux écartés que je parcours au bout du monde, les regards d'un administrateur puissant, et faire porter ses soins, sa bienveillance, sur le point le plus abandonné, le plus négligé, le plus important de la France! Quels immenses terrains on livrerait à la culture! quelle multitude de troupeaux on établirait dans ces lieux! La France, en secondant, en servant la Bretagne, s'enrichirait bien plus qu'en voulant cultiver la totalité de Saint-Domingue; pays de mort, que l'Espagnol ne nous accorde que pour nous perdre: c'est le présent d'un ennemi. Resserrons-nous; laissons les idées de conquêtes. La France peut nourrir soixante millions d'habitans: quand nous aurons atteint cette population, nous chercherons alors à nous étendre. Je me souviens d'avoir trouvé jadis un petit livre intitulé: *Il Parangone politico*. L'auteur suppose une dispute de puissance, entre le génie de la France et le génie de l'Espagne; une balance est suspendue; la France l'emporte; l'Espagne ne se rend pas; il place sur l'Espagne ses possessions dans l'Inde orientale, il est vaincu: il ajoute les îles de Saint-Domingue, de Cuba, au Mexique, au Pérou; plus il chargeait, plus la France majestueuse descendait avec dignité. C'est l'unité qui fait le bien; l'excès des richesses est nuisible: son étendue perdit l'empire des Romains.

Je revins à Carhaix dans le dessein de visiter Châteauneuf-du-Faou à l'autre extrémité du district.

Châteauneuf est à l'ouest de Carhaix. En sortant de cette dernière commune, par des rues impraticables, vous trouvez des chemins mal conduits, mal ferrés. A quelques portées de fusil, l'on

est forcé de gravir une montagne, qui ne permet aux rouliers, ni de la monter, ni de la descendre. Les terres que vous parcourez sont incultes et dépouillées; tous les environs de Carhaix, comme ceux de tous les lieux habités, offrent quelques vergers, des terres assez fécondes. Ainsi, tout ce qui couvre la montagne de Volterre, en Toscane, présente l'aspect d'un jardin, quand la campagne desséchée n'offre à l'œil qu'un désert aride. A quelques milles de Carhaix, la route est moins cahoteuse, mieux faite, mais les aspects toujours les mêmes. Vous voyez sur la croupe, au sommet des monticules multipliés qui forment le sol, se déployer des tapis de genêt, de bruyère, que des moutons devraient couvrir, que l'industrie devrait féconder.

Peu de clochers dans les lointains, pas une habitation sur la route jusqu'au château de Pratulo. On le voit sur la droite, dans une jolie position; des bois l'entourent; une prairie descend du jardin, jusqu'aux bords de l'Aulne.

Le pont Trifen est mal pavé; ses garde-fous ont disparu. Vous l'abordez par une descente rapide: le faux-pas d'un mallier pourrait vous porter dans l'abîme. L'avant-dernier propriétaire de Pratulo se noya près du pont Trifen, entraîné par un jeune cheval. Faites réparer le pont, et mettez le voyageur à l'abri des dangers: enlevez au cultivateur la crainte de voir périr ses chevaux, ses bœufs, sa charrette et son fils. Je visitai la papeterie de Pratulo, dont le fond appartient au ci-devant comte de Musillac. Le citoyen Guidon en a fait construire les établissemens; il en dirige les travaux: il employait quatre jeux de pilons; il peut à peine en occuper un seul.

Trois grands propriétaires se partagent les environs de Châteauneuf, Musillac, Rosili, du Grego, dont les possessions embrassent la vaste étendue de la forêt de Laz.

Châteauneuf est une commune pittoresquement située, riche de nature, variée d'aspect. Elle s'élève sur un coteau bien abrité des vents de nord-ouest; les sinuosités de l'Aulne coupent de riches prairies près desquelles sont établis des moulins et de petites chaumières; les fonds paraissent garnis de bois riens et de montagnes assez hautes. Notre-Dame-des-Portes domine un tertre

élevé, couvert de chênes et d'ormeaux. C'était un jour de foire, Une espèce de place qu'il fallait traverser, était remplie d'un monde de sauvages, qui, n'ayant point vu de voitures, me prirent pour un représentant. Les animaux s'écartent, se précipitent; la fille abandonne sa génisse pour me voir; le vigoureux bouvier laisse ses bœufs pour me saluer, tandis que le municipal régulateur m'envisage en tremblant, et fait quelque acte de rigueur pour me prouver son patriotisme et son zèle.

Je me rendis à la maison commune; j'y trouvai le maire et des officiers municipaux; ils répondirent avec simplicité, avec intelligence, aux questions que je leur fis: mais un notable, homme de ville, *homme d'esprit*, m'impatienta tellement par son savoir, par son érudition, par sa philosophie, qu'il faut avoir la patience et la force dont le ciel m'a doué, pour supporter sa présence pendant une heure; il savait tout; il répondait à tout. J'ai trouvé des Cicerones bizarres en Italie, mais jamais un original aussi fatigant; je cessais de lui parler, il me parlait; je détournais la tête, il changeait de place: la crainte de passer pour un être nul le tourmentait à l'excès. Bons laboureurs, paisibles habitans des champs, municipaux ses confrères, que je vous plains d'être arrachés à vos étables, pour siéger à côté de lui! J'osai me flatter un moment que je ne le reverrais plus; il avait parcouru la ville, et m'amenaît toutes les veuves, toutes les mères, les femmes, les enfans des défenseurs de la patrie. Chacune d'elles me présentait les lettres que depuis trois ans elles avaient reçues de nos frontières. On avait parlé du curé, du docteur, de l'apothicaire et du boulanger de la ville: il me les présenta. Où fuir? Il me suivit à l'église, à la halle, à la fontaine, à Notre-Dame-des-Portes; la nuit obscure put seule m'en débarrasser; je le perdis. Mais il m'attendait à l'auberge. Dieu vous préserve des notables de Châteauneuf! Ajoutez que cet homme avait encore toute la grossièreté, toute la brutalité féroce des jours de Robespierre.

On traîna sous mes yeux, à la municipalité, un père de famille, qu'on s'obstinait à croire un prêtre déguisé, parce qu'il parlait français avec facilité: il fut injurié, frappé; il fut traîné dans les prisons, malgré les cautions qui se présentèrent, malgré l'assertion

de quelques municipaux de sa commune qui le réclamaient. Avec quel ton l'on s'exprimait alors! « Qu'allez-vous faire? quel parti prendrez-vous? S'il n'est mis au cachot, s'il n'est puni, je vous dénonce à la société populaire. »

Etes-vous faits pour être libres, vous qui traitez ainsi vos magistrats, qui respectez ainsi la liberté des hommes? Puissent se métamorphoser ces monstres, qui dominèrent un moment, pour anéantir les vertus, les talens, les arts, l'humanité; qui voulurent remplacer l'affabilité des peuples éclairés, par les fureurs de l'ignorance, la modération, la modestie, les grâces, par les excès, l'audace et la brutalité.

Outre le pont de Pontpol, qu'on passe sur une échelle, et le pont de la Nation, jadis pont du Roi, qu'il est urgent de réparer, il serait nécessaire d'en construire un, au lieu des jetées que dans l'hiver l'eau rend impraticables, en les surmontant de plus de six pieds. Le citoyen Noël Guerlogot s'y noya dans l'année 1792. Les communes de Motref, de Saint-Hernin et de Spézet, se servent de ce passage pour communiquer avec Châteauneuf. On le traverse pour se rendre de Châteauneuf à Gourin, au Faouet.

Le pont de Stervey, rompu dernièrement par les grandes eaux, intercepte toute communication entre une partie des communes du canton de Châteauneuf et le chef-lieu.

La route de Châteauneuf à Plounévez, celle de Plounévez au Huelgoat, sont impraticables dans l'hiver.

Si la route de Quimper à Châteauneuf était terminée, le passage des troupes pour Morlaix serait plus court et plus facile.

Dans Châteauneuf, toutes les rues sont à repaver. On pave dans cette commune avec du quartz, qu'on tire de Méné-Barès. Cette commune n'est qu'à un quart de lieue de la ville.

La fontaine de Saint-Julien est corrompue par les écoulemens des halles. On pourrait en diriger la source sur la place de la Liberté, profiter de ses eaux pour établir un lavoir nécessaire entre la halle et le jardin du citoyen Jean Lepage.

Une quantité de maisons, ruinées, abattues, infectent l'air de cette commune. Tous les toits sont couverts d'ardoises; elles viennent de Saint-Gouazec et de Spézet. Le principal commerce du canton consiste en bestiaux, cire, miel et chandelles.

Les halles sont grandes; il est urgent d'en réparer la charpente et la couverture. On pourrait aisément en faire l'acquisition pour la ville, à laquelle elles n'appartiennent pas. Les casernes sont assez bonnes.

Les prisons sont dans un état qui fait frémir. Nous avons cent fois remarqué qu'un homme présumé coupable, ne doit pas être traité comme un criminel, que jusqu'au moment de sa condamnation: il doit trouver dans sa retraite forcée, un air pur et les aisances d'une vie simple. Toutes ces demeures, dans le Finistère, dans toute la France, sont encore des cachots obscurs, le séjour de la brutalité, de la misère. C'est là pourtant que votre fils peut languir par une étourderie; c'est là qu'une indiscretion, qu'une calomnie, peuvent vous conduire. Howard mérita de sa patrie la statue qu'elle lui fit élever pour son bel ouvrage sur les prisons, pour avoir sacrifié sa fortune à parcourir, pour les connaître, pour les améliorer, ces demeures de l'humanité souffrante. Pourquoi n'existe-t-il pas dans chaque département en France un homme chargé par le gouvernement d'inspecter ces lieux de douleur, et d'y donner aux détenus les consolations et les secours, qu'un malheureux, que le coupable même, a droit d'attendre? Serons-nous toujours des barbares? Et cette voix céleste, cet accord des bons cœurs qui prêchent la compassion et l'indulgence, seront-ils sans effet, dans un pays qu'on veut régénérer? Que de bien nous avons à faire pour réparer les maux de nos guerres civiles, pour réparer nos torts envers l'humanité!

On ne trouve à Châteauneuf aucune maison de charité, aucun hospice. Un homme y fait avec zèle, avec intelligence, les doubles fonctions de médecin et de chirurgien: il se rend à toute heure chez l'homme de ville, ou dans les campagnes éloignées, partout où ses talens peuvent soulager l'humanité souffrante; mais il est très-âgé, mais il n'a pas d'élève qui le remplace.

Il y a trois églises et trois cimetières dans l'intérieur de la ville. La police ne détruit pas cet étrange abus, et l'existence des vivans est compromise par des exhalaisons pestilencielles.

1 La seule ancienne et remarquable est celle de Notre-Dame-des-Portes. Le style gothique de son architecture me paraît accuser le quatorzième siècle. Cette église est attenante aux ruines de l'ancien château des sires de Châteauneuf, forteresse importante et dont la position était très-avantageuse. Il n'en reste que quelques pans de murs en ruine et le pied de deux ou trois tours. (F.)

Il y a dix-huit foires par an à Châteauneuf.

Les terres du voisinage sont bonnes ; les meilleures, sur les bords de l'Aulne, sont brûlées par les écoulemens des mines de Poullaouen et du Huelgoat. Le citoyen Claude Hervé, officier municipal, atteste que depuis 10 ans il a perdu de 6 à 7 journaux de terre, par les vapeurs qui s'exhalent de la rivière. L'Aulne, très-poissonneuse, il y a quelques années, cesse de l'être depuis que les mineurs ont repris leurs travaux : il n'est pas rare de trouver au printemps des poissons morts à sa surface.

Il y a beaucoup de moutons dans les communes de Laz et de Spézet, très-peu dans celle de Châteauneuf. Il est réel que tour-à-tour les habitans de ces cantons sont obligés de surveiller la nuit les champs voisins de la forêt de Laz ; les loups, les sangliers, les daims et les chevreuils, des cerfs, etc., y causeraient d'affreux ravages, sans cette sage, mais pénible précaution. On les éloigne, en prolongeant dans l'air des hurlemens aigus, sauvages, semblables à ceux qui retentissent dans les montagnes de la Suisse et de l'Apennin ; par les feux brillans qu'on entretient toute la nuit ; par des coups de fusils qu'on tire de tems en tems, quand on peut avoir des fusils ou se procurer de la poudre. Les paysans sont à présent sans armes. La forêt qui domine sur d'énormes rochers de granit, sur des cavernes, sur des grottes profondes, offre des retraites aux malfaiteurs, qui, s'ils savaient trouver des armes chez ces laboureurs, iraient les enlever la nuit.

Les terres de Châteauneuf ne produisent point de froment ; elles sont pauvres en jardinage, en cidre : le sarrasin qu'on y consomme, vient de Scaër. On y porte des cendres en échange de cette denrée.

Avant la guerre affreuse des chouans, on vivait heureux dans ces contrées. On y dansait souvent ; des fêtes, des courses, des combats poétiques, égayaient tous les mariages ; la gaité fuit avec l'innocence et la paix, ses inséparables compagnes.

Malgré la grossièreté de quelques individus, on sent que ce pays perdu n'a pas éprouvé les fureurs de la révolution, comme le reste de la France. On n'y vit point couler le sang humain ; on y dormait sous Robespierre. Bons habitans de ces contrées, bénissez les déserts, les monts et les forêts qui vous séparent du reste des

humains ! Les sangliers, les loups qui ravagent vos champs, sont moins à craindre que les hommes, et beaucoup plus sensibles qu'eux.

Rien de plus champêtre, de plus riant, de plus pittoresque, que les environs de Châteauneuf ; tous les grands tableaux qui vous frappent, sont terminés par la masse immense des montagnes Noires ; la forêt de Laz les couronne, rehausse l'éclat d'un ciel fort éloigné, et fait ressortir les couleurs variées des beaux tapis qui descendent jusqu'aux rives de l'Aulne.

Du pied de Notre-Dame-des-Portes, on jouit d'un des beaux points de vue que j'aie trouvé dans mes voyages.

L'Aulne dessine un demi-cercle autour des plus riants côteaux, du plus élégant paysage ; ses rives sont bordées de prairies, couvertes de bosquets, surmontées de chaumières, de jolis parcs et de petits jardins. Plus loin on aperçoit, au milieu des feuillages, le vieux château de Trévaré. Ce monument prépare à l'aspect redoutable d'immenses rochers, aux pieds desquels circule la rivière : des vapeurs sombres viennent s'y reposer, des vols de corbeaux les surmontent ; plus loin les masses ondées de la forêt se confondent avec les nuages. J'ai vu des scènes plus augustes, mais jamais de plus variées.

Notre-Dame-des-Portes est une chapelle entourée de vieux arbres consacrés par la piété de nos pères. Cette vierge fut trouvée dans le cœur d'un chêne énorme. J'ai vu la niche qu'elle occupait : son image d'argent a disparu. Le soldat qui la ravit sera puni sans doute comme celui qui fit souper Auguste du produit d'une des cuisses de la déesse Anaitis. Un bois sacré descend jusqu'au rivage par une pente de 5 à 600 pieds, sur laquelle on a pratiqué des allées. C'est là que, dans les nuits, on voit errer Notre-Dame-des-Portes en robe blanche, éblouissante de lumière. Le frottement de sa robe de soie se fait entendre au loin dans la campagne : cette apparition annonce de beaux jours, d'amples récoltes et des succès à ses fidèles adorateurs. On n'ose pas alors approcher de l'enceinte ; on s'agenouille, on s'humilie ; on chante une hymne en l'honneur de la vierge ; on se retire enfin à reculons, et sans tourner le dos à la déesse. Ainsi nos bons aïeux sortaient jadis des forêts druidiques.

On ne peut voir un chêne plus auguste, de plus nerveuses rugosités, de branchages plus étendus, un tronc plus vénérable que celui qui renferma l'image de la vierge des Portes.

Les prêtres catholiques n'ont pu détruire l'ancien respect de nos ancêtres pour cet arbre religieux : il était l'emblème de la force, de la durée, de l'Être suprême. La massue d'Ogmios était faite d'une de ses branches ; il couronnait celui qui protégeait la vie d'un citoyen. La plus sévère punition que pût subir un gentilhomme breton, quand il s'était déshonoré par une lâcheté, par une bassesse, était, il y a peu de tems encore, la destruction de la longue allée de chênes qui conduisait à son château. Le désespoir alors frappait toute sa famille : on le fuyait comme un proscrit, comme une victime dévouée aux enfers, comme ces criminels auxquels la sévère religion de nos ancêtres défendait d'accorder le feu et l'eau ; qui n'avaient de ressource que celle de se cacher dans des cavernes, de fuir chez l'étranger, où le remords, *Esus et Tanaris*, les poursuivaient encore, quelque obscure, quelque reculée que fût leur retraite désespérée.

Je jouis, en revenant de Châteauneuf à Carhaix, d'un de ces effets de lumière qui frappent quelquefois les voyageurs, en leur causant toujours une nouvelle surprise et de nouvelles jouissances. Un brouillard très-épais chargeait l'atmosphère ; l'obscurité régnait autour de nous ; dans le lointain, le soleil perçait un épais nuage, et colorait Cléden et Saint-Hernin ; les clochers, les sommets dorés se rapprochaient : nous distinguions les arbres, les fossés et les brillans de la rosée, à des distances où, dans une autre position du ciel et de l'atmosphère, nous n'eussions aperçu que des masses obscures. Ces grands effets de la nature m'enchantent comme les hardiesses d'un grand musicien, comme la fougue de Rubens, comme la poésie d'Homère et des prophètes.

Je m'arrêtai quelques momens à la municipalité de Landeleau. Elle tient ses séances dans une chapelle longue de douze pieds,

¹ Il y a un Calvaire remarquable dans le cimetière de Cléden. Il est accompagné de statues en Kersanton bien travaillées, et dont les costumes sont ceux du seizième siècle. L'église paroissiale date de cette époque ; la maîtresse vitre en est fort belle et a conservé tous ses vitraux. (F.)

large de neuf, sans parquet, sans armoire, et sans autre ouverture qu'une fenêtre d'un pied de haut sur huit pouces de large. Une tombe de granit lui sert de table ; les papiers sont posés par un trou sous l'autel, où l'on voit le matelas de pierre où Saint Telo se reposait, quand, monté sur un cerf, il avait achevé de parcourir la paroisse qu'il protégeait.

On porte à 1000 individus la population de Landeleau. Cette commune n'a qu'une lieue de long sur une demi-lieue de large : elle demande la réparation indispensable du chemin qui mène à la mine du Huelgoat. Dans quelle mal-propreté, dans quelle misère vivent les habitans de Landeleau ! quelle eau bourbeuse dans leur fontaine ! quels chemins vicinaux ! Le pont si nécessaire, nommé Pont-ar-Gudon, dans la commune de Collorec, est impraticable à présent.

Rien de remarquable d'ailleurs dans ce canton. On a l'usage, comme à Châteauneuf, de placer la tête des morts dans de petites niches de bois, qu'autrefois on couvrait de fleurs et de couronnes, qu'à présent on arrose d'eau bénite.

On voit dans le cimetière de Saint-Telo, la tombe de Kersanton, du marquis de Mesle, seigneur de Châteaugal, à une lieue de Landeleau : il est armé de pied en cap ; sa tête pose sur un oreiller ; il porte une espèce de fraise, et ses cheveux bouclés s'évasent en larges ailes de pigeon. La gravure devrait nous conserver tant de costumes bizarres, étrangers à la France, qui chargent les tombeaux et les vitraux de la Bretagne. Malgré les ravages des derniers tems, on en trouverait encore une très-grande quantité ; ils serviraient au moins à l'histoire de l'art, puisqu'on renonce à celle des familles.

Je donnai quelques soins à la bibliothèque peu précieuse de Carhaix ; et j'allai visiter les riches mines de Poullaouen et du Huelgoat.

¹ Ce tombeau a été démoli et ses fragmens posés sans ordre au pied de la croix du cimetière de Landeleau. On y voit encore la statue dont il était surmonté. Elle représente François du Châtel, seigneur de Châteaugal, dans le costume militaire de son tems. Ce seigneur mourut vers 1612. Il est un des héros d'une ancienne ballade bretonne que j'ai publiée, tome 2 de mes *Antiquités du Finistère*. (F.)

Je crois devoir donner ici l'extrait d'un mémoire fait par M. Laumont, inspecteur-général des mines de France, sur plusieurs filons métalliques de la Bretagne. Il fut lu à l'Académie des Sciences : imprimé dans le Journal de Physique du mois de mai 1786. Il contient des observations intéressantes sur les mines de Poullaouen et du Huelgoat.

J'y joindrai quelques détails de tems et de localité, qui compléteront l'idée qu'on doit se faire des richesses que ces deux mines nous fournissent.

Extrait d'un mémoire de Laumont, inspecteur-général des mines de France. (Journal de Physique, mai 1786.)

« Je m'arrêterai davantage sur la mine du Huelgoat, où j'ai trouvé l'acide phosphorique dans une espèce de galène, dans plusieurs mines de plomb spatique, et sous forme de sel acide phosphorique martial. Je finirai par quelques détails sur un quartz disposé en lames quarrées, qui n'a pas encore été décrit. »

Les bons filons de mine dans la Bretagne paraissent couler du nord au midi, dans une direction perpendiculaire à celle des schistes qu'ils traversent.

Les filons de Poullaouen et du Huelgoat sont dirigés du nord au sud. Ils existent dans des roches feuilletées, granitoïdes : elles ont eu vers 1760 une exploitation considérable.

Les productions utiles de la mine de Poullaouen, sont :

« 1.^o La galène à grandes facettes, donnant généralement peu d'argent (une once par quintal), mais riche en plomb, et très-facile à traiter. »

Celles qui intéressent le naturaliste, sont :

- « 2.^o Des pyrites martiales, chatoyantes, très-agréables ;
- « 3.^o De la blende brune feuilletée, et en cristaux noirs très-brillans ;
- « 4.^o De belles cristallisations de quartz ;
- « 5.^o Du spath calcaire rhomboïdal à sommets obtus ;
- « 6.^o Du spath perlé ;
- « 7.^o De la stéatite. »

Les productions utiles du Huelgoat, sont :

« 1.^o Les galènes à grandes et petites facettes, quelquefois chatoyantes, souvent mêlées de mine de plomb tessulaire. Elles donnent en grand environ 55 livres de plomb sur 100 livres de minéral trié et lavé, et depuis 2 jusqu'à 4 onces, et quelquefois plus d'argent par quintal.

« 2.^o Une ocre martiale, et une terre noire, légère comme la suie, connue sur la mine sous le nom de terres rouges. Elle a donné depuis 2 jusqu'à 16 onces d'argent par quintal de terre, et quelques livres de plomb.

« 3.^o Je crois devoir rapporter ici des morceaux d'ocre d'un brun-jaunâtre, parsemé d'argent natif, que M. Sage dit, dans la nouvelle édition de ses ouvrages, tom. 3, page 247, avoir été trouvés en assez grande quantité, dans les mines de Poullaouen.

« On ne l'avait jusqu'ici reconnu dans ces mines (le plomb) que minéralisé par le soufre et par l'acide méphitique ou air fixe ; j'y ai trouvé l'acide phosphorique comme minéralisateur, et son passage à l'acide sulfureux. J'ai pris de la belle mine, d'un brun-rouge, transparente, du Huelgoat, et j'en ai tiré du phosphore. J'ai traité de même celles en aiguilles, en canons, la mine de plomb grise en houppes, celle fleurs de pêcher, et elles m'ont donné pareillement du phosphore. J'ai essayé la mine de plomb en canons noirs, une variété de galène, et j'en ai tiré du soufre et du phosphore. J'ai essayé la mine de plomb blanche et transparente, elle n'a produit que de l'air fixe. »

Le local dans lequel sont placés les établissemens de la mine de Poullaouen, n'a rien de remarquable ; il est environné de montagnes pelées : les scories, les cendres et la fumée ajoutent encore à l'aridité de cet aspect.

Le bâtiment principal, habité par les officiers de la mine, est imposant, d'une assez bonne architecture ; il frappe surtout dans un pays où l'on ne voit que des chaumières.

Les roues immenses qu'on aperçoit sur le grand chemin, les longs appentis couverts d'ardoises, les forges, les magasins où sont déposés les outils, la demeure des ouvriers, les chantiers, les

cuves nécessaires aux lavages, les beaux chevaux et les voitures employés aux différens travaux; tout annonce une grande manufacture.

Deux milles quatre cents hommes, femmes et enfans, sont employés aux travaux de la mine.

Tout ce qui peut être utile à l'exploitation, se fabrique sur les lieux: on en excepte les grosses pièces de fonte, les manivelles de roues, etc. qu'on fait venir d'Indret.

Les ouvriers travaillent 12 heures de suite à la fonderie, et se reposent 24 heures. Les établissemens en général occupent un espace d'un quart de lieue de long sur 600 toises de largeur.

La fonderie du fourneau à manche est un édifice de 40 pieds de long sur 30 de large; il a 2 cheminées et 4 fourneaux: jadis on employait 5 fourneaux à reverbère dans ce bâtiment: il n'y en a que 3 qui servent à présent.

La laverie sur les grilles, la laverie aux cribles, le bocard où l'on broie le métal à l'eau, sont trois autres édifices considérables et bien entretenus: dans la laverie des tables, où le minéral réduit est lavé, on n'emploie que des femmes et des petites filles.

Le puits principal de Poullaouen a plus de 600 pieds de profondeur: le plomb est communément mêlé de soufre, d'arsenic, de zinc, et d'autres semi-métaux: des quartz, des schistes, forment la gangue du filon qu'on exploite. Ces filons ont ici de 24 à 30 pieds de puissance: les veines sont quelquefois de 4 pieds massifs de minéral.

On lave les minerais passés par des cribles de 2 à 2 lig. et demie de maille, sur des caisses allemandes nommées Schlamgraven.

Le plomb s'écoule dans des lingotières de 3 pieds de long sur 5 pouces de large et sur 4 de profondeur; ce qui donne un lingot de 68 à 70 livres.

Le fourneau à manche a, depuis le sol jusqu'au point de la charge, 5 pieds de hauteur, 3 pieds de profondeur, et de 20 à 22 pouces de largeur: derrière est placée la tuyère; sur le devant, le bassin qui reçoit les matières fondues.

Les soufflets ont 10 pieds de long sur 3 à 4 de large; ils se meuvent, à l'aide d'une roue mue par l'écoulement des eaux du bocard, qui fait aussi marcher les trompes d'affinage.

Les fourneaux sont de granit; la chaleur le fond quelquefois: c'est cependant la meilleure pierre qu'on puisse employer à cet ouvrage.

La brasque dont on se sert ici pour recevoir les scories et le plomb fondu, est composée de deux parties; de poussière de charbon, et d'une partie de terre argileuse, mêlées, pilées, passées par un tamis: on l'humecte, on la coupe, on la prépare, afin qu'elle puisse s'agglomérer dans la main sans qu'elle soit trop humide: on la jette alors dans le fond du fourneau; on l'aplatit avec des pilons de fer. Ce mélange, ce travail se renouvelle tous les mois.

Les fourneaux d'affinage sont au nombre de 2, dont la base est de 12 pieds: l'intérieur de ces fourneaux a 7 pieds de diamètre. La coupelle se fait ici de cendres de vigne lessivées, qu'on tire de la Rochelle: on les mélange d'un huitième de sable ferrogineux: le plateau d'argent, résultat de l'affinage, est de 60 marcs, quand on a placé dans le fourneau 16 milliers de plomb, provenant des fourneaux de reverbère. Le bâtiment où se fait ce travail a 30 pieds de long sur 24 de largeur.

La mine de Poullaouen donne 5 gros d'argent par quintal de plomb; celle du Huelgoat, 3 onces 2 à 4 gros et plus par quintal. Ainsi la mine du Huelgoat est plus riche en argent; elle l'est beaucoup moins en plomb.

Dans les exploitations, on a trouvé des racines de gros arbres à 30 pieds de profondeur.

N'est-il pas singulier qu'il n'existe pas à Poullaouen un cabinet où l'on puisse étudier les produits de ces deux mines? Les morceaux les plus curieux ont été donnés aux anciens entrepreneurs, dispersés dans les cabinets de Paris, portés en présens chez les ministres, confondus avec les minéraux de la Saxe, de la Suisse, etc. Ces grandes collections peuvent être d'un intérêt général; mais elles n'apprennent rien de particulier, de fixe, de certain: on ignore communément à quel sol, à quel ciel appartient l'objet d'histoire naturelle qu'on étudie. Sans proscrire les grands rassemblemens, je voudrais qu'on trouvât dans chaque département des montres de tous ses produits. Je ne cesse de citer pour exemple le cabinet du ministre Sprengli, près de Berne.

On y voit tous les oiseaux de la Suisse, des échantillons de tous les bois, de toutes les graines, de tous les minéraux, des pierres de cette contrée, sans aucun mélange étranger. On prend chez lui des idées justes et précises; et l'on ne confond pas, comme je l'ai vu faire à des gens à réputation, les animaux, les minéraux, les coquillages de la Norvège, avec ceux qu'on recueille sur les rivages de Madagascar ou dans le détroit de la Sonde. Les administrateurs de Poullaouen m'ont assuré qu'on n'aurait plus de reproches à leur faire sur l'impardonnable négligence de leurs prédécesseurs, et qu'ils conserveraient ce qu'ils découvraient de curieux, sans permettre aux amateurs de l'enlever.

Le citoyen Pourcelet, dont j'ai déjà parlé, n'était pas riche en grands morceaux, mais il avait des échantillons rassemblés depuis long-tems, des mines du Huelgoat et de Poullaouen. Il vient de mourir: je ne sais ce qu'est devenue sa petite collection, mais il m'en a donné des montres que je conserve.

Le citoyen Schreiber, inspecteur des mines, était à Poullaouen pendant le séjour que j'y fis. C'est un homme froid mais aimable.

Je n'eus qu'à me louer des soins, des attentions, des honnêtetés que je reçus des chefs, des directeurs, etc. qui vivent à Poullaouen. Le citoyen Balosse eut la complaisance de m'accompagner à la mine du Huelgoat.

On traverse, en s'y rendant, la commune de Locmaria, la montagne du bois de Corbier. La route est détestable. il est aisé de se convaincre, à la couleur jaune des arbres, des prairies qui bordent la rivière, du tort qu'apportent à ces contrées les écoulemens de la mine.

La commune de Locmaria demande la réparation du chemin qui conduit à Morlaix, et la construction d'un pont à Saint-Michel. Elle voudrait aussi qu'on mit en état de service la route qui conduit à Poullaouen; c'est par elle que le Huelgoat verse ses produits; on les transporte à dos de cheval: ces animaux chargés s'étendent dans cette traverse.

On vit tranquille dans la commune de Tournée. Ses habitans travaillent aux deux mines: on y soigne un grand nombre d'abeilles; la terre n'y produit point de froment, mais du seigle, de l'avoine et du blé noir.

Cette commune, entourée de forêts, voit tous les jours dévorer ses bestiaux par les loups, et n'a pas d'armes pour les éloigner.

Les hommes sont vêtus de berlinge; les femmes de vêtements à longues queues, qu'on appelle manchou: elles portent communément une coiffe de toile sous une coiffe de molleton.

Le Huelgoat est à cinq quarts de lieue de Poullaouen. Le premier établissement de la mine qu'on trouve en s'y rendant, se voit sur la montagne de Poulabas: c'est une machine à molette, établie sous un appentis d'environ 60 pieds de long sur 44 pieds de largeur; il est couvert d'ardoises et bien bâti; la charpente est de bois de chêne: les leviers de cette machine ont, depuis l'anse de l'arbre vertical, jusqu'au point où les chevaux sont attelés, 19 pieds 5 pouces de longueur; la machine a 42 pieds de diamètre; les bassicots descendent jusqu'à 100 pieds; la galerie d'écoulement a, du nord au midi, 550 toises de longueur; le câble qu'on emploie a 3 pouces de diamètre, il dure 10 mois; les molettes ont 5 pieds de hauteur sur un pied de largeur.

La matière contenue dans le bassicot, pèse brute de 5 à 600 livres; quand la machine est bien servie, elle peut extraire de 20 à 25 charges par jour.

Le point de vue qu'on a de la montagne de Poulabas, est agréable et varié, terminé par les montagnes d'Arès: des rochers

1 Les filons métalliques de Poullaouen et du Huelgoat ont été découverts par des mineurs allemands, vers le milieu du quinzième siècle. Ces hommes industrieux et déjà, dès cette époque, versés dans les sciences chimiques et minéralogiques, étaient venus en Bretagne dans l'espérance d'y faire, sous le rapport de leur art, quelques découvertes lucratives. Leur attente fut remplie; ils obtinrent du Duc, souverain de cette province, le privilège d'exploiter à leur profit les mines qu'ils avaient découvertes, moyennant une certaine redevance. Depuis ce tems les filons de plomb-argentifère de Poullaouen et du Huelgoat ont été exploités presque sans interruption et produisent toujours un riche minéral.

La mine du Huelgoat, dont les établissemens accessoires sont considérables, produit principalement le plomb sulfuré, nommé communément Galène. On sait que cette espèce est toujours combinée avec une assez forte proportion d'argent. La variété, connue particulièrement sous le nom de Galène à grains d'acier à cause de sa cassure grenue, polyédrique et brillante, est celle qui est la plus riche en argent. Cette même mine contient encore des plombs carbonatés (plomb blanc), phosphatés et arseniatés. Le plomb molybdaté (plomb jaune ou plomb lenticulaire) et le plomb chromaté (plomb rouge) ne s'y sont pas encore trouvés.

Récemment on y a découvert de l'argent chloraté; cette substance qui se présente sous l'aspect de petits cristaux verts est un minéral fort riche. On y a aussi rencontré quelques échantillons d'argent natif capillaire et dendroïde.

La plus grande profondeur de cette mine est de quatre cents pieds. (F.)

dépouillés bornent la vue au nord ; le reste des terrains qu'on aperçoit est formé d'un vaste amas de collines assez bien cultivées, couronnées d'arbres et de clochers agréablement disposés.

On descend à l'endroit où sont situés les magasins, les forges, les bocards, les laveries, les logemens des chefs. La machine hydraulique, dont les tirans s'étendent à 200 toises, a 36 pieds de diamètre ; elle est mue par l'eau de l'étang du Huelgoat, qui s'y rend par un canal souterrain de 2600 toises ; la largeur du canal est de 6 pieds à la surface et de 3 pieds au fond. Il a trois pieds de profondeur ; l'eau coule sur un lit de granit ; elle agite plusieurs rouages qui servent à l'épuisement des sources intérieures, à piler les matières, etc. ; elle s'écoule après dans les vallons, et va se perdre dans la rivière de Plaudonen, à 300 toises. Cette petite rivière se joint plus bas à l'Aulne.

Il n'y a point de fonderie au Huelgoat : on y lave le minéral, on le transporte à Poullaouen, à dos de cheval.

Tous ces établissemens sont placés sur le penchant d'une colline entourée d'arbres, dans un site qui me rappela par ses vapeurs, par le bruit des chutes d'eau, par la forme des bâtimens, par leurs boiseries de sapins, par l'air d'étrangeté, de solitude, de tout ce qui environnait ces habitations si calmes, si sauvages, des petits cantons de la Suisse, près de Saint-Gal, dans l'Apenzel, au milieu des rochers, des cascades, de riches tapis de verdure, et des forêts qui couronnent les monts, en ménageant dans les vallées un jour sombre et religieux.

L'inspecteur de la mine me reçut très-honnêtement. C'est un Allemand, jeune encore : sa femme, un enfant au berceau, sa flûte, une guitare, Hubert Gesner et Zacharie, lui font passer de doux momens dans ces demeures solitaires.

Nous nous rendîmes à la commune du Huelgoat, par une route variée, par des montagnes de granit et des chemins fort

1 Lorsque je visitai cette mine en 1833, l'inspecteur qu'y a vu Cambry ne pouvait pas sans doute être encore le même que celui que j'y trouvai et qui m'y reçut avec beaucoup de politesse. Cependant, chose fort singulière, tout ce que Cambry dit du sien est absolument applicable au mien : c'est un Allemand, jeune et cultivant les arts. Je vis dans sa chambre une flûte, une guitare, un piano, des cahiers de musique et des livres parmi lesquels je remarquai les œuvres de Goëthe et de Gesner. (F.)

difficiles. Rien d'exécration comme les pavés de ce chef-lieu de canton ; il n'est aucune voiture qui ne versât en le traversant : il y a 3 et 4 pieds du niveau de la rue au fond des boueuses ornières qui s'y sont pratiquées par la négligence des habitans. Que de ruines ! que de misère !

Il y a plus de 20 ans qu'on demande un chemin qui conduise du Huelgoat à Morlaix.

Les ponts des environs sont dans un état déplorable.

La halle a besoin de réparation. Point de fontaines dans la commune, mais l'eau des environs est bonne.

Le principal commerce y consiste en bestiaux, en moutons, en miel. Le pays est sans manufactures, sans tanneries. On y voit beaucoup de mendians.

La tradition conserve dans ces lieux le souvenir de l'énorme château d'Artus : des rochers de granit entassés donnent l'idée

1 Il reste dans ces lieux plus qu'une tradition à l'égard de ce château d'Artus. On en voit encore les vestiges au sommet d'une montagne séparée du bourg du Huelgoat par une vallée profonde. A la manière dont en parle Cambry, je suis certain qu'il n'a pas pris la peine d'aller les visiter. Ces vestiges consistent en un vaste retranchement de terre en forme de trapèze, il est élevé de près de quinze pieds et environné d'un fossé. Vers l'une de ses extrémités est une butte artificielle, tronquée à son sommet et dont la base est entourée d'un fossé particulier. On distingue encore sur le haut les traces d'une grosse tour octogone ou Donjon qui y était bâtie.

Les fortifications de ce genre sont fort communes en Basse-Bretagne, et il n'y a pas manqué non plus de gens qui, ne pouvant rien voir d'ancien sans y rattacher aussitôt les Romains, en ont fait des fortifications romaines, des camps romains. Mais les personnes judicieuses et instruites n'y retrouvent en rien les systèmes de la fortification ni de la castrametation romaines. Ces lieux fortifiés l'ont donc été par les aborigènes, par les Celto-Bretons eux-mêmes, et nous avons même de fortes raisons pour croire que ce peuple était dès les premiers siècles de notre ère, beaucoup plus avancé dans l'art de la fortification, qu'on ne l'était en même tems dans les autres parties de la France. Nous avons le projet de développer plus longuement nos idées sur ce sujet et de les appuyer de nombreux exemples dans un ouvrage spécial.

1 Pour revenir au château ou camp d'Artus que l'on voit près du Huelgoat, nous répéterons ici ce que nous en avons déjà dit ailleurs ; nous le considérons comme le chef-lieu, l'habitation principale d'un Jarle ou Comte indépendant, du 5^e ou du 6^e siècle. On pourrait peut-être pourtant le rattacher, d'après le nom qu'il porte, à quelque souvenir, à quelque tradition du célèbre roi Artus, l'un des héros de la table ronde, mais nous devons faire observer aussi que dans les tems anciens beaucoup de Rois ou chefs bretons ont porté le nom d'Artus et qu'il est à peu près impossible de spécifier ici lequel de tous ces chefs l'a fait imposer au fort du Huelgoat.

1 Tout le sol des alentours du Huelgoat est granitique. On y voit dispersés en grand nombre de gros blocs de granit arrondis en ovales. Dans plusieurs endroits, sur le flanc des collines,

de ses vastes murailles : on doit y trouver des trésors gardés par des démons, qui souvent traversent les airs sous la forme d'éclairs ; de feux folets, en poussant quelquefois des hurlemens affreux ; ils se répètent dans les forêts, dans les gorges du voisinage. L'orfraie, la buse et les corbeaux sont les seuls animaux qui fréquentent ces ruines merveilleuses.

Le citoyen Mathurin Grillaud a partagé les morceaux d'un grand vase d'or, trouvé par son père, en bêchant un champ nommé *Toul-a-Houat*. Ce fait m'est attesté par toute la commune et par la municipalité.

Les loups, les sangliers, et le gibier en général, sont fort communs dans les environs du Huelgoat.

L'étang fournit des poissons excellens ; carpes, tanches, truites, peu d'anguilles : il a plus de 600 toises de long, 200 toises de largeur, 19 à 20 pieds de profondeur : ses eaux lui sont fournies par la petite rivière de Saint-Guinés et par le ruisseau de Goazalés ou de Kervisien. La chaussée qui les soutient est large et forte ; une partie de ses eaux passe dans le canal qui fait jouer les machines de la mine, l'autre s'échappe avec fracas par une chute de plus de 60 pieds, à travers des plus gros rochers ; elle disparaît et ne se montre à l'œil qu'à 7 à 800 pas dans le vallon, au pied de la montagne. Ces rochers entassés de 20 à 30 pieds, et 50 pieds de diamètre, sont arrondis, polis, comme des cailloux roulés : ils sont sans doute les débris d'une montagne énorme, dont les filtrations, dans un tems prodigieux, auront miné les bases : la terre au loin est couverte de ses débris. Que de siècles il a fallu pour que les eaux du ciel aient arrondi toutes ces surfaces ! Elles ne peuvent l'avoir été par d'autre frottement. L'Océan en fureur ne pourrait pas les agiter : ces masses se couvrent, se supportent, s'amoncellent ; c'est un des grands boule-

le versant des vallons et notamment près du moulin de l'étang, ces énormes masses sont entassées, empilées les unes sur les autres dans le plus bizarre désordre. L'aspect extraordinaire qu'elles offrent à l'observateur lui font naître l'idée de quelque ancien cataclysme qui aurait remué et bouleversé de fond en comble ces gigantesques rochers. La forme sphéroïdale de ces blocs granitiques a long-tems embarrassé les minéralogistes et les faiseurs de théories géologiques ; il paraît démontré aujourd'hui qu'elle est due aux lois d'une cristallisation ou plutôt d'une aggrégation particulière au granit. (F.)

versemens de la nature, une incontestable démonstration de la durée infinie de notre monde.

Les montagnes de Lauter Brunen, celles que séparent le Trient, la Drance, les voûtes sous lesquelles le Rhône disparaît, sont plus imposantes peut-être, mais des torrens, des fleuves impétueux les rompent, les divisent. Ici l'étang a trop peu de moyens pour agir avec violence, et le tems seul opéra ces merveilles. On voit à Saint-Guinés une pierre de 18 à 20 pieds de diamètre ; l'eau de pluie, sans cesse agitée par le vent, l'a creusée à 8 pouces de profondeur sur une largeur de 4 pieds : l'eau renfermée dans le bassin guérit toute espèce de maux, les maladies de la peau surtout : on la boit, on s'en lave, on voudrait s'y baigner. Le tronc qui l'avoisine était toujours rempli. Cet effet des eaux n'est pas rare en Bretagne, on le trouve souvent répété sur la route de Concarneau à Pontaven, sur l'île Tristan.

A quelque pas de l'étang, sur la gauche, il existe une pierre en équilibre sur le sommet d'une autre pierre ; elle a 20 pieds de long, 16 de large et 13 d'épaisseur ; sans beaucoup d'efforts un homme seul la met en mouvement. Près de Trégunc, près de Tréguier, ce singulier hasard se renouvelle. Je sais qu'on le révoque en doute. Vingt épreuves m'en ont démontré la réalité. Le verre qu'on suspend à quelques lignes, est agité, frappé, quand elle se meut : la main qui la touche, peut en compter les battemens, les oscillations ; ce n'est point une illusion.

Je visitai les rives du canal, qui va faire mouvoir les grands rouages de la mine : il n'est point de site plus bizarre, plus varié, plus extraordinaire. Les prairies traversées par une onde agitée ; les grands arbres dont les feuillages se croisent, dominés par le clocher d'une église fort élevée ; l'eau du canal qui paraît immobile ; cette impression causée par les lieux sauvages, inféquentés,

Nous connaissons toutes ces pierres vacillantes, elles sont réellement monumentales et leur position en équilibre est le travail des hommes. Ces monumens celtiques se rattachaient à quelque dogme de la religion des Druides. On croit qu'elles servaient à consulter le sort, qu'elles étaient des sortes d'oracles dont ces prêtres interprétaient le sens d'après le nombre des oscillations qu'elles éprouvaient lorsqu'après avoir été mises en mouvement elles repré-
sentent leur état de repos.

Les îles britanniques possèdent beaucoup de monumens semblables, les antiquaires anglais les désignent par le nom spécifique de *Rocking-stones*. (F.)

tout contribua jusqu'à la nuit à me retenir dans ces lieux : je les quittai fort tard avec regret ; mais les sites que je parcourus en retournant à Poullaouen, la belle forêt de Plaudouel, celle de Boudoutrin, les accidens d'une route si variée me consolèrent du sacrifice que je venais de faire en m'éloignant du Huelgoat.

On a trouvé près d'un plateau que le citoyen Balosse m'indiqua, au milieu des forêts, des instrumens qui feraient croire à d'anciens établissemens, à des fonderies, etc. Ces instrumens n'existent plus ; on ne peut pas juger de leur antiquité : je rapporte le fait pour ne rien oublier, pour engager un curieux à faire quelques fouilles, quelques recherches dans ces lieux ; elles nous donneraient peut-être des résultats intéressans.

Le Huelgoat était une ville murée : les Ducs y possédaient un château fort¹ ; la forêt qui porte son nom était jadis d'une étendue prodigieuse, dit Ogée ; « puisque François premier, dans une ordonnance des eaux et forêts, rendue le 12 août 1545, prescrit d'en faire la coupe en 50 fois différentes. »

J'avais vu, j'avais traversé toutes les communes du district de Carhaix ; Cléden, Saint-Hernin, Plounévez-du-Faou.

Cléden, couvert de côteaux, de montagnes, terrains pierreux, peu cultivé.

Saint-Hernin ; riche en prairies, pays riant très-agréable, couvert d'arbres et de buissons, coupé par de jolis vallons.

Plounévez-du-Faou, qui ne le cède en rien à Saint-Hernin ; terrain couvert d'arbres fruitiers.

Je quittai le district de Carhaix, et par le chemin que j'avais eu le malheur de faire une première fois. Je revins à Morlaix ; le seul objet qui fixa mes regards dans cette route détestable,

¹ Je n'ai vu au Huelgoat aucun vestige, aucune trace de murs, de fortifications ni de château fort, quoique par sa situation avantageuse ce bourg bien fortifié puisse avoir été au moyen âge un poste difficile à forcer. Sur le bord du charmant sentier qui conduit à la mine, on voit seulement, au sommet d'une colline rocailleuse et boisée, les restes d'une de ces tours isolées qui remontent toutes aux premiers âges de la fortification française. Celle-ci est appelée par les habitans *Castel-Gibel*, château Gibel ; ce nom donne lieu à une observation singulière, mais dont pourtant nous ne prétendons rien déduire. La tour ou château dont il s'agit était bâtie au sommet d'une colline, et *Gibel*, en langue arabe, signifie montagne. (F.)

fut une chapelle ruinée, entourée de vieux ifs dont les sommets sont mangés par les vents ; il n'est pas de paysagiste qui ne la dessinât sur ses tablettes : les arbres de ces contrées s'inclinent tous vers le nord-est ; les vents du sud-ouest y dominent avec fureur, aucun arbre ne s'y déploie avec la force, la beauté, la richesse qu'il obtient dans les vallons et dans les bois ; la chapelle dont je viens de parler, et les troncs vénérables qui l'entourent ne sont pas éloignés de la commune de Squiriou.

Le citoyen Philippe, administrateur provisoire des mines de Poullaouen et du Huelgoat, m'avait remis l'état du produit réel de ces mines, depuis 1781 jusqu'au premier vendémiaire, an 3 de la République française.

Les produits de 1781 sont compris dans ce tableau :

Plomb marchand.	12,945,789 livres.
Argent ordinaire.	56,237 marcs.
Argent enrichi d'or.	13,696 marcs 5 onces 1 grain.

Aperçu du produit actuel par année.

Plomb marchand, environ.	1,350,000 livres.
Argent ordinaire au titre de 11 d. 23 g. de fin.	4,536 marcs.

Je ne restai qu'un moment à Morlaix, pour achever d'examiner sa curieuse bibliothèque ; et je partis pour Lesneven, en repassant par Pol-de-Léon.

Quand je me suis trouvé sur les rochers sauvages de la Bretagne, dans un climat toujours battu par les tempêtes, sous un ciel noir et rigoureux, entouré de déserts, de sable, de goémon, n'ayant pour compagnon que les oiseaux de mer qui sifflent en pêchant, en dessinant des cercles dans les airs, en tombant du ciel sur leur proie ; quand le silence auguste et redoutable qui régnait sur ces vastes plages, n'était interrompu que par la vague énorme qui se déployait en bouillonnant au milieu des rochers qui se prolongent

¹ Carhaix par sa position ne devrait pas être délaissée ; il serait important d'y placer quelque établissement qui pût la réveiller, l'empêcher d'être un désert en peu de tems. Ce poste militaire est de la plus grande importance ; tout le monde le fuit parce qu'il est sans ressources, et peut-être pour éviter l'esprit détestable de chicane, de division, de haine, de discorde, dont il fut de tout tems le théâtre. (G.)

dans la mer et se perdent à l'horizon; quand je cherchais dans une chaumière enfumée, quelque notice sur les mœurs, sur les antiques usages de la Bretagne, que la misère la plus profonde, les instrumens les plus grossiers, les vêtemens des premiers âges, des habitations telles qu'on en trouve chez les Lapons, dans la Californie, étaient les seuls objets qui frappassent ma vue; quand je cherchais autour de moi ces grands développemens du génie, cette vivacité d'esprit, ces grâces, cette pureté de langage, cette imagination brillante, ce savoir sans pédantisme, le doux échange de sentimens purs, délicats, sans lesquels la vie n'est qu'un supplice, je ne pouvais m'empêcher d'être surpris de l'incroyable différence que vingt lieues établissent quelquefois entre des hommes qui vivent sous le même ciel, sous les mêmes lois, sous la même religion.

DISTRICT DE LESNEVEN.

Les grands diamètres du district de Lesneven, sont de Plouguerneau à Sibiril, 8 lieues; de Saint-Eloga à Plouneour-Tréz, 4 lieues.

Il se partage en 9 cantons, composés de 28 communes. Les terres sur la côte sont les meilleures; elles produisent de l'orge et du froment dans une très-grande abondance: les seigles n'y réussissent pas aussi bien, quoiqu'on en ait en quantité dans l'intérieur du district. On cultive un peu plus de lin qu'il n'en faut pour la consommation des habitans; on y trouve fort peu de fruits, fort peu d'avoine, de sarrasin et de méteil; des choux, des panais, des navets, servent à la nourriture des chevaux et des bestiaux. Cléder et Plouescat fournissent des oignons, et partout on cultive quelques pois, quelques fèves. Les légumes du jardinage sont apportés de Roscoff au marché de Lesneven. Dans ce riche pays il existe pourtant des landes, des terrains marécageux, des terres en friche, dont on pourrait tirer un grand parti. Je ne connais que la Bretagne, où par l'agriculture, en défrichant des terres nouvelles, en les débordant à la mer, on puisse faire une grande fortune.

Les terres, plates en général, sont montueuses vers la côte; le sol est léger dans l'intérieur, mais profond; il est excellent près du rivage. Il est peu boisé, ou plutôt il ne l'est point; quelques mauvais taillis, des châtaigniers en petit nombre, les allées d'or-

meaux qui décorent les manoirs et les châteaux, séparés, éloignés, épars à de grandes distances, sont les seuls arbres qu'on y trouve. Il est inconcevable que le gouvernement n'oblige pas à replanter, à recouvrir un pays qui jadis était chargé de bois. On ne parle que des forêts, de la chasse d'Even, dans ces lieux mêmes où l'on ne trouve pas un arbre; le paysan ne brûle que du genêt, des landes et de la paille.

On cultive très-bien les terres, mais sans innovation, sans industrie, sans que jamais on n'ose s'écarter de la routine de ses pères. Cette multitude de préceptes, d'ingénieuses observations, de procédés donnés dans la feuille du Cultivateur, est nulle pour ces routiniers: attendons quelque chose du tems, des progrès insensibles de la lumière; les pommes de terre, dont les habitans de la côte commencent à sentir le prix, et qu'ils cultivent en abondance, prouvent qu'ils ne sont pas incorrigibles.

Les Armoricains ne travaillent qu'à la main: on emploie la charrue dans le reste des terres. Des chevaux servent au labourage.

Le goémon, sur le rivage, le fumier ordinaire, et les cendres, sont les seuls engrais qu'on emploie.

Le pays est coupé de ruisseaux assez forts pour faire tourner des moulins, mais il n'existe pas une rivière dans le district de Lesneven; les fontaines y sont fort rares; à la côte surtout, où l'eau de mauvaises sources est la seule qu'on puisse se procurer.

Malgré la richesse de ces contrées, l'habitant des campagnes ne jouit ni de plus d'aisance ni de plus de propreté; sa nourriture, sa maison, à quelques exceptions près, sont les mêmes que dans les autres parties de la Bretagne. Ils fatiguent leurs beaux chevaux dans des routes de traverse, qui jamais ne sont réparées. Une multitude de chaussées, celle de Pontamer, commune de Plouider surtout, ont besoin d'être relevées.

Pont-Christ, qui sert à la communication de Plouescat, de Cléder et de Sibiril avec Lesneven, a coûté la vie à des cultivateurs, qui portaient au chef-lieu leurs grains de réquisition.

¹ Ce pont, en mauvais état depuis un grand nombre d'années, était effectivement un passage fort dangereux. Il est remplacé aujourd'hui par une large digue fort bien exécutée.

Pontarglaouet, nécessaire aux communes de Kerlouan, de Saint-Frégan, de Guissény, rompt une multitude de voitures, et donne des écarts aux bœufs et aux chevaux qui les traînent.

On travaille à la réparation des grandes routes, celle de Pol-Léon est en bon état; celle de Brest est passable jusqu'à Gouesnou. Il n'y a rien à faire à la route de Landerneau; on va combler quelques ornières qui la rendent incommode jusqu'à Ploudaniel. On ne peut surtout se dispenser de rétablir et de ferrer le chemin de Pontusval¹; il sert à transporter les denrées qu'on importe dans ce petit port, et celles qu'on fait passer à Brest, à Rouen, à Bordeaux, etc.

Le district de Lesneven ne possède aucune manufacture. Il existe une papeterie à Brézal, commune de Plouneventer; mais faute de chiffons, elle ne travaille plus.

Peu de commerce dans cet arrondissement: on exporte pourtant des fils blancs; on y vend les plus beaux chevaux de l'Europe, quand le reste de la Bretagne ne produit que des animaux dégénérés; et qu'en face, à quelques lieues des côtes du Léonnais, dans l'île d'Ouessant, on trouve les plus petits chevaux de l'Univers. La Bretagne est si montueuse; ses aspects, ses expositions si variés; les localités y produisent tant de variétés, que, suivant l'observation d'un habile naturaliste, des plantes de la Norvège et du Midi sont indigènes en Bretagne.

Les chevaux sont nourris, à la côte, de paille d'orge, de fèves, de panais, de trèfle, de landes pilées avec l'herbe des champs; on ne leur donne ni avoine ni foin; en ville, on les nourrit et de foin et d'avoine.

et qui, outre la commodité comme voie publique, a présenté l'avantage de dérober aux invasions de la mer tout le terrain compris entre elle et le moulin du Rusquet, lequel a été depuis mis avantageusement en culture.

A la tête de cette chaussée, sont les ruines d'une petite chapelle gothique du 16^e siècle. Au delà, sur une petite hauteur qui domine le chemin de Plouescat, j'ai trouvé un Dolmen ou autel druidique dont la plate-forme est détruite. (F.)

¹ Cette route est maintenant fort belle dans toute son étendue, les rochers qui l'obstruaient ayant été détruits au moyen de la mine. (F.)

² Ce chemin, qui était réellement presque impraticable, est aujourd'hui en bon état. (F.)

Avant la révolution, on avait établi des haras au Menec, à Gouven, à Plounévez, à Plouider; des particuliers entretenaient de beaux étalons. Si l'on ne s'empresse de réparer nos pertes, quelle masse de richesses réelles la France a perdu pour jamais!

Cléder, Plouguerneau, Kerlouan, Guissény, produisent les meilleurs chevaux du pays.

Les vaches sont belles et fécondes, dans l'arrondissement que j'essaie de faire connaître: on y nourrit quelques moutons, peu de volailles; la côte est poissonneuse, mais les pêcheurs servent sur nos flottes et dans nos armées. On ne connaît aucun oiseau particulier; on prend des maquereaux en mer, mais en trop petite quantité pour qu'on en entreprenne la pêche en grand.

Les perdrix sont ici très-communes; on y trouve beaucoup de lièvres, de bécasses, de canards sauvages, une multitude de lapins nuisibles, point de sangliers, mais des loups.

On ne connaît aucune mine dans le district: mais des fragmens de minéraux, des pierres teintes, de couleur ferrugineuse et cuivrée, des cristaux améthystés, les eaux minérales de la chaussée de Brézal, commune de Plouneventer, de Carnarvily, dans la commune de Kernilis; tout me démontre qu'il en existe, et même en grande quantité.

Les granits employés dans les bâtimens, pour les pavés, viennent de la côte; ils sont de grains très-variés.

On trouve à Kerdouloch, des pierres mi-cassées, de couleur d'or; calcinées, elles donnent une poudre très-fine.

Dans la lande de Ploudaniel, il existe une espèce de Kersanton. Un naturaliste, à Lesneven, trouverait matière à ses observations. J'ai vu réunis dans un mur, près de la place de la Montagne, vingt espèces de granits, des schorls, du mica, des pierres de Kersanton, des cristaux colorés, des quartz, du tuffeau, une pierre nommée landifer, dans le pays, etc., etc.

La côte est garnie de rochers qui s'avancent au loin dans la mer; elle est coupée par une infinité d'anses sablonneuses, et

¹ Cette pierre est un Gneiss, il contient souvent des Grenats, toujours de forme dodécèdre à plans trapézoïdaux. (F.)

n'offre que deux ports de mer ; Pontusval, dans la commune de Plouneour, et le Quernic, dans celle de Plounevez : ils ne reçoivent que des barques de 60 à 80 tonneaux.

Le costume des habitans de la campagne est singulier ; ils portent de grandes culottes et des sabots, sans bas ; sur des gilets fort courts, une casaque de toile à capuchon ; leur bonnet rond de laine bleue, espèce de calotte épaisse de 6 lignes, n'enveloppe que la partie haute du crâne ; leur front est découvert, leurs oreilles sont nues ; des cheveux longs et plats flottent sur leurs épaules, couvrent leurs yeux : aussi le mouvement le plus commun, chez les Bretons, est celui qui rejette sur leurs oreilles les houppes de cheveux qui leur dérobent les objets, et gênent toutes leurs actions. Il m'est démontré que ce costume si gênant ; que ces larges culottes, que ces culottes de Quimper et des environs, qui ne couvrent que la moitié des fesses, qui ne permettent pas à l'homme de se baisser sans courir le risque d'offrir aux yeux, ce qu'ils veulent cacher ; que les sabots qu'ils portent habituellement et de préférence ; que leur costume enfin, fut inventé sous le gouvernement féodal, par des seigneurs impérieux, intéressés à les contenir, à comprimer toute espèce d'élans, à les mettre hors d'état de résister, de fuir quand des soldats lestés et façonnés leur intimaient les ordres de leurs maîtres. C'est ce principe, dit-on, qui força les femmes de la Chine à ne porter que de petits souliers ; les conceptions de la tyrannie sont les mêmes sur toute la terre.

Les femmes portent une coiffe de toile sous une coiffe d'étoffe épaisse ; un corset, un ou deux jupons courts.

Les mœurs du pays sont pures, hospitalières : on y prend soin de vous, de votre ami, de vos chevaux, en refusant presque toujours la rétribution que vous offrez. Ces bons campagnards vous donnent ce qu'ils conservent de meilleur ; du lard, de la viande salée, du lait, du beurre, des crêpes, des galettes, etc. Les femmes sont les premiers domestiques de leur ménage ; elles labourent la terre, soignent la maison, mangent après leur mari, qui ne leur parle qu'avec une certaine sécheresse, une dureté qui tient

¹ Le port de Pontusval n'est qu'un bassin naturel au milieu des rochers de la côte. L'entrée en est très-difficile et les abords hérissés d'écueils. (F.)

du mépris. Si le cheval et la femme d'un Léonard tombent malades en même tems, il a recours au maréchal, et laisse opérer la nature sur sa moitié, qui souffre sans se plaindre. Le sexe, il faut en convenir, n'a rien de séduisant, rien qui puisse exciter l'amour ou le désir ; son teint, quelquefois d'un gros rouge, est sans roses et sans blancheur ; une taille courte et voûtée, des jambes grosses et sans forme, une peau rude et desséchée, une gorge trop prononcée ne sont pas messagers d'amour, comme disaient nos anciens troubadours.

L'homme de la côte, qui soutient jusqu'à 20 ans les variations, les rigueurs, les travaux des lieux qu'il habite, pousse ordinairement sa carrière jusqu'à la très-grande vieillesse. Il faut être de fer pour résister aux tempêtes habituelles, aux vents forcés, à l'air brûlant et corrosif des côtes du nord de la Bretagne. Le climat est moins rude dans l'intérieur des terres : dans un espace de trois lieues, vous apercevez une différence très-prononcée dans l'habitude du corps, dans la manière d'être, dans les traits des habitans du même pays. L'homme des terres a le teint frais, de la mollesse dans la démarche, une langue douce et sonore : l'Armoricain a la voix dure, le regard perçant et assuré ; son front, ses joues sont sillonnés dès la jeunesse ; sa harbe est rude, et son teint olivâtre. Ces hommes cependant sont frères, vivent sous les mêmes lois, ont les mêmes usages ; une différence presque nulle dans la position sur le globe, produit cette étrange variation : étonnez-vous après cela de celles qui règnent entre des peuples éloignés, séparés par des mers, brûlés par le soleil, ou comprimés par les glaces du Nord. Il est des fous pourtant qui ne veulent pas croire à l'influence des climats sur l'homme, et qui rejettent comme un rêve ce qu'Hippocrate, ce que Platon, ce qu'Aristote, ce que tous les anciens, ce que tous les hommes éclairés en ont écrit : j'aimerais autant qu'on soutint que la Norvège et l'Irlande donnent les mêmes fruits, portent les mêmes fleurs que la Tourraine et l'Italie.

Dans les premiers jours de la révolution, les habitans de ces contrées se soulevèrent un moment ; le Finistère était perdu sans la sagesse, sans le courage, sans l'activité du général Canclaux : de cette époque le régime féodal fut oublié.

Dans l'église supprimée de Languengar, on révérait Sainte Honorée; ses reliques trempées dans l'eau d'une fontaine voisine, lui faisaient opérer des merveilles; les femmes en buvaient pour augmenter leur lait: un jeune indiscret en prit par dérision; ses seins se gonflèrent, il eût pu servir de nourrice. Sa conversion, son repentir et ses offrandes dissipèrent pourtant cette incommode protubérance.

Quand un cheval baille, on lui dit: Saint-Eloi vous assiste. C'était, et c'est encore le patron des chevaux.

Donnez du beurre à Saint Hervé, vos bestiaux ne craignent rien des loups; ce saint aveugle se faisait guider par un de ces animaux.

Sainte Gertrude, à Trefflès, préfère les poulets à toute autre offrande; elle guérit les rhumatismes et les maladies de langueur: ces poulets revendus préservent les basse-cours de tout accident.

Le mal d'oreille, la surdité se dissipent chez Saint Tregaré; on trempait une pièce d'argent dans un vase d'huile bénite, on l'appliquait sur la partie malade: la pièce restait sur l'autel.

On fait bénir du pain, à Plouider, sous l'influence de Saint Didier: ce pain est merveilleux pour faire parler les enfans.

Saint Isidore fait mourir les taupes.

Un *De profundis*, et deux liards donnés aux trépassés, font retrouver les objets perdus: le même sacrifice vous fait éveiller par les morts, à l'heure que vous leur indiquez.

Saint Yves fait lever la pâte.

Si le beurre se forme lentement, on a recours à Saint Herbot.

Quand les corbeaux voltigent sur les villes, ils annoncent des maladies.

Tous les morts ouvrent la paupière à minuit.

La part des absens, quand on partage le gâteau des rois, se garde précieusement; elle indique l'état de leur santé, par sa bonne conservation; la maladie, par des taches ou des ruptures.

On fait ici jeûner jusqu'aux bestiaux, la veille de Noël; tous les animaux veillent, excepté l'homme et le crapaud.

Des fontaines bouillonnent quand le prêtre chante la préface le jour de la Sainte Trinité.

D'immenses trésors sont gardés par les démons, par un vieillard, par une vieille, par un serpent ou par un barbet noir. Pour s'en saisir, quand un prêtre savant vous en marque la place, il faut faire un grand trou sans dire un mot; le tonnerre gronde, l'éclair brille, des charrettes de feu s'élèvent dans les airs, un bruit de chaînes se fait entendre: persévérez; vous trouverez une tonne d'or ou d'argent d'une pesanteur effroyable; parvenez-vous à l'élever au bord du trou, quelque accident, un mot qui vous échappe la précipite dans l'abîme à mille pieds de profondeur; vous vous retirez sans espoir. Au moment où l'on chante l'évangile des rameaux, les démons sont forcés d'étaler leurs trésors en les déguisant, cependant, sous des formes de feuilles, de pierres, de charbons. Celui qui peut jeter sur eux des objets consacrés, de l'eau bénite, un chapellet, les rend à leur premier état et s'en empare.

On vend la nuit la poule noire au diable qui l'achète au prix que vous lui demandez.

S'il meurt quelqu'un dans un ménage, on attache aux ruches d'abeilles un morceau d'étoffe noire; de l'étoffe rouge, aux mariages, aux réjouissances: sans cette attention, les abeilles ne réussissent pas. On a l'usage, quand il tonne, de mettre un morceau de fer dans le nid des poules qui couvent.

A la Saint-Marc, on fait une procession pour empêcher les animaux et les hommes d'être piqués par les mouches.

Je multiplierais à l'infini ces récits bizarres; j'ai cru devoir les rapporter: ils servent comme tant d'autres à l'histoire de l'imagination. L'homme léger les dédaignera peut-être, mais ils offriront à l'homme instruit des rapprochemens intéressans; ils feront connaître les esprits qu'on guidait avec de pareilles rêveries: ils présentent des conformités piquantes; les anciens avaient leur Hercule, chasseur de mouches. Le fer placé près des couvées annonce quelques notions de l'électricité.

Le deuil ou les couleurs qu'on donne aux ruches, est le résultat d'une idée sentimentale et douce; ces fontaines bouillonnantes à

la voix d'un prêtre, rappellent les tems où l'on prêtait une âme à tous les corps de l'univers.

L'histoire de la raison et de la sagesse chez l'homme se trouve sur le feuillet d'un petit livre; il faut des milliers de volumes pour nous indiquer ses extravagances.

La commune de Lesneven est située par le sixième degré quarante minutes vingt-sept secondes de longitude, et par les quarante-huit degrés trente-cinq minutes vingt secondes de latitude.

Even, comte de Léon, la fonda dans le onzième siècle, en 1096. Lesneven, en breton, signifie cour d'Even. Ce fut un lieu de chasse placé, dit-on, au milieu de vastes forêts.

Even environna la ville d'une forte muraille, elle était défendue par un château: les Normands, les Danois, sous son règne, exécutèrent une descente sur les côtes du Léonnais; il les battit aidé

↳ Cette date est une erreur qu'aurait dû relever l'éditeur de l'édition in-4° de cet ouvrage. Le comte Even, dont il s'agit ici, vivait au sixième siècle et non pas au onzième.

↳ A propos de cette édition, on y lit, page 70, ce curieux passage d'une note :

« En 1789, M. Le Guen de Kerangal, député de la sénéchaussée de Lesneven aux états généraux, demanda l'abolition des titres, et pour en faire sentir l'odieux et le ridicule, il cita l'obligation imposée à certains vassaux de passer les nuits à battre les étangs pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil de leur seigneur. » Ce droit féodal était ridicule sans doute, mais outre que, comme tous les autres, il avait été librement accepté par ceux auxquels il était imposé moyennant certaines compensations, j'aurais voulu que l'annotateur nous expliquât comment il s'ensuivait que les titres de la noblesse fussent odieux et ridicules. Ces titres sont ceux de Duc, Comte, Marquis, Vicomte, Chevalier et Ecuyer; or, que signifient-ils? tous des grades et des dignités militaires, parce que la noblesse en France ne s'est créée et perpétuée que par la victoire et la profession héréditaire des armes. Ainsi le titre de Duc (*dux*) qui signifie général, désignait le chef militaire d'une grande province; celui de Comte (*comes*) celui qui était commis par le souverain au gouvernement spécial d'une grande ville et de son territoire. Le Vicomte (*vice comes*) était le lieutenant du comte; le Marquis, qui dans l'origine s'écrivait *Marchis*, était le comte ou gouverneur d'une marche, c'est-à-dire, en vieux langage, d'une province frontière. Les titres de Chevalier et d'Ecuyer (*miles* et *armiger*) étaient purement et simplement la désignation de deux grades militaires. Or, je ne vois dans tout cela rien d'odieux ni de ridicule pas plus que dans les qualifications actuelles de Général, Colonel, Capitaine, etc. Les choses véritablement odieuses sont la calomnie et le mensonge qui découlent naturellement de la plume de certains hommes quand ils veulent se mêler d'écrire sur ce qui tient au gouvernement de l'ancienne France. Et le ridicule est pour ceux de ces hommes dont l'ignorance surpasse encore la méchanceté.

Nous n'aurions pas relevé cette note d'une manière si étendue, s'il n'était aujourd'hui très-important d'éclairer la multitude sur ce qui concerne une caste dont les faits honorables sont depuis des siècles intimement liés à l'histoire de la patrie et en font le plus bel ornement, et de détruire les erreurs qu'une foule d'écrivains prennent à tâche de propager à son égard pour en venir à leur fin, l'anarchie et la dissolution entière de l'ordre social. (F.)

par Saint Goulven, qui, pendant le combat, comme un autre Moïse, tint les mains levées vers le ciel: le Saint obtint pour récompense une visite du duc qui lui baisa la main, qui lui fit don d'une forêt où des moines reconnaissans prièrent le Ciel pour la prospérité de ses armées. La propriété que le comte cédait, devait être égale au chemin que Goulven pourrait parcourir en un jour. Le Saint s'avance, un grand fossé s'élève miraculeusement derrière lui. Cette enceinte est nommée par les Bretons (*ménéhi Sant Goulven*, la franchise ou l'asile de Saint Goulven); elle entoure encore aujourd'hui les terres les plus fécondes du Léonnais. Un jour Saint Goulven chargea son serviteur Madénus de demander à le Joncour, riche paysan de Plounéour-Trez, ce qu'il trouverait sous sa main; le paysan était au champ, il donna trois poignées de terre qui grossirent dans le chemin, devinrent près du Saint une masse d'or, dont on fit un calice, trois croix, et trois cloches carrées d'une telle pesanteur, que l'homme le plus fort ne pouvait d'une main les faire sonner; ces cloches guérissaient les malades, la croix punissait les parjures.

— Ou l'histoire ou l'historien des Saints de la Bretagne, Albert le Grand, se trompe sur l'époque où régnait le comte Even. Ce dernier le fait vivre ainsi que Saint Goulven, sous l'empire de Justinien, sous le pape Vigilius, en 540.

En 1374, cette ville fut prise par le duc Jean IV; il fit passer au fil de l'épée la garnison française qui la défendait. En 1437 le seigneur de Penhouet obtint du duc Jean V, la permission de faire ouvrir une mine de plomb trouvée dans une de ses terres.

Trop heureux le pays qui n'obtient pas une plus grande place dans l'histoire.

La commune de Lesneven est située sur le milieu d'une plaine qu'elle domine; on a du clocher de cette ville une vue très-étendue, mais dépouillée, sans grands effets; la mer ne s'aperçoit que par un angle à l'horizon. La vue de l'ouest est plate, elle s'étend jusqu'au district de Brest. Les montagnes de Landerneau, les sommets des montagnes d'Arès arrêtent l'œil au loin: au sud, sud-est, les champs s'élèvent en amphithéâtre; à l'orient, à quelques milles de Lesneven, ils sont bornés par des collines

sur lesquelles on distingue le clocher de Plouvéz, et la commune de Lanhouarneau vers le sud-est, les clochers de Plouventer, de Bodilis : ce dernier point de l'horizon se termine encore à 7 ou 8 lieues par une chaîne des montagnes d'Arès.

Lesneven est petit, on n'y voit pas un bâtiment de marque, excepté l'hospice de la Marine, assez vaste, mais sans architecture, c'était un couvent d'Ursulines : cet hospice est bien loin de Brest. J'ai vu mourir sur des charrettes les matelots qu'on y portait ; c'est en France, c'est dans le premier port du monde, c'est à Brest qu'on n'a pas d'assez vastes hôpitaux pour recevoir les blessés ou les malades d'une armée de mer.

Cinq cent douze malades peuvent être soignés dans les treize salles de l'hospice de Lesneven.

Sans l'extrême difficulté de s'y procurer des eaux, cet hôpital serait un des meilleurs du Finistère ; l'air qu'on y respire est très-pur, les salles vastes, bien distribuées : on pourrait avec quelque dépense y conduire l'eau du Folgoat, quoiqu'elle soit à 20 pieds au-dessous du niveau de la principale cour de l'établissement.

L'hôpital civil, occupé par un égal nombre de soldats de la garnison et de citoyens de la ville, n'est composé que de cent lits.

On frémit en entrant dans la prison de Lesneven. Quelle infection, quelle mal-propreté, quelle cruelle démonstration de la haine de l'homme pour ses semblables, ou de son inconcevable insouciance !

La cour qui communique aux salles basses pourrait soulager les prisonniers, mais des eaux croupies, une odeur insupportable les en écartent.

O Léopold, sage réformateur de la Toscane heureuse, ce n'était pas ainsi que vous traitiez les hommes ! Notre nouveau gouvernement réparera ces désordres honteux, ces crimes des rois, des ministres, de leurs agens ; et de ce peuple ardent, étourdi, mobile, inappliqué, impatient, léger, capable d'efforts au-dessus de l'humanité, mais incapable de suite, d'ordre, et de persévérance ; je parle du peuple nombreux qui vit sur un immense terrain, de Lesneven jusqu'en Alsace, de la Flandre jusqu'en Provence.

1. Ce prince fut un sage dans l'Italie ; il devint un enfant à Vienne. (C.)

Les rues ne sont point éclairées ; 12 reverbères suffiraient à la commune.

La fontaine du Folgoat fournirait des eaux à Lesneven ; cette commune ne peut s'en procurer qu'au moyen de 5 mauvais puits.

Ne dirait-on pas, en parcourant la France, qu'elle sort de la barbarie, et que les moyens les plus simples, les procédés de l'art le plus grossier ne sont point parvenus chez elle ?

La halle est belle, la municipalité bien placée.

On devrait planter le champ de la réunion pour donner à la ville une promenade bien aérée ; de cette place on aperçoit la mer, et l'œil s'égare au loin dans des bosquets sur des côteaux riants que la monotonie des sites du district rendent encore plus agréables.

On voit sur la partie la plus élevée de la ville des débris d'une ancienne église ; un pilier qui subsiste encore est enduit d'un mastic que l'air n'a pu détruire ; ce morceau de maçonnerie fut construit, sans doute, dans les premiers jours du catholicisme : la tourelle qu'on voit en face de ce monument appartenait, dit-on, au comte Even ; je ne la crois pas d'une époque aussi reculée. En général, d'après l'assertion des citoyens Hadrien, Bernard, Renold, etc., entrepreneurs de bâtimens civils de ce pays, les maisons des particuliers qu'ils ont démolies, ne leur ont jamais offert pour liaison, que du mortier sans mélange de sable ; ils ne parlent ni des châteaux, ni des églises, ni des ports, où nos ancêtres employaient beaucoup de chaux mêlée de coquillages, de gros sable, ou de granit brisé. Un d'eux me cita comme un chef-d'œuvre de composition et de bâtisse, la tour de Sesson, près Saint-Brieuc. Je l'ai vue, et j'assure qu'on ne trouve en aucun pays d'amalgame aussi fort, aussi durable, de coupes de pierres mieux faites, mieux calculées que celles de cette ancienne propriété de la maison de Clisson.

Elle démontre, avec tant d'autres ruines, que l'architecture avait acquis, dans la Bretagne, le mérite de la solidité, de la durée ; qu'elle avait même une certaine grandeur et de la noblesse ; les

1. Ces monumens n'existent plus. On ne trouve pas un seul édifice ancien digne de remarque dans la ville de Lesneven, et depuis long-tems toutes ses fortifications ont été rasées. Seulement de son côté occidental on peut voir encore des restes de ses fossés. (F.)

ornemens du luxe de la Grèce et de l'Italie moderne, n'ont pas pénétré dans ce pays : les romains dans leur passage, dans le court séjour qu'ils firent dans l'Armorique, ne me paraissent point avoir influé sur l'architecture : elle est ici ce qu'elle était chez les vieux Celtes ; ce qu'on la voit sur quelques points de l'Angleterre, dans les montagnes de la Souabe et du Tyrol ; ce qu'elle était chez les Etrusques, avant qu'on eût imaginé les ordres, et que le goût et la mollesse eussent fait oublier la sévérité, la gravité, et la modération de nos pères.

Le château d'Even était situé sur un emplacement qu'occupent la prison, le club, et l'auditoire : un escalier de 40 degrés, quelques monnaies trouvées, en jettant les fondemens du mur du midi de la prison, confirmèrent cette tradition : des fables, seuls momens de ces contrées qui n'ont pas d'histoire, viennent encore l'appuyer ; des souterrains pleins de démons, de gnomes et de trésors, partent, dit-on, de ces ruines pour se rendre à deux lieues, sous le château de Caraman.¹

Plus les communes que j'ai parcourues sont éloignées du centre de la France, plus mes recherches ont été minutieuses, convaincu que les traces originelles ne se conservent que dans les pays inféquentés.

En 1788, les échevins, les administrateurs de l'hôpital promenaient encore un bœuf, et un cheval couvert de fleurs et de lauriers, dans toutes les rues de Lesneven ; la marche était précédée d'instrumens, de fifres, de tambours ; on s'arrêtait de tems en tems, en s'écriant : *Guy na-né, voilà le guy*. La quête qu'on faisait à la porte des riches se partageait entre les prisonniers, les hôpitaux, les récolets, et les pauvres honteux ; il n'est aucun de nos lecteurs qui ne sache à quels siècles se rapporte cet ancien usage. Qui

¹ La modeste devise de la maison Bretonne, dont je viens de citer le nom, était *Dieu avant Caraman*. De pareils faits se trouvent souvent dans cet ouvrage ; j'en suis fâché, l'historien des folies de l'homme est forcé de se répéter. (G.)

² Ce n'était pas par orgueil que la maison de Carman avait pris cette devise qui ne signifie pas, comme le croyait Cambry, qu'elle ne voyait que Dieu au-dessus d'elle. Elle vient de ce que, lors d'un incendie qui éclata dans son château, un seigneur de Carman, au lieu de commencer par mettre en sûreté ses trésors, même sa femme et ses enfans, courut à la chapelle et enleva les eulogies et les vases sacrés en s'écriant *Dieu avant Dieu* avant toute autre chose. (F.)

ne se rappelle les taureaux que les Druides immolaient dans leurs forêts aux pieds de leurs chênes sacrés, à l'époque du nouvel an ? qui ne les voit vêtus de blanc, à l'aide d'une serpe d'or, détachant en silence le guy du rouver ? Des Vacies le recevaient dans un voile de lin ; le peuple prosterné attendait qu'on lui distribuât des parcelles de ce rameau tombé du Ciel, né sans germe : il éloignait les enchanteurs, les prestiges ; les esprits malfaisans ne pouvaient rien contre la puissance celeste : trempé dans les fontaines ou dans les eaux qu'on distribuait aux animaux, il détruisait toute influence dangereuse ; la foudre respectait la maison qui le recevait.

Les Druides savaient maîtriser jusqu'aux écarts de l'imagination, pour consoler, pour soulager l'humanité faible et souffrante, comme ils surent donner un caractère divin à tout ce qui pouvait être utile aux hommes.

Le tableau du Zodiaque des signes qu'on y suppose, en sont une démonstration ; le caprice, des rapprochemens sans liaisons, des traditions, et le hasard fondèrent les religions du monde ; la seule religion druidique paraît avoir des bases fixes, un système complet, une assiette fondée sur la nature et les besoins de l'homme. Les Athéniens eurent des idées religieuses qui leur vinrent des Pélagés et des Egyptiens ; les Egyptiens les reçurent des Chaldéens ou de l'Éthiopie ; les Indiens, les Chinois, des Tartares et du Thibet.

Les Druides et les Gaulois ont seuls une religion sublime, merveilleuse, fondée sur la nature, sur l'histoire des élémens, des astres dont ils connaissaient la marche ; de la médecine qu'ils pratiquaient ; et de ce principe brillant qui n'admet dans l'Univers aucune combinaison, aucun assemblage qui ne soit dirigé par une ame, ou guidé par une intelligence : ils admettaient l'immortalité de l'ame, peuplaient l'air, le ciel et les mers de millions de demi-dieux, admettaient un être suprême qu'ils révéraient sans le nommer. Tels étaient leurs principes connus : s'ils croyaient cette divinité supérieure, l'ame, le résultat des combinaisons de l'Univers, comme l'ame humaine est celui de nos sens, de notre organisation ; s'ils imaginaient qu'immatérielle et créatrice, elle eût enfanté la matière et réglé ses combinaisons, c'est ce qu'on n'examine pas ici ; mais il est démontré que toute idée métaphysique, depuis l'athéisme jusqu'au système qu'ils professaient

publiquement, était familière à nos Druides, et que les Etrusques, les Mages, les Gymnosophistes, et la secte des Pythagoriciens ne firent que commenter, que chercher à comprendre les systèmes qu'ils avaient créés; systèmes qui n'étaient pas le fruit de ces fantaisies auxquelles on veut assujettir les phénomènes, mais le résultat de leur expérience pendant des milliers de siècles de ces observations suivies faites par leurs disciples, sur tous les points du globe qu'ils parcouraient: elles étaient classées, rédigées par un collège immense, dont l'occupation, et la nuit et le jour, était avec respect, avec enthousiasme, d'observer tous les mouvemens, toutes les opérations de la nature qu'ils regardaient comme un livre divin, comme la manifestation des volontés et des actions des millions d'individus qui dirigeaient les astres; des intelligences errantes dans les airs, agissant dans les flammes, mouvant les élémens. Ces êtres régissaient, dirigeaient les mœurs, les principes des hommes, dispensaient le bien et le mal et participaient même aux passions de l'homme, en raison de leur voisinage de la terre ou du degré d'imperfection qui les empêchait de s'élever dans les régions qu'habitaient de demi-dieux, des dieux purifiés par la sagesse et par la bienfaisance.

L'usage du mai, dans ces contrées, existait il y a peu de tems à Lesneven, comme dans toute la Bretagne, comme dans les Gaules; on élevait un arbre à la porte des chefs, on le couvrait de fleurs et de verdure; une couronne était placée sur la porte de celle qu'on aimait, on lui destinait un bouquet d'une composition ingénieuse; de longues guirlandes traversaient les rues et laissaient pendre, sur les passans, des dômes de fleurs et de feuillages. Ces jeux si naturels, au retour des beaux jours, résultats innocens d'idées sentimentales, précédèrent la fête de Flore, chez les Romains, peuple dégénéré, qui dans les tems postérieurs ne virent dans Flore, divinité des jeux et du printemps, qu'une infâme prostituée, et qui déshonorèrent les jours qu'on lui consacrait, par d'indécentes pantomimes, par d'infâmes prostitutions.

Un autre usage était (on l'a pratiqué cette année) le dimanche de la *quasimodo*, de se jeter de mains en mains, des vases d'une poterie fragile, qui se brisaient en se rencontrant dans les airs, ou que des mal-adroits cassaient en les laissant échapper

de leurs mains: les rues étaient couvertes de débris: on chercherait en vain chez nos aïeux la trace de ce jeu bizarre qui me paraît dériver d'une coutume des juifs, obligés, je crois, de renouveler chaque année les vases dont ils s'étaient servis.

Le mercredi des Cendres, on brûlait sur la montagne, au champ de bataille, un gros homme de paille couvert de haillons, après l'avoir promené dans la ville. — Mardi gras le suivait vêtu de sardines et de queues de morues. Ces fêtes, ces jeux grossiers remontent à la plus haute antiquité: ainsi dans la Flandre et dans l'Allemagne, à des époques reculées dont on a conservé des traces, on exécutait des scènes de cette espèce; le combat de l'hiver et de l'été était figuré par des chœurs d'hommes qui rappelaient le retour des feuillages, l'arrivée du soleil, les récoltes, etc.; jeux simples, près de la nature, antérieurs aux jeux des Toscans et des Grecs. Ceux dont je parle paraissent tenir à l'institution du carême; ils ont une plus haute origine, peut-être, et tiennent au système des Gaulois.

Dans les veillées, les paysans du voisinage se proposent des énigmes, et les résolvent comme le roi de Tyr, comme Salomon, comme les princes de l'Inde, de la Chine. Voyez les livres Saints, et les Mille et une Nuits.

Jamais dans le district de Lesneven on ne balaie une maison la nuit; on y prétend que c'est en éloigner le bonheur, que les trépassés s'y promènent, et que les mouvemens d'un balai les blessent et les écartent. Ils nomment cet usage proscrit:

Scuba an anaouñ.

Balaïement des morts.

Ils disent que la veille des morts, il y a plus d'ames dans chaque maison, que de grains de sable dans la mer et sur le rivage.

On réserve un tison du feu de la Saint-Jean pour se préserver du tonnerre. Il faut que les filles, pour se marier dans l'année, dansent autour de neuf de ces buchers dans une même nuit; la chose n'est pas difficile, ces feux sont tellement multipliés dans la campagne qu'elle paraît illuminée.

Voici quelques proverbes d'usage dans ce canton.

Falla ibil a so er c'har a vigour da guenta.

La plus mauvaise cheville de la charrette est celle qui fait le plus de bruit.

An danves distumet gant ar rastel a yelo buan gant an avel.

Ce qu'ils recueillent avec le rateau s'en va bientôt avec le vent.
— Ils parlent des gens de campagne qui font une fortune trop rapide.

Herituich eur belec arabet e gas dur pen huela eus an ty.

Héritage de prêtre ne doit pas être mis au fond de la maison.
— Ce qu'ils disent, persuadés que ce bien ne prospère pas, qu'il est le premier dont on se défasse, et que partout on doit le placer près de la porte, afin qu'on ait plus de facilité pour l'enlever.

Ne quet gant taboulinou e tistumer quezec t'c'het.

Ce n'est pas avec un tambour qu'on rappelle un cheval échappé.

On dit à ceux qu'on engage au travail :

Da glévet an alc'houêdes.

Zo cana da c'houlou dez.

Ecoutez l'alouette qui chante au point du jour.

Ils disent, en engageant leurs enfans à fumer les terres, la terre est trop vieille pour être généreuse.

Va map re gos an douar evit ober goap anzi.

Ar mean a ruill ne zistum quet a guinoi.

La pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Ne quet red taoler mein oc'h quement ki a ars.

Il ne faut pas jeter la pierre à tout chien qui aboie.

Ne quet un devez tom a ra an an.

Ce n'est pas un jour de chaleur qui fait l'été.

Barnit ar reall evit ma fell deoc'h besa barnet.

Jugez autrui comme vous voudriez qu'on vous jugeât.

Ema va lod e peb unan, quen am bezo bet unan (en parlant des femmes.)

Ma part est partout jusqu'à ce que j'en aie une,

Quentoc'h e squis ar freill eguet ar leur.

Le fléau se fatigue plutôt que l'aire, en parlant de la femme et du mari.

Nep so lem a deot a dle besa calet e scouarn.

Qui a la langue aiguë doit avoir l'oreille dure.

Anciennement, dans la Bretagne, en interrogeant un coupable, le juge lui pinçait l'oreille.

Ces proverbes ont leurs analogues chez tous les peuples de la terre; mais la langue bretonne est d'une précision, d'une originalité qu'on ne saura gré d'indiquer.

Je ne peux m'empêcher de rapporter ici quelques articles d'une appréciation de livres, faite à Lesneven, le 7 septembre 1792.

	<i>Estimation.</i>
Le Cours de Bezout,	12 ^s
Opera Ciceronis,	12
Principes de Cosmographie,	12
Jamblicus, de mysteriis Ægyptiorum,	12
Le Pilote de Dacier,	12
L'Optique de Newton,	12
H. Galerani Geographia,	12
Tous les livres de cette bibliothèque, de quelque espèce qu'ils soient, sont estimés 12 sols.	
Voici l'extrait de la vente du mobilier des Récollets de Lesneven, faite le 27 octobre 1791.	
Commentaire de l'abbé Panormitanus, en latin,	
7 vol. in-fol. à M. Balagnier fils,	2 ^l 15 ^s 4
Saint-Jérôme, 2 vol. latins, in-fol. à Balagnier,	12
Clavius, de horologiis, in-folio,	4 6
OEuvres de Baronius, latin, 9 volumes,	6
Les œuvres de Cicéron, en latin, 6 volumes,	1 11
Les lettres d'Erasmus,	
Les œuvres d'Hérodote,	
Histoire de Platin sur la vie des Pontifes romains,	
Le Manuel des prélats réguliers,	

Les œuvres de Paul Emile,	
Les œuvres d'Adrien Turnèbe,	
Les œuvres d'Érasme,	
Le tout formant 7 volumes in-folio.	
Les Commentaires de dom Calmet, 7 volumes à Bois-Roger,	1 ¹ 10 ⁴
Onze volumes, parmi lesquels se trouve Quintilien, à M. Arnaud,	15
Quatorze volumes, parmi lesquels la Mythologie, Euclide, Saint-Clément, Diogène, à Cadoret,	14 6
Dix-sept volumes parmi lesquels Virgile et beaucoup d'autres, à Gardisson,	17
Tous les ouvrages rangés sur le premier compartiment de la grande armoire de la bibliothèque, 55 volumes, adjugés avec 21 autres volumes commençant par l'abrégé de la vie de Suétone, et finissant par les mots des sept paroles de J.-C. sur la croix, le tout faisant ensemble 76 volumes, adjugés à Bertrand-Abily-de-Tregurantec pour	1 1
Cinquante-deux volumes commençant par la théologie morale de Grenoble, et finissant par Tite-Live, à Balagnier,	4
Trois cent vingt-cinq volumes couverts de parchemin, à Trogoff,	1 15
Quatre-vingt-treize volumes dans une armoire, à Avéque,	7
Quatre cent douze volumes, à Balagnier,	9

J'ai fait rentrer quelques-uns des livres si bien vendus de la bibliothèque des Récolets; de telles appréciations, de pareilles ventes, font mieux connaître le point de dégradation où les sciences sont arrivées dans le Finistère, que vingt longues dissertations. On sent qu'il est aussi nécessaire d'y fonder des écoles, d'y réveiller l'amour des lettres que de verser des grains sur Paris.

Le commerce de Lesneven est presque nul, mais les marchés sont surchargés de blé. C'est un des greniers de la Bretagne. Sur l'Elorn, du côté de Plouneventer, on trouve un moulin à papier; c'est la seule manufacture du canton.¹

Les moyens de s'enrichir dans ce pays seraient fournis par l'agriculture, on pourrait enlever à la mer des terres fécondes et sans frais extraordinaires. Dans la commune de Trefflez, on voit une étendue de plus de 1425 journaux qu'avec une digue de trois cents perches on pourrait s'approprier.

A quelques pas de Lesneven, est une église dédiée à la Vierge; on la nomme Notre Dame du Foll-Goat, Notre-Dame du Fou-du-Bois.²

Un écolier ne put, dans ses études, apprendre que ces paroles: *o itroun guerc'hes Mari, c'est-à-dire, O dame Vierge Marie; il*

¹ Ce bel établissement de papeterie appartient depuis long-tems à M. Le Hideux, et est en pleine activité. (F.)

² L'église de Notre-Dame du Folcoat (Notre-Dame du fou du bois) est un grand et bel édifice gothique. Elle fut fondée par le duc Jean V en 1423, ainsi que le constate l'inscription qu'on voit à gauche du portail, en commémoration d'un miracle attribué à la Sainte Vierge. Un pauvre insensé de la paroisse de Guicquellesu et qui n'avait pu relever de ses études que les mots *Ave Maria*, avait une foi ardente et une dévotion extrême à la mère du Sauveur. Il se dévoua à son culte exclusif et après sa mort un lis blanc vint miraculeusement sur sa sépulture, on l'ouvrit et l'on vit que ce lis sortait de la bouche du cadavre. Ce fait bien constaté, disent les chroniques du tems, fut regardé comme une preuve éclatante de la faveur dont la Vierge honorait, après son trépas, l'âme de celui qui lui avait été si dévoué pendant sa vie. Pour mériter son intercession, le Duc fit voter de lui consacrer un monument et la belle église du Folcoat fut érigée.

Cet édifice, à la construction duquel contribuèrent nombre de seigneurs, de princes et même des rois, n'a jamais été entièrement achevé, ce qui nuit beaucoup à sa solidité et aujourd'hui il menace ruine de toutes parts.

Le porche, où se voyait la statue votive du duc Jean V, est entièrement écroulé. Les ornemens intérieurs de l'église et surtout son jubé en Kersanton sont des chefs-d'œuvres admirables de la délicatesse et de l'élégance du style gothique. Le maître-autel est digne de toute l'attention des artistes et des antiquaires.

Dans une chapelle latérale, à droite en entrant dans l'église, une peinture à fresque très-altérée, représente toute l'histoire de *Salaun ar foll* (c'était le nom du fou du bois), mais cette peinture, quoique d'un dessin barbare et sans goût, ne date que du 17^e siècle.

Le portail latéral, où se voient les statues des douze apôtres, fut construit par ordre et aux frais d'Anne de Bretagne. Il est enrichi d'ornemens d'une grande finesse, tous sculptés en Kersanton d'un grain très-fin et du plus beau noir (voir, pour plus grands détails, nos Antiquités du Finistère, tome 1, page 124 et suivantes.) (F.)

prononçait ces mots sans cesse, vivait des aumônes de Lesneven, et se couchait dans un grand arbre; s'il faisait froid, il se plongeait dans la fontaine jusqu'au col, en prononçant toujours le doux nom de sa protectrice. Il meurt, un lis s'élève de sa bouche quelque tems après son enterrement. Ce miracle fait grand bruit; le duc et la noblesse de Bretagne font élever une chapelle à la Vierge sur la tombe de son ami. Miracles sans nombre. Anné de Bretagne, François Premier, se rendirent en pèlerinage à cette chapelle, qui n'a perdu son influence miraculeuse que depuis la révolution.

Que de monumens curieux brisés dans cette église! j'y remarquai surtout un autel sur lequel les attributs de la Franc-Maçonnerie, une règle, un marteau, une équerre, un plomb, un compas, une truelle, un ciseau, un niveau, étaient gravés en trois compartimens entourés de brodures et de guirlandes, du travail le plus délicat.¹

On assure que ce local fut jadis occupé par des Templiers.²

Les jésuites y tirèrent un collège dont les revenus furent versés sur le couvent de ces bons pères, à Brest.

La route de Lesneven à Pontusval, est étroite et ruinée; il serait essentiel de la réparer au plutôt, pour le commerce qui, sans doute, doit se rétablir à la paix, pour conserver des animaux au labourage, pour faciliter aux campagnes voisines les moyens de se procurer à Pontusval, et surtout à Plouñéour-Trez, les sables et les goémons qu'on y prend, pour la préparation des terres de labour.

Cette route n'a rien de curieux jusqu'au moment où l'on aperçoit la mer, et ses rivages hérissés de rochers. De hauts fossés couverts de landes dérobent jusqu'à la vue des champs que les faux pas des chevaux, que les trous dans lesquels ils s'enfoncent jusqu'aux sangles, ne permettent pas d'ailleurs d'examiner.

¹ Cet autel, aujourd'hui détruit, n'avait rien de commun avec la franc-maçonnerie. On y voyait à la vérité des sculptures représentant le marteau, l'équerre, le compas, la truelle, etc.; mais elles n'y étaient que parce que l'autel avait été fondé et consacré à la Vierge, aux frais particuliers de l'architecte et des maîtres maçons qui avaient bâti l'église du Foll-coat. Ils avaient voulu, en commémoration, y représenter les instrumens de leur art. (F.)

² L'ordre des Templiers a été aboli en 1307 et le Foll-coat fut bâti en 1421, par conséquent plus de cent ans après. Voilà de ces erreurs qui étonnent dans un homme tel que Cambry. (F.)

Le majestueux aspect de la mer, ces côtes au loin prolongées, la grandeur de ce beau spectacle, le bruit des vagues, ces écueils redoutables, effroi des ennemis et des navigateurs, ces *moutons* blanchissans qui coupent la teinte uniforme des eaux bleuâtres, vous dédommagent amplement des ennuis et des dangers de la route que vous venez de faire.

Arrivé sur la roche élevée de Castel Louel, on n'est qu'à 20 lieues de Plimouth. Je me peignis les mouvemens que notre révolution occasionne en Angleterre, ses manufactures anéanties, ses troupes détruites.

Il est impossible que l'état convulsif de ce pays subsiste; la génération présente verra tomber l'immense échafaudage sur lequel est fondée sa puissance. Les peuples de l'Europe s'élèvent contre lui; ce ferment de révolte, comprimé depuis 150 ans, mais toujours actif, toujours brûlant, doit enfin éclater; les convulsions de la France s'y développeront avec plus de fureur peut-être; son crédit, sans base réelle, s'évanouira; les denrées extérieures, nécessaires à son existence, lui seront refusées; l'orgueil aura tout provoqué; les châteaux seront incendiés, les propriétés partagées, les fugitifs chercheront, sur des terres étrangères, une hospitalité qu'ils ne trouveront pas. Hélas! comment le funeste esprit de vengeance qui règne au fond du cœur de l'homme, lui fait-il désirer cet horrible bouleversement! Songe-t-il au résultat d'un pareil vœu, aux millions d'assassinats qu'il provoque, aux flots de sang qu'il fait couler, à la rage, aux dénonciations, aux calomnies qu'il détermine? Les villes sont renversées; les mères, les enfans expirent dévorés par la faim cruelle; le propriétaire exilé erre dans les forêts, son frère le repousse ou le livre au bourreau. Générosité, délicatesse, honneur, sensibilité, toute vertu devient un crime. Le soldat souille l'épée qu'on lui donna; le magistrat n'a plus de force; la justice quitte la terre; et la cour sans crédit, sans mœurs multiplie ses efforts, ses excès et ses palliatifs. Cruels Anglais, voilà l'état qui vous attend, si vous ne renoncez à cet abominable esprit qui, pour des intérêts d'une toute-puissance imaginaire, ou d'une vaine gloire, baignent de sang et la terre et les mers.

Puisse la paix, après tant de ravages, venir s'établir sur l'Europe!

Repeuplons ces contrées désertes, relevons ces toits abattus, portons chez les ennemis que nous embrasserons, les denrées qui manquent à leur existence; que la liberté du commerce des mers, de la pensée, soit le résultat des convulsions qui nous ont déchirés; que la tranquillité renaisse dans les champs, l'industrie dans les villes, et le bonheur dans l'univers, qui souffre encore de nos divisions!

J'achevais de former ces vœux quand le chef du poste m'avertit qu'on entendait au loin le bruit d'un combat maritime: ainsi mes douces illusions s'évanouirent: ainsi la vengeance et la mort vont encore régner sur la terre.

Plymouth, le comté de Cornouaille furent probablement le premier point de l'île, découvert et peuplé par les Bretons de la grande terre. Les Venètes y firent un commerce immense de perles et d'étain qu'ils transportaient, en traversant les Alpes jusqu'aux embouchures du Pô, habités par leurs colonies avant les siècles héroïques; les richesses et l'ambre qu'une autre colonie du même peuple ramassait sur la mer baltique, et portait au même entrepôt, se répandaient de là dans la Grèce, l'Asie, jusque dans la Colchide, d'où l'on rapportait en échange les richesses de l'Orient. La conquête des Gaules par les Romains, les guerres du nord, la prise de l'île de Bretagne par les Saxons, interrompirent ce grand mouvement du commerce qu'on fait à moins de frais, depuis les voyages dans l'Inde, par le cap de Bonne-Espérance.

L'entrée de Pontusval est bordée de récifs; elle a cent brasses de largeur: le rocher qu'on nomme le Fil et qu'il serait possible de faire sauter, coupe la passe en deux parties, et gêne le navigateur.

A une encablure du Fil, on a huit à neuf brasses de fond, et six brasses à la mer basse.

Le fort de Pontusval défend l'approche de la côte; il serait à souhaiter qu'on établît une autre batterie sur la rive opposée, sur la pointe du Bilon.

Ce petit port assèche à toutes les marées; il reçoit des barques de 40 à 50 tonneaux. Les pilotes du voisinage assurent qu'à peu

de frais on pourrait creuser, agrandir ce bassin; qu'alors il pourrait contenir de 60 à 80 bâtimens. Dans les grandes marées, il a 18 à 20 pieds d'eau; dans les basses, il n'en a que 9. Un bâtiment de 150 à 200 tonneaux, en danger, pourrait s'y jeter sur le sable. On y portait du vin, des planches, du sel, du fer, de la résine, des poteries, des pierres de moulins. Les Bordelais, les Normands emportaient en échange des futailles vides, des fèves, des pois verts, des grains de toute espèce: on envoyait d'ici des fromens et du seigle à l'île de Ré, à la Rochelle. Dans les années d'abondance, Brest s'y pourvoyait de 200 tonneaux de blés de toute nature; ce commerce a cessé depuis la révolution.

Le premier combat de la guerre présente, eut lieu, sur mer, à la vue du fort de Pontusval, en germinal an II.

On y vit le célèbre combat de la Belle-Poule; cette frégate, attaquée dans les environs de Corréjou, se retira dans la baie de Kernic.

La côte de Pontusval est poissonneuse; les lieux, les turbots, les soles y sont communs et d'un goût délicat; le chien-de-mer et les marsouins s'y trouvent en très-grande abondance.

Quand vous avez lu, dans les récits des voyageurs, la description de la vie malheureuse des habitans de la Terre-de-Feu, des infortunés qui végètent sur les rochers de la mer du Sud, des malheureux Lapons ensevelis sous la neige, du Kamtschadal nourri de poissons corrompus; vous vous êtes quelquefois écriés: O France! trop heureux qui naquit dans ton sein, sur cette terre si féconde, sous ce beau ciel si tempéré, sous les orangers de la Provence, les pommiers de la Normandie, dans les jardins de la Touraine où des travaux faciles, égayés par le chant, par la musette et par la danse, procurent une ample et saine nourriture, un vêtement souple et commode au plus faible de ses enfans! Vous ignoriez quel est, dans cette même France, l'état, la vie des habitans de Pontusval, de la côte de la Bretagne en général.

Tous les travaux, ici, se font à la main, sous un ciel noir et rigoureux, battu des vents et des tempêtes. Le riche est occupé

1. Nous avons déjà dit que ce ne fut point au Kernic, mais dans une petite anse au-delà de Plouescat, que la Belle-Poule vint mouiller après son glorieux combat contre la frégate anglaise l'*Aréthuse*, en 1778. (E.)

du peu de bois, qu'à force d'argent et d'industrie, il peut à peine se procurer; le pauvre ne peut se chauffer, ou faire cuire ses alimens grossiers, qu'avec de la paille, des landes et des racines de froment. Le mariage est un accord sans amitié, sans confiance et sans amour. La nourriture du pays est une bouillie grossière d'orge, d'avoine, rarement de froment; on n'y boit, dans les jours de fête, qu'une eau fade et souvent saumâtre: vous connaissez leur pauvreté, leur demeure enfumée; voilà l'existence du jour: passons à leurs travaux de nuit.

C'est au moment de la tempête, au coup de la pleine mer, dans la plus profonde obscurité, dans les nuits affreuses de l'hiver, que tous les habitans de ces contrées, hommes, femmes, filles, enfans, sont particulièrement occupés. Point de récolte sans goémon, et c'est la nuit surtout qu'ils le ramassent: ils sont nus, sans souliers, sur les pointes des rochers glissans, armés de perches, de longs rateaux, et retiennent, étendus sur l'abîme, le présent que la mer apporte, et qu'elle entraînerait sans leurs efforts.

Je ne rappellerais pas ici ce que j'ai dit ailleurs, sans une particularité dont je fus presque le témoin.

La mer se retire au loin du port de Pontusval, et laisse son bassin à sec, couvert de sable et de vase; il faut, sur ce terrain glissant, se rendre jusqu'au nouveau rivage, au milieu des dangers, des chutes, des dégoûts d'un pareil voyage, souvent sous une pluie d'orage; la figure coupée par les frimats et par les vents, les yeux brûlés par les particules de sel qui s'élèvent dans l'atmosphère: alors chacun travaille à recueillir un mulon de varech. On le dépose sur huit cordes, autour d'une barrique vide, et l'on attend le retour de la mer, qui doit le transporter au fond du port. Imaginez les peines de ceux qui, dégouttans d'eau de mer et de vase, sont obligés de réunir, de rassembler, de presser, de lier cette masse infecte de goémon; ce n'est rien, il faut la conduire, la diriger à travers les écueils, à l'aide de longs bois ferrés. Souvent les cordes sont rompues, les malheureux s'abîment et se noient: s'ils se sauvent, au milieu de ces plantes qui surnagent, qui s'opposent à leur passage, c'est avec des efforts et des dangers inimaginables. Souvent un coup de vent les éloigne du rivage, la

mort les attend en pleine mer. Que d'efforts pour dégager cette masse énorme, des rochers dans lesquels elle s'engage, auxquels elle s'attache! Lorsque le ciel est favorable, ils sont paisiblement portés, et s'avancent à genoux, les mains au ciel, sous la garde de Saint Goulven et de Saint Pierre, patron de Plouñour. Je ne sais si je communique au lecteur l'impression dont je suis affecté; mais des positions de la vie, celle de ces malheureux me paraît une des plus cruelles. Le navigateur court une fois les dangers que ces infortunés éprouvent presque tous les jours. Je ne connais qu'une position aussi difficile, quoique moins dangereuse, celle des conducteurs de trains, dans la suisse et dans le Tyrol: les bois liés s'abîment dans un gouffre, à la chute d'une cascade; leurs guides disparaissent avec eux, se cramponnent, reviennent à flot à deux cents pas, plus occupés de guider la machine que du soin de leur propre personne, après cette secousse violente.

Pauvres humains, par combien de bizarreries sont coupées vos tristes journées!

Depuis Roscoff jusqu'à Pontusval, il n'y a qu'une grande anse, au milieu de laquelle est la batterie de Kernic. De petits bâtimens de 30 à 40 tonneaux y pénètrent: elle assèche à toutes les marées. Il y a de Pontusval à cette anse, une lieue et demie; et de l'anse à Roscoff, cinq lieues.

Les plus riches cultivateurs de ces contrées ont 3 ou 400 frans de revenu, et de 8 à 12,000 francs en mouvance; ils nourrissent de superbes chevaux, qu'ils engraisent avec des navets. J'ai vu dans cette course un fort beau troupeau de moutons: il est singulier qu'on n'en entretienne pas un plus grand nombre sur des plages faites pour eux.

Les tailleurs, espèce d'hommes méprisés, mais introduits partout, sont ici les entremetteurs de presque tous les mariages. Rarement on y passe des contrats; les conditions se font sous seings privés, et plus communément devant témoins: ils intéressent leurs enfans d'un quart, d'un tiers dans leurs ménages; quelques riches qu'ils soient, ils ne leur cèdent jamais de terres: ils sont très-difficiles sur la pureté des familles qui leur proposent une alliance; la mémoire conserve l'histoire des actions et des mœurs des générations passées.

Les disputes en vers étaient ici très-vives entre les demandeurs, les jours de noces; rarement elles se terminaient sans que les poètes en vinsent-aux mains.

On cultive aux environs de Pontusval et de Plouñéour, beaucoup de panais; les pauvres s'en nourrissent, les riches les dédaignent: on y voit peu de pommes-de-terre.

La superstition s'éteint avec les prêtres; ils se marient, s'éloignent, passent en Espagne.

Quand on ne payait pas la dîme, on était sur d'être *strobiliné*, (frappé du mauvais vent.)

Nous reprîmes, en retournant à Lesneven, la route que nous avions faite en nous y rendant: je le répète, il est indispensable de la faire réparer: plus de 200 voitures, par semaine, y passent pour emporter des sables, des goémons qu'on verse sur les champs, dans la proportion communément de 4 charrettes par journal. La bonté de cet engrais le fait rechercher à grands frais: on charge par an, à Tisaoson, entre Roscoff et l'île de Baz, plus de 500 gabarres de sable qu'on transporte dans la rivière de Morlaix, à Pondéon, à Penzé; on les verse de là dans l'intérieur du pays.

J'oubliais de parler de la plus haute de ces aiguilles, qu'on nomme *ar men-hir*: on l'aperçoit de Pontusval; elle s'élève comme un clocher; sa hauteur est de 40 pieds; elle a 4 pieds de diamètre à sa base. Ces pierres étaient consacrées au Soleil.

Cette pierre ou Men-Hir (pierre longue en langue celtique) n'est pas la plus élevée de ce genre qui se rencontre dans le Finistère, quoiqu'elle soit sans doute une des plus remarquables; elle a au plus trente pieds de haut et non pas quarante comme le dit Cambry, trop souvent, comme on l'a déjà vu, porté à l'exagération en tout genre.

Le Men-Hir de Pontusval est remarquable en ce que les prêtres chrétiens ont érigé sur son sommet une petite croix, afin de donner l'apparence de dévotions catholiques au culte que lui rendirent, long-temps encore après notre ère, les habitants de la contrée. Une autre croix a été, dans la même intention, gravée en creux à la base de ce grossier obélisque.

Les Men-Hirs, genre de monuments très-répandus chez tous les peuples d'origine celtique, n'étaient pas exclusivement consacrés au culte solaire, ainsi que Cambry paraît ici donner à entendre. Une nation à laquelle les arts étaient encore inconnus, ne pouvait différencier l'intention de ses monuments par des caractères particuliers empruntés au dessin, à la sculpture, à l'architecture. Tous étaient bruts et par conséquent pouvaient se ressembler beaucoup, quoiqu'érigés dans un but très-différent. Ainsi, comme nous l'avons démontré dans un autre ouvrage (Antiquités du Morbihan), les Men-Hirs ou pierres brutes, plantées debout en terre, étaient tantôt effectivement le symbole ou l'emblème de la divinité, tantôt des monuments

A quelque distance de Pontusval, à l'extrémité du canton de Plouguerneau, dans le district de Lesneven, est le port nommé le Corréjou.

Sa rade a plus d'un quart de lieue de longueur, sur près de trois quarts de lieue de largeur: sa longueur court du nord au sud; et sa largeur de l'est à l'ouest: elle est située entre le fort et la longue chaîne de rochers, nommée Carrec-ir. Le fort est assis sur une petite péninsule.

La rade a deux entrées.

La première entre Carrec-ir et Carrec-croum, s'appelle canal du nord; elle a 200 pieds de largeur.

La deuxième, entre Carrec-croum et le fort, se nomme canal de l'ouest; il a 120 pieds de large.

Le port est au fond de la rade; sa longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 400 pas; sa largeur, du nord au sud-est, est de

mémoratifs destinés à consacrer quelque grand souvenir, tels que ceux d'une bataille, d'une victoire, d'un traité de paix, etc.; tantôt et le plus souvent même, des tombeaux, des pierres funéraires, plantées à la tête des sépultures.

Tout le territoire de Pontusval et celui de Plouñéour qui y est contigu, sont couverts de monuments druidiques, bien conservés en général et de grandes dimensions. Il paraît que dans ces lieux le christianisme ne pénétra que difficilement et bien plus tard même que dans les paroisses circonvoisines, dont les habitants désignent encore la paroisse de Plouñéour sous le nom de *Lan ar Payan*, terre des Payens. Les habitants de ces rivages semés d'écueils sont remarquables par leur haute stature et le caractère de férocité généralement empreint sur leur physionomie. Ils sont ceux de tout le département qui ont conservé avec le plus de tenacité l'usage barbare de piller les bâtimens naufragés et d'en dépouiller, d'en maltraiter les malheureux équipages avec une cruauté de vrais sauvages. Ils apportent à cette action une fureur, un acharnement inconcevables. C'est en vain que dans ces occasions l'autorité a voulu agir en envoyant des troupes contre eux; ils les attaquent eux-mêmes, se précipitent avec rage sur les bayonnettes des soldats et les mettent en fuite. Les prêtres employant près d'eux la voie de la persuasion, réussissent mieux sans doute à adoucir les mœurs de ces farouches enfans des Celtes, et on doit d'autant plus l'espérer qu'ils y sont parvenus sur beaucoup d'autres points du littoral du Finistère, où d'après leurs exhortations, les habitants ont renoncé à l'usage inhumain de la spoliation des naufragés.

On trouvera une description détaillée des monuments celtiques de Plouñéour dans nos *Antiquités du Finistère*; description qui a été copiée presque textuellement par M. Souvestre, dans la note qu'il a insérée page 80 de l'édition in-8° de Cambry. Cet éditeur a agi de même chaque fois qu'il a parlé, dans ses notes, des monuments du Finistère, tout ce qu'il en dit a généralement été emprunté à nos ouvrages sur ce sujet.

Nous ajouterons ici encore un mot au sujet de Pontusval. Ce port de caboteurs n'est qu'un bassin naturel au milieu des rochers de la côte. Les écueils qui la bordent et qui s'étendent à plusieurs lieues au large, en rendent l'abord très-difficile, et impraticable même pour quiconque n'est pas bon pilote-pratique. (F.)

la même étendue. L'entrée du port a 100 pas de large; deux canons du fort, l'un de 13, l'autre de 12, le défendent : deux autres canons donnent sur la Manche. Le port du Corréjou peut recevoir des bâtimens de 300 tonneaux, pourvu qu'ils souffrent l'échouage : trente bâtimens caboteurs peuvent s'y trouver à l'aise : la profondeur de la mer, dans les grandes marées, est là de 20 pieds; d'environ 16, à mer morte. Le port assèche à toutes les marées.

Le fond de la rade est d'herbe et de sable : c'est une relâche sûre pour les convois ; elle peut recevoir environ 70 bâtimens de toute grandeur, des frégates, même dans les mers mortes. La profondeur de cette rade, dans les grandes marées, est de 40 à 50 pieds ; à la mer morte, de 20 à 25.

Je ne décrirai pas les aspects variés de cette côte, pour ne pas multiplier des répétitions presque forcées. La côte du Corréjou est élevée. La chaîne de granits qui s'étend depuis la pointe de Landegavec jusqu'au canal du Corréjou, sur un espace d'une lieue; Plouneour-Trez, Guissény, Plouguerneau; les rochers de Pontusval, l'île de Baz, sont les points qui marquent par divers airs de vents, sur la grande étendue de terre et de mer qui se développe à vos yeux.

À l'ouest sud-ouest du port, à 400 pas, il existait une croix élevée, que des soldats ont renversée; elle servait de mire aux pilotes : il faudrait la relever ou la remplacer.

À l'ouest, à une demi-lieue du Corréjou, est un fort grand rocher sur les bords de la mer, qui paraît travaillé, façonné de main d'homme; les bâtimens sont obligés de le raser : on devrait y placer deux canons de vingt-quatre.

Il est à remarquer que les canons du Corréjou ne peuvent défendre qu'une des entrées de la rade, celle de l'ouest; le canal du nord est sans défense : on pourrait établir une batterie du côté de Kerlouan, sur la pointe de l'île Amoné.

À trois quarts de lieue, à l'ouest du Corréjou, est encore un petit port nommé Port-Mâlo; il n'est ni fréquenté ni défendu : les Anglais, dans la guerre dernière, descendirent à l'île Vierge,

à l'entrée de ce port; ils y tuèrent des vaches, des jumens, des genisses que l'on faisait engraisser sur cette île.

Le commerce du Corréjou consiste en sel, vins, ardoises, charbons-de-terre, huile et savon : on y chargeait des fûts vides pour Bordeaux, la Rochelle et l'île d'Oléron.

La distance du Corréjou à Lesneven est de trois lieues et demie.

La grève de sable, de Kerisoc à Guissény, paraît avoir été habitée : on y voit de vieux troncs de chênes noirs comme du charbon-de-terre.

Ce pays est trop voisin de Pontusval, pour qu'il offre dans les mœurs, dans le costume, dans les usages, des différences qu'on puisse remarquer.

Les naufrages y sont communs; ils entretiennent chez l'habitant un amour de pillage, que rien n'a pu détruire; il regarde comme un don du ciel, tous les objets que la tempête et que la mer peuvent apporter sur la côte : il existe pourtant des familles qui ne participent jamais à ces vols; qui se croiraient déshonorées si, quand la multitude court au rivage, et va se partager la dépouille des naufragés, elles faisaient un pas pour y participer.

Les laboureurs du Corréjou jouissent en général d'une fortune aisée : le goémon qu'ils vendent, leurs beaux chevaux, l'orge et du lin, sont les bases de leur fortune.

Leur pain est un mélange d'orge, de trois quarts de seigle, et d'un seizième de froment; ils mangent de la bouillie deux fois le jour, excepté le dimanche, le mardi, le jeudi : dans ces jours privilégiés, ils servent sur leur table de la vache salée, du lard et de la soupe de graisse.

Ici, comme dans tous les environs, le maître de la maison met le premier la main au plat; les hommes le suivent, en observant l'ordre que prescrit l'état ou l'âge; la maîtresse de la maison, ses filles, ses amies ne s'approchent qu'après que le dernier valet de labourage s'est emparé de la portion qui lui convient.

Un contraste frappant pour l'observateur, est celui qui règne entre la simplicité, le silence, la manière d'être des habitans de

Pontusval, du Corréjou, de toute la Bretagne, et la langue qu'ils parlent. Dans toutes les parties du monde, on a perdu le sens des mots corrompus qu'on prononce; ils ont ici leur pureté, leur originalité primitive et poétique. Pas une expression dont le sens ne se trouve dans les monosyllabes qui la composent; tout s'explique, tout vit, tout s'anime pour eux; la qualité distinctive qui fit nommer un champ, une maison, une famille, se trouve conservée, après des siècles, par la décomposition facile de ce nom: *pen hoat* signifie tête de bois; *pen marc'h*, tête de cheval; *arc'hant* (argent) le plus blanc; *ar mor*, sur la mer; *argoët*, sur forêt; *askell*, aîle d'oiseau: les noms du Corréjou, *Carec-croum*, la roche vantée; *Carec-coulm*, la roche du pigeon; la grève de Guissény, *coat-nos*, bois de nuit, donnent des idées précises: que ne diraient-ils pas, que n'inspireraient-ils pas au poète qui les emploierait! Il est barbare de négliger, d'anéantir la langue des Bretons, des Celtes, la plus vieille médaille de l'ancien monde. Déterrez le Brigand que l'ignorance a dédaigné, tirez-le de l'affreuse misère où le gouvernement des rois l'abandonna; qu'il n'emporte pas au tombeau les richesses dont il est dépositaire; et quand il serait vrai que ses aperçus fussent des chimères, que ces rapprochemens fussent l'effet d'un ingénieux charlatanisme, leur bizarrerie, leur sublimité devraient les faire conserver: le dédain est presque toujours l'effet de la sottise.

Je reviens à Lesneven. L'épouse du citoyen Legall, agent du district, à Lesneven, dont la vie se passe à secourir les malheureux, m'a donné la recette d'un remède contre la morsure des chiens enragés; si j'en crois la voix publique, elle a produit d'étonnantes guérisons.

1 Cambry a bien raison ici: La postérité regrettera un jour amèrement que les efforts de nos *faiseurs*, des propagandistes actuels, ayant anéanti cette langue antique, précieux monument de nos origines primitives et qui réellement s'efface chaque jour de plus en plus. L'Académie Celtique, bien pénétrée de l'importance de la conservation de l'idiome des Celtes dans l'intérêt de l'histoire et de la littérature, avait proposé au gouvernement de créer, dans chacune des grandes villes de la Bretagne et dans la capitale même, des places de professeurs chargés de conserver et d'enseigner la langue Celto-Bretonne. Cette proposition ne fut point appréciée dans le tems. Aujourd'hui où il devient de plus en plus urgent d'y faire droit, elle devrait être renouvelée par des Bretons de mérite, des Bretons véritablement instruits, amis de l'histoire de leur pays. Mais leur voix serait-elle écoutée à une époque où une secte nombreuse et malheureusement trop influente, a pris à tâche d'anéantir tout ce qui est ancien. (F.)

Remède contre la morsure des animaux enragés.

L'on prendra :

- I. 1° Une poignée de feuilles de sabbine ;
2° *Idem* de rue ;
3° *Idem* de sauge ;
4° *Idem* de feuilles de valérienne ;
5° *Idem* de pimprenelle ;
6° *Idem* de lierre-terrestre ;
7° *Idem* de menthe sauvage ou des prés.
- II. Une poignée de feuilles et racines :
1° De marguerite sauvage ;
2° De corne de cerf ;
3° De camomille.
- III. Une poignée de racine de polipode de chêne.
- IV. Une ou deux gousses d'ail.
- V. Une poignée de gros sel.
- VI. Trois douzaines d'écaillés d'huîtres pulvérisées.

Le tout bien pilé dans un mortier, se met dans un pot de terre; on verse dessus une chopine de vin blanc, qu'on laisse infuser au moins pendant douze heures. Quand on prend le remède, on en exprime le jus, que l'on passe: on le prend à jeun, pendant trois jours consécutifs. La dose est d'environ une demi-chopine; dès qu'on l'a bue on fait beaucoup d'exercice, pendant environ une heure; puis on change, on se lève, on mange, et l'on peut vaquer à ses occupations, le reste de la journée: on aura soin de ne pas user de laitage, ni d'aucuns mets où il entre du lait, pendant ces jours, ni même pendant les trois jours suivans. On ne se fera pas non plus saigner pendant l'année; l'excès du vin est aussi pernicieux, pendant le même intervalle de tems. Pour la guérison de la plaie, on emploie le marc des simples, et pas autre chose: on la fait rouvrir au premier pansement, s'il est nécessaire:

On la panse tous les jours, jusqu'à parfaite guérison.

Nota. 1° On sent bien que pour les enfans on doit diminuer la dose, et en cela on a égard à leur âge et à leur tempérament ;

2° Pour les bestiaux, c'est la même dose ; ils guérissent aussi bien que les hommes : on a seulement éprouvé que la guérison des cochons est très-difficile.

La commune de Plouescat, dans le district de Lesneven, produit des grains de toute espèce, en abondance.

Celle de Cléder est aussi riche : on y trouve pourtant beaucoup de terrains occupés par des landes.

Entre Sibiril et Cléder, est le château de Kerouséré ; c'est un assemblage de grosses tours liées par des bâtimens qui forment leurs courtines. La mer baigne les grands bois de chêne qui sont autour de ce château ; les crénaux, les machicoulis, les meurtrières y sont encore dans le meilleur état. Les murs ont dix à quinze pieds d'épaisseur : on y voit une salle énorme, une cheminée grande comme une salle. On sent que ce château massif, près de la mer, garni de bois, offre d'intéressans aspects, et des sites très-variés : la mer, l'île de Baz, Saint-Pol et ses clochers ; les rochers noirs, avancés dans les eaux, les embellissent, les varient. Vous avez lu, dans nos romans, la description des hermitages, ou de ces châteaux écartés qui préparent aux aventures d'amour, de guerre ou de religion ? Dans celui que je décris, vous en trouverez un modèle. Il soutint un siège du tems de la ligue ; le duc de Mercœur s'y renferma.

1 Le château de Kerouséré est un bâtiment carré, flanqué de trois tours rondes avec galeries, parapets et machicoulis. Quoiqu'ayant conservé le plan ordinaire des anciens châteaux forts, il ne date pas de bien loin et on remarque presque partout, dans ses détails architecturaux, le style de l'époque de la renaissance des arts. En effet, ce château fut presque entièrement reconstruit à la fin du 16^e siècle, ayant été récemment démantelé à la suite du siège opiniâtre qu'il soutint en 1590 contre les troupes de la ligue auxquelles s'étaient réunies les communes du Bas-Léon. Boisson de Coëlnizan en était alors possesseur, et après le couronnement de Henri IV il obtint de ce monarque une somme de trente-cinq mille écus, par forme d'indemnité et pour faire réparer Kerouséré. La courtine de derrière, celle qui est exposée au nord, paraît être la seule partie de l'édifice restant du château primitif qui existait dès 1360.

Il devait certainement y avoir une quatrième tour au quatrième angle de cette forteresse, mais il paraît que les fonds accordés à Coëlnizan n'ont pas suffi et qu'il n'a pu en achever la construction.

La figure du château de Kerouséré, que l'on voit dans l'édition in-4^o de cet ouvrage, est si mauvaise qu'il est difficile de concevoir qu'on ait rien pu faire de pareil d'après nature.

Goulven est le pays le plus fécond et le mieux cultivé du district. Even passe pour le fondateur de Goulven.

Plouneveuter est couvert de terres de labour et de prairies.

La commune de Plouguerneau, que baigne la rivière de Vrac'h ou d'Aber-Vrac'h, est une des plus utiles du district ; cette rivière forme, à son embouchure, un petit port de mer. C'est là qu'était située, dit-on, l'opulente ville de Tolente, réduite en cendre en 875.

Ploudaniel et ses dépendances offrent de gras pâturages, des terres très-fertiles : c'est un pays très-plat, coupé de quelques landes.

Tel est l'état du district de Lesneven, que je quitte pour examiner l'important district de Brest, et ce premier port de l'Europe.

DISTRICT DE BREST.

Le district de Brest a de longueur, du levant au couchant, de la Forêt à Pospoder, environ 8 lieues ; du midi au nord, du Conquet à Lannilis, 4 lieues : il est montagneux, moins fécond que le district de Lesneven, mais riche, cependant.

Le canton de Lannilis est bien cultivé, ses terres sont excellentes.

Le territoire de Gouesnou est coupé de ruisseaux, couvert d'excellents pâturages ; les terres labourées sont très-fertiles : on

Dans l'église de Sibiril on a restauré par mes soins et grâce à l'intérêt qu'en a pris M. le marquis de Foresta, Préfet du Finistère en 1824, le tombeau de Jean, seigneur de Kerouséré, mort vers 1460. Ce monument avait été horriblement mutilé par les révolutionnaires, on peut aujourd'hui le voir dans son entier. C'est un sarcophage en Kersanton orné des écussons armoriés et timbrés de la famille de Kerouséré. Sur le dessus est la statue couchée de Jean, entièrement revêtu de son armure, à l'exception de sa tête qui est nue. Sur le ceinturon qui ceint sa cotte d'armes et qui soutient son épée et sa dague, on lit en caractères gothiques la devise bretonne de sa maison, *list list, laissez laissez*. (F.)

1 Cambey veut sans doute être ici, de l'église de Goulven, qu'il fit construire en action de grâces de l'éclatante victoire que ce comte remporta sur ces rivages, contre des pirates normands, en 550. Du reste, l'église actuelle qui remonte au plus au 15^e siècle, n'est pas celle que fit bâtir Even, laquelle, ainsi que la plupart de celles de son époque, n'était probablement qu'un édifice en bois. (F.)

2 La ville de Tolente n'était pas située précisément à l'embouchure de la rivière d'Aber-Vrac'h, mais un peu plus à l'est sur la côte de Plouguerneau et en face d'un gros îlot de rocher appelé *hent* en celtobreton. Le petit bras de mer qui le sépare du continent est encore appelé dans le même idiôme, *toull-hent*, passage ou détroit de hent ; de *toull-hent*, on a fait Tolente. (F.)

y voit des terrains incultes ; les bras y manquent , comme dans tous les environs de Brest , dépeuplés par la marine.

Saint-Renan abonde en grains , en fourrages ; les chevaux y sont forts et vigoureux.

Tout le district est dépouillé de bois : Brest n'a pas épargné ceux qui se trouvaient dans ses environs ; on nomme forêt , cependant , une petite portion de bois taillis conservée dans la commune de la Forêt , à peu de distance de Landerneau .¹

On n'a rien négligé , sans doute , pour défendre de toute attaque les avenues du port de Brest , premier département de la Marine française , une des clefs de la France , une des sources de sa puissance.

Le climat le plus venteux , le plus humide de l'univers , est peut-être celui de Brest et de ses environs ; le ciel est toujours couvert de nuages . Il y faut un observatoire pour les besoins de la marine .² Aucun point de la terre n'est cependant aussi peu propre aux observations astronomiques ; ces nuages , chassés sans cesse par des vents impétueux , offrent des accidents , des effets de lumière d'une variété infinie.

Accoutumés au joug des classes , à l'empire despotique de l'ancienne marine , les paysans y sont souples , soumis : on réussit pourtant , bien mieux , auprès de nos bretons , en général , par la douceur et la simplicité , que par la force ou par la dureté . Une extrême délicatesse , une grande sensibilité , de la fierté , de la finesse , s'allient par un mélange singulier à la rudesse , à la grossièreté de leur extérieur : ce qu'ils n'accorderaient jamais à la force , au devoir , à l'intérêt , ils le donnent à la prière , au plus petit service : les grands charrois qu'on n'obtient pas à prix d'argent , se font pour une honnêteté , pour un dîner , pour quelques bouteilles de cidre . Non que de riches laboureurs apprécient

¹ Cette portion de taillis est effectivement le seul vestige actuel d'une forêt immense qui couvrait presque tout le haut Leon , dans les premiers siècles de notre ère . Elle était presque aussi célèbre que la fameuse forêt de Broccliandé , dans les chroniques chevaleresques de la table ronde , et elle est plus d'une fois mentionnée dans le roman de *Tristan le Léonais* . (F.)

² Il existe actuellement et a été construit au sommet du pavillon du milieu des belles casernes de la marine , bâties jadis par les soins du chevalier de Fautras , major-général de la marine , à Brest . (F.)

beaucoup ce qu'on leur donne ; ils s'égaient , ils sont sensibles aux politesses qu'on leur fait , et les paient avec usure .

Le district de Brest ne produit aucun cidre ; il donne peu de fruits quoique les jardins y soient multipliés : les légumes , les fruits viennent de Pol-Léon , de Landerneau , de Plougastel , de Châteaulin .

On n'emploie que des chevaux à la culture des campagnes ; le bois de chauffage est fort rare . On le tire de Châteaulin , de Landerneau .

On entretenait autrefois de beaux haras à Lannilis , à Saint-Renan . Leur suppression fait un grand tort à ces cantons .

On ne connaît point de mines dans le district . Les Eaux-Minérales de Kéroual , dans la commune de Guiler , les cristaux de Kervalon , ceux qu'on a déterrés en travaillant à la place d'armes de Brest , font croire qu'on pourrait en trouver , en employant les moyens connus des Mineurs .

Toute la côte est bordée de granits à gros grains , mêlés de quartz .

L'île ronde , dans la rade de Brest , est un bloc de marbre noir dont on fait de la chaux . Sur la côte de Plougastel , il existe une espèce de marbre blanc , qu'au premier coup-d'œil , on prendrait pour du quartz .¹

¹ Rien n'est plus digne de l'attention d'un observateur de la nature , que les terrains divers qui environnent la baie de Brest . Tout ce canton présente la trace évidente de grands mouvements , de grands phénomènes géologiques .

La côte nord de la rade et du goulet de Brest , depuis Saint-Mathieu jusques vers l'embouchure de la rivière d'Elorn , est évidemment un sol de formation primitive , puisqu'il n'est composé que de roches granitiques , quartzieuses , ou d'Enryte granitoïde . Mais au-delà de Saint-Marc , on commence à voir des couches stratifiées d'un schiste grossier qui s'appuyent sur le granit .

La langue de terre qui constitue la paroisse de Plougastel est un sol quartzieux et granitique du côté du nord ; au sud , vers les bords de la rivière de Châteaulin , il est composé de lits schisteux qui se prolongent vers le Faou et jusque à Châteaulin même , où sont de bonnes carrières de schiste tégalaise .

Les schistes du Faou sont remplis de corps organisés fossiles , surtout de coquilles du genre des *Térébratules* . On y trouve aussi quelquefois de *Tribolites* bien conservés .

L'île ronde qui se trouve près de la pointe ouest du territoire de Plougastel est un pâté formé de couches d'une chaux carbonatée polyédrique , sorte de marbre noir grossier et qui est rempli d'animaux marins fossiles transformés en calcaire blanc . Ces animaux sont surtout des *Aphrodites* , des *Amphinomes* , des *Holoturries* et généralement des animaux mous de la classe des vers ou des annélides .

La péninsule de Crozon est entièrement quartzieuse excepté son littoral nord où se retrouvent les lits schisteux .

L'île longue est calcaire et composée d'un marbre commun . Cette île , ainsi que l'île ronde , sont les deux seuls endroits du Finistère où nous connaissions de la pierre calcaire . (F.)

Rien de plus rare que la pierre calcaire dans toute l'étendue du Finistère.

La grande corderie du port, celle de Plouzané, celle du Conquet; cinquante ou soixante poteries dans les communes de Lannilis et de Plouvién; six tanneries, la fabrique considérable de toile à voile de Brest, où l'on façonne aussi les étoffes nécessaires à l'habillement de la Gbiourme, sont les seules manufactures du district. Les poteries très-communes, vernissées ou non vernissées, se cuisent avec des bruyères et de mauvaises landes.

Les rivières d'Aber-Vrac'h, d'Aber-Benoît, de Lannilis et de Penfeld sont les plus considérables du district, qui d'ailleurs est coupé d'une infinité de ruisseaux.

Tous les chemins qui conduisent aux postes de la côte, sont brisés par les trains d'artillerie et par le transport journalier de ce qui peut servir à l'armement des forts. Pontavence, sur la route de Brest au Conquet, a besoin d'une prompte réparation, ainsi que Pont-an-Diouric, qui sépare l'arrondissement de Brest de celui de Lesneven.

Le pont de Saint-Renan, qui facilite les communications de Brest avec les ports de l'Aber-Ildut, d'Argenton, de Portsal, et de l'Aber-Benoît, est dans un état déplorable.

La route qui conduit à Lesneven est boueuse jusqu'à Goueznou; le fond en est très-bon; on ne court d'autre risque que celui de briser sa voiture.

Il y a trois lieues de la rade du Corréjou, dont j'ai donné la description, à la pointe droite qui ferme l'entrée de la rade d'Aber-Vrac'h.

Cette rade a la profondeur et la capacité nécessaires pour contenir les flottes les plus nombreuses¹; elles y seraient en sûreté. Le canal de la partie de l'ouest assèche aux basses marées; l'autre a toujours plus de 20 pieds d'eau; son entrée est garnie de rochers; plusieurs petites îles de sables en rendent l'abord très-difficile. L'île Sezon

¹ Ceci est loin d'être vrai; quoiqu'assez spacieuse la rade d'Aber-Vrac'h manque de profondeur et quand la mer est basse il y a peu d'endroits où de grands bâtiments pussent demeurer à flot. L'accès en outre en est très-difficile à cause des écueils qui hérissent ses environs. Cette rade n'est donc fréquentée que par des caboteurs en tems de paix et des corsaires en tems de guerre. (F.)

partage les deux canaux; elle est fortifiée par un parapet de gazon; sa batterie placée vers le nord-ouest, bat la rade; celle du nord-est, bat le grand canal. Les bords de la rivière d'Aber-Vrac'h sont agréables et riens: à deux lieues de son embouchure est l'ancien château de Carman, séjour ancien de tyrannie et de féodalité¹; il pouvait contenir 150 hommes de garnison. Toute cette côte est hérissée de petites chapelles, *ex voto* de marins en danger.

Entre le Corréjou et la rivière d'Aber-Vrac'h, est Tremeneach dont l'église, qui servait encore au commencement de ce siècle, est à présent engloutie dans les sables jusqu'à la hauteur de son entablement.

Toute cette côte, depuis Guytalmezeau surtout, présente une multitude de desséchemens à faire; ils produiraient une terre féconde: de simples digues, des portes à clapets, quelques canaux de desséchemens, sans grandes dépenses, procureraient des revenus considérables aux entrepreneurs de ce travail. Les peuplades établies depuis Guytalmezeau jusqu'à Plouescat, sont le plus forcément entraînées vers le brigandage des bris; elles se précipitent sur la proie que la mer leur amène, avec l'avidité, la brutalité de tigres; on ne peut la leur arracher. Il n'est guère d'année que de gros bâtimens ne viennent échouer sur ces parages; ils sont dépouillés par ces malheureux, ou pillés par les commissaires qu'on a chargés de les sauver. Cette année nous en offre un exemple frappant.

De Pontusval à Plouescat, on pourrait enlever à la mer, avec moins d'un million, dix mille arpens de la meilleure terre; les figuiers croissent dans Plouescat, sans culture, au milieu des haies.²

La rivière de Lannilis sépare l'Océan de la Manche.

En face de la commune de Landunvez, on voit un rocher, nommé le Four, qui n'est jamais couvert par les eaux de la mer; il s'élève à 200 pieds. Les habitans de cette extrémité du monde regardent ce rocher comme le point qui sépare l'Océan de la Manche.

¹ Le château de Carman était une forteresse carrée, ayant à chaque angle une forte tour surmontée d'une tourelle. La maison de Carman était une des plus illustres et des plus anciennes du pays. Ce noble asile des peux armés pour défendre leur patrie et protéger leurs vaisseaux contre toute entreprise hostile ou vexatoire, a été récemment tout-à-fait démoli par la bande noire. (F.)

² Des travaux de desséchement ont été exécutés sur ce point, mais on est encore à savoir s'ils auront un heureux résultat. (F.)

On jouit à Landunvez de la vue d'Ouessant, de celle de l'Océan où l'on voit le coucher du soleil sans qu'aucun obstacle nuise à ce sublime coup-d'œil.

Là, sont les vastes ruines du château du Châtel où l'on a pris une grande partie des pierres qui servirent à la construction de l'église de Saint-Louis, et de la comédie de Brest. Le fameux Tanguy du Châtel y reçut le jour.

Les terres de Landunvez sont travaillées par les femmes. On ne s'y chauffe qu'avec de la bouse de vache et du goémon.

Portsal peut contenir des barques de 100 tonneaux, il assèche à basse-mer : l'entrée, garnie de rochers, est très-difficile : on ne compte qu'une demi-lieue de Portsal à Argenton ; la côte qui les sépare est inaccessible. Le village d'Argenton est formé d'environ 50 feux qui s'étalent sur le rivage.

Le port d'Argenton² peut recevoir des bâtimens de 100 tonneaux, mais les seuls pilotes du pays peuvent guider dans ces passes si difficiles.

¹ Ce château ne porte pas le nom que lui donne ici Gambry, mais bien celui de château de Trémazan. Il fut effectivement le berceau de l'illustre et antique famille des Tanguy du Châtel, laquelle a rendu de si grands services à la monarchie. Il était aussi le chef-lieu féodal de ces seigneurs renommés. Ses ruines présentent encore un aspect imposant. Le plan en est carré, le portail est à la façade de l'Est, c'est une arcade en ogive jadis flanquée de deux tours rondes dont une seule existe encore en partie. Au côté occidental est un donjon élevé, de forme carrée, muni au sommet de meurtrières. On y montait par un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille. Il est aujourd'hui dans un tel état de dégradation qu'on doit craindre prochainement son éroulement total. Il serait cependant important de conserver ce donjon qui, par sa position et sa hauteur, est nécessaire aux navigateurs auxquels il sert de balise et de point de reconnaissance, pour leur faire éviter les dangereux rochers de Portsal.

En avant du portail du château de Trémazan, est un ouvrage avancé ou ravelin considérable, entièrement en pierre de taille et bien muni de parapets saillans, avec machicoulis et tourelles dans les angles.

Les ruines de cette forteresse, telles que nous les voyons, ne présentent rien dans leur construction qui paraisse antérieur au treizième siècle. Mais il est hors de doute qu'elle fut renouvelée à cette époque sur l'emplacement d'une beaucoup plus ancienne, puisque les légendes du sixième siècle en font mention. (Voyez, dans Albert le Grand, l'histoire de Saint Tanguy.)

De vieilles traditions assurent que Trémazan fut bâti en partie avec des pierres provenant des démolitions d'un temple païen situé dans l'île d'Ouessant. (F.)

² Argenton est un bassin naturel, au milieu de rochers d'un aspect très-pittoresque. L'art n'a rien fait pour ce petit port, non plus que pour ceux de Portsal, Pontusval, Aber-Grach, etc. (F.)

Porspoder, à un quart de lieue d'Argenton, est formé d'une soixantaine de maisons.

Il n'y a qu'une lieue de Porspoder à l'Aber-Ildut ; cette côte est inabordable. Ce port reçoit des barques de deux ou trois cents tonneaux. Deux ou trois particuliers y font le commerce de planches, de fer, de vin, d'eau-de-vie, de résine, de fromage et de fruits secs ; on y faisait jadis la pêche du maquereau. Sur toute cette côte on pêche une espèce de congre dont on pourrait tirer un bien plus grand parti : on le sale, on le fume, on le conserve sec.

D'Aber-Ildut à l'île d'Ouessant, on ne compte que trois lieues ; cette île est à cinq lieues du Conquet, à pareille distance à peu près, de Saint-Mathieu : elle a sept lieues de circuit, ses côtes sont très-escarpées, inaccessibles, si vous en exceptez quelques anses où l'on peut débarquer.

La principale habitation d'Ouessant est située dans le nord de l'île. La population générale de ce pays particulier, était de quatorze à quinze cents personnes, avant la révolution ; ses habitans le nommaient Ussa ; les Anglais, Ushant ; Pline, Axantis, etc.²

Elle fut exposée jadis aux incursions des habitans du nord, si nous en croyons les vers de le Breton, liv. 7. de sa *Philippide*.³

Et qui rostratis ratibus secat aequor Alanus
Piralas secum assumat quibus utilis ipse,
Quam Grenesim rebus juvat expollare vel Ossam.

L'imagination a tellement embelli le portrait de cette île, qu'on la croirait un paradis terrestre : on y vit comme dans l'âge d'or ; les propriétés y sont si respectées, qu'une bourse trouvée se dépose dans le cimetière, sans qu'on touche à l'argent qu'elle contient ; la charité, l'égalité, l'amour y sont les bases de la société. Content du strict nécessaire, on n'y voit régner ni la somptuosité, ni le

¹ Sur la côte, entre Argenton et Porspoder, sont disséminés plusieurs Men-Hirs et quelques Dolmens. (F.)

² Son véritable nom, en cello-breton, est Heussal. Elle le porte encore dans des titres du 16^e siècle. Ce mot signifie *effroi, terreur* ; nous n'entreprendrions pas d'expliquer pourquoi un pareil nom a été imposé à cette île. Est-il dû à l'effroi que ses dangereux abords inspirèrent aux premiers navigateurs ? (F.)

³ Guillaume le Breton, l'un des poètes les plus renommés du moyen âge, composa au 13^e siècle un poème héroïque sur les faits qui signalèrent le beau règne de Philippe-Auguste. Ce poème, en vers latins, est estimé. Il a été depuis peu imité en français. (F.)

luxe de nos tables : une longue vieillesse est la récompense de cette modération céleste, sans laquelle il n'est pas de bonheur sur la terre. Jamais un vil intérêt ne préside aux mariages qui s'y contractent ; la fidélité les couronne, la constance les accompagne ; le cortège des vertus douces et du bonheur, existe dans les ménages, que l'atroce et sombre jalousie n'a jamais souillés d'un soupçon ; l'ambition qui ravage la terre ne règne pas sur les rochers d'Ouessant, et l'ennemi ne vint jamais leur arracher les présens de Neptune. Les contestations sont réglées par un sage qui prêche la paix, le travail, toutes les vertus, et dont l'empire est celui d'un bon père au sein de sa douce famille. En lisant de pareils détails, on se croit transporté dans le tems des féeries, sur les rivages du Lignon, et près des nymphes de l'Astrée.

J'aime qu'un romancier embellisse ses fables, décore ses palais de colonnes, de diamans et de corniches, d'émeraudes. Mais un historien doit rejeter ces jeux brillans d'une imagination mensongère. La vérité, quelque froide, quelque sèche qu'elle se présente, doit être retracée par lui.

Ce pays célébré dans le roman de Sauvigny, est le séjour des vents et des tempêtes. La sobriété, la modération, y sont le fruit de la misère ; les portes des maisons y sont sans clefs, ouvertes à tout le monde, parce que leur intérieur n'offre rien à l'avidité, à la cupidité des hommes ; parce que l'objet enlevé ne pourrait être employé, vendu, sans qu'on en connût le voleur : les vices de notre monde n'y règnent pas à la vérité, mais cet état n'est pas le fruit des principes ou de la réflexion ; c'est le résultat nécessaire de toute absence de sensibilité, d'imagination, de cet état où l'homme n'établit que par un mouvement matériel, une différence entre son existence et celle du rocher qu'il habite : ces hommes enlevés pour la marine éprouvent, en s'éloignant de leur habitation sauvage, le désespoir des Suisses absens de leurs chalets, des Lapons conduits à Paris, de ces sauvages du Groënland qu'étouffait l'air trop chaud, pour eux, d'un hiver très-froid de la France.

L'atmosphère à laquelle nos poumons sont habitués dans l'enfance, le théâtre de nos premières émotions, le lieu qui satisfait à nos premiers besoins est presque toujours celui qu'une sensation

matérielle nous fait regretter, sans que notre intérêt et la raison nous le commandent. Affaïssement, dégoût, vapeurs, tristesse, mélancolie, nos plaintes, nos regrets, sont alors les suites d'une disposition physique ; elle occasionne ce grand amour pour la patrie, que nous attribuons à des idées sentimentales.

L'habitant de l'île d'Ouessant cultive quelques champs, nourrit des troupeaux de moutons ; il porte à Brest les produits de sa pêche, il en rapporte les ustensiles dont il a besoin, il aime peu le séjour de la grande terre, ne s'allie guère avec des étrangers ; heureux plutôt par l'absence du mal que par la présence du bien : les classes, les levées d'hommes exercées par la marine, sont le seul tourment qu'il éprouve.

Les femmes y labourent la terre ; il faut des obstacles invincibles pour que les hommes ne retournent pas au printems dans leur île.

Il n'existe qu'une seule auberge dans Ouessant, qui ne donne jamais plus d'une bouteille de vin, par jour, au même individu. De tout tems le vin qu'on peut distribuer à chaque individu, et le bénéfice du vendeur ont été fixés.

Les moutons y paissent en commun ; chaque propriétaire reconnaît les siens à sa marque, connue de tout le monde. On les sépare pour la tonte.

On ne voit pas un pauvre dans Ouessant ; c'est le pays de la médiocrité, de la paix et de l'hospitalité.

Les filles y font les démarches nécessaires à leur mariage : elles vont sans autre explication demander à dîner à la famille de leur amant ; l'amant, pour toute réponse, conduit au cabaret le père ou le tuteur de celle qu'il aime : le mariage alors n'a plus besoin que des formalités ecclésiastiques. On sent que de douces œillades, de petits soins, quelques baisers ont précédé ces déclarations simples.

C'est avec du goémon et de la fiente de vache qu'on cuit le pain dans l'île d'Ouessant ; on chauffe l'âtre, on y met la pâte qu'on recouvre de cendre chaude : la cuisson s'opère très-bien.

On ne payait dans l'île aucun droit sur le vin.

Les bonnes gens de ce pays ont les premiers chassé leur curé réfractaire.

Depuis, ils ont chassé deux prêtres assermentés; ils sont assez contents du vicaire qui les dirige.

Les mœurs, les rêveries, la manière de vivre d'Ouessant, sont à peu-près celles de l'île de Baz, celles des côtes que j'ai décrites; le costume est le même, à quelques différences près.

J'ai parlé de l'extrême petitesse des chevaux d'Ouessant; ils sont très-légers à la course et plus forts qu'on ne le croirait.

Ouessant, par une suite d'îlots, de bancs de sables et de rochers; s'unit à la côte du Conquet et de Saint-Mathieu. Cette chaîne court au sud-ouest: les îles de Balanec, d'Equinet, de Quémencé, de Béniguet¹; la grande terre assez élevée, le clocher du Conquet, de Lochrist et de Saint-Mathieu, sont les principaux objets de ce beau point de vue; on aime à suivre au milieu de tant d'obstacles les mouvemens variés de la mer, et les sinuosités bizarres des cantons de Ploudalmézeau, de Saint-Renan et du Conquet, toujours battus, toujours dévorés par l'Océan. Ces aspects, au reste, sont plus grands, plus sauvages, plus mélancoliques que pittoresques.

Je reviens à la description des différens ports de la côte. D'Aber-Ildut à Porspol; port très-sûr, enfoncé dans les terres, mais d'une entrée très-difficile, on ne compte que trois quarts de lieue. Porsmoguer est à la même distance de Porspol; c'est une anse vaste et profonde dont le mouillage est bon, sur un fond de sable: un débarquement s'y ferait avec facilité; des forts sur la pointe de Quemen et sur celle de Plouarzel, y mettent

¹ L'amiral Thévenard, dans ses *Mémoires relatifs à la Marine* (ouvrage dont la lecture est remplie d'intérêt), dit avoir vu dans la partie occidentale de l'île d'Ouessant, les vestiges d'un édifice carré, en maçonnerie, long de 300 pieds, sur 150 de large, et partagé en deux par un mur de refend. Les habitans désignent ces ruines comme les restes d'un temple payen, mais d'ailleurs ils ne donnaient aucun détail sur la divinité qu'on y adorait, ni sur l'espèce de culte qu'on lui rendait. On dit qu'il y avait quelques statues grossières qui en furent enlevées et transportées au château de Trémasan, où on les garda long-tems. (F.)

² Sur l'île de Molène, on voyait naguères encore les restes d'un Cromlech celtique. Dans celle de Béniguet, il y a quelques Men-Hirs et deux de ces Dolmens d'une construction particulière, que les anciens auteurs désignent sous le nom de *Cellia* (loges ou cellules), parce qu'ils sont fermés de toutes parts. Ils sont en effet composés de quatre pierres plates, plantées verticalement, en carré, et soutenant la plate-forme. Ces sortes de Dolmens sont moins communs que les autres, quoique nous en ayons vu plusieurs, notamment dans le pays Chartrain et l'Anjou. Des ossemens humains ont été trouvés sous ceux de l'île Béniguet. Les Druides se faisaient enterrer sous les autels qu'ils avaient desservis pendant leur vie. (F.)

obstacle. On exécuterait facilement une descente dans la rade des Sablons; elle est fort vaste et très-profonde, et le mouillage en est très-sûr: on sent que des canons et des mortiers les préservent de toute attaque.

Le Conquet peut contenir soixante bâtimens du port de cent tonneaux; la droite de ce port est fermée par une pointe de terre ou péninsule, qui la sépare de la plage des Blancs Sablons. Sur la pointe de cette péninsule est assise une batterie fermée qui bat l'entrée des Blancs Sablons; cette péninsule a près d'un quart de lieue de longueur: la pointe qui s'avance dans la mer, est plus large que l'extrémité qui s'unit à la grande terre: on la nomme l'île de Kermorvan; la côte qui suit, où l'on trouve la pointe du Renard, port Lioucan. Ptolomée le nomme *Portus Staliocanus* (port de couleur blanche, de *portz*, port, *Liou*, couleur, *can*, blanche;) en effet cette côte est de cette couleur. Dom Lobineau dit qu'on voit à port Lioucan des vestiges d'un port construit en brique et en ciment. La côte de Saint-Mathieu n'est pas praticable; l'ancienne abbaye de Saint-Mathieu (*le promontoire de Gobée, de Ptolomée*³) domine sur des rochers très-élevés, creusés par d'immenses cavernes; les terres qu'elles supportent ne tarderont pas à s'engloutir; la tour, l'église, disparaîtront comme d'autres édifices, comme des villes, peut-être, qui s'avançaient au loin dans cette mer dévastatrice. Des troupeaux, à basse-marée, paissent sur d'anciennes prairies, séparées de la grande terre depuis un demi-siècle au plus. L'Océan bat ces rivages avec tant de fureur, poussé par les vents du nord-ouest; la puissance qui les frappe est si grande, que sans la chaîne d'îles et de rochers qui la protègent, cette masse énorme de granits qui forme un des bras de la rade de Brest, lui-même serait peut-être englouti dans les

¹ C'est la presqu'île de Kermorvan. J'y ai vu un sanctuaire druidique avec tous ses accessoires. On dit qu'il est aujourd'hui détruit. (F.)

² Rien ne prouve que le port de Lioucan soit le *Portus Staliocanus* de Ptolomée, et tout est faux ou forcé dans l'étymologie que donne ici Cambry. Nous n'avons pas vu les vestiges de maçonnerie qu'indique en ce lieu D. Lobineau. Ils pouvaient à la vérité avoir existé de son tems puis être disparus depuis. (F.)

³ Nous avons démontré, dans nos *Antiquités du Finistère*, que Ptolomée désignait par ce nom de *Promontorium Gobavum*, toute la pointe ouest de la Bretagne, c'est-à-dire tout l'espace de côte compris entre la pointe de Landunvez et la pointe de Penmarc'h. (F.)

flots. Ces ravages frappent, étonnent, épouvantent le paisible habitant des terres; mais on se fait bientôt à ces idées sur les rives de la Bretagne, depuis la pointe de Roscoff, surtout, jusqu'à la pointe de Penmarck. Qui se transporte aux tems si reculés dont ces vastes ruines sont des médailles existantes et des témoignages certains, ne peut s'empêcher de retrouver dans sa mémoire le souvenir des grandes fractures du globe; de celle qui rendit à l'Océan l'immense réservoir d'eau qui s'était accumulée sur les riches terrains qui bordent à présent la Méditerranée; de celles qui séparent la Sicile de l'Italie, la Thrace et l'Amérique de l'Asie, et Madagascar de l'Afrique. Il voit ces ravages des tems, imprimés sur la masse immense des Alpes, des Cordilières et du Caucase : ces monts, couverts d'une glace éternelle, sont des héros inébranlables; et les géans de la Bretagne, des êtres subjugués au pied de leur vainqueur qui les détruit, qui les écrase et ne laisse exister sur le champ de bataille, que des ossemens dépouillés et quelques pierres triomphales.

Où sont ces collines, ces champs qui réunissaient autrefois la Cornouaille de la Gaule à la Cornouaille insulaire? Où sont les peuples qui les habitaient, qui les cultivaient? Cette pointe sur laquelle je suis, Saint-Mathieu, par ses prolongemens, touchait peut-être aux terres Atlantiques dont ces mers conservent le nom. La pointe du Raz que j'aperçois, les rives de Douarnenez, l'anéantissement de la ville d'Is, les ruines de Crozon, les débris, les traditions, me montrent les millions de siècles qui se sont écoulés, ceux qui doivent éternellement leur succéder; cette vicissitude infinie qui transforme en plaines, en collines, les lits de sables, de rochers, qu'inondait jadis l'Océan, et qu'il doit dévorer encore, quand ils auront long-tems servi de base aux temples des faux-dieux, aux palais des puissans, et de théâtre aux folies, aux fureurs, à l'imbécillité des hommes.

C'est sur la pointe de Saint-Mathieu que les amis, les mères, les amantes tendent les bras, présentent leurs enfans, fondent en larmes au départ des vaisseaux qui sortent pour la guerre ou pour les courses éloignées. C'est là qu'on les attend, qu'on les salue, quand une flamme bienfaisante ou le canon annonce leur retour : on les appelle, on les suit le long du rivage, on ne

peut les perdre de vue : impatience, cris d'allégresse, mouchoirs agités dans les airs, marche précipitée, inquiétude, battemens de cœur, convulsions; tout genre de sentiment, d'émotions, d'amour, d'amitié, de frayeur; tout mouvement que le cœur détermine, se manifeste sur ce rocher aride et sur ces routes momentanément animées. C'est là qu'après une victoire, on entend des chants de triomphe. C'est là qu'après des sorties imprudentes ou des combats sanglans et malheureux, on pleure sur le sort des milliers de victimes que l'ignorance ou le hasard viennent de livrer à la mort, sur le délabrement d'une flotte ruinée; sur les vaisseaux perdus, et sur le déshonneur plus cruel au Français que toute espèce d'infortune.

Telle est la force des tempêtes sur la pointe de Saint-Mathieu, qu'à cent cinquante pas du niveau de la mer, dans les coups de vents du sud-ouest, on est quelquefois couvert d'écume, enveloppé d'une vapeur humide qui se porte jusqu'au couvent. Ce vent était le Circius auquel Auguste fit élever un autel dans les Gaules; il est l'effroi des matelots, mais il purifie l'air de ces contrées.

Que sur le promontoire de Sunium, Platon instruisait ses disciples; que dans la forêt de Windsor, Herschell observe un nouvel astre, et découvre de nouveaux mondes; que sur le pavillon de Boboli, Fontana fasse chaque nuit cinquante observations météorologiques. Mais là, sur ce rocher sauvage, quand le soleil se plonge à l'occident; lorsque la mer s'élève, gronde, annonce une tempête : esprits sublimes, philosophes profonds, âmes fortes, mélancoliques, poètes exaltés, venez méditer en silence.

De la pointe Saint-Mathieu, au château de Bertheaume, la côte hérissée de rochers, n'a qu'une lieue et demie de longueur : le rocher de Bertheaume a 200 pieds d'élévation; il est séparé de la côte d'environ 150 pieds; il n'offre d'extraordinaire que sa masse et le pont bizarre qui vous y mène. Vous êtes suspendus sur l'abîme dans une espèce de chalan qui glisse sur deux câbles suivés; on le fait marcher à l'aide de va-et-vient. Ces câbles ont 9 pouces

1 Perfectionné depuis le tems de Cambry, ce pont n'offre plus aujourd'hui aucun danger. Il est en effet composé de deux forts câbles, mais le chalan et le va-et-vient ont été remplacés par des planches solidement établies et fixées en travers sur les câbles. On y marche avec d'autant plus de sécurité qu'il y a de chaque côté, des filières ou garde-corps tenant lieu de parapets. (F.)

de circonférence; on les change tous les dix ans : au milieu du passage, le poids de cinq ou six personnes agit, et vous laisse un moment dans une inquiétude cruelle.

La pointe de Saint-Mathieu¹ et celle du Toulinguet, forment l'entrée du goulet de Brest; il y a quatre lieues de là jusqu'au grand port.

On compte une demi-lieue de Bertheaume à la pointe du Minou; le Goulet n'a qu'une lieue de large : la batterie du Mingan, sur la terre de Léon, se croise avec celle de la Cornouaille et protège l'entrée de la rade.

Le Mingan, rocher redoutable, coupe en deux parties le Goulet; c'est là que, presque sous mes yeux, se perdit le Républicain, dans la sortie forcée du 5 nivôse an III; le capitaine qui, la veille, gêné par une multitude de vaisseaux mal placés, n'avait pu sortir de la rade, obéit au premier signal et partit comme un trait.

Villaret-Joyeuse, qui commandait l'escadre, cédait aux ordres du comité de Salut-Public, à l'impatience très-prononcée des représentans du Peuple, à Brest.

Cet habile marin connaissait les dangers d'une campagne exécutée sans but, dans l'hiver le plus rigoureux : il l'avait formellement déclaré plusieurs fois : il connaissait la faiblesse de ses équipages, le mauvais état de ses vaisseaux, l'ignorance d'une partie de ses officiers, les dangers de la Manche et des mers de Bretagne dans l'affreuse saison, dont il sentait déjà l'approche par des coups de vent répétés : il était convaincu que le français alors devait renoncer aux grandes entreprises de mer, se borner à réparer ses flottes, à former de bons matelots sur une multitude de frégates et de corvettes dont les courses variées sur tous les points de l'Océan et de la Méditerranée, ruinaient avec certitude l'immense commerce des anglais : il savait qu'un échec nous perdait pour de longues

¹ Sur cette pointe sont les ruines romantiques de la vieille abbaye de Saint-Mathieu, bâtie dans le septième siècle. Son portail seulement date encore de cette fondation primitive, les autres parties de l'édifice ne remontent qu'au dixième et surtout au treizième siècle. Ravagées et pillées à différentes époques, on la fortifia dans le seizième, afin de la mettre au moins à l'abri d'un coup de main de la part des corsaires anglais qui descendaient fréquemment sur la côte.

Sur les ruines du clocher est aujourd'hui un phare qui guide les navigateurs dans les passages de l'Iroise et du Four. (F.)

années; que les ports, que les arsenaux étaient dépourvus des objets nécessaires aux armemens : il céda cependant, par le principe d'obéissance auquel on doit tout sacrifier dans l'état militaire. On dira toujours de Joyeuse : il eut la force de combattre avec la certitude d'être vaincu; et dans cette circonstance il donna, malgré son opinion et les forces qui l'enchaînaient, les preuves les plus prononcées de sa haute capacité, et d'un courage inébranlable.

A peine le Républicain fut-il engagé dans la passe, qu'un vent contraire et furieux le força d'employer tous les moyens de l'intelligence et de la présence d'esprit pour éviter le plus affreux danger. Le pilote était chargé du vaisseau; la neige, un vent furieux, un froid insupportable s'opposaient à toutes les manœuvres : la nuit s'approchait; le pilote assura qu'on avait doublé le Mingan. L'espérance commençait à renaître, quand on sentit que le bâtiment tâlonnait, et qu'il portait sur ce rocher; en vain pour alléger une masse aussi forte, on employa tous les moyens d'usage : en vain les officiers montrèrent tout le sang froid, toutes les connaissances, toutes les ressources de leur art; tous leurs efforts furent inutiles. Qui le croirait? oubliant le danger commun, trois hommes descendirent dans un canot, seule ressource de l'équipage, et se sauvèrent sans reparaitre : un d'eux abandonnait son fils. L'orage redoublait; la carcasse s'ouvrit enfin : par un mouvement majestueux presque insensible, l'arrière du vaisseau s'éleva; l'avant s'enfonça dans la mer et s'abîma. Quel moment! on s'élança dans la chambre du conseil; on s'attache à la galerie; huit cents hommes sont agglomérés, suspendus, sans espoir; le vaisseau descendait encore il s'arrêta sur quelques pointes de rochers. Le vent redoublait de fureur; on craignait une autre secousse, et la mort qui devait le suivre : dans cet état on attendit le jour, et les secours qui vinrent de l'escadre; une grande partie de l'équipage fut sauvée; les capitaines furent mis au château. L'équipage, témoin de leur bravoure, de leurs savantes manœuvres, les réclama.

Nous entrons dans la rade de Brest, dont la grandeur, la sûreté, les fortifications majestueuses en imposent au spectateur. Brest paraît bientôt dans le nord entouré de ses bastions, défendu par

¹ Ce vaisseau, de cent canons, s'appelait antérieurement *La Bretagne*; il avait été donné au Roi par cette province autrefois si fidèle, sur le vote unanime des Etats assemblés. (F.)

mille bouches à feu, couronné d'un château massif : les caps, les enfoncemens, les îles variées de formes, les collines de Plougastel, l'embouchure vaporeuse de l'Elorn, des montagnes lointaines, des rivages à pic et dépouillés, quelques forêts éparses sur un espace immense; la masse imposante des vaisseaux à trois ponts, la légèreté des frégates, cent pavillons flottant au gré des vents; des milliers de voix, des cris, des sifflemens qui se confondent, le bruit du canon roulant sur le rivage, répercuté par cent mille rochers; ces chaloupes énormes à cinquante avirons guidées par des forçats; ces bricks, ces bâtimens légers qui coupent comme un trait la surface de l'onde, mille canots en mouvement, sont un des plus grands spectacles que l'homme puisse se procurer. J'ai vu des ports plus imposans, plus majestueux, mieux ordonnés que celui de Brest¹, des rades plus vastes, mais jamais d'aussi sûres, d'aussi bien défendues, de mieux proportionnées. C'est le plus grand théâtre que je connaisse de la force et de la puissance humaine.

Je ne pourrais, sans joindre à mon récit des cartes et des plans, vous donner une idée des moyens de défense qu'ici l'on a partout sagement établis; quelquefois sans utilité : on a senti qu'une escadre bien décidée, guidée par un marin habile, pourrait braver tant de canons; et depuis quelque tems, les mortiers qui se croisent ont été tellement multipliés sur la côte, que cette hasardeuse entreprise est à présent impraticable.

Les anglais, sous les ordres du lord Russel, tentèrent, mais sans succès, d'enlever le poste de Camaret, le 18 juin 1694; leur escadre était mouillée dans l'Iroise.²

Il est généralement reconnu que la rade de Brest, que Brest ne peuvent être victorieusement défendus qu'à l'aide de camps d'infanterie et de cavalerie, placés sur différens points de l'intérieur des côtes; tels que Saint-Renan, Plouzané, le Conquet, Landerneau, qui, dans les cas d'attaque, se porteraient sur les

¹ Cambry aurait dû nous dire où il avait vu ces ports. Quant à nous, qui avons couru le monde plus que lui et qui possédons quelques connaissances en géographie, nous ne connaissons rien ailleurs qui puisse être comparé au port ni à la rade de Brest où la nature semble avoir tout fait pour y favoriser l'établissement d'un grand arsenal maritime. (F.)

² On trouvera les détails de cette action dans nos *Antiquités du Finistère*, 1^{re} partie, page 189 et suivantes. (F.)

points menacés. M. de Vauban avait indiqué les hauteurs de la Trinité et de Saint-Pierre, comme les points où l'on pouvait s'opposer le plus efficacement à la marche de l'ennemi sur Brest. M. de la Rosière a depuis confirmé cette opinion : on s'y conforme depuis la révolution.

La position avantageuse du port de Brest, fait présumer qu'il fut fréquenté de tout tems; sans doute les flottes puissantes des Venètes s'y reposaient en revenant des longues courses qu'elles faisaient vers le Nord.

On prétend que César y fit bâtir une tour; elle fait partie du château; on la nomme tour de César, mais sans aucun fondement authentique.

Les manuscrits de Petit, déposés à la bibliothèque de l'Académie, à Brest, avancent que le château de Brest existait avant 406; « puisque, suivant la notice de l'empire, dressée sous les enfans de Théodose, les Romains avaient mis des garnisons à Rennes, à Vannes, aux environs de Brest, et à Ossismor. »

Quelques écrivains ont cru que Brest était le Brivates-Portus des Ossismiens, ainsi nommés par Ptolomée; ou le Gesobribate des tables théodosiennes; on n'a rien de positif sur cet objet.¹

¹ Rien n'a jamais démontré la présence des Romains à Brest. Ceux qui veulent voir partout des origines romaines ont torturé le langage et le bon sens pour trouver l'étymologie du nom de cette ville dans le *portus Brivates* de Ptolomée ou le *Gesobribates* d'Antonin, mais Ptolomée place son *portus Brivates* au Croisic et non à Brest; et la position du *Gesobribates* de l'itinéraire d'Antonin est si vaguement désignée, qu'elle peut s'appliquer à plusieurs autres localités, même avec plus d'apparence qu'à celle-ci.

Il est bien plus vraisemblable de croire que le nom de *Brest* vient de celui d'un chef celte, appelé *Brist* ou *Bristok*, et que d'anciennes légendes désignent comme dominant le territoire compris entre la rivière de Penfeld et celle d'Elorn.

Quant à la tour du château de Brest, qui porte le nom de *tour de César*, il ne faut que la voir et avoir un peu d'habitude de l'examen de nos anciens ouvrages de fortification, pour reconnaître que c'est tout simplement une construction du treizième siècle, ou tout au plus de la fin du douzième. Cette tour est ronde en dehors, mais octogone intérieurement. Elle était couronnée par un parapet saillant, avec des machicoulis dont on voit encore les restes, et avant les travaux de Vauban en 1680, elle était surmontée d'une tourelle.

Le plan du château de Brest est en forme de trapèze, il est flanqué de plusieurs tours rondes et muni d'un fort donjon où logeaient les gouverneurs, et les Ducs de Bretagne, quand ils y venaient. Vauban a fait raser les couronnemens de ces ouvrages et a fait pratiquer, sur les tours, des embrasures pour y placer du canon. Tous les bâtimens actuels de cette citadelle ne présentent absolument rien qui puisse remonter au-delà du douzième siècle, et même avant cette époque, l'histoire authentique ne fait aucune mention du château de Brest.

« En 1065, Conan, deuxième duc de Bretagne, augmenta la ville, fortifia le château et fit bâtir l'église de la Trinité.

» En 1289, Hervé-de-Léon donna la ville et le château de Brest au duc Jean I^{er}; ce traité fut passé à l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé.

» En 1373, Brest était sous la domination des Anglais; il avait pour gouverneur Robert Knolles, guerrier célèbre dans cette province: le comte de Montfort, alors comte de Bretagne, sous le nom de Jean IV, l'assiégea quatre fois, mais inutilement.

» En 1395, Richard II, roi d'Angleterre, qui tenait depuis plusieurs années la ville et le château de Brest, comme caution d'une somme de 12,000 écus qu'Edouard, son aïeul, avait prêtée au duc de Bretagne, remit ces deux places à Jean V, qui lui remboursa cette somme. »

L'an 1631, le cardinal de Richelieu fit bâtir un grand nombre de magasins à Brest¹, et forma le projet d'y faire creuser un port. Brest n'était alors qu'une bourgade, où l'on ne voyait ni notaires, ni procureurs, ni communautés de ville; elle ressortissait au siège royal de Saint-Renan.

Ogé place Brest par les 6 degrés, 50 minutes, 50 secondes de longitude, et les 48 degrés 23 minutes 30 secondes de latitude. Il assure que sa rade pourrait contenir au moins cinq cents vaisseaux de guerre; que le Goulet n'a que sept cent cinquante toises de large sur une lieue de long; et que la baie formant la rade, a deux lieues un tiers de longueur sur une lieue un quart de large.

Toutefois il est hors de doute qu'il existait bien auparavant, mais sur un autre plan. De très-anciennes légendes en font mention; et récemment des fouilles que des travaux accidentels ont obligé de faire dans son enceinte actuelle, y ont fait découvrir la base d'une grosse tour ronde et les massifs de quelques autres constructions qui ne pouvaient se lier avec la ligne de fortification que présente aujourd'hui cette citadelle, ce qui prouve qu'il en a subsisté en ce lieu même une plus ancienne.

Sa position et ses ouvrages la rendaient autrefois très-forte. Elle n'a jamais pu être prise de vive force, quoiqu'assiégée plusieurs fois, et n'a passé en d'autres mains que par composition.

Sous le donjon, sont des souterrains peu étendus, mais profonds, et sous lesquels encore est un cachot d'oubliettes.

Au 16^e siècle, Du Cambout et Sourdeac, qui en étaient gouverneurs, augmentèrent les fortifications du château de Brest, et en 1680 Vauban y fit aussi quelques additions et plusieurs changemens. (F.)

¹ Les établissemens faits à Brest par Richelieu, ne furent qu'en bois. (F.)

L'entrée du port de Brest est défendue par le château et par les ouvrages faits sur Recouvrance; par la batterie de la pointe, et par la batterie qui commande toute la rade.

Après avoir passé la chaîne qui se ferme tous les soirs, et qu'une patache surveille, vous pénétrez dans l'intérieur du port; vous avez Brest à droite et Recouvrance sur la gauche. Je ne vous indiquerai pas les endroits où l'on a placé des gardiens et des corps-de-garde: on sent qu'on a tout fait pour mettre à l'abri de la malveillance les magasins et les vaisseaux du premier département de la marine, de la place, où les principaux armemens s'exécutent.

La Machine à mâter, belle, élevée, hardie, réformée et réparée par Petit, est un des premiers objets qui vous frappent. Elle est placée sur le rivage au bas du château, à la tête du quai de Brest: ce quai n'est pas orné de maisons de décoration; il est large, marchand, presque toujours couvert de vins, d'eau-de-vie, des objets nécessaires à la consommation; on y débarque avec facilité; ses cales sont sans cesse obstruées par la quantité d'individus qui traversent de Brest à Recouvrance, de Recouvrance à Brest, au moyen de bateaux mal faits, trop petits, dangereux, mais qu'on est forcé d'employer pour ne pas gêner, par un chalan ou par un pont-volant, la multitude incroyable de bâtimens qui se rendent en rade ou qui viennent de la rade au port.

Une rampe assez rapide vous conduit au château, à la place d'armes, sur les points les plus élevés de la ville et des remparts.

Jadis il existait à l'autre extrémité du quai un assez vaste hôtel et sa chapelle: c'était l'habitation de l'intendant. Ce bâtiment n'est plus; la vue du quai est plus dégagée, plus belle; elle porte sur une grille de fer, qui laisse apercevoir les magasins et le fond du port.

En face du quai dont je viens de parler, du côté de Recouvrance, ont été bâtis tous les magasins particuliers des vaisseaux¹, l'arsenal, les forges, les hangards et les bassins de construction.

¹ Ces magasins sont transformés aujourd'hui en ateliers de forges et de clouteries. Ils avaient été construits sous Louis XIV. (F.)

(Je me suppose sur le canal qui sépare Brest de Recouvrance et me rendant au fond du port.)

Le premier bâtiment qu'on aperçoit est un grand magasin bâti sous l'intendance de M. de Seuil en 1692 : ses salles basses, nommées Sainte-Barbe, reçoivent tous les ustensiles relatifs à l'artillerie, à l'armement des vaisseaux et des batteries ; les deux étages, qui les dominent, servent d'arsenal et d'ateliers aux ouvriers qui prennent soin des armes.

De là jusqu'à Pontaniou est un corps de vingt-cinq magasins particuliers pour le désarmement de vingt-cinq navires des premiers rangs ; on y dépose les cables, les agrès, les voiles, les ustensiles de calfat, de charpentier : ils furent bâtis en 1667, 68 et 69.

Sur le large quai qui règne devant l'arsenal et ces magasins, sont rangés les canons, les mortiers, les produits des désarmemens des vaisseaux, galiotes, etc.

La première aile de Pontaniou contient des hangards bâtis en 1690 : ils servent de magasins pour le désarmement des bâtimens du second, troisième et quatrième rangs ; ils sont suivis des hangards de la tonnellerie et de la poulie.

Ces bâtimens sont dominés par une montagne élevée.

L'autre aile de Pontaniou est occupée par trois forges pour les aneres et pour la clouterie, par des magasins pour le fer et pour les futailles, par quatre magasins particuliers, destinés au désarmement des frégates, etc. La fontaine où les vaisseaux prennent leur eau, est à l'extrémité de ce long quai.

Plusieurs formes ont été faites à Pontaniou ; on y construit les plus gros bâtimens : depuis peu de tems un grand hangard couvert d'ardoises, permet d'y faire des frégates, à l'abri des injures du tems.²

En se rendant au fond du port, dans le prolongement du quai de Recouvrance, on trouve l'atelier de la sculpture et des forges

¹ Tout ce lieu a changé de forme. La crique de Pontaniou, qui n'était en 1671 qu'un étang vaseux, est occupée aujourd'hui par quatre beaux bassins de radoub. Au fond est la péson du port, autour les salles des gabarits et les grandes forges. (F.)

² Ce bassin couvert alors ne l'est plus aujourd'hui. Cambry donne à entendre qu'il ne peut contenir que des frégates, mais il peut recevoir des vaisseaux du premier rang. Le vaisseau le *Vengeur*, appelé depuis *l'Impérial* et qui portait cent trente pièces d'artillerie, y a été construit. (F.)

(il fut bâti en 1670) ; des magasins à planches, des lieux de dépôt pour les mâts, des cales de construction, une espèce de quai pour la réception ou l'examen des bois de construction, etc., etc.

Il faudrait trop de détails pour décrire ces dispositions à des hommes qui ne connaissent pas la marine et les ports : je me contente de les indiquer en grand, de donner une idée des immenses travaux exécutés pour établir des bâtimens si larges et si considérables sur des rocs qu'il fallait renverser, faire sauter à l'aide de la poudre à canon.

Le port est fermé par deux tours carrées qui, des deux côtés, terminent les fortifications de l'enceinte.¹

Dans la rivière de Penfeld, du côté de Recouvrance, il existe un quai où l'on enchaîne les mâts neufs.

La corderie immense, le baigne, le jardin ci-devant du roi, le magasin général, les bureaux des classes, forment du côté de Brest le pendant des bâtimens décrits sur le long quai de Recouvrance et de Pontaniou, etc. Tous ces bâtimens sont construits sur le roc, aux dépens de la montagne.

Vous arrivez, par la course que je vous ai fait faire, au bassin de Brest, près de l'entrée du port, en face de la place que je vous ai désignée comme la demeure ancienne de l'intendant.

Les bâtimens fondés autour de ce bassin de Brest, servent au contrôle ; la salle de l'académie, la bibliothèque, un dépôt de plans et de machines, en emploient les mansardes.

L'école des gardes de la marine occupait le pavillon au fond de cet emplacement.² Ainsi, le séjour de l'étude et de la méditation était à Brest au milieu des marteaux, des maillets et des herminettes ; dans un fond très-humide, où tout instrument se rouillait, où les livres se corrompaient. On ne pensait pas dans

¹ La tour blanche et la tour noire, la première du côté de Recouvrance, l'autre du côté de Brest. Elles ont été abattues en 1802 et les limites du port reculées de beaucoup, par les travaux considérables exécutés par les soins du préfet maritime Caffarely. Depuis le regne de Louis le grand, aucun homme peut-être n'avait fait autant pour le port de Brest que cet administrateur éclairé. (F.)

² Je ne sais où Cambry a pris que l'école des gardes de la marine était dans le bâtiment dont il parle ici. Ces jeunes gens étaient casernés dans l'édifice qui est aujourd'hui l'hôpital Saint-Louis, et y avaient leurs salles d'étude. (F.)

cette ville comme ces anciens sages qui défendaient qu'une charrette utile au bien public, passât par la rue des écoles : l'éducation leur paraissait l'affaire la plus importante d'une république.

Tel est en masse le port de Brest : c'est un canal fort long, mais trop étroit ; il peut contenir seize vaisseaux du premier et du second rang, vingt-quatre du troisième, dix du quatrième, vingt-six brûlots, flûtes et vaisseaux de charge : en tout soixante-quinze bâtimens, sans compter cependant une multitude de corvettes, de chalans, de chaloupes et les mille canots nécessaires au service.

Autant la rade de Brest l'emporte sur celle de Toulon, autant le port de Toulon a d'avantage sur celui de Brest : ici, les bâtimens pressés ne peuvent être déplacés sans des dispositions préliminaires qui demandent un grand travail et toute l'habileté d'un officier de port intelligent ; dans les tems de grands armemens, toutes les passes sont obstruées ; il règne dans le port un embarras, une confusion, une mal-propreté que les tems orageux, que les pluies continuelles augmentent encore. Les querelles se multiplient sur les cales étroites et serrées. Les bâtimens pressés se touchent ; un incendie en dévorerait la presque totalité. A Toulon, au contraire, tout est large, propre, espacé ; tout mouvement se fait avec facilité. Il règne un ordre, une propreté qu'on ne connaît pas en Bretagne ; les magasins n'y sont pas aussi longs ; ils sont plus rapprochés, plus multipliés, mieux conçus, d'une architecture plus noble ; car, je le répète, il est inconcevable que, dans la multitude de travaux faits à Brest, il règne une mesquinerie d'architecture, une aride simplicité que la grandeur des proportions extérieures ne rachète jamais. En eût-il coûté davantage d'embellir le premier port de l'Europe, d'en imposer aux yeux par ces grandes dispositions qui toujours augmentent la facilité des mouvemens, le classement des objets, la distribution des lumières ? — Non. Phidias tirait d'un bloc de marbre la statue de Jupiter, qui, dans les mains d'un mal-adepte, ne produit qu'une plate caricature : la matière, le travail et les frais sont les mêmes ; le génie seul des

1. Ceci est exagéré ; le port de Toulon n'a d'autre avantage sur celui de Brest que l'élégance de l'architecture de ses édifices. Les mouvemens des bâtimens dans le port de Brest s'opèrent sans embarras et avec facilité. (F.)

deux artistes est différent. Michel Ange eût fait de Brest une des merveilles du monde. Choquet et ses prédécesseurs n'en ont fait qu'une énorme masse de pierre : je m'y sens étouffé, je n'y suis pas à mon aise.

C... disait avec raison : je ne vis jamais un suisse affairé. Le contraire peut être dit de tous les habitans de Brest ; je n'y vis jamais un homme sans affaire, ou du moins qui n'eût l'air d'en avoir. On se formait aux mouvemens des cercles de Paris, des promenades de Versailles, malgré soi, par le mouvement imitateur si naturel à l'homme ; on en avait bientôt les manières polies, le son de voix si radouci, les grâces, l'insipide monotonie ou la douce uniformité ; ici, tout mouvement est rapide, précipité ; on ne marche pas, on court, on se heurte, l'on crie ; c'est habituellement la confusion d'un incendie : la grande rue, le port, sont deux couloirs où tout Brest s'agite à toute heure. C'est là que sont tous les travaux : le curieux imbécille est entraîné comme l'homme d'affaire, comme le matelot qui craint de manquer le canot qui le conduit à bord. Le marchand, cet être apathique et tranquille, quand il sort un moment de son comptoir et de sa robe de chambre, précipite ses pas en allant à la promenade, chez son voisin, à son café, comme à Paris, quand il va chez son créancier ; non qu'il ait plus de feu, de vivacité que l'habitant de la rue Saint-Martin ou de la rue Saint-Honoré ; il cède au tourbillon qui l'entraîne, qui l'étourdit. Brest offre à celui qui l'observe, le mouvement, la rapidité, la confusion d'une fourmière qu'un enfant vient de renverser ; on dit pourtant que ses travaux sont d'une plus grande importance.

Paris fut le séjour de l'amabilité, des grâces ; le triomphe de la sociabilité, le tableau de la civilisation poussée à son plus haut degré de perfection. Rome est, malgré la faiblesse des artistes du jour, le temple des beaux arts, de la pompe et de la magnificence ; elle fut autrefois le séjour de l'intelligence, de l'esprit, de la politique ; Gènes, Turin, Vienne et la belle Vérone, sont

1. Cambry, pour affecter le ton d'un être infiniment supérieur, semble souvent exprimer un dédain amer sur les travaux de l'espèce humaine. La comparaison qu'il fait ici est pitoyable, elle n'a pas besoin d'être relevée. (F.)

des villes d'architecture ; Londres, l'asile du commerce ; Brest fut le temple de l'orgueil.¹

Le vice-amiral D..., pour avoir fréquenté son ami de collège, coupable de servir dans l'infanterie, fut obligé de le poignarder dans un duel : cette lâche obéissance à l'esprit de son corps, fit le malheur de sa longue existence ; il voyait sans cesse cet ami, pâle, mourant, le jour, la nuit, au milieu des batailles ; et, par une faiblesse excusable, il attribuait à son ombre vengeresse les 19 blessures qu'il reçut dans les 19 combats qu'il livra. Un an avant sa mort, il m'a conté ce trait, désespéré, tremblant, fondant en larmes.

Le M. de la M... coupa la tête au maire de E..., qui l'avait mal logé, disait-il, quoiqu'il lui donnât sa maison, la plus commode de la ville. Il ne fut pas puni de cette atrocité.²

Le jeune C... évitait de rencontrer son père, capitaine de frégate, mais intrus dans le grand corps, n'ayant pas été garde-marine. Sur les tendres reproches de ce père étonné, C... lui dit en balbutiant : que voulez-vous, mon père... ; vous êtes intrus.

L'infortuné Laborde venait de perdre ses enfans ; on disait devant moi, en les plaignant : les malheureux ! à la fleur de l'âge, avec une immense fortune ! Du L..., lieutenant de vaisseau, s'écria : qu'allaient-ils faire dans cette galère ! Ils prétendaient avoir été forcés par la reine d'entrer dans la marine. Qu'a de commun cette femme avec notre état ? Si le malheur n'était encore tombé

¹ Ce passage, ce qui suit, et généralement tout ce que dit Gambry relativement à l'ancien corps de la marine, porte le cachet d'une exagération qui va jusqu'à l'absurde. On voit au reste qu'il n'a fait que répéter, sur ce sujet, les sottises qu'il entendait débiter en 1794 par une classe d'hommes qui, humiliés de leur obscurité, jaloux et haïssant le corps de la marine, et profitant de la circonstance pour débiter, sur les officiers qui en faisaient partie, la calomnie et le mensonge, armes ordinaires des âmes basses. Mais l'histoire est là pour les démentir : les nombreux et brillans succès de la guerre maritime de 1778 sont dus à ces vaillans officiers. Leur instruction dans leur état et dans les sciences qui y sont relatives les faisaient citer pour modèles dans l'Europe entière.

L'expérience a prouvé, et nous démontre tous les jours, que l'orgueil et sa sœur, la sottise, se trouvent bien plus fréquemment chez l'aristocratie des parvenus, des hommes à argent, que parmi celle des armes et de la naissance. (F.)

² Un pareil conte n'est pas croyable ; en quel tems et sous quel règne un crime de cette nature fut-il demeuré impuni ? (F.)

que sur des polissons de cette espèce ; mais dans cet événement nous avons perdu de dignes camarades que je regrette !

Quels désagrémens n'éprouva pas le comte d'Estaing ! Ses victoires, son dévouement ne le lavèrent jamais de n'avoir pas été garde-marine.

Pauvres officiers auxiliaires, commissaires de la marine, que d'humiliations, que de dégoûts, que de mépris n'en avez-vous pas endurés, malgré votre patience, votre soumission, vos travaux continuels et vos talens bien reconnus ? Ce capitaine instruit dans les voyages de long-cours, homme éclairé, jouissant d'une fortune acquise dans le Bengale, aux Indes, en Amérique ; reçu dans tous les cercles de Paris, fait au style de la meilleure compagnie, mangeait au bout de la table, humilié par le développement d'un orgueil qu'on n'avait pas la délicatesse de dissimuler.

Existait-il un degré d'abaissement égal à celui qu'éprouvait un bourgeois de Brest ? Il prêtait, on ne lui rendait pas. Avait-il une femme, elle était insultée. Traversait-il les rues, on le couvrait de boue. Se fâchait-il, on l'assommait. Se plaignait-il, il allait en prison.

L'orgueil et l'insolence se montraient à Brest dans toute leur laideur, dans toute leur sottise, dans toute leur platitude. Le voile de politesse et ce vernis des prétendus grands de la cour ne pouvait exister chez des hommes qui joignaient à la dureté naturelle de leur état une éducation peu soignée.

La subordination si nécessaire était nulle dans ce corps bizarre : les gardes-marine à seize ans traitaient avec légèreté, avec mépris, leurs chefs à cheveux blancs ; ils disaient en proverbe : plat et bête comme un capitaine de vaisseau. L'homme qui commandait une escadre, était l'objet de la haine, du mépris des chefs qui marchaient sous ses ordres ; nul accord, nulle obéissance ; on voulait vaincre isolément. Vous avez vu, sous le comte de Grasse, dans mille occasions, combien cet esprit détestable était dangereux à la France, que de sang il a fait couler, que de vaisseaux il a conduits dans la Tamise ! En vain les ministres tentèrent de le détruire ; ils cédaient à l'ascendant du corps, ou se retiraient disgraciés. On n'imagine pas à quel degré de force et de puissance

la marine était parvenue, non par un plan prémédité, suivi, comme les Jésuites; mais par l'éternel séjour de ses chefs dans les bureaux; par une multitude de dames-d'honneur, de femmes de cour, de femmes-de-chambre, obsédant les ministres et la maison des princes. La révolution pouvait seule changer l'esprit de ce corps dangereux: puisse-t-il se régénérer et se persuader que, sans subordination, sans une obéissance passive, sans étude et sans théorie, il ne paraîtra jamais sur la mer que pour baisser son pavillon, que pour servir encore de risée, que pour subir, enchaînés dans Plymouth, les insultes et les houras de l'Angleterre.

Il n'est pas nécessaire de dire que ces observations générales ne portent pas sur tous les individus. J'ai connu dans le corps de la marine des hommes pleins de talents, d'honneur et de génie, loin de Brest: à Paris, les K..., les C..., les M..., les B... étaient des hommes vraiment aimables; mais dans les murs de cette ville un brouillard les enveloppait, un mauvais génie les troublait, une divinité les ensorcelait, comme les littérateurs de la Dunciade. Turenne alors n'était pour eux qu'un officier d'infanterie; d'Aguesseau, qu'un pédant; Dugay Trouin, qu'une exception inconcevable. Qui n'avait pas été garde-marine, était un Athénien sans musique, un barbare sans initiation. Ils ressemblaient à cet enfant qui pleurait en songeant que César et Caton n'étaient pas catholiques; et que Rose, Fabert et Chevert n'étaient pas nés gentilshommes.

Si, dans toute la France, on élève un autel à l'égalité renaissante, Brest lui doit un temple orné de jaspe et de porphyre.

Brest n'offre d'usages particuliers que celui qui forçait les nouveaux mariés à se jeter dans la mer, le premier jour de l'an. Tout homme alors savait nager. Quelle sage prévoyance dans toutes les institutions de nos pères!

Tous les trois ans on élisait un nouveau maire, on donnait la liberté à trois oiseaux. Jadis on délivrait trois criminels: cette coutume était répandue dans les Gaules.

1 On a déjà pu s'apercevoir souvent de l'abus que Cambry faisait des initiales, ce qui a fait dire plaisamment, mais avec raison, à un critique, qu'il était lié avec toutes les lettres de l'alphabet. (E.)

Je ne sais en quelle occasion on donnait aussi la liberté à deux ou trois cents moineaux dans l'église de Notre-Dame à Paris. L'abbé d'Espagnac trouvant cette idée mesquine, voulait qu'on préférât des aigles à ces vilains petits oiseaux.

On donnait une cocagne aux matelots le premier jour de mai. Cet exercice était très-propre à leur donner l'agilité nécessaire dans leur état.

L'accent du peuple à Brest est un des plus chantans, des plus trainans, des plus désagréables de la France. Sa conversation roule sur des naufrages, sur des voyages et des tempêtes.

Le cercle de ses idées est infiniment plus étendu que celui des peuplades méditerranéennes. On peut le consulter sur les détails de forme et de localité, sur ce qui peut frapper les yeux, sans nécessiter un grand travail de tête; détails, qu'à tort, un bel esprit, un homme à prétention, dédaigne: ils donnent aux objets leur véritable physionomie. La vie des matelots est partout la même: ils ont un grand besoin d'agitation et de secousses; le repos les engourdit et leur fait mal; la vie du jour, de la minute, est la seule dont ils s'occupent; le vin, les femmes, l'eau-de-vie, le tabac, une succession d'abondance et de misère, les entretiennent dans cet état; il est tel, que très-peu de matelots peuvent se plaire dans le calme, et que l'aisance et l'uniformité ne valent pas pour eux l'agitation et la misère: espèce d'êtres bizarres, indéfinissables, à qui toutes les qualités, toutes les vertus sont familières; qui se laissent aller aux plus généreuses, aux plus nobles impressions; qui font avec indifférence les plus grandes actions des héros; qu'on entraîne, qu'on précipite dans les complots, dans toute espèce de désordre; qui semblent, en un mot, participer à l'inconstance des élémens qui les balotent.

Un matelot breton, ce premier matelot du monde, est un individu que rien n'étonne, que rien n'effraie, que rien ne fatigue: il part avec une culotte longue, deux gilets, deux chemises et deux mouchoirs, et parcourt les climats brûlans de l'Amérique, les mers glacées de la Norvège, sans qu'une plainte, un mot fasse connaître que l'inclémence des saisons affecte son tempérament et son caractère héroïque; un coup de vent l'arrache à son

hamac, à la douce chaleur qu'il éprouvait; il s'élançait sur les haubans, sur les vergues glacées, au milieu des neiges, du vent et d'une grêle déchirante; c'est là que, décrivant un arc dans les airs, en obéissant au roulis du navire, il est tantôt au ciel et tantôt dans la vague, sans quitter la corde qu'il tient; l'épissure qu'il fait, le ris qu'il est à prendre: si l'ennemi foudroie son navire, les cordages, les mâts, ses compagnons tombent autour de lui, sans qu'il s'émeuve, sans qu'il quitte un instant l'occupation délicate qui demande toute l'adresse et le calme d'esprit d'un atelier. S'il meurt, c'est avec cette tranquillité que la philosophie ne peut donner, que l'habitude des dangers peut seule communiquer à l'homme. Dans sa famille il est gai, généreux, prodigue, insouciant; il est fidèle à sa patrie. Ce matelot, j'en ai vu cent de cette espèce, est le plus estimable et le plus étonnant des hommes. Je n'ai rien dit de sa sobriété, de la force avec laquelle il supporte la soif et la faim, comme je tais les excès de tous genres auxquels il cède malheureusement avec une facilité trop grande, mais qui sont peut-être un besoin, après les privations de tout genre qu'une campagne détermine.¹

L'arrivée des Romains dans les Gaules, les courses des peuples du Nord anéantirent le grand commerce des Venètes; les guerres intestines de la Bretagne firent oublier jusqu'à l'art de construire ces vaisseaux, dont les baux avaient un pied d'équarrissage, masses étonnantes pour les Romains, et qui n'existaient pas dans le reste du monde. Ces charpentes monstrueuses, construites par les Ptolomées, par Hiéron, étaient plutôt d'énormes radeaux que des bâtimens de service.

On ne voit dans les premiers tems de l'histoire de France que des bateaux semblables à ceux des Saxons et des Danois.

Telle fut l'armée navale de Philippe-Auguste, voulant tenter la conquête de l'Angleterre, pendant les divisions du Pape et de Jean Sans-Terre. Elle était composée de dix-sept cents vaisseaux.

La flotte de Louis IX, en 1248, était de dix-huit cents voiles.

¹ Ce portrait d'un matelot breton est aussi exact qu'admirablement bien tracé; c'est un des meilleurs morceaux sortis de la plume de l'auteur. (F.)

Philippe de Valois, en 1339, paraît avec des forces plus redoutables dans sa guerre contre Edouard III; il avait emprunté les secours et les bâtimens des Espagnols et des Génois.

Charles V jugea que sans une forte marine, il ne pouvait s'opposer aux entreprises des Anglais.

Les vaisseaux de Charles VII portent quatre mille hommes; et sous les ordres de Pierre de Brezé, exécutent une descente en Angleterre, et s'emparent de Sandwich.

Charles VIII, pour soutenir ses droits sur le royaume de Naples, envoie le duc d'Orléans dans la Méditerranée; sa flotte est composée de galères, de galéasses; on se servit, dans cette escadre, de boulets de fer qui produisirent plus d'effet que ceux de pierre qu'on avait employés jusqu'à cette époque 1494.

Les plus gros bâtimens qu'on eût vus jusqu'alors, parurent dans l'armée navale de Louis XII, en Italie.

Le 10 août 1513, à la vue de Saint-Mathieu, les Anglais, forts de quatre-vingts vaisseaux, attaquèrent Primoguet, capitaine Breton, qui n'avait que vingt vaisseaux sous ses ordres. Primoguet, dans ce combat inégal, se couvrit de gloire, coula plus de la moitié des vaisseaux anglais; le feu prit à son bâtiment qui, sans y comprendre l'équipage, portait douze cents hommes de garnison. Une partie des hommes se sauva; l'intrépide Breton veut mourir à son poste, mais rendre sa mort glorieuse et nuisible à son ennemi: il s'accroche à l'amiral anglais, y met le feu; les deux vaisseaux sautèrent: plus de deux mille hommes et Primoguet lui-même, périrent par cet accident.¹

¹ Ce marin intrépide se nommait Hervé de Portzmoguer et non pas Primoguet, comme l'écrivit ici Cambry. Le 10 août 1513, il livra, avec des forces bien inférieures, un combat naval contre une escadre anglaise. Il montait un vaisseau nommé *La Cordelière*, qui avait été construit au Dourdu, près Morlaix, par ordre de la reine Anne. C'est le premier vaisseau à deux batteries qui ait été fait en France. Pendant le combat, le feu prit à bord et ne put être éteint malgré les efforts de l'équipage. Portzmoguer voyant qu'il fallait périr, voulut du moins mourir glorieusement en entraînant avec lui dans l'abîme l'amiral anglais. Il lâcha arriver sur son vaisseau, l'accrocha de manière qu'il ne put se dégager, le feu se communiqua de l'un à l'autre, et ce vaisseau qui se nommait *La Reine*, sauta avec *La Cordelière*, à la vue de toute la population du Conquet et des environs, accourue en foule sur la côte pour être témoin de cette mémorable action.

Portzmoguer était d'une ancienne maison noble de Bretagne; sa postérité existe encore, mais tombée dans l'indigence et dans l'oubli. (F.)

François I^{er} eut des vaisseaux pour séconder son entreprise sur le Milanais.

Mais Richelieu, Louis XIV et Colbert, furent les créateurs de la marine en France.

Les escadres françaises, avant Louis XIV, étaient composées d'une multitude de bâtimens différens de formes, inégaux en forces, qui ne pouvaient tenir la ligne, marcher d'un pas égal, évoluer, combattre d'une manière uniforme; les uns ne se mouvaient qu'aux moyens de leurs rames, les autres par l'impression du vent que l'art n'avait point encore appris à maîtriser.

La construction de certains bâtimens ne leur permettait que le jeu de quelques canons placés à leur poupe, à leur proue. Les galères avaient besoin d'une mer calme pour combattre.

Les Portugais, les Espagnols, à cette époque, furent forcés par leurs découvertes dans les Deux-Indes, d'entretenir un grand nombre de vaisseaux.

Les Anglais, les Génois, les Hollandais, peuples marins par leur position sur le globe, avaient plus d'expérience sur mer, et des vaisseaux plus forts que la France cultivatrice, opulente de ses propres richesses, dont les peuples que j'ai cités devaient n'être que les facteurs.

Richelieu, le premier, forma dans l'Europe, une marine militaire, débarrassa la France des secours qu'elle empruntait à l'étranger, en fit une puissance maritime.

Il acheta d'abord de différens particuliers une vingtaine de vaisseaux; il s'en procura dans la Hollande: ce fut un premier fond qu'il eut grand soin d'entretenir.

Colbert, qu'il suffit de nommer pour rappeler des idées grandes et des services, appela des constructeurs de la Hollande; ses forgerons vinrent de la Suède, ses cordiers de Riga, d'Hambourg et de Dantzick. On construisit bientôt des vaisseaux aussi beaux qu'on les pouvait attendre d'un art qui n'avait point encore atteint à sa perfection.

Le siècle de Louis XIV vit naître les Brezé, les Lameilleraye, les Valbelle, les d'Hocquincourt, les Tourville, les Paul, et cette

succession de héros qui firent respecter le pavillon français sur les mers des deux mondes.

On verra peut-être avec plaisir l'extrait d'un mémoire manuscrit, sur la vieille marine d'Angleterre.

« La vingt-quatrième année du règne d'Elisabeth, la marine anglaise n'était que de treize vaisseaux de guerre appartenant à la couronne, et de cent trente-cinq navires de haut bord appartenant à tous les sujets d'Angleterre.

» En 1600 ils n'avaient que trente-six vaisseaux de guerre, et 16 ou 17 pinasses; le plus grand vaisseau était alors de mille tonneaux, et portait 340 matelots, 130 soldats et 40 canons: ce qui fait voir qu'on mettait en ce tems les sabords fort éloignés, puisque présentement, les vaisseaux du même port sont d'ordinaire de 60 pièces de canon; dans le nombre des trente-six vaisseaux étaient comptées plusieurs petites frégates d'avis, de cent tonneaux, qui n'avaient que quarante ou cinquante matelots, et sept ou huit soldats, et qui n'étaient percées que pour huit pièces de canon.

» Dans la huitième année du roi Jacques, les habitans de Londres firent bâtir un vaisseau de douze cents tonneaux, appelé l'Accroissement-du-Commerce; il se perdit dans les Indes. Le roi en fit faire un autre de quatorze cents tonneaux; c'était le plus gros vaisseau qu'on eût encore vu sur la mer. Il fut donné au prince Henry, et fut nommé le Prince.

» En 1637, Charles I^{er} fit construire un vaisseau de deux mille tonneaux, percé pour cent canons; la batterie basse, de quarante quatre livres de balles; la deuxième, de trente-quatre; la troisième, de vingt-deux. Toute l'artillerie en est en fonte: il a cent trente-sept pieds de quille, et quarante-sept pieds de largeur; au maître bau, quarante-neuf pieds de creux, et tire 20 pieds d'eau.

» Son grand mât a cent treize pieds de long et trente-huit pouces de diamètre; sa grande vergue, cent cinq pieds de long et vingt-trois pouces de diamètre: il porte six ancres dont le plus gros est de six mille livres, et le moindre de quatre mille trois cents. Il a quatorze cables et grellins, dont le plus gros de

vingt-un pouces et pèse neuf mille livres, le moindre à huit pouces et pèse treize cents livres.

» Il est monté de sept cents hommes.

» On assure que sa construction, son appareil, etc., montent à neuf cent vingt-deux mille six cents livres. »

En 1631, le cardinal de Richelieu fit bâtir à Brest (encore sans établissemens pour la marine) des magasins : il ordonna d'en creuser et d'en nettoyer le port.

En 1663, M. de Beaufort, amiral de France, arrive avec soixante vaisseaux de guerre dans la rade de Brest, pour établir la marine royale dans ce port.

Il fit faire un retranchement provisoire qui défendait la ville et Recouvrance.

On commença les fortifications en 1680; elles furent terminées en 1688.

En 1680, Recouvrance, comme faubourg de Brest, fut réuni à cette commune : la batterie royale, ainsi que la batterie du fer à cheval, furent faites en 1665; la contre-escarpe en 1756, par M. Choquet.

Le parc à boulets ne fut terminé qu'en 1749.

M. Choquet, en 1756, rétablit le parc aux vivres, et la partie des quais qui le soutiennent.

La brûlerie fut faite en 1751, par le même M. Choquet.

Le magasin au vin fut construit en 1716.

La boulangerie neuve, bâtie en 1749 par Choquet, fut incendiée en partie dans l'année 1759; en 1761 elle était réparée.

La vieille boulangerie était de 1672; elle fut réduite en cendres en 1763.

La salle d'armes, placée trop près de l'eau, est de 1672.

Le magasin de retour, de 1672.

Les forges aux ancrs, de 1672.

Brest est le premier port dans lequel on ait joui des avantages d'une forme.

1 Cette salle d'armes a été incendiée par accident en 1832. Ce fut une perte considérable, mais il est absolument faux qu'ainsi que l'ont avancé certaines personnes, elle renfermât aucune arme précieuse par son travail ou son antiquité. (F.)

Je viens de citer plusieurs fois le nom de Choquet Lindu, ingénieur de la marine; cet homme a beaucoup travaillé : il a construit le Bagne en 1750 et 1751; le premier bâtiment de cette espèce uniquement destiné pour les forçats, où l'on ait allié la propreté, la sureté, aux principes de l'humanité. Tournefort parle du Bagne de Constantinople, comme d'une des plus affreuses prisons du monde; le père Drau, de ceux de Tunis, d'Alger et de Tripoli, avec les mêmes expressions. A Marseille, à Toulon, les galériens n'ont point de bâtimens qui leur soient uniquement destinés; ils sont très-mal logés.

Il n'était pas facile de déterminer la place du bagne; il fallait que les eaux pussent y circuler avec facilité, avec surabondance; il fallait qu'il ne fût pas très-éloigné du lieu des principaux travaux; il ne fallait pas qu'il fût placé dans l'intérieur du port. L'emplacement qui se trouvait devant les casernes, derrière la corderie haute, à côté de l'hôpital, parut convenable à M. Choquet, qui l'employa; on y respire un air très-pur, éloigné des vases et des immondices des ports.

Il était nécessaire de diviser la masse totale des forçats, pour éviter des révoltes dangereuses; et de ne pas multiplier les subdivisions, pour ne pas augmenter le nombre des surveillans, pour n'être pas forcé de placer dans une multitude de pièces, les objets de première nécessité. C'est ce qu'exécuta M. Choquet, en coupant l'étendue du bagne par le bâtiment du milieu; il a 780 pieds de long, se sépare en quatre salles qui peuvent recevoir deux mille forçats, en quatre bandes de cinq cents hommes. Les pavillons placés à chaque extrémité dominant sur les salles, et les surveillent.

Chaque salle a ses cuisines, ses latrines et ses fontaines; un mur de quatre pieds d'épaisseur les partage de quatorze pieds en quatorze pieds; il est coupé par une porte de cinq pieds de large; entre ces portes, les tolas ou lits de camp, sont placés. Cette distribution très-avantageuse empêche les forçats de percer les murs de face, par lesquels ils se sont évadés jadis.

Ils ont la facilité de se rendre aux latrines sans qu'on soit obligé de détacher la chaîne qui, toute la nuit, les attache à leur lit; et n'ont pas besoin de baquets infects qu'on plaçait d'espace en espace, quand leurs tolas étaient adossés au mur de face.

Le mur de refend contient dans son épaisseur, une latrine en forme de niche de deux pieds de profondeur sur deux pieds et demi de large, qu'on nettoie aisément à l'aide d'un robinet : des ventouses qui se terminent au-dessus du toit, en purifient l'air. Ce grand mur de refend porte sur un égout dont les écoulemens se rendent à la mer.

On a ménagé dans le milieu de chaque salle, une cuisine de dix-sept pieds de long sur quatorze de large, entourée de grilles de fer, pour ôter aux forçats l'occasion de soupçonner d'infidélité ceux qui les servent.

L'appui des fenêtres de ces salles est élevé de six à sept pieds, pour couper toute communication avec le port.

L'ouverture des portes ou passages du mur de refend, se trouve dans l'alignement des fenêtres; l'air s'y renouvelle avec plus de facilité.

Le baigne est éclairé toute la nuit, même dans son intérieur; les fanaux sont placés hors de la portée des forçats et des pertuisaniers les surveillent sans cesse.

Une citerne et des eaux rassemblées à cinq cents toises de la ville, servent à l'usage des forçats, à tous les usages de ce bâtiment.

Au pied de l'escalier est une porte de fer de neuf pieds (c'est la largeur de la rampe) quoique la porte d'entrée, qui est de bois, soit très-forte. Son extrémité, terminée en demi-cercle, est ornée d'une grille de chaînes, manilles et chaussettes de fer rond, que les forçats portent aux pieds.

Au rez-de-chaussée du baigne sont établis des magasins pour l'entretien des galériens; on y maintient habituellement une garde de quarante soldats; les avant-corps servent de logement aux officiers-majors, aux chirurgiens, comes et sous-comes qui commandent aux forçats.

M. Choquet s'excuse d'avoir été gêné par les localités, de n'avoir pu donner assez de largeur à ses salles; on lui pardonne ces fautes nécessaires. Mais pourquoi, dans un immense bâtiment de la première utilité, fait pour durer éternellement, soit à l'usage qu'on lui donne, soit à tenir lieu d'un immense hôpital; pourquoi, dis-je, en avoir entièrement négligé les ornemens, les décorations? Je

dirais la même chose des vastes casernes placées à côté du jardin botanique, du magasin général, de la corderie, de tous les bâtimens de Brest; amas confus de pierres entassées carrément, sans goût, sans esprit, sans intelligence.

Dans un port où les travaux de l'homme sont poussés au plus haut degré de grandeur; où sont construites ces masses imposantes qui dominent l'Océan, pour la fabrication desquels se réunissent toutes les conceptions, tous les produits de l'art et du génie; où les têtes devraient s'agrandir comme celles des géants, quelles mesquines conceptions ont présidé à toute espèce de distribution! les commis, les receveurs, les commissaires ont peine à se mouvoir dans leurs bureaux; les marchandises entassées, confondues, s'oublent, se perdent, faute de soin, pour n'être point placées, classées, étalées dans un vaste local bien aéré, bien éclairé. Les hôpitaux, faits pour recevoir les milliers d'infortunés que les flottes rapportent après de longs voyages ou des combats; qui le croirait? les hôpitaux, faits à la hâte, sans prévoyance, ne contiennent pas le tiers des blessés, des malades, qu'une escadre rapporte à sa rentrée: il faut les transporter dans des hôpitaux éloignés, entassés, expirans sur des chariots; rarement ils arrivent à leur destination sans que plusieurs infortunés ne succombent, ne meurent au milieu des douleurs et de cris lamentables. Ce spectacle a souvent déchiré mon cœur.

Qu'existe-t-il dans l'univers de plus sacré qu'un matelot, qu'un généreux soldat qui vient de sacrifier son sang à sa patrie? Tous les produits des arts et de l'intelligence humaine devaient tendre à le soulager. Quel chemin nous avons à faire dans la carrière de la civilisation!

Le port de Brest, où se réunissent en tems de guerre toutes les forces navales qui fournissent, quelquefois, huit à 9 mille malades, est dépourvu d'édifice construit, pour hôpital, depuis l'incendie de 1776, qui consuma celui qui existait alors. Le bien du service et l'humanité exigent cependant impérieusement que l'on bâtit deux hôpitaux dans Brest, et un de convalescens à quelques lieues de la ville, capables de contenir chacun trois à quatre mille hommes.

Les édifices qui servent actuellement d'hôpitaux, n'ayant point eu d'abord cette destination, sont beaucoup trop petits, et n'ont aucune des commodités nécessaires à de pareils établissemens : ils consistent dans ce moment, en l'hôpital principal, qui était autrefois le séminaire, auquel on a joint deux églises adjacentes; l'hôpital brûlé, où l'on reconstruit à faux-frais quelques mauvaises salles; le parc d'artillerie à Recouvrance; Pontanézen à une lieue de Brest, dans un site marécageux et insalubre; le ci-devant couvent des Ursulines à Lesneven; le ci-devant couvent des Ursulines à Landerneau, et Kerloreec, maison de campagne d'un particulier à un quart de lieue de Landerneau et à cinq lieues de Brest. Ces divers hospices ne peuvent contenir que six mille lits, ainsi qu'il suit; savoir :

Hôpital principal.	1600 lits.
Brûlé ou ancien.	800
De Recouvrance.	750
De Pontanézen.	1250
De Lesneven.	500
De Landerneau.	700
De Kerloreec, pour galeux.	400
TOTAL.	6000

Ce nombre est insuffisant, puisqu'en prairial dernier, à la rentrée de l'armée navale, on a eu recours aux hôpitaux militaires pour recevoir les malades, et que l'on a été obligé, malgré cette faible ressource, d'en loger plus de douze cents sous des tentes; ce qui est impraticable en hiver.

On sent les inconvéniens qui résultent d'un pareil ordre de choses, auquel je désire ardemment qu'on puisse remédier, en pressant la construction d'hôpitaux, ou tout au moins d'un hôpital, dans le port de Brest.

Brest est dominé par des collines : des remparts garnis d'arbres couronnent cette ville; ils n'offrent à ceux qui les parcourent qu'une vue très-bornée du côté des terres, mais on y voit la rade sous mille aspects animés par les vaisseaux qui la décorent.

Le spacieux hôpital *Clermont-Tonnerre*, bâti sur l'emplacement de l'hôpital ancien ou brûlé, semble devoir remplir le vœu exprimé par Cambey. Cependant quelques-uns prétendent que malgré son étendue il serait encore insuffisant en cas de guerre ou de maladies épidémiques. (F.)

Les terres qui la bordent ne sont pas élevées; on aperçoit pourtant dans le lointain, à l'est sud-est, la montagne du Menez-Hom. Les côtes de Plougastel et de Crozon, l'île Ronde, vaste rocher de marbre noir, la presqu'île de Kelern, chef-d'œuvre de fortification, se présentent dans les lointains, et se dessinent à l'œil avec variété, mais sans offrir de masses imposantes. L'homme disparaît dans les sites de la Suisse et de la Savoie; ses ouvrages ici ne sont point effacés par la grandeur de la nature; les rochers du rivage paraissent écrasés sous le poids des travaux de l'art; et la rade semble céder aux nombreux vaisseaux qui la pressent.

La Grande-Rue qui descend au port, la première qu'on trouve en entrant dans la ville; celle de Siam, plus élevée, sont les principales rues de Brest.

Il est assez curieux de parcourir cette cité, bâtie sur le penchant d'une montagne. Pour descendre de la partie haute dans la basse ville, on a pratiqué des escaliers : l'un d'eux est large, d'une grande et belle proportion; les autres n'ont pas le même avantage : il en est un à pic, dangereux, impraticable en tems de neige et de gelée.

Brest et Recouvrance offrent des maisons tellement placées, que vous montez jusqu'au cinquième étage pour arriver jusqu'au jardin; que les mêmes maisons s'élèvent du jardin jusqu'à deux, trois ou quatre étages.

Quelques hôtels, celui dans lequel on a placé les bureaux de l'agent maritime, la salle de la comédie, le nouveau quartier, les bâtimens qui cernent carrément la place d'armes, contrastent avec les rues étroites, obscures, infectes, toujours couvertes d'un pied d'ordures, qui font de Brest une des villes les plus sales de la République. Le désordre, l'ivresse habituelle des ouvriers, des matelots; ce mélange de sang que l'Amérique, l'Inde, l'Afrique et l'incroyable dépravation des mœurs ont corrompu, ces excès, suivis d'une misère profonde; l'absence de toute espèce de tenue, de moralité; les maladies contagieuses dont les germes renouvelés ne sont jamais anéantis, dégradent au dernier degré l'espèce humaine dans cette commune et dans les campagnes voisines. Quelle forme, quelle pâleur, quel teint livide, quelle maigreur chez ces

enfants presque nus, chez ces femmes ivres d'eau-de-vie! Ajoutez à ces malheureux, cette multitude d'estropiés que la guerre dépose à Brest, et vous aurez l'idée, le tableau le plus vrai de la misère de l'espèce humaine, quand pour servir la guerre et le commerce elle quitte l'air pur, les champs fleuris, la vie sobre et laborieuse auxquels l'appelaient la nature, et qu'une mer immense et les tempêtes lui défendaient d'abandonner.

Les différences qui règnent entre les peuplades de la Bretagne, résultat de la vie patriarcale de nos aïeux, sont singulièrement prononcées entre Brest et Recouvrance, séparées par une rivière, par un très-petit bras de mer : ce ne sont ni les mêmes mœurs, ni le même langage, ni les mêmes idées; les habitans de Recouvrance étaient traités par le Brestois avec une rudesse, une supériorité qui tenait du mépris : les principes de la haute marine avaient gâté cette contrée.

La société de Brest offrait au spectateur une grande variété, une gravité pleine de morgue et de gaucherie chez le commandant, chez l'intendant, chez les grands officiers de la marine; on y voyait une plaisante caricature du ton, des manières, de la légèreté de Versailles. Quelques individus nés à la cour étaient copiés par une foule de jeunes gens nés sous le chaume; les conteurs surtout y paraissaient insupportables : ils voulaient imiter le rire, les plaisanteries, l'élégance des V... des du P... des D... de C... de l'abbé de... avec une roideur dans les épaules, une pesanteur d'organe, un langage de bas-breton, un jeu de bras et de badines, des attitudes si contraintes. Le beau Léandre ne parut jamais aussi grotesque.

On y faisait de l'esprit quelquefois. Brest avait ses académies et ses génies dominateurs, ses poètes à madrigaux; on y jugeait et Corneille et Racine. Voltaire avait trop de légèreté, mais Jean-Jacques était étonnant, et le plus conséquent des hommes.

P... était philosophe; H..., badin; G..., charmant, excepté chez sa femme qui tenait dans la rue de... le plus accredité de ces tribunaux de pédantisme et de prétentions.

Madame l'intendante avait une cour assidue; sa place, sa fortune et son existence à Paris, lui donnaient forcément une

prépondérance qu'on supportait avec impatience. Vieille et laide, on la tolérait; était-elle jolie? que d'humiliations, que de calomnies, que de scènes! Chaque femme à Brest, avait vingt ou trente hommes faits, et cinq ou six gardes-marine à sa disposition; toutes ces meutes étaient lâchées contre madame l'intendante. Elle était poursuivie, huée, déshonorée, et finissait par n'avoir auprès d'elle que des ex-voto de capitaines réformés, qui faisaient sa partie et mangeaient son souper.

La femme d'un commissaire de la marine n'était pas vue par les femmes du grand corps; elle était obligée de se choisir un cercle parmi les officiers de port, quelques lieutenans d'infanterie, pauvres et délaissés : elle accaparait aussi parfois quelques vieux capitaines de vaisseaux pour son Wisk et pour le souper, comme madame l'intendante.

Les ingénieurs et les commissaires de la marine rivalisaient, se disputaient la supériorité des grades subalternes; les femmes entraient fortement dans la querelle. Les uns faisaient valoir l'importance de la comptabilité; les autres, leurs talens, leurs études, et les prétentions du génie.

Les négocians, marchands, bourgeois étaient sans cesse en garde et sur la défensive. Des espiègleries de tout genre, des nasardes, des rebuffades chez eux, dans leur comptoir, à leurs boutiques, au spectacle, étaient les passe-tems d'une jeunesse indisciplinée, sans règle, sans mesure; qui s'attachait à les persécuter.

Il faut, on le sent bien, toute la force de la révolution pour redonner aux habitans de Brest, l'élan, l'énergie, le développement que tant de dégoûts, qu'une contrainte habituelle devaient avoir anéantis.

J'ai fait voir le mauvais côté de Brest; mais cette ville avait ses avantages. Il était impossible qu'une multitude d'hommes éclairés, de mathématiciens, d'astronomes instruits, d'ingénieurs, d'artistes; d'êtres qui parcouraient le monde, n'y répandissent des lumières. A l'époque de la révolution, le corps de la marine n'était plus ce qu'il avait été; les études qu'on le forçait de faire, les examens qu'on lui faisait subir, les reproches qu'il avait essuyés pendant long-tems, avaient détruit ces préjugés contre la théorie,

cette légèreté qui nuisait tant à la jeunesse ; à cette époque le corps des officiers de la marine offrait, parmi les lieutenans surtout, une foule d'hommes à talens, de braves militaires faits pour donner à la France le rang qu'elle doit avoir parmi les puissances maritimes : l'orgueil les a perdus. Ainsi devait finir un corps qui, dans l'ancien régime, surpassait en folles prétentions, l'ordre de Malte et les chapitres de l'Allemagne. On dit, et je ne puis le croire, que les hommes qui lui succèdent, menacent d'adopter les mêmes préjugés ; que le dernier sous-lieutenant se targue d'égaliser ses chefs en connaissances, envie leur place, les dénigre ; que le pilote de la marine royale, ceux qui servaient dans les grades inférieurs dans le grand corps, prétendent l'emporter sur les capitaines de l'Inde ou de l'Amérique.

Pauvres humains, faut-il que l'on détruise un monstre pour voir renaître un monstre, et que la destinée de ce monde soit d'être éternellement ballottée par la sottise et par la vanité !

Le département de Brest s'honore d'une multitude d'hommes de mérite ; des Lamothe-Piquet, des Duchaufaud, des Kersaint, des Olivier, des Choquet : son académie de marine a fourni des hommes qui n'eussent pas été déplacés dans celles de Paris ou de Londres.

Marguerye, outre ses mémoires imprimés dans le premier volume des mémoires de l'académie de Brest, laisse un ouvrage sur la résolution des équations du cinquième degré : il avait malheureusement avec lui tous ses travaux sur les sciences exactes, sur l'économie politique, quand au combat de la Grenade, sous les ordres de la Mothe-Piquet, il eut les cuisses emportées. On ne sait ce que sont devenus ses écrits : il n'avait pas trente-cinq ans quand il mourut ; il allait être admis à l'académie des sciences.

Petit, officier de port, était l'homme de cabinet le plus instruit, mais le plus inconstant. Entraîné par une imagination mobile, ardente, il commençait et n'achevait jamais ; il vécut pauvre, malheureux et desservi par le grand corps qui, cependant, avait recours à lui dans les occasions difficiles.

Les nombreux manuscrits qu'il laisse à l'académie prouvent l'étendue, la variété de ses connaissances : il avait entrepris un

ouvrage sur toutes les parties de la Marine ; on n'en a plus que des fragmens. La Mâtre est son ouvrage ; il se plaignait sans cesse, et déclamaient contre M. de Clugni qui, dans le travail de cette machine, changea son plan, nuisit au grand développement qu'il voulait lui donner. Petit voyait en homme, et l'intendant en intendant.

Le Bègue, officier général, ancien chef d'escadre et de l'académie de Brest, était un homme de génie dans la direction des travaux de l'artillerie.

On connaît les talens, les écrits de Verdun-de-la-Crène et son savant voyage en 1771 et 1772, avec le chevalier Borda et le père Pingré, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes, de plusieurs instrumens, et pour rectifier les cartes hydrographiques.

La Prévalaye, grand marin et excellent observateur.

Trédern-Lezerec, capitaine de vaisseau, bon géomètre, avait trouvé une méthode générale pour résoudre les équations algébriques.

Granchin, excellent officier, très-instruit, était l'homme de la marine le plus sage et le moins vain.

Billard, chirurgien-major de la marine, a donné d'excellens mémoires imprimés dans le recueil de l'académie de chirurgie à Paris.

J'ai parlé de Duval Leroi, dans mon tableau sur les monumens du Finistère : Duval a rendu de grands services à l'académie, à des milliers d'élèves qu'il a formés ; la publication de ses travaux achèverait sa réputation.

Sabathier, premier médecin de la marine, est un très-habile homme.

On ne peut trouver un chimiste plus instruit, un homme plus modeste que le citoyen Genouin.

Tous ces hommes formaient une académie dont les écrits seraient bien plus nombreux, si les travaux de leur état, leurs occupations journalières ne les avaient sans cesse arrachés à leur cabinet. Nous avons encore un homme de cette académie, le citoyen Bruix qui, par ses connaissances variées, par ses talens, par son courage,

fut l'espoir de l'ancienne marine, et pourrait être le régénérateur de la marine républicaine. ¹

Le citoyen Laurent a formé le jardin des Plantes, moins étendu, mais aussi bien tenu que celui de Paris. ²

Mercier, ingénieur d'instrumens de mathématiques, à Brest, est un de ces hommes rares que la continuité de leurs travaux, que leur modeste simplicité font rester dans l'obscurité.

¹ L'Académie royale de la Marine, à Brest, pouvait porter véritablement et à juste titre, la qualification de *Société savante*. Tous ses membres étaient des hommes de mérite, et qui, chacun dans son genre, avaient fait leurs preuves. Elle pouvait réellement marcher de pair avec l'Académie des sciences de Paris, dont, au reste, beaucoup de ceux qui la composaient faisaient également partie. Les travaux de tant d'hommes distingués par leur zèle et leur profond savoir, sont demeurés en porte-feuille, et pourtant mériteraient d'être publiés. On doit vivement regretter que la révolution ait renversé cet établissement, dont les sciences relatives à la marine tiraient de si grands avantages; on doit regretter aussi qu'il n'ait pas été recréé et reconstitué depuis, sur les mêmes bases. Une pareille Académie serait bien supérieure à cette innombrable quantité de sociétés, se disant *savantes*, qui inondent aujourd'hui nos provinces, et où l'on ne trouve, le plus souvent, au lieu de vrai savoir, que de la vanité, de la suffisance et de la sottise, régulièrement organisées sous la clochette d'un président. Il n'est pas de petite ville de France, même de grosse bourgade, qui ne possède aujourd'hui au moins une de ces sociétés savantes, sous les titres, orgueilleusement modestes, de *Lycée*, *Cercle littéraire*, *Société d'Agriculture*, *d'Emulation*, etc. Bien loin de contribuer aux progrès des sciences, ces réunions ne servent la plupart du temps qu'à déverser sur leur étude, un vernis de ridicule, par la manière dont elles sont composées, car en est qui veut en être; pour faire partie de ces Académies, ce n'est pas d'instruction qu'il faut faire preuve, il suffit seulement de payer une cotisation annuelle, ainsi qu'un lieu diplômé dont le riche encadrement, gravé avec élégance, représente tous les attributs des sciences et des beaux arts. (F.)

² Le jardin botanique de Brest est aujourd'hui agrandi et surtout beaucoup mieux tenu encore qu'il ne l'était au tems de Cambry, par les soins de M. Noël, Botaniste très-instruit, et l'un des premiers jardiniers du jardin du Roi, de Paris, d'où il a été envoyé exprès à Brest.

Le cabinet d'histoire naturelle, dont le local était joint à ce jardin, devrait être un des plus riches de France, en raison du grand nombre d'objets qui y ont été donnés par des officiers de marine et des officiers de santé du même service; au retour de leurs campagnes lointaines. Mais toujours mal soigné, mal classé, négligé, faute d'avoir été mis sous la direction d'un naturaliste entendu, ce cabinet a été souvent dilapidé et il n'y reste guère que ce qu'on n'a pas voulu en emporter. Un tel désordre a dégoûté ceux qui se plaisaient à l'enrichir, dans l'intérêt public, et depuis long-tems les navigateurs préfèrent garder pour eux les collections recueillies dans leurs voyages, plutôt que de les livrer à un pillage révoltant.

Comment se fait-il qu'il n'y ait pas à Brest un professeur de zoologie et d'anatomie comparée, qui serait en même tems spécialement chargé du classement et de la surveillance du cabinet d'histoire naturelle? Il n'y a qu'un professeur d'histoire naturelle médicale, dont les fonctions se bornent uniquement à faire, tant bien que mal, pendant deux ou trois mois de l'année, un cours de botanique.

Les ports de Rochefort et de Toulon ont trouvé, parmi leurs officiers de santé, des naturalistes très-distingués: MM. Lesson, Quoy, Gaudichaud et Gaymard. Mais à Brest, l'étude des sciences naturelles n'a jamais été encouragée. (F.)

Dès 1755, il fit une machine pour graduer les instrumens de navigation et d'astronomie; elle fut reçue par l'Académie; elle existe.

La Pérouse avait dans son voyage, un sextant du même maître, dont le plan était en cuivre; il donnait les trente secondes; ouvrage très-exact et vanté par l'Académie. Le même la Pérouse était porteur d'un instrument inventé par Mercier; il indiquait la force de l'aimant dans toutes les parties du monde.

Il a fait un quart de cercle à lunettes, à deux divisions correspondantes.

Il a contribué à la perfection des baromètres en fer, de Blondeau.

Ses lunettes ont au moins le mérite de celles de Venues et de Dollon.

Il vient d'imaginer une machine pour faire des limes de toutes figures et de toute espèce de taille, de la taille d'Allemagne à la taille douce. Elle pourra façonner des râpes à l'Allemande, de forme anglaise.

Le Dault est l'inventeur d'un genre de gravure applicable aux boussoles, aux roses de compas, qui produit plus d'effet que celui qu'on emploie dans les ateliers de Paris et de Londres.

Ses cachets particuliers, les animaux, les caprices qu'il y grave sont exécutés avec force, avec finesse, avec esprit; il mérite des récompenses et des encouragemens qu'il ne devrait pas être obligé de solliciter.

Sartory, peintre-décorateur, artiste italien, réside à Brest; ses connaissances en mécanique, son imagination ardente feraient souhaiter que des travaux multipliés, un théâtre plus vaste le sortissent d'une espèce d'apathie dans laquelle il existe malgré les sollicitations de ses amis. Il possède une grande quantité d'estampes et de dessin des maîtres les plus renommés. Son cabinet d'histoire naturelle et de curiosités étrangères, renfermé dans un très-petit espace, mais disposé avec l'intelligence d'un homme de goût, d'un artiste, frappe plus au premier coup d'œil, arrête plus dans les détails; que les vastes amas de minéraux et de coquillages que des princes ou de riches particuliers entassent dans de vastes emplacements.

Il n'a pas suivi d'ordre précis, les classes inventées par les naturalistes; le goût seul présidait aux rapprochemens qu'il a faits, aux faisceaux d'instrumens, d'ornemens, de plumages qu'il a si joliment groupés, au mélange heureux de couleurs produites par ses papillons de la Chine, ses insectes de Surinam et ses coquilles de l'Asie.

La principale armoire, qui reçoit d'une fenêtre à verre de Bohême, un jour brillant et lumineux, contient des salles polonaises, perlées de la Cochinchine, de 7 pouces de diamètre, dont la nacre éclatante est nuancée de diverses couleurs. Une oreille de sept pouces de diamètre, le soleil levant, la musique, le firmament, la tulipe, des moules de Magellan, des vis, des harpes, des tonnes, un superbe manteau ducal, des tonnes vertes à bouches opposées, des cœurs, des bouches d'or et des bouches d'argent, la grande hirondelle, le choux, le pavillon d'Orange, le maron rôti très-rare, espèce de rocher; des grimaces blanches, des cadrans, le bonnet chinois, des huîtres à longues épines, des oreilles de Malabar, des coraux noirs et rouges, des chevaux-de-frise, poires, rouleaux, araignées, marteaux, etc., etc.; tous ces objets du plus beau choix, de la plus parfaite conservation.

Le morceau d'histoire naturelle qui m'a le plus frappé a pour base du spath calcaire, mélangé de talc, de mica, croisés dans tous les sens par des morceaux de schorls noirs, fauves, bleuâtres; ces schorls ont quelquefois 15 lignes de long sur 4, 5 ou 6 lignes de diamètre: ce morceau précieux a 5 pouces de long sur 4 de largeur. Un négociant de la même ville en possède un de la même nature, mais beaucoup plus volumineux.¹

J'ai vu parmi les minéraux de Sartory, un bloc de cinabre minéral qui ferait honneur au plus riche cabinet.

Il a dans ses tiroirs les gourgandines, le dormeur, un superbe cœur à tuyau, la cuirasse, des peignes, le parasol chinois, espèce de lepas; une très-jolie harpe à 18 cordes, une huître à robe, d'un blanc mat et luisant, à talon strié, feuilleté, tacheté, d'un beau violet très-rare.

¹ Ce morceau, dont Cambry fait tant de cas, était simplement une roche micacée contenant des aiguilles d'Actinote et de Diallage. (F.)

Je ne vous parle pas d'animaux empaillés, d'insectes conservés dans l'esprit-de-vin, d'un millier d'objets curieux réunis dans ce cabinet.¹

On y voit la prise d'Utrecht: cette ville se rendit à Louis XIV, le 21 janvier 1672. C'est un charmant dessin de Leclerc; il a pour pendant la prise d'Orsoy, du même maître.

Hue fit présent à Sartory d'un dessin de sa composition; c'est un naufrage: la pluie, la foudre occupent le fond du tableau. Cette petite composition est pleine de feu, de mouvement; c'est une de ces conceptions du moment, qu'un site fourni par le hasard, a fait naître, à laquelle un artiste habile adapte la scène qui convient. Elle est placée près d'un joli dessin d'Annibal Carrache, qui peint la résistance de nymphes vivement pressées par des satyres. Le dessin d'un grand palais brillant, fait par Servandony; des marines lavées avec intelligence, des plans achèvent de décorer ce joli cabinet, qu'un curieux, dans cette ville, ne peut se dispenser de visiter.

Pendant le séjour que le peintre Hue fit à Brest, pour prendre les vues de ce port, pour continuer les marines de Vernet, il habitait chez Sartory. Une petite académie s'y réunissait tous les soirs; des amateurs, de jolies femmes y dessinaient d'après la bosse, d'après nature: on y chantait, il y régnait une franche et folle gaîté que j'ai toujours trouvée dans les ateliers des artistes. Hue a peint, sous divers aspects, le port et la rade de Brest: l'absence de grandes oppositions, d'accidens, de fracas, dans un pays où tout s'aligne au cordeau de la symétrie, où de longs bâtimens n'offrent à l'œil que des lignes droites, des toits bleuâtres et des murs sans couleurs, devait contraindre son génie, ami de Claude Lorrain, du Poussin, de Salvator Rose.

Les détails, quelques variés qu'ils soient, ne produisent, quand il règne de l'uniformité dans les masses, que des effets particuliers qui nuisent quelquefois à l'ensemble d'un grand sujet. Il n'avait pas terminé ses tableaux à l'époque où je les ai vus: s'il a su triompher des difficultés, de la sécheresse de son sujet; nous lui devons une couronne.

¹ La meilleure partie du cabinet d'histoire naturelle de Sartory avait été, par les soins de M. Laurent, acquise pour le cabinet du jardin botanique de Brest. (F.)

Je ne t'oublierai pas, honnête et modeste D...., toi qui, distrait par tant d'affaires, conserves toujours pour les arts le goût que la nature et l'Italie t'inspirèrent dès ta jeunesse; qui sait rendre avec vérité les traits, leurs proportions, leurs exacts rapports, et cette physionomie fugitive dont les nuances échappent si souvent aux peintres les plus exercés; toi qui conçois de si jolis sujets, qui leur communique cette âme, cette douce sensibilité qui te rendent précieux à tes amis, à la société: tu ne veux être qu'amateur, et nous t'avons déclaré maître.

La belle bibliothèque du C. Bechenec, mérite d'être visitée; il en a préparé le catalogue: il rendrait un service aux lettres en le livrant à l'impression. Le gouvernement pourrait aider cet amateur, qui par ses soins, par son activité, malgré son âge, a sauvé les livres précieux de Brest, de la négligence qui les délaissait, de la brutalité qui voulait les détruire. Le citoyen Bechenec possède une jolie collection de coquillages, quelques morceaux d'histoire naturelle, classés avec l'intelligence et l'ordre qui le caractérisent. Son marteau blanc est rare et parfaitement conservé.¹

Le citoyen Guillemard, auteur de quelques pièces fugitives, d'une tragédie de Caton d'Utique, a dans son cabinet de fausses améthistes, trouvées dans un canal qui traverse le champ-de-bataille à Brest; il a trouvé de beaux cristaux de roche, des cristaux spatiques, des spates étoilés, près de Kerouriou, à quelques portées de fusil des remparts. J'ai vu chez lui une table de marbre noir veinée de blanc de l'île Ronde, d'un beau poli, d'une belle couleur.

On peut encore examiner, à Brest, la collection d'histoire naturelle du citoyen Desplans, rue de Siam.

Le citoyen Rochon, si connu de l'Europe savante, si cher à ses amis, n'a pas ici les précieuses machines, ces morceaux curieux en tous genres, que ses voyages, ses emplois, son amour pour le beau, ont pu rassembler à Paris. Je n'ai vu chez lui que le

¹ Le coquillier de M. l'abbé Béchence était en effet très-beau, mais il a été dispersé après sa mort. Brest possède aujourd'hui deux riches collections de coquilles classées avec intelligence et dignes d'être citées sous tous les rapports. Ce sont celle de feu M. le colonel Kiudelan et celle de son beau frère, M. Riou Kerhalet, négociant de cette ville. (F.)

résultat d'un procédé moderne, une gravure sur verre, de Puy-maurin fils, au moyen de l'acide spatique, faite à Toulouse en 1787.

Une boîte de platine, sur laquelle est un joli médaillon d'or représentant un lion en repos: une espèce de guillochage, un cordon d'or détruisent le mauvais effet de la couleur, du mat du platine.

Un petit tableau du coloris le plus brillant, d'une jolie composition: l'enfant Jésus debout sur les genoux d'une vierge céleste, donne des chapelets à vingt petits Amours blancs, arrondis comme ceux de l'Albane: la vierge, couronnée de fleurs, porte une tunique de pourpre; elle est assise au fond d'une chapelle ornée de colonnes de jaspe. Les lointains sont formés d'un cahos de montagnes bleuâtres, surmontées d'arbres, d'un château, entre lesquels, de cascades en cascades, circule un fleuve blanc d'écume.

J'oubliais, dans la liste des hommes qui marquent à Brest, le citoyen Morier, né dans cette commune où vivaient ses ancêtres; c'est peut-être le plus habile coutelier de la France; il excelle surtout dans l'exécution des instrumens de chirurgie.

Le citoyen Paufer, habile horloger, inventeur de plusieurs machines importantes.

Ozanne, cet ingénieux dessinateur, à qui nous devons de si jolies vues de marine, ne connaît pas tout son mérite.

Vial, ingénieur de la marine, a travaillé pour l'Encyclopédie. Point de halles dans Brest; point de halles à Recouvrance: on pourrait en établir à Brest, dans l'église de Saint-Louis; à Recouvrance, dans celle de Saint-Sauveur.

Le seul et sale lavoir de la rue du Bois-d'Amour pourrait être agrandi, perfectionné par l'achat d'un jardin qui l'avoisine.

L'abreuvoir est à renouveler dans son entier. Les secours de la médecine sont presque nuls pour la ville. Derville, médecin distingué, mais vieux, mais infirme, refuse le service.¹

On a quelques ressources pour l'éducation. Les citoyens Duval, Leroi, le citoyen Lancelin y donnent des leçons de mathématiques; Dever, Batiste et Blen, des leçons de musique.

¹ Tout a changé de face depuis cette époque; la ville de Brest possède une halle spacieuse, et quant aux médecins, ils y ont singulièrement pullulé. (F.)

Les pavés de Brest sont détestables, surtout dans la Grande-Rue. Pourquoi, par quelle négligence n'entretient-on pas de garde-foux auprès du pont de Terre, dans la rue des Sept-Saints? etc.

Toute la ville désire qu'on perce une rue qui puisse communiquer de la comédie à la rue de Siam; il ne s'agit que de sacrifier une maison nationale.

Brest n'a pas d'établissement de commerce.

On a voulu former un port marchand à Laninon. Quelques marins instruits désireraient qu'on y plaçât plutôt les chantiers de constructions. On renonce au plan qu'on avait formé de faire ce port de commerce, sous les murs de la ville, à l'embouchure de la rivière. Les travaux commencés arrêtent, accumulent la vase dans cette partie, et pourraient quelques jours encombrer le canal.

Si l'on entretenait, si l'on perfectionnait le port de Landerneau, il pourrait suffire aux besoins de Brest et du commerce; il faudrait achever ses quais, et nettoyer le lit de la rivière.

La rivière de Penfeld descend dans l'anse que forme le port de Brest; ce port n'a qu'environ 1200 toises de longueur, sur 60 toises de large. Les rives de la rivière de Penfeld sont solitaires, on y voit cependant d'espace en espace des jardins, de jolies bastides où les laborieux habitans de Brest se reposaient les jours de fête. C'est au fond de cette rivière qu'existait le fameux Saint Guignolet¹, et cette cheville éternelle, si favorable à la fécondité. Puisque la religion catholique a fait des saints de tous les dieux du paganisme, Priape pouvait-il être oublié? Le bois de cette cheville râpée était avalé par les femmes infécondes; elles concevaient au bout de quelques tems. Les méchans prétendaient que des moines voisins aidaient beaucoup à ce miracle; je n'en crois rien: on devrait être las de calomnier ces bons pères. Depuis les contes d'Eutrapel, de Bocace, de la reine de Navarre, de Lafontaine, qui valaient mieux que ces gens là, ce genre de plaisanterie est trivial et de mauvais goût.

Les villages voisins de Brest, les anses variées des côtes offrent des promenades délicieuses, soit du côté de Guipavas, soit dans

¹ Lirez Saint Guénolé. La petite chapelle dont il est ici question tombe en ruine, et depuis long-tems on en a enlevé la statue du Saint. (F.)

les bois de Keroal, soit à Saint-Marc où l'on jouit d'un si bel aspect de la rade: j'ai vu dans ces contrées, des fêtes champêtres présidées par la bonhomie, par la gaité naïve et la simplicité des mœurs de l'âge d'or: j'ai vu, je m'en souviens à peine, mais j'ai vu, j'en suis sûr, danser, chanter, manger dans des églises; usage très-ancien, de la plus haute antiquité; reste du paganisme ou des agapes, proscrit depuis par les conciles, et conservé dans cet angle du monde.

La plus grande partie des dimanches, dans la Bretagne, était encore employée à la danse, au dix-septième siècle. Dans quelques cantons du diocèse de Quimper, on passait la nuit à danser dans les chapelles.

Brest offre quelquefois des fêtes dont on ne peut avoir l'idée que dans les ports de son importance. J'ai vu toute la rade couverte de vaisseaux illuminés: on peut imaginer l'éclat produit par les reflets de l'Océan, par une lumière étrangère à la voûte du ciel. L'illumination de la croix à Saint-Pierre de Rome, la veille du vendredi saint, produit un effet surprenant: un éclat unique frappant directement les pilastres et les colonnes; ces demi-jours pénétrant avec peine, mourant au fond de ces sombres arcades; ces masses éclairées, ces masses d'ombres et d'obscurité, contrastes si frappans que le peintre étudie, saisit avec enthousiasme, pour les rendre dans ses tableaux, disparaîtraient ici comme les jeux d'enfans ou de l'optique. Que sont-ils en effet, si vous les comparez à ces traînées de feux qui vont mourir à l'horizon; à ces promontoires éclairés qui se reflètent dans les ondes; à cette auréole de feux, à ce tourbillon lumineux, dont chaque navire est le centre? Le Vésuve éclairant, la nuit, les rivages de Cume, Ischia, Prochita, Pausilippe, Caprée, et le vaste bassin de Naples; l'Etna versant sur la Sicile et sur les côtes d'Italie des flots d'une lumière ardente, peuvent seuls vous donner l'idée du spectacle que je décris avec un coloris si pâle et des expressions si faibles.

Une des plus grandes opérations de la marine, est celle par laquelle on fait monter un vaisseau sur la cale. Avant l'invention des formes on pouvait la risquer, malgré les frais et les dangers; elle ne serait à présent qu'un acte de vaine parade. Imaginez un

vaisseau de 74 canons ; des cables lui servent de ceinture , réunis par un arbre énorme , sur cette arbre portent les liens , les crochets où toutes les cordes des cabestans aboutissent : c'est à force de bras que la machine avance par saccades ; elle monte sur un plan incliné , dans une coulisse suivée. Quel danger si les cordes cassent ! Cet accident eut lieu quand le duc de Praslin vint visiter le port de Brest ; plusieurs forçats perdirent la vie , brisés par le retour des barres de cabestans.

Ce spectacle a quelque chose de surprenant et de magique ; il est incroyable que l'homme produise de pareils efforts avec les débiles moyens que lui départit la nature.

On exécuta sous les yeux du duc de Praslin , un combat naval dans la rade ; on pavaisa mille vaisseaux ; on fit flotter au vent tous les pavillons de l'escadre : ces bandes de couleurs tranchent dans l'atmosphère , se peignent dans les eaux , se dessinent sur un champ d'azur ; c'est un bariolage qui plaît par sa bizarrerie. J'aime mieux le bouquet qu'assortissait Glycère , où chaque fleur peignait un sentiment , faisait l'aveu qu'on n'osait prononcer , donnait une douce espérance. Spectacle qui ne plaît qu'aux yeux , ne peut qu'éblouir un moment ; il vous frappe pour vous laisser dans cette obscurité pénible qui suit un beau feu d'artifice. Je l'ai dit ailleurs , cet assortiment de couleurs n'était pas l'effet du hasard , dans les siècles de nos aïeux : leur union , leur isolement parlaient à des ames sensibles , à des esprits subtils , intelligens.

Celles dont nous ornons le pavillon français , de tout tems sont celles des Gaules. Ces thyrses , ces lances avec lesquels on gardait les vignobles près de Paris , dans la Bourgogne , long-tems avant la révolution , portaient les trois couleurs que nous venons de consacrer encore : elles paraient les statues de nos saints ; elles pendaient à nos houlettes.

Leur sens dans les jours de la guerre , est :

Ardeur. — Indulgence. — Justice.
Rouge. Blanc. Bleu.

Et dans les jours de la tranquillité :

Méditation. — Simplicité — Charité.
Bleu. Blanc. Rouge.

Ces rapports ne sont pas des jeux du moment : ils sont les restes d'un savoir dont il n'est pas permis de changer les données : des qualités , des faits bien reconnus , les avaient établis chez les peuples les plus anciens et les plus instruits de la terre ; dans les Gaules , dans la Toscane , en Grèce , en Egypte , en Chaldée : on les retrouve en Arabie ; chez les Indiens et dans la Chine.¹

Il y a quarante ou cinquante ans , dans une de ces fêtes qu'on se plaît à donner sur les vaisseaux , presque toutes les femmes de la marine de Brest furent englouties dans la rade : on leva l'ancre ; on courut des bordées ; la frégate s'ouvrit ; tout disparut : des êtres vivans se rappellent cet événement funèbre.²

Si je me permettais quelques réflexions sur l'administration du port de Brest

Je ne pourrais que déclamer contre la malpropreté générale des quais , où des copeaux de bois pourrissent sans que jamais on les enlève ; contre l'interruption du travail des machines à curer ;

¹ Ceci est aussi faux qu'absurde. Jamais le drapeau tricolore ne fut celui de la France , à aucune époque. Les Gaulois portaient pour étendards des drapeaux dans lesquels étaient représentés des figures d'animaux emblématiques , tels que des dragons , des serpens , des taureaux , divers oiseaux , etc. Il en fut de même sous la première race de nos rois. Sous la seconde , on y substitua des images de saints. Au commencement de la troisième , on voit paraître le drapeau bleu semé de fleurs de lys sans nombre. Charles VII partagea ce drapeau en quatre compartimens , par une grande croix blanche. Louis XII adopta le drapeau tout blanc , qui s'est conservé depuis comme l'insigne de toutes nos armées. Toutefois avant ce prince , le corps d'élite au milieu duquel se tenait le roi dans un jour de bataille , était toujours particulièrement distingué par un étendard blanc qu'on appela *la cornette blanche*. Les trois couleurs adoptées aujourd'hui n'avaient donc jamais paru en France sur nos drapeaux avant 1790 , elles n'appartiennent qu'à la révolution.

Quant à l'oriflamme , si célèbre dans notre histoire et qu'on portait solennellement dans les combats , ce n'était pas un drapeau national , mais simplement la bannière de l'abbaye St-Denis , à laquelle on attribuait des vertus miraculeuses. Cette bannière était de soie cramoisie , fendue par le bas en trois pointes à chacune desquelles pendait une houppette verte. (F.)

² Ce n'était point une frégate , mais un vaisseau nommé *l'Arant* , de 64 canons. Cette catastrophe arriva tout près de l'île ronde par l'imprévoyance de l'officier qui commandait la manœuvre. En draguant des ancrés dans la rade en 1817 , on retira du fond de la mer une grande partie de la charpente de l'arcasse de ce malheureux vaisseau. Dans ce bois pourri et vermoulu , on trouva un ver marin fort singulier. Il avait 9 pieds de longueur , la grosseur du petit doigt et une tête trilobée en forme de troïse. Je n'ai pu le rapporter à aucun genre déjà connu , et sur un priere , M. Milin , alors directeur du port , l'a envoyé conservé dans l'esprit de vin , à M. Cuvier. (F.)

contre le désordre des magasins ; contre la complication des moyens établis pour la comptabilité, pour la responsabilité des magasiniers ; contre les abus peu surveillés dans le travail des charpentiers ; contre cette multitude de pièces de bois enlevées à Nantes, à Saint-Malo, dans tout le Finistère, qui ruinent les forêts nationales et ne sont pas d'échantillons ; contre les dépenses excessives des bâtimens employés à l'apport de ces bois, (elles sont telles qu'en dix-huit mois, cent trente-deux mille pieds cubes de bois valait soixante-six mille livres, ont coûté deux cent quatre-vingt-huit mille livres de transport à la république) ; contre la négligence qui, dans l'année rigoureuse où je fis ma tournée, ne permit pas d'avoir le bois de chauffage nécessaire à l'entretien des hôpitaux : on fut des jours entiers sans préparer les alimens dus aux malades : quelques infortunés périrent de froid sur le lit teint d'un sang versé pour la patrie.

Si ma critique s'étendait sur l'intérieur de la ville, j'appellerais la surveillance du gouvernement sur cet affreux château de Brest, où l'on vit l'innocent à côté du coupable, plongé dans des cachots affreux, dans des réduits infects, mangé de rats et de vermine. A. . . ., pendant cent trente jours de détention dans une fosse de six pieds de long sur quatre de hauteur, n'eut de rapport avec les hommes que par les cris d'un malheureux qui, pendant une léthargie, avait eu les mollets, les cuisses, les seins entièrement rongés des rats : il ne sortit de cet état de mort que quand les nerfs voisins du cœur, furent tirillés par leurs dents déchirantes.

C'est là que languirent enfermés les républicains les plus prononcés, les administrateurs les plus intègres, les plus éclairés de la France. Ces hommes qui ne s'armèrent que pour maintenir l'unité de l'empire, qu'on accusa d'avoir voulu le diviser ; avec quelle force ils virent s'approcher la mort ; avec quel courage ils la subirent ! pas un d'entr'eux ne déshonora, par une plainte, la cause de l'innocence dont ils devenaient les victimes. Héros de la patrie, mânes de ces hommes généreux, je cherche un monument qui consacre vos noms à la postérité ; on foule déjà sans frémir la terre humide encore du sang que vous avez versé.

Français, hommes légers qu'un sentiment profond ne pénètre jamais, sur lesquels glissent les objets comme l'ombre emportée

par un vent furieux, rappelez-vous au moins ces jours épouvantables ou vous les verrez reparaitre.

C'est à l'histoire à donner en détail le récit des forfaits qui ternissent la révolution ; à les réunir en un corps ; à les peindre dans un seul et grand tableau : quelques faits isolés nuiraient au grand exemple qu'ils doivent donner à l'univers ; à ce spectacle affreux qui doit frapper comme les serpens des furies ; qui doit frapper..... comme lui-même.....

On a donné dans Brest de ces dégoûtantes caricatures où tous les désordres du corps, de l'esprit et du cœur se mêlaient à des chants guerriers, à des hurlemens de fureur, à des grimaces empruntées chez les Grecs et chez les Romains ; où les idées les plus sauvages, les plus grossières s'unissaient au nom de Bellone, de Mars, de la vertu, de la raison et de la liberté ; où des coryphées, ivres et débraillés, hurlaient le verre en main, le sabre nu, des hymnes sanguinaires ; où, par un amalgame offert par nos désordres seuls, le plus lâche assassin figurait près de statues, sous des arcs de triomphes élevés avec goût, et décorés avec intelligence :

L'honnête homme entraîné dans ces sales orgies, marchait entouré de bourreaux qui le suivaient, qui l'observaient, qui cherchaient à saisir une apparence de dégoût, un soupir, un instant de silence, pour le livrer à l'échafaud :

La mère y conduisait sa fille, et souriait et la faisait sourire à des expressions qui, jusqu'à cette époque, n'étaient jamais sorties des tabagies et des antres de la débauche : pudeur, vertu, modération, délicatesse, piété filiale ; tout ce qu'elle avait adoré, tout ce qu'elle avait respecté, s'évanouissaient comme un songe, et n'étaient remplacés que par d'affreux blasphèmes et les caresses d'un bourreau.

On voyait dominer en groupe ces gens échappés des prisons, des cavernes et des galères ; chantres, ministres de la mort au teint pâle, aux cris noirs, à l'œil ardent et louche ; monstres jusqu'alors invisibles, retirés dans l'ombre des bois, dans le creux des rochers, dans tous les asiles du crime, qu'on ne voyait jadis que sur la toile à côté des victimes et des martyrs qu'ils immolaient,

O tems de désespoir ! tems de crimes et de sang , de lâcheté , de trahison , où la France devint un temple de furies , de satan et des Euménides ; cessez de vous offrir à moi : vous déchirez mon cœur , vous bourrez mon ame ; l'homme , la vie me font horreur , et je ne vois partout que lâches assassins , que victimes infortunées , qu'hommes vertueux jusqu'alors , qui par faiblesse , il faut en convenir , ont un instant cessé de l'être.

DISTRICT DE LANDERNEAU.

Il y a du nord au sud , du Pont-de-Bois à Mespaul , 9 lieues ; de l'est à l'ouest , de Plougastel à Comanna , 7 lieues. Les principales communes du district sont Landerneau , Plougastel , Ploudiry , Sizun , Irvillac , Hanvec , Landivisiau , le Faou.

Le Faou , coupé par un ruisseau qui se jette dans la rade de Brest , est agréablement situé : j'ai décrit le beau point de vue qu'il offre au voyageur , dans lequel marquent surtout la baie de Landevennec et les vaisseaux qu'on aperçoit à la voile dans le lointain.

Le territoire de Ploudiry est riche en terre de labour , en prairies ; il est coupé de landes , de vallons , de côteaux , de ruisseaux.

Les terres de Sizun sont montagneuses , couvertes de landes ; les champs , défrichés depuis long-tems , s'y cultivent avec intelligence.

Le territoire d'Irvillac est fécond ; les ruisseaux qui le coupent se jettent dans la rade de Brest ; on y trouve des landes , des prairies et quelques bois , si rares dans ces contrées.

Hanvec est un pays plat ; il produit des grains de toute espèce , des arbres fruitiers et quelques taillis.

Pour éviter des répétitions , je ne parle pas des cantons que je serai forcé de parcourir en continuant la description du district.

Sa position le rend un des plus importans du Finistère : il est à la porte de Brest , et prêt à lui fournir les provisions , les secours dont l'imprévoyance ou la négligence le laissent quelquefois dépourvu : il touche , par ses différentes extrémités , aux districts de Lesneven , de Morlaix , de Carhaix et de Châteaulin ; peut aisément réunir les productions de ces riches contrées , et les verser avec facilité dans le port le plus important de la marine française.

Landerneau communique avec Brest par une rivière qui traverse une partie de la rade.

Le principal commerce du pays se fait en toiles ; elles sont tissées par une infinité d'ouvriers répandus dans les campagnes , sans qu'on y voie une seule manufacture en grand : les deux tiers de ces toiles étaient portées à Morlaix ; le reste allait en Espagne , à Lisbonne , à Bilbao.

Ces toiles étaient de trois espèces :

- 1^o Les toiles blanches de Léon , crez ou Bretagne.
- 2^o Celles de Plougastel , blanches , propres à faire des chemises , des serviettes , de bonne qualité.
- 3^o Celles de Plouvorn , grosses et rousses.

On fabriquait aussi des toiles à carreaux dans les communes de Saint-Thégonec , de Guiclan , de Pleiber-Christ ; on en faisait des matelats ; elles servaient à la traite des nègres.

Ce commerce de toiles était très-considérable.

Il y a plus de cent soixante tanneries , sans grande manufacture de cuir , dans le district de Landerneau.

On y fabrique à peu près par année :

- Douze ou quinze mille cuirs forts.
- Quatre ou cinq mille peaux de vache en baudrier.
- Vingt à vingt-deux mille peaux de veau.
- Quinze mille vaches en empeignes.

Chaque tannerie emploie trois ou quatre ouvriers , quelquefois douze ou quinze. Ces fabricans existent principalement dans les communes de Landerneau , de Lampaul , de Guimilliau , et de Landivisiau.

On y faisait jadis un grand commerce de bestiaux : des beurres , des suifs , des graisses en abondance s'envoyaient à Bayonne , à Bordeaux ; les Normands y venaient acheter des chevaux , surtout à la célèbre foire de la Martyre , à une lieue de Landerneau , commune de Ploudiry. Le Canton de Plouvorn produit les meilleurs chevaux du pays ; il en sort environ quatre cents , de labour , par année : les chevaux de Plougastel sont petits , mais légers à la course.

On élève beaucoup d'abeilles dans ce district ; il n'est guère de cultivateur qui n'en possède. On étouffe les nouveaux essaims : les ruches pleines se vendent à Landivisiau.

On ne trouve guère de moutons dans les communes de Plouvorn, de Hanvec et de Comanna ; les montagnes d'Arès pourraient en nourrir une incroyable quantité.

On présume que les brebis de Flandre, que les états de Languedoc firent venir en 1768, qui réussirent si parfaitement, s'accoutumeraient au climat et aux pâturages de la Bretagne ; la Flandre et la Bretagne ont de grands rapports.

Il existe une seule papeterie dans la commune de Ploudiry ; elle ne donne que du papier commun.

Le moulin-à-poudres du Pont-de-Buis, est situé dans un pays sauvage ; les chouans s'en emparèrent avec une audace, une intelligence qui prouvent l'habileté de leurs chefs : il est à présent hors de tout danger.

Malgré la richesse des fabricans de toile et des cultivateurs du district de Landerneau, ils sont aussi mal logés, ils se nourrissent aussi mal que dans le reste du Finistère.

La fortune des fabricans de toile dans le district que je parcours, est telle qu'il n'est pas rare d'y faire des inventaires de cent ou de deux cents mille livres.

Jadis, quand on tuait un bœuf, un porc, chez l'habitant de ces campagnes, la tête et l'aloïau se réservaient pour M. le curé ; l'usage de la dime, dans toute son étendue, est ce que la religion catholique, ce que les prêtres ont le mieux conservé des coutumes lévitiques. Les curés faisaient tous les mariages, dirigeaient tous les ménages ; ils étaient tout-puissans sur le corps politique, cependant sans voix délibérative.

La troupe de royalistes qui exécuta ce hardi coup de main était commandée par l'intrépide Georges Cadoudal, alors chef de division, depuis lieutenant général des armées du roi et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En trois marches, ce chef se rendit du cœur du Morbihan, au Pont de Buis, dont il enleva toutes les poudres. La fin tragique de Cadoudal est connue de tout le monde, mais ce qui ne l'est pas aussi généralement, c'est que la veille de son exécution il refusa sa grâce que Napoléon lui fit offrir, à condition qu'il prendrait du service dans ses armées avec le grade de colonel. (Voir à ce sujet les Mémoires de l'impératrice Joséphine, ceux de M^{me} Campan et autres écrits contemporains.) Qu'elle était belle la cause qui inspirait de tels actes d'héroïsme ! (F.)

Un usage assez général dans le Léonnais, règne dans quelques communes du district de Landerneau. On enlève la femme du nouveau marié ; il faut qu'il la rachète avant qu'on la lui livre : les noces s'y font à grands frais ; chacun, comme chez les nègres, y porte son plat, son présent ; cet usage existe dans la Lorraine, dans les Vosges et le Lyonnais ; la demande en mariage se fait en vers par des disputeurs ou poètes, qu'ici l'on nomme Bazvalan (bâton de genêt), de l'usage qu'ils ont d'en porter une branche, quand ils vont faire ces demandes. Le genêt, chez nos pères, était l'emblème de l'adresse ; il n'est pas rare de trouver à des noces, chez de pauvres gens, quatre à cinq cents convives qui, par leurs présens, font la dot et l'ameublement de ces nouveaux époux.

Un de ces discoureurs ou poètes des environs de Landerneau, termina finement sa demande, et força son compétiteur à céder la jolie fille qu'il défendait.

Fut-elle fille de la maison de Penmarc'h ?
Depuis assez long-tems je la demande :

Est-elle vierge ? accorde-la :

A-t-elle cessé de l'être ? garde-la.

A pa ve m'c'h aus a Penmarc'h,

Emeus-y poulenet avoial'h :

Mar de quer'h vait-y :

Ma ne quit m'c'h-y.

Quand l'entremetteur des mariages a fait ses propositions, ou abouche les parties qui s'adoptent ou se rejettent : elles ne se sont quelquefois jamais vues quand on les réunit ainsi.

Le droit de cuissage s'exerçait autrefois dans ces contrées.

Sur la terre de Guengat, à la messe de minuit, le prêtre, avant de chanter la préface, prenait une petite assiette sur laquelle était un morceau de pain ; une petite fiole de vin ; les portait au seigneur qui buvait, mangeait, rendait l'assiette au prêtre qui la reportait sur l'autel et continuait son sacrifice. Ces exemples de l'orgueil ecclésiastique cédant à l'orgueil de la noblesse, n'étaient pas rares en Bretagne.

L'usage des charivaris existe encore à Landerneau et dans les environs ; on les pratiquait avec des cris, des hurlemens, un tintamare affreux, occasionné par des cresselles, par des chaudrons

et par des cloches : on prétendait jadis, par cet usage, éloigner l'esprit du mari mécontent de l'infidélité de sa moitié : dans ces orgies ou dans ces charitables cérémonies, on s'affublait de déguisemens bizarres ; on se couvrait de peau de bœuf dont les cornes étaient chargées de bougies, etc., etc.

Je ne vois dans toutes les communes, dans toutes les campagnes du Finistère, que des traces du paganisme, que des usages antérieurs à la religion catholique. Quand un individu va cesser d'être, on consulte ici la fumée. S'élève-t-elle avec facilité ? le mourant doit habiter la demeure des bienheureux. Est-elle épaisse ? il doit descendre dans les antres du désespoir, dans les cavernes de l'enfer.

Le Teus ou le Buguel-nos est un démon, un esprit bienfaisant, vêtu de blanc, d'une taille gigantesque qui croît encore quand on l'approche ; vous ne le voyez que dans les carrefours, de minuit à deux heures, quand vous avez besoin de ses secours contre l'esprit malin, contre les démons malfaisans ; il vous sauve sous un manteau ; il vous secourt dans des dangers que, quelquefois, vous n'avez pas prévus. Souvent, vous entendez, quand il vous enveloppe, passer avec un bruit affreux, le chariot du diable qui fuit à son aspect, qui s'éloigne en poussant des hurlemens épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière, l'air, la surface de la mer, en s'abîmant dans le sein de la terre, en disparaissant dans les ondes.

A Plouédern, près de Landerneau, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parens est menacé sous peu de cesser d'être.

La fontaine de *Bodilis*, à trois quarts de lieue de Landivisiau, a la propriété d'indiquer aux amans si leur maîtresse a conservé son innocence ; il faut lui dérober l'épingle qui ferme sa colerette, la plus voisine de son cœur ; on la pose sur la surface de l'eau : tout est perdu si l'épingle s'enfonce. Surnage-t-elle ? elle est encore pucelle.

Saint Conogan, patron de la paroisse de Beuzit, traversa l'Océan sur une auge de Pierre, dans laquelle on s'étend, contre laquelle

Les femmes de ce pays se servent d'épines pour attacher leurs vêtements. (C.)

on se frotte pour se délivrer des rhumatismes, de tout genre de douleurs nerveuses ; la fontaine, voisine de sa chapelle, a la vertu de guérir les maux d'yeux.

Le district de Landerneau est entièrement dépouillé des forêts qui le couvraient dans les tems reculés.

Quelques avenues de décorations, quelques chênes sur les fossés, sont les seuls arbres qu'on y trouve.

On laboure avec des bœufs dans la Cornouaille ; avec des chevaux, dans le Léonnais.

Ce pays produit du froment, du méteil, du seigle, de l'orge, du blé noir, de l'avoine, des panais, des navets, des pommes de terre et du foin.

On ensemeuce en brumaire, frimaire, nivôse, ventôse, germinal, prairial ; la récolte se fait en thermidor, fructidor et vendémiaire.

Des choux, qui s'élèvent à une grande hauteur, fournissent aux bestiaux une nourriture abondante.

Plougastel est le jardin de Brest et du district.

On se nourrit de pain d'orge, dans la Cornouaille ; de seigle, dans le Léonnais.

Les toits, dans les villages, sont faits de paille ou de genêts. Cette plante, soignée, devient un petit arbre dans tout le district. On l'emploie au chauffage des vaisseaux, à Brest.

Le climat de ce district est pesant : l'atmosphère, chargée de vapeurs humides, perd une partie de son influence maligne par la fréquence des vents violens, communs sur les bords de la mer.

Les fièvres, la dysenterie, sont des maladies assez communes, périodiques, dans l'arrondissement de Landerneau.

Un rapport singulier démontrera quelle est l'incroyable variété du climat dans le Finistère, dans la Bretagne.

Observez que tant de variétés ont lieu dans un espace d'environ six lieues carrées.

Plouédern : air sain, tempéré ; mœurs régulières, fièvres chaudes.

Plougourvest : air pesant. — Indolens, bonnes mœurs, industrieux, reconnaissans, vindicatifs. — Pleurésies, fièvres chaudes, écrouelles. — Terres pesantes, légères, sablonneuses.

Guimilliau : air assez bon. — Dyssenteries, fièvres putrides.

Sizon : air vif. — Rusés, méfians, processifs, ivrognes, oisifs et libertins. — Pleurésies, maux de poitrine, humeurs froides.

— Terres légères.

Comanna : air chargé de brouillard. — Passionnés pour le vin.

— Terres légères et graveleuses.

Saint-Thonan : air pesant, insalubre, surtout au bourg. — Honnêtes et gais. — Fièvres, fluxions de poitrine, enflures causées par l'imprudence de se coucher à terre au soleil. — Terres légères, en général.

Le Trehou : l'air moins vif que pesant, insalubre. — Mœurs et caractères honnêtes. — Fièvres chaudes, maux de têtes, humeurs froides, maladies épidémiques, fréquentes. — Terres en partie légères, en partie pesantes, argilleuses et pierreuses.

Ploudiry : l'air n'y est ni trop léger, ni trop pesant. — Mœurs assez pures, caractère docile et craintif, vindicatif. — Le scorbut occasionné par les viandes salées, maladies épidémiques, rares.

— Terres pesantes, argileuses.

Irvillac : air vif, mal-sain, inflammable. — Fièvres putrides, dyssenteries. — Terres légères, en général.

Landerneau est situé par les six degrés trente-cinq minutes de longitude, et par les quarante-huit degrés vingt-huit minutes de latitude. La rivière de l'Elorn, qui prend sa source dans la commune de Berrien, district de Carhaix, traverse cette ville et s'unit au bras de mer qui forme son port ; elle sépareit les évêchés de Léon et de Quimper ; c'était la capitale de la baronnie de Léon. On trouve dans la liste des évêques, qu'Isaïe, né à Landerneau, fut pourvu du siège épiscopal de Pol-Léon, en 850, par Nominoé, roi de Bretagne.

En 1374, Jean IV, duc de Bretagne, prit Landerneau et passa au fil de l'épée toute la garnison française qui la défendait.

Cette place fut surprise et pillée en 1592 par Guy Eder, dit Fontenelle.

Elle s'élève sur une colline entre deux montagnes : son aspect est riant et riche ; la vaste maison appartenant jadis aux Ursulines,

domine dans cette masse d'édifices couverts d'ardoises, auxquels se mêlent des chênes et des peupliers.

Les rues sont mal pavées, mal percées.

Le seul pont de la ville, fondé sur pilotis, a besoin d'être réparé.

Les eaux sont bonnes à Landerneau ; elles se partagent en quatre fontaines sans décorations.

Le cimetière est encore placé dans la ville malgré la barbarie si reconnue de cet usage. On pourrait enterrer aux Anges pour une partie de la ville, à Saint-Sébastien pour l'autre.

Croirait-on que dans un lieu de passage, où toutes les troupes qui se rendent à Brest, sont obligées de séjourner, on ne trouve pas de casernes : il serait si facile d'en établir dans le vaste enclos des capucins !

Les prisons sont mal-saines ; on peut s'en échapper facilement ; ou plutôt, Landerneau n'a pas une prison.

On a destiné à la botanique un angle du jardin des Ursulines ; on pourrait lui donner plus d'étendue.

Il existe dans le canton trois officiers de santé ; un d'eux réside à Landerneau ; le deuxième, à Landivisiau ; le troisième, au Faou.

Il serait inutile de répéter ici ce que j'ai dit de la totalité du département ; les arts, les sciences, les études, l'éducation y sont entièrement négligés. Dans une ville à quatre lieues de Brest, dont les enfans s'adonnent à la marine, on ne pourrait prendre de leçon de mathématiques ni d'hydrographie. Pas un instituteur, pas une institutrice ; un maître de danse y mourut de faim ; un maître de musique y mourut de soif ; on sent qu'avec un pareil traitement, que les arts, amis du luxe, s'écartent de Landerneau.

L'Elorn est poissonneuse ; on y prend des saumons et des truites. La poissonnerie de Landerneau est garnie par des pêcheurs de Roscoff, de la côte de Lesneven, de Plougastel.

On vivait autrefois dans l'abondance en cette commune ; les escadres permanentes à Brest, l'épuisent ; les habitans, forcés depuis long-temps à des sacrifices, les supportent sans murmures ; leur esprit est bon. Les ennemis de la révolution y sont rares ; le juge-de-peace assure qu'il se passe des mois entiers sans qu'il

soit dans l'obligation de rendre un jugement ; tout différent s'y termine à l'amiable.

On remarque, comme à Morlaix, une grande différence de caractère entre deux peuples qui ne sont séparés que par une rivière. Les Léonnais sont plus mélancoliques que leurs voisins de la Cornouaille : ceux-ci sont moins actifs.

Le fameux professeur Mazéas est de Landerneau.

Un des meilleurs poètes bretons vécut dans cette ville. Ses vers ont encore la faculté, j'en suis témoin, de faire rire aux éclats, d'un rire inextinguible, les hommes de la campagne les moins instruits ; les gens de ville les plus éclairés ; les femmes, les enfans, tous ceux qui les entendent. Ce bon rire que déterminait Carlin, peut seul donner l'idée des éclats, des redoublemens que les vers de le Laé savent exciter.

Son Michel Morin est un chef-d'œuvre de gaité, de plaisanterie, de cette naïveté maligne que Swift, Rabelais et quelques poètes italiens employèrent dans leurs œuvres burlesques.

Le Michel-Morin n'est pas une traduction de la pièce macaronique qui porte ce titre ; c'en est la paraphrase très-étendue, accommodée à l'esprit des Bretons, et certaine de son effet. Je fais peu de cas, en général, des vers, des chansons écrites dans les divers patois, par de beaux esprits de Paris ou de beaux esprits des départemens : j'aime peu qu'on habille en Gascon, en Nègre, en Languedocien, en Provençal, ces amours à grimaces de la comédie italienne ou de l'opéra ; qu'on fasse soupire des Hottentots comme les habitans des rives du Lignon, ou de Paris, ou de Versailles. Aussi dans les chansons bretonnes que j'ai tâché de réunir, je n'ai choisi que celles qui, par leur ancienneté, par leur tournure, par des idées particulières montrent l'esprit des Bretons, avant qu'il fut changé par l'esprit des Français.

Je ne parlerais pas des écrits de le Laé sans l'universalité des suffrages qu'il réunit, sans les éloges multipliés, que tous les Bretons m'en ont fait : il serait impossible d'en donner une idée : leur esprit tient presque toujours à l'originalité, à la poésie, au

mordant du langage, que la langue polie, sage, élégante et noble de la France, ne peut traduire sans périphrases languissantes.

Je n'en citerai qu'un exemple. Le mot *a zirollus*, employé dans le poème de Michel-Morin, exprime un élargissement subit de la gorge, par lequel s'échappe spontanément un paquet, un faisceau de rire.

Rire à gorge déployée, rire à mourir, ne rendent pas l'énergie de cette expression originale.

Comment rendre en vers *mo pe ar squeut eus ar squiant*, dont la figure n'existe que par le double sens du mot *squiant*, qui signifie esprit et poulmon ; comme en hébreu, le même mot exprime le souffle et la vie.

Je tâcherai pourtant de vous donner une idée de la manière de notre auteur, en protestant qu'il est impossible de le traduire.

« J'ai remarqué, depuis long-tems, mes chers auditeurs, que tout doit cesser d'être, que tout est sujet à la mort dure, *omnis homo mortalis*. Quand je feuillète les auteurs, quand je repasse en ma mémoire les histoires du tems passé, je m'aperçois que César, Scipion, Achille, Agamemnon, Ulysse, Hector, Auguste, Alexandre même, pour être des garçons qui n'en craignaient point d'autres, ont été forcés de sauter dans le baquet, et de mourir sans leur consentement, sans aucun respect pour leur barbe.

« Eh bien ! ce que j'ai lu de leurs malheurs, ne m'a pas autant affligé qu'aujourd'hui, en ce jour, l'accident de ce pauvre Morin, mort au milieu de vous. Tremblez, plantes faibles et *inappuyées* ; arbres fragiles, abaissez votre tête. Le cèdre du Liban est tombé : pourquoi ne tomberiez-vous pas ? — Quelle preuve plus certaine que tout est soumis au trépas.

« Morin est mort ; aucun homme n'échappera. Croyez-moi, paroissiens : *omnis homo mortalis*. — Quelle sentence ! Quel mot ! Te voilà là, pauvre Morin, comme si tu n'avais jamais été ; *sic transit gloria mundi*. Hier, paroissiens, hier dernier, je vis Morin se promener à six heures du matin, dans l'allée de son petit courtil : il s'amusait avec un tronçon de pain de seigle sur lequel il avait étendu une marée d'ail ; il le mangeait avec le

dégoût qu'on remarque chez vous, quand vous mangez le gâteau des rois, dont le beurre coule sur vos doigts. Dès qu'il me vit entrer dans son jardin, il sourit doucement. Eh bien ! maître Jean, me dit-il, n'est-ce pas ainsi qu'il faut vivre ? tu étais drôle, Morin ; tu plaisantais si joliment ! Non, non, ventre bleu, je l'atteste, la mort n'est point une honnête femme : il serait bon (*grons*) qu'on lui tordit le col, sans respect pour son âge (*long*). Qui l'eût dit, à le voir déjeuner si gaillardement ? — Hélas ! il n'est cependant que trop mort, vous ne le verrez plus ! je vous le demande, à vous mes paroissiens ; qui donnera deux branles à la cloche ? qui répondra la messe ? qui fera tout ? — Il n'y avait que toi, mon cher Michel Morin : tu distribuais le pain béni ; tu faisais la quête tous les dimanches ; tu chantais au lutrin (surtout après une lampée de vin) ; tu chantais l'antienne aussi pleinement, et mieux même, que Leroux de Saint-Pôl de Léon ; seul, tu faisais aux chiens balayer, en fuyant, de leur queue la porte sainte de l'église ; tu étois enfin notre *omnis homo*. »

Ici le sermon est interrompu par un éclat de rire des auditeurs, à *ziollas*, maître Jean furieux s'écrie : « Riez, têtes écervelées, vous montrez bien votre ânerie. Riez pour une bribe de latin ! Si vous aviez le moindre esprit, vous respecteriez les savans : vous admireriez les passages latins qui lardent les sermons, et pour commencer à vous instruire : *omnis homo* signifie un garçon roide et capable de tout faire, s'il est fils d'homme qui le puisse ; enfin, un garçon qui, qui, qui seul ; un garçon qui n'a peur de rien ; un garçon à tout, prêt à tout, propre à tout, et non pas un sot tel que vous. — Quoique cela ne soit pas dans l'écriture, un sot s'imagine toujours que les autres sont plus sots que lui : voilà la cause de l'opinion fautive que vous aviez de Michel Morin, parce qu'il était un peu badin, qu'il portait des bas blancs, et une manière de gilet sur lequel il mettait toujours un justaucorps, court, rouge et sans queue. Cela n'est rien, gens qui tenez à l'habit, à l'extérieur. L'habit fait-il le moine ? Vous n'êtes pas encore rendu. — Il vous faudra en écouter bien d'autres, si vous voulez profiter tant soit peu. »

À présent, celui qui a une tabatière peut prendre une prise de tabac : attention ensuite ; car j'ai deux points sur cet objet.

Premier point.

« Après la mort des hommes célèbres, on raconte beaucoup de choses ; facéties, merveilles opérées par des héros, par des nobles de haut parage ou par de méchans chiens, par excellence. — Avant que d'aller plus avant, je vous dirai deux mots. En effet, mes chers paroissiens, avez-vous réfléchi sur ce que fit Michel, il y a peu d'années ? »

« Il osa, quand des vaches pressées par des taons, se réfugièrent dans le cimetière, il osa seul les en chasser, et dans la nuit, sans redouter les revenans qui vous faisaient trembler. »

Armide, d'un coup de baguette, n'élevait pas un palais magique aussi promptement que Michel abattait la barbe d'un pré.

« Avec quelle intrépidité, sans verser une larme, il mit en terre sa moitié ! »

Rire des paysans ; insulte du curé qui descend et les bat à coup de pied, à coup de poing, etc., etc., le sermon continue toujours sur le même ton, dans le même genre. Ce faible extrait ne peut donner qu'une idée médiocre du poème plaisant de le Laë, que les Bretons ne me pardonneront jamais d'avoir si sèchement, si ridiculement défiguré.

Le Laë composa des chansons ingénieuses, originales.

J'ai lu de lui quelques pièces manuscrites ; on y trouve de la facilité, des négligences et de l'esprit : il adressa des vers français à M. d'Espilli, évêque de Quimper, à son passage à Landerneau, dans les premiers tems de la révolution.

C'est la douceur, c'est l'unction
Qui seule en ce moment doit vaincre :
Dans la guerre d'opinion
Frapper n'est rien, il faut convaincre.
Le mal paraît invétéré ;
La constitution civile
N'est qu'un prétexte assez futile ;
Jamais notre dragon mitré
Aux autres lois ne fut docile ;
Et nous tenons pour assuré
Que plusieurs de nos sermentaires
Sont et seront bon-gré-mal-gré,
Contre-révolutionnaires.

Quant au peuple, il est égaré
Par des frayeurs, par des sornettes;
Bonne-gens dont chaque curé
Fait autant de marionnettes.

Plus bas.

Dès qu'un empire est endetté,
Il faut en changer le régime;
Utilité, nécessité,
Tout cela devient synonyme.

.....
L'église existe dans l'état
Et l'état n'est point dans l'église.

Au rang des saints sont des prélats,
Tite, Timothée et bien d'autres,
Consacrés par les seuls apôtres
Et non confirmés par Céphas :
Même depuis la pragmatique
Il s'écoula quatre-vingt ans
Sans qu'aucun prélat de ce tems
Requît de bulle apostolique.

Il dit sur les cris du clergé, choqué, qu'on examinât sa fortune.

Quand un bon maître de ménage,
Pour arrêter quelques dégâts,
Fait monter dans son galetas
De la lumière ou quelques chats
Il ne consulte point les rats
Qui s'y partagent son fromage.

Le Laé, faible, malade, expira peu de tems après avoir écrit ces vers.

Le Laé naquit à Lannilis, dans le district de Brest, et mourut juge du tribunal, à Landerneau.

Le citoyen R*** est né dans la commune de Landerneau.

C'est un des hommes qui mérite le plus d'éloges et qui les évite le plus. A ses vertus privées, à des talens aimables, il joint une grande force de caractère. Il fait des vers charmans, qu'on chante et qu'on répète dans tous les cercles : il ne se cite jamais comme leur auteur.

Je me souviens de la fin d'une pièce intitulée : *Les ailes de l'Amour*.

Ce Dieu trouve dans son berceau des ailes d'un blanc de cygne, des ailes d'un noir de corbeau, des ailes de couleurs variées; il garde pour lui les dernières, donne les blanches au Plaisir, et les noires au Chagrin : le Destin scella ce partage.

Il ordonna que le Plaisir,
Toujours fuyant à tire-d'aile,
Sur ses pas ne pût revenir;
Et voulut que toujours fidèle
A nos côtés, le noir Chagrin
Nous poursuivit soir et matin.
Quant à l'Amour, hélas ! j'ignore
Ce qu'en ordonna le Destin;
Il est si traître, si mutin,
Si doux, si tendre, si malin,
Qu'on ne le connaît pas encore.
C'est depuis ce funeste jour
Que le Chagrin nous tient en lesse,
Que le Plaisir nous fuit sans cesse,
Et qu'on n'entend rien à l'Amour.

L'ingénieur le R.... retiré à Landerneau, joint aux connaissances relatives à son état, celles d'un homme de lettres, d'un amateur des arts, d'un homme à caractère.

Il fit imprimer, il y a quelque tems, des réflexions sur les élections aux magistratures; il adopta pour épigraphe cette pensée de *l'Esprit des Lois* Liv. 2. Chap. 2. « Comme la plupart des citoyens qui ont assez de suffisance pour élire, n'en ont pas assez pour être élus; de même le peuple qui a assez de capacité pour se faire rendre compte de la gestion des autres, n'est pas propre à gérer par lui-même. »

Il développe avec intelligence, ce principe de Montesquieu; sa brochure est remplie des idées les plus saines, et présentées avec esprit, avec cette abondance, cette facilité, compagnes heureuses des talens.

Je ne pourrais rien ajouter à ses idées sur les réparations à faire au port de Landerneau, je me contenterai de copier une note qu'il m'a communiquée sur cet objet.

« Le port de Landerneau, dit-il, est à l'embouchure de l'Elorn dans la rade de Brest, c'est un des plus importants du Finistère;

il est protégé par les fortifications et les mouvemens du port de Brest : les caboteurs des côtes méridionales de la France, ne courent pas, en tems de guerre pour entrer à Landerneau, les risques de tomber entre les mains des corsaires ou des vaisseaux qui croisent à la hauteur de la pointe du département. Il servirait aussi très-utilement d'entrepôt à celui de Brest. Mais pour jouir de tous ces avantages, il faudrait dégager le chenal des vases qui l'obstruent dans une longueur d'environ quinze cents toises, ce chenal est dans cette longueur très-sinueux, et les angles saillans de ces sinuosités forment des noyaux d'attérissemens pour tous les corps étrangers que le flux délaie et apporte à toutes les marées; l'entrée du port est d'ailleurs d'une obliquité sensible.

« Il faudrait pour détruire ces inconvéniens redresser le lit de la rivière en formant sur la rive droite, un quai de halage pour faciliter la remonte des vaisseaux, lorsque les vents sont contraires.

« La dépense à faire pour exécuter les ouvrages est de neuf cent mille francs; ils seraient entrepris successivement en observant de les diriger de manière à ne pas interrompre le service du port; mais le gouvernement, pour qu'ils puissent l'être avec succès, se verrait forcé de procurer des ouvriers qu'on ne trouverait pas ici en assez grand nombre : on pourrait par exemple dans le courant de la campagne prochaine, y affecter un détachement de trois ou quatre cents forçats qui travailleraient pendant la belle saison à un mouvement de vases qui ne peut être fait qu'à cette époque, cent mille francs y seraient employés en cette manière à chaque campagne.

« Alors le port de Landerneau et le commerce des cantons voisins acquéreraient l'activité à laquelle ils sont appelés par leur situation et leurs productions, ce qu'ils n'atteindront jamais tant que les difficultés de l'abordage dégoûteront les navigateurs qui tombent à présent fréquemment dans la passe, et qui n'y amènent que des barques de deux ou trois cents tonneaux, tandis qu'après les ouvrages que je propose ils pourraient entrer dans le port, avec des vaisseaux de quatre cents tonneaux au moins.

« J'ai fourni cette année un projet d'augmentation et de réparations aux quais de Landerneau montant à une somme de douze

mille francs; ce projet est rédigé de manière à se raccorder à celui dont il est ici question.

« Les seuls vents qui permettent l'entrée du port de Landerneau sont les vents d'ouest, de sud et de nord-ouest.

« Le mouillage est dans les plus hautes marées de trois ou quatre brasses.

Autrefois le commerce de Landerneau égalait celui de Morlaix, les armateurs de cette ville achetaient des vins à Bordeaux, des résines et des planches à Bayonne, cependant il n'existe dans cette commune aucun établissement en grand pour le commerce. On ne peut pas donner ce titre aux greniers placés sur les halles où les jours de marché les fabricans déposaient leurs toiles.

Landerneau dans toutes les guerres, était de la plus grande importance pour Brest : une quantité incalculable de genêts partait de ce dépôt pour chauffer les fours de la marine, qui pendant les armemens, travaillent jour et nuit au nombre de quarante à quarante-cinq.

Les vivres de la marine avaient autrefois dans cette ville, un commis qui veillait à la mouture des grains; un autre, qui surveillait onze à douze cents barriques de vin qu'on y déposait; un troisième soignait les fèves et les pois pour les vaisseaux; un quatrième était chargé des salaisons. Cet ordre ancien se rétablira probablement, quand un moment de calme permettra de suivre dans les approvisionnemens de la marine, une marche que les troubles de la révolution ont malheureusement détruite. Il semble qu'on préfère aujourd'hui les tâtonnemens de l'ignorance, aux données d'une ancienne expérience; comme si le bon sens des tems passés était un genre d'aristocratie qu'il faut aussi proscrire; Machiavel a dit qu'il faut changer toutes les formes dans un nouveau gouvernement. Mais cet homme éclairé, ce beau génie si mal conçu, n'a jamais voulu dire que l'expérience et la raison dussent perdre leur éternel empire.

Il y a trois hospices dans Landerneau.

Celui de la marine, aux Ursulines, contient cinq ou six cents malades; celui de Pencren, cinq cents; l'hôpital civil et militaire de la commune, trop petit pour une ville de passages aussi

considérables, n'est en état de recevoir qu'environ cinquante malades, et cent pauvres qu'il entretient.

J'ai trouvé peu de quais plus vastes, plus espacés, plus commodes que ceux de Landerneau : on y jouit d'une fort jolie vue sur la ville, qui s'élève en amphithéâtre sur des montagnes rapprochées de votre œil, dont vous saisissez les détails, sur les sinuosités de la rivière. La promenade établie presqu'en face de l'église gothique et singulière de Saint-Houardon, est garnie de rangées d'arbres, entourée d'une balustrade : elle est fréquentée dans l'été ; on y respire la fraîcheur du soir dans un air renouvelé par le mouvement des marées et de la rivière, on connaît l'effet agréable de ces bâtimens à la voile, qui glissent sur les eaux au milieu des terres, et des rivages boisés, soit à la fin du jour, soit à la clarté de la lune. J'ai vu tout le pays couvert de neige dans le rude hiver de l'an III : les torrens descendans des montagnes s'étaient glacés, et le chemin des mers paraissait le seul praticable.

Les classes séparées jadis par des préjugés, commencent à se rapprocher : les nobles ont peine à se faire à la familiarité de gens que depuis l'enfance ils regardaient avec mépris : les autres, forts du pouvoir qu'ils ont en main, se vengent des humiliations qu'ils ont essayées dans l'ancien régime ; leurs propos, leurs manières n'ont pas ces grâces, cette délicatesse, cette générosité qui pardonne à l'ennemi vaincu. Le bon sens seul et la raison pourraient tout rapprocher : mais chercher la raison chez des hommes, c'est chercher la sagesse aux petites maisons.

La révolution dont les principes devaient conduire à la plus parfaite égalité, a vraiment écrasé la cour, les grands et la noblesse ; mais est-il rien d'aussi risible, d'aussi déplorable que les prétentions, le ton, le luxe, les manières de ce troupeau de parvenus, de ces femmes enrichies par les bassesses et les déprédations, qui dominent à présent.

J'ai quelquefois écouté leurs propos : quelle humeur, quel dédain, quelle arrogance, quelle insupportable gaucherie ! assistez aux fêtes publiques, allez aux bals, pénétrez dans les cercles divers de la ville la plus obscure, et vous verrez si l'égalité sage qui ne sait mépriser personne, qui se juge avec modestie, qui

n'empiète jamais sur les droits d'un autre individu, si l'égalité sainte enfin, n'existe pas encore au dixième ciel au-dessus de la demeure des anges.

La devise des hommes dans leurs disputes, dans leurs oppositions, dans toute espèce de querelle ; à la cour, au sénat, au vatican, dans les académies, dans les écoles, dans les cercles, dans les ménages les plus obscurs, est et sera toujours : sottises des deux parts.

Ce mot égalité mal entendu est la source des plus grands maux, dans la réforme actuelle. N'eût-on pas cru que la modération, la simple propreté, une élégance dépendant des formes moins que de la richesse des habits, eussent remplacé le luxe des français sous le régime de leurs rois ; eussent établi une uniformité modeste ? Non, chaque fille de boutique a pris le ton d'une femme de cour ; les dépenses de sa toilette surpassent les gains énormes de son mari ; et quel teint ! quelles mains, quelle tournure ! Quel langage on rencontre à présent sous les gazes, sous les dentelles, sous les étoffes de la Perse, sous les schals de l'Indoustan : rien n'eût égalé le ridicule des prétentions passées, sans les plaisantes caricatures du moment et sans les différences des prétentions très-prononcées qui s'établissent entre tous les états, qui formaient jadis la roture... Que vos goûts, vos moyens, vos talens, vous rapprochent ; formez des cercles séparés : mais que ce soit sans mépris, sans orgueil. Croyez qu'on ne se trouve pas les grâces et l'esprit, se voient quelquefois la bonhomie, la simplicité, l'amitié ; que sous un lambris sans dorures, dans des appartemens sans glaces, sans meubles de Boul, sans tableaux des grands maîtres, on vit heureux, on s'aime, on mène une vie douce, et que sans y chercher les chimères de l'âge d'or et les folies de nos églogues, on trouve quelquefois le bonheur, l'abondance et la paix, sous le chaume et dans un village.

Voici le sens d'une ancienne chanson bretonne, faite à la vérité pour révolter ce que jadis on appelait les gens du tiers ; on y verra quel excès de mépris les nobles affichaient pour ce qu'ils appelaient canaille : elle fut faite à Landerneau par un abbé de Saint-Pol-de-Léon.

I^{er}.

Chantons quelques couplets, je les destine à la noblesse ; cette chanson est aussi neuve que les individus qui me l'inspirent. Vipères qui renoncent à leur antique robe, et qui se parent sorties des lieux les plus abjects.

II.

Demoiselles, filles de la bassesse, qui verra sur vos fronts flotter ces bagolets, doit vous cracher à la figure : laissez cette parure à la noblesse, faite pour la porter, et conservez la bure de vos parens.

III.

Filles de la canaille, dégoûtées et vomies sur la terre, malgré votre déguisement est-il quelqu'un qui daigne vous apercevoir au milieu des tueurs de cochons, des tisserands et des marchands qui forment votre illustre famille.

IV.

Il n'est plus de vendeuses de balais, de fille, de valets d'écuries, de marchande de gruau, qui ne porte la soie et des crépons ; à leur aspect le chien pisse sur elles : poursuivez par vos rires et des huées, cette burlesque mascarade.

Aux états de Bretagne en 1788, on venait de parler de l'école militaire, des asiles réservés à la noblesse pauvre, à l'éducation de ses enfans ; un homme du tiers demanda quelles maisons on destinait à l'éducation des enfans roturiers, à la retraite des vieillards de son ordre. N'avez-vous pas, lui répondit un gentilhomme, n'avez-vous pas l'hôpital et bicêtre ?

Avec de telles chansons, de tels propos ; après un mépris si marqué, des nasardes si répétées, une partialité, une injustice si criante dans tout procès où la noblesse militait contre la roture ; après ces humiliations de tous les jours, de toutes minutes, cette aigreur de la vanité qui ne se couvrait pas, comme à la cour, du manteau de l'affabilité dans les provinces peu polies, je conçois l'insurrection du tiers.

Si vous en exceptez l'église de Saint-Houardon, qui par les bizarreries de son architecture, pourrait offrir quelques observa-

tions, je ne connais aucun ouvrage de l'art qui puisse marquer à Landerneau ; je ne parle pas des tableaux déposés au district. On trouve à moins d'un quart de lieue de cette commune, une chapelle connue sous le nom de Fontaine-Blanche ; elle appartient, dit-on, aux Templiers. Il est peu de morceaux de sculpture, offert à la piété des fidèles, plus singulier, plus original, que celui qu'on y voit : la vierge est étendue sur une espèce de lit ; le Père Eternel tient par la jambe, l'enfant Jésus qui sort du sein de sa mère en saisissant la queue du Saint-Esprit : l'âne et le bœuf ont la tête dans une auge : Saint Joseph est au pied du lit. Ce morceau, exécuté sur un bloc de granit, peut avoir quatre pieds de long sur deux d'élévation.

Je me rappelle le Saint François d'une église d'Espagne, qui reçoit dans la bouche un jet du lait de la vierge Marie : l'enfant se fâche, a de l'humeur : le Saint lui montre un bout de son cordon, et l'appaise par ses menaces.

Et le portail de Rheims, et le portail de Saint-Denis, celui de Berne, de Fribourg, etc., etc., etc. ; théâtres des mille folies enfantées par la bonhomie, par l'imagination de nos pères !

J'ai vu chez le citoyen Dutoya, juge du tribunal, un bureau riche de brocatelle, et couvert de jolis tableaux de fort bon goût ; les colonnes dont les chapiteaux sont de bronze doré, d'ordre corinthien, sont couvertes de lapis-lazuli, et d'une élégante proportion : il présente onze scènes du Tasse.

Ubalde et le chevalier Danois enlèvent Renaud ; Armide est étendue sur le rivage.

On montre à Renaud le bouclier magique qui le fait rougir de sa mollesse, et des tresses voluptueuses et des guirlandes qui le couvrent.

Les Sirènes veulent empêcher les chevaliers de pénétrer dans le palais d'Armide ; elles mettent en jeu ce que les grâces et les muses peuvent offrir de séduisant.

1 Ce curieux monument est depuis long-temps entièrement anéanti au grand regret des Antiquaires. Je ne sache pas même qu'il en ait été conservé quelque dessin qui puisse en retracer au moins l'image. La chapelle de la Fontaine-Blanche était réellement aux Templiers. (E.)

Ailleurs, Armide orne de fleurs les cheveux bruns de Renaud endormi.

Les scènes sont traitées avec esprit, avec légèreté, et du coloris le plus brillant.

Je ne sais par quel hasard on trouve à Landerneau, chez un simple particulier, ce meuble qui paraît sortir des salles du palais Pitti, du vatican ou des îles Boromées.

Le citoyen Dutoya possède encore deux fort jolis petits tableaux d'un bon maître : on voit dans l'un, arlequin scaramouche et le docteur ; dans l'autre, un homme à qui deux bohémiennes disent la bonne aventure.

J'ai recueilli peu de particularités nouvelles, d'usages singuliers dans Landerneau. Le dernier samedi de l'année, même dans les premières années de la révolution, la municipalité, entourée d'un nombreux cortège, allait de porte en porte, demander pour les pauvres l'argent, le pain, la viande qu'on se faisait un devoir d'accorder depuis tant de siècles au cri d'*au-guy-l'an-neuf*.

Le droit de Quintaine s'exerçait jadis sur la mer.

On se plaint que les foires et les marchés soient trop multipliés dans ce district ; les habitants de Comanna et de la Feuillée trouvent des foires chaque jour de la semaine, dans l'espace de trois ou quatre lieues autour de leurs communes ; rien de plus nuisible à l'agriculture, aux mœurs : elles favorisent les mendiants, les vagabonds, et créent une multitude d'auberges dangereuses.

Aucun marché ne s'arrête en Bretagne sans qu'on l'achève au cabaret ; les paysans croiraient manquer à la politesse, à l'honneur, s'ils ne s'enivraient en le terminant.

Ici, comme dans tout le pays de Léon, le manteau bleu est la marque du deuil : il ne tombe que jusqu'aux jarrets. Les femmes portent un manteau noir, qui ne descend que jusqu'aux coudes ; tous ont de petits capuchons, *le cuculus*.

Les couronnes de fleurs, les mais y sont encore d'usage.

On lutte encore avec adresse, dans la partie qui tient à la Cornouaille.

Les habitants de la campagne nomment Landerneau, Landerné par corruption du mot Ernoc ou Erneç : c'était un saint abbé

dont on sait peu de choses ; on voyait sa statue dans une petite chapelle aux Récolets, il tenait en main une lanterne.

Salomon, roi de Bretagne, fut assassiné dans l'église de la Martyre, une plaque de cuivre indiquait le lieu de sa mort.

On a cru qu'il existait deux maisons de templiers dans l'arrondissement de Landerneau ; l'un d'eux à Lambader¹, l'autre à la Fontaine-Blanche : ce sont de simples conjectures, fondées peut-être, mais qu'aucun monument n'atteste.

Le ci-devant duc de la Vauguion portait pour devise ces mots : *e peb amser quelen*, en tout tems instruire. Ses armes étaient trois feuilles de houx.

Il existait trois couvens à Landerneau ; les Capucins, les Récolets, les Ursulines.

On reprochera sans doute à mon travail ces notes décosuées sans liaison, j'ai tâché de mettre un peu d'ensemble dans les matières principales : il faudrait une patience fatigante pour classer avec ordre tant de faits, tant de détails et tant de notes isolées.

La commune de Landivisiau faisait jadis un grand commerce de beurre, de suif, de miel et de chevaux ; elle vendait ses chevaux de choix jusqu'à deux mille et deux mille quatre cents francs. On y faisait beaucoup de toiles ; les matières premières manquent à présent à cette fabrique, les habitants de la Cornouaille portent des seigles, du beurre, des graisses, des laines, de la volaille, à Landivisiau, ils s'y approvisionnent de vin, d'avoine et de froment ; les halles de cette commune, bien national, tombent en ruine. On demande une levée sur le chemin qui conduit à Lambol, près de Pont-Croix.

On désirerait un pont sur l'Elorn ; il faciliterait les communications nécessaires entre la ville, Ploudiry, Loc-Eguiner, et les pays voisins des montagnes d'Arès. — On ne peut se dispenser de relever le pont de Frosmeur.

¹ Lambader était aussi une commanderie de ce même ordre religieux et militaire. Après son abolition, l'église de cette maison fut donnée au clergé et devint une trêve de la paroisse de Plouvorn. Le jubé en bois de l'église de Lambader est digne d'être remarqué par la légèreté et la délicatesse de son travail. (F.)

On m'a dit dans cette commune qu'il existait des pierres de Kersanton sur la côte voisine, sans qu'on ait pu m'en indiquer les carrières : j'ai consulté des hommes instruits; ils m'assurent que les pierres se trouvent principalement à Plouarzel, et s'embarquent dans l'anse de Lampoul, quand on veut les conduire à Brest : on pourrait en tirer des blocs de vingt, trente ou quarante pieds; elles se travaillent facilement dans la carrière, s'endurcissent à l'air : elles rendent un son quand on les frappe, comme ces pierres de la Chine dont on voyait des échantillons à Paris, dans les cabinets du duc de Chaulnes et de M. Bertin.

C'est à Plouarzel que se trouve la carrière de granits à gros grains, dont on a fait le bagne et les édifices du port de Brest.¹

On emploie aussi pour les bâtimens particuliers dans cette dernière ville, la pierre de Logonna; espèce de pierre schisteuse, d'une couleur jaunâtre.

Un des plus riches points de vue du département est celui dont on jouit de la terre de Kerloreec, à quelques portées de fusil de Landerneau; une longue allée de chênes et d'orméaux, tracée dans un bois aligné, vous conduit insensiblement sur une montagne élevée; de loin elle se dessine dans l'atmosphère sans qu'on puisse soupçonner le paysage immense qui se découvre spontanément à l'œil quand on arrive à son sommet.

Toutes les sinuosités de l'Elorn, ses rivages rians, boisés, sauvages, dépouillés, sont sous vos yeux : vous distinguez une multitude de bâtimens américains, neutres, de cabotage, à l'ancre, à la hauteur de l'anse de Kerhuon, la rade de Brest, l'escadre, quelques gros vaisseaux à la voile prenant la route du goulet ou se perdant à l'horizon; les côtes de Crozon, de Saint-Mathieu et l'Océan terminent ce grand paysage.

Le bois taillis qui couvre la montagne de Kerloreec, la vue des quais, des Ursulines, de la ville de Landerneau, le château de la

¹ Le granit de Plouarzel est la plus belle substance de ce genre qu'on puisse rencontrer. Il est composé de quartz, de mica, d'amphibole et de gros noyaux d'un feld-spaih rose qui sont du plus bel effet. Mis en œuvre et poli, ce granit peut être employé de la manière la plus avantageuse dans les arts, soit en tables, guéridons, chambranles et dessus de cheminée, socles, piédestaux et même grands monumens. Sa dureté le rend indestructible. (F.)

Joyeuse-Garde¹, la forêt qui jadis servait d'asile à tant d'ermites, où, sans doute, Pélidas, Méléagros, Tristan-le-Léonnais éprouvèrent tant d'aventures, séjour d'amour et de merveilles; Saint-Marc, quelques maisons éparses sur la rive, conduisent votre œil jusqu'à Brest.

Sur la gauche la côte de Plougastel, si sèche au nord-ouest, si délicieuse au midi; le village de Botquenat environné de houx, que j'ai vu trancher d'une manière si pittoresque, si singulière au milieu des neiges de 94; l'île ronde, l'île longue, le cap des Espagnols, sont les points principaux qui marquent sur la terre, dans l'air, ou sur la vaste mer.

Je connais dans la Suisse et dans l'Italie mille aspects moins grands, moins variés, moins sublimes pour lesquels on entreprend de longues courses, à grands frais; le propre de l'homme est de dédaigner ce qu'il se procure avec facilité. C'est ainsi qu'on a préféré les porcelaines de la Chine, à la porcelaine de Sèvres, les draps secs de l'Angleterre aux draps de nos manufactures, les caricatures de Londres à l'élégance de Paris.

Je vais parcourir ces rivages, et les décrire avec quelques détails. Une des rives de l'Elorn conduit à Brest. La côte est boisée, escarpée jusqu'à Saint-Jean : elle s'abaisse de Saint-Jean à Brest, se soutient à peu près à la même hauteur jusqu'à Saint-Mathieu; rocher battu par les tempêtes, et dont la mer triomphera dans peu d'années.²

¹ Le château de la Joyeuse Garde, dont les ruines se voient encore, est célèbre dans les romans de Lancelot et de Tristan de Léonnais, (romans qui, nous le répétons, ne sont que des chroniques historiques de l'ancienne Bretagne.) Les légendes des Saints bretons en font aussi mention (voir, dans le P. Albert le Grand, la vie de Saint-Thenenan) mais les ruines actuelles de ce château ne sont sûrement pas celles de l'édifice qui existait du temps des héros de la table ronde, tout y prouve qu'elles sont les restes d'un édifice du douzième ou du treizième siècle; la forme ogive de son portail, qui est encore debout, la figure carrée de son plan, dont on peut suivre les fondations, ne peuvent laisser de doute à cet égard dans l'esprit de tout Antiquaire exercé. Cet édifice du reste a été incontestablement reconstruit sur l'emplacement même du château primitif. On voit aussi dans son enceinte un souterrain voûté en pierre, qui peut peut-être remonter à l'époque où Tristan et la belle Yseult ont habité ce lieu célèbre.

² La lithographie qui, dans la 2^e édition de Cambry, représente le portail de la Joyeuse Garde, est tout à fait infidèle. (F.)

³ Malgré ce pronostic, la pointe de Saint-Mathieu s'élève encore et brave toujours l'impitoyable effort des tempêtes. Des milliers de siècles s'écouleront avant de voir accomplir la ridicule prédiction de Cambry. (F.)

A deux lieues et demie de Landerneau, vous trouvez l'anse de Kerhuon, dépôt de mâture et de bois de construction, toujours baigné par les eaux de la mer. C'est là que Choquet-Lindu fit construire en 1785 une jetée qui perd ses eaux. Les deux piles qui forment l'entrée du bassin, sur lesquelles est un pont à bascule, se sont maintenues ; avec des soins et quelques dépenses on en ferait un superbe bassin.

Le château de la Joyeuse-Garde se présente sous l'aspect de pans de murs épars, au milieu desquels est un tertre circulaire couvert d'un joli gazon : de là l'on aperçoit l'Elorn, la forêt et les rochers saillans, brisés, suspendus sur l'abîme de la côte de Plougastel. Ces rochers sont des schistes mêlés de grands filons de quartz ; ils sont enveloppés d'une épaisse bruyère sur les parties opposées au rivage. Cet aspect est mélancolique ; une multitude de corbeaux d'une très-grande espèce, la corneille à tête grise, des éperviers, des buses y font en tout tems leur séjour. Les cris aigres et plaintifs des Mauves, les Goëlands qui planent au-dessus des eaux, l'âpreté du climat, le vent, un ciel d'orage habituel, augmentent la tristesse de ce séjour qui conviendrait à certaines dispositions de l'âme : on s'y plairait dans les beaux jours au coucher du soleil, quand le silence et le calme du soir ne pourraient être interrompus que par les chants de quelques matelots, que par le sillage de bateaux à la voile, qu'assis sur un rocher, appuyé contre un arbre, on verrait glisser sous ses pieds.

A la pointe de Plougastel, en face de Brest, sont les forts de l'Armorique et du Corbeau, d'où l'on voit l'île longue, la Pointe-Espagnole, le fort Quelern, la rade dans toute son étendue ; on aperçoit au midi, les montagnes du Menez-Hom, que la tradition du pays atteste avoir été jadis une demeure des Druides. Elle fut couverte de forêts, quoiqu'à présent elle soit tellement dépouillée qu'on n'y trouve pas un buisson. De cette pointe la côte court Est et Ouest : elle est protégée contre les fureurs de la mer par la presqu'île de Crozon ; le sable le plus fin borde ses rives, sert de base aux eaux calmes et transparentes qui les arrosent : une multitude d'anses, de petits golfes, pénètrent dans les terres, où règne un éternel printemps. Vous n'êtes plus dans la Bretagne ; les fraises, la framboise, la rose, la jonquille, la violette

et l'églantier, couvrent les champs chargés d'arbres fruitiers ; le cerisier, le prunier, le pommier descendent jusqu'au rivage ; leurs branches élançées sur l'onde, chargées de fruits, sont souvent agitées par elle, et posent quelquefois sur des lits de narcisses dont les feuilles larges et longues, suivent en ondulant le mouvement léger que les eaux leur imprime.

On fait dans ce canton une liqueur qu'on nomme Vin-de-Plougastel.

Les melons y viennent en plein champ. Pour les préserver des gelées blanches, on les couvre de petits verres qui, brillant au soleil, offrent des lignes de diamans dont l'éclat fatigue la vue.

Les petits pois s'élèvent à l'abri de jeunes plans de genêts rangés en haies de dix à douze pouces de hauteur, qui les défendent du vent du nord.

Tous les légumes y croissent avec abondance et devancent de six semaines l'époque qui les voit naître ailleurs ; l'hiver existe encore partout, même à deux lieues de ces cantons ; et déjà le printemps l'a couvert de fleurs, de nids d'oiseaux et de feuillages.

Les femmes y sont plus jolies, les hommes plus grands que dans le reste de la Bretagne. Les noms de ce pays sont les plus harmonieux ; *Lagonna*, *Daoulas*, *Plougastel*, *Rozermeur* sont agréables à l'oreille. La superstition et l'ignorance, désenchantent ce paradis où je voudrais passer mes jours avec le peu d'amis que je pourrais retrouver en ce monde.

Les anses dont je viens de parler se prolongent jusqu'au district de Châteaulin ; ils forment le petit port de Launay, baignent les murs de Landevennec, s'étendent jusqu'au Faou : une multitude de bateaux de pêche sont en action sur ces bassins ; sur ces lacs poissonneux ; ils nourrissent la ville de Brest et les soixante mille matelots de la rade.

De la pointe de Saint-Claude on aperçoit la côte aride de Crozon ; le Conquet, pays des tempêtes ; on n'y voit ni fleurs, ni légumes ; les hommes y sont de couleur olivâtre. La Bretagne peut seul offrir tant de contrastes.

Sur l'une et l'autre rive de l'Elorn, on trouve d'assez beaux cristaux de roche. L'île Ronde, la pointe du Corbeau, sont des rochers de marbre noir, veinés de blanc.

A Plougastel est un puits célèbre par une singularité ; il baisse quand la mer s'élève, il s'élève quand la mer baisse : la mer probablement détourne, absorbe les sources en montant ; elles ont un libre cours quand elle descend.

Le quartier-général des troupes destinées au Finistère, est à Landerneau.

DISTRICT DE CHATEAULIN.

Une très-grande partie du district de Châteaulin s'avance dans la mer, et forme une presqu'île. Si, comme nos pères en avaient l'usage, on comparait encore la forme des contrées aux animaux, à quelques parties du corps humain, la figure de ce district ressemblerait au coquillage que les naturalistes nomment l'araignée. Une multitude de caps étroits, longs, prolongés par des rochers, partent d'un centre et s'étendent sur l'eau : il n'est point de pays plus battus des orages. C'est un débris, une des ruines du vieux monde ; toute la côte est mangée par la mer : elle pénètre dans des grottes profondes ; elle jaillit avec fureur sur des millions de rochers ; elle se déploie dans quelques parties sur de vastes tapis de sable : le reste du pays est formé de montagnes schisteuses, de carrières d'ardoises, et de prairies sur les rives de l'aulne.

J'ai peu de chose à remarquer sur le district de Châteaulin. Les mœurs, la manière de vivre, les superstitions sont celles que j'ai déjà décrites ; j'éviterai des répétitions qui fatigueraient mes lecteurs.

Il y a dix-huit lieues de Camaret à Loqueffret, dix lieues d'Edern à la pointe de Landerneau ; ce sont les plus grands diamètres du district.

Le sol, en général, est sablonneux sur la côte ; il est lourd, aquatique dans l'intérieur des terres.

On y sème peu de froment ; on récolte principalement du sarrasin, des seigles, de l'avoine, très-peu d'orge ; les habitants commencent à s'accoutumer à la culture des pommes de terres ; les cidres y sont en très-petite quantité.

Landevennec est entouré de bois : les environs d'Argol, de Châteaulin, de Pleyben sont couverts de taillis ; il en existe

d'espace en espace sur la surface du district, on voit dans Loqueffret, Pleyben et Plounèves de beaux bois de haute futaie, mais pas une forêt : le pays de Crozon est entièrement dépeuplé.

Le Sarrasin se sème dans le mois de mai ; la récolte se fait en septembre.

Les autres grains mis en terre en novembre, ne se ramassent qu'au mois d'août. Les bœufs et les chevaux sont employés à la culture.

Les principales carrières d'ardoises sont à Châteaulin, à Saint-Segal, à Saint-Coulitz, à Lothey, dans Pleyben et dans Dineault.

Tous les points du district ont besoin de réparations.

Il existe une manufacture de toiles à voiles, à Loc-Ronan ; elle manque de matières, et cesse ses travaux.

On ne trouve ni papeterie, ni tannerie dans cet arrondissement : les poteries y viennent de Nantes et de Rouen ; elles abordent au port Launay.

Le commerce des bestiaux était jadis considérable ; il est presque nul à présent ; les loups désolent les campagnes, et le malheur des circonstances prive les habitants de poudre, de fusils ; ils n'ont aucun moyen de les détruire. Assurément avec six mille livres qu'on donne au citoyen la Santière pour entretenir une meute, un piqueur, des chevaux, il est très-difficile qu'il parcoure les neuf districts, et qu'il purge le Finistère des bêtes fauves qui s'y multiplient d'une manière effrayante.

Tout le commerce du canton consiste en bois, en ardoises, en charriée, (c'est de la cendre lessivée.) Ces objets se portaient à Brest, à Morlaix, à Nantes, à Saint-Malo, à Rouen, à Bordeaux.

Le port Launay reçoit des bâtimens de quatre-vingt tonneaux ; on y construit des barques, des galères de vingt-cinq à trente tonneaux ; il est à six lieues de l'île Ronde ; les fonds de ce

1 On Cambry a-t-il été prendre qu'on construisait des galères au Port-Launay ? La Bretagne n'a jamais vu de ces sortes de bâtimens, excepté les galères que Louis XIV fit venir de Toulon à Brest où elles furent un objet de curiosité bien plus que d'utilité. Elles ne servirent en effet qu'à convaincre que la marine ne pouvait tirer aucun parti de bâtimens de cette espèce dans des mers aussi orageuses que la Manche et l'Océan atlantique, et depuis lors on n'en revit plus dans ces parages. Leur usage, même dans la Méditerranée, est abandonné depuis quarante ans par la marine royale. (E.)

petit port sont de vase jusqu'à Landevennec; ils sont de sable de là jusqu'à l'île Ronde : les maisons, les magasins sont étalés sur le rivage, au bas d'une colline dans une position assez riante. Les négocians du Port-Launay vivaient dans l'aisance avant la révolution.

Quelques ingénieurs, les états de Bretagne ont conçu le projet, en rendant l'Aulne navigable jusqu'à Carhaix, de faire un pont à Châteaulin : les rapports des commissaires chargés de vérifier si ce travail était possible, est imprimé; ils se décident pour l'affirmative. Cette opération nécessitera de grands travaux; les rives de l'Aulne sont très-élevées; les fonds sont de pierres ardoisines.¹

Point de mines connues dans le district; trompé par des sables micacés, on a cru qu'il en existait une d'or à peu de distance de Châteaulin.

Ogéé pourtant assure qu'on trouve dans les environs de Châteaulin des mines de cuivre, de fer et de plomb.²

On nourrit quelques moutons dans Braspars et dans Loquefret.

La race des chevaux est ici très-petite.

Le lin, le chanvre s'y cultivent : on y voit peu de fruits et très-peu de légumes.

Crozon est un des plus peuplés, des plus considérables cantons de ce district, c'est un pays de sable et de rochers; mais la nécessité força les habitans à travailler avec le plus grand soin toutes les langues de terre susceptibles de quelque culture, ils sont pêcheurs en général, et fréquentent surtout la riche baie de Douarnenez.

Les établissemens de Crozon relatifs à la pêche sont placés dans l'anse de Morgat. Morgat est un fort petit bourg, voisin de la baie de Dinan dans laquelle on a projeté de faire une chaussée qui puisse servir d'abri aux barques de cabotage. On

¹ Tous ces travaux sont exécutés avec succès. (F.)

² Ogéé n'entendait pas grand'chose à la minéralogie, mais ici cependant son assertion est très-vraisemblable. On ne connaît point encore toutes les richesses que la Bretagne renferme dans ce genre. On les découvrira sans doute, quand cette province, trop long-temps négligée, sera explorée avec attention par les savans minéralogistes de la capitale. (F.)

n'aborde point l'anse de Dinan, parce qu'on n'y est en sûreté que très-près de la terre, et que les vents du Sud-Ouest sont fréquens et furieux.

Tous les habitans de Morgat sont pilotes, marins, pêcheurs. La côte de Dinan jusqu'à la pointe de la Chèvre a quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds d'élévation, elle n'offre d'objets remarquables qu'au peintre qui voudrait placer dans ses tableaux de superbes fonds de rochers.

Il serait urgent de réparer le chemin de Crozon à Camaret, aussi nécessaire à la défense de la côte qu'au commerce, il est interrompu par la rupture d'une chaussée du moulin de l'anse de Dinan. La descente à Camaret est dangereuse pour toute espèce de voitures, cette réparation serait facile, les matériaux sont sous la main; elle ne coûterait qu'un millier d'écus.

Le port de Camaret s'encombre par les terres, les pierres, les gravois qui tombent des montagnes voisines; on remédierait à cet inconvénient par une petite chaussée de retenue dans laquelle on pratiquerait des passages grillés en fer, pour laisser écouler les eaux.

Des bâtimens de toute espèce peuvent mouiller à Camaret, mais il ne peut entrer dans le port que des barques...

On trouve à mer basse jusqu'à dix brasses d'eau au mouillage. On fait à Camaret la pêche de sardine.

La communication de Lorient à Brest est abrégée de neuf lieues en prenant la route de Lanveoc; ce bourg donne sur la rade de Brest, il a deux petits ports. Le port de l'Ouest n'offre aucune facilité pour les embarquemens quand les vents d'Est règnent sur la côte, une jetée prolongée partant du milieu de la chaussée, dans la direction de la route, tiendrait à flot les bateaux; on ne serait pas obligé d'attendre quelquefois l'embarquement, une marée entière, on pourrait partir à toute heure, cette jetée courrait au nord; observez que le service des côtes, que les approvisionnemens de Brest, que des courriers pressés prennent la route de Lanveoc; les dix mille francs accordés pour ces travaux jusqu'en 1793, ne sont pas le cinquième de la somme nécessaire pour les achever.

On peut exécuter par terre un curieux voyage de Lanveog jusqu'au Faou, sans quitter la côte, et jusqu'au Port-Launay par la rivière d'Auloe. Les aspects s'y multiplient avec une incroyable variété; on voit au nord les revers de Plougastel dominés par de vastes rochers couverts de terre de rapport. Leur culture que j'ai décrite, la multitude de petits jardins placés entre de grands plateaux, les sinuosités des anses, la culture que chaque site diversifie, les eaux limpides, les rochers avancés qui semblent suspendus dans les airs, aux pieds desquels on a placé et des jardins et des vergers multipliant les jouissances du voyageur. En approchant du Faou, toutes les terres descendent jusqu'à la mer, elles offrent à l'œil des terres ensemencées, et des maisons et des cabanes.

Landevennec est sur la droite au milieu des bois, on les exploite sans intelligence, on les coupe sans les enlever, on détruit sans profit; des enfans commissionnés, des commis sans connaissance font plus de mal qu'un incendie. Ces tems d'ignorance et de désordre cesseront-ils avant d'avoir perdu la France?

Cette côte est sèche en général.

L'abbaye de Landevennec fut fondée, dit-on, par le roi Gralon, à la fin du quatrième siècle; le fameux Guenolé fut le premier abbé de ce saint Monastère: le roi Gralon, après la destruction de la superbe cité d'Is, s'y retira. Ce fut là qu'il fut enterré; on écrivit sur son tombeau, simple et sans ornemens, ces vers, datés de 465.

Hoc in sarcophago jacet inclita magna propago
Grallonus magnus Britonum rex; mitis et agnus
Noster fundator, vitæ celestis amator:
Illi propitia sit semper virgo Maria.

Le style, les idées n'en sont pas recherchées: il est extraordinaire qu'à cette époque, près la superbe ville d'Is, abîmée par son luxe, ses débauches, on n'ait pas trouvé de poète plus élégant pour célébrer notre bon roi Gralon; quelque profond critique en soupçonnera l'authenticité.

1 Cette épitaphe de Grallon ou plutôt Gradlon, est moderne, et fut composée dans le 16^e siècle par un religieux de l'abbaye de Landevennec. Le tombeau du monarque breton, ainsi que celui de Saint-Guenolé qui l'accompagnait, n'existent plus. Les ruines du portail et de l'abside sont les seules parties de l'antique église du monastère de Landevennec, qui soient encore debout. Cette église est le plus ancien monument architectural du Finistère. (F.)

L'orge est le grain qui croît le mieux sur la presque île de Crozon; les habitans s'en nourrissent principalement: ils fument leurs terres avec du goémon, et se chauffent, faute de bois, avec des motes et de la bouse de vache.

Les hommes y sont doux, timides, bons, mais gâtés par leurs prêtres, espèce d'imbéciles aussi fanatiques, aussi dangereux, aussi fixement enracinés sur cette butte de sable que sur tous les points de la terre où l'on peut tromper, dominer, vivre aux dépens d'autrui, sans aucun genre de travail, profiter des faiblesses qu'on vous avoue, reconnaître un Dieu tout-puissant pour rejeter toute puissance temporelle, et faire de sang-froid verser des flots de sang pour maintenir le privilège et le droit d'abrutir et de tromper les hommes.

Dans la terre de Crozon est une pointe nommée Rostudel, dont les vassaux étaient attachés à la Glèbe (vassaux motoyers); ils rendaient compte à leur maître de tous les produits de la seigneurie et n'avaient pour salaire qu'une nourriture frugale, et ce qu'il leur fallait de peau de mouton, pour s'habiller. Ce droit fut converti en rentes féodales, par un des ancêtres du maréchal de Château-Renaud.

Les bris déterminèrent des querelles, des guerres; ils s'exerçaient jadis dans toute leur plénitude: un vaisseau porté sur les côtes, appartenait au souverain de l'empire duquel elles faisaient partie. Conan, deuxième duc de Bretagne, dans un concile à Nantes, les restreignit par les conseils d'Hildebert, archevêque de tours. Ce concile se tint en 1065, (c'est l'opinion de d'Argentré,) ou plutôt, comme le dit Belle-Forêt, en 1125.

On dit qu'Hoel, deuxième roi de Bretagne, concéda le droit de bris au seigneur de Léon, en lui donnant en mariage sa fille Aliénor, au commencement du sixième siècle. Pierre Mauclerc, environ l'an 1223, le contesta comme droit royal à Guilhomar, héritier de cette principauté, qui prétendit le posséder de toute ancienneté. Les seigneurs qui s'unirent à Guilhomar, le maintinrent dans la jouissance du droit de bris. En 1250, le duc Jean Leroux renouela les prétentions de Pierre Mauclerc; on en vint aux mains. Guilhomar perdit le château de Quimper qui

fut brûlé : ses terres furent dévastées ; mais la querelle s'apaisa dans la suite. Les seuls ducs de Bretagne possédèrent ce droit, soit par accord, soit par la force.

Les rois et les ducs de Bretagne levaient le droit de bris dans Bordeaux et dans la Rochelle, ce qui paraît sans doute étrange à ceux qui ne savent pas qu'autrefois les Venètes possédèrent toutes ces côtes et furent souverains de l'Océan. Les princes bretons avaient à Bordeaux, à la Rochelle des hommes qui faisaient payer les brefs à l'aide desquels les marchands pouvaient naviguer, sur la mer de Bretagne.

Un vicomte de Léon disait qu'il avait dans ses terres une pierre plus précieuse que toutes celles de l'univers, et dont il retirait chaque année mille sous ; il parlait de la pointe du Raz.

Les comtes de Crozon avaient le droit, à compter du 2 janvier jusqu'en mars, de choisir un jour, en l'indiquant une semaine d'avance, et d'aller, accompagnés de six gentilshommes, de six domestiques, de six braques, de six lévriers, de six faucons, chasser sur les terres de Lezuran, près de Daoulas : le jour de son arrivée il devait être logé, nourri, couché, chauffé de bois sec et non fumant, ainsi que sa nombreuse compagnie ; il avait à dîner le lendemain. Si pendant sa chasse, le seigneur de Crozon trouvait quelques gentilshommes, il pouvait les mener à Lezuran, en jurant que sans dol ou fraude il les avait rencontrés par hasard. Ce droit fut converti en une rente de 66 livres par année.

Le dernier propriétaire de la terre de Crozon, était le comte d'Estaing ; elle lui venait du chef de sa femme.

Le même comte d'Estaing avait un droit plus singulier encore. La première fois qu'il conduisait sa femme à sa terre, un gentilhomme, devant la porte duquel il passait, montait, armé de pied en cap, la lance au poing, à la botte de son carrosse attelé de six chevaux : si pendant que cet écuyer conduisait la comtesse à son appartement, les chevaux salissaient la cour de quelqu'ordure, tout l'équipage, chevaux, voitures, livrées, tout appartenait au gentilhomme ; il remontait dans le carrosse, et se faisait mener chez lui.

Le fort Quelern, un des boulevards de Brest, que de nouveaux travaux rendent imprenable, est établi sur les terres de

Crozon. Les Espagnols possédèrent un moment une des pointes de la presqu'île qui porte encore leur nom.¹

Du clocher de Crozon, on voit les îles de Molène, d'Ouessant et la pointe du Raz ; Brest, la mer, les montagnes du Menez-Hom et de Loc-Ronan.

Ces côtes sont très-élevées, des rochers énormes s'avancent, et les défendent en partie de la force des coups de mer. On voit du côté de l'île, près du Bec-de-la-Chèvre, une grotte de 40 pieds de large, et de 100 pieds de profondeur.

On nomme la *Porte*, un énorme rocher percé, entièrement découvert à mer basse. La *Porte* a 40 pieds de haut, 30 pieds de large ; la mer, dans les jours de tempêtes, entre avec fureur par cette bouche étroite, et s'élance, en grondant, sur une plage sablonneuse qu'elle ne tarde pas à couvrir.

Au bourg de Crozon, commence une chaîne de montagnes de 33 lieues de longueur ; elle reçoit différens noms, de Menez-Hom, de Montagne-Noire, de Menez-Arès, etc.

Soixante-douze moulins à vent, dans ce canton, travaillent principalement pour Brest.

Le canton d'Argol, district de Châteaulin, est situé dans les montagnes ; il est couvert de landes, ne contient que des terres stériles, si vous en exceptez celles qui sont situées à l'Est, et dans la partie du Nord, où réussissent les fromens et quelques autres grâines.

Ploumodiern est une commune connue, dit-on, du tems du roi Gralon : c'est le Saturne, l'Ogygès ; c'est le Codrus de la Bretagne. Tout ce qui s'est passé dans les tems reculés, est mis sous le nom de ce prince qui, suivant les chroniques, vivait au commencement du cinquième siècle. Ce terrain est couvert de landes et de rochers.

Braspars est situé dans les montagnes d'Arès, près de la forêt de Guillier. Albert-le-Grand dit que Saint Jaoua, recteur de Braspars, était contemporain de Saint Pol. Les terres des vallons

¹ Le maréchal d'Aumont les en chassa en 1594, mais après avoir éprouvé de leur part la plus opiniâtre résistance. (Yoy. tom. 1, pag. 165 et suiv. de nos Antiquités du Finistère.) (F)

sont très-fertiles dans ce canton, les autres sont couvertes de landes. C'est par Braspars que doit passer le nouveau chemin de Morlaix ; on le désire avec impatience.

Loc-Ronan est un gros bourg, les terres de sa dépendance sont très-bien cultivées. La forêt du Duc en est voisine ; elle a plus de 3 lieues de tour. En 393, ce bourg n'était qu'un ermitage habité par Saint Ronan, il était situé dans le milieu d'une forêt nommée de *Némée*, qui depuis fut nommée *Névet*.

On célébrait tous les 5 ans une fête en l'honneur de ce saint personnage. Ne sachant où l'enterrer, on mit son corps sur une charrette attelée de deux bœufs ; ils firent le tour que le saint faisait chaque jour pour se donner de l'exercice ; ils s'arrêtèrent dans son ermitage : les roues de la charrette gênées par un passage étroit, laissèrent des marques sur deux rochers contre lesquels les femmes stériles se frottent pour avoir des enfans, comme sur le clou de Saint Guenolé, à Landevennec. On assure que la mère du duc de Coigny naquit par cette opération, vingt ans après le mariage de son père. Que des femmes agissent ainsi dans le district de Châteaulin, à Loc-Ronan, je le conçois ; mais j'ai vu de graves sénateurs, à Venise, se guérir de rhumatismes et de maux de tête, en se frottant contre une pierre teinte du sang de Saint Jean-Baptiste ? pourquoi s'en étonner encore ? César, après une chute, ne montait plus sur son char sans invoquer la protection des dieux par une petite prière ; Périclès, au lit de mort, portait des amulettes ; et les Brame les plus savans meurent en tenant la queue d'une vache : Hobbes craignait les revenans.

Le pays de Pleyben est arrosé de gros ruisseaux qui se jettent dans l'Aulne ; il abonde en pâturages, en prairies. Tout son territoire est montagneux.

Guézec, aux pieds de la montagne Noire, est près de la forêt de Langle. Ce pays est désert ; il était autrefois infecté de brigands. Les terres et les prairies en sont excellentes, mais des landes en couvrent une grande partie.

Châteaulin est situé dans un vallon, la rivière d'Aulne, le divise en deux parties ; des prairies, quelques montagnes bizar-

rement découpées, le vieux château qui la domine, la digue qui barre la rivière, une multitude d'arbres, de peupliers, de chênes heureusement mêlés à de beaux tapis verts, à des rochers saillans, à des antrès profonds, donnent à ce pays une forme extraordinaire qui séduit au premier coup-d'œil, et qui charme dans les détails.

Ogée prétend que le château que je viens de citer « fut commencé » par Alain, premier du nom, fils d'une fille de Salomon, roi de Bretagne, qui prit la qualité de Duc, sous le nom d'Alain-Debré, c'est-à-dire, le grand ; il mourut en 907, avant d'avoir achevé le château, qui ne fut terminé qu'en 936 par Alain II, son successeur.

Châteaulin n'a point d'hôpital : ses prisons font horreur ; elles tiennent lieu pourtant d'une maison d'arrêt.

Les eaux en sont mauvaises. Point de fontaine publique, plus de boucheries, plus de boulangers, point de halles, point de caserne, point de pompes dans cette commune ; elle tombe en ruine : toutes les rues sont à réparer, toutes les maisons à relever. Le seul pont de la ville, trop étroit, mal bâti, fait courir de grands risques à toutes les voitures ; les habitans se ruinent, le commerce d'ardoises est interrompu, la pêcherie de saumons entièrement détruite. Il est important cependant de conserver, dans ce pays éloigné, séparé de tout dans ce désert, une commune de quelque importance ; elle ne sera dans peu qu'un malheureux village, si le gouvernement ne vient à son secours, ne la relève, comme Carhaix, en y fondant quelque établissement, une manufacture, etc., etc.

Quatre reverbères éclairaient cette ville de passage, dont les pavés sont dangereux ; dont les maisons mal alignées, saillantes, occasionnent des accidens.

La municipalité n'a pas un logement qui lui soit propre.

Il n'est pas jusqu'au cimetière, qui ne présente une singularité, on l'a placé hors de la ville, sur un roc qu'on ne peut plus creuser.

1 Le château de Châteaulin, bâti en l'an 1000, par Budic, comte de Cornouailles, existait encore presque entier en 1794. Aujourd'hui démolli, on n'en voit plus que quelques vestiges informes. Sa position au sommet d'une colline escarpée le rendait inexpugnable. (F.)

Les mœurs y sont douces et pures, les administrateurs, des gens honnêtes, éclairés. La première bibliothèque mise en ordre, dans le Finistère, fut celle de Châteaulin.

Il est inutile de dire qu'un homme qui naîtrait dans ce pays avec le génie de Voltaire, y pourrait tout au plus apprendre à lire : on s'est pourtant empressé d'obéir aux décrets et de placer partout des instituteurs.

L'histoire ne dit rien de Châteaulin ; c'est un point de défense dans la guerre qu'on fait aux chouans : on en sent l'importance, et depuis quelque tems on vient d'y mettre des troupes en cantonnement.

On a des points de vue cahotés, curieux, de la montagne qui domine le Port-Launay, du Menez-Bouïn et des hauteurs de Châteaulin.

J'ai parlé de la route longue, sauvage et fatigante qui conduit au Faou ; c'est un désert où vous ne trouveriez aucun secours contre le fer des assassins ; dans les rochers et les taillis qui couvrent les terres voisines, ils pourraient échapper à toutes les recherches.

En considérant son étendue, ce district est un des moins peuplés du Finistère ; il est épuisé par les réquisitions et par la mer.

Le peuple du district de Châteaulin avait encore toute la gaieté des habitans de la Cornouaille, avant nos guerres intestines. Les mariages s'y faisaient à l'aide des demandeurs dont je vous ai souvent entretenu ; leurs vers étaient figurés, expressifs ; ils dansaient au son des musettes, des hautbois, instrumens connus de tous tems dans ces contrées, dans l'Irlande, l'Ecosse, l'Angleterre ; en Calabre, en Grèce, sur la surface du monde. Je voudrais voir un parallèle étendu de la langue bretonne et de la langue française ; l'une se montrerait ornée des grâces, de la politesse, de la noblesse du grand monde ; l'autre avec l'âpreté, la rudesse, la force des pays sauvages. La raison, le bon sens ont réglé la première ; la seconde a l'effervescence et la bizarrerie de l'imagination sans règle : on dit à Tréguier, j'ai frappé mon pied tel chemin ; en France, j'ai pris telle route. Ainsi, pour peindre un ennuyeux, un séccatouère, l'Arabe hyperbolique s'écrie : « Cet homme de son sourire obscurcit l'immensité de l'atmosphère, et fait rétrograder les rayons

du soleil. » Dans les tems reculés, à la cour de nos rois, on eût sans doute un langage plus policé, mais depuis long-tems nos Bretons sont revenus à l'état de nature.

DISTRICT DE PONT-CROIX.

L'arrondissement de Pont-Croix est terminé au nord par la baie de Douarnenez ; par le Bec-du-Raz, à l'occident. Il s'avance au loin dans la mer : les côtes, en s'approchant du midi, forment la dangereuse baie d'Audierne ; les autres parties du district sont bornées par les terres de Quimper et de Châteaulin.

On compte 15 lieues de Plonéis à l'île de Sein, huit de Douarnenez à Pont-l'Abbé ; ces distances peuvent donner une idée de la surface du district, on aura l'attention d'en distraire les 2 lieues de mer qui séparent l'île de Sein de la pointe du Raz.

C'est un pays calme, tranquille ; de sages administrateurs y maintinrent la paix, dans le moment où le reste de la France était en proie à tant de fureurs.

Les lois furent suivies avec exactitude, mais sans inhumanité. Je n'ai pas vu d'administration mieux tenue, plus en ordre, plus en règle que celle de Pont-Croix.

Les prêtres assermentés ont vécu tranquilles dans le district de Pont-Croix ; aucune insurrection ne s'est manifestée dans son étendue, la plus entière liberté régnait dans les opinions, les contributions s'y sont levées avec facilité.

Un dixième de sa population sert à présent dans les armées.

La terre de ce district, est forte, sur la côte, on l'engraisse avec du goémon ; on emploie ailleurs du fumier, les terres y sont plus légères. On sème en novembre, en mars, pour recueillir dans les mois d'août et de septembre.

Le froment, l'orge, le seigle, le sarrasin, l'avoine, le méteil, sont les principales productions du pays ; on y recueille aussi des pois, des fèves, des navets, des panais ; les pommes-de-terre ne s'y cultivent que depuis un an.

Les cidres, les arbres fruitiers, sont rares dans l'arrondissement de Pont-Croix. On n'y voit ni forêts, ni bois de haute futaie.

A peine deux cent cinquante journaux de taillis sont répandus sur les trente communes de ce district. Les campagnes se chauffent avec des landes, des genêts. Les prairies y sont rares. On n'y trouve pas un étang.

La rivière de Pont-Croix est la seule du district, elle prend sa source à Plonéis, à une lieue et demie de Quimper, elle a cinq lieues de cours; des bâtimens de trente à quarante tonneaux remontent jusqu'à Pont-Croix, éloigné d'une lieue de son embouchure. Le pont de cette commune a besoin d'être réparé ainsi que celui qu'on trouve entre Meilars et Mahalon; ce dernier est impraticable.

Le grand chemin d'Audierne à Douarnenez, et de Douarnenez à Quimper est en bon état, les traverses sont détestables. On désire, depuis long-tems, une route qui communiquerait de Pont-Croix à Pont-l'Abbé, elle serait peu couteuse, importante, et n'aurait que six lieues de long.

Le principal commerce du pays consiste en grains, en lin, en bétail, en moutons excellens; on nourrit sur la côte une grande quantité de ces derniers animaux. Malgré la facilité qu'on aurait d'établir des manufactures dans la maison des Ursulines, à Pont-Croix, par exemple; il n'en existe aucune dans le district, les laines passent à Carhaix, à Morlaix. Elles se vendent dans le mois de juin.

Point de tannerie dans le district, malgré la grande quantité de cuirs verts qu'on y trouve, et les moyens d'en établir sans de grandes dépenses. Point de papeterie et beaucoup de chiffons.

Toutes les poteries se tirent de Quimper, les ardoises du Port-Launay, de Redon.

La côte est bordée de granits, les pierres de l'intérieur sont schisteuses, en général.

On a fait passer au citoyen Scheréber, inspecteur des mines, des montres de charbons-de-terre trouvés dans la commune de Cléden.

Les entrepreneurs de Poullaouén ouvrirent, il y a trente ans, deux puits, une galerie assez profonde, ils ont abandonné tous ces travaux gênés par des obstacles, que le gouvernement pourrait lever.

A Port-ar-Hantic, à une portée de fusil de Pont-Croix, on trouve des eaux minérales estimées par la médecine.

Autrefois, les bâtimens de Pont-Croix se rendaient en Espagne, à Saint-Sébastien, ils y portaient des fèves et rapportaient des fers. — Les pavés de cette commune sont détestables, la descente du haut de la ville au port est dangereuse. La ville est sans promenade publique, sans poste aux chevaux, sans jardin botanique; la seule fontaine qu'on emploie est bonne, mais sans ornement, la halle, louée huit cents francs à un particulier, est en assez mauvais état. Les boucheries, le cimetière sont dans l'intérieur de la ville, la municipalité mal logée, les prisons exécrables, mais presque toujours vides. Dans un incendie, on n'y trouverait ni sceaux, ni pompes, ni crochets pour abattre un pan de muraille et couper la communication du feu.

Dans une maladie, pas un apothicaire. Le médecin et les deux chirurgiens du district ne peuvent suffire à leurs travaux, on demande des sages-femmes, faute de soins une multitude de malheureuses meurent en couche.

L'hôpital civil contient de vingt à trente malades, il avait autre fois cent louis de revenu.

Les maux de gorge, le cours de ventre, les dyssenteries, sont les maladies les plus communes du pays; beaucoup d'habitans, sur la pointe du Raz, surtout, sont attaqués d'affections scrofulieuses.

Je n'ai parlé que de la partie supérieure de Pont-Croix, elle est assise sur un plateau, sur un monticule élevé, des maisons mal bâties descendent jusqu'à la mer et couvrent la colline. Rien au monde d'aussi mal pavé, d'aussi mal-propre, cette partie ressemble à des ruines: elle est entrecoupée de murs et de jardins qui, de loin, ne sont pas d'un effet désagréable à l'œil.

La rivière ou le bras de mer qui coule aux pieds de la montagne, sépare cette commune de Keridreuf, petit village dans le canton de Plouinec. On le dit plus ancien que Pont-Croix, auquel il se joint par un pont de cent quinze pas.

1 L'église de Pont-Croix est un vaste et bel édifice gothique du quinzième siècle. (F.)

Une promenade agréable, champêtre, formée par le hasard, se prolonge entre la rivière et le ruisseau qui fait tourner le moulin de Pennahaut, il coule au bas de petits jardins dont les arbres et la verdure variée, égayent ce riant paysage; quelle fraîcheur on y respire dans les plus chauds jours de l'été. Le rivage opposé, sans avoir rien qui marque, est coupé de bosquets et de champs cultivés; la vue qu'on a du pont s'étend sur les sinuosités de la rivière; la montagne de Menez-Bihan la termine à l'Occident.

Les quinze cents volumes de la bibliothèque des Capucins d'Audierne, offrent les seuls moyens d'instruction du district.

Le citoyen Volthier, maître d'hydrographie, avait beaucoup d'élèves, et faisait de forts écoliers, la réquisition vient de lui en enlever un grand nombre.

On montre près de Pont-Croix à Lochrist les débris d'un ancien hôpital; c'était une ladrerie, m'a-t-on dit. Des Cordeliers s'y sont établis.

Les poissons qui fréquentent ces parages sont ceux de la baie de Douarnenez. Nous en parlerons, les loups sont communs sur la côte, le gibier nombreux, les chevaux en grand nombre mais abandonnés au hasard, sans que les races se perfectionnent dans des haras ou par des étalons choisis.

On pêche sur la côte beaucoup de congres, de juliennes, de merlus; on les sèche au soleil: ils se vendaient aux Catalans. On assure que le congre, ainsi préparé, sert dans les teintures espagnoles. Audierne, seul, en expédiait pour trente mille francs par année.

Les détails que je vais donner sur Audierne, Douarnenez, l'île de Sein, compléteront la description du district de Pont-Croix.

La surface du pays est montagneuse, comme celle de toute la Bretagne, les côtes sont le séjour des vents, des tempêtes, des naufrages.

On nomme l'enfer, à Plogoff, un abîme où la mer s'engouffre avec un bruit épouvantable, les rochers du fond y sont de couleur rouge, le jeu des vapeurs et de l'écume, les font paraître en mouvement.

La pointe du Raz est élevée de trois cents pieds; de sa hauteur on voit la mer, avec effroi, saper les fondemens de ce roc dépouillé; les vagues poussées par un vent de Nord-Ouest, se déploient avec une force, une puissance qu'il est impossible de calculer, le plus intrépide matelot ne passe jamais sans implorer la pitié du Très-Haut, devant la baie des Trépassés, dont le nom lui rappelle les millions d'hommes qu'elle a dévorés et qu'elle engloutit tous les jours.

Que sont les tourbillons de Carybde et Scylla, déterminés par des rochers presque invisibles, si vous les comparez au théâtre gigantesque, immense, qu'ici vous avez sous les yeux.

La vue de la pointe du Raz est sublime, surtout au coucher du soleil; l'île de Sein, le prolongement des rochers qui la défendent, qui se perdent à l'horizon, à plus de sept lieues de distance; la pointe de la Chèvre élevée, d'un blanc éblouissant, la côte de Brest près du Conquet, Ouessant, le bassin d'Audierne, la pointe de Penmarc'h et la mer immense, agitée par les vents du soir, forment un spectacle sans bornes qui ne se lie qu'avec le Ciel, l'Univers et l'Eternité.

C'est sur cet angle de la terre, célèbre par le voisinage des prêtresses gauloises, de l'île de Sein, par le séjour des vieux Druides, par les idées de destruction, des trépassés, des ombres dont nous trouvons encore les traces, c'est là, dis-je, que l'imagination des anciens plaça les bouches de l'enfer, les gouffres du Ténare que par erreur on transporta dans l'Italie, que la Grèce ignorante a vingt fois confondu avec l'Occident de l'Europe.

Est locus extremum pandit quo gallia littus
 Oceani pratentus aquis, quo fertur Uliſſes
 Sanguine libato populum moviſſe ſilentum.
 Illic umbrarum tenui ſtridore volantum,
 Flebilis auditor quæſtus, ſimulacra coloni
 Pallida, defunctasque vident migrare figuras;
 Hinc dea proſiliit, phæbique egreſſa ſerenos
 Infecit radios, ululatuque æthera rupit
 Terrifico, ſenſit ferale Britannia murmur,
 Et ſenonum quatit arma fragor, revolutaque Thetis
 Subſtitit et rheanus projecta torpuit unda.

CLAUDIAN, in Ruf.

Voilà la véritable place des sombres rêveries consignées dans les plus anciens écrivains, c'est de cette Bretagne, c'est de ce point que parlent leurs écrits. Ce n'est ni dans l'Islande, ni dans Thulé, ni dans l'Angleterre inconnue des Gaulois eux-mêmes, pratiquée par les seuls Bretons armoricains, ni dans l'Irlande qu'il faut placer le théâtre de ces merveilles. Les Sènes gauloises, la baie des Trépassés, l'enfer de Plogoff, la tradition, les cris des morts et des noyés qu'on croit encore entendre dans l'île de Sein, cette multitude de pierres druidiques, d'aiguilles élevées, consacrées au génie du soleil par la piété de nos pères. Ces monumens de Douarnenez, de Penmarc'h, de Clohars-Carnoët, de Carnac, de la côte de Vannes; ces prophétesses Samnites des îles de la Loire, le souvenir des villes englouties, de terres abîmées dans les ondes; tout nous rappelle dans ces lieux à ces événemens extraordinaires, à ces bouleversemens, à ces ravages des tems qui marquent éternellement dans le souvenir, qui sont en tête de toutes les histoires, que les colonies, les nomades et les conquérans portèrent sur tous les points de l'Univers. C'est ainsi qu'on trouve les mêmes faits, les mêmes événemens, les mêmes déluges, avec les mêmes circonstances dans la baie de Douarnenez, en Grèce, en Arménie, près d'Albano, dans le lac de Grandlieu, dans l'Amérique, dans la Judée, dans l'Atlantide; c'est ainsi qu'un seul fait a donné lieu, sans doute, aux contes de Noé, de Xixutrus, d'Ogygès, de Deucalion, du roi Gralon, etc., etc.

C'est là qu'on doit placer la fable rapportée par Tzetzés, (*in odis*) transportée par erreur de nom, dans l'île de Bretagne. On assure que de là, les âmes étaient portées dans une île, espèce d'Elysée, par des pêcheurs qu'un génie réveillait. Ces pêcheurs trouvaient sur le rivage un bateau prêt, cédant au poids des êtres invisibles qu'il portait; ils le dirigeaient vers l'île des ombres où des êtres, qu'ils ne pouvaient voir, comptaient, in-

Il est important de faire remarquer ici que les traducteurs des anciennes chroniques, légendes, poèmes et romans bretons, ont presque toujours confondu ensemble la Bretagne insulaire et la Bretagne armoricaine. Ils ont très-souvent transporté les localités et les personnages de l'une dans l'autre, ce qui a donné lieu à une foule de confusions et d'erreurs. Ainsi par exemple, ils ont, la plupart du tems, transporté en Angleterre les scènes et les héros des chroniques de la table ronde, tandis que les unes et les autres appartiennent absolument à notre armorique. (F.)

terrogeaient les morts, permettant aux pêcheurs de retourner dans leurs foyers. Avant que les Gaules et l'Angleterre fussent bien connus des Romains, toutes les plages, toutes les îles du nord et de l'occident se confondaient dans la tête des Grecs; de là, ces erreurs grossières par lesquelles ils prennent l'Espagne pour une ville, la Vistule pour l'Eridan, par lesquelles ils confondaient des îles Electrides avec les îles Cassitérides, le Rhône avec l'Eridan. De là les erreurs des plus grands hommes; d'Aristote qui faisait toucher Cadix aux terres de l'Inde; de Strabon qui place les sources du Danube dans la Bohême; d'Eschyle qui fait couler l'Eridan dans l'Espagne. Le nom de Thulé qu'on donne à cette île merveilleuse, ne doit point détruire mon assertion; ni les anciens ni les modernes n'ont pu fixer la place de Thulé; et les matelots de nos côtes, Pierre-le-Breton, marinier, de Lorient, entr'autres, attestent que de tout tems leurs pères leur ont fait connaître l'île d'Ouessant sous le nom de Thulé, qu'ils lui donnent encore dans leurs contes et dans leurs chansons.

Passons à des faits, à des détails plus positifs, à l'île de Sein, qui, dans les tems les plus reculés, fut un lieu de féerie, de nymphes, de dryades; et qui n'est à présent qu'une plage de sable aride et dépouillée où quelques malheureux végètent sans trouver autour d'eux les alimens nécessaires à leur existence: leur histoire ressemble à la figure des Syrènes, qu'ils croient entendre si souvent et qu'Horace nous a dépeintes:

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Sena, inquit Mela, (L. 3. de situ orbis, c. 6.) in Britannico mari ossisimis adversa littoribus gallici numinis oraculo insignis est: cujus antistites perpetuâ virginitate sanctæ numero novem esse traduntur. Galli Cenæs vocant, putantque ingenii singularibus proditas maria et ventos concitari carminibus, seque in quæ velint animalia vertere, sanare quæ apud alios insatiabilia sunt, scire ventura et prædicare, sed non nisi deditis navigationibus et id in tantum, ut se consulerent profectis.

L'île de Sein est, dit Pomponius Mela (L. 3. de situ orbis, c. 6.) sur la côte des Ossisimien, ce qui la distingue particulièrement c'est l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresses de ce Dieu gardent une perpétuelle virginité; elles sont au nombre de neuf. Les Gaulois les nomment Sènes; ils croient qu'animées d'un génie

particulier, elles peuvent par leurs vers, exciter des tempêtes et dans les airs et sur la mer; prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, prédire l'avenir : elles n'exercent leur art que pour les navigateurs qui se mettent en mer, dans le seul but de les consulter. »

Sans doute au retour de leurs longs voyages, ces navigateurs reconnoissans comblaient de présents, ces prêtresses; l'île de Sein alors n'était pas une plage de sable dépouillée de toute verdure; des esclaves, des femmes y servaient. Sur ces rochers qui s'avancent à cinq lieues dans la mer, peut-être existait-il des arbres, des habitations. Les rivages qui s'étendent de la pointe de Penmarc'h au Raz, étaient couverts de villes considérables, comme la tradition, les souvenirs de la ville d'Is, les ruines de Douarnenez, les ruines immenses de Penmarc'h, les ruines de la pointe de la Chèvre, celles de Ris, etc., le démontrent à tout être impartial. Les principes du Druidisme, qui défendaient d'écrire l'histoire, la grossièreté des Romains, qui négligèrent de s'instruire de ce qui concernait la Gaule, qui détruisirent toute espèce de monumens dans l'antique patrie des Celtes, pour anéantir tout ce qui pourrait faire ombrage à leur fausse grandeur; à leur inconcevable vanité; la cessation du commerce, de l'empire des Venètes, détruit par mer, quand les Romains s'emparèrent de l'Angleterre; par terre, à l'arrivée de ces sauvages Francs, de ce déluge de barbares qui refluèrent de l'Asie dans l'Europe; les guerres civiles des princes Bretons; la barbarie des siècles d'ignorance, les mensonges soldés des Grégoire de Tours, des Fauchet, des Vertot, du président Hénault, écrivains vendus à la cour de France; le mariage de la reine Anne; la jalousie des écrivains anglais, firent perdre à la Bretagne, à la Gaule celtique, la place qu'elle doit occuper dans l'histoire. Ainsi les fondateurs, les souverains de toute l'Italie, les pères de tous les arts, les maîtres de la Grèce, de l'Asie, de l'Égypte; les Etrusques conquis par les Romains, devinrent pour le commun des hommes, un petit peuple obscur descendu de la Grèce et de la Lydie. — Le joug de tant de préjugés, de l'autorité, de l'intérêt des rois et des empires; celui des religions, qui bornent la durée du tems, de la routine qui nous fait suivre les récits sans critique des Hérodote, des

Tite-Live, des Diodore de Sicile, etc.; l'empire des académies, qui ne permettaient pas de changer la route qu'elles avaient tracée; les jalousies de peuple à peuple; la légèreté qui prescrivit l'érudition, nous tiennent encore opprimés sous le sceptre de l'ignorance. Brisons toute espèce de joug; traçons-nous des routes nouvelles : celles que nous avons suivies, nous ont jusqu'à présent écartés de la vérité.

Forcatulus (*de gal. imp.*) prétend que l'enchanteur Merlin, si célèbre à la cour du roi Arthur, dans les romans de la table ronde, dont le corps enchanté rendait des oracles sous l'empire de Charlemagne, naquit dans l'île de Sein. Arthur dut à son ami fidèle les succès qui le rendirent si célèbre; il le servit tantôt sous la forme d'un nain, tantôt sous celle d'un varlet, tantôt sous la forme d'un cerf, il disparut, contraint par un charme invincible d'obéir à Viviane son amie. La forêt de Brocéliande¹, dans la Basse-Bretagne, lui sert encore de demeure : il y vit enchanté, enclos, arrêté, invisible, à l'ombre d'un bois d'Aubépines. Viviane avait essayé sur Merlin la formule, le charme qu'elle avait appris de lui-même, sans croire qu'il pût opérer; elle se désespéra quand elle vit qu'à jamais celui qu'elle adorait était perdu pour elle, que l'enchantement qui l'arrachait à ses embrassemens était indestructible. On assure que messire Gauvain et quelques chevaliers de la table ronde cherchèrent partout ce magicien célèbre, mais en-vain; Gauvain seul l'entendit mais ne put le voir dans la forêt de Brocéliande.

Tels sont les récits historiques, telles sont les fables qui donnent à l'île de Sein quelque célébrité. Passons à son état réel, éloigné de tant de merveilles.

Cette île est le prolongement de la pointe du Raz, dont autrefois elle faisait partie, sans doute; elle court de l'Est à l'Ouest. On compte une lieue un quart de distance entre la pointe de Sein et la grande terre; l'île a trois quarts de lieue de long sur un quart de lieue de large, la chaussée de la pointe de l'Ouest s'étend à cinq lieues; la partie la plus élevée est celle du Nord : elle

¹ Aujourd'hui la forêt de Bréchiliant ou Bréchilbau, dans le département des Côtes-du-Nord. (F.)

a trente pieds au-dessus du niveau de la mer ; dans les hautes marées les terres sont submergées ; en mars , surtout , dans la partie que l'on cultive.

Ces terres sont entièrement dépouillées , on n'y voit pas une fonce ; quelques fougères , quelques bouquets de lande sont les seules productions naturelles de l'île. Le curé soigne un seul pied d'arbre , mais dès qu'il surpasse son mur , il est coupé , brûlé par le vent du Sud-Ouest.

Tous les hommes y sont pêcheurs , les femmes cultivent la terre , à la main ; leurs maris , quelquefois , ignorent la place de leurs propriétés. Les partages , les mesures entr'elles , se font avec leurs tabliers , de bonne foi et sans querelles.

Les portes des maisons ne se ferment qu'aux approches de la tempête , des feux follets , des sifflemens l'annoncent ; quand on entendait ce murmure éloigné qui précède l'orage , les anciens s'écriaient : fermons les portes ; écoutez les *Crierien* , le tourbillon les suit ; ces *Crierien* sont les ombres , les ossemens des naufragés qui demandent la sépulture , désespérés d'être , depuis leur mort , ballottés par les élémens.

S'il se perd quelque chose dans l'île , on la retrouve dans l'église , pendue aux cordes de la cloche.

La révolution n'a rien changé dans ce pays pauvre et tranquille ; la cloche du soir sonne à cinq heures : tout le monde se rend à la prière. Le curé , galant homme , n'a pas quitté sa paroisse ; il ignore probablement les divisions , les schismes de ses confrères.

Jamais on n'entendit parler dans l'île de Sein , d'une fille coupable envers l'honneur : elle eût été lapidée sans pitié.

Les mariages s'y font avec simplicité , sans cérémonies , sans usages extraordinaires ; les mariés , le premier jour des noces , ne quittent pas la main de leur maîtresse ; on danse au chant : pas une musette dans cette île.

Il existe trois cent quarante-quatre habitans dans cette république : soixante maisons , soixante feux , soixante vaches.

Dans la meilleure année , la culture produit environ quatre cents boisseaux d'orge , d'une qualité médiocre.

Depuis vendémiaire jusqu'en germinal , les femmes vivent dans l'oisiveté ; on pourrait en leur fournissant du lin , du chanvre , les occuper utilement. Le reste des saisons s'emploie aux semailles , aux récoltes , à pêcher les goémons qui servent à fumer leurs terres , à l'entretien de leurs foyers.

Pas un ouvrier dans cette île. Ils s'aident tous dans la construction des baraques qui leur servent de maisons.

Les hommes y portent de grandes culottes , le bardocuculus ; les femmes mettent sur leur coiffe de toile , un mauvais chapeau pour porter du goémon : elles ont un justaucorps , un jupon de toile , des bas et des sabots pour tout habillement.

Jadis les congres de leur pêche étaient séchés au soleil , on ne les salait point ; des barques les portaient à Bordeaux ; des Catalans les achetaient. Tout leur poisson se vend à Brest depuis la révolution.

Les habitans de l'île de Sein n'aiment point que des étrangers viennent s'établir dans leur île : ils sont d'ailleurs hospitaliers , vous reçoivent à bras ouverts , se disputent la possession de ceux qui viennent les visiter. Tous volent au secours des naufragés , à quelque heure de la nuit que le canon fasse un signal d'alarmes , les pilotes sont à bord , bravant les vents , le froid , la grêle , la tempête et la mort : tout le monde est sur le rivage. Le malheureux qui se sauve à la nage est recueilli dans le meilleur lit du ménage ; il est soigné , chauffé , nourri ; ses effets ne sont point volés : on les respecte avec un sentiment de pitié inconnue sur les côtes de la grande terre. Ils sauvèrent le magnifique vaisseau , de soixante-quatorze , de l'escadre de Dorvilliers.

Le 9 nivôse , an troisième , ils rendirent le même service au lougre l'Écureuil ; une multitude de bâtimens , d'une moindre importance , doivent leur salut à ces bons , à ces honnêtes , à ces respectables pêcheurs.

Touché de leur état , de leur misère , le duc d'Aiguillon leur offrit une habitation commode sur le continent , tous les secours , les avances dont ils auraient besoin pour s'y fixer ; ce fut en vain. L'idée de quitter leurs rochers , leur fit verser des larmes ; ils demandèrent à genoux qu'on ne les arrachât point à leur misère ;

aux sables qui les avaient vus naître. Le duc, attendri, fit faire une jetée dans la partie du Sud, elle s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, préserve les champs cultivés et les maisons des eaux qui les inondaient autrefois. Cette digue a près d'un quart de lieue de long, quatre pieds d'élévation; la mer l'attaque, la dégrade. Pourrait-on refuser à ces bonnes gens les réparations qu'elle exige?

Pour soulager leur misère profonde, pour augmenter une nourriture insuffisante, le même ministre fit distribuer, tous les trois mois, aux habitans de l'île de Sein, cent cinquante quintaux de biscuit, trente quintaux de lard et huit de légumes; ces denrées se partagent avec la plus grande égalité; l'enfant reçoit la même portion que son père, on continue cette noble charité, on n'a point cessé de s'acquitter de cette dette si sacrée. Mais depuis le duc d'Aiguillon, la population de l'île est augmentée de quarante têtes, et les vivres qu'on distribue sont les mêmes. Quel ministre, s'il lit ces lignes, ne s'empressera pas d'augmenter les secours qu'on donne à des êtres si sobres, si pauvres, et si nécessaires aux équipages jetés dans ces parages dangereux.

Rien d'effrayant comme le passage entre le Raz et l'île de Sein; la moindre erreur, une fausse manœuvre vous précipitent à jamais dans des gouffres, sur des rochers, sans aucun espoir de salut. La passe n'a que trois quarts de lieue entre le port des Chats et la Vieille: on y trouve trente-six brasses d'eau.

Biscoaz den ne dremenaz ar Raz n'en deveze aoun pe glas.

Nul n'a passé le Raz, dit un proverbe, sans mal ou sans frayeur.

Nep ne sent qet ouc'h ar stur ouc'h ar garrecq a ra sur.

Qui ne gouverne pas sans erreur son vaisseau dans le Raz, y périt infailliblement.

De là cette prière des matelots:

Va Doue va sicouret da dremen ar Raz, Rac va lestr a so bian ac ar mor a so bras.

¹ Il y a quelques années, l'Intendant de la Marine, à Brest, sans égard pour les services essentiels rendus chaque année par les habitans de l'île de Sein, jugea à propos de leur faire ôter le secours de vivres qui leur était alloué par le gouvernement. Ces malheureux allaient être contraints d'abandonner leur stérile patrie, si les bienfaits de la famille royale et surtout de Madame la Duchesse d'Angoulême, ne faisaient venir soulager leur misère. Depuis, les rations fournies par l'état à ces pilotes intrépides, leur ont été rendues. (F.)

Secourez-moi, grand Dieu, dans le passage du Raz; mon navire est si petit et la mer est si grande!

Les tempêtes sur ces rivages sont, dans les mois d'hiver, précédés de feux qui courent sur la côte.

Ne cherchez dans cette île ni fleurs, ni fruits, ni cette multitude d'oiseaux faits pour animer la nature. Il y règne d'affreuses tempêtes, une humidité continuelle, une éternelle mélancolie. Les brouillards, les frimats s'y promènent habituellement en tourbillons comme les sables dans l'Afrique; la vie s'y prolonge communément jusqu'à soixante-dix à soixante-quatorze ans. Les maladies chroniques y sont inconnues; du vin, une nourriture plus délicate, une poule bouillie sont les seuls remèdes qu'on y connaisse; la médecine n'a pas encore pénétré dans cette demeure de la sobriété, de la sagesse et de la pauvreté.

L'île de Sein ne nourrit ni lapin, ni lièvre; on n'y voit pas un seul cheval; des oiseaux de mer s'y reposent un moment. Des lieux, des congrès, des raies, des turbots, une grande quantité de vieilles, d'écrevisses, deviennent la proie des pêcheurs qui sont souvent trois, quatre ou cinq jours éloignés de leur domicile, ils ne quittent pas leurs bateaux dans ces courses.

Dans la partie Ouest de l'île, on voit une chapelle, petite, nommée Saint-Corentin; une maisonnette lui est adossée, elle est accompagnée d'un jardin muré, près duquel est un puits de seize à vingt pieds de profondeur: l'eau en est très-bonne. Les anciens du pays rapportent qu'un ermite y vivait dans les tems reculés.

On s'est servi d'un de ces monumens druidiques, qui couvrent la côte de la Bretagne, qu'on trouve dans toutes les parties du monde, pour en faire une poudrière; on y dépose deux cents livres de poudre.

Deux canons de quatre sont placés à l'entrée du port à l'Est de l'île, au Sud on en trouve un autre; un quatrième défend l'abord de l'Ouest en face de la petite chapelle dont je viens de parler.

¹ Cette assertion est très-hazardée; on ne trouve point de Dolmens (et c'en était un qui servait de poudrière dans l'île de Sein) dans toutes les parties du monde; cette sorte de monument, propre aux nations septentrionales de l'Europe, ne se rencontre plus au-delà du 43^e parallèle. Du moins, on n'en peut citer aucun exemple bien constaté. (F.)

Les habitans s'exercent à la cible, ils possèdent trente fusils.

On a la plus belle vue de l'île de Sein, en face est la pointe du Raz, la côte d'Audierne jusqu'à Penmarc'h, la pointe de Saint-Mathieu, les anses variées de la terre de Crozon, pas un vaisseau ne sort de Brest sans être aperçu de cette île. Les rochers prolongés de la pointe de l'Ouest, le mouvement des navires à la voile dans le lointain, les changemens subits de l'atmosphère, le lever, le coucher du soleil : spectacles toujours nouveaux, toujours sublimes, enchanteraient ici l'ami de la nature, et de ses immenses tableaux.

Dans les tems de fureur, dans les tems de tempêtes qui viennent de désoler la France, dans le moment où j'écris ces lignes, qui ne voudrait être l'ermite de Sein, s'il ne préférerait de partager les dangers de ses frères, de ses amis, de sa patrie, à ce repos, au bonheur, dont il jouirait seul dans sa retraite.

Quittons cette île où la vie calme qu'on y mène nous attacherait trop long-tems, et repassons au continent ; les terres qui couvrent le Bec-du-Raz sont soigneusement cultivées par les femmes, elles sont riches en froment ; les maris pêchent et naviguent. On trouve par intervalle, dans la paroisse de Cléden, les traces d'un chemin de pierre de taille, nommé par les Bretons Hent-Ahès ; il a soixante-dix pieds de large, il se prolonge jusqu'à la baie des Trépassés. On devine que de savans voyageurs en donnent la construction aux Romains, à Jules-César, le grand faiseur de toutes les merveilles, de tous les murs, de toutes les ruines de la France et de l'Angleterre.

La baie d'Audierne forme un arc dont les extrémités sont la pointe de Penmarc'h et le Bec-du-Raz ; malheur aux navigateurs qu'un vent affale sur ces côtes hérissées de rochers. Sans un miracle, sans une saute de vent très-rare, il est dans l'impossibilité de se relever, il faut périr ; le pilote qui de la côte voit les inutiles efforts des matelots, indique avec précision l'heure du naufrage : l'honnête homme palpite à la vue du danger, l'impitoyable habitant de ces rives s'arme de crocs, de cordes, va se cacher dans les rochers pour y saisir ce que la mer trans-

1 Les vestiges de ce chemin ont aujourd'hui disparu. (F.)

portera sur le rivage ; il attend sa proie, accroupi pour échapper à l'œil des surveillans. Jadis, il assommait le malheureux qui lui tendait les bras, en échappant au courroux des flots, il l'enterrait et le dépouillait sans pitié ; il est plus humain à présent, il accorde la vie, ne tue que rarement, mais il vole ; en vain la force armée tente, quelquefois, de s'opposer à cet affreux désordre. Il est une digue de cailloux, vis-à-vis Plovan, les habitans furieux unis avec leurs femmes, s'y rassemblent, bravent la mort, attaquent les soldats ; le feu, le sang ne fait qu'augmenter leur audace : les femmes sont des mégères plus hardies, plus intrépides encore que les hommes : le comble de l'injustice, de la cruauté, de la tyrannie militaire est, suivant eux, de leur disputer les dons que le Ciel leur envoie. Cette année même, au moment d'un naufrage, les habitans de Plozevet et de Plovan, obligèrent la troupe à gagner ses casernes ; alors ivres d'avidité, mus par le démon du pillage, ils s'élançèrent sur les débris du bâtiment, avec une telle fureur, qu'après s'être gorgés de vins, d'eau-de-vie, de liqueurs, ils avalèrent une caisse entière de médicamens qui donna la mort aux uns, et d'affreuses convulsions aux autres.

Peignez-vous la position de ces hommes et de ces furies qui, la nuit, l'hiver surtout, au moment des orages, cachés dans les enfoncemens du rivage, l'œil tendu vers les flots, attendent les dons de la mer avec l'avidité d'un tigre. Dans les tems reculés, ils pendaient un fanal à la tête d'une vache, pour attirer les vaisseaux éloignés, trompés par le mouvement de ces animaux, et par ces feux qu'ils croyaient pouvoir suivre. On prête cette ruse aux habitans du Pont-Euxin ; il n'est aucune atrocité qui n'ait son pendant sur la terre.

Le Cammer ou la Gamelle, n'est certainement pas un ouvrage fait de mains d'hommes ; mais il atteste encore les idées conservées par la tradition sur l'existence de villes anciennes placées sur ce

1 Une chose fort remarquable, c'est que les cailloux roulés qui composent cette digue naturelle, laquelle a une grande étendue, sont de porphyre noir, à pâte très-fine, parsemé de grains de feld-späth blanc. Or, il n'existe aucun porphyre de cette espèce, non-seulement dans les environs, mais dans toute la Bretagne. Ces cailloux sont donc arrachés par la fureur des flots, de la profondeur des mers, à une distance peut-être considérable du rivage sur lequel les vagues viennent les jeter. Ils sont susceptibles d'un très-beau poli. (F.)

rivage ; il a trois quarts de lieue d'étendue à une lieue de la côte , et rend très-dangereuse l'entrée du port d'Audierne : il découvre de cinq pieds dans les grandes marées. Les habitans prétendent que c'est un des débris d'une ville fameuse, qui s'étendait depuis Penmarc'h jusqu'au Raz sur une étendue de plus de cinq lieues. On voit presque toujours sur un rocher, éloigné du rivage, sous la forme de deux corbeaux, les armes du roi Gralon et de Dahut sa fille : elles disparaissent à l'œil de ceux qui s'en approchent. On demande à bâtir une jetée, sur la Gamelle, pour augmenter la sûreté de ce port, elle se couvre de vingt-deux pieds d'eau dans les grandes marées, et de seize à quatorze seulement dans les eaux mortes ; on croit qu'en resserrant l'entrée du port par deux jetées, il s'approfondirait, que le courant qui s'établirait alors entraînerait les vases et le sable, et que de plus gros bâtimens pourraient alors y pénétrer.

On assure qu'autrefois Plovan était un port : qu'on a trouvé dans une prairie, présentement éloignée du rivage, des organaux attachés à de vieux pans de mur. On parle d'un effet très-singulier quand les eaux douces mettent les cailloux en mouvement, ils s'affaissent comme des sables mouvans, et pourraient engloutir hommes, chevaux, etc., etc.

Le commerce se faisait autrefois plus directement d'Audierne que de Morlaix, en Espagne. La situation y attire de grands poissons, des morues mêmes qu'on séchait, qu'on envoyait chez l'étranger ; un impôt mal calculé a produit la ruine de cette ville. On en a négligé le port qui s'est comblé, des quais abandonnés se sont naturellement démolis ; mais le mal n'est pas sans remède.

¹ N'est-il pas bien digne des méditations des savans, que ces traditions de grandes villes, de villes peuplées ruinées ou englouties, se retrouvent en tant d'endroits sur les côtes de la Bretagne ? Assurément quelque vagues que soient ces traditions, elles ont eu une origine fondée. De grandes et florissantes cités ont existé dans ces lieux aujourd'hui déserts et incultes, mais à quelle époque ? L'histoire écrite n'en parle pas, du moins elle ne peut produire de preuves de leur existence. Les légendes, même les plus anciennes, les mentionnent seulement sur des souvenirs confus, et les font fleurir et puis être détruites dans des tems regardés alors même comme si éloignés, que la chronologie n'y peut remonter. On serait vraiment tenté de croire qu'il faudrait pour y atteindre, rétrograder jusqu'aux époques d'un monde qui n'existe plus, aux tems de cette Atlantide, que les plus anciens philosophes de l'antiquité ne connaissaient que sur des données traditionnelles, mais nombreuses, et dont la probabilité paraît démontrée. (F.)

Outre les poissons, les sardines, les congres secs, on exportait jadis d'Audierne beaucoup de grains ; les bâtimens à leur retour étaient chargés de vins, de planches et de fers.

J'ai vu les côtes d'Audierne, dans un hiver où le rivage était couvert de glace, bordé d'un cercle d'or qui s'étendait à perte de vue sur la rive ; un vaisseau chargé d'oranges s'était brisé sur les rochers ; des milliers de femmes, d'enfans en remplissaient leurs sacs et leurs paniers ; tous les chemins couverts de neiges et de glaces étaient semés de ce beau fruit des pays chauds.

La vue qu'on a des Capucins et d'une montagne voisine est très-belle, très-étendue, mais elle n'offre que la pointe du Raz, l'île de Sein. La côte est plate d'Audierne à Penmarc'h, elle est semée de débris de vaisseaux.

La correspondance des signaux entre Penmarc'h et l'entrée d'Audierne est interrompue ; un mauvais raisonnement a fait placer tous les pavillons sur les pointes saillantes, trop éloignées entr'elles ; on remédierait à ce mal par des signaux intermédiaires qui seraient bien à Penhor, à Plouneour, etc. : ce qu'on pourrait examiner.

Les habitans d'Audierne assurent que si l'on entretenait deux biscayens, à vingt-quatre avirons, sur leurs côtes, ils sauveraient une partie des bâtimens qui s'y perdent ; il paraîtrait urgent de leur accorder cette demande.

La commune d'Audierne s'étend sur le rivage et s'élève sur une montagne assez rapide, ses quais sont en mauvais état ; on commence à les rétablir : les rues sont dépavées, impraticables, mal dirigées. L'entrée de la ville serait infiniment plus commode si l'on jetait bas deux maisons, si l'on perçait deux jardins qui s'opposent à ce qu'on arrive directement sur le port, et si l'on réparait le mauvais pont qu'on trouve en arrivant.

Tout manque ici : halles, lavoirs, hôpitaux, manufactures, abreuvoirs, moulins, boucheries, bois de chauffage ; la prison ne peut contenir que trois hommes. Audierne est un séjour de misère et de privation ; il était tout autre quand le commerce florissait ; on n'y trouve ni médecin, ni chirurgien, pas même un accoucheur.

Des trois cents soldats qui gardent le district de Pont-Croix, il en réside cent soixante quatre dans la commune d'Audierne. Le couvent des Capucins leur sert de caserne.

Les mœurs, en général, y sont bonnes, les habitans tranquilles, un tiers de la population est à l'armée.

Le puits des Capucins, le seul de ce canton, a quatre-vingt pieds de profondeur.

On cultive dans les environs, de l'orge, du froment, peu de seigle, peu de blé noir, quelques pommes-de-terre; les foins y manquent absolument; on n'y voit point de moutons. Les abeilles y sont en très-petite quantité.

La poissonnerie d'Audierne égale au moins celle de Douarnenez.

Il me reste, dans le district de Pont-Croix, à vous faire connaître Douarnenez, sa superbe baie, ses environs.

Le territoire de Douarnenez n'a pas une demi-lieue de tour; le nombre de ses habitans ne s'élève pas à mille quatre cents; trois cents hommes au moins sont partis pour la guerre: ils s'y comportent avec bravoure.

Cette commune n'a de remarquable que sa position sur un des plus beaux lacs, sur une des plus belles nappes d'eau de l'Europe.

Pour rendre son port commode, pour y mettre à l'abri des vents, des coups de mer, les bâtimens qui le fréquentent, on a fait et refait mille petits travaux insuffisans. On a dépensé de fortes sommes, l'état et les particuliers se ruineront dans ces mesquines entreprises, jusqu'au moment où l'on achèvera le travail projeté par l'ingénieur Detaille. Il consiste, en une jetée de soixante toises de longueur, qui partirait de la pointe de Rosmeur et s'appuierait sur un rocher, placé à cette distance du rivage; on aurait alors un port réel à Douarnenez, où les plus petits bâtimens sont maintenant à peine en sûreté.

La baie de Douarnenez, entre la presqu'île de Crozon et la langue du cap Sixon ou Bec-du-Raz, est sans contredit un des plus beaux bassins maritimes de l'Europe. Son fond de sable offre une bonne tenue pour l'ancrage, et cette baie serait la plus vaste et la meilleure rade de France, si la trop grande ouverture de son entrée n'y laissait trop d'accès à l'impétuosité de la mer et des vents du large. La grande distance qu'il y a en outre d'une pointe à l'autre en rendrait la fortification impossible. (F.)

Les chaussées, du grand et du petit port, en mauvais état, dégradées, auraient besoin d'une réparation aussi coûteuse, que le grand travail qu'on propose d'exécuter.

Douarnenez s'étend sur des rochers, au-dessus de ces deux chaussées; il est difficile de voir une ville plus mal tenue, malgré l'aisance et le riche commerce de ses habitans. Le défaut de police, le défaut d'ordre laisse jeter sur le quai, dans les rues, les sardines pourries, des saumures corrompues; il est impossible, même en hiver, de sentir des odeurs plus infectes que celles qu'on respire en approchant de la ville: elles sont insupportables, en été, pour celui qui n'y est pas accoutumé dès son enfance.

Quelques maisons bien tenues, bien situées, démontrent de quel agrément serait cette demeure, si tous les habitans suivaient l'exemple de leurs propriétaires qui, sans luxe, sans fausses dépenses, n'ont été guidés dans leurs établissemens que par le goût et la simplicité.

Rien de ce qui peut rendre une ville saine, commode, ne se trouve à Douarnenez, mais je le répète: rien de plus grand, de plus beau que la baie au fond de laquelle elle est située.

On compte six lieues et demie de l'embouchure de la baie à son extrémité la plus enfoncée dans les terres aux sables de Ris. Il y a de Douarnenez, à la ville de Crozon, cinq lieues; la plus grande profondeur de cette belle nappe d'eau, est de vingt-sept à trente brasses.

La largeur de son embouchure du hord de la Chèvre à Luguéné est de deux lieues et demie, une suite de rochers partant de la pointe de la Chèvre, s'approchent à près d'une lieue de Luguéné: au milieu du chenal on trouve trente brasses de profondeur.

Les terres voisines de l'embouchure sont les plus élevées de la côte, elles ont cent quarante pieds de hauteur.

Du milieu de la baie, la vue s'étend sur un amphithéâtre dont les hauteurs les plus considérables sont celles de Menez-Hom, et de la Motte; cette côte, en général, est couverte de petits hameaux composés de deux, trois ou quatre maisonnettes: on en compte jusqu'à douze cents, Morgat, à une demi-lieue de Crozon, est

formé de vingt maisons et d'une centaine de magasins pour les sardines, ils appartiennent à des cultivateurs qui pêchent quand ils ont terminé leurs travaux.

Comme ces rives sont coupées à pic, il est très-difficile de s'y procurer du goémon, les terres qui cernent la baie de Douarnenez sont arides, en général, très-peuplées : toute espèce de grains y réussit dans les parties qui peuvent se cultiver.

La rade pourrait contenir des bâtimens de toute grandeur, ancrés sur un fond de sable, mais on ne peut en sortir que par les vents d'Est, et de Nord-Est, et dans l'hiver elle n'est pas sûre pour de gros bâtimens.

La sardine est le principal objet du commerce de ce pays, la seule commune de Douarnenez emploie à la pêche de ce petit poisson jusqu'à quatre cents bateaux dans les bonnes années : leur produit a quelquefois été de trente-cinq mille barils, pesant chacun cent cinquante livres, et de quinze mille six cents barils d'huile ; on en exporte une partie pour Nantes, Bordeaux, la Rochelle, Oleron, Rochefort, le reste s'expédie pour l'intérieur de la France ou se consomme dans le pays. Les bâtimens qui portaient ces denrées étaient frétés à Douarnenez, et rapportaient des vins de la Rochelle et de Bordeaux. La rogue nécessaire à cette pêche, appât sans lequel on n'attirerait pas la sardine, leur vient de la Norwège, les bâtimens qui la transportent étaient chargés en outre de goudrons et de planches de sapins, Bayonne fournissait au pays les résines, le brai, le liège, le goudron, dont il avait besoin pour sa consommation, sans qu'il en fit un objet de commerce.

Le maquereau, l'anchois ou sprat, les lieus, les merlans, les mulets, les bars, les soles, les turbots, des plies, des raies, la julienne, la morue, le merle, la poule-de-mer, le rouget, quelquefois des tons, des esturgeons, des grondins, le strelet, poisson de la Baltique, les loups-marins, le homar, l'écrevisse, des souffleurs, le cheval marin ; une prodigieuse quantité de marsouins peuplent ces mers.

On se souvient d'une baleine échouée sur la lieue de grève ; on en vit une il y a soixante ans, dans la baie de Douarnenez.

La drague fut défendue de tout tems dans cette baie, une foule de bâtimens osaient depuis quelques tems, enfreindre les lois et l'usage ; le représentant M..., dans sa tournée, a du remédier à cet abus. Il naît au fond des eaux une espèce de mousse grasse et glutineuse que la sardine aime beaucoup, les dragues l'enlevaient, les pêcheurs étaient menacés d'une ruine prochaine. Jamais année ne fut aussi féconde, en sardine, que l'an II de la République.

Les pêcheurs de toutes ces côtes portent leur poisson à Brest, à Landerneau, par mer : celui qui passe à Quimper, à Pont-Croix, à Loc-ronan, s'y rend sur des chevaux.

Les oiseaux qui fréquentent ces parages sont ceux que j'ai cités sur toutes les côtes du Finistère, les bancs de sardines sont accompagnés d'un grand oiseau semblable au cygne, il a l'extrémité des ailes noire, et le bec pointu. Les marins le nomment loudat ou mouscol, c'est peut-être l'albatros de Cook.¹

Il n'existe point ici de grands magasins communs à tous les habitans, chacun a ses propriétés, ses ustensiles, ses magasins particuliers.

Nous sommes dans le climat des tempêtes ; les ouragans jettent quelquefois vingt bateaux à la côte, le cap de la Chèvre est si dangereux, qu'on l'appelle vulgairement la mort du marin.

La mer monte de dix-sept pieds dans les grandes marées, l'ouverture de la baie est défendue par deux forts dont les feux ne se croisent pas ; l'un d'eux est placé sur la pointe de la Chèvre, et l'autre à Luguéné.

Les mœurs sont généralement bonnes dans cette partie du Finistère, les hommes y sont d'une taille moyenne, les femmes assez jolies, les enfans qui peuvent être utiles dans les bateaux de pêche, y travaillent dès l'âge de neuf à dix ans ; les nuits qu'ils sont obligés de passer, les orages qu'ils essuient, les peines qu'ils supportent, trop tôt, nuisent à leur développement. On ne pêche ici qu'entre deux soleils, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre.

¹ C'est l'Ortraie ou grand Aigle de mer (*Falco ossifragus*), L. L'Albatros (*Diomedea exulans*) L. ne se trouve que dans l'Océan austral. (E.)

Il y a quelques îlots dans la baie de Douarnenez.

L'île de Lauver est un rocher de cinquante pieds de tour, à une demi-portée de fusil de la terre, en face du cap de la Chèvre.

En s'approchant de Douarnenez, à une lieue de Lugené, on voit un rocher trois fois plus grand que le précédent : son sommet est couvert d'herbages. On y trouve des œufs d'oiseau qu'on va prendre dans le mois de juin : il s'appelle Liva.

Le Goulinec, îlot inhabité, produit des herbes qu'on coupe dans les mois d'avril et de mai ; beaucoup d'oiseaux marins y font leurs nids.

Le sceau de Salomon, fleur odoriférante, espèce d'hyacinthe, y croît.

L'île Tristan, sur laquelle est établie une batterie de deux canons de douze, n'est qu'à quelques portées de fusil de Douarnenez ; deux gardiens y demeurent en hiver. On y voit une maison et des magasins de sardines ; quand la mer est basse, on s'y rend à pied sec, elle peut avoir un quart de lieue de circuit ; on y cultive des grains et des légumes, l'île est nue : on y voit cependant quelques sapins et quelques peupliers, et dans un assez grand jardin muré, des arbres à fruit et des noyers ; des vaches, des chevaux trouvent à se nourrir dans les terrains non cultivés. Du sommet de l'île, on a la vue des côtes, de la baie, des rivières, de Treboul et de Poul-David, du joli clocher de Plouaré, d'une multitude d'anses, de rochers, de montagnes qui varient d'aspects à chaque pas que vous faites sur l'île. Fontenelle, ² ce fameux brigand,

¹ Les restes bien caractérisés d'un Dolmen existent sur l'isthme qui alors joint l'île Tristan à la terre ferme. Cet autel druidique est aujourd'hui submergé à chaque marée, lors du retour du flot. Mais quand il fut érigé en cet endroit, il était sans doute toujours à sec. La lenteur des envahissements de la mer peut donner une idée approximative de la haute antiquité de ce monument. (F.)

² Ce chef de partisans, célèbre par sa férocité, se nommait Guy Eder, et était issu d'une branche cadette de la maison de Beaumanoir-Eder, de la paroisse du vieux bourg de Quintin. Il se donna de lui-même la qualification de Baron de Fontenelles, et pendant les guerres de la ligue il désola la Basse-Bretagne. Quoiqu'il eût arboré l'écharpe rouge des ligueurs, de la ligue il était indistinctement, dans l'occasion, les personnes des deux partis. Si sa bravoure n'eût été quelquefois utile au Duc de Mercœur, chef de la ligue en Bretagne, ce prince lui eût fait faire son procès en plus d'une occasion. Il s'était fortifié dans l'île Tristan d'une manière inexpugnable et jamais on ne put l'y forcer. Compris dans l'amnistie générale accordée par Henri IV à la paix, il fut ensuite attaqué en justice par la famille

qui dévasta sous le règne d'Henry IV, une partie de la Bretagne, s'y réfugia, s'y maintint long-tems ; un ami de la solitude y vivrait heureux.

Henry IV, en 1599, fit démolir les forts de Douarnenez et de l'île Tristan. Fontenelle périt sur l'échafaud ; il avait trempé dans la conjuration du maréchal de Biron.

Le rocher de Fluminio, plus près de Douarnenez, fut jadis habité par un ermite : on voit encore la porte et deux pignons de sa cellule.

On a fait un cantique de l'histoire de cet ermite, dont voici le titre :

V.^o Cantic spirituel composet gal an tad Julian Maner, e Quemper ; L. Derien, imprimer.

La mère d'un jeune gentilhomme ne pouvant le souffrir, le chasse en lui donnant trente écus, il part avec des ordres de cacher son nom et de ne se présenter jamais dans la maison paternelle : l'enfant, le cœur serré, la larme à l'œil, entre dans une église ; il voit sur un autel l'image de la Vierge et celle de Saint Corentin. Hélas, je suis orphelin, leur dit-il, ayez pitié de moi, servez-moi de père et de mère. En quittant cette église, il trouve une femme affligée, elle implore sa charité : son mari venait de mourir, et le curé, cruel, intéressé, lui refusait la sépulture. Faites enterrer votre époux, pauvre malheureuse, lui dit l'aimable enfant, tenez voilà mes trente écus, il la quitta, sans songer à l'affreux état dans lequel il allait se trouver. Manquant d'argent, mourant de faim, il s'enfonça dans la forêt, résola d'y passer la nuit.

Une dame vêtue de blanc, se présente ; un prélat en habits pontificaux, l'interroge, le console, et lui dit : rends-toi dans le manoir voisin, on t'y donnera du service ; je suis gentilhomme : qu'importe ? tout disparaît.

de la Dame de Ville Rouault, femme du gouverneur de Pont-Croix, qu'il avait fait violer par ses soldats, en présence même de son époux attaché à un des piliers de l'église et qu'il fit pendre après. Le parlement de Paris le condamna à être rompu vif et cet arrêt fut exécuté en grève, à Paris, le 27 septembre 1602. Tel fut le vrai motif de sa condamnation et non pas celui de sa prétendue complicité avec Biron, comme Cantabry le dit ci-après. (F.)

Au point du jour, faible, glacé, l'infortuné jeune homme se présente au manoir, on le retient; il montre à lire à la demoiselle de la maison; il est aimé. Le père, très-bon homme, consent à lui donner sa fille: il l'épouse. Un vieil oncle, orgueilleux et méchant, ne consent point au mariage, qu'il croyait souiller sa maison; il dissimule. Notre jeune homme, heureux, bénit la Vierge et monsieur Corentin, bientôt son bonheur augmenta, sa femme mit au monde un beau petit enfant.

Un jour l'oncle, vindicatif, invite à la chasse du lièvre notre jeune homme confiant; les chiens les mènent entre Ris et Trémalaouen: la mer était courroucée, furieuse, et du haut d'un rocher nos deux chasseurs la contemplaient. L'oncle inhumain, qui le croirait, précipite au fond des abîmes notre bon, notre généreux, notre malheureux gentilhomme, il invoque dans ce danger la Vierge et le bon père Corentin: l'eau se condense, lui forme un lit doux comme le duvet et le porte, sans le mouiller, près de Douarnenez, sur notre île de Fluminio.

Là, nourri par Saint-Corentin, il fit pendant cinq ans des prières à la Vierge et à ce bon Saint, il leur bâtit une chapelle, pria pour les infortunés, songeant toujours à sa femme, à son joli petit enfant.

Son exil se termine enfin, on ignore comment il dura si long-tems, mais dans la conduite des Saints, il faut du merveilleux qu'on ne doit pas tenter de pénétrer.

Quoi qu'il en soit, un soir au coucher du soleil, assis au pied de sa chapelle, il vit avancer un vieillard à cheveux blancs, à barbe vénérable, qui lui propose de le passer au continent, mais lui demande une récompense: je vous donnerai tout mon bien; c'est trop, j'en accepterai la moitié. On y consent, on part; fut-ce à pied sec, fut-ce dans un bateau, dans une auge de pierre; la mer, se desséchant, leur fit-elle un passage, la chronique ne le dit pas. Ces manières de voyager étaient communes du tems de nos pieux ancêtres; ils arrivent enfin: le vieillard disparaît. C'était l'ombre du malheureux que, pour les trente écus, on avait mis en terre.

L'oncle était mort, dévoré par les rats, et son ame aux enfers expiait tous ses crimes. Son beau-père, sa femme et son enfant

étaient vivans et le pleuraient; il arrive: transports, embrassemens, excès d'amour et de bonheur.

Au bout d'un an, le vieillard qui l'avait délivré de sa prison arrive, on l'embrasse, on l'accueille. Après quelques mots vagues il annonce qu'il vient réclamer le paiement qu'en quittant Fluminio on était convenu de lui donner. En un moment, l'or, les bijoux, les meubles, tout ce qu'on possédait est partagé sans chagrin, sans murmure, avec reconnaissance. Vous oubliez dit le vieillard, de me livrer la moitié de ce fils qui fait partie de votre bien; de mon enfant, de votre enfant: obéissez, Dieu le commande. Souvenez-vous du père des croyans, quelque cher qu'il en coûte, on doit tenir à ses engagemens, mais les contracter avec prudence.

Jamais la Vierge, jamais Saint-Corentin n'arrivèrent plus à propos.

La Vierge lui dit en entrant, ta générosité, ta pitié, ton dévouement méritent une récompense, tu vas la recevoir.... Le père expire: l'enfant meurt. La mère, la tendre épouse qui le voit s'élever au Ciel, dans le voile de Marie, soutenu par Saint-Corentin; en attendant le même sort, se retire dans un couvent. Le vieillard rentra dans sa tombe.... La mère, privée d'héritiers, donna tous ses biens à l'église.

Priez la Vierge et le bon Corentin; faites l'aumône aux serviteurs de Dieu.

Cléobis et Biton reçurent autrefois une pareille récompense, ces deux faits démontrent aux hommes que rien n'est plus gracieux que la mort; mais l'histoire Bretonne, n'en déplaît à la Grèce orgueilleuse, offre plus de moralité que celle de Cléobis et de Biton, ce qu'on démontrerait, par un long commentaire, si l'on pouvait s'écarter si long-tems du sujet grave que l'on traite. Un épisode, passe, mais de la morale!....

Il existe sur la côte de Crozon quelques autres îlots ou rochers sur lesquels on coupe une herbe excellente pour les bestiaux. On voit sur cette côte des grottes de trente-sept à quarante pieds de hauteur, dans lesquelles on pénètre avec une chaloupe pour en chasser les cormorans, les gods et les goélands. Ils sortent en poussant des cris aigus; on peut alors saisir leurs œufs et leurs petits. Les grottes dans l'intérieur ont soixante à quatre-vingts

pieds de largeur, et trente à quarante de profondeur, le jour n'y pénétre qu'à peine; la mer dans les momens d'orage s'y précipite en bouillonnant, en couvrant le rocher voisin d'algues, de sables et d'écume.

L'hiver, ces grottes sont impraticables, mais dans les jours calmes de l'été les pêcheurs, quelquefois s'y mettent à l'abri, y font un repas sans apprêt, y chantent d'une voix répétée par les échos, ou leurs amours, ou des cantiques.

Dans les grottes de Nizita, sur les revers de Pausilippe et sur la côte de Pouzzoles, les conquérans de l'Univers avec moins d'appétit, sans doute, faisaient des festins plus splendides et répétaient, peut-être, avec moins de plaisir les vers d'Horace et de Virgile.

A la pointe de la Chèvre on nomme une de ces cavernes, *queo charivari* (la cave du charivari). Les cris, les sifflemens, les chants variés des oiseaux qui la quittent ou qui s'y précipitent l'ont fait nommer ainsi; on y trouve surtout des gods. Cet animal est beaucoup plus petit qu'un canard, ses œufs sont deux fois plus gros que les œufs de cet oiseau.

C'est à la pointe de la Chèvre qu'on trouve les ruines anciennes, dont j'ai parlé dans mon catalogue; c'est là qu'était, suivant la

1 Je doute que Cambry ait vu ces ruines antiques, je doute même qu'elles existassent encore au tems où il écrivait le catalogue dont il parle. Toujours est-il qu'aujourd'hui on n'en retrouve plus aucune trace. Mais on les voyait encore au tems du chanoine Moreau, et elles consistaient en une vaste enceinte carrée, construite en cailloutages noyés dans un ciment très-dur. On trouvait fréquemment autour de cette muraille des pierres tumulaires, des cercueils en forme d'auges, des urnes, etc., avec des inscriptions en caractères illisibles. On remarquait encore les traces de deux ou trois chemins ferrés qui venaient dans différentes directions et aboutissaient à ces ruines. Au surplus si on ne peut affirmer avec certitude qu'elles eussent été celles de la fameuse ville d'Is, on peut du moins reconnaître qu'elles se réunissent aux traditions les plus vraisemblables pour fixer la position de cette cité sur la pointe du Raz de préférence aux autres localités qu'on lui a supposées.

L'histoire de la submersion de la ville d'Is est absolument celle de Sodom. C'est une de ces traditions du vieux monde qui se retrouvent par toute la terre, qui toutes ont une origine commune, mais cette origine se perd dans la nuit des tems. Nous la retrouvons cette tradition, et avec les mêmes circonstances, appliquée à la ville d'Herhage, *Herhadilla*, engloutie par les eaux qui forment aujourd'hui le lac de Grand Lieu, département de la Loire inférieure; appliquée à la ville de Sainte-Euphemie, en Italie, et à beaucoup d'autres.

Cette histoire est donc de beaucoup plus ancienne que le règne du roi Gradlon, souverain de la ville d'Is lors de sa submersion, selon les légendaires. Il est probable que c'était déjà au tems de ce prince une tradition extrêmement ancienne. Pour lui fixer une époque chronologique, on a placé cette catastrophe sous le règne de ce roi breton, du moins je le suppose, car dans une matière aussi vague, aussi dépourvue de preuves, il serait téméraire de rien affirmer. (F.)

tradition, la superbe ville d'Is gouvernée par le roi Gralon; je vais vous en donner l'histoire: les gens graves ne me pardonneront pas d'avoir mêlé des contes, des merveilles, à une description du Finistère; mais en décrivant les mœurs, l'esprit, l'état des hommes, peut-on ne pas parler de sa raison, de ses écarts, de son imagination. Pausanias est mon modèle, lui qui nous a conté tant de balivernes des Grecs! Je n'ai ni son génie, ni son style, sans doute; mais je parle de la Basse-Bretagne. Il parlait de Corinthe et d'Athènes à des Grecs, à des Athéniens.

La superbe ville d'Is: c'est ainsi qu'en parlent les légendes, les cantiques et les bardes de la Bretagne, était sous la puissance du roi Gralon; toute espèce de luxe et de débauches régnaient dans cette opulente cité. En-vain les amis de Dieu, les plus saints personnages y prêchaient les mœurs et la réforme; Saint Guénolé lui-même y perdait son latin. La princesse Dahut, fille du roi, oubliant la pudeur et la modération naturelle à son sexe, y donnait l'exemple de tout genre de dépravation. L'heure de la vengeance arrivait; le calme qui précède les plus horribles tempêtes, les chants, la musique, l'amour, le vin, toute espèce de spectacle et de débauche enivraient, endormaient les habitans endurcis de la grande ville.

Le roi Gralon, lui seul, n'était pas insensible à la voix du Ciel; il assistait aux saints offices, et fréquentait les serviteurs de Dieu.

Un jour Saint Guénolé, saisi d'enthousiasme comme les prophètes ou la Sibylle de Cume, prononça, d'une voix sombre, ces mots, devant le roi Gralon.

« Prince, le désordre est au comble, le bras de l'Eternel s'élève, la mer se gonfle, la cité d'Is va disparaître: partons. »

Gralon docile à la voix du saint homme, est à cheval, s'éloigne à toute bride; sa fille Dahut le suit en croupe.... La main de l'Eternel s'abaisse; les plus hautes tours de la ville sont englouties, les flots pressent en grondant le coursier du saint roi qui ne peut pas s'en dégager, une voix terrible se fait entendre: « Prince, si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe. » Si le prince obéit, et s'il noya sa fille, si la princesse, en se

précipitant, se sacrifia pour son père, si lucifer saisit Dahut pour épargner au prince le désagrément de la noyer; je n'en sais rien. Les historiens du tems n'ont pas bien raconté le fait, et les commentateurs ont oublié de l'éclaircir.

La belle Dahut perdit la vie, se noya près du lieu qu'on nomme Poul-Dahut. La tempête cessa, l'air devient calme, le ciel serein; mais depuis ce moment, le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is fut couvert d'eau, c'est la baie de Douarnenez.

On m'a fait voir sur le rivage près de Ris, un monument irréfutable de ce terrible événement. C'est un rocher surnommé Garrec, sur lequel est empreint le pied du cheval de Gralon; ainsi Jésus, en s'élevant au ciel, laissa la trace de son pied sur le sommet du mont Tabor. Ainsi, sur la plus haute montagne de Ceylan qui jadis supportait le paradis terrestre, est empreint le grand pied d'Adam. Que croirions-nous des tems passés sans cette espèce de monumens, d'après lesquels nous écrivons l'histoire?

Vous serez étonné de rencontrer ici une fable à peu près pareille à celle du roi Midas : elle existe dans toutes les têtes, dans les plus anciennes chansons.

Le roi de Portzmarc'h faisait mourir tous ses barbiers, de peur qu'ils racontassent au public qu'il avait des oreilles de cheval. L'intime ami du roi venait de le raser, il avait juré de ne pas dire ce qu'il savait; mais ne pouvant résister à la rage de raconter ce fait, par le conseil d'un sage, il fut le dire aux sables du rivage. Trois roseaux naissent dans le lieu, les bardes en firent des hanches de Haut-Bois qui répétaient : Portzmarc'h, le roi Portzmarc'h a des oreilles de cheval.

Il s'agirait d'examiner à quel peuple appartient la priorité de cette fable. Ulysse l'apporta-t-il dans la Bretagne en évoquant les ombres du Raz. Silène qui voyagea partout, l'avait-il apprise en Bretagne pour la raconter en Phrygie avec tant d'autres faits qu'il rapportait au roi Midas lui-même, qui l'avait pris dans ses filets; je l'ignore.

¹ Cette vieille tradition celtique avait pu être apportée des Gaules, en Grèce et en Asie, par les nombreuses troupes de Celtes qui émigrèrent et vinrent habiter ces contrées sous la conduite des chefs Sigovèse et Bellovèse. Nous pouvons donc, avec apparence de droit, en revendiquer l'origine. (F.)

Ce que je sais, laissant toute espèce de raillerie, c'est que ces contes nous transportent aux époques les plus reculées, car je le répète : le roi Gralon n'est pour moi que le Saturne des anciens, le nom par lequel ils renvoient à la plus haute antiquité. Il n'exista pas plus que Numa, Romulus, Seth, Cam, Japhet, Osiris, Comerus Gallus, Odin, Janus, Saturne, Ogygès, que tous les prétendus fondateurs des empires qui ne sont que le tems passé personnifié.

Cette Bretagne est une médaille précieuse à consulter; aucun bouleversement, aucune conquête de mémoire d'homme n'a pu changer ses idées, ses mœurs et ses coutumes. Les superstitions du catholicisme n'ont pu détruire sa religion druidique dont les époques se perdent dans la nuit des tems qui, d'après l'aveu des Grecs mêmes, jaloux de s'attribuer toutes les origines, devancèrent toutes les religions du monde. La langue que les Bretons ont conservée, leur dédain pour celle des Français n'ont pas permis dans ce pays la circulation des idées, l'introduction de la philosophie moderne. César ne fit qu'y paraître. La Bretagne secoua la première, avant l'arrivée des Français, le joug de l'empire romain; elle céda sous Clovis et sous Charlemagne sans se rendre, et vainquit les autres rois, moins grands, qui tentèrent de l'asservir. Lacédémone est au pouvoir des Turcs, Rome est sous le joug d'un Pontife; la fière Germanie soumise au gouvernement féodal, mais jamais conquérant ne plaça sur son front la couronne de la Bretagne; que dans un autre siècle le combat de la vanité bretonne contre la vanité française ait enfanté des haines et des divisions, qu'on ait soldé des écrivains pour combattre l'histoire, les droits, les privilèges des Bretons, que le ridicule ait plu sur cette nation dégradée tombant dans la décrépitude, sous le sceptre des rois de France, qu'elle même ait adopté les idées par lesquelles on voulait l'avilir; je le conçois. Mais les

¹ Voici encore une de ces opinions beaucoup trop hasardées que Cambry a grand tort de produire si affirmativement. Les personnages cités ici, Romulus, Japhet, Osiris, Odin, etc. etc., ne sont pas des êtres fictifs et allégoriques; leur existence est une chose incontestable, les faits héroïques qu'on leur attribue sont seuls exagérés. Ces hommes célèbres furent les premiers chefs, les premiers législateurs de l'espèce humaine quand elle se réunit en société. Fondateurs d'empires, législateurs de religions, ils durent naturellement être considérés par leurs contemporains comme des êtres surnaturels, des espèces de demi-dieux. (F.)

conquêtes des vieux Celtes, l'antique science des Druides, le commerce et les colonies des Venètes, l'étendue de leurs courses et de leurs possessions; l'état de leur marine, à l'époque où celle des Romains, des Phéniciens et des Carthaginois n'était composée que de barques et de galères; l'Angleterre peuplée par eux, leurs victoires sur les rois de France, à la tête de toutes leurs forces, les lois et la sagesse de leur gouvernement, la vertueuse fierté de Judicael, l'inconcevable intrépidité de Vurfandus, la bataille des trente, Clisson, Duguesclin qui rendit à la France morcelée, conquise, divisée, le lustre qu'elle eut sous les rois, etc., etc., s'élèveront en sa faveur.

Je ne suis point originaire de la Bretagne, je ne peux m'aveugler sur ses prétentions contre lesquelles je suis prévenu dès l'enfance, mais tout, sur l'angle reculé, sur la péninsule qu'elle occupe, me transporte à l'époque la plus éloignée que puissent atteindre les monumens et la mémoire des hommes. Un rire peu réfléchi pourra suivre ces lignes, le dédain qui n'étudie pas mais qui juge; l'amour-propre qui, je ne sais pourquoi, mettrait un prix à disputer des cheveux blancs, des rides et la décrépitude à la Bretagne se gendarmèrent vraisemblablement contre mes assertions: j'invite cependant à réfléchir que des faits les attestent; qu'elles sont le résultat de vingt ans d'études et de recherches, sur l'histoire, sur l'origine, sur la marche de tous les peuples.

Sur les points que je vous décris, je ne vois que le tableau des ravages du tems, que des bouleversemens dont les dates seraient connues, s'ils eussent eu lieu depuis six, sept ou dix mille ans. La mer dans toute sa fureur met des siècles à limer, à décomposer un rocher qui lui fait obstacle, et des millions de rochers autour de l'horizon que je parcours, à des distances de cinq ou sept lieues, ont été successivement détruits par elle. L'homme, les animaux, tous les produits de la nature y sont dégradés par le tems.

Au milieu de toutes ces terres je vois des masses de granits, débris de montagnes élevées que le tems a fait disparaître.

La mer depuis long-tems possède ces contrées: ces bancs de coquillages, de pétrifications; ces pierres calcaires, les débris d'animaux qu'on trouve jusque sur les montagnes secondaires de la Suisse, ne se trouvent point dans l'intérieur de la Bretagne.

La langue monosyllabique des habitans, dont les racines sont celles de l'Etrusque, du Sabin, du Grec, de l'Hébreu et du Chaldéen; ces ruines des travaux des hommes, dont les rivages sont couverts, que la mer engloutit, découvre, laisse apercevoir, prouvent démonstrativement que la partie du globe, dont je parle, portait des habitans, des hommes, quand l'Égypte, la Phénicie, la Grèce, l'Italie, la Judée, tous les pays qui prétendent à la priorité d'existence étaient ensevelis sous les eaux de la méditerranée.

La marche des premiers hommes dont notre histoire se souvient, les Ombriens *Gaulois* repeuplant l'Italie, les Pélagés *Gaulois* s'établissant dans les contrées de la Grèce sortant des eaux; ces *Celtes* gomérites arrivant dans l'Asie. Borée, fils d'un roi *Celte*, dominant sur les Thraces qui peuplèrent l'Asie mineure. Cignus, roi des Liguriens, peuple *Gaulois*, ami de Phaéton sur les rives de l'Eridan, pays des Venètes *Gaulois*; les conquêtes des *Celto-scythes*; l'Espagne entière peuplée de *Celtes*; toutes les hauteurs de la Thrace peuplée de *Geltes* ou de *Celtes*, etc. Tout démontre à l'homme impartial que cette époque même si reculée, où des fables tiennent lieu d'histoire; les Celtes, les Gaulois, tourmentés par un excès de population, versaient partout leurs colonies.

On ne sera donc point surpris de trouver tant de ruines à la pointe de la Chèvre, dans tous les environs de la baie de Douarnenez à Porsgat; à Portzmarc'h, à Treguen, à Ris, sur l'île Tristan; de voir deux lieues de côtes à la pointe de Penmarc'h couvertes des débris d'une ville presque aussi grande que Paris; ses ruines ne m'ont à la vérité rien offert qui m'assure dans les détails une antiquité de quatre cents ans: mais n'est-il pas probable que les vieux monumens ont servi pour la construction de la ville nouvelle.

Par une singularité qui confirme les assertions, les passages qui se croisent entre les débris portent encore les noms des rues qu'ils ont remplacés, on les nomme la rue des Argentiers, des Orlévières, du Port, des Sculpteurs, etc., etc.¹

Je ne doute pas que des cités, des établissemens de toute espèce n'aient existé sur cette côte, que le tems et la mer les aient détruits;

¹ La ville de Penmarc'h, dont les ruines couvrent en effet une grande étendue de terrain, fut assurément très-considérable mais non pas fort ancienne, elle ne remonte pas au-delà du quatorzième siècle, son grand commerce et ses pêcheries la rendirent long-tems florissante. (F.)

que la baie de Douarnenez ne soit une invasion de l'Océan sur les terres. Presque tous les pêcheurs, tous les cultivateurs, les légendaires, parlent d'une ville d'Is dans ces contrées, je crois son existence très-vraisemblable; elle eût été placée près du Bec-de-la-Chèvre, et se fût étendue jusque sur le rivage d'Audierne sur des terrains abîmés dans les eaux.

Dans mes recherches à Tresmalaouen, au moment où j'examinai des ruines curieuses, je vis un pâtre assis: je l'interrogeai sur les idées qu'on avait dans le pays de cet antique monument, il me répéta ce qu'on m'en avait déjà dit. C'était le palais des Courils ou petits hommes, espèce de sorciers malins, corrompus et danseurs. On les rencontre au clair de la lune, sautant autour des pierres consacrées ou des monumens druidiques; s'ils vous saisissent par la main, il faut suivre leurs mouvemens, ils vous laissent exténués sur la place quand ils la quittent. On sent que dans la nuit on approche fort rarement des lieux habités par cette espèce de démons; ce sont les dusü des vieux Gaulois, si j'en crois quelques récits attentatoires à la pudeur des filles; on sait de ces Courils enchanteurs, tous puissans, qu'à l'arrivée des sages dans le pays (ils nomment ainsi les apôtres du catholicisme); toute espèce de liaison, de communication avec ces gens impurs, fut proscrite.

On ne voyage ici qu'au milieu des merveilles; H... Ch... qui remplissait les fonctions de maire à mon passage à Douarnenez; la municipalité que je consultai me racontèrent une multitude de faits extraordinaires, non qu'ils les crussent, mais ils avaient la complaisance de m'indiquer les chimères répandues dans les campagnes.

Yves Castel cherchait des lançons sur la plage, il crut apercevoir un homme dans la même occupation, il l'appelle, un fanal seul s'approche; il fuit, le fanal le suivait. Il se jette au pied d'une croix en se recommandant à Dieu; le fanal l'évite et suit sa marche.

La moindre exhalaison inflammable peut causer cette terreur à des hommes prévenus des contes de leurs pères. On atteste qu'au moment des orages, le feu de Saint-Elme paraît sur beaucoup de points du rivage, et qu'il se place quelquefois au sommet des ormeaux épars sur cette côte.

Un pêcheur, au clair de la lune, voit flotter un tonneau sur la mer; il l'atteint, le trouve plein de têtes de clous, il en prend quelques-uns et le repousse. Arrivé chez lui, racontant son aventure à ses enfans, à sa femme, aux voisins; il jette les clous sur la table, ils se changent en pièces d'or; il retourne au rivage, le tonneau ne se voyait plus. — *Ne négligez pas les petits profits.*

Un villageois voyait souvent un taureau blanc se mêler avec son troupeau; il s'en approche, le frappe: notre villageois tombe mort. *Ménagez l'animal de votre voisin s'il pénètre dans votre champ.*

Un homme de Douarnenez vit une sirène assise sur un rocher du Raz; il s'avance pour la saisir: elle se précipite dans la mer. Un effroyable coup de vent, une tempête affreuse jettent vingt bateaux à la côte.

Après les ardeurs du midi, frappées long-tems des rayons du soleil, il n'est pas étonnant que les têtes fermentent; c'est un état d'ivresse et de frayeur. H... Ch... m'a raconté qu'à deux lieues du cap de la Chèvre, son père en dérapant, blessa probablement le mâle de la sirène, il entend un hurlement affreux; la mer s'élève, se courrouce. Un vent impétueux, une bourrasque épouvantable menace d'un nouveau déluge; un miracle put seul sauver H... de ce danger.

Il est peu de marins sur cette côte qui ne dise avoir entendu le sifflement, le cri de la sirène; ce mot, chez les anciens bretons, indiquait cette faculté de la nature par laquelle l'air pressé rend un son; elle existait dans le ciel, sur la terre, dans les mers; elle produisait l'harmonie des sphères, le sifflement des vents, le bruit des mers sur le rivage. On nomma Siren cette faculté, des mots *si*, *sonitus*, *murmur*, *sibilus*; et de *ren*, conduite, direction, *ou-ren* sous le gouvernement, sous le règne, *ren ar bed*, Dieu qui conduit le monde. *Si*, n'est que l'expression du son pressé contre nos dents; *siren* signifie conducteur du vent; les Druides désignaient donc par le mot *siren*, le son. Le peuple se représentait la faculté qui le dirige comme une espèce de divinité, à laquelle il appliqua la forme d'une femme, d'une cantatrice habitante des airs, de la terre et des mers.

De là, les Sirènes des anciens, *Parthenopée*, *Ligée* et *Lucosie*; on les plaça près de Caprée sur trois rochers nommés *Sirenae*,

Insulæ, Hyginus, *Μυθολογικων* c. 125, les fait filles de Melpomène, une des muses, (*a modulando nomen trahens*) et du fleuve Achéloüs fils de Thétis et de l'Océan : ce qui dans le langage allégorique veut dire : fille de l'air et des eaux.

Il leur donne des pieds d'oiseaux d'après des monumens de la Grèce moderne, et l'assertion de quelques écrivains.

Phœnicum lingua sir est cantatio inde factum sirenum nomen, superiora sunt virginum, inferiora passerum vel strutionum, non piscium ut vulgus putat.

Dans la langue des Phéniciens, *sir* signifie chant, de là ce mot sirène : elles ont le corps d'une vierge, et les parties inférieures d'un moineau, d'une autruche, non d'un poisson comme le pense le vulgaire.

Le *Bath jama* des hébreux est l'oiseau des déserts que les Grecs traduisent par le mot sirène.

Les Arabes nomment les sirènes qu'ils placent dans la mer de Grèce, *filia arrumi*, les filles de l'eau, ou Dulhak.

Servius les fait filles de Calliope (*du Ciel*) et d'Achéloüs (*de l'eau*), *Καλλιόπης ὀβριμῆς ὀνόματι γρῆκα ἰερpretatio est.*

Isaïe parle des sirènes habitantes des déserts et des ruines. Job s'écrie : *frater factus sum sirenum* : les Syriens les appellent *Cyenos* (*id est olores*).

Suidas nomme les sirènes, *suaves et musica facillates.*

Zoroastre appelait l'ame, sirène ; ce mot en hébreu signifie chanteuse.

Siren deo canens græco intellectu valet, dit Macrobe.

La sirène est la source des idées sublimes des anciens sur les muses, génies chantans dans les sphères : elles sont les camènes des Etrusques ; elles présidaient à des chants qu'on exécutait dans les temples, par strophes et par antistrophes ; par strophes on indiquait la marche du ciel, des étoiles ; par antistrophes, la course des comètes ou des astres errans dans l'espace.

Platon attribuait une sirène à chaque sphère. La Grèce seule dégradée par Homère, par Hésiode, ou plutôt par les vers des Rhapsodes, ne se souvenant plus des leçons des Orphée, pouvait

imaginer l'aventure d'Ulysse : et les Pères de l'Eglise, grossièrement destructeurs des anciens, avancèrent que les sirènes étaient de misérables courtisanes, vendant leurs charmes aux matelots de la Méditerranée.

Ayez donc des idées délicates, légères ; portez votre front dans les nues ; imaginez un système sublime, et vous verrez, en passant par la tête du peuple et des commentateurs, ce qu'il deviendra dans la suite.

Quant au mâle de la sirène, on se l'est peint sous la forme de ces hommes marins, vus sur les côtes de Hollande, et quelquefois, dit-on, sur les rochers de la Basse-Bretagne.

C'est l'abu-musaina (*id est pater decoræ*) des arabes, poisson marin de forme humaine qu'on aperçoit au port d'Alexandrie, et sur les rives de Rosette.

Gassendi, dans la vie de Piéresk, décrit un de ces animaux vu (*in armoricano littore*), dans la Basse-Bretagne.

Ce sont les tritons des anciens.

Mais revenons à la commune de Douarnenez, au district de Pont-Croix dont je me suis trop long-temps écarté.

A moins d'un quart de lieue de Douarnenez, on trouve le village de Treboul ; il est formé par une centaine de maisons à l'embouchure de la rivière de Porsru dont la source est à Poul-David ; tous ses habitans sont pêcheurs. Des bâtimens de deux et trois cents tonneaux entrent dans cette rivière de Porsru, ils se chargent de bois de chauffage et de construction pour Brest ; il serait nécessaire d'extirper quelques rochers dans la passe au Nord-Est de l'île de Tristan ; il en résulterait de grands avantages, les bâtimens mouillés dans l'anse sortiraient alors par des vents qui rendent la seconde issue impraticable.

Le projet de fermer un des passages, adopté par les habitans, est blâmé par le citoyen Detaillé. On perdrait l'avantage d'une double issue, et les travaux qu'il faudrait faire pour cette opération nécessiteraient une dépense considérable.

Il serait utile d'entretenir la chaussée d'Uliac et de l'exhausser de quatre à cinq pieds ; l'eau ne la surmonterait plus, et les

bâtimens retirés dans cette petite rade y seraient à l'abri des coups de vents du Sud. Cette chaussée a cent pieds de long sur trente de large, elle est formée de gros quartiers de granit posés les uns sur les autres sans être liés par de la terre, des sables et du mortier.

Dans les anses de la rivière, on dépose en hiver les bateaux qu'on emploie à la pêche; ils sont au nombre de trois ou quatre cents. Ils ont vingt-cinq pieds de quille, six de barca, quatre de profondeur, et portent environ deux tonneaux. L'année dernière, si l'on eût pu faire travailler tous ces bateaux, chacun d'eux eût produit vingt tonneaux à son propriétaire; qu'on juge de l'importance de cette pêche.

Autour de la baie de Douarnenez les arbres sont assez rares; on y voit cependant des pins, des sapins, quelques peupliers d'Italie qui réussissent parfaitement dans le climat humide et doux de la Bretagne. L'ormeau, le bouleau, quelques sycomores, des chênes, sont les arbres les plus communs de ce pays. Le scorsonère tapisse les fossés de Ris; on trouve partout ici, une espèce de jonc qui sert de mèches dans les lampes.

J'achetai quelques coquilles bivalves, striées, des palourdes, à des enfans sur le rivage; on n'y ramasse point de coquillages précieux.

Le ruisseau de Ris sépare le district de Châteaulin de celui de Pont-Croix.

Le sable au fond de la baie, près de Ris, menace d'envahir la vallée de Bodroch, couverte de prairies.

A Tréventer, près de la lieue de Grève (qu'on traverse en se rendant à Brest par Lanveoc), coule une rivière dans laquelle il entre des chaloupes et des galères pour se charger de bois dans la belle saison.

On trouve des cristaux à la pointe du Raz, et près d'Audierne.

Il existe près de Portzmarc'h un petit étang d'eau salée, très-poissonneux.

Je pourrais ajouter à ces notes des détails sur les habitans des campagnes, sur les chemins de traverses, sur la prison infecte de Douarnenez, etc., etc.; la même insouciance s'observe dans la France entière. Il faut des siècles de sagesse, de bonne administration dans un grand état, pour que les établissemens

éloignés du chef-lieu, participent à l'ordre que la présence du gouvernement sait entretenir; plus on s'éloigne de Paris, plus on rencontre d'ignorance et de désordre.

Je serais coupable en parlant du district de Pont-Croix, de ne pas rendre hommage à la générosité, au courage, à l'héroïsme du citoyen C.... Il habitait la terre de K...., à une demi-lieue de Pont-Croix, près de Poul-*David*, dans le moment où le couteau des assassins se promenait sur toutes les têtes, où des lois contraignaient le fils à livrer son vieux père à l'échafaud, la femme à trahir son époux, le père à sacrifier son fils.

Il osa, dis-je, ouvrir sa porte, donner son lit, ses soins et toute espèce de secours à de malheureux fugitifs, il compromit son existence, la tête de sa femme, celle d'une nièce chérie, la tranquillité de ses sœurs, d'un père, d'une mère, âgés de quatre-vingt-cinq ans. Il eut la fermeté, entouré d'espions, de leur montrer toujours un front serein; il appela souvent chez lui la force armée, la gendarmerie, les plus ardens dénonciateurs, dans le moment où leurs victimes n'étaient séparées d'eux que par des planches. Barbaroux, Louvet et Roujoux, entendaient de leur retraite les vociférations de ceux qui les cherchaient. Imaginez le mélange d'impressions qui se succédaient dans leurs âmes, les calculs qui les occupaient, le désespoir, l'espérance que chaque courrier déterminait, le sentiment de reconnaissance que chaque instant renouvelait. Voyez au milieu de tant de précaution C.... toujours calme, consolateur. Tous les moyens qui pouvaient écarter les soupçons se présentaient à son esprit; on dansait deux fois par semaine au manoir de K.... Toutes les femmes du voisinage de Douarnenez étaient priées à ces fêtes brillantes; l'étourdissement, la gaieté, tous les rapports du lendemain éloignaient des soupçons que la vérité, qui ne se cache jamais bien, faisait naître et renaître chez tous les surveillans du district et du département.

Quand le décret qui condamnait à mort l'homme charitable qui donnait un asile au malheureux, parvint dans leur retraite, R.... fit sentir à son ami que, sans le compromettre, il ne pouvait rester dans sa maison. — Pars, lui dit C....

Mais comme je ne veux pas voir tomber ta tête sur l'échafaud, je te brûle la cervelle si tu quittes le seuil de ma porte. — Mais

ta femme. — Je te parle d'après ses ordres. — R... resta caché chez son ami jusqu'après le 9 thermidor.

La mère de Barbaroux, sous les habits d'une lingère, plaisait à tout le monde par sa douceur et par sa politesse, elle veillait et consolait son fils, elle soutenait son courage, lui promettait des jours heureux et lui montrait un front calme, serein, quand la crainte, le désespoir, bourrelaient son âme sensible.

J'ai vu depuis cette femme respectable, elle ignorait le sort de son malheureux fils, ses yeux rouges, trempés de larmes, son teint décoloré, me peignaient sa douleur profonde; pas une plainte, pas une déclamation ne porta sur les bourreaux de son fils. Les consolations que nous nous efforcions de lui donner, faisaient briller son œil, elle souriait quelquefois, pour retomber après dans cet affaissement. Dans la langueur cruelle qui succéda toujours à des espérances trompées. « Sacrifiez votre jeunesse au soin de votre enfant que vous avez nourri, ne laissez pénétrer dans son âme que des sentimens vertueux, exaltez son esprit, inspirez-lui des mœurs, l'amour de la patrie; préparez-le au saint dévouement qu'elle exige, livrez-le sans défaut à la société, et voilà votre récompense. » — C'est la seule plainte que cette mère respectable ait proférée pendant mon séjour à K...

Eh quoi, ce trait reste oublié! Tout le département connaît l'héroïsme de C... on vante des actes de courage déterminés par cette bravoure inhérente au cœur des Français, mouvement spontané qui le livre à la mort ou le conduit à la victoire: et l'on taira cette fermeté d'âme qui constamment voit l'échafaud se préparer pour soi, pour son épouse, pour les siens, sans perdre la présence d'esprit, qui veille pour des infortunés auxquels la vertu, la générosité, la piété peuvent seules vous attacher.

Avant qu'on pose sur ta tête une triple couronne civique; reçois, C..., l'hommage que la France entière te doit, qu'elle n'oubliera pas, sans doute, dans les jours de repos où sa main reconnaissante distribuera les palmes méritées par la vertu, si courageusement exercée.

Barbaroux, commandé par son imagination, fit à K... une ode sur les volcans.

L'ÉLECTRICITÉ.

ODE.

Par C. B.....

Le bruit effrayant du tonnerre
Ebranle la voûte des airs,
La nuit enveloppe la terre
Et les vents soulèvent les mers.
Quel spectacle a frappé ma vue!
L'éclair embrâse l'étendue,
Il agite les élémens,
Ah! quand tout se meut, tout s'enflamme,
Feu sacré, passe dans mon ame,
Je te consacre mes accens.

Des flancs de ce nuage sombre
Cent fois plus rapide qu'un trait,
L'éclair suivi d'éclairs sans nombre
S'élançe, luit et disparaît.
Sa course fugitive, errante,
De nos jours image frappante,
A l'instant commence et finit.
Et la foudre a frappé la terre,
Quand son éclat dans l'atmosphère
En longs roulemens retentit.

Tel dans la terreur qui l'agite,
Au son des instrumens guerriers
Le cerf bondit, se précipite
Fuit, revient par mille sentiers;
Tel est plus fugitif encore,
Des rivages où naît l'aurore,
A ceux où le soleil s'enfuit,
L'éclair dans sa vaste carrière
Sillonne en longs traits de lumière
Le crêpe sombre de la nuit.

Feu créateur, ame du monde,
Bienfaisante électricité,
Tu remplis l'air, la terre, l'onde,
Le Ciel et son immensité;

Tout s'anime par ta présence,
Ah! dis-nous quelle est ton essence?
Es-tu le principe immortel
Par qui tout se meut, tout respire,
Le feu qui m'anime, m'inspire,
Ou le souffle de l'Éternel.

Homme orgueilleux, de la nature
En-vain tu cherches le secret.
Est-ce à toi, faible créature,
De savoir tout ce que Dieu sait?
Non c'est en-vain que tu médites,
Le Ciel a tracé les limites
Où la raison doit expirer.
Ce feu soumis à ta puissance
Echappe à ton intelligence,
Tu dois te taire et l'admirer.

Suis-moi dans les plaines du vide
Mortel! sur le trône des airs
Vois ce feu moteur, il préside
A la marche de l'Univers.
Astres, dont une main puissante
Sema cette voûte éclatante,
Parlez, qui vous tient suspendus?
Ah! sans cette force immortelle,
Roulant dans la nuit éternelle,
Les mondes seraient confondus.

Ces corps qui dans leur course immense,
Traînent leurs cheveux argentés,
La mer qui revient et s'élance
Sur les bords qu'elle avait quittés;
O feu, tout cède à ton empire,
Depuis l'insecte qui respire
Jusqu'à Franklin qui t'asservit,
La mort hélas! c'est ton absence;
Reviens, source de l'existence
Reviens ou l'univers périt.

O Dieu, l'instant de la vengeance
Arrive, déjà l'éclair luit,
La foudre part, elle s'élance,
Roule, tombe . . . Et s'évanouit.

Que vois-je? quel nouveau prodige!
Ah! quelle est la main qui dirige
Le feu sacré de l'Éternel?
Ce feu s'éteint, la foudre expire,
Un fer la dissipe, l'attire,
Et c'est l'ouvrage d'un mortel.

Ainsi la foudre fut domptée
Franklin, tu désarmes les Cieux;
Et ta main, nouveau Prométhée,
Arrache le tonnerre aux Dieux;
Tu dis : que la foudre obéisse
A cette flèche protectrice!
La foudre obéit à l'instant,
Et conduite sans résistance,
Elle vient mourir en silence,
Aux pieds de l'insecte rampant.

Ah! ne crains pas que de ta gloire
Le tems efface quelques traits;
Le tems respecte la mémoire
Des hommes grands par leurs bienfaits;
Et tandis qu'au sein des ténèbres,
Il plonge ces brigands célèbres
Dont le monde a subi la loi,
Franklin, ta puissance immortelle,
Ainsi que la foudre éternelle,
Doit s'anéantir devant toi.

Ailleurs quel spectacle terrible!
L'éclair enfante des volcans,
La terre tremble, un gouffre horrible
S'ouvre et l'Etna vomit ses flancs;
La lave a percé les montagnes
Et dans les paisibles campagnes
A roulé des torrens de feu;
Messine n'est plus . . . O nature!
Tu frappes. - L'homme en-vain murmure,
Son trépas pour toi n'est qu'un jeu.

Céleste agent, de ta présence
Quand tout ici bas nous instruit,
Méconnaîtrai-je la puissance
De l'Être incréé qui te fit?

Inconcevable Météore!
 Non ce n'est pas toi que j'adore,
 Loin de moi cette folle erreur;
 Porté sur tes ailes de flamme
 Je m'élançai aux cieux, et mon ame
 Va rendre hommage à ton auteur.

DISTRICT DE QUIMPER.

La ville de Quimper est le chef-lieu d'un district important, elle est située par les six degrés vingt-sept minutes vingt-une secondes de longitude, et par les quarante-huit degrés vingt minutes de latitude sur les rives de deux rivières, l'Odet et le Steyr, qui se réunissent et se rendent ensemble à la mer.

Les fables du pays parlent d'un fondateur de Quimper, nommé Chorinæus, échappé des ruines de Troie.¹

César la nomme Curiosolimum; elle fut la capitale du pays de Cornouailles, et le siège d'un évêque.

Le collège de Quimper avait de la célébrité; Vannes et cette ville se partageaient tous les étudiants de la Basse-Bretagne. Sa situation est agréable. La plus ancienne partie de la cité, entourée de murailles flanquées de tourelles, surmontées d'arbres et d'arbrisseaux, est établie sur l'angle formé par la réunion des rivières. Les côtes, sur la droite, sont couverts de maisons qui se dominant en amphithéâtre; sur la gauche s'élève une montagne de cinq à six cents pieds de hauteur, masse de rochers couverts de bois et de bruyères. De son sommet on suit le cours de la

¹ On reconnoît dans cette fable l'absurdité de la manie de vouloir faire remonter toutes nos origines aux peuples de l'antiquité, Grecs, Romains, Assyriens, Egyptiens, Perses, Médés, etc. Je me suis souvent élevé contre ce travers, d'abord dans le principe à l'éducation classique que recevait la jeunesse française au 18^e siècle et propagé aujourd'hui par la légèreté ou l'ignorance. Comment supposer avec la moindre vraisemblance qu'un réchappé du sac de Troie, de cette locoque qui n'est célèbre qu'à cause des chants d'Homère, et dont l'existence même est douteuse, comment supposer, dis-je, que ce fugitif soit venu, au travers de dix nations barbares, fonder une ville à l'extrémité de l'Armorique et lui ait imposé son nom? Car les faiseurs d'étymologies ne manquent pas de soutenir que le mot *Quimper* est une contraction du nom de ce Troyen, de ce Chorinæus, prétendu fondateur de la ville.

Ce mot qui doit s'écrire *Kemper* ou plutôt *Kimper*, tel qu'il se lit encore dans nos actes du moyen âge, est du pur Celtique et n'est qu'une légère altération du mot *Kym-ber*, qui en cette langue signifie la réunion, le confluent de deux rivières. *Quimper* se trouve en effet bâti au confluent du Steyr et de l'Odet. (F.)

rivière; l'œil s'arrête sur de beaux lointains, sur des montagnes ornées de chênes, de sapins et de peupliers: le quai dont les maisons antiques frappent par leur forme gothique, leur irrégularité; la promenade du Pinity, les capucins, le collège, l'hôpital, la maison commune et surtout la masse et les tours de la cathédrale sont les objets marquans au milieu de l'amas de maisons, sans ordre, qui forme la ville de Quimper.¹

Le clergé qui la peuplait, les nobles qui communément y passaient une partie de l'année, l'amirauté, les écoles, le présidial établi par Henry II, la rendaient florissante; on y jouissait de la paix et de l'abondance. Ses environs ornés d'une multitude de maisons de campagnes où régnaient une honnête aisance, et la fortune quelquefois, offraient dans les jours de l'été, des asiles frais, délicieux, à ceux qui voulaient échapper à la chaleur, à la contrainte de la ville. La ligne de démarcation qui séparait la noblesse des autres états, était ici moins sensible qu'ailleurs; il y régnaient plus de lumières, plus de politesse. L'usage du monde que de fréquens voyages à Paris rendait plus commun, le jeu qui réunissait toutes les classes, les mœurs douces des habitans en général, établissaient, dans la société, plus d'égalité que dans les autres villes de Bretagne; j'en excepte quelques sauvages encroûtés, quelques sangliers de manoirs dont la morgue grotesque, dont l'ignorance servaient aux enfans de risée: pour un empire ils ne se fussent pas mésalliés. Les grâces, les talens, la fortune, ne valaient pas pour eux une suite d'ancêtres, d'écuyers, dont les portraits bardés de fers, affublés d'énormes perruques, chargés de fraises et de canons, prouvaient démonstrativement, sept cents ans de noblesse et de bêtise.²

La passion principale des habitans de Quimper était le jeu; les femmes s'assemblaient, pour jouer, dès le matin; on ne quittait les cartes qu'à la fin du jour. Les hommes cédaient à toutes les fureurs, à tous les désordres de cette passion funeste; les étrangers s'y rassemblaient. On y vivait toute l'année, comme pendant une saison, aux eaux de Spa, de Batz et de Baréges.

¹ Ajoutez à ces édifices le Palais de Justice, bâtiment récemment construit sur le plan le plus bizarre et dans le style d'architecture le plus faux et le plus mesquin. (F.)

² Pour un homme d'esprit, Cambry en dit une bien grosse. (F.)

A la campagne on faisait bonne chère, on y vidait des cuves de Bordeaux; l'usage des chansons bachiques y dura jusqu'à la révolution. Je vois avec chagrin s'oublier des morceaux, dictés par l'ivresse, dignes d'Anacréon, de Vadé, de Panard, de Gallet et de Colé; les curés du pays en tenaient des registres lacérés, enlevés, brûlés comme les légendes, les décrétales et les missels; ces chansons n'étaient pas imprimées. Avez-vous en Bourgogne, en Champagne, près d'Ay, de Mâcon, de Baune, une chanson plus originale que celle-ci, qu'enfanta la gaieté Bretonne?

Le Champenois, le Bourguignon,

Font part de leur bon vin à maint autre canton :

Si Bacchus en plantait de pareil en Bretagne,

On y connaîtrait mieux la valeur de ce don,

Et loin de l'envoyer en Bourgogne, en Champagne,

Tout coulerait par le gosier breton,

Même la lie et le bondon,

Tout coulerait par le gosier breton.

Les pauvres filles étaient, dans ces orgies, forcées de détonner quelques chansons modestes et d'obéir, après avoir pleuré pendant une heure, à l'ordre impérieux d'un père, sans pitié, d'une mère orgueilleuse et jalouse, qui lui faisait chanter du ton de Beaumavielle, les airs de Philidor et de Grétry; la langue et la musique italienne n'échappaient pas à ces scènes burlesques. Pasiello, malheureux Piccini, divin Métastase, ah si vous eussiez entendu!....

On sent qu'à Quimper-Corentin, on jouait quelquefois des comédies bourgeoises qui ne valaient pas mieux que celles de Chantilly, de Versailles, de la duchesse de Villeroy, du duc de Grammont, de M.^{lle} Guimard et de M.^{de} Montesson, etc., etc. Elles avaient un mérite de plus, Préville, Molé, Sainval, n'en faisaient pas ressortir les grimaces : on les jouait sans prétention, avec gaieté; les scènes des coulisses et des répétitions dédommaient amplement les acteurs de l'embarras et de la gaucherie, des fautes de mémoire qui ne les tourmentaient qu'un moment sur la scène.

La révolution a vu renaître le théâtre de cette ville, il obtint des applaudissemens, des éloges bien mérités. Des femmes aimables

et jolies paraissent sur les planches avec autant de talent que de modestie; elles sont secondées par des hommes, dont les graves occupations, dont le patriotisme ne diminue point l'activité; ils savent que le théâtre forme les mœurs, répand des maximes utiles, propage des vérités dont ils se rendent les apôtres. La considération dont ils jouissent donne du poids à leurs discours, et les pauvres, et les malades attendent en les bénissant la rétribution qu'ils leur procurent. La pureté du langage français s'évanouissait, les grâces, l'usage du monde, la politesse écartés par la guerre, disparaissaient, peut-être pour jamais, sans cette multitude de spectacles établis dans les villes et dans les villages de la France.

La M.^{se} de R... avait une terre à quelque distance de Quimper, l'ennui lui fit imaginer d'établir un usage singulier; celui qui la première fois se présentait chez elle, était forcé de mettre au jour un madrigal, une chanson, une pièce de vers, avant de se placer à table.

Un prosateur ayant peu lu de vers et n'en faisant jamais, chasseur plein d'appétit, ignorant les lois du château, arrive; K... l'instruit des conditions auxquelles il est admis, il le présente; trois femmes faisaient alors le bonheur du château de R....

Le dîner s'approchait, notre malheureux se retire, se plaint de la rigueur du destin, gratte son front, trouve quelques complimens assez fades, quelques lieux communs assez plats, mais ils se présentaient en prose. — On appelle K..., on le consulte, il récite ses propres vers, enfin la rime et la mesure se logent bien ou mal dans sa tête : voici les vers qu'il produisit.

Je vais chanter les trois Grâces

Sans donner à aucune la pomme,

Paris serait embarrassé comme

Moi s'il était à ma place.

Je ne sais où l'auteur a été prendre ce qu'il dit ici de ce goût et de ces succès de l'art dramatique dans la ville de Quimper, c'est bien la ville de France où les muses aient jamais été le moins cultivées. Il n'y a d'autre salle de spectacle à Quimper qu'une pièce obscure semblable à une grange où l'on ne peut arriver que par une allée sombre, un escalier étroit et des corridors à l'avenant. Dans ce théâtre misérable, digne de ceux où jouaient La Bancune, Bagotin et M.^{lle} de la Caverne, quelques pauvres comédiens ambulans, ou ceux de la troupe de Lorient, sont quelquefois venus donner des représentations fort peu suivies par les habitans de la ville. (F.)

Horace ainsi termina quelques vers dont Matanasius nous offre un autre exemple.

L'autre jour dans nos bois le berger Tircis, qui
Endure de Philis les rigueurs inhumaines;
Lui faisait une longue ki-
Rielle de ses peines.

Je reviens à mon sujet : mais comme une aussi favorable occasion ne se présentera pas dans la description du district de Quimper, et qu'autant qu'il est possible les traits d'une même nature doivent être rapprochés, je veux transcrire une lettre assez singulière, écrite de Quimper à l'auteur du journal de lecture.

« En nous promenant sur la côte de Bretagne, dans les environs de Concarneau, nous entrâmes dans un cabaret, pour laisser passer un gros nuage qui menaçait les rubans, les gazes, les dentelles de madame la baronne de ***. Je ne vous citerai pas la foule de madrigaux ingénieux que cette position fit naître. Vénus se rapprochait de Cérès et de Bacchus pour se dégeler. *Nam sine Cerere et Baccho friget Venus...* La cabane de Philémon se métamorphosait en temple. M. le sénéchal de Pont-L... dit qu'il mettrait en refrain, Vénus au cabaret. Quand on eut rendu cet hommage bien mérité aux charmes de madame la baronne, on plaisanta beaucoup sur un bahut qui contrastait étrangement avec les canapés du château, on rapprocha l'estampe de *Credit est mort*, du portrait de monseigneur le duc de Penthièvre, qu'on voyait à l'amirauté de Quimper. Le chevalier de... trouva ridicule qu'on osât parler de peinture devant un homme qui se piquait d'avoir étudié la superbe galerie du président de R...

« Dans le moment, on nous appelle avec fracas, pour nous montrer le portrait de Jean Causeur, vieillard breton, de cent trente-cinq ans; on conclut que la rencontre était de bon augure; en le regardant de plus près, nous distinguâmes ces deux vers, écrits au crayon noir et datés de 1776 :

Le tems se fatigua sur ce vieux bas-breton;
Sa faux, qui détruit tout, s'ébrêcha sur son front.

« Le chevalier, qui se piquait d'érudition et de mémoire dit : La pensée et l'expression ne sont pas neuves. J'ai lu, dans les

environs de Paris, sur une grosse pierre, en lettres noires, longues d'un pied :

Sa masse indestructible a fatigué le Tems.

« Ce vers est de l'abbé Delille dit la baronne; le sénéchal, homme d'esprit, qui veut absolument établir une chambre de lecture à Pont-L..., pour correspondre avec les beaux esprits de Rennes, et peut-être un jour avec l'académie des Inscriptions, prétendit que l'abbé Delille avait eu connaissance de ce distique. Un chanoine de Quimper assura que l'abbé Delille était incapable de puiser ses idées dans un cabaret.

« La querelle s'échauffe; le chevalier proteste que le mot fatigué, dans les vers nobles était trivial, que le mot indestructible l'avait choqué, sur une pierre, grosse à la vérité, mais beaucoup moins que celles que lance le Vésuve, en Sicile.

« Il trouva bien plus de justesse dans les vers du cabaret, et il assura que la faux du Tems ébrêchée, mais non détruite, présentait une idée si vraie, qu'il voulait la faire graver par Audran, ou par Cochin. On lui répondit avec chaleur; enfin l'on paria trente-six francs que l'abbé Delille n'a jamais vu le cabaret voisin de Concarneau, et que son vers est préférable aux deux vers que je viens de citer.

« C'est à vous que nous osons nous adresser, Monsieur, pour juger cette question qui trouble toutes nos assemblées; ne dédaignez pas d'insérer cette lettre dans vos feuilles, elle prouvera peut-être à ces messieurs de Paris qu'on sait s'occuper en Bretagne, et que le flambeau du génie, qui brille sur la capitale, jette quelque lueur sur les rochers de l'Armorique, et dans les environs de Quimper-Corentin. »

Nous avons l'honneur d'être, etc.;

Monsieur,

Un de vos Abonnés.

Ces mauvaises plaisanteries, ces vers burlesques ne prouvent rien. Quimper, malgré les préventions françaises, les vers de Lafontaine, etc. n'en est pas moins une ville très-aimable, très-éclairée; c'est l'endroit de la Bretagne, où, sans comparaison, on trouve le plus de connaissance, de talens, et d'amour pour l'étude. Les

habitans en sont obligeans, les femmes gaies, vives, spirituelles; elles ont encore pour les talens et pour les lettres, ce vieux respect, anéanti dans une partie de la France, par les déclamations du bon Jean-Jacques.¹

M. de B... gentilhomme breton, me contait à Paris, que montant à Quimper la rue Obscure, accompagné d'un gentilhomme de cette commune, ils virent s'avancer un paysan, jeune et vigoureux, ivre, et roulant dans l'air un bâton menaçant. B... inquiet, fait voir à son ami que cet insolent pourrait l'insulter. S'il avance, donne-lui sur la tête un fort coup de sa canne, mais ne redouble pas. Le paysan s'approche et les insulte. B... suit le conseil qu'on venait de lui donner; le rustre tire son chapeau, fait la révérence et s'en va... C'est le coup de bâton du seigneur; il paraît qu'autrefois un gentilhomme avait le droit de frapper une fois un paysan, pour l'avertir, pour le ramener à la raison, mais il courait risque d'être assommé, s'il revenait à la charge. Ainsi, nos commandeurs à Saint-Domingue ne pouvaient donner qu'un coup de fouet au nègre paresseux, négligent; s'il redoublait, le nègre se plaignait, le commandeur était puni de la peine du talion. *Cum redoublementis.*

Le propriétaire de la terre de Coat-fao et de Prat-an-ras demandait un œuf à chaque ménage au tems de Pâques; il faisait enlever les marteaux des portes, ou les serrures, chez celui qui le refusait.

K... pouvait prendre le meilleur poisson du pêcheur qui passait devant ses terres.

Le propriétaire de Trohir, commune de Kerfuntean, devait tous les ans à l'évêque de Quimper, un écu d'or, qui ne pouvait être présenté qu'à la messe du jour de Noël, et par un gentilhomme; il en était dressé procès-verbal par la justice de monseigneur. Tous les sept ans on remplaçait l'écu par une paire de gants de soie blanche brodée en or.

P... K..., à la Chataigneraye, (en Briec), pouvait porter,

¹ Cambry veut à toute force faire de Quimper l'Athènes, la Corinthe de la Bretagne; il aura de la peine à faire partager son admiration aux voyageurs qui visiteront ce chef-lieu du Finistère, peuplé sans doute de fort braves gens, de respectables ecclésiastiques, de bons et honorables gentilhommes, mais où, je le répète, les sciences et les beaux arts sont loin d'avoir eu leur domicile favori. (F.)

à côté de l'évêque, un bâton d'argent, pendant les offices. — Un de ses ancêtres avait délivré d'un coup de bâton, un curé, portant le bon Dieu, que des manans insultaient.

Un évêque allant à Pont-l'Abbé, s'enfonça dans un bourbier, des paysans le délivrèrent, il leur présenta de l'argent, refus. — Eh bien, dit le saint homme, il n'y aura plus que trois lieues de Quimper à Pont-l'Abbé: il raccourcit ainsi la route.

Tous les ans, à Quimper, le jour de Sainte-Cécile, à deux heures après-midi, tout le clergé montait sur la plate-forme où l'on trouvait la statue équestre du roi Gralon, entre les deux tours de la cathédrale; on y chantait un hymne à grand chœur, accompagné de musiciens. Pendant ce tems, un des valets de ville montait en croupe sur le cheval, tenant une bouteille, un verre, une serviette; cet homme alors versait une rasade, la présentait au roi, l'avalait, essayait la bouche du prince, et lançait le verre dans la place. On se précipitait pour le recevoir; celui qui le rapportait sans qu'il fut rompu, devait avoir une gratification de cent écus, ce qui n'est jamais arrivé. On a prétendu que le valet de ville cassait le verre avant de le jeter: l'assertion est fautive. En critique sévère, j'atteste que celui qui, pendant les vingt-deux dernières années s'est acquitté de cette fonction, le jetait sans l'avoir fêlé. Il ne faut pas dénaturer des faits de cette importance; mon témoin est encore vivant, tout Quimper peut le consulter. La cérémonie se terminait en plaçant une branche de laurier dans la main du roi Gralon. — Je ne devine pas le sens de cette pratique ingénieuse, on ne doit rien négliger en histoire; peut-être un jour ce fait éclaircira-t-il quelques faits importants; il fournira peut-être un rapport ingénieux, une longue dissertation à quelque grand commentateur. — Gralon sera le Bacchus ou le Mars des Bretons; Bochart, Cluverius, Newton, Scaliger, tous les savans des derniers siècles, n'ont rempli tant d'in-folios que de rapports de cette espèce.²

¹ Cette statue a été brisée en 1793, elle n'était pas plus ancienne que l'édifice qu'elle décorait, ne datant comme lui que du quinzième siècle. (F.)

² Cette hypothèse est de toute fausseté, le personnage de Grallon ou plutôt Grallon n'est point allégorique; il ne fut ni le Bacchus, ni le Mars des Bretons. Il a existé réellement au cinquième siècle, comme roi de la Cornouaille armoricaine. Il fonda, comme on l'a vu ci-devant, l'abbaye de Landevennec. (F.)

L'art des transitions est un des grands talens de l'écrivain, j'en conviens ; mais au milieu de tant de folies, de contes, de superstitions, de descriptions, de détails si différens, j'ai de la peine à leur donner l'air naturel qui leur convient. Je ne sais, par exemple, comment lier l'histoire de la statue de Gralon à la description naturelle des rues, des places de Quimper, des embellissemens projetés pour cette commune. Je prendrai le parti que j'ai suivi jusqu'à présent, j'écrirai sans me piquer de mériter les éloges qu'on doit aux esprits réglés, méthodiques, à ces têtes carrées, solides, calculantes, qui ne rapprochent rien d'incohérent, à ces gens qui ne sortent jamais d'une ligne processionnelle. Quand un fait se présente à ma mémoire, je le rapporte ; cette marche en vaut une autre, elle s'éloigne, au moins de l'uniformité, mère des dégoûts et de l'ennui.

Si j'avais divisé mon travail par chapitres, chacun eût parcouru l'article propre à son état, à son génie, en négligeant celui qui lui convenait le moins. Un architecte, par exemple, eût laissé les passages où je ne parle que de superstitions, de folies et de chansons ; il n'eût pas lu l'histoire suivante, elle est pourtant insérée dans Cervantes, et qui n'a pas lu Don-Quichotte ?

Un marchand, en quittant Quimper, confie à son voisin une somme considérable, en le priant de la garder jusqu'à son retour... Il arrive : on nie le dépôt : appel au tribunal : on demande un serment ; le dépositaire infidèle, prêt à lever la main, remet la canne remplie d'or à l'homme qui réclamait son argent, et jure alors qu'il le lui a rendu. Un crucifix, selon l'usage, présidait à ce tribunal ; indigné de cette affreuse infidélité, son bras se détache, son sang coule, la canne se rompt, et la fourberie se découvre. J'ai vu le sang exposé tant de siècles à la vue des fidèles ! — La révolution, ennemie des miracles, a détruit ce grand monument de la piété de nos pères.

Quand Cervantes a placé ce fait dans l'île de Barataria, au tribunal de notre ami Sancho, il ignorait le vrai lieu de la scène.

Il y a tout lieu de croire que cette anecdote que Cervantes fait figurer en effet dans son Don-Quichotte, lui aura été racontée par quelqu'un des Espagnols venus en Bretagne, comme troupes auxiliaires pendant les troubles de la Ligue, et qui avait pu l'apprendre à Quimper même. Ainsi cette historiette, pour ne se trouver publiée que dans un ouvrage espagnol, n'en appartient pas moins d'origine aux Bretons. (F.)

Je ne parlerai pas du merveilleux poisson d'une fontaine de Quimper, toujours vivant, toujours entier, quoique Saint-Corentin en coupât chaque jour la moitié pour se nourrir dans la journée. L'évangile nous rapporte le miracle des cinq pains, qui substantèrent cinq mille spectateurs. L'histoire de Bretagne nous conte que Saint-Yves alimenta deux cents personnes, avec huit sols de pain, dans un tems de famine. Ces faits sont trop communs pour être rappelés ; Saint-François n'en faisait pas d'autres.

Quimper doit être submergé, si la bougie du Guéodet s'éteint. Si quelqu'un s'écriait : *Dove diavolo messer, avete pigliate tante coglionerie* ; je répondrais, c'est à Quimper.

Il est peu de ville, qui depuis la révolution n'ait perfectionné ses plans, ses quais, ses promenades publiques, Quimper n'a pas eu cet avantage ; il est presque impossible d'embellir l'ancienne partie de la cité ; les augmentations qu'elle recevra se porteront sans doute dans le voisinage des quais, sur ce qu'on appelait la Terre-au-Duc. On ne peut se dispenser, en attendant, d'élargir la rue Obscure ; on la traverse en allant à Brest, en revenant de cette ville ; le plus habile cocher a de la peine à la passer : les accidens y sont communs.

L'ingénieur Detaille, homme plein de mérite, de zèle, d'amour pour le bien public, a présenté tous les plans d'utilité générale et d'agrément pour la ville qu'il habite, pour l'arrondissement qu'il surveille ; les sommes médiocres qu'il a reçues du gouvernement, employées avec intelligence, avec économie, sont bien loin de suffire aux dépenses nécessaires ; les hommes, les maçons, d'ailleurs, sont devenus si rares, leur solde est si considérable, qu'il ne peut pas garnir les ateliers. Attendons tout du tems et de la paix.

Ici, comme partout, les corps administratifs ont négligé de se pourvoir d'édifices, de terrains qu'on leur eût accordés, pour établir des hôpitaux, des casernes, des places nécessaires. Quand on fut prêt à vendre Kerlot, le citoyen Detaille réclama les terrains indiqués dans le plan général de la ville, comme destinés à son

1. Ce vau est aujourd'hui rempli, la rue obscure élargie, aérée et bien éclaircie, ne mérite plus son nom. (F.)

embellissement, aux constructions projetées depuis long-tems. On n'eut aucun égard à ses observations. La vente s'effectua; la nation sera dans la nécessité de dédommager l'acquéreur, de contrarier un propriétaire, ce qu'on eût évité avec un peu de prévoyance.

Sur une partie de l'enclos non vendu des Ursulines, on veut former une place que traverseraient trois grandes routes; celles de Pont-l'Abbé, de Douarnenez, de Loc-Ronan. Cette place deviendrait un marché nécessaire; au milieu s'éleverait une fontaine publique; ses eaux seraient fournies par la source de Saint-Joseph; dans un des angles on établirait un lavoir. Pour que la place communiquât avec les quais, on ouvrirait une rue sur les terres de Kerlot.

Le citoyen Detaille a proposé de construire un abreuvoir près du pont de la révolution, d'établir un passage sur la rive orientale de la rivière; il isolerait le bâtiment où sont réunis les corps constitués, le public en approcherait avec plus de facilité et sans le long détour qu'il est forcé de faire, quand il s'y rend par le pont du Parc.

Le tribunal criminel n'a pas, pour ses assises, un local particulier, commode; il occupe momentanément une petite église près du Pont Sainte-Catherine; point de prison criminelle, point de maison d'arrêt, point de bibliothèque à Quimper. On pourrait placer ces établissemens indispensables, dans l'îlot des corps constitués, la bibliothèque occuperait la partie qui s'approche le plus

¹ Il y a aujourd'hui une bibliothèque à Quimper, placée dans une des ailes de l'Hôtel-de-Ville, le plus bel édifice moderne de cette cité. Cette bibliothèque est cependant peu nombreuse et ne se compose que de ce qu'on a pu sauver de la spoliation des bibliothèques des couvens du Finistère, lors de la révolution. Aussi y voit-on surtout beaucoup de livres de théologie ou traitant de matières religieuses. Elle possède un exemplaire précieux du *Catholicon*, le premier dictionnaire breton qui ait été publié. Il a été imprimé à Tréguier, à la fin du 15^e siècle. Elle n'a que deux manuscrits anciens, le premier et le plus précieux est le cartulaire de l'abbaye de Landevennec, l'autre est un assez beau psautier du quatorzième siècle.

On a réuni dans le même local quelques objets d'histoire naturelle et l'herbier de feu M. Bonnemaïson, ancien pharmacien de la marine, naturaliste très-instruit. Ce bel herbier est très-considérable, parfaitement bien classé et nommé. La ville de Quimper l'a acquis après le décès de son possesseur, qui l'avait formé lui-même avec le plus grand soin. On y voit beaucoup de plantes des Antilles que j'avais recueillies lors de mes voyages dans cet Archipel et dont j'avais fait présent à M. Bonnemaïson, avec qui j'étais lié d'ancienne amitié. (F.)

de la promenade du Pinity, où le lecteur pourrait rafraîchir sa tête fatiguée, sous un ombrage épais, dans un air purifié par le mouvement des eaux; sur un terrain uni, sablé, foulé par les plus jolies femmes.

Le quai de l'ouest a besoin d'être reconstruit.

Il serait nécessaire de faire curer le lit de la rivière au confluent, surtout du Steyr et de l'Odet.

Tous les pavés de la commune sont à refaire; ceux de la rue du Guéodet, surtout où l'on ne peut marcher la nuit sans risquer de se casser la jambe. C'est dans cette rue mal-propre, obscure, infecte, étroite, mal percée, que sont placées les boucheries.

Peu de mois se passent à Quimper sans que quelque particulier ne tombe dans la rivière et ne s'y noie. Ces funestes accidens devraient avoir déterminé la ville à faire placer des gardes-fous sur tous les quais.

Les vieilles et les enfans supposent que le diable, sous la forme d'un gros chien noir, vous précipite dans l'abîme, et que le hasard seul ne peut déterminer des accidens si souvent répétés. Les quais sont impraticables pendant plus d'un tiers de l'année; il est essentiel de les paver.

A l'extrémité de la promenade du Pinity, près de l'ancienne ville de Loc-Maria, plus vieille, dit-on, que Quimper¹, et qui n'est à présent qu'un village, on voit une manufacture de toute espèce de faïence, de poterie, dont les travaux n'ont pas entièrement cessé depuis la révolution; on devrait l'encourager et la soutenir. Depuis l'interruption du commerce elle fournit au Finistère la grosse poterie, dont sans elle il eût été forcé de se passer: ses travaux autrefois étaient plus recherchés, quoiqu'elle n'employât que de mauvais modèles, si j'en juge par d'anciens moules et par quelques pièces non vendues et cassées que j'ai vus dans le magasin. Le gouvernement devrait faire passer dans toutes les

¹ Le bourg de Locmaria, où se voit une fort ancienne église, est désigné dans d'anciennes chroniques sous le nom de *Civitas aquilaa*, ce qui, joint avec quelques débris de constructions romaines trouvés aux environs, porte à croire avec vraisemblance que les Romains qui pénétrèrent en Cornouailles avec le général Litorius, au milieu du cinquième siècle, y avaient établi un poste. (F.)

manufactures de la république des modèles de ces beaux vases apportés d'Italie par Denon.

C'est par ces soins que les arts se perfectionnent. Un vase régulier, parfait, élégant, comme ceux de Volterre et d'Arezzo, ne coûte pas plus au manoeuvre qui l'exécute, que ces pots lourds, uniformes et grossiers, des manufactures de France.

C'est en copiant l'Etrurie que les ateliers de Wedgwood mettent à contribution toute la terre, et que la gaucherie des artistes anglais disparaît sous des formes, empruntées à la vérité, mais préférables aux caprices des autres peuples de l'Europe.

En suivant les contours variés de la rivière à laquelle les eaux de la mer se mêlent, vous avez sous les yeux quelques paysages sauvages, quelques jolies maisons de campagne et les montagnes dépouillées qui vous conduisent jusqu'à la rade de Benodet, par un espace de trois lieues.

Les bâtimens de trois cents tonneaux remontent jusqu'à Quimper ; ceux de cinq à six cents ne peuvent se rendre qu'à l'anse de Lanroz, à deux lieues de Benodet : sur cette anse on pourrait établir une excellente briquerie ; deux espèces de terre, qu'on y trouve, quand elles sont mélangées, donnent des briques parfaites. On en a fait l'essai. Cet établissement, entre Brest et Lorient, serait avantageusement situé.

Des frégates peuvent se mettre en sûreté dans la rade de Benodet : elles n'y viennent que dans les cas forcés ; la passe est bonne, mais quand on est contraint de louvoyer on en redoute les bas-fonds.

La compagnie des Indes eut, dit-on, le projet d'y faire un port.

Sur toute cette côte, depuis le port Liberté jusqu'à Brest, on fait une pêche très-considérable de sardines, de congres, de juliennes ; le congre se pêche à la ligne ainsi que le merlu ; la sardine se prend dans des filets fort grands ; ils tiennent à l'arrière du canot, tendus par des plombs, soutenus par du liège : on attire ce poisson avec de la rogue ; c'est du frai ou des œufs brisés du stockfish délayés dans de l'eau de mer. On tire la sardine des filets avec une espèce de raquette. On compte ordinairement cinq hommes dans chaque bateau : les sardines, disent les pêcheurs,

ont un roi, nommé le Maigre, qui quand il trouve un banc de ses sujets, les mange tous, formassent-ils un monceau supérieur aux plus grosses montagnes ; dès qu'on le voit s'élaner hors de l'eau, la pêche est terminée ; les bateaux rentrent : on ignore s'il existe réellement un animal si redouté des sardines, qu'elles se dispersent à son approche, ou si ce poisson n'est produit que par l'imagination des pêcheurs ; jamais cet animal dévorateur ne s'est trouvé dans leurs filets.¹

On pêche dans ces mers des harengs, des maquereaux. A trente-six lieues, dans le Sud-Ouest de Penmarc'h, il existe, dit-on, un grand banc de morue, qu'on a négligé pour Terre-Neuve.²

On vante avec raison l'excellente poissonnerie de Quimper : la rivière produit des saumons, des truites, des mullets, des anguilles. Concarneau et Douarnenez lui portent des poissons de toute espèce, soles, turbots, rougets, etc., etc. Tout ce qui peut garnir une table bonne, recherchée, s'y trouve en abondance ; c'était un pays de chanoine. Les denrées n'y sont pas aussi chères que dans les villes voisines de Brest et de Lorient, gouffres où tout va s'engloutir, surtout dans les tems de désordres où les approvisionnement mal dirigés, laissent porter sur le Finistère et sur le Morbihan la charge de les alimenter.

Le beau bâtiment de l'évêché sert à présent d'auberge ; on y reçoit les étrangers dans des appartemens vastes, propres, bien éclairés, meublés avec recherche.

Les tabagies de la Bretagne, de la France entière donnent du prix à ces maisons commodes.

L'hôpital militaire de Quimper est bien tenu, dans une position avantageuse, sur un terre élevé qui domine la ville ; on y jouit du meilleur air, d'une belle vue ; le jardin est assez vaste, assez bien exposé pour qu'on y cultive des plantes médicinales, exotiques, etc.

¹ Ce poisson, nommé Le Maigre par les pêcheurs, existe bien réellement, et quoiqu'en dise Cambry, se prend quelquefois dans leurs filets où il s'empêtre tout en les brisant, en poursuivant les bancs de sardines dont il fait sa proie. C'est un squalo qui atteint sept à huit pieds de longueur et qui depuis long-tems bien connu des naturalistes, qui le désignent sous le nom de Squalo bleu, *Squalus Glaucus*, Linné. Il y a quelques années qu'on en prit un dans la baie de Douarnenez : il fut, par mes soins, empaillé et déposé dans le cabinet d'histoire naturelle de Brest, où on peut le voir aujourd'hui. (F.)

² On pêchait en effet autrefois de très-bonnes morues dans ces parages. (F.)

Le collège est un bâtiment vaste, très-propre aux exercices de la jeunesse; il appartient aux Jésuites jusqu'au moment de leur destruction; il était tenu par un principal et sept professeurs: on ne pourrait l'employer aujourd'hui sans réparations. Il est cruel de voir ce vaste emplacement abandonné, de trouver dans toutes les places publiques, dans tous les carrefours, cette multitude d'enfans sans guide passant l'âge de la mémoire, les plus beaux momens de la vie dans un abandon presque total: quel ton, quelle attitude, quels juremens! leurs mœurs se corrompent, les préjugés s'ancrent dans leur esprit. Attendons la paix pour régler le commerce, pour exercer une sage police, pour faire reflourir les arts: mais que laissant tout autre soin, sa famille, ses prétentions, sa fortune, tout honnête homme instruit s'adonne à l'éducation d'une jeunesse intéressante, perdue, si l'on ne vient à son secours.

Il n'y a point à Quimper de maître d'hydrographie. Le citoyen Tylly y montre les mathématiques avec succès. On n'y trouve ni maître d'escrime, ni maître de danse, ni maître de musique. Je ne sais si dans ce moment, on y pourrait apprendre à lire.¹

Des enfans nés avec des dispositions pour la peinture, y trouveraient pourtant un des meilleurs maîtres de la France. Les hommes de sa force ne donnent point les premières leçons.

Valentin, né dans la Bretagne, après avoir fini ses études à Rome, revint à Paris, s'y fit connaître.

De retour dans sa patrie, il a pris le parti de donner des leçons publiques: une soixantaine d'élèves assistent à ses séances, qu'il a cessées faute de bois pendant l'hiver. — Chargé d'une mission relative aux arts, je vis cet artiste habile et sans fortune.

Valentin a servi la révolution de son épée, de sa plume et de son pinceau; quelques chansons grivoises ont répandu parmi le peuple, des idées patriotiques sans se porter à des fureurs.

¹ Voici une de ces contradictions qui nous confirment dans la croyance que Cambry écrit son ouvrage en courant et sans relire ce qu'il en avait fait. Il doute ici qu'on puisse apprendre à lire dans Quimper, se plaint qu'il n'y a ni maître de danse, ni maître de musique, etc., et on a vu un peu plus haut qu'il faisait de cette ville le centre des beaux-arts et du bon goût en Basse-Bretagne. (F.)

Il fait ainsi parler un volontaire du Finistère.

Sur l'air: *Et y haça o'la qu'est donc bécé.*

Pour f.... à bas tous les pantins
De la et de l'Allemagne,
Et ses autres mangeurs de Saints,
Les soldats du sire,
Il ne nous faut d'autre instrument
Que de bonne paille de gland. (*bis.*)

Un soldat disait:

Le roi d'Chypre et d'Jérusalem
Peut à présent graisser ses bottes;
Car j'lui f.... son requiem
Pour dormir avec ses marmottes;
Puis nous irons dans ses états
Les ramoner du haut-en-bas. (*bis.*)

Les principaux ouvrages de Valentin sont:

- 1°. Le Martyre de Saint-Etienne, exposé dans le salon de Lebrun, en 1790. Il appartenait à l'évêque de Saint-Brieuc, Renaud de Belcise. Il est à présent à Paris.
- 2°. Jean II, duc de Bretagne, donnant aux Bénédictins un diplôme qui leur permit de bâtir la belle abbaye de Prières. Il était dans cette abbaye, département du Morbihan.
- 3°. Trois plafonds pour M. D'Argenson, aux ormes; ils représentent le printemps, la paix, Jupiter enlevant Ganimède. Les personnages ont huit pieds de longueur.
- 4°. Une Extrême-Onction à Saint-Brieuc: on en vit l'esquisse au salon, en 1791.
- 5°. Une Annonciation, le Baptême de J.-C., plusieurs Saints, à Prières.
- 6°. Une Ste. Geneviève, pour le marquis de Tenténiac, à Belon.
- 7°. Saint-Jean dans le désert, appartenant au comte de Severac, près de Vannes.
- 8°. Deux tableaux à Morlaix, l'Enfant-Jésus sur un globe, et la Délivrance d'une âme du purgatoire.

¹ Ce beau tableau est aujourd'hui en la possession de M^e le comte de la Fruglaye. (F.)

9°. Une multitude d'études et de dessins; Aman mis en croix, d'après Michel-Ange : presque toute la chapelle Sixtine : — La justice de Raphaël, aux trois crayons : Enée portant son père, du même maître.

Des morceaux, d'après le Dominicain, les Carrache, etc., destinés à la gravure.

Des études anatomiques, dont il veut faire un cahier de principes.

10°. Il a remis au représentant Tréhouard, pour l'offrir à la convention, la Philosophie versant sur Paris la lumière qui pénètre dans les départemens.

11°. Il achève un fort beau dessin; la Justice conduit la France au temple de l'immortalité, malgré l'envie, l'enfer et les tempêtes.

12°. Il esquissait il y a quelques mois un sujet assez neuf : la France montre la Liberté à des nations éloignées, aux Musulmans, aux Chinois, aux Tartares, qui copient la table des droits de l'homme.

J'oubliais sa grande composition qu'il doit exécuter pour le département. — C'est une belle allégorie; l'innocence expire immolée sur les marches de l'autel de la Liberté; l'envie fait suer ses serpens sur ses restes inanimés, qu'un génie couronne d'étoiles; la muse de l'histoire trace sur ses tablettes, le nom des membres du département qui périrent sous le couteau du tribunal révolutionnaire, à Brest.

Valentin sans fortune languit et végète à Quimper.¹

Les secours de la médecine sont administrés dans cette commune par des hommes de mérite.

L'hospice civil contient une centaine de lits; on y reçoit les enfans trouvés.

Une partie de ces hommes, aussi recommandables par leurs vertus que par leurs talens, que par leur héroïque intrépidité, (je parle de ces infortunés membres du département, qui, à la

¹ Valentin fut un artiste d'un talent supérieur, il ne lui manquait rien pour briller avec éclat dans la capitale parmi les maîtres de l'art, malheureusement son indolence naturelle le retint dans son pays, théâtre peu propre à faire remarquer son génie et son habileté; il y vécut presque ignoré et y mourut en 1804. Il est enterré sous le porche de la petite église de Kerfonteu, près Quimper; une table de marbre, avec une inscription honorable, est placée au-dessus de sa sépulture. (F.)

honte de l'humanité, périrent sur l'échafaud), étaient de Quimper; presque tous s'étaient formés dans cette ville. — Qu'on les suive depuis les premiers jours de la révolution, qu'on parcoure leurs registres, qu'on lise leurs arrêtés, qu'on juge les mouvemens qu'ils ont commandés, l'esprit qu'ils ont répandu, on les verra toujours les plus fermes appuis de l'unité républicaine : inébranlables dans leurs principes de patriotisme et de philosophie, aussi prompts à concevoir un grand plan qu'à l'exécuter, ils ont tombé sous le couteau, parce qu'il était impossible de les écarter du sentier de l'honneur, de la justice et de l'humanité. Si le Finistère, entouré de chouans et des flottes anglaises, n'a point encore laissé souiller son territoire, il le doit à l'impulsion de son ancien département, aux principes qu'il a répandus, à son esprit qui vit encore.

Quel homme avait la sérénité, le calme de Kergariou, plus de zèle, plus de dévouement que ce malheureux Moulin?

Quelle force, quel style chez le procureur-général Briche! Avait-on plus de talens, plus d'amabilité, plus de simplicité; s'exprimait-on avec plus d'énergie que cet infortuné Morvan, couronné par l'académie française, orateur, musicien, poète, administrateur éclairé.

Quel homme fut plus respecté, plus aimé que Delmat? au moment du supplice sa voix fit pâlir ses bourreaux.

Mais une aussi sèche analyse ne suffit pas aux mânes de ces hommes généreux; c'est dans les pages de l'histoire qu'on doit apprendre à les aimer, à les admirer, à les pleurer.

Quimper est situé par les six degrés vingt-sept minutes vingt et une secondes de longitude, et par les quarante-huit degrés vingt minutes de latitude; le pays est rempli de montagnes : celles que l'on nomme les montagnes Noires sont les plus considérables; elles forment un rideau de la longueur de trente-cinq lieues; les montagnes d'Arès ont neuf lieues de longueur.

Quimper contient neuf mille cinq cents habitans; le voisinage de la mer est varié, délicieux. Les environs offrent des montagnes, des landes, des terres incultes et des bois assez étendus.

Les Anglais, venus au secours du comte de Montfort, assiégèrent cette ville sans pouvoir la prendre : elle était bien défendue par ses fortifications.

Quimper ne se rendit qu'après la victoire de Montfort.

Dans les troubles de la ligue, tranquille jusqu'à la mort de Henri III, Quimper prit le parti du duc de Mercœur; en 1595, elle était soumise au roi.

En 1634, l'ignorance, la superstition et l'idolâtrie exerçaient encore leur empire à Quimper. Les femmes qui avaient leur mari en mer allaient balayer la chapelle la plus voisine et en jetaient la poussière en l'air, dans l'espérance que cette cérémonie procurerait un vent favorable à leur retour. On fouettait, on jetait dans l'eau les saints qui n'accordaient pas les demandes qu'on leur faisait; les uns mettaient dans leurs champs un trépied ou un couteau fourchu, pour garantir le bétail des loups et autres bêtes féroces; les autres avaient soin de vider l'eau de tous les vases d'une maison où quelqu'un venait de mourir, de peur que l'âme du défunt n'allât s'y noyer; ils mettaient aussi des sièges auprès des feux de joie de la Saint-Jean, pour que leurs parens morts pussent se chauffer à leur aise; la veille de la même fête, on permettait, en plusieurs endroits de la Basse-Bretagne, au peuple de danser une partie de la nuit dans les chapelles. — On se mettait à genoux devant la nouvelle lune, et l'on disait un *Pater* et un *Ave* à son intention. — Au premier de l'an on faisait une espèce de sacrifice aux fontaines publiques, par plusieurs morceaux de pain couverts de beurre que chacun y offrait; dans certaines paroisses, on portait, le même jour, aux fontaines, autant de morceaux de pain qu'il y avait d'individus dans une famille, et par l'arrangement qu'ils conservaient en surnageant, on prétendait connaître ceux qui devaient mourir dans l'année.

Après avoir décrit la ville de Quimper, parlé de ses établissemens, de son esprit, passons à l'examen du district dont elle est le chef-lieu.

Les administrateurs du département du Finistère, le tribunal criminel, le tribunal civil y résident.

Il y a douze lieues de la pointe de Penmarc'h à Tourc'h, neuf lieues de Trevignon à Plogounee. Ce sont les principaux diamètres du district.

L'esprit du district est bon en général; dominé cependant par la superstition dont les effets se font surtout sentir dans les villes

méditerranéennes; le peuple est gai, les mœurs sont pures, on n'a jamais pu le conduire aux excès, dont tant de contrées se sont rendues coupables à l'époque du terrorisme.

Le climat de ce pays est pluvieux, stérile en général, couvert de landes; la moitié des terrains qui pourraient être cultivés est négligée, on n'y voit pas une forêt, mais elle est assez bien boisée; on tire un grand parti des taillis d'Eliau et de Pleuven; le chêne, le hêtre, le peuplier, le châtaignier surtout sont les arbres qu'on y remarque.

Les cidres n'y suffisent pas à la consommation des habitans.

On cultive beaucoup de blés-noirs dans le district en général.

Pont-l'Abbé fournit beaucoup de légumes, Penmarc'h de superbes moissons de froment.

Le commerce des bestiaux était très-considérable autrefois; les Normands y venaient acheter des chevaux: on entretenait un haras à Lansalut.

Le gibier est assez commun dans cet arrondissement; on se plaint des loups et des sangliers qui le ravagent; on y voit beaucoup d'hermines.

J'ai parlé de la faïence de Locmaria; il existe d'autres petites manufactures de grosse poterie et de vases de grès dans le même lieu, à Gaberic, à Ergué.

On trouve une papeterie dans Kersunteun, sur le Steyr.

Il y a, près de Quimper, de l'argile blanche très-micacée, propre à faire des poteries de l'espèce de celle qu'on fait en Angleterre, on l'a négligée.

Les tanneries sont en si petite quantité, de si peu d'importance qu'on ne devrait pas les citer.

Le séminaire de Quimper est bâti sur un mont de cailloux roulés.

Le granit est la pierre la plus commune; on y trouve beaucoup de schistes micacés, du quartz, etc.; on n'y connaît point de pierre calcaire.

Le citoyen Cormier, nommé commissaire pour l'exploitation d'une mine de charbon-de-terre, près des murs de Quimper, a trouvé dans un espace de six cents toises, et dans la même direction,

cinq affleuremens bien prononcés; les échantillons éprouvés ont été trouvés trop légers; les autres fouilles en offrent de meilleurs. Voici l'état des couches de cette mine.

1. Terre végétale.
2. Glaise sablonneuse, qui plus bas s'unit à des cailloux roulés et ne fait avec eux qu'un même solide.
3. Cailloux roulés, mêlés de sables micacés et coagulés.
4. Schiste gris, imparfait, très-cassant.
5. Terre noire stéatiteuse et feuilletée.
6. Charbon-de-terre, quelquefois mêlé de quartz.
7. Granit très-micacé, sans feld spath, fort dur et peu cassant.

Ce dernier rocher fait toujours le mur du filon, et est le plus intimement uni au charbon, excepté la terre végétale; ces couches se répètent à chaque veine de charbon, il y en a trois bien remarquables; la première a sept à huit pouces d'épaisseur; la seconde est divisée dans la terre noire stéatiteuse, elle a douze pieds de large; la troisième, qui est encaissée dans un rocher très-dur, n'a que deux pieds de large et produit dans quelques parties six pouces de charbon pur et massif.

La direction des veines est toujours du levant au couchant; leur inclinaison fait soupçonner qu'elles se réunissent à une certaine profondeur.

En général cette mine ne donne que peu de succès, mais quelques espérances.

Le commerce du district consiste en blés, en miel, en cire, en sardine, en poisson. On pourrait y nourrir beaucoup d'abeilles.

Il y a des moutons noirs à Penmarc'h, à Ploumeur, à Saint-Jean. Les chanvres qu'on cultive suffisent à peine à la consommation; le lin réussit sur la côte, on y désire des graines de Russie, et du sarrasin de Sibérie, qui redoute moins les gelées.

Les chemins de traverses sont tous à réparer.
Les grandes routes sont en assez bon état.

Les ponts qu'il est indispensable de rétablir sont ceux de Rosporden, de Pont-l'Abbé, de Cluyon, qui sert à la communication avec Carhaix; ici, comme à Châteaulin, on demande la route nouvelle qui conduirait à Morlaix, par Braspars.

Il me reste à faire connaître Pont-l'Abbé, Penmarc'h, Concarneau, les îles des Glénans, tous ces lieux sont compris dans l'arrondissement du district de Quimper.

La route de Quimper à Pont-l'Abbé est en assez bon état; elle n'offre rien de remarquable.

La mer remonte jusqu'à Pont-l'Abbé; en face du pont de cette commune est un château flanqué de deux tourelles; une de ces tours est détruite, la municipalité occupe l'autre; ce vaste bâtiment est construit de grandes pierres de taille; avant l'invention du canon, il eût été fort difficile de le réduire; il passa de la maison de Rohan à celle de Richelieu. Un Duquenelec, propriétaire de Pont-l'Abbé, fut une des victimes de la Saint-Barthelemy; les seigneurs de cette baronnie possédaient de 40 à 50,000 livres de rentes, ils percevaient cinquante sous sur chaque mariage; chaque nouveau domicilié dans leurs terres leur devait une pareille somme. Les plus anciens titres trouvés dans les archives du château ne remontent qu'à treize cents. Ces seigneurs, quand ils envoyaient un sergent avertir d'apporter leurs rentes, avaient un droit qu'on nommait *Viande à garçon*, les métayers étaient obligés de nourrir ce messager d'autant de viande qu'il pouvait en manger; il ne lui était pas permis d'en emporter.

Un grand Voyer, vassal de Pont-l'Abbé portait, dans les tems les plus reculés, une baguette blanche à la main, quand il assistait à des jugemens, ou quand il conduisait des prisonniers. Cette baguette, dont les juges d'Espagne, d'Angleterre sont encore armés, était dans les Gaules et partout l'emblème de la force qui punit, et de la douceur qui doit présider aux jugemens.

Les seigneurs de Pont-Château et de Pont-l'Abbé se prétendaient barons des états de Bretagne.

La partie du Pont-l'Abbé qui précède le pont, du côté de Quimper, n'est pas la plus considérable, elle ne paraît qu'un village; au-dessus du château règne un monticule habité, une place assez grande, qui lui donne l'air d'une petite ville.

Le couvent des Carmes, placé sur les bords de la mer ou de la rivière, est un bâtiment assez vaste dont l'enclos est considé-

11 Les tours et les remparts du château de Pont-l'Abbé sont aujourd'hui détruits. (F.)

nable; un particulier l'occupe après l'avoir acquis de l'état. On a trouvé dans cette maison cinq tableaux médiocres, et seize à dix-sept cents volumes, qu'on a fait parvenir à Quimper; on vantait une rose de l'église, d'un travail délicat; un architecte verrait avec plaisir les voûtes surbaissées des caves et des cuisines du château de Pont-l'Abbé.

Le petit hôpital de cette commune ne contient que douze à vingt lits, avant la révolution il avait 2000 livres de revenus.

Cette ville, plus commerçante autrefois qu'à présent, n'a pas de magasin public qui puisse servir au commerce.

La prison est dans le plus mauvais état. Elle n'a ni lavoir, ni abreuvoir, ni fontaine commode; il serait facile de lui procurer tous ces avantages; on a le projet de faire un quai sur la plage de Pont-l'Abbé, et d'établir une route directe entre Pont-Croix et cette commune, elle est indiquée sur la carte d'Ogée, elle fut même commencée par ordre du duc d'Aiguillon... Ce chemin établirait une importante communication entre les plus riches cantons du district de Quimper et de Pont-Croix.

Le commerce principal de Pont-l'Abbé se faisait en Catalogne, à Cette, à Nantes, à Bordeaux; des barques de vingt jusqu'à cent cinquante tonneaux y portaient des sardines, des congres, des merlus, des juliennes, des raies sèches; on a vu jusqu'à cent vingt bâtimens dans le port de cette petite ville.

Ses environs sont d'une incroyable fécondité, c'est un pays de promission; outre le froment qu'on y recueille en abondance, on y trouve beaucoup d'orge, de blé noir et d'avoine; on pourrait y soigner de très-belles prairies qu'on néglige; on vante les beurres de ce pays, les fruits de toute espèce y sont délicieux et très-communs; cerises, pêches, abricots, figues, etc.; les jardins couverts de choux, d'oignons, de haricots, d'asperges, de melons, d'artichauts, de panais, sont très-nombreux. Pour obtenir ces riches productions, il ne faut qu'effleurer la terre: les fruits et les légumes de ce canton devancent d'un mois la maturité de ceux du canton de Quimper, qui n'est éloigné que de trois lieues; on sent que les cultivateurs y vivent avec plus d'aisance. Le maire de Pont-l'Abbé m'a dit avoir mesuré dans les campagnes, des artichauts

de vingt et un pouces de circonférence, et des choux-fleurs de quinze à seize pouces de diamètre; les étrangers ont peine à concevoir cette différence entre les productions des terrains qui se touchent: on n'imagine pas la chaleur, la fécondité des terres qui bordent nos rivages.

L'air de ces contrées est très-vif, très-sain, on y voit peu de maladies; les vents y sont forcés et règnent au Nord-Ouest, près de neuf mois par an.

En 1787 et 1788 on élevait beaucoup d'abeilles dans ces cantons, des voleurs en enlevèrent quelques ruches. Un préjugé fait croire que quand on vole une ruche, les autres dépérissent: on en néglige l'entretien d'après ce proverbe breton.

N'eus quel a chanç varlerc'h al laër.

Point de bonheur après le voleur.

Il serait à souhaiter qu'on rétablît cette branche de commerce.

On entretient des moutons à Penmarc'h, Ploumeur et Beuzec.

La rareté des bois, presque tous employés par les sabotiers et ruinés par les salpêtreries, forcent les paysans à ne brûler que des tourbès, des genêts, de la bouse de vache, des landes, quelques mottes et des goémons sur le rivage.

L'île Tudy, Penmarc'h, Guilfinet, fournissent beaucoup d'hommes à la maistrance des vaisseaux de l'état, beaucoup de pilotes côtiers. Il serait nécessaire d'entretenir à Pont-l'Abbé un bon maître d'hydrographie.

Il y a dans cette commune un chirurgien très-estimé; les paysans des alentours sont gais, soumis, et de mœurs douces. Sur la côte, on pille toujours les naufragés mais on les arrache à la mort.

Dans les campagnes, aux mariages, le plus âgé des hommes dit publiquement des prières après le repas. On a pour les vieillards le plus profond respect; quand vous buvez à la santé de quelqu'un, il faut qu'il boive dans votre verre et que vous buviez dans le sien: refuser de se soumettre à cet usage serait une insulte très-grave. Le plus grand nombre des époux n'approchent de leurs femmes que trois jours après la noce; l'intérêt seul fait les mariages. Les tailleurs en sont communément les entremetteurs sous le nom

de Basvalan, ces Basvalan, pour réussir dans leurs demandes, portent un bas rouge et l'autre bleu, et rentrent s'ils voient une pie, animal de mauvais augure. On conserve l'usage des courses de chevaux, le jour des noces; la course des hommes, la lutte, n'ont plus lieu depuis quelque tems. La soule est proscrite depuis que plus de quarante hommes, en la poursuivant, se noyèrent dans l'étang de Pont-l'Abbé.

Les anciennes superstitions se maintiennent dans les campagnes, on y fait beaucoup de contes de fées et de sorciers, on fait tourner le tamis pour retrouver les choses perdues. Quand on porte un enfant au baptême, on lui met du pain noir au cou pour éloigner les sorts qu'on voudrait lui jeter; une femme ne souffre pas qu'on lui passe son enfant par-dessus la table, si dans ce passage un mauvais vent venait à le frapper, il ne pourrait en guérir de la vie. Personne ne s'assied sur la table, les bonnes-gens croient qu'une tempête ne peut cesser que quand les corps impurs et les cadavres ont été vomis sur la côte. Ils croient que deux corbeaux président à chaque maison et qu'ils prédisent la vie et la mort.

Le premier novembre on fait encore dans quelques cantons reculés, des crêpes, un repas pour les morts.

Ils croient que quand un grand personnage, de grands criminels cessent de vivre, l'air, la terre et les mers sont ébranlés.

Je m'abstiens de montrer ici tous les rapports qui lient les superstitions actuelles de ces contrées avec les superstitions de tous les peuples de la terre, l'homme le moins instruit fera tous ces rapprochemens qu'on aurait tort de dédaigner.

Le tambourin, le haut-bois, la musette sont les instrumens du pays. L'hospitalité s'exerce dans toutes les habitations. Les mœurs, la bonne foi s'altèrent, les femmes depuis quelques tems boivent beaucoup de vin et de café; les hommes un peu libertins sont plus propres, vivent mieux, sont plus civilisés que dans le reste de la Cornouailles et que dans le pays de Vannes.

Les habitans de l'île Tudy, dans la rivière de Pont-l'Abbé, existent dans un pays qui ne leur offre aucune espèce de production; ils ne vivent que de poissons, ils sont grands, ne s'allient

qu'entre eux. Ils ont communément l'œil bleu, les sourcils et les cheveux noirs; les femmes au milieu de l'hiver sont dans l'eau jusqu'à la moitié du corps pour ramasser des huîtres, des chevrettes, des moules. Trois heures avant le jour, dans les tems les plus froids, mouillées, sans feu, elles attendent l'heure du marché sous la halle de Pont-l'Abbé. Comme tous les peuples isolés, les pêcheurs de l'île Tudy méprisent les autres hommes; ils sont très-vains, très-fiers, on dit d'eux en proverbe :

Ar gurunen a gloar. Ils sont couronnés de gloire.

Leur île n'a pas une demi-lieue de tour. L'état ne leur donne aucun secours, ils sont pourtant utiles et pilotes, on devrait leur donner les vivres qu'on distribue dans l'île de Sein.¹

A une demi-lieue de Pont-l'Abbé est l'île Chevalier sur laquelle on trouve une ruine assez considérable; c'était, dit-on, un des châteaux de ce bon roi Gralon² que nous trouvons partout dans ces parages; elle a plus d'une lieue de circonférence; elle est extrêmement féconde. On y compte une douzaine de petits villages.

Le gibier de mer, ainsi que la perdrix, les cailles et les lièvres, sont communs dans cette partie du Finistère.

On m'a parlé d'eaux ferrugineuses à Lambour, à une portée de fusil de Pont-l'Abbé, dans les communes de Bodilio, de Penmarc'h, sur le territoire de Kertano, commune de Ploumeur. Sur la route de Plouneour, on trouve beaucoup de pierres druidiques: je parle de ces quartiers énormes de rochers plantés en terre et recouverts d'une grande pierre plate qu'on voit non seulement dans la Bretagne, mais dans presque toutes les contrées de l'ancien monde.

Carnac, en Bretagne, est un des plus grands théâtres de ces monumens, il en existe une prodigieuse quantité dans ce canton, alignés avec symétrie; ils ne sont éloignés que d'environ trois toises. Ce lieu, suivant la tradition bretonne, dans les tems les

¹ On devrait surtout établir un bac qui permit de communiquer aisément et à toute heure avec la terre ferme où les habitans de l'île, qui est entièrement dépourvue d'eau douce, sont obligés d'aller chercher celle nécessaire à leurs besoins. (F.)

² Ce prétendu château du roi Gralon était une maison de Templiers et c'est à leur séjour en ce lieu que l'île doit son nom d'île des Chevaliers. (F.)

plus reculés, appartenait à des Druides; il est entre l'île des Samnites et l'île de Sein, consacré par les oracles des prêtresses gauloises, dont j'ai parlé en décrivant l'île de Sein.

Carnac leur doit son nom, de Carn, amas de pierres et d'Ac ville.¹

Ces monumens sont multipliés en Angleterre et dans ses dépendances; ceux de la plaine de Salisbury sont les plus célèbres, ils ont jusqu'à vingt-trois pieds de hauteur.

On en voit dans l'île d'Anglesey, dans les Hébrides, dans l'île de Boreray, près de Saint-Kilda.

On les connaît dans ces contrées sous les noms de Stone-Heng, de Cromlec'hs; le docteur de Stukeley prétend que leur vrai nom est Ambres, de la ville d'Ambresbury près de laquelle il en existe.

Les anciens Bretons insulaires les nommaient *Chiorgaur* que les premiers moines traduisirent par ces mots : *chorea gigantum* ou *giants dance*; ces mots offrent un rapport si positif qu'il est impossible de ne le pas saisir. Nous avons vu que nos Bretons nomment *Gauric* les génies qui dansent autour de ces pierres. Les habitans de Pont-l'Abbé les appellent *ti Gauriquet*.

Les Anglais supposent ces monumens fondés par art magique; ils en prêtent la construction à l'enchanteur Merlin; M. Sammes aux Phéniciens; Jnigo-Jones aux Romains; ce célèbre architecte y voyait un ordre toscan. Le docteur Charleton, médecin de Charles II, les croit fondés par les Danois.

Le D^r Stukeley pense que quelques prêtres égyptiens persécutés par Cambise, se sont sans doute réfugiés dans la Bretagne et qu'ils ont dû dresser ces pierres.

D'autres assurèrent qu'elles l'ont été par les Phéniciens.²

Des antiquaires de ce pays ont cru que les Druides avaient l'art de composer ces pierres elles mêmes, en les formant d'un gros sable de mer lié par un ciment dont nous avons perdu

¹ Carn en langue gallique veut bien dire en effet assemblage de pierres sacrées, mais la syllabe *ac* n'a jamais signifié ville en aucun idiôme de la langue celtique. Le mot *Carnac*, comme nous l'avons démontré dans nos *Antiquités de la Bretagne*, signifie en cette langue un *charnier*, un *cimetière*. (F.)

² Cette opinion n'a aucun fondement, les Phéniciens n'ont jamais érigé de monumens semblables ni chez eux ni chez des peuples étrangers. (F.)

l'excellente composition; ils se fondent sur l'impossibilité de transporter ces masses énormes dont les analogues ne se trouvent pas dans les environs de Salisbury.¹

On connaît la pierre levée des environs de Poitiers.

A Locmariaker où l'on suppose qu'était placée l'ancienne ville de Vannes; sur les routes de Lorient à Hennebon; de Quimper à Pontcorf; de Pont-l'Abbé à Penmarc'h; dans la commune de Moëlan; dans celle de Clohar; j'ai vu de ces monumens druidiques; on en trouve à Belle-Ile; sous un étang aux îles des Glénans.

On en rencontre dans la Hollande, dans la Scandinavie. Kircher en dessine un qu'on voit dans le Japon.

La Génèse parle de ces pierres élevées comme monumens sous les noms de Galhed et de Galgal.

Les Turcs prétendent posséder le tombeau de Mina, mère de Mahomet. « Ce sépulcre est formé de trois grandes pierres, dont deux sont debout, l'autre par-dessus; elles ont treize palmes de large, et vingt-six de hauteur. »

Silvestre Girard en place sur la montagne de Cyllarus, dans l'Irlande.

Le Periple du Pont-Euxin rapporte qu'il s'en trouve à Trapezunte couvertes d'inscriptions barbares. Saxo Grammaticus en indique au sommet des montagnes du Danemarck.

Selon Strabon, le prétendu temple d'Hercule, à l'extrémité de l'Espagne, n'était qu'une réunion de pierres druidiques.

Montfaucon dit qu'elles sont communes dans la Frise, dans la Westphalie, et dans tous les pays du Nord; celles d'Humming, dans l'évêché de Munster, peuvent mettre cent montons à l'abri de la pluie, assure ce célèbre antiquaire.

Près du temple de l'ancienne Cérés chez les Phénécates, était un de ces monumens nommé Pétroma, sous lequel on conservait les rités et détails concernant les grands mystères.

¹ Tous les monumens celtiques que nous connaissons sont faits tout simplement avec la pierre même du sol et des rochers qui les environnent. La chose est si visible que je ne conçois pas comment on a pu les croire fabriqués avec un ciment de composition. (F.)

On a pris ces monumens pour des autels, pour des tombeaux. Il m'est bien démontré qu'ils n'ont été placés que pour indiquer le lieu des traités passés dans différentes occasions : c'était l'emblème ingénieux et simple de la solidité, de la durée des conventions faites entre deux peuples et de l'union qu'ils contractaient. A leur imitation, les Lacédémoniens consacrent leur *Docana*, pièces de bois liées par une traverse qui présentaient le même emblème. Ils servaient ailleurs à l'exposition des chefs, aux orateurs qui parlaient au public, aux envoyés de différens peuples qui traitaient d'affaires politiques, comme à Carnac, comme à Salisbury; c'était le suggestus des Romains fait en pierre de taille dans la colonne Trajanne, mais quelquefois de bois, de pierres accumulées, de gazon même; Tacite a dit :

Simul congerunt cespites, extruunt tribunal quo magis conspicua sedes foret.

Dion 462, *in tribunal factum ex terrâ palustri more romano conscendit.*

Les anciens marins disent avoir vu, au large, entre le Guilvinec et Penmarc'h des pierres druidiques, à quinze ou vingt pieds de profondeur sous l'eau, tellement vénérées, qu'on disait la messe dans un bateau au-dessus d'elles une fois chaque année.

Quand les hommes errans sur les différens points de la terre eurent perdu le sens des emblèmes anciens, les traces de respect restées pour eux, dans leur esprit, divinisèrent ces pierres. On leur offrit des sacrifices, on les couvrit de couronnes de fleurs, on versa sur elles de l'huile, des parfums; on adora le Dieu Terme; Jupiter, Cappotas; de là, le Sala-Gramma des Brame; la pierre Salanite; les Betyles; de là, le jurement des Romains sur Jupiter pierre; la pierre de l'Aréopage; l'Alquibile ou l'Algible des Arabes, le Gebul des Hébreux, les *Ερμαιοι*, les *Τετραγωνος* des vieux Grecs; les Colonnes des Macchabées; la pierre de la porte Capène qui produisait des pluies aussi fécondes à Rome, que celles de la chasse de sainte GENEVIÈVE, à Paris.

Un fait que je me rappelle, outre l'assertion positive de Diodore de Sicile, confirmera la vérité du sens que je prête à ces monu-

1 Voir sur ce sujet ce que nous avons dit dans une des notes précédentes, sur les diverses destinations des monumens celtiques et pour plus de détail consulter nos *Antiquités du Morbihan*. (V.)

mens. Polybe en décrivant la première alliance des Romains et des Carthaginois dit, qu'ils attestèrent une pierre comme témoin éternel, indestructible de leur alliance, et que se dévouant à la vengeance céleste, ils frappèrent d'un caillou la tête d'un agneau, consentant à périr comme lui, s'ils manquaient au traité qu'ils venaient de jurer, etc.

Il ne m'a point paru déplacé dans la Bretagne, couverte de ces emblèmes, d'en désigner le sens avec précision et de rapporter quelques faits, quelques traits qui les concernent dans l'histoire de l'Univers. Pardonnez-moi cet étalage d'érudition; on est forcé de s'en excuser dans ce siècle, comme à la Cour de disserter, comme à Paris d'avoir un caractère, comme d'employer près de certaines femmes le langage de la raison.

Les principaux travaux à faire à Pont-l'Abbé sont : 1°. le pont, qui fait courir aux hommes et aux chevaux les plus grands dangers. Il y passe par jour une cinquantaine de charrettes; les accidens y sont fréquens.

2°. Le passage de Pen-à-Hap qu'il est nécessaire d'élargir, en prenant sur le cimetière.

3°. Le quai qu'on délaisse faute d'ouvriers; on désirerait qu'on y joignit des cales, il ne s'en trouve point dans le plan présenté : une d'elles devrait être placée au midi, l'autre au levant pour le carénage.

Le quai commencé doit avoir quatre-vingt-dix toises; il y en a vingt-huit de faites.

4°. Nettoyer le port jusqu'à Rosquerneau; des bâtimens de cent-cinquante tonneaux pourraient alors remonter jusqu'au quai. Dans le tems des équinoxes, la mer monte dans le port à treize et quatorze pieds.

5°. Faire sauter la pointe de l'île Garro qui gêne la navigation.

6°. Réparer les ponts de Nignon, de Kereon, de Saint-Parre, pour établir une communication si nécessaire entre Penmarc'h Kerity, Pont-l'Abbé, Quimper, etc. Les chemins qui mènent à cette côte sont les plus mauvais de la Bretagne. J'atteste avoir passé plus de cent mares en m'y rendant, dans lesquelles mon

cheval s'est mis quatre fois à la nage; ces routes n'ont pas la largeur nécessaire pour que deux charrettes puissent s'y croiser, et les charrois sont jour et nuit en activité.

7°. Il est urgent de faire une digue à Naotven, pour s'opposer aux progrès des sables qui couvriront bientôt des terres fécondes de cette commune.

J'avais attendu le moment d'une tempête pour me rendre à Penmarc'h, je fus bien servi par les éléments; la mer était dans un tel état de fureur, que les habitans du pays, accoutumés à ce spectacle, quittaient leurs travaux pour la contempler.

Tout ce que j'ai vu dans de longs voyages, tout ce que j'ai décrit dans ce mémoire, la mer brisant sur les rochers d'Altavelle et les côtes de Fer à Saint-Domingue, les longues lames du détroit de Gibraltar; une tempête qui combla sous mes yeux le port de Douvres, en 1787; la Méditerranée près d'Amalphi, rien ne m'a donné l'idée de l'Océan frappant les rochers de Penmarc'h.

Ces rochers noirs et séparés se prolongent jusqu'aux bornes de l'horizon; d'épais nuages de vapeurs roulent en tourbillon, le ciel et la mer se confondent. Vous n'apercevrez dans un sombre brouillard, que d'énormes globes d'écume; ils s'élèvent, se brisent, bondissent dans les airs avec un bruit épouvantable; on croit sentir trembler la terre. Vous fuyez machinalement; un étourdissement, une frayeur, un saisissement inexplicable s'emparent de toutes vos facultés, les flots amoncelés menacent de tout engloutir; vous n'êtes rassuré qu'en les voyant glisser sur le rivage et mourir à vos pieds; soumis aux lois de la nature et de l'invincible nécessité.

La torche de Penmarc'h est un rocher séparé de la terre par un espace qu'on nomme le Saut-du-Moine¹, la mer s'y précipite avec fureur; on lui prête le bruit qui retentit au loin dans la campagne, quoiqu'il soit produit par les cent mille obstacles que l'Océan trouve sur ces parages.

¹ Cette large fissure, qui sépare en deux la roche dont il est ici question, est due à l'éboulement d'une puissante veine quartzuse renfermée dans la roche granitique de la Torche et qui, sapée continuellement par une mer en fureur, s'est détachée et brisée, laissant à vide l'espace qu'elle occupait. (F.)

J'ai parlé des ruines de Penmarc'h, elles annoncent une très-grande population; elles sont pour les habitans du pays les ruines de la ville d'Is. On sait qu'on y faisait un immense commerce de salaison.¹

Sans l'honnête curé de ce canton, je serais mort de froid et de faim dans ce pays sauvage et dépouillé. Le bon pasteur me servit une poularde au riz, une poularde fricassée, une poularde grasse à la broche et me donna, s'excusant de sa pauvreté, du plus délicieux vin de Ségur trouvé sur le rivage et troqué par les paysans contre quelques bouteilles de mauvais cidre.

Béni soit le vénérable curé qui me sauva la vie, c'est un fort galant homme aimé de ses paroissiens, aussi tout abonde chez lui; il lui manque du drap. Sa soutane était composée de cinq cents pièces de teintes différentes.

On construit un phare à Penmarc'h, il n'en est point de plus nécessaire aux marins.² Les vents du Sud-Ouest y dominent; ils sont si violens que le jour où je m'y trouvai, les vapeurs, l'écume

¹ La ville de Penmarc'h, dont les vastes ruines couvrent un espace de terrain considérable, était fort grande sans doute, mais son origine ne remonte pas très-haut et ne peut aller au delà du quatorzième siècle. Ce fut une place florissante par son grand commerce avec la Gallice et ses établissemens pour les pêches de la morue et de la julienne ou merlus. Cette ville ne fut jamais murée mais la plupart de ses maisons étaient fortifiées de manière à pouvoir résister à un coup de main. Précaution nécessaire contre les incursions des pirates. La découverte de Terre-Neuve fit abandonner les pêcheries de Penmarc'h et dès lors cette cité commença à périr. Les ravages qu'y exerça Fontenelle pendant la guerre de la Ligue la ruinèrent presque totalement et ses habitans l'abandonnèrent peu à peu.

² L'église de Penmarc'h est grande, elle fut bâtie au commencement du quinzième siècle et est dédiée à Saint Nona, l'un de ces apôtres bretons que Rome ne connaît pas et sur lesquels souvent les légendes et les traditions sont muettes.

Dans la partie occidentale de la ville, que l'on appelle Kerity, est une église de Templiers, d'un style d'architecture remarquable; plus loin est l'église de Saint Guenole, vaste édifice dont les ruines gothiques sont d'un effet très-pittoresque. Quelques chapelles moins considérables se voient encore aux environs.

On y rencontre aussi plusieurs monumens celtiques, remarquables par leurs grandes dimensions; leur nombre semblerait indiquer que, dans les tems antérieurs au christianisme, Penmarc'h fut encore un des principaux lieux consacrés au culte druidique dans le Finistère. (F.)

² Ce phare qu'a vu construire Cambry, était mesquin, mal éclairé et trop peu élevé pour être aussi utile aux marins que le comportent les dangers de ces parages bordés d'écueils. On en a récemment construit un nouveau qui remplit toutes les conditions désirables. Il a été érigé sous la direction de M. de Préville, ingénieur des ponts et chaussées à Quimper. (F.)

qu'ils portaient, se répandaient jusqu'à Saint-Pierre, et dérobaient aux yeux et le phare, et la tour carrée, etc., etc.

Quelques jours après ce voyage à Penmarc'h, je me rendis à Concarneau.

L'îlot sur lequel est établie la ville, n'a que quatre cents pas de longueur sur cent-vingt de large. Il est environné de fortifications, de murs épais, d'une redoute construite, dit-on, par la reine Anne. A mer basse, on peut en approcher du côté de l'Ouest; on s'y rend en traversant le Chenal de l'Est, au moyen d'un bac souvent entraîné par les courans. On porte à quarante mille francs la dépense nécessaire pour établir un pont sur la rivière Moreau, près de Bégallano; ce travail nécessiterait l'établissement d'une route d'un quart de lieue de Concarneau jusqu'au pont de Minaouet.

Les collines voisines dominant Concarneau; avant l'invention du canon, cette place ne pouvait être enlevée que par surprise. On en répara les fortifications très-anciennes, elles me paraissent ainsi que la belle citerne, dont j'ai parlé dans mon compte rendu sur l'état des monumens du Finistère, du même architecte que le château de Rustéphan.¹

Le port a cent toises de large et deux cent soixante de long, le mouillage en est bon, mais difficile pour les navigateurs étrangers qui ne connaissent pas les roches de Penro, elles ne sont couvertes que de quatre à cinq pieds d'eau dans la pleine mer; la plus élevée qu'on appelle roche Plate est la plus dangereuse: on pourrait aisément la faire sauter. Le port peut contenir trois cents barques, quelques bâtimens de cinq à six cents tonneaux. Les grosses frégates ne pourraient mouiller qu'au-dessus de la roche Penro.

On devrait terminer les quais de Concarneau; faute de cale les matelots sont obligés de se jeter à l'eau pour débarquer leur poisson.

Les frégates les plus fortes pouvaient s'y retirer: il y a trente ans que les sables apportés par la rivière de Moreau, encombrant le bassin. On ne peut le curer qu'à l'aide de machines.

¹ Ces deux ouvrages d'architecture n'ont pas le moindre rapport l'un avec l'autre. Les fortifications de Concarneau paraissent dater de l'an 1300 pour époque de leur construction. On a détruit la belle tour octogone qui en était le donjon. (F.)

Vingt-quatre mille francs suffiraient aux dépenses essentielles de ce port.¹

Jadis une tour de la commune de Beuzec servait de remarque aux marins, le tonnerre l'a renversée, elle n'est pas relevée; on en désire la reconstruction.

Tous les pavés de la ville, même de l'île, sont à rétablir; dans les grandes marées il y a jusqu'à trois pieds d'eau dans la rue principale.

Il serait à souhaiter qu'on fit quelque plantation sur le quai de cette commune.

Le commerce de Concarneau occupe environ trois cents bâtimens à la pêche de la sardine; on en prend, année commune, de douze à quinze mille barils, et jusqu'à trente mille dans les années abondantes, sans y comprendre sept à huit mille barils de sardines anchoitées. Les chasse-marées de la côte de Vannes en enlèvent une égale quantité pour les porter à Nantes, à la Rochelle, à Bordeaux; des chevaux en transportent dans l'intérieur des terres; c'est une manne inappréciable dont les produits peuvent quadrupler: elle procure une nourriture abondante, substantielle, agréable, aux habitans les plus pauvres de la campagne.

Dans le printems, on fait ici la pêche du merlus, on le prend la nuit à la ligne. Cet animal, desséché, salé, se conserve comme la morue, dont il a le goût et la délicatesse.

Toute espèce de pêche se pratique d'ailleurs dans ces parages, plus de quatre-vingts bâtimens de Concarneau parcourent habituellement la côte et les Glénans, où le poisson est délicieux, et dans une grande abondance.

La ville est située de manière à pouvoir s'adonner à toute espèce de commerce. On n'y trouve d'autres établissemens que des presses à sardines.

Le pays est entouré de bois, mais les réquisitions, les désordres de l'administration des bois et forêts, les commissaires envoyés par la marine, nuisent tellement à leur circulation, que la municipalité ne peut elle-même s'en procurer. Tous les bois de Fouénant

¹ Les quais et la jetée du port de Concarneau sont aujourd'hui achevés. (F.)

et des cantons environnans s'embarquent dans l'anse de la Forêt pour Groix, Belle-Ile, etc. Cette baie de la Forêt est vaste et belle. On prétend que les eaux qui la forment ont noyé de grands arbres, dont les troncs s'aperçoivent encore à marée basse. L'aspect de ce bassin est imposant, l'œil est conduit en suivant le rivage jusqu'aux Glénans, petit archipel détaché de la grande terre, qu'on aperçoit dans le lointain.

La baie de la Forêt fournit une prodigieuse quantité de gibier de mer, canards, barnaches, penru, canes royales, judèles, oies sauvages, macreuses, plongeurs, goélands, bécasses de mer, hérons, cormorans, etc.

Il y a peu de coquilles sur ces rives; on en recueille de curieuses aux Glénans, les rochers sont de granit. Sur la route de Rosporden, à une demi-lieue de Concarneau, on trouve une belle agrégation de pierres schisteuses et de quartz, propres à l'architecture.

Les côtes sont plates, en général, moins garnies de rochers que dans le reste du Finistère, la mer y bat avec moins de fureur, ses progrès dans les terres sont manifestes. Une plage sur laquelle on dansait, il y a quarante ans, à toutes les noces d'artisans, n'offre à l'œil que des rochers et des brisants. Les terrains qui dominant le rivage sont très-féconds, ils produisent quelques cidres et peu de légumes; la baie de la Forêt (sur un fond de sable) pourrait mettre une escadre en sureté.

La tradition rapporte qu'on allait jadis à pied sec, de la pointe de Bemcil à l'île-aux-Moutons, une des îles des Glénans séparée présentement par une grande lieue de mer, et par une profondeur de treize brasses d'eau.

Le climat de ces contrées est tempéré, mais venteux, pluvieux et variable.

On manque de moulins dans les environs de Concarneau.

Il existe un seul moulin à eau dans la commune de Trégunc; les meuniers, de dix lieues à la ronde, apportaient jadis des farines à Concarneau; cette dernière commune ne renferme point de terres cultivées; elle est nourrie par Trégunc, où toutes les espèces de grains réussissent, le reste du canton ne produit que peu de froment, point de miel et point d'orge.

On sera surpris de ne trouver dans une ville de guerre, ni pompe à feu, ni sceaux pour les incendies, et dans un port de mer qui donne quatre cents hommes à la marine actuelle, ni maître de mathématiques, ni maître d'hydrographie.

Le citoyen Laporte, chirurgien, homme de mérite, désirerait qu'on lui donnât le jardin de l'hôpital, pour élever quelques plantes médicinales, cet hôpital, petit, est en mauvais état; il n'est garni que de sept ou huit lits. Si quelque militaire tombe malade, on est contraint, au péril de sa vie, de le transporter à Quimper.

Point de fontaine dans Concarneau, même dans les faubourgs, on fait une lieue pour trouver une eau saumâtre, mêlée d'eau de mer dans les grandes marées. Sous la place même, il existe des sources de quatre pieds de profondeur; on n'a pas encore eu l'industrie d'en tirer parti, d'y creuser un bassin, de le remplir au moyen d'une pompe. Les marins trempent leurs barils dans la fontaine unique de Saint-Jacques; les écailles de poisson, le sang, la rogue s'y mélangent. Avec quelque soin et peu de dépenses, on pourrait se procurer une fontaine, un lavoir, un abreuvoir dont il est impossible de se passer. Les chevaux périssent ici par la petite quantité, par les mauvaises qualités des eaux.

La prison a besoin de réparation; croirait-on qu'une ville murée soit sans casernes; le cimetière est dans l'intérieur de cette petite commune. On y trouve au moins un honnête instituteur, le citoyen Bailleux, mais pas d'institutrice, quoiqu'on pût lui fournir plus de cent vingt élèves.

Le peuple de ces cantons est gai, ses mœurs sont douces, il a le sang très-beau et le tempérament robuste.

Konc fut l'ancien nom de Concarneau; les premiers tems de son histoire sont ignorés; en 1373, le connétable Du Guesclin s'en empara. La garnison fut passée au fil de l'épée.

En 1489, le vicomte de Rohan assiégea cette ville, elle ne tarda pas à capituler; elle fut donnée au duc de Mercœur en 1585; elle avait été surprise le 17 janvier 1576, par trente gentilshommes du pays qui professaient la religion réformée, ligés avec les protestans de la Rochelle. Deux heures après elle fut investie par huit mille hommes, on eût eu peine à les forcer sans Charles-le-Blais,

marchand de Quimper, qui poignarda dans son lit le s.^r de Kermahouet¹, saisit les clefs qu'il avait autour des bras, et fut ouvrir les portes de la ville. Les calvinistes furent tous égorgés.

On a prétendu qu'autrefois, le jour de la Fête-Dieu, pendant la procession du Saint-Sacrement, autour de Concarneau, la mer se retirait pour lui faire place, s'il arrivait qu'elle fût pleine au moment où cet acte pieux s'exécutait. Ce fait est imprimé dans la géographie de Philippe-le-Briel, t. 1. Il cite un procès-verbal fait à l'occasion de ce miracle, par un évêque de Quimper.

Le citoyen le Beau, résidant à Concarneau, a fait des recherches sur l'histoire de Bretagne, il place dans le deuxième siècle des Pictes sur les rochers sauvages de la ville qu'il habite; il serait curieux de lire ses observations, de connaître surtout les sources dans lesquelles il a puisé ce fait particulier, original. Sans doute, à toutes les époques, les marins des côtes de Bretagne, du monde entier, ont marqué leurs peaux de quelques caractères; j'ai vu sur le poignet et sur le sein de quelques gens de mer, des triangles, le pentalpa, les images du soleil et de la lune, l'étoile du matin, la croix, etc., etc. Mais des Pictes semblables à ceux de l'île de Bretagne, venus de ce pays, établis à Concarneau ou naturels du pays à cette époque; c'est un point d'histoire aussi curieux qu'inconnu aux plus patients scrutateurs des faits du moyen âge. J'invite le citoyen le Beau à donner les notes qu'il m'a promises sur ce fait, à la réalité duquel mes lecteurs auront peut-être la témérité de ne pas croire avant d'avoir examiné ses preuves.

Les îles des Glénans sont à trois lieues et demie de la pointe de Trevignon, à quatre lieues et demie du fond de la rade de la Forêt et de la pointe de Penmarc'h : elles sont au nombre de neuf; les autres ne sont que des rochers.

La plus voisine de Concarneau, à quatre lieues de cette ville, s'appelle Penfret. Sa circonférence est de trois quarts de lieue, sa longueur d'un quart de lieue, sa plus grande largeur de quatre à cinq cents pas. Au milieu de cette île est un puits d'eau douce,

¹ C'est Kermassonet et non pas Kermahouet, qui était alors gouverneur de Concarneau. J'ai donné, tom. 1, pag. 315 et suivantes de mes *Antiquités du Finistère*, un récit détaillé de la prise et de la reprise de Concarneau en 1576, extrait du manuscrit original du chanoine Moreau, historien de la Ligue en Bretagne. (F.)

on y compte quatre anses; la meilleure est celle de Porniqueul dont le mouillage est bon sur un fond d'herbe et de vase. — Les bateaux y sont en sûreté dans les beaux tems, mais elle est dangereuse dans les coups de vents : elle est située dans le Nord-Ouest.

L'île Guyotec est à quatre cents pas de Penfret; on peut y mettre des bestiaux : elle n'a point d'anses où les bateaux puissent être à l'abri des orages.

L'île Guinnek a cent cinquante pas de circonférence; elle est à douze cents pas de Guyotec, et n'est d'aucun rapport.

L'île du Lock est une des plus grande des Glénans, elle contient un étang de deux cents pas de long sur cent cinquante de large, dont les eaux sont saumâtres. Sa circonférence est d'une demi-lieue : elle est située dans l'Est, Sud-Ouest de l'île de Penfret.

L'île Drevec a tout au plus quatre cents pas de long.

L'île Saint-Nicolas n'est séparée de la précédente que par un espace de deux cent cinquante pas. Sa circonférence est d'une demi-lieue, elle a quatre cents pas dans sa plus grande largeur; on y trouve encore quelques vestiges d'habitations, entre autres un puits d'eau douce assez bonne. Cette île sert de mouillage et de lieu de repos à tous les pêcheurs des Glénans; elle peut être cultivée; ses terres porteraient de beaux grains et d'excellens légumes. Pendant la dernière guerre, des corsaires, espèces de forbans, s'y réfugièrent.

L'île de la Cicogne sépare les Glénans en deux parties égales; elle les domine : on l'appelle la Chambre ou le Hâvre. Le lieu du mouillage peut avoir huit cents pas de long sur quatre cents de large; le fort construit sur cette île bat toutes les entrées de la passe du Nord qu'on nomme Minangroëze; celle de l'Est appelée Pennamine, la passe de l'Ouest dite Beguellech, toutes celles enfin qui permettraient à des corsaires d'aborder cet archipel et de s'en emparer; il est défendu par cinquante hommes de garnison.

Toutes ces îles sont environnées de rochers dangereux; elles ne peuvent être pratiquées que par des pilotes du pays...

Le citoyen K... propriétaire des Glénans, pourrait en tems de paix en tirer un grand parti, il se contente d'y élever quelques bestiaux et d'y faire faire de la soude; de grands troupeaux s'y

nourrirait. On y pourrait établir des presses et des magasins; saler, sécher une prodigieuse quantité de poissons; récolter les plus beaux fromens, cultiver les meilleurs légumes; l'asperge y croît spontanément, une multitude de lapins vivaient sur ces îles, il n'y a pas trente ans; on en trouve, mais en moins grande quantité. La cane royale, le plus bel oiseau de l'Europe, paraît naturel à ces îles.

Elles furent habitées jadis; des marins attestent avoir vu à une demi-lieue dans l'Ouest de l'île-aux-Moutons un mur, une grande voûte faite de main d'homme à 26 pieds de profondeur sous l'eau, on ne les aperçoit que dans les plus grands calmes. Dans l'étang de l'île du Lock ils ont vu des pierres druidiques. A quelle antiquité incommensurable, ces monumens de la Bretagne ne transportent-ils pas notre imagination? Ils précèdent les plus grandes révolutions du globe. On se souvient des déluges de Deucalion, d'Ogygès, de l'époque où l'Océan communiquait par l'Isthme de Suez à la Méditerranée, de celle où les eaux de la mer Noire, de la mer Caspienne réunies noyaient toute la Tartarie; et l'époque des immenses révolutions de nos rivages disparaît dans la nuit des tems; elles sont là, comme témoins de l'éternelle durée de notre globe, et quand par des calculs aussi certains que ceux du chanoine Récupero sur les irrptions du Vésuve, nous essayons de les fixer, une série de chiffres incalculables nous fait abandonner la plume. C'est compter les grains de sable du rivage, et les gouttes d'eau de l'Océan.

Une grande route en bon état, mais montueuse, conduit de Concarneau à Quimper. Je quitte cette dernière commune avec regret, j'en aime le séjour, j'en aime les habitans. J'ai des preuves irréfutables de la bonté, de la douceur, du caractère de ce bon peuple. Quand les malheureux fugitifs du 31 mai se répandirent dans les départemens, poursuivis, rebutés, trahis; ils ne trouvèrent de retraite que dans le Finistère, qu'à Quimper; on les reçut, on les logea, on les servit avec délicatesse. J'ai vu le trou de Louvet, à Penhars; j'ai vu la maison qu'habitait Barbaroux, il y fut attaqué de la petite vérole; pour comble d'infortune et de danger le feu prit à cette maison; sans le courage, l'activité et le zèle de quelques braves il devenait la proie des flammes

ou des bourreaux qui le cherchaient. Nos infortunés députés trouvèrent là des amis assez courageux pour leur offrir un bâtiment, pour les porter au sein de leur patrie ingrate; ils y périrent en regrettant et les généreux habitans de Quimper, et les hommes du Finistère.

DISTRICT DE QUIMPERLÉ.

Avant la révolution, la ville de Quimperlé était une des plus tranquilles, des plus heureuses de la France; après une vie bruyante, agitée; après de longs voyages en Chine, au Bengale, aux Manilles, quand les nerfs étaient desséchés par les chaleurs de l'Indoustan, de l'Amérique ou de l'Afrique, que de navigateurs se retiraient à Quimperlé! Le sang s'y purifiait au milieu des bois, des forêts, des bosquets qui l'entourent; les chagrins étaient dissipés par une société douce, aimable; un médiocre revenu y faisait vivre dans l'aisance. La chasse, la pêche, des promenades variées, pittoresques, la chère la plus délicate et le repos le plus parfait faisaient passer des jours heureux, à l'homme assez sage, pour préférer à l'éclat, au mouvement des grandes villes, le calme d'une vie paisible, l'air pur des bois et des rivières, des plaisirs près de la nature; on s'y réfugiait enfin comme en Touraine: c'était un port paisible et sûr, à la suite des tempêtes et des naufrages de la jeunesse.

Cette ville fut établie comme Quimper, comme Lyon au confluent de deux rivières; leurs noms loin d'avoir la rudesse qu'on prête à la langue des Bretons, le disputeraient dans les chants poétiques aux noms les plus harmonieux de la Grèce et de la Lydie; l'une est l'Ellé, l'autre l'Isolé; l'une court avec lenteur au milieu des prairies sur un lit de sable d'argent; l'autre se précipite au milieu des rochers: c'est le tranquille Arar et le Rhône fougueux, s'il est permis de comparer de grands fleuves à des ruisseaux. L'Isolé et l'Ellé s'unissent, se mêlent aux eaux de la mer, forment le port de Quimperlé et descendent jusqu'au Pouldu; les rivages, tour à tour riens, déserts, sauvages, offrent à ceux qui les parcourent les aspects les plus variés; c'est le joli bois de l'abbaye, ce sont les hautes terrasses de Québlin, d'épais bosquets de noisetiers, la forêt et le vieux château de Carnoet; c'est l'abbaye de Saint-Maurice, si reculée, si déserte, où l'art et l'industrie surent au

milieu de taillis, de sables, de rochers, créer de grands jardins chargés de fruits et de légumes; ce sont d'après rochers noirs et couverts de landes où la vie cesse d'exister, où l'on ne pouvait enfanter que des idées mélancoliques, c'est l'Océan enfin. J'ai descendu vingt fois l'Ellé, toujours avec des sensations nouvelles. Sur les lacs que j'ai parcourus, dans les rivières au cours desquelles j'aimai toujours à m'abandonner, j'ai sans doute éprouvé des émotions plus vives, mais jamais de plus douces, de plus sentimentales, de plus heureuses. Si le Dieu du repos, si le Dieu de la paix s'étaient choisis une retraite, elle eût été sur les bords de l'Ellé. Au milieu même des fureurs et des convulsions dernières, ses rivages heureux n'ont point été souillés par des assassinats révolutionnaires, et si quelqu'étranger tenta de soulever l'esprit du peuple, d'attaquer sa morale et d'écartier sa bonté naturelle, il ne fit que de vains efforts; pas un individu ne fut privé de sa liberté sur les dénonciations de la société Populaire; elle plaïda pour Ch... du B... pour les O... injustement mis en arrestation.

Les notes envoyées aux comités de Sureté Générale et de Salut public, par le comité de Surveillance portaient un caractère de modération qui le compromit un moment; les pères et mères d'émigrés même, reçurent tous les soulagemens que purent leur accorder la justice et l'humanité, la plupart d'entr'eux jouirent de leurs maisons, de leurs jardins, et des bords frais de leurs rivières. Je sens qu'aigris par le malheur, ne connaissant que leur propre infortune, ils se plaignent amèrement des duretés qu'ils essayèrent; il est réel pourtant que dans le Finistère, que dans le reste de la France, il n'est pas une commune où leur traitement ait été plus doux. Je n'excuse point ici quelques individus coupables des vociférations, d'insultes, de désordres; mais, je le répète, ils ont eu fort peu d'influence; et quand il fut permis d'user de représailles, d'incarcérer et de poursuivre des êtres immoraux renversés par le 9 thermidor, pas un d'eux ne fut attaqué, poursuivi, recherché; on sut leur pardonner avec cette générosité, cette modération que caractérisa dans tous les tems les habitans de Quimperlé; d'autres bouleversemens, peut-être, succéderont à ceux qui viennent de cesser. Des factieux, des furieux, essaieront long-tems de renverser la France, d'y troubler le gouvernement.

Puisse l'expérience et la raison maintenir la paix dans cette petite commune; elle démontrera qu'un bon esprit, que l'union, que la fraternité ont une force indestructible.

En huit cent dix-huit, l'armée de Charlemagne campa sur les bords de l'Ellé.

Quimperlé se nomma d'abord Avantôt; en 1029, Alain Caignard et Orscand, évêques de Cornouailles, rétablirent en faveur de l'ordre de Saint-Benoist, le convent de Sainte-Croix. Alain Caignard mourut dans cette commune en 1058, il fut inhumé dans le chapitre du monastère qu'il avait établi.

Le confluent de l'Isolé et d'Ellé avait été dès 568, consacré par Guereck, comte de Vannes. Alain Caignard fit présent à ses moines des îles de Guédel, de Belle-Ile, et de terres considérables; j'ai vu briser avec regret la statue de ce fondateur conservée jusqu'au moment où la révolution établit des salpêtreries, dans presque toutes les communes, au détriment des monumens des arts.

A la fin du treizième siècle, la duchesse Blanche fit venir des Dominicains à Quimperlé; c'est le second établissement de cet ordre en Bretagne; le premier s'était fait à Dinan. On travaillait alors à placer partout ces furieux stupides qui devaient servir le plan de monarchie universelle, conçu par les pontifes romains, et l'inquisition, qui par miracle, ne put germer sur le sol de la France.

Le comte de Montfort mourut en 1345, et fut enterré sous le grand autel des Jacobins; on lisait il y a peu de tems son épitaphe au-dessus de la chapelle de Saint-Hyacinthe:

*Longa sub armoricis, blaso civilla signis,
Longa comes janus ferro Montfortius infert*

* Alain Caignard ne fut pas le premier fondateur de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, il n'en fut que le réparateur et le bienfaiteur; cette abbaye avait été primitivement fondée par Saint Guethiern en 550. L'église en est très-ancienne et dans le style dit gothique-lombard, mais elle se trouve tellement enclavée dans des bâtimens modernes, qu'on ne peut du dehors reconnaître son ancienneté. Dans une crypte ou chapelle souterraine, on dit la tradition, Saint-Gurloës, abbé de Sainte-Croix, fut martyrisé en 1037; on voyait avant la révolution la tombe en cuivre émaillé d'Alain Caignard, comte de Cornouailles, mort vers 1058. Les chapiteaux des piliers de cette chapelle sont remarquables par le style de leurs ornemens. (F.)

*Ut Britones quærat, tantis est invida captis
Jussit abire prius mors, nil minus inclita bello
Uxor cum nato rem perficit ossa que chari hic
Conjugis, ad medium majoris collocat aræ.*

En mille trois cent quarante-deux, après la levée du siège d'Hennebon par Charles de Blois, Louis d'Espagne entra dans la rivière de Quimperlé suivi d'une flotte considérable; il débarqua près de six mille hommes qui furent détruits par Gauthier de Mauny. Louis d'Espagne avec trois cents hommes qu'il put à peine rassembler, se réfugia dans la Vilaine.

En 1373, Quimperlé fut canoné, fut pris par Olivier de Clisson; Jean de Ros, écuyer anglais qui commandait dans cette ville, y reçut la mort.

Cette cité gardée par le duc de Mercœur fut attaquée par les troupes du Roi en mille cinq cents, on en fit sauter les portes, la ville et l'abbaye furent pillées; ses murailles furent démolies en mille six cent quatre-vingt. Les matériaux qu'on en tira servirent à la construction des quais.

Jean-Jacques Ulric Englier, originaire de Saint-Gal en Suisse, vint s'y fixer en mille sept cent quatre-vingt-trois. Il y commença le bel établissement d'une tannerie que le citoyen Billette conduisit avec tant de succès. Cette belle manufacture située sur la partie la plus élevée de la ville occupe la pente d'une montagne, elle a rendu les plus grands services à nos troupes dans les momens de pénurie qu'elles éprouvèrent dans l'an III, elle continue ses fournitures et mérite du gouvernement toute espèce de secours et d'encouragement.

La tannerie du citoyen J.... n'est pas aussi considérable, mais elle est établie depuis fort peu de tems.

Une multitude de tanneurs se sont placés sur les rives des deux rivières si commodément situées pour leurs travaux.

Le citoyen Georget acquéreur de la terre du G.... C...., forme à deux portées de fusil de Quimperlé, une manufacture de papier. C'est un homme ingénieux, plein de courage.

Le commerce de grain était le principal commerce de Quimperlé, avant la révolution; Brest et Lorient enlèvent ces denrées.

Les négocians n'ont de ressource que dans les coupes réglées des forêts de Carnoet, de Coatloch, et de Cascadec qu'ils font exploiter; on y fabrique une grande quantité de sabots.

Des bâtimens de cinquante tonneaux pénètrent dans l'intérieur de la ville et déchargent leurs marchandises sur le quai, large et très-commode, bordé de magasins et de jolies maisons.

Le port s'encombre au confluent des deux rivières, il serait nécessaire de le curer, d'achever la construction des quais, d'y joindre quelques cales, d'entretenir dans le canton des chevaux de trait pour servir les travaux publics. L'ingénieur Detaille porte à vingt mille francs les dépenses d'urgence à faire dans cette commune.

La grande et belle place où s'exercent les troupes en face de l'ancien couvent, bâtiment vaste, commode, imposant, qui sert actuellement aux corps constitués; la place, dis-je, n'est pas finie, il faudrait pour qu'elle eût la régularité qu'on projette de lui donner, qu'on relevât les terres d'un jardin détruit; il faudrait combler un des angles et terminer le parapet.

Dominé par de hautes montagnes et dans un fond, Quimperlé ne pourrait résister à l'ennemi que par le courage de ses habitans. Cette ville fut fortifiée jadis, elle ne l'est plus; ses remparts sont Quimper et Lorient dont les braves, dans toutes les alarmes de la révolution, sont accourus pour la défendre. Une forte garnison la protège.

Soumise aux lois, Quimperlé fit à toutes les époques les plus généreux sacrifices à la patrie, habillement, vivres, souliers, elle fit tout partir en poste pour notre armée près de Granville. Ses pères de familles ont trois fois combattu dans le Morbihan. A l'époque où l'anglais déposa sur la côte quelques émigrés et deux ou trois mille paysans, le général Rey, les fit marcher au nombre de quatre-vingts sur cette armée maîtresse de Pontaven, ils l'attaquèrent sous les yeux de trois représentans du peuple et rentrèrent dans leurs foyers sans être poursuivis par l'ennemi qui se croyait trahi, jamais il n'eût pu soupçonner qu'une poignée d'hommes osât le combattre, lui porter les premiers coups. Il se retira vaincu qu'on voulait l'attirer dans une embuscade.

A cette époque on doit rendre justice au calme, au dévouement, au sang froid des autorités constituées; la ville était déserte, pas

un homme ne la défendait. On vint annoncer que l'ennemi marchait sur Quimperlé, qu'il n'était pas à trois quarts de lieue de la ville, pas un mouvement de faiblesse ne se manifesta, le service se fit avec exactitude; pas un individu ne proposa de se retirer; on attendit dans le silence, le résultat funeste d'une attaque à laquelle on ne pouvait rien opposer.

Dans cette cruelle incertitude au moment où l'on supposait les chouans à quelques pas de la cité, on vit paraître le général Meunier, il était à la tête de douze cents hommes, il arrivait de Quiberon dont il commandait la réserve.

Voilà Meunier, fut le cri général, il rétablit la confiance. Si comme dans les jours de la chevalerie on adoptait une devise : voilà Meunier, serait celle de ce brave, de cet aimable général qui réunit à toutes les connaissances de la tactique, l'expérience du tems, de longs services, et la modestie qui malheureusement ne se fait point assez valoir pour obtenir les premières places.

Si le Finistère ne devint pas la proie de l'Angleterre et des chouans, personne n'y contribua plus activement que Meunier.

Quimperlé par sa position est une des clefs du Finistère; elle s'est opposée par ses principes, par sa fermeté aux progrès du Chouanisme; il n'est point de raisonnemens sages qu'elle n'ait employés pour empêcher les cultivateurs qui l'entourent de se laisser entraîner au torrent qui perdit la Vendée, et qui, peut-être encore, va dévorer aux flammes tout ce malheureux Morbihan.

On leur disait; que peuvent espérer les chefs qui dirigent cette multitude de paysans égarés, mal armés; se flattent-ils de faire la conquête de la France; ou, le seul esprit de vengeance les porte-t-il à tant d'assassinats? Que leur a fait ce malheureux manœuvre accablé sous le poids de ses travaux et de son existence, il meurt percé de coups parce qu'il porte à son chapeau une cocarde aux trois couleurs; ce bon marchand, père de six enfans, qui vaque à ses affaires, tombe au milieu d'un grand chemin : que pouvait-il, qu'a-t-il fait; il s'est soumis à la volonté du plus fort. Jamais s'est-il permis d'avoir une opinion politique; et ce curé pauvre, simple, mourant de faim, quel est son crime; il a voulu conserver son état, il s'est soumis aux lois de son

pays; est-ce à tant de membres passifs, à tant d'individus sans caractère, sans moyens qu'il faut s'en prendre des maux de la révolution; si c'est à ses auteurs, donnez la mort à tous les philosophes, à tous les parlemens, à tous les grands révoltés de l'orgueil de la cour, ils ont porté les premiers coups.

Quel gentilhomme, armé présentement contre la France, n'a pas tonné jadis contre la ligne de démarcation qui le séparait de la maison royale s'il était présenté; de la cour, des faveurs, s'il ne montait pas dans les carrosses; des hauts grades, s'il n'était pas né courtisan; eh bien, ces déclamations, ces cris ont fait la révolution.

Quel est le prêtre révolté qui n'a pas attaqué l'insolence et la morgue de son évêque : ce prêtre a renversé l'autel, il a fait la révolution.

L'homme à jamais chassé de sa patrie, dépouillé de ses biens, persécuté dans ses enfans, dans sa famille, est malheureux sans doute; mais a-t-il désiré, servi, sollicité la guerre épouvantable des puissances coalisées ou la guerre de l'intérieur : il a versé le sang de douze cent mille hommes, il a fait la révolution. Un monstre seul pourrait ne pas gémir jusqu'au dernier jour de sa vie, sur les crimes qui l'ont souillée. Mais l'être impartial et juste, ami de ses semblables, fait des vœux pour que le gouvernement actuel se maintienne; quels inconvéniens peut-il offrir qui compensent les malheurs d'une seconde, d'une troisième, des cent révolutions qui se succéderaient en France, si celle-ci ne s'éternisait pas, si pendant des siècles elle ne travaillait à réparer ses torts envers l'humanité.

Transportez tout armés, les Bourbons sur le trône, où sont les millions qui pouvaient les servir, et l'onction qui les diviniserait? la jalouse et superbe maison d'Autriche leur fournirait-elle les moyens de balancer la prépondérance qu'elle a voulu de tout tems obtenir sur les puissances de l'Europe?

Laissez envahir par l'étranger le riche territoire de la France, on se partagera ces belles contrées comme on s'est partagé la Pologne, et notre pays malheureux, soumis au gouvernement féodal, le théâtre éternel des guerres de ses nouveaux maîtres sera de nouveau teint de sang.

Dispersez tous les membres de la législature actuelle, que de nouveaux élus, de nouveaux constituans se réunissent, et vous livrez la France à de nouvelles, à d'éternelles divisions.

Voulez-vous adopter le gouvernement de l'Amérique septentrionale, nos provinces si différentes de températures et d'habitans ne formeront jamais un tout, une indivisible unité; bientôt la cruelle anarchie, des guerres interminables nous conduiront à la mort politique, à l'anéantissement qui nous menace.

Il n'est de salut pour la France que dans le gouvernement adopté par les dernières assemblées du peuple, ses taches disparaîtront, ses finances se rétabliront, ses manufactures se relèveront à la longue comme après les folies de Louis XIV, comme après les désordres du système.... Nous aurons un gouvernement enfin. — Je le repète, tout est perdu si l'ordre actuel ne peut se consolider; la France est dans l'état d'un malade, qui ne peut supporter que l'émétique qu'il a pris, et qui va mourir de faiblesse s'il lui faut un nouveau remède.

Mais ces émigrés qu'une erreur a rendus coupables, qu'une vanité, que des préjugés inculqués dès l'enfance, avant qu'ils pussent s'en méfier ont égarés; l'être faible, effrayé, timide, qui cherchait le repos dans des jours de fureurs, et qui n'a point tourné ses armes contre le sein de sa patrie..... Hélas, il n'est pas plus facile à l'homme de faire le bien absolu, qu'à la puissance qui meut cet Univers: il est affreux d'avoir à prononcer entre l'infortuné qui souffre et la nécessité cruelle.

A l'époque du terrorisme, Quimperlé fut visité comme les autres villes par quelques délégués des représentans en mission, ils y déclamèrent en jurant dans l'éloquent style du père Duchêne, ils incarcérèrent les deux O..., enlevèrent les vases sacrés des communes rurales, abattirent le clocher, couvert de plomb, de Saint-Michel qui pyramidait si pittoresquement dans les jolis paysages des environs; ils se bornèrent à ces exécutions, et firent moins de mal que leurs collègues, plusieurs d'entr'eux cédaient à la peur du moment et pleins d'humanité, criaient, tonnaient pour paraître au niveau du jour.

On a dans vingt pamphlets déclamé contre le ton grossier de cette nuée de délégués épars dans toutes les contrées de la France;

je ne connais pas de fait qui les peigne comme celui-ci; j'étais président du district, un homme que je voyais fort souvent à Paris, ruiné par les bouleversemens de la révolution, forcé pour vivre de faire les fonctions d'inspecteur des fourrages, vint me trouver sans savoir que les causes qui l'obligeaient à voyager m'avaient confiné dans cette petite ville, nous nous reconnûmes. Ses affaires terminées au district, il se leva, salua gravement le conseil et lui dit: « citoyens, quoique dans cette longue séance je n'ai prononcé ni b... ni f... veuillez bien me considérer comme un excellent patriote. » Vous avez dû remarquer, lui dis-je, le ton qui règne parmi nous, nous n'en sommes pas encore au tutoiement civique, loin d'arriver aux mots dont vous parlez. — « J'étais hier, ajoute notre inspecteur, dans un district du Morbihan, le président, suivi du Directoire, en grand costume, m'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, et là, après trois profondes révérences, il me dit d'un ton grave et mesuré: « Citoyen, nous sommes d'autant plus satisfaits de vous avoir vu parmi nous, que quoiqu'il y ait déjà deux heures que vous y soyez, vous ne nous avez pas encore envoyé faire L... »

Quel trait fait mieux connaître l'avilissement des corps constitués, à cette époque.

Un délégué écrivait au district de... « Eh bien, jean f... aurons-nous du grain. »

Jours de fureur, d'ignorance, d'imbécillité, de brutalité, puissiez-vous ne vous remontrer sur aucun point de l'Univers!

Je passe à la description de la ville de Quimperlé, elle est comme je l'ai dit, entourée de montagnes élevées; la partie de Saint-Michel dominée par une église gothique, par le couvent des Ursulines, par le couvent des Capucins, couverte de maisons, de jardins, de vergers, est de l'aspect le plus riant et le plus riche; c'est un mélange heureux d'architecture, d'arbres, de cerisiers et de pommiers fleuris, de ces longs peupliers balancés par les vents et de clochers se détachant sur la voûte azurée du ciel. Au pied de cette montagne coulent les deux rivières qui se mêlent. — Au bout du quai, l'on a planté deux allées d'arbres qui conduisent au bois de l'abbaye, les rochers placés sur la droite sont massifs

et bien colorés, le jardin en terrasses des Jacobins, les eaux, les collines de Penerven, quelques prairies, un petit promontoire orné d'arbres et de verdure, et quelques bâtimens à l'ancre, embellissent ce paysage.

En arrivant par la grande route de Lorient et de Hennebon, on traverse le bourg Neuf, dont les courtils, dont les jardins donnent aussi sur la rivière.... On passe le pont des Jacobins, l'Ellé et le grand bâtiment des ci-devant Bénédictins, la tour carrée qui surmonte la grande place, un beau moulin, un angle du grand chemin de Quimper, les premières maisons de la ville sont les objets qui frappent votre vue dans cette direction; en laissant l'abbaye sur la droite, vous traversez la rue à l'Herbe, mal pavée, mal bâtie, mal conduite, vous arrivez à la ci-devant rue du château, présentement nommée de l'Égalité, elle est large, grande, bien percée; ses principaux édifices sont la prison, le tribunal, l'église de Saint-Colomban; un des portails de l'abbaye qui la termine à l'Orient, une partie des maisons qui la forment sont grandes, belles, bien bâties, beaucoup d'entr'elles sont un mélange de bois, de mortiers et de pierres brisées à la manière antique, elles nuisent à la régularité qu'on désire dans une aussi belle rue, mais elles détruisent une uniformité toujours ennuyeuse; on ne connaît l'agrément de ces habitations qu'en y pénétrant; toutes donnent sur la rivière, d'un côté sur l'Ellé, de l'autre sur l'Isle. — De jolis jardins, fermés de murs, et soutenus par des terrasses; les collines qui bornent la vue du Combout, les rochers, les landes sauvages qui les surmontent, les riantes prairies du Cosquer, des eaux, des bois et des landes dorées, décorés de quelques villages, sont les différens points que diverses positions vous présentent; on peut se reposer au frais dans les tourelles de laurier, de filaria, de jasmin, prendre des bains d'une eau limpide et pure, jouir des plaisirs de la pêche, et sans sortir de son jardin et de sa basse-cour, garnir sa table de saumons, de truites, d'excellentes lamproies, de belles anguilles, de colvers, de toute espèce de volaille, de fleurs, de fruits et de légumes inachetés.

Le reste de la ville est peu considérable; il remplit l'angle de terre formée par les rivières, et couvre les revers de la montagne de Saint-Michel.

On ferait cent tableaux des sites de toute nature qui l'environnent; est-il rien de sauvage comme les monts dépouillés de gorettes? Vous êtes à cent lieues de l'habitation des hommes; quelques oiseaux planant au haut des airs, le poisson qui dans les jours d'été s'élançait et ride en retombant la surface d'une eau tranquille, la gémisse immobile au sommet d'un rocher suspendu, sont les seuls objets qui vous rappellent à des idées d'existence et de vie; tout paraît mort autour de vous.

Placez-vous sur la terrasse élevée de Kéblin; la rivière serpente au milieu des prairies, de noisetiers, de joncs et d'arbrisseaux, quelques bâtimens à la voile, des taillis, la forêt, la ville au milieu de grands arbres vous offrent un aspect noble et grave.

Arrêtez-vous sur le petit pont du Gorécaire; cette jolie cascade, ces peupliers, ce pavillon, ces caprices de la nature, sur un fond de landes sauvages! — Du côté de l'Ellé, ces jardins, ces restes du château servant de repoussoir, cette prairie couverte de pommiers, les branchages légers d'un bois de châtaigniers, le coteau de Louvignon, coupé de jardins en terrasses, de colombiers et de hameaux offrent un spectacle enchanteur au printemps, agréable en toute saison.

On aime à s'égarer dans les grands bois de l'abbaye, à parcourir le long sentier coupé d'accidens, de *Ah, Ah!* qui conduisent à Saint-Maurice. En suivant les contours du Laita, à s'enfoncer dans les retraites de Rosgrand, à se cacher dans le joli bois du Rossignol, à Keransquer, à lire, à deviner tous les emblèmes, tous les chiffres gravés sur les arbres de cette jolie terre. C'est là qu'on écrit l'histoire du bon curé Jeannot, de sa servante; et tant de vers, qu'on se rappelle comme des premiers jours de sa jeunesse.

Quand les zéphirs, par leurs chaudes halcines,
Auront rendu le feuillage à nos bois,
Le chant au rossignol, la verdure à nos plaines
Et des sons variés à ma mourante voix.
Sous tes rameaux, j'irai, comme autrefois,
Célébrer tes bienfaits, le printemps, la jeunesse,
Le vieux Silène et la sainte paresse,
Ou, suspendant ma flûte et mon hautbois,
Au sein d'un doux sommeil j'oublierai quelquefois
Jusqu'aux faveurs de ma maîtresse.

Je me suis souvent assis sur la pointe élevée de la montagne du Combout, et là, dans le silence d'un beau soir, dominant sur les jardins de chaque habitation, j'ai réfléchi sur les êtres qui s'y sont succédés, sur la réunion singulière des hommes qui les peuplent encore.

Je me souviens de cette femme aimable, lien de la société; sur ses lèvres siégeaient le rire et l'indulgence... La plus active charité marchait toujours à ses côtés; elle prévinait toute querelle, accorda tous les différends; tout orphelin était placé, tout pauvre était nourri par elle; elle couvrit d'un voile épais les fautes qu'un moment d'erreur, de surprise ou d'amour firent commettre à d'aimables enfans : la liberté régnait dans sa maison, on y fêta les talens, les vertus; elle faisait des vers dignes des Deshoulières, elle écrivait comme Ninon.

Je voyais dans son lit ce malheureux R... qui consuma sa vie dans les tourmens, dans les angoisses, qui parcourut dix fois l'Indoustan sans acquérir une fortune qu'un héritage inattendu lui procura la veille de sa mort.

J'ai parcouru le monde, et je n'ai pas trouvé de tête mieux organisée, d'homme plus noble, plus généreux que toi, mon cher M... Ta mémoire me retrace ce que la Grèce et l'Italie produisirent de plus aimable; ton imagination, ton originalité piquante, ta philosophie socratique, cette humeur, que Swift, que Rabelais, que Cervantes eussent enviée, ne me laissent regretter parmi les hommes qu'un autre ami, que ce Le J... qui comme toi devrait planter ses choux, arroser de blanches laitues, et se fatiguer sur sa bêche, en attendant un repas simple, délicat, la liqueur ambrée du roi Georges, et le repos sur un lit d'édredon. Comme nous causerions alors du tems passé, des Brame que tu fréquentas, de l'Afrique que tu parcourus, de Madagascar, où tu séjournas, du Volcan, de Bourbon, de tous les crûs de la Bourgogne, de la Champagne et de Bordeaux, que tu pratiquas avec profit, que tu connâs avec érudition; les siècles, les héros, les anciens philosophes, les fous du tems passé, les insensés, les furieux, tous les monstres du tems présent, les chimères de l'avenir fourniraient une matière interminable à nos longues dissertations,

qu'écouterait Bil... en soupirant, le P... en silence et M... avec des mais!

Ce bel enfant! mais je m'égare, et ressemble à ces bonnes gens, qui raisonnant avec leur cœur, ne parlent que de leur famille.

Pie VI est un des plus beaux hommes que j'aie vus : non qu'il ait une tête grecque, de ces profils sortis du ciseau de Phidias, ou du pinceau de Zeuxis ou d'Appelles, mais son regard est imposant; sa taille haute et majestueuse; il règne sur une partie du monde, et parle encore en maître aux souverains; Pie VI est enfin spirituel, éclairé, sage, prudent; il a vingt qualités aimables; le croirait-on? au-dessus des mortels, il est vain d'être gentilhomme, et gentilhomme de deux jours; il le dit, il en parle et l'affiche partout. Avec des frais énormes, sans respect pour un fondateur, il a brisé les armes des Borghèze, à la voûte de Saint-Pierre de Rome, pour y placer ses propres armes; ses armes sont exécutées en marqueterie, dans la sacristie, qu'il vient d'ajouter à ce grand monument; ses armes sont placées sur les morceaux d'antiquité, dont il a fait présent au Muséum; ses armes, par son ordre, ont été peintes sur les tabourets, sur les escabeaux de ses antichambres.

Il est un homme à Quimperlé, juge intègre, éclairé, d'une probité reconnue, obligeant... qui sans être né gentilhomme eut la fureur de tenir à cet ordre; il a fait cinq cents fois sculpter, graver, peindre ses armes : elles sont douze fois sur un vieux colombier, vingt fois dans sa chapelle, sur la girouette du château, sur ses manteaux de cheminées, sur les rangeaux de sa basse-cour, aux rateliers de l'écurie... Elles sont au fond de son puits, sur une énorme pierre de taille. — Pie VI a dépensé quatre cent mille écus romains en armoiries. J... le tiers de sa fortune. Je plains cet honnête homme, qu'un petit ridicule a fait persécuter, poursuivre, par quelques hommes auxquels on pourrait reprocher et des bassesses et des atrocités.

Et... L... toujours distrait, étourdi, dérangé, bête comme Lafontaine, qui fait des madrigaux et des épigrammes, tournés, rimés, comme ceux de Rousseau.

Et le généreux O... homme loyal, chasseur habile, pêcheur industriel, brave guerrier, si bon convive; on retrouvait chez lui cette franchise aimable, qu'on supposait à nos preux chevaliers,

cette politesse sans courbettes, sans fausses protestations, qu'on rencontrait si rarement dans la meilleure compagnie, cette pureté de langage, cette amabilité d'expression, qu'on désirait, sans la trouver dans les petits appartemens... Cette subtilité d'esprit, pleine d'érudition, mélange heureux, qui s'éloignait de la futilité des cours, du pédantisme des collèges... Tu cessas d'être à la fleur de ton âge, mon cher O... Je déposai tes cendres dans un obscur et petit cimetière, où je me transporte souvent : ton ombre n'a rien qui m'effraie ; elle peut soulever la terre qui la couvre, se condenser, reprendre ton ancienne image, elle n'offrirait à mes yeux que le calme, que la franchise, que la douceur de ton regard, que ton sourire caressant : repose en paix... Que la terre te soit légère, et si le souvenir de tes amis t'est cher encore dans la nuit des tombeaux, ils t'aiment, ils t'aimeraient jusqu'au moment où leur ame ira te rejoindre.

Je n'aperçois, je ne salue qu'avec respect cette religieuse, la supérieure, de... Quelle douceur, quelle résignation, quelle patience ! elle fut enfermée, persécutée : mais jamais un reproche, une plainte, un propos méprisant n'attaqua la révolution qui l'arrachait à sa retraite, à ses vœux, au serment qu'elle avait fait à l'Éternel : elle ne demanda point au ciel le sang de ses persécuteurs ; tous les raisonnemens de la philosophie ne pouvaient rien sur sa raison, dont elle avait depuis long-tems fait le sacrifice à la Foi : je n'ai pas les lumières qui jugent, disait-elle, mais je tiens aux principes, à la croyance, qui ne prêchent que la douceur, l'humanité, et qui m'offrent pour récompense, après les peines de la vie, les délices d'un autre monde, dans un foyer d'amour, de transports et de charité.

Je dois un hommage public à l'homme respectable qui, père de sept enfans, nourrit habituellement sept orphelins qui se succèdent : il les habille, fait leur éducation, il leur donne un état honnête ; de combien d'êtres il a fait le bonheur ! B... vient d'ajouter trois enfans d'un beau-frère ruiné aux quatorze enfans qu'il élève. — Je l'ai vu bon administrateur, maire estimable ; il a bien mérité de ses concitoyens.

Est-il, à soixante ans, un homme plus actif, plus serviable, plus ami de l'humanité que le médecin Le M. — Il ne jouit pas d'un

moment de repos. La nuit, l'été, l'hiver, dans les chemins les plus affreux, il est aux ordres de tous les malheureux qui souffrent.

Par un hasard qu'on ne saurait trop apprécier, le citoyen D... a bien voulu consacrer ses loisirs à l'éducation de la jeunesse. Il la forme au travail, aux bonnes mœurs, à la décence ; sa méthode est facile, est claire ; des exercices publics, quelques petites comédies, exécutées par ses élèves, démontrent les progrès qu'ils ont faits en si peu de tems.

La citoyenne F... donne les premiers principes à des enfans des deux sexes. On ne peut s'empêcher d'applaudir à son zèle, à son activité, à tous ses moyens ; elle parle peut-être avec un peu trop de recherches et de pureté ; c'est un défaut rare dans la Bretagne : on n'a pas plus de politesse, de douceur, d'honnêteté que cette respectable institutrice.

L'hôpital de Quimperlé jouissait de quelques revenus ; ses biens ont été vendus ; il est présentement comme les autres aux frais de la république : il serait à souhaiter que ce bâtiment fût plus considérable.

Il n'est point de commune (j'en excepte Landerneau), qui soit plus tourmentée par le passage des troupes que celle de Quimperlé ; il n'est point de commune où le soldat soit mieux reçu ; il partage la table de l'habitant, qui très-communément découche pour lui céder son lit. Les corps constitués ont malheureusement négligé de demander un des grands bâtimens vendus pour y placer de belles casernes, qu'on ne leur eût pas refusées.

Les eaux des environs sont bonnes, mais elles sont à quelques distances ; on pourrait aisément former une fontaine au centre de la ville.

Chaque maison a son lavoir commode. Depuis fort peu de tems on enterre hors de la cité ; il règne assez de propreté dans les rues principales, mais sur la montagne, dans les environs de la place au soleil, des maisons abattues, abandonnées, par la putridité qu'elles exhalent, nuisent à l'air pur qu'on pourrait respirer sur des hauteurs, si constamment balayées par les vents.

Les grands marchés du vendredi, les principales foires de l'année se tiennent sur cette place au soleil ; malgré son étendue, elle suffit à peine à la quantité des cultivateurs qui s'y rendent : on n'y

marche qu'avec difficulté, au milieu des chevaux, des porcs, des bestiaux qui la traversent. Les marchands de Lorient l'encombrent par une multitude d'établis, chargés de poivre, de tabac, d'étoffes, de friperies, de fayences et de porcelaines : on y vend à fort bon marché des gibiers de toute nature ; excellentes perdrix, lièvres, lapins, bécasses, bécassines ; de toute espèce de gibier de mer. Pour donner des idées précises, cet hiver, en général, les beaux lièvres s'y sont vendus de vingt quatre à trente sous ; les perdrix dix, les bécasses dix, les lapins huit, les canards sauvages vingt sous, l'excellent beurre du pays s'y vendait de huit à dix sous, le suif huit sous la livre ; la poissonnerie n'est pas moins abondante : elle est garnie de tous les poissons de la mer, des étangs, des rivières : à la même époque les beaux turbots ne coûtaient qu'un écu, cinquante sous ; j'ai vu payer une sole de vingt-deux pouces, vingt sous, et quelquefois le maquereau n'y coûte que six liards. Pour 200 livres de loyer, vous avez une maison commode, avec cour et jardin, donnant sur la rivière.

Excusez ces détails de ménage : je n'ai voulu rien négliger pour indiquer l'état actuel du Finistère. Mon travail, sur une des plus importantes portions de la France n'est pas aussi volumineux, à beaucoup près, que l'histoire de la moindre abbaye de la France ou de l'Italie.

La vieille église des Bénédictins semble avoir été construite à trois reprises différentes. La partie la plus ancienne, celle qui donne sur le petit parterre du jardin, me paraît du cinq ou du sixième siècle.

D'après les légendes, un solitaire, nommé Guthiern, célèbre par sa piété, habita Quimperlé dès le règne du roi Gralon.

La plus vieille partie de l'église dont je vous parle, formait une chapelle souterraine, dans laquelle on avait enterré Saint-Guthiern et Saint-Gurloës ; l'obscurité, l'antiquité du lieu, la vénération qui avait de tout tems existé attiraient une multitude de pèlerins et d'offrandes ; on y déposait du beurre, du miel, et surtout du froment, des grains de toute espèce. A de petits piliers, d'un goût sauvage, pendaient de grosses chaînes de fer, mangées de rouille ; on passait autour de ces anneaux une tresse de ses cheveux, qu'on arrachait avec violence. J'ai vu jadis les traces du sang qu'on versait par cette opération.

Ainsi Thésée sacrifia ses cheveux dans le temple d'Apollon à Délos ; Achille sur la tombe de Patrocle, Sapho sur celle de Timade, les femmes de la Virginie les déposaient sur les tombeaux de leurs maris ; ainsi les jeunes gens à Rome les consacraient aux dieux, les suspendaient à l'arbre nommé de là *Capillaris*. Festus rapporte que les vestales les attachaient au tronc d'un arbre, auquel on prêtait plus de trois cent soixante-dix ans d'âge. Je le répète, le cheveu de tout tems fut l'emblème de la propriété ; on en faisait le sacrifice aux dieux qu'on respectait, à ses amis, à son époux ; ici le sens de cette action s'étant perdu, elle n'était plus sous le catholicisme que le moyen d'obtenir un miracle, de se guérir d'un mal de tête.

Les statues des deux saints auxquels cette chapelle souterraine est consacrée, ont été préservées de la destruction générale des monumens ; elles n'ont rien de remarquable, mais on devrait en conserver l'image.

L'église de Saint-Michel domine la ville. Elle était entourée d'armoires et de statues, de costumes très-singuliers, très-variés ; il existe au fond de cette église un tableau, dont les couleurs, la perspective aérienne m'ont frappé ; les têtes, les attitudes des bergers adorant J.-C. dans la crèche, sont de la plus grande vérité, de la plus grande simplicité, l'architecture riche, gothique, est bien traitée. — Mais la Vierge, l'Enfant, retouchés sans doute par une main inhabile, gâtent cette agréable composition.

Sur la place, à l'angle de laquelle est l'église de Saint-Michel, était une autre église plus ancienne, dont les ruines extraordinaires viennent d'être détruites ; j'en aimais les ceintres hardis, et la tourelle parfaitement exécutée en pierre de taille ; elle était de forme octogone, forme adoptée dans presque tous les monumens qui nous sont restés des Gaulois, la tour Magne, la colonne de Cussi, les tours de Calais et de Douvres, etc., etc., ces débris de colonnes, d'arcades, au milieu d'arbres élevés, d'un beau branchage, rappelaient ces ruines factices, si souvent répétées dans les jardins anglais, mais avec cette majesté, cette grandeur que les mesquines imitations de l'homme ne peuvent jamais atteindre.

J'ai visité les ruines massives de l'antique château de Carnoet, sur la rive droite du Laita, (c'est le nom que l'Isole et l'Ellé prennent après leur réunion).

Les pans de murs, couverts de grands arbres, de ronces, d'épines, de plantes de toute nature, ne laissent apercevoir que leur grandeur; des fossés remplis d'une eau vive l'entouraient, des tours le protégeaient; c'était sans doute un objet de terreur pour le peuple du voisinage, il y paraît par les contes qu'on nous en rapporte... Un de ses anciens propriétaires égorgeait ses femmes dès qu'elles étaient grosses. La sœur de Saint... devint son épouse; convaincue, quand elle s'aperçut de son état, qu'il fallait cesser d'être, elle s'enfuit; son barbare époux la poursuit, l'atteint, lui tranche la tête et retourne dans son château. Son frère, instruit, la ressuscite et s'approche de Carnoet; on lui refuse d'en baisser les ponts-levis; à la troisième supplication sans succès, il prend une poignée de poussière, la lance, le château tombe avec le prince, il s'abîme dans les enfers: le trou par lequel il passa subsiste encore; jamais on n'essaya d'y pénétrer sans devenir la proie d'un énorme dragon. Transportez-vous dans les tems reculés, où la superstition dominait dans toute sa puissance. Imaginez la pression de cœur des habitans du voisinage, en écoutant au coin du feu, la nuit, le long récit de cette histoire, l'émotion qu'ils devaient éprouver en approchant de ce lieu de terreur; vous jugerez si l'aspect imposant des ruines d'Athènes et de Rome est d'un aussi grand intérêt et saisit aussi fortement le curieux qui les contemple. Notre tort est toujours de juger les hommes du tems passé avec l'esprit du dix-huitième siècle, et comme après la chute des religions anciennes la nature cessa d'être animée par Mars, par Jupiter, par des Nymphes, Vénus et des Amadryades; à la chute du catholicisme, remplacé par la sèche et froide raison, ces solitaires, si puissans habitans des forêts, ou des antres sauvages, ces vierges, consacrant au ciel, dans la retraite, les plus doux momens de la vie, ces fantômes errans dans l'ombre et menaçant les criminels... Les fées, si secourables ou si persécutantes, le silence des bois, du cloître, les rêveries douces, sentimentales d'un cœur chaud, d'une imagination ardente ont cessé de nous émouvoir. C'est grand dommage!

Le citoyen P... garde de la forêt de Carnoet, en a suivi les murs recouverts de terre, d'arbres, de mousses; ils entouraient un parc de plus de deux lieues de circonférence; les murs avaient

quatre pieds d'épaisseur, et quinze pieds d'élévation. On assure qu'ils s'étendaient sur toutes les côtes de cette partie de la Bretagne, qu'ils allaient même jusqu'à Nantes... Dans les fouilles qu'il a vu faire, qu'il a faites lui-même dans le château, il n'a trouvé de remarquable que de grands carreaux vernissés, et des barres de fer, enveloppées de cuivre, sur lesquelles de jolies bambochades, des caprices étaient exécutés.

Il a perdu ces précieux morceaux de l'art de nos aïeux, je les regrette.

Le château de Carnoet est à une lieue de Quimperlé, au centre d'une forêt, sur les bords d'une rivière; le rivage opposé n'est que sauvage, il conduit à la jolie terre de Talhouet, d'où l'on a sur la mer, de la terrasse du jardin, le point de vue le plus majestueux.

Les deux plus grands diamètres du district s'établissent de Scaër à Clohars, et de Guilgomarc'h à Rospenden. Ils ont huit lieues de longueur.

Les communes de Clohars, de Moëlan, de Riec, de Nevez, voisines de la mer, produisent une grande quantité de seigle, de sarrasin; de l'orge, pour leur nourriture seulement, beaucoup de cidres excellens.

Le reste des communes fournit des seigles, du blé noir, de l'avoine, et point ou très-peu de froment. Quérien donne beaucoup de cidre, mais d'une qualité médiocre. La petite commune de Lothéa en rend peu, mais il est très-bon.

Le district de Quimperlé est sans comparaison, le plus boisé des districts du Finistère; outre les taillis, les grands bois, les plants, les arbres, si multipliés sur les fossés, autour des champs, il renferme les belles forêts de Carnoet, de Coatloch, de Kimerc'h et de Cascadec.

Balanec est un des principaux chefs-lieux de canton. Pendant les guerres de la ligue, il se livra, près des murs de Kimerc'h, une bataille, entre les troupes royales et les ligueurs.

Quérien, placé sur une hauteur, domine sur des terres bien cultivées, sur des prairies fécondes; on y trouve beaucoup de landes.

1 Le beau château de Kimerc'h, forteresse féodale du treizième siècle, est aujourd'hui totalement abattu. On en trouvera la description et la figure dans le tome 2 de mes Antiquités du Finistère. (F.)

Melgven donne presque toujours de bonnes récoltes; son terroir est très-inégal. Il y a deux papeteries dans ce canton. Le territoire de Bey est coupé de beaucoup de ruisseaux; les uns se jettent dans la rivière de Laita, les autres dans la mer; la moitié de ce pays est couverte de landes, ou négligée. On pourrait y faire, à peu de frais, les plus belles prairies artificielles. Cette commune a toujours montré le plus grand zèle, la plus active soumission aux ordres du district; ce qu'on doit à la composition sage de la municipalité, au bon sens, à l'intelligence du maire, Jean Causic, un des plus estimables cultivateurs que je connaisse.

Le 20 thermidor an II, nous éprouvâmes à Quimperlé un moment de disette. Bey vida ses greniers, pour nous fournir ses grains. Le 29 thermidor, la citoyenne Marie-Anne Calvé, femme d'Yves Lerun, de Loquilec, en Bey, guidée par son patriotisme, apporta la première au marché ce qu'elle avait de grains, au *maximum*.

Pourquoi ne pas citer de pareils traits? et ne doit-on s'entretenir que des vertus établies sur un grand théâtre, par des acteurs en grand costume.

Nizon, coupée de vallons et de monticules, de terres fertiles, abondantes en grains, en pâturages, est une des plus riches communes du district. On voit dans son arrondissement les ruines curieuses du beau château de Rustephan. On prétend que la principale façade a disparu, que le village voisin est construit de ses débris; il est curieux de voir des baraques bretonnes couvertes de chaume, formées des plus belles assises de pierre de taille. Ces ruines sont parfaitement d'aplomb; une grande partie de ses murs sont dans le meilleur état de conservation. La simplicité de ce grand édifice, que de vains ornemens ne surchargent point, les distributions intérieures, les ceintres pleins, les pierres d'attentes détachées des voûtes qu'elles supportaient, des conduits qui transportaient dans les salles l'eau chaude des offices, un caractère d'antiquité qu'il est impossible de décrire, me font regarder ce bâtiment comme un des plus anciens, non-seulement du Finistère, mais de la France: son nom latin, *Rus Stephani*, me ferait croire qu'il fut construit à cette époque où le goût gothique

commençait à se mêler au goût que les Romains avaient transporté dans les Gaules, je fixerais l'époque de sa construction, si des conjectures, sans preuves matérielles, pouvaient être adoptées au cinquième et sixième siècle, époque où je suppose qu'ont été faits les plus anciens murs de Concarneau: le mortier est employé dans les tourelles, le pic seul pourrait l'attaquer: un mortier assez commun lie le reste de la bâtisse; on sait que la pierre calcaire est extrêmement rare en Bretagne; dans quelques endroits même, les murs ne sont couverts que d'un revêtement de pierre de taille.

La salle principale a quarante pieds de long, vingt-quatre de large, et vingt pieds d'élévation: chaque marche des escaliers est faite d'une seule pièce, d'un granit fin. La façade qui subsiste a cent pieds d'étendue, l'intérieur est revêtu d'une espèce de stuc, susceptible d'un beau poli.

L'angle droit du château de Rustephan est recouvert d'un énorme lierre, dont les branches et les feuillages s'étendent de vingt pieds sur les murailles qui le soutiennent. Une des assises angulaires enlevée se trouve remplacée par le tronc contourné de ce lierre, qui peut avoir en cet endroit dix-huit pouces de diamètre; un pommier sauvage domine pittoresquement un des grands pans de la façade; du gui, du lierre, mille plantes, des mousses variées tapissent ce grand et beau massif d'architecture; rien ne le domine; du haut d'une tourelle, qu'on peut encore atteindre, mais avec peine, on plonge sur une vaste étendue de terre bien cultivée, on distingue le bourg du Bey; la vue se borne à l'horizon par un grand arc de l'Océan.

Ce château fut bâti, dit-on, par un fils des rois de Bretagne, qu'on nomme Etienne, c'est une conjecture sans preuves. On sait qu'en 1250, il appartenait à Blanche de Castille, épouse de Louis VIII, roi de France, et qu'en 1420, il était possédé par un seigneur de Guéméné.

Ce bâtiment s'éloigne des formes de nos vieux châteaux, et cause à celui qui l'examine une surprise, occasionnée par son étrangeté. Il ne ressemble à rien de ce que j'ai vu dans le Tyrol, en Allemagne, en Flandre, dans la France et dans l'Italie, les

anglais sont assez dans l'usage, dans leurs maisons champêtres, de placer comme ici leurs portes dans un corps avancé sur la façade principale, il y eut de grands rapports dans les premiers âges de l'ère chrétienne, entre la Bretagne et l'Angleterre.¹

Le territoire de Nevez est plein de monticules, fertile et parfaitement cultivé, il fournit beaucoup de froment, de l'orge et peu de seigle; cette commune donne sur la mer, elle est cotoyée par la rivière de Pontaven; de grandes pierres de taille plates, longues de sept à huit pieds, comme à Trégunc près Concarneau; comme celles d'ardoises près de la Feuillée, entourent les champs et les courtils, ce qui produit un singulier effet. Point de bois dans Nevez, on prend dans Nizon le bois de chauffage.

Les mœurs de tous les environs sont douces; l'ivrognerie est le seul vice qui y règne, chez les femmes même. On n'a trouvé depuis vingt ans dans Nevez qu'un seul enfant dont le père fut inconnu. Les habitans portent des culottes à la matelote, un grand gilet à capuchon, des soubrevestes; presque tous sont mariés; la pêche est abondante sur la côte.

Bernard, homme qui sans un extérieur agreste avait la patience, le zèle et l'amour de l'étude, qu'on rencontre rarement dans ces contrées, s'y dévouait au métier d'instituteur, servait de greffier, de municipal, faisait tout dans cette commune: il y mourut assassiné comme le malheureux Gourlaouen, à Quérien.

Ces deux hommes, sollicités par le district, après de longs refus, cédèrent à la considération du bien public, en annonçant qu'ils seraient poignardés: ils y remplirent tout genre de fonctions, car dans ces communes, l'ignorance de la langue française oblige à résidence quelqu'homme qui connaisse les deux langues, un commissaire qu'on charge de tout diriger. On peut, on doit les honorer comme des victimes, qui se sont généreusement sacrifiées

¹ Tout ce que vient de dire ici Cambry, relativement au château de Rustephan, est si peu exact, si loin de la vérité, on peut même dire si absurde, qu'il est incontestable qu'il n'a pas vu lui-même cet édifice et qu'il n'en parle que d'après des rapports infidèles et exagérés. Ce château, qui mérite à peine ce nom, est tout simplement un de ces manoirs du quinzième siècle dont fourmille le Finistère. C'est un édifice carré, n'ayant qu'un seul corps-de-logis, flanqué dans ses angles de nids d'hirondelles. Une seule tourelle élevée au milieu de la façade y sert de cage d'escalier; la porte d'entrée, accompagnée des ornemens gothiques les plus ordinaires, est au pied de cette tourelle. (F.)

à leur patrie avec la certitude de périr. Leur famille attend les faibles dédommagemens, et leur mémoire les hommages qui leur sont dus par la nation reconnaissante.

Gourlaouen fut forcé d'abattre l'arbre de la liberté; on coupa son corps par tronçons, comme l'arbre qu'il avait frappé; on les éleva par assise comme une espèce de trophée, en défendant aux habitans d'en approcher. Trois jours s'écoulèrent sans qu'on osât lui donner la sépulture, et ce spectacle déchirant, effroyable, fut sous les yeux des malheureux habitans de Quérien.

Les communes d'Arzano, de Quérien et de Guiligomarc'h, éloignées du chef-lieu du district, voisines du pays qu'habitent les chouans, sont dans un état de terreur et de dénuement qui ne leur permet pas de manifester le patriotisme que les autres communes ont démontré: avec quelles difficultés, d'ailleurs, peuvent-elles pénétrer dans ces pays sauvages les principes, bases de la révolution; pas un individu ne sait la langue française. Il n'est pas d'état plus funeste, plus déplorable que celui de ces malheureux. S'ils obéissent aux lois républicaines, on les poignarde: refusent-ils de s'y prêter, on les met en prison. Une force armée les protège; mais c'est la nuit qu'on assassine, et les soldats ne peuvent être sur tous les points d'un canton vaste, coupé de bois, de fossés, de rivières.

Les chouans ont, jusqu'à présent, fait de vaines tentatives pour organiser, pour faire lever le Finistère, comme le Morbihan: ils se bornent présentement à ravir les jeunes gens des campagnes, qu'ils arment contre la république. On ne connaît point de moyen qui puisse s'opposer à cette violence: les Bretons habitent des maisons isolées, sont privés d'armes, et ne peuvent offrir de résistance à six hommes qui les attaquent.¹

¹ Ici on lit la note suivante dans l'édition in-4° de cet ouvrage:

« Ce que dit ici Cambry est de la plus parfaite justesse. En Bretagne comme dans la Vendée, il suffit de quelques bandes d'hommes déterminés pour soulever le pays en naçant de la mort ceux qui ne marcheraient pas dans leurs rangs. *La peur a été dans l'Ouest le plus grand mobile de la chouannerie.* Une fois cette vie vagabonde et dramatique adoptée, beaucoup de nos bretons la trouvent attrayante et s'y attachent: leur paresse et leur imagination s'arrangent merveilleusement de cette aventureuse existence qui s'entretient par le vol, et s'écoule dans une alternative de jouissances, de privations et de peur, mais primitivement c'est presque toujours la force qui les y jette.

L'ignorance ou la plus insigne mauvaise foi ont pu seules dicter cette note, à moins qu'elle ne soit l'œuvre mensonger de l'esprit de parti. Quand les royalistes de l'Ouest ont

Sans dénigrer le patriotisme des autres communes, celles de Quimperlé, de Bey, de Moëlan, de Clohars, montrèrent le plus de dévouement à la révolution. On ne joindra point à l'idée d'un dévouement les crimes, les atrocités, la barbarie des années passées : on y désirait sans secousses, sans violences, une réforme nécessaire, et dans ces contrées écartées, on avait la bonhomie de penser qu'elle pouvait s'exécuter sans fureur, sans bouleversements et sans vengeances.

Le district de Quimperlé touche près de Scaër à celui de Carhaix, et par une assez grande surface au district de Quimper; le Morbihan le borne à l'Est; la partie du Sud touche la mer; une barre qui n'existait pas il y a quarante ans s'est formée au Pouldu, à l'embouchure du Laita. Des bancs de sables changeant de position à chaque marée, et des arbres tombés dans son lit rendent très-difficile l'entrée du port de Quimperlé, situé par les cinq degrés cinquante-trois minutes dix secondes de longitude, et par les quarante-sept degrés cinquante-une minutes huit secondes de latitude. Jadis des barques de cent tonneaux se rendaient jusqu'au quai

près les armes pour défendre le trône et l'autel, et non pas pour voler, leur mouvement a été spontané, volontaire, et dans la Vendée surtout, il s'est manifesté d'abord parmi les masses des paysans qui, réunis en troupes nombreuses, ont été arracher de force les gentilshommes de leurs châteaux pour les contraindre de se mettre à leur tête. L'histoire impartiale a consigné ces faits, de même que les actions de bravoure héroïque qui couvrent d'une gloire immortelle les royalistes de l'Ouest. Certes ils n'avaient pas peur, comme le dit l'auteur de la note citée ci-dessus, ceux qui, après cent combats meurtriers, ont forcé la République à traiter avec eux et n'ont jamais été soumis à force ouverte.

Si la guerre civile, comme sous le nom de chouannerie, n'a pu s'organiser dans le Finistère, ce n'est ni par le manque de bravoure ni par défaut de dévouement à la cause royale de la part de ses paysans, mais c'est que leur élan y a toujours été comprimé par le voisinage de la place de Brest, d'où en moins de rien, des forces beaucoup trop au-dessus des leurs, pouvaient les accabler, les écraser avant même qu'ils n'aient pu se rassembler et concevoir leurs plans. La chose est si vraie, que c'est au contraire le département du Finistère qui, au commencement de la révolution, donna le premier signal de l'insurrection royaliste. Trois mille paysans s'y réunirent en armes dans la paroisse de Plabennec, et commandés par M. du Beaudiez, ils allaient s'emparer de Saint-Pol de Léon, lorsque des troupes sorties de Brest avec de l'artillerie, sous les ordres du général Canclaux, les atteignirent au pont de Kerguidu entre Saint-Pol et Berven. Ces paysans, mal armés et inexpérimentés, avaient négligé de couper le pont, ce qui eût empêché les canons de passer; ils furent écrasés par des décharges à mitraille et se dispersèrent. Depuis lors aucune prise d'armes de leur part n'eut plus lieu dans le département. Seulement à l'époque des cent jours, une petite troupe levée sur les confins du Morbihan, s'organisait sous le commandement de M. de Cornouailles, elle s'empara de Rospenden, mais la restauration de 1815 vint lui faire déposer les armes. (F.)

de cette ville; celles de cinquante y parviennent présentement avec peine : la mer s'élève au quai de sept à huit pieds dans les hautes marées.

Les communes maritimes de Clohars et de Moëlan ont de grands rapports, et par leur voisinage et par leur position : leurs terres sont excellentes, fortes sur la côte, couvertes de froment, légères dans l'intérieur. Le bétail est abondant, mais petit dans ce canton : on s'y procure des chevaux dans Pont-Croix, aux foires de Poul-*David*, on y nourrit peu de moutons, on pourrait en entretenir une très-grande quantité, dans un pays couvert de petites landes et de serpolet.

Toute la côte, à trois quarts de lieue dans les terres, est dénuée de bois, exceptez-en quelques ormeaux. C'est de tous les arbres du pays celui qui réussit le mieux près de ces mers : les sapins, les prussiers y pourraient former des rideaux comme à Kerjégu, à leur abri, toute espèce d'arbres prospérerait.

Rien de curieux comme les anses variées de cette côte, garnies de forts, de postes, de signaux.

P... et K... sont les deux plus agréables demeures du ressort de Moëlan. La première de ces terres contient vingt-deux métairies, entourées des eaux de la mer et de landes sauvages. On traverse ces landes semées de noirs rochers, couverts de mousse. La mer s'aperçoit dans le lointain : vous croyez ne plus trouver de terre végétale, tout-à-coup des fossés, des champs et des vergers fleuris, la plus riche culture et des prairies artificielles se développent sous vos yeux. Des allées d'arbres plantés avec symétrie, servent de promenades ombragées jusqu'aux points variés du rivage. Toute espèce de fleurs embellissent un parterre, les légumes les plus savoureux, les meilleurs fruits, des milliers de melons, nés en pleine terre, ou sur des couches, la chair la plus délicate, les vins les plus recherchés, l'hospitalité la plus aimable vous attendent : vous vivez sous un toit fort simple, aucune espèce de luxe ne règne dans cette retraite; elle n'est parée que de bassins de fleurs, et des grâces d'une espèce d'enchanteresse, dont les Renaud, les Roger, les Médor de Bretagne ont souvent essayé de triompher. — Elle a grand tort.

M. K... se retira dans la commune de Moëlan. Il y forma la terre qui conserve son nom, la planta, l'embellit; sa veuve épousa M. ... l'un des sages de la révolution. On fit auprès de lui vingt tentatives inutiles : il ne quitta point sa patrie, prévit le sort des émigrés, les plaignit sans les imiter, régla ses métairies, sut féconder des terrains infertiles, et fit du bien à tout le monde. Dans les mesures générales qu'on prit contre les nobles, il eut pour défenseurs, pour répondans, tout le district et sa prudence; on essaya vingt fois de le troubler, mais on trouva toujours le même obstacle.

C'est à K... qu'au retour de mon voyage dans le Finistère je commençai la description que j'achève : c'est dans la société douce, aimable de ses habitans, c'est sur les rives de la mer, dans les jardins, dans les riens vergers du voisinage que je me reposais, et retrouvais les forces dont j'avais besoin pour surmonter les dégoûts et l'ennui, nécessités par la révision de cent mille notes, prises au hasard, à la volée. M... a servi, s'est distingué dans les guerres de Corse. Blessé, décoré de l'ordre militaire, il quitta son état avant la révolution; c'est un de ces guerriers qui n'ont point dédaigné les Muses; son esprit est orné des plus jolis vers de nos poètes; il lit avec facilité le Tasse, l'Arioste, Pétrarque et cette multitude de poètes italiens qui parent sa jolie bibliothèque, près de Tibulle, de Juvénal, de Martial, et de Virgile.

Tout homme qui voyage, qui visite les côtes est accueilli, reçoit des notes instructives, et part enchanté des hôtes de K...

Si la commune de Moëlan ne céda pas aux impulsions contre-révolutionnaires, dans la désertion d'une partie des gardiens de la côte, si ceux de Brigneau restèrent fermes à leurs postes, si les impositions se sont payées avec exactitude, c'est à M... qu'on le doit. — Ah! si les privilégiés avaient pris le sage parti de se retirer sur leurs terres, de renoncer à de vaines prérogatives, ils y seraient heureux. — Que de sang n'aurait pas coulé!

Je veux donner une idée de ce qu'est une terre en Bretagne, et je choisis celle de K... Je ne décris pas un palais, quelque château de haut parage, mais une simple gentilhommière.

La maison principale offre une façade de la plus grande simplicité; la chapelle à droite, en entrant, est placée dans une tourelle

antique, dont les murs sont couverts de lierre. La cour est grande, elle contient deux bâtimens, sur les côtés, les écuries, et la demeure des ouvriers. Une claire-voie laisse régner la vue sur le jardin, vaste, gâté par quelques ifs, taillés pourtant avec recherche : on l'aperçoit de la salle-basse; on en distingue toutes les parties des appartemens supérieurs. Le jardin, formé de grands carrés, entourés d'arbres fruitiers en éventail, est du meilleur rapport; les fruits y sont délicieux, les légumes parfaits, les couches sont chargées de melons excellens et de fleurs.

Une charmille, des bancs de gazon, un bosquet de laurier, les fleurs, des plates-bandes, une corbeille, sont les seuls ornemens de ce jardin fécond.

Sur la gauche est un bois, planté d'ormeaux et de charmilles, alignés avec symétrie; il règne sur toute la longueur du grand jardin : c'est un lieu frais et solitaire, où la méditation, la lecture et l'amour trouveraient un heureux asile. Deux énormes figuiers, une tonnelle de coudriers forment la principale entrée de cette retraite.

Une porte à claire-voie, à l'extrémité du jardin, vous conduit dans un beau verger, dont l'allée de pommiers précède une plus longue allée d'ormeaux; elle règne sur une montagne, ne laisse apercevoir à son extrémité que le vague de l'atmosphère et du ciel.

Ce premier verger est entouré de fossés, de haies vives, mêlées d'aubépines odorées, dont les fleurs de couleur de chair pourprées, ou d'un blanc de neige se mêlent aux teintes variées de cent pommiers d'espèces différentes.

Si, sortant du jardin, laissant la grande allée vous prenez sur la droite, vous arrivez par un tapis d'herbes fleuries, à la barrière qui ferme les champs cultivés, ils sont, (par un bois de sapins, de prussiers, et de grands ormeaux,) mis à l'abri des vents de mer. Il faut avoir vécu dans la Bretagne, pour concevoir les agrémens d'une pareille promenade, les accidens de ces fossés, de ces globes de fleurs, supportés par des troncs noueux, épars dans les champs labourés. Des sentiers de verdure chargés de jonquilles sauvages, de marguerites, de glaïeuls, humectés de rosée, entourent les fromens, les seigles, les blés noirs, les pommes de terre qu'on y cultive. Chaque saison varie ce coup-d'œil enchanteur;

chaque disposition de l'âme lui prête de nouveaux effets ; la tristesse, la mélancolie n'y purent pénétrer qu'à l'époque où la France entière fut entourée d'un crêpe noir.

La chaleur du soleil vous force quelquefois de préférer le bois riant qui touche au manoir principal. On s'y rend par une allée double de grands arbres ; on se promène, on s'assied sur la mousse, on descend aux prairies, au moulin, dont les bords ombragés par la tête des arbres qui couvrent le côteau sont plus épais et plus frais.

Que j'aimais au printemps ce pré, dont la barrière est en face de la porte principale de K.... — Il est couvert de foin terrien, dont le fond vert est de loin surmonté par un voile transparent de couleur violette, formé de têtes de jonquilles que le zéphir agite mollement. Il est coupé de boutons d'or, de perce-neige, de margerites, de plantes aux rameaux légers et de fleurs odoriférantes. Des pommiers, des poiriers, placés sans ordres, surmontent ce riche tapis, le cerisier, des frênes, des figuiers, d'énormes marronniers, des arbres encore sans feuillages, le chou, emblème de la contradiction, un grand cintre d'ormeaux, de frênes et de saudres, le bourdonnement des abeilles, le chant du coq dans le lointain, le vol des papillons, un ciel pur, un air vif, varient à l'infini les douces impressions que ce beau lieu fait éprouver.

De là, vous parvenez, par un joli sentier, au bois qui conduit à la mer. Vous la voyez à travers le feuillage, elle pénètre dans une anse qui peut porter bateau à trois cents pas de la maison : vous suivez ses contours, et vous arrivez à Brigneau. C'est le siège d'un corps-de-garde de signaux, et d'une batterie de canots de vingt-quatre. La vaste mer est sous vos pieds ; votre œil suit les sinuosités du rivage ; il aperçoit dans le lointain toutes les îles des Glénans, en face l'île de Groix. Sur la gauche, les terres qui forment l'entrée du port de Lorient. Le dernier combat des Français et des Anglais, sous Groix, se voyait de Brigneau. L'escadre anglaise, pendant sa station à Quiberon, évoluait tous les jours sous nos yeux, presque à la portée du canon. Quand les grandes variétés de l'Océan, ses tempêtes, ses couleurs, au lever, au coucher du soleil, cessent de vous occuper, est-il d'amusement plus doux et plus piquant que de parcourir ces rivages, d'être témoin de

l'industrie, des cent mille moyens que l'homme emploie pour aider à sa subsistance. L'un au milieu d'une mer agitée, isolée, sur un pic, une ligne à la main, tend un appât perfide aux rougets, aux grondins, à toute espèce de poisson ; l'autre armé d'un trident, d'une espèce de lance, parcourt tous les creux des rochers, darde des poissons plats, des écrevisses, des homards : des femmes détachent des huîtres, des berniques, ou recueillent dans des paniers les coquillages variés qu'offrent les sables et les vases ; ce qu'on nomme manche de couteau dans nos cabinets se prend d'une manière assez particulière : on sème du sel sur le sable, l'animal croit que la mer s'approche, il vient à la surface, on le saisit. Pendant ces ruses, ces petits travaux sur la côte, les pêcheurs jettent leurs filets, ou les relèvent ; ces spectacles si variés font écouler les heures comme un moment, et vous retournez au manoir, las, harassés, mais projetant de répéter le lendemain chaque scène de la journée.

On barre quelquefois les anses de ces côtes avec de longs filets de quatre-vingt-dix ou cent brasses, la mer descend, tous les poissons qui se sont avancés dans les terres sont arrêtés par ces filets ; c'est quelquefois la pêche de Saint-Pierre : les hommes, les enfans, les paysans du voisinage battent la vase avec de longs bâtons ; la foulent avec les pieds, et forcent le poisson de céder à sa cruelle destinée : on se fait mille espiègeries ; les accidens, les chutes déterminent des éclats de rire, que les échos au loin répètent : cette gaité bruyante rompt la pensée mélancolique qui venait troubler vos plaisirs, le madrigal ingénieux ou fade qu'on préparait à sa maîtresse ; elle rappelle au monde, à la société ces deux êtres qui l'oubliaient. Ah ! pourquoi toutes nos journées ne s'écoulaient-elles pas ainsi, loin de la multitude et près de la nature.

Ces côtes sont formées de granit feuilleté, micacé, friable, décomposé, découpé en crête de coq ; les coquillages qu'on y trouve sont variés, de couleurs vives, mais très-petits.

Les rochers qui touchent la mer sont couverts de lépas et de perce-pierres : leurs sommets, qui s'élèvent ici de soixante à soixante-dix pieds, portent une terre assez légère, des bruyères, de l'ache, des violiers sauvages, du serpolet, de l'éternelle, de jacinthes de toutes couleurs. Tous ces terrains sont chargés de troupeaux.

On appelle bains de Diane, près de Plaçamen, une conque de quatre pieds de profondeur, de trente à quarante pieds de diamètre, ronde, régulière, creusée par la nature, au milieu de rochers striés, concassés, où l'on peut prendre un bain délicieux.

Il existe sur la côte de Brignean, sur la côte de Clohars, des grottes curieuses. Le gouffre de Balangenet, de forme conique renversée, a trente pieds de large, dans la partie la plus élevée, et cinquante pieds de profondeur : la mer s'y précipite avec un bruit affreux, par une voûte de sept à huit pieds de hauteur. Dans les grands vents, quand ce gouffre est rempli, l'onde pressée par le flot qui succède se lève quelquefois au niveau de la terre...

Je n'avais pas à vous décrire ces grands palais de l'Italie, ces beaux jardins de Pline, de Scaurus, de Lucullus, où l'art paraît à tous les inconvénients d'un climat sec, aride et brûlant, où de longs péristyles, où des salles, formées de colonnes corinthiennes, recouvertes de voûtes épaisses, remplaçaient ces bocages frais et ces beaux dômes de verdure qui nous charment à K.... Des milliers d'esclaves soumis ne servent point à des plaisirs, qu'aucun travail, qu'aucune fatigue ne fait valoir; de vastes substructions ne conservent pas les poissons qu'on engraisse, on n'a point percé de montagne pour attirer dans des bassins de marbre l'eau salubre de la mer, on n'a point revêtu de brillans arabesques et de peintures recherchées les grottes du rivage, où l'on cherche le frais, vingt secrétaires ne sont point à vos ordres pour vous lire Platon, Homère ou Plaute : la nature a tout fait pour l'homme, à l'homme à K....; les grands efforts de l'art en couvrent à peine les défauts, loin d'en pouvoir remplacer les richesses.

Notre gaieté, nos bains sur un sable doré, des mets simples et délicats, les vins de Ségur et d'Ay, si préférables au Falerne... Rabelais, Bayle, Molière, ou Voltaire lus par nous, à l'ombre d'un hêtre, M... si gai, si prévenant, son épouse qui l'aime trop, R... élancée comme un lis, M... qui vaut seul tout un cercle de beaux esprits, qui se plaît tant aux champs, et qui savoure la campagne, l'ingénieur B... qui nourrit son esprit aimable, éclairé, et sa vigueur et sa jeunesse d'un pain toujours

¹ Nous ne comprenons pas le sens de cette phrase de Cambry, mais nous n'avons pas cru devoir la changer ni lui donner une interprétation, fautive peut-être. (F.)

insuffisant pour son vigoureux appétit, les nymphes de la P. N..., la demoiselle de P... qui n'accepte jamais la main qu'on lui présente, un climat toujours tempéré, qui ne connaît ni les glaces, ni les chaleurs, rendent ce point du Finistère un petit paradis terrestre.

Il n'y a pas une lieue de cette terre à la P. N..., lieu retiré, bien boisé, poissonneux, embelli par un bras de mer, qui passe par Bélon, et pénètre au loin dans les terres. Les huîtres de Bélon sont les plus grandes et les meilleures de l'Europe. Celles de Dieppe, de Cancale, celles d'Angleterre, du golfe adriatique sont moins bonnes. On en voit en Chine d'aussi grandes, mais elles sont moins délicates; ces huîtres sont parquées, conservées dans des réservoirs.

Au de-là de Bélon sont les côtes de Nevez, Raguenez, où les Anglais déposèrent l'année dernière deux ou trois mille hommes, pris à Quiberon, qui gagnèrent le Morbihan, plus loin, la rivière de Pontaven.

La commune de ce nom est à cinq quarts de lieue dans les terres. Ce petit port de mer est le séjour le plus capricieux, si je puis employer cette expression italienne. Il est placé dans l'eau, sur des rochers, aux pieds de deux monts élevés, sur lesquels sont semés d'énormes blocs arrondis de granit, qui semblent prêts à se détacher : il servent de pignons à des chaumières, de murs, à de petits courtils. — Ces blocs, descendus des montagnes, gênent le cours de la rivière, qui boudit contre tant d'obstacles. Des moulins, placés sur les rives, s'en sont servis comme d'appui, pour y placer l'essieu de leurs rouages : des ponts de bois les réunissent; les coteaux d'alentour sont habités, boisés, et d'un aspect extraordinaire, singulièrement variés; le bruit des eaux, le bruit de vingt cascades étourdissent le voyageur, comme les moulins à foulon de Don-Quichotte, comme les chutes d'eau de la Suisse et de la Savoie.

Des bâtimens de cinquante à soixante-dix tonneaux peuvent se rendre tout chargés, jusqu'à l'espèce de quai, pratiqué par les habitans, qu'il serait très-utile de réparer, de continuer jusqu'à l'flot, sur une distance de deux cents toises. Des bâtimens de cent-cinquante tonneaux pourraient alors se charger à Pontaven. Je n'ai rien vu de brisé, de rompu, de cahoteux, comme la rue qui conduit au quai : elle est placée sur des rochers, dont les blocs inégaux font faire aux roues, des chutes de dix-huit

pouces; sans les efforts des hommes qui les conduisent, jamais les animaux ne pourraient faire franchir à des voitures, même à vide, des pas si dangereux.

Les bâtimens de sept cents tonneaux peuvent, à vide, mouiller à l'embouchure de la rivière de Pontaven. Cette rade est foraine, mais assez close pour qu'ils y soient en sûreté.

Les côtes voisines de la mer sont en ce lieu de soixante à quatre-vingts pieds d'élévation : elles sont défendues par deux forts; à la pointe de ces batteries, des rochers à fleur-d'eau, se prolongent à plus d'un demi-quart de lieue dans la mer. Du corps-de-garde de Baguévéchen, on voit les Glénans, l'Île-Verte, et la côte : près de ce corps-de-garde est une presse de sardine. J'avais oublié d'indiquer la presse de Douélan et la presse de Kerjégu. Il en existe une autre à la rive opposée, près de Rosbras : la dernière n'est pas en activité, malgré les magasins considérables qui s'y trouvent.

On voit, sur le rivage de Nevez, à près un quart de lieue de l'embouchure de la rivière de Pontaven, les restes du donjon du très-ancien château de Poulguen, dont les murs sont de fortes pierres de taille; on y voit une auge de granit, de sept pieds de long, sur cinq de large, et de trois pieds de profondeur. Le château de Poulguen était au bord de l'eau, placé sur un rocher, entouré de bosquets et de taillis. Il avait droit de tirer à boulet sur les bateaux qui passaient sans payer le droit d'entrée dans la rivière; il choisissait les poissons les plus beaux, les oreilles et les pieds de cochons qu'on portait à la ville; il dîmait en nature sur tout objet de cargaison qu'on allait vendre à Pontaven. Sur la même rive, on trouve l'antique château du Hénan, remarquable surtout par une tour plate, et bien travaillée, établie sur un roc, à vingt-cinq pieds au-dessus du rivage; ses alentours sont très-boisés.¹

Quand j'aperçois ces monumens, je parcours aisément les siècles du gouvernement féodal. J'y vois de grands seigneurs, leurs dames, leurs enfans, enivrés d'orgueil, de prétentions, dominant sur un

¹ Le château de Hénan dont Cambry dit si peu de chose est bien plus remarquable que celui de Rustephan dont il parle tant. Le Hénan est un édifice du quatorzième siècle, fortifié selon l'usage du tems. Son donjon est une haute tour hexagone dont le couronnement, travaillé à jour, est vraiment admirable. (F.)

tas d'esclaves, qui les considéraient, et leurs rubans et leurs plumages, et leurs voiles de gaze d'argent, grands yeux ouverts, bouche béante; qui ne leur parlaient qu'à genoux : j'y vois des troubadours, des scènes amoureuses, quelques tournois, des courses et des luttes. Mais que je voudrais pénétrer dans les tems reculés pour nous, qui précédèrent l'arrivée des Romains : les tems bien plus anciens, où les Gaulois, maîtres du monde, vivaient sous l'empire des Druides. Nous avons bien l'idée des mœurs générales de ces siècles, mais les traits particuliers, les détails, la physionomie du tems, si j'ose ainsi parler, s'évanouit dans les ténèbres.

Les grains, fromens, seigles, avoines sont la base du commerce de Pontaven. Ils s'exportent à Lorient, à Nantes, à Bordeaux; on y vendait beaucoup de bestiaux, une grande quantité de dindons, de canards, de volailles de toute espèce.

Les mœurs sont pures dans ces cantons : en général, leurs habitans sont caressans, hospitaliers pour les hommes qu'ils craignent; ils sont, d'ailleurs, durs et peu serviables : les hommes de Nevez sont plus fortement constitués que ceux des communes terriennes.

Point d'hospice, point de médecin, point de chirurgien, point d'accoucheuse à Pontaven. Des paysannes se chargent de cette dernière fonction, tuent l'enfant qu'elles arrachent, en estropiant sa mère. A la connaissance du citoyen Decourbes, maire de Pontaven, plus de cent-cinquante enfans, en dix-huit ans, sont morts de cette manière. Les mêmes accidens ont lieu dans Riec et Nizon, dans toutes les communes environnantes.

Il y a douze foires à Pontaven, et cinquante-deux marchés par an; on s'y porte avec une telle affluence, qu'il faut une heure, quelquefois, pour traverser cette petite ville.

Les cidres du pays, ceux de Riec surtout sont excellens.

On sème les seigles et les gros fromens en décembre, en novembre les fromens tendres, et l'avoine en mars.... On cultive du chanvre, du lin. — Les habitans commencent à s'accoutumer aux pommes de terre.

Plus des trois quarts des terres sont en friche dans ce canton.

La rivière de Pontaven est poissonneuse. Elle abonde en saumons excellens, préférés à ceux même de Quimperlé. Les meuniers se

permettent un abus qu'on devrait détruire, en les punissant sévèrement; ils prennent dans des poches une multitude de petits saumons, qu'ils nomment glésils, dont ils nourrissent leurs pourceaux. Sur les rivages de la mer, on trouve un genre de palourdes, espèce de petits cœurs striés, en telle abondance qu'on peut en prendre jusqu'à quarante tonneaux par mois. Cette nourriture est très-saine. La pêche de l'aiguillette se fait la nuit, avec des flambeaux: la lumière, qu'ils croient celle du soleil, les attire dans les filets, qu'ils savent éviter le jour.

La pêche des merlus se fait aussi la nuit, dans le plus grand silence; on les amorce avec de la morgate.

Le climat de Pontaven, Nevez, Riec, de ces contrées, est tempéré, très-pluvieux; les vents d'Ouest y règnent les trois quarts de l'année.

La rivière qui sort de l'étang de Balanec court du Nord au Midi.

Des granits, des moelons, des pierres micacées, sont les principales pierres du pays.

On y trouve quelques perdrix blanches.¹ On doit cette espèce, dit-on, à M. De Tinténac.

L'imagination a ses rêves ici, comme dans tout le reste du Finistère, avec les mêmes caractères d'originalité, de bizarrerie, d'antiquité... On porte aux Saints pour obtenir la guérison du mal qu'on a, ou de celui qu'on se suppose, des coiffes remplies de grains, qu'on dépose à leurs pieds.

On voit aussi dans ces cantons quelques Caqueux ou Cacoux, espèce de Parias, proscrits, qui vivent dans les landes, éloignés des habitations, sans qu'on communique avec eux²: on les croyait, au quizième siècle, juifs d'origine, séparés par la lèpre des autres hommes. Ils font des cordes pour subsister. Les évêques, à cette époque, ordonnèrent que ces Caqueux se tiendraient au bas des églises, sans se mêler, au reste des fidèles. Le duc François II

¹ Cet oiseau est le Lagopède de Buffon (*Tetrao Lagopus*) Linné. (F.)

² Ces cacoux ou caqueux ne sont autres que des lépreux. Ces malheureux, très-nombreux en France dans le moyen âge, sont aujourd'hui devenus très-rares par l'extinction du fléau de la lèpre, apporté en Europe par les Croisés. On ne voit presque plus de cacoux dans le Finistère. (F.)

leur enjoignit de porter une marque de drap rouge sur un endroit apparent de leurs robes; il leur défendit tout commerce, autre que celui de fil, de chanvre, encore ne pouvaient-ils le faire que dans les lieux peu fréquentés. Ces hommes, séparés des hommes, furent l'objet de mille contes extravagans: ils vendaient des sachets qui préservaient de tous les maux, jetaient de mauvais vents, donnaient des herbes dont la vertu faisait vaincre à la lutte, à la course; ils vous prédisaient l'avenir. On dit que le Vendredi-Saint, tous les Caqueux versent du sang par le nombril. Ces malheureux profitèrent sans doute de la stupidité, de la crédulité de leurs voisins. Beaucoup parvinrent à défricher des landes, à cultiver des champs abandonnés, qu'ils fécondèrent: ils plantèrent des bois, des prairies; on voit sur le chemin de Plaçamen un fort joli village de Caqueux: le préjugé n'est plus aussi fort qu'il l'était autrefois, mais on ne s'allie point encore à leur famille.

On faisait dire à Saint-Burlot, à Sainte-Cornélie des messes, pour le repos de son mari défunt: on les payait quatre fois plus, s'il s'agissait de guérir ou sa vache, ou son veau.

On voit aussi, dans ces cantons, quelques monumens Druidiques.¹ — Des vieilles pensent que toute une noce fut changée en pierres, pour une faute qu'on ignore; d'autres que les membres d'un avare inhospitalier, insensible aux malheurs du pauvre, furent ainsi pétrifiés, pour servir de leçon à la postérité, et porter à la charité les témoins de ce grand exemple.

Je reviens à Pontaven. Les travaux les plus urgens dans cette commune sont: 1^o. Le rétablissement du pont principal, dont une partie n'est soutenue que par quelques poutrelles, placées il y a treize ans, avec épargne, par Messieurs de Pontcalec et de Kersalaun. Ce pont sert de communication entre Pontaven, Concarneau, Quimper et Quimperlé. Il est indispensable au commerce de Melgven, de Nizon, de Nevez, de Trégunc; l'état du pont est tel, que si l'ennemi menaçait les côtes de Nevez, de Trégunc, les canons de Lorient ne pourraient pas le traverser.

2^o. La direction du grand chemin, de manière que sans faire

¹ Ce sont surtout des men-hirs dont quelques-uns ont de quinze à dix-huit pieds de hauteur. (F.)

un coude dangereux il se rende au pont en ligne droite, ou la construction du pont un peu plus haut dans l'alignement du grand chemin.

3°. La prolongation du quai.

4°. La réparation du pavé qui conduit au quai. J'en ai déjà parlé.

5°. La destruction d'un grand rocher qui gêne l'entrée du port.

6°. L'établissement d'une route qui conduise directement à Balanec, pour faciliter les moyens de communication avec Scaër, Morlaix, Rennes, Saint-Brieuc, etc. Ce chemin permettrait, en tems de guerre, d'approvisionner les côtes du Nord, qui ne le sont alors qu'avec un grand danger, quand il faut traverser la Manche. — On n'a que trois lieues de route à percer sans difficultés pour opérer tant d'avantages.

Le port, près de la ville, a vingt pieds de profondeur : quand la mer est basse, son lit est à sec, il n'y coule que de l'eau douce.

Les environs de Pontaven, la ville surtout, offriraient cent bizarreries au dessinateur qui voudrait y faire des études : du chantier du citoyen Aumon, on aurait sous les yeux vingt points de vue, des accidens inimaginables. On voit dans ce chantier un grand rocher, creusé par le mouvement éternel des eaux de pluie ; ce creux a trois pieds de profondeur, quatre de large ; il est de forme ronde, très-régulière. J'ai parlé de pareils travaux du tems, en décrivant l'île de Tristan, près de Douarnenez.

A la descente de quelques émigrés, et de trois mille paysans, sortis de Quiberon, Pontaven fut un moment à leur pouvoir.

Depuis la révolution, le citoyen Decourbes, homme de mérite, aimable et plein d'intelligence, remplit les places principales de cette commune, dans laquelle il a su maintenir jusqu'à présent l'ordre et la paix, malgré les efforts qu'on a faits pour les détruire et le corrompre.

La route de Pontaven à Concarneau n'a rien de remarquable, elle est en bon état. Près de Trégunc, on voit un bloc énorme de granit en équilibre, qu'un homme meut avec facilité, comme près de Tréguier, comme au Huelgoat.¹

¹ Ces pierres vacillantes sont les plus extraordinaires de tous les monumens celtiques, par leur poids, leur étonnant équilibre et la facilité avec laquelle un seul homme peut leur

Riec est à peu de distance de la Porte-Neuve : des gabares de cent vingt tonneaux peuvent se rendre à une demi-lieue de cette commune. On a, du clocher de Riec, une vue qui s'étend jusqu'aux montagnes de Laz.

Les chemins de traverse sont impraticables dans ces contrées, comme dans tout le Finistère.

Il me reste à faire connaître la commune de Scaër, dont le nom est assurément peu fait pour la musique, ou pour la poésie.

En s'y rendant, de Quimperlé par Kimerc'h, on traverse le riche pays qui dépend de Balanec. Cette route est difficile et fatigante, elle est quelquefois dangereuse ; on passe sur des ponts sans garde-foux, où la chute des eaux effraie vos chevaux, leurs pieds glissent ailleurs, sur des tables de pierres, polies par le tems et les pluies. Les fermes qu'on traverse, en approchant, sont nues, et presque abandonnées.

Scaër est à cinq lieues de Quimperlé : ce bourg considérable est traversé par un chemin assez beau ; il raccourcit de dix lieues la distance de Brest à Paris, mais le défaut de postes fait qu'il n'est fréquenté que par quelques rouliers, des gens à pied, ou des hommes qui voyagent avec leurs propres chevaux.

Avant qu'on eût détaché quelques portions de son terrain, pour les joindre à celui de Balanec, il avait environ douze lieues de circonférence. Le dixième de cette étendue est passablement cultivé. Le reste n'offre que des landes, qui cependant par leur vigueur démontrent que la terre est susceptible de culture ; le pays en général est mal peuplé ; des échanges répétés de grains, de bestiaux et de denrées de toute espèce, eau-de-vie, vins, etc., en font subsister les habitans ; ils parcourent sans cesse les foires de Châteauneuf, du Faou, de Coray, du Faouet. Dans la commune de Scaër, peuplée de cinq cents hommes, on n'en compte que trois qui labourent la terre : le reste agiote, commerce, est ouvrier, fait des sabots dans les forêts voisines ; il y a vingt-quatre auberges dans ce bourg.

imprimer un mouvement oscillatoire. On suppose qu'elles servaient à consulter le sort. Celle de Trégunc est accompagnée de men-hirs très-élevés, d'un *carvaillo* ou cimetière de plus d'une lieue d'étendue, et d'autres monumens considérables. Il est à remarquer que le nom de Trégunc, en breton *Trecunc'h* signifie lieu des gémissemens, de la douleur. Tous ces monumens auraient donc eu, en cet endroit, une destination funéraire. (F.)

Deux forêts considérables couvrent une partie du canton de Scaër. Celle de Coatloc'h, rendez-vous de chasse de la duchesse Anne, où l'on voit les débris d'un antique château, a six cents arpens d'étendue. Elle est en coupe réglée depuis cent ans; elle fournit des bois d'une grande beauté; chênes, hêtres, bouleaux; de la bourdaine en remplit tous les vides. C'est là qu'il fallait ordonner aux salpêtriers du Finistère de faire du salin, sans employer les landes, les genêts, les ronces de pays dépouillés, qui manquent de chauffages. On a quatorze coupes de cinq arpens à faire encore dans cette superbe forêt; mais les charrois y sont d'une telle difficulté, que j'ai vu des bois équarris, perdus dans les broussailles, abandonnés par leurs propriétaires. Cette forêt était entourée d'un mur épais, dont on voit encore les ruines.

La forêt de Cascadec, exploitée depuis très-long-tems, couvre environ sept cents arpens de terre; ses renaissances, ses hêtres et ses chênes sont de la plus belle espérance; on pourra, dans quatre-vingts ans, y faire de nouvelles coupes.

Ce canton produit du seigle, des avoines; le blé noir y réussit rarement; on n'y sème point de froment. Si les eaux des vallons étaient mieux dirigées, les gelées n'attaqueraient pas les jeunes grains, et l'on aurait de meilleurs foins. Il faut monter au clocher de Scaër, pour jouir d'une des vues les plus étendues de la Bretagne. Les terres qui l'entourent s'élèvent en amphithéâtre, et forment une chaîne de montagnes, couvertes de bois: l'horizon se termine au Nord par les montagnes de Laz; au Nord-Est par les montagnes Noires; la montagne de Sainte-Barbe, à l'Est, se confond avec les nuages, plutôt par sa distance que par son élévation.

Les autres points de vue sont moins étendus, mais toujours riches de verdure. La forêt de Cascadec est dans le Sud-Est, celle de Coatloc'h au Sud-Ouest.

De-là, l'on aperçoit l'état déplorable des rues de Scaër; une eau fétide, infecte et verte, se putrifie dans de sales rigoles. — Dans le cœur de l'été même, une boue épaisse empêche de les traverser. L'hiver, ce bourg considérable, offre l'aspect d'un marais impraticable.

Presque toutes les maisons de Scaër sont couvertes de paille, incommodes et mal fabriquées, avec les plus riches matériaux, les pierres les plus belles.

On en trouve de quatre espèces dans les carrières des environs; le granit à gros grains, micacé, friable, sur la côte.

Une espèce de schiste feuilleté, qui se travaille avec la plus grande facilité dans la carrière, et durcit à l'air en fort peu de tems: la maison de la citoyenne veuve Guéguin est bâtie d'assises alternatives de cette pierre noirâtre, et d'une pierre de granit gris, à petit grain, qu'on trouve à Saint-Michel, à moins d'une demi-lieue du bourg. La quatrième pierre, assez commune, est un quartz cristallisé, du terrain de Keramars et de Saint-Jean, à trois quarts de lieue de Scaër. On a découvert, dans un terrain appartenant aux héritiers Keransquer, des cristaux hexagones, de quatre pouces de long, sur dix-huit de largeur.

La merveille de Scaër est la fontaine de Sainte-Candide. Elle n'est éloignée de la commune que d'environ quatre cents pas géométriques; elle coule sur un fond de schistes, se divise en deux branches: une d'elles arrose des prairies, et va se perdre dans l'Isole; l'autre, dirigée par un conduit de quatre pieds de largeur, sur quatre à cinq de profondeur, passe à côté du cimetière, remplit une cuve de granit, de quatre pieds quatre pouces de large, sur vingt-un pouces et demi de profondeur, se rend dans les derrières du grand chemin et se perd aussi dans l'Isole.

Cette fontaine a soixante pieds de longueur, seize pieds de large, et sept de profondeur: en hiver, en été, elle conserve la même quantité d'eau, on l'écoule facilement; alors une cinquantaine de sources sortent en bouillonnant du fond schisteux de la fontaine, jaillissent à trois ou quatre pouces, et remplissent en vingt-quatre heures, et ce bassin et ses canaux. Rien de limpide comme cette eau délicieuse; mais les terres qui s'éboulent, les feuillages qui s'y corrompent en souillent la pureté: il est indispensable de faire couvrir et le canal et la fontaine.

Dans la commune, vous supposez qu'on réunit cette eau dans un vaste bassin, qu'on la dirige, pour obtenir un lavoir, un abreuvoir, que chaque particulier la guide dans son jardin, dans

sa cuisine, non : elle se rend dans la cuve de granit de quatre pieds, dont je viens de parler. Elle est à fleur de terre, les animaux s'y désaltèrent, des femmes y lavent ; c'est la seule fontaine de Scaër. Les Romains eussent fait faire un aqueduc de soixante mille ; pour se procurer cette eau si négligée. Sainte-Candide en fit jaillir les sources : elle guérit la fièvre, le mal aux yeux, dénoue les enfans ; une maladie de langueur, nommée *Barat*, résultat d'un sort jeté, qui conduit infailliblement à la mort, ne peut être détruite que par elle ; il n'est pas d'enfant qu'on ne trempe dans la fontaine de Sainte-Candide, quelques jours après sa naissance, il vivra s'il étend les pieds, il meurt dans peu, s'il les retire.

Je vis, à la porte de l'église de Scaër, une assez jolie femme, dans une attitude d'humilité ; elle attendait, après ses couches, la purification, la bénédiction du curé. Les femmes ne peuvent pénétrer dans l'église sans cette cérémonie, qui les purge de la souillure qu'elles contractent en mettant au monde un enfant.

On a trouvé des perles dans des moules de rivières, aux environs de Scaër. L'abbé Floid, curé de la paroisse, en a fait parvenir à Paris, de la grosseur d'une petite aveline.

A Coadrix, près de Scaër, on ramasse une grande quantité de ces pierres, nommées pierres de Croix par les naturalistes. Les pauvres les donnent, les vendent aux pèlerins, aux étrangers : il est peu de ménages où l'on n'en conserve comme préservatifs, comme talisman contre les naufrages et les chiens enragés : on la croit propre à guérir des maux d'yeux ; des religieuses en faisaient des sachets, qu'on suspendait au cou, qu'on portait dans sa poche.

Cette pierre est encore commune dans le territoire de Coray. Delille la rapporte aux genres de cristaux micacés ; elle ne doit, suivant lui, cette forme plus ou moins régulière, qu'à la réunion de deux prismes hexagones tronqués, qui se joignent tantôt à angles droits, tantôt en sautoir ou en croix de Saint-André. Le président de Robien, dans une dissertation sur ces pierres, les regarde comme des pyrites pierreuses, dont les parties sulfureuses, salines, vitrioliques et métalliques s'étant évaporées, dissoutes, ont été entraînées par les lotions continuelles des pluies,

des rosées, etc., et n'ont laissé que la partie pierreuse et micacée, dont elles sont encore revêtues. M. Cronstedt les place dans le genre des basaltes.¹

On allume deux cierges à Scaër, au moment du mariage ; on en place un devant le mari, l'autre devant la femme ; la lumière la moins brillante indique celui des deux qui doit mourir le premier. L'eau et le feu, comme chez les anciens, jouent un grand rôle dans la Bretagne, comme cent faits nous en ont convaincus jusqu'à présent. Du côté de Guingamp, quand on ne peut trouver le corps d'un noyé, on met un cierge allumé sur un pain qu'on abandonne au cours de l'eau, on trouve le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête.

Il n'y a pas long-tems qu'à Scaër on promenait dans une charrette, traînée par des hommes, le mari qui s'était laissé battre par sa femme.

On est ici dans l'usage, comme dans quelques endroits du district, de mettre aux arbres, le jour de Noël, une ceinture de paille, pour les préserver de la gelée. C'est peut-être un reste de l'usage ancien des Gaulois, qui garnissaient ainsi le pied de leurs arbres fruitiers, pour les mettre à l'abri des glaces de l'hiver : fait rapporté par l'empereur Julien.

Dans ce pays, la première nuit des noces est à Dieu ; la seconde à la Vierge, la troisième au Patron du mari ; celui-ci n'approche sa femme que dans la quatrième nuit.

Dans le canton de Kernevel, on donne des noisettes à la mariée pendant toute la première nuit de ses noces. Les noix, chez les Romains, étaient l'emblème du mariage, à raison de la double enveloppe qui renferme son fruit ; image, de celle dont l'enfant est enveloppé dans le sein de sa mère ; la dure enveloppe des noisettes offrait peut-être un autre emblème aux Celtes.

¹ Ces pierres de croix ne sont ni des pyrites ni des basaltes, elles appartiennent à la classe des pierres siliceuses et sont des cristaux réguliers. Leur nom véritable est *staurotide*, leur forme primitive un prisme à six pans, mais on les trouve rarement sous cette figure ; le plus souvent elles se présentent en deux prismes hexagones, croisés transversalement à angle droit (*staurotide rectangle*), ou bien comme deux prismes de ce même nombre de côtés, mais croisés en croix de Saint-André (*staurotide obliquangle*). On trouve des staurotides dans quelques autres lieux de la Bretagne, elles gisent toujours dans des couches de gneiss très-micacé. (F.)

J'ai vu les courses de chevaux qui s'exécutent aux mariages de Scaër; il s'agit, le premier, d'enlever un ruban, placé près de l'auberge où se fait le repas de noces.... Les accidens sont fréquens dans ces courses.

Scaër, reculé dans les terres, d'un abord difficile, a conservé beaucoup des formes et des usages du tems le plus ancien. Des poètes, des discoureurs y demandent les filles en mariage. J'ai retardé jusqu'à présent à vous donner quelques notes sur cet objet.

Un Troubadour se transporte chez la fille qu'il demande en mariage pour son ami; il n'est reçu d'abord qu'à la porte. Un autre Troubadour, protecteur de la fille, est sous les armes: la dispute commence en vers de tradition, fort souvent impromptus, dont je peux vous donner quelques exemples.

L'étranger fait un compliment à tous les individus renfermés chez la fille qu'il demande en mariage; il implore pour eux les faveurs du Ciel, des jours de rose et les délices d'une autre vie, il salue les prêtres souverains sur la terre; les gentilshommes qui, de leur épée protègent la Croix, la Couronne et le Pauvre.

Il finit cette exorde par s'excuser de ses faibles talens sur son séjour, loin des grandes écoles, des villes et des gens éclairés.

Le disputeur de la maison lui dit en vers :

Votre salut nous plaît, il charme les vieillards et les jeunes gens.

Il est bien malheureux que ce que vous cherchez ne se trouve plus dans ces lieux; le vase de parfums n'est plus, nous n'avons que des pots de terre à vous offrir: une inspiration du ciel nous a ravi ce que nous chérissions avec idolâtrie; cet ange a fait serment d'abandonner le monde et de consacrer à son Dieu dans la solitude du cloître, et son bonheur et sa virginité; elle renonce à l'homme perfide, inconstant et traître: l'ingratitude habite sur la terre; on n'y recueille que des pleurs.

Adieu, soyez heureux et dans ce monde et dans l'éternité.

LE DEMANDEUR.

Quand nos chiens à la chasse ont perdu les premières voies, mauvais chasseur qui se retire. Je reviens à la charge, et vous demande avec instance l'objet d'un amour éternel.... Celui qui

la recherche n'est pas fait pour qu'on le refuse. Il meut la terre avec facilité, retourne en un seul jour plus de sillons que trois de ses confrères; nul ne lui résiste à la lutte; le cerf n'a pas plus de légèreté: quand la charrette se renverse en un chemin mal aplani, il sait tout seul la retenir; il a chassé le malfaiteur qui menaçait d'attaquer son village, et son bâton a su briser, a fait voler au loin leurs armes de fer et d'acier.

LE DISPUTEUR.

Celle que vous demandez n'avait pas moins de mérite que lui. Quelle toile fine et légère, quelle étoffe forte et solide elle fait sortir du métier!... Si vous voyez avec quelle souplesse elle porte à la ville, sans accident, le lait qu'elle-même a tiré! Jamais jeune homme du village ne se flatta d'avoir obtenu d'elle un seul regard, et quand la danse est commencée, elle tient d'une main sa mère, de l'autre son amie, et jamais un garçon qui pourrait la tromper. — J'en suis fâché, mais celle que vous demandez n'est plus ici, cherchez ailleurs.

LE DEMANDEUR.

Pourquoi, quand je vous indiquai la neuvième heure du matin de ce jour, quand je vous fis sentir le motif de ma visite, m'avez-vous laissé quelque espérance? Vous me trompez: celle que je cherche n'est pas sortie de la maison; tout le village l'aurait su, l'eût retenue... L'if est fait pour les cimetières, pour les lieux écartés, mais un beau lis est fait pour les jardins: ne me chargez point de paroles de désespoir, conduisez par la main celle que je désire. La table va se préparer, et nous les asseoirons à côté l'un de l'autre, en présence de leurs parens.

LE DISPUTEUR.

Je cède à vos vives instances, à votre persévérance; je vais vous présenter ce que nous avons dans la maison, et vous verrez si celle que vous demandez est ici. — En attendant, grand père, et vous tous, levez-vous, et voyez si celui qui parle est connu pour un honnête homme.

Après une déclaration des vieillards, le disputeur disparaît un moment; il amène une vieille, et la présente.

Est-ce cette rose que vous cherchez?

LE DEMANDEUR.

A la figure respectable, à la physionomie calme, tranquille et gaie de cette femme, je juge qu'elle a bien rempli sa tâche dans ce monde, et que son mari, ses enfans, que tout ce qui vivait à côté d'elle était heureux, mais elle a terminé ce que l'autre doit commencer; ce n'est pas elle que je veux.

(Le Disputeur va lui chercher une jeune veuve).

LE DEMANDEUR.

On ne peut être plus jolie, cette figure de santé, de jeunesse, ce port droit, cette démarche aisée m'annoncent une vierge aimable, mais en l'examinant avec attention... ce doigt usé de frottement me fait connaître que fort souvent elle a cherché dans un bassin de terre la bouillie qu'elle donnait à ses enfans.

(Le Disputeur lui conduit un enfant de dix ans).

LE DEMANDEUR.

Voilà ce qu'était, il y a huit ans, celle que je désire: un jour ce bel enfant fera le bonheur d'un époux, mais elle doit rester encore long-tems sur l'espallier, l'autre n'attend qu'une corbeille pour être transportée sur la table du festin nuptial.

LE DISPUTEUR.

Vous triomphez, rien ne vous trouble. Je reconnais votre constance et votre fermeté; voilà ce que vous cherchez, parée de toile de Hollande, d'écarlate et de rubans d'or et d'argent. Allez chercher celui qui l'aime, et nous les placerons tous deux à table, au bout du banc. Puissent-ils être heureux ensemble, et mériter la bénédiction du prêtre et de leurs parens! Allez, la promptitude de votre retour nous prouvera l'amitié que vous nous avez annoncée.

Touchez-là, mon ami; je prendrai place à vos côtés, et le cidre, et le vin nous rappelleront des chansons anciennes.

Dans quelques autres morceaux de cette nature, on peut retrouver l'origine de caractères, mis depuis sur la scène, de ces jeux villageois, qui précéderent la comédie.

Le Disputeur est une espèce de Matamore qui parlant en son nom, s'identifiant avec celui dont il propose la main, ne raconte que des exploits.

Il a jadis, avec une mâchoire d'âne, fait mourir mille Philistins; les murs de Babylone furent détruits par lui; il pénétra dans Troie, à l'aide d'un cheval de bois; il commandait l'armée de Perse, quand elle s'empara d'Athènes; il remporta sur les Romains la fameuse bataille de Cannes; il fut le vainqueur de Pavie, etc., etc.

Le Disputeur ne voit pas à quel titre ce hardi conquérant veut l'emporter sur lui; la science est au-dessus de la force des armes. Je reçus du Très-Haut la loi, sur le haut du mont Sinaï, je rétablis les livres Saints, perdus à la prise de Jérusalem; je chantai dans mes vers les exploits des Troyens, et je me fis nommer Homère; en Sicile, je fis les vers qu'on prête au chantré Théocrite; j'étais Virgile auprès d'Auguste; je fis depuis des vers, étant cet aimable Thibaut, jadis comte de la Champagne. Mes derniers vers sont ceux que l'on prête à Ronsard.

Ces vers, sans doute, ont été faits par quelque curé de campagne; ils n'ont pas l'originalité des premiers, mais remplis de formes modernes; le cadre peut être très-ancien.

Barbe Dérien, femme aveugle, de quarante ans, qui de Scaër qu'elle habite, se fait conduire aux foires du voisinage, pour y chanter de vieilles chansons, me chanta celle dont je vais vous donner le sens, en présence des principaux membres de la municipalité, chez le citoyen Keransquer. La scène eut lieu, dit-on, dans un moulin qu'on montre près de Scaër.

Un meunier, las de sa femme, aimable et jeune cependant, s'adresse à sa servante, et lui dit: Marguerite, veux-tu gagner cinq cents écus et dix pistoles d'or? Reçois-moi cette nuit près de toi dans ton lit.

M... Une simple cloison nous sépare de votre femme.

Le m... Je te promets de ne pas dire un mot.

La proposition est acceptée.

Marguerite va trouver sa maîtresse, et lui dit: Vous êtes souvent sans argent, voulez-vous gagner cinq cents écus et dix pistoles d'or? Couchez cette nuit dans mon lit. Elle lui conte alors la proposition de son traître d'époux, et lui prescrit le silence qu'on s'était promis de garder.

Transports du bon meunier, qui trouve tout nouveaux les charmes de sa femme, et las, quelques momens avant le jour, se lève, et trouve son garçon, jeune homme fort et vigoureux, qu'il aimait, et dont il était le parrain.

L'avarice succède à l'amour. Le meunier trouve cher le plaisir qu'il a pris, et comme il était fort bon-homme, il veut que son filleul passe sur le marché. Celui-ci se rend au plus vite dans le lit où Marguerite était censée couchée; il étonne la ménagère par sa fougue et par son ardeur. Un mot découvre le mystère, et la meunière, en souriant, lui dit : Tais-toi, mon cher Jeannot, tais-toi. Ce matin, je vais à la foire du Faouet, je te promets un bon chapeau, car c'est à toi de le porter. J'achète un bonnet pour notre homme, du plus beau jaune de Dogan (cornard); Marguerite sera vêtue d'un habit neuf, et violet; parmi nous, elle seule est sage.

Des étrangers logeaient dans le moulin : ils demandèrent à Phôtesse la cause du grand mouvement, du bruit qui les a troublés de si bonne heure?

Seigneurs, répondit la meunière, mon mari réveillait Jeannot, son bon valet, pour qu'il vint blutter sa farine.

AUTRE CHANSON BRETONNE.

BERNARD ET LA DEMOISELLE.

B. Vous allez donc vous marier, et moi renoncer au bonheur, qui ne peut être qu'avec vous?

La D. Vous êtes un ingrat, Bernard; il faut obéir à mon frère, ou me résoudre à ne le pas quitter. Je vous ai donné mon amour... L'amour ressemble à l'ardoise à miel. Le miel est à la mouche, et l'ardoise au premier venu, et je ne donne que l'ardoise à celui qui veut m'épouser.

B. Mais un autre que moi! Votre frère est bien vain. Si vous êtes haute en noblesse, je suis haut en richesse. J'ai mon jardin, j'ai ma maison, quatre moulins, des métairies, et cinq cents livres tous les ans; connaissez-vous homme plus riche? Je vous offre tout, partagez avec votre frère, pourvu que je ne partage avec personne le cœur que vous m'avez donné.

La D. Allons, Bernard, entrons dans la maison, tâchons de gagner notre frère. Nous allons déjeuner; puissions-nous désormais, prendre tous nos repas ensemble!

AUTRE CHANSON.

LE GARÇON ET LA FILLE.

Le G. Bonjour, ma jeune amie, mon cœur, ma bien-aimée.

La F. Mon amoureux, à quelqu'instant que vous veniez, je vous attends.

Le G. Mon cœur est languissant, je meurs si je ne vous épouse.

La F. Je suis mineure, et je dépends de mes parens.

Le G. Je vais les rassembler à table avec les miens, car c'est à table qu'on raisonne. Adieu.

La F. Mon ami, le soleil est haut, la lune sera claire; je vais te servir quelques fruits.

Le G. Manger, je n'en ai pas l'envie, mais j'en ai de vous embrasser.

La F. Arrêtez; nous nous caresserons un jour; bon soir, prends ton sac et vas-t'en.

AUTRE.

LE MARI ET LA FEMME.

Le M. As-tu vu ce matin la femme du château, comme elle était belle à la messe? Elle portait un bonnet élevé, d'où pendait jusqu'aux pieds une gaze d'or et d'argent.

La F. Mon mari, ils riaient, et ne priaient pas le bon Dieu.

Le M. Et le dîner qu'ils ont fait sous l'ombrage? Quel repas, quels mets, quels vins dans ces flacons, qu'ils sont heureux!

La F. Mon mari, ils ne mangeaient point.

Le M. Et ce bal, où tu les as vus, avec tant de bougies, et des diamans, et ces peintures?

La F. Mon ami, ils ne dansaient point.

Le M. Et ce lit de Damas, à grands ramages, ces draps de soie, ces balustrades, ces glands d'or?

La F. Mon ami, ils ne... ils ne sont pas heureux autant que nous.

Je laisse à mes lecteurs instruits, par les détails que je leur ai donnés des mœurs, de l'esprit des Bretons, je leur laisse le soin d'apprécier ces contes, ces chansons : On ne pourra disconvenir qu'on y remarque une originalité, des tournures, une simplicité, de la finesse, qui ne se trouvent point chez un peuple grossier. Ils me font regretter avec une espèce de désespoir, que le tems nous ait dérobé les grands morceaux de poésie des vieux Bardes de la Bretagne. Ceux-ci sortent des cabarets, des foires ; je les dois à des bateliers, à des aveugles : il ne faut pas, par quelques rapsodies, juger de l'esprit d'un grand peuple.

Je ne crois pas avoir parlé, dans cet ouvrage, de la danse, et de la musique des Bretons.

Leur musique est vive, légère ; elle ne paraît pas convenir à des hommes naturellement lourds, et dont les mouvemens sont lents, mais comme la musique entraînait pour beaucoup autrefois dans l'éducation des peuples, peut-être a-t-on imaginé dans la Bretagne de stimuler, par des airs vifs, un peuple dont les mouvemens avaient trop de lenteur. La même chose eut lieu dans l'Angleterre.

Les instrumens en usage en Bretagne, sont la musette, le haut-bois et le tambourin. Aucun peuple n'a plus d'oreille que le peuple de ces contrées. Dans un branle de cent personnes, vous n'en voyez pas une qui ne tombe d'aplomb, qui contrarie, par un faux mouvement, l'uniformité d'un ballet.

Dans la description de la danse des Grecs, Guys nous a donné celle de la Bretagne : ce sont les mêmes passe-pieds, les mêmes figures ; tantôt on marche deux à deux, jusqu'au moment où la musique vous indique le passe-pied ; tantôt vous formez un grand rond, au milieu duquel on enferme un enfant ; on quitte ici la main d'une de ses voisines, et l'on décrit, suivi de tout le bal, cent figures, dictées par le caprice. Ce qu'on remarque ici de particulier et d'étrange, c'est l'air contrit, l'œil baissé, l'air dévot de toutes les femmes : c'est encore ce respect que la danse inspirait, quand elle était l'image des mouvemens célestes, quand elle s'exécutait dans les temples, au fond des bois sacrés.

Les Lacédémoniens avaient l'hormus, espèce de branle, semblable à ceux que je décris : un jeune homme, d'une contenance

fière, hardie, le dirigeait, les filles suivaient dans une attitude plus modeste, moins prononcée.

Lucien dit qu'on dansait en rond autour des autels, pour imiter le mouvement du Zodiaque.

La grue s'exécute en Bretagne, comme elle s'exécutait dans Athènes, sous le règne de Thésée : les danseuses et les danseurs se suivent à la file, comme les grues.

Ces danses, dans les temples, dans les cimetières, furent défendues en 744, par le pape Zacharie ; il en existait à Paris des traces dans le douzième siècle, puisque Odon, évêque de cette ville, donna ordre à ses curés de l'abolir.

Dans le dix-septième siècle, à Limoges, à la fête de Saint-Martial, le peuple dansait en rond dans le chœur de son église, et répétait à la fin de chaque psaume. *Saint-Marceau pregas per nous et nous epingaren per vous.*

J'atteste, en 1765, ou 66, avoir vu danser encore dans une chapelle, et dans le cimetière d'une petite terre de la Bretagne, près de Brest.

Je me rappelle encore avoir vu fréquemment exécuter dans la Bretagne, ce que l'on appelait, en termes d'art, danses de passions, dont Polichinel exécutant la sabotière, nous retrace l'image sur les petits théâtres ; on y contrefaisait l'ivrogne, le fou, l'amour et la colère, on exécutait en pantomime les différens états de la société, le forgeron, le lutteur, le matelot, le jardinier, etc.

Sous le règne de Catherine de Médicis, dans un bal qu'elle donna à Bayonne, aux ducs de Savoie et de Lorraine — « Les Bretons dansèrent le passe-pied et les branles gais, au son des violons, et les Biscayens, la moresque avec des tambours-de-basque : c'était au milieu de ces fêtes que Catherine préparait le massacre de la Saint-Barthélemy. »

Pline assure que le passe-pied tire son origine de la Pyrrhique.

Nous avons vu que les Bretons croient dans les lieux sauvages et dans les landes entendre la musique, et voir la danse des Gaurics, autour des pierres druidiques. Lucrèce dit que les esprits

font leur demeure dans les déserts, dans les forêts; c'est l'asile des nymphes, des satyres et des faunes danseurs.

Rien ne rappelle aux tems reculés comme les danses des Bretons, assis sur des tonneaux, auprès desquels est une enseigne de guy, de lierre ou de sapin; un Silène grossier vous présente dans un broc, du vin, du cidre ou de l'eau-de-vie.

Plus loin, sur un fossé, dans une touffe de feuillage, un Homère aviné souffle dans sa musette, accompagné du haut-bois affidé qui dirige sa marche, et partage ses gains. Quel mouvement, quelle gaité, quelle simplicité dans les nombreux acteurs de cette fête, dédaignée par quelques servantes, par ces messieurs accoutumés aux menuets, aux contre-danses, aux violons de la halle et du cabaret.

Je me suis écarté de Scaër, et j'y reviens, pour indiquer quels sont les travaux nécessaires dans cette commune;

On désire :

- 1° L'achèvement d'une route qui conduirait à Quimperlé; elle n'est faite que jusqu'à Balanec; il faudrait la conduire jusqu'à Scaër.
- 2° L'élevation d'une fontaine publique et les fonds nécessaires pour couvrir le canal qui porte dans Scaër les eaux de Sainte-Candide;
- 3° L'ordre de faire paver la ville;
- 4° Une demi-brigade de gendarmerie;
- 5° Le rétablissement du pont, qui ne permet plus à la moitié de la commune de communiquer avec l'autre, pendant six grands mois de l'année;
- 6° La réparation des chemins qui conduisent aux forêts de Coatloc'h et de Cascadec; de celui qui mène à Château-Neuf;
- 7° La reconstruction du pont de Penvern;
- 8° La mise en état, de la halle et de la prison.

Je crois vous avoir fait connaître, avec les détails nécessaires, l'état actuel du Finistère. C'est un pays riche, peuplé, où la culture cependant est loin d'atteindre à l'étendue, à la perfection qu'elle doit obtenir un jour. Nous avons vu qu'il existe une prodigieuse quantité de terrains sur la côte, qu'on pourrait arracher à la mer,

sans fortes dépenses; les landes (qui donnent un air inculte à ces contrées), coupées, pourries, servent d'engrais; on ferait beaucoup mieux de cultiver la terre qui les nourrit: mais les préjugés et les anciens usages ne sont point encore détruits dans la Bretagne; on pourrait se procurer les engrais nécessaires, en formant des prairies artificielles, en nourrissant un plus grand nombre de bestiaux. L'usage des fossés est bien conçu dans un pays de terres légères, et pluvieux, dont la superficie serait enlevée, s'écoulerait dans les vallons, sans cette précaution sage, qui d'ailleurs conserve des bois et fournit des émondes. — On est ici dans l'usage condamnable d'êtreper les terres. — Je n'ai jamais pu déterminer un honnête fermier à cultiver la totalité d'un champ dont il laissait toujours un angle en friche, sous le prétexte que ses pères ne l'avaient jamais travaillé; c'était la part du diable, à laquelle il ne fallait jamais toucher. Les connaissances nouvelles, données par le Journal du Cultivateur, écrit en français, ne sont pas répandues dans nos campagnes. L'exemple des propriétaires gérant leurs terres, obtenant des succès, peut les déterminer après des siècles, à suivre de nouvelles méthodes. Que de peines n'a-t-on pas eues pour leur faire adopter la culture des pommes de terre. Peu de laboureurs emploient en semence les grains empruntés dans d'autres terres que les leurs: le grain s'abatardit, et devient d'une petitesse incroyable. — L'usage trop fréquent des fêtes et des jours de repos se fait sentir dans la Bretagne; il semble que l'ancienne église les ait multipliés dans le printemps, où la nature est en amour, où la perte d'un jour cause un dommage irréparable.

Le paysan Breton, quelle que soit sa fortune, n'a d'autre jouissance que celle d'augmenter le trésor dans lequel il dépose tout l'argent qu'il arrache aux villes. Le plus riche fermier se nourrit comme son valet, et n'est pas mieux vêtu que lui. Le lait, le lard et le pain noir sont sa nourriture ordinaire: il mange, aux jours de fêtes ou de mariages, du bœuf, du veau, quelquefois du far au raisin; il mange un autre far, aliment nourrissant, grossier, fait avec du lait et du beurre excellent; on n'a point de fromage en Bretagne, mais on y prépare le lait de vingt manières différentes.

Le peuple est sans désir et sans ambition; riche des dons de la nature, il reçoit ses présens, sans la solliciter; son imagination

travaille en raison de son inertie, de son ignorance. Ah! si des Suisses possédaient ce pays!... Les Suisses, au bout de quelque tems seraient ce que sont les Bretons. L'abondance enfanta toujours la paresse.

Le gentilhomme, sur sa terre, avant la révolution, j'en excepte celui que la fortune conduisait souvent à Paris, vivait avec la même négligence, la même apathie, la même indifférence : l'ambition, qui tend à s'élever, à fonder sa maison sur des profits multipliés, à tourmenter son existence, pour augmenter ses revenus, était presque inconnue chez lui. La tapisserie de Bergame, qu'on tenait de son trisaïeul, le vieux fauteuil à personnages, fabriqué sous le roi Salomon, le vieux donjon, la petite chapelle, quelques assiettes de faïence et de porcelaine cassées, et l'habit des états à grandes basques, à boutonniers de fil d'or ou d'argent, la vieille épée sans lame et sans poignée¹, qu'on plaçait sur la cheminée, à côté d'un grand boucanier, formaient le ménage brillant d'un gentilhomme bas-breton, qui ne croyait dans l'univers qu'à la noblesse de Bretagne.

La séparation qu'on essaya d'établir de tout tems entre la France et les Bretons, les éloigna long-tems des faveurs de la cour; ils croyaient déroger en servant sous les rois, qu'ils ne regardaient pas comme leurs légitimes souverains. On connaît une époque, ou fort peu d'entre eux servaient dans les armées Françaises; même encore dans les derniers tems, on disait avec ironie, au jeune homme entrant dans les pages... Te voilà donc valet, mon petit cousin. — Quand M. de Boisgelin obtint le cordon bleu, on appelait licol cet ornement si désiré partout, et presque dédaigné par les Bretons.

A Quimper, à Guingamp, chez les officiers retirés, il régnait un tout autre ton; mais rien n'était bizarre et sauvage comme un gentilhomme breton, qui n'avait pas quitté sa terre.

1. On est tenté de demander à l'auteur ce qui restait d'une épée sans lame et sans poignée pour être placé sur la cheminée du manoir qu'il dépeint ici. — Le fourreau seul apparemment. (F.)

NOTES.

J'ai cru devoir ajouter quelques notes à ce que j'ai dit des différens districts du Finistère. Ce travail mérite quelque indulgence : on voudra bien se rappeler que j'écris sur un pays presque abandonné, et que je n'ai pas, comme les autres voyageurs, des monumens, des palais à décrire; il est aisé de faire un livre sur Paris, sur Rome et sur Florence, où le gouvernement, les mœurs, les établissemens de charité, les muséum, etc, ne vous laissent que l'embaras du choix : mais que dire, en général, des départemens de la France, éloignés de Paris, ou qui ne sont point embellis par de grandes cités de l'espèce de Lyon, de Bordeaux, de Marseille?

Comment faire des recherches d'ailleurs, comment avoir la patience d'écrire dans les tems de crise où nous nous trouvons? au milieu des inquiétudes que la patrie menacée nous inspire; au milieu des convulsions du moment, des passions exaltées jusqu'au délire, qui meuvent le plus paisible habitant des campagnes, comme l'ambitieux auprès du directoire, comme les souverains du Nord, de l'Angleterre et de l'Espagne?

Ne verrons-nous jamais renaître de beaux jours? et faudra-t-il encore verser le sang des hommes, tout renverser et tout détruire, pour arriver à l'ordre, au repos, au bonheur? L'Anglais, l'Autrichien, le Russe, tous les princes coalisés, ont besoin de la paix comme la France; supposez leur des triomphes, ils devraient encore l'accepter. On craint de pousser au désespoir une poignée d'hommes cernés par une armée victorieuse, et l'on ne craindrait pas l'explosion terrible d'un peuple de 30,000,000 d'habitans.

Jean Causeur, natif de la paroisse de Ploumoguier en Léon, est mort à Saint-Mathieu près de Brest, le 10 juillet 1775, âgé de 137 ans. — Il était du village de Lanfeust.

Il se maria à l'âge de quarante ans, et fut père d'un garçon et de quatre filles; sa femme est morte à quatre-vingt-treize ans. Son fils existe, âgé de soixante-cinq ans.

Jean Causeur servit en qualité de perceur dans le port de Brest; son état habituel fut celui de cultivateur. On a dit qu'il avait été boucher,

parce qu'il fournit des viandes à un camp, placé près Blancs-Sablons. Il connaissait parfaitement les maladies des animaux, les médicamens qu'on doit leur appliquer : dans sa décrépitude, il s'occupa du jardinage.

Il était sage et frugal, n'avait de répugnance pour aucune boisson, mais ne se permettait aucun excès. Il mangeait beaucoup de laitage.

Sa mort n'a été précédée d'aucune maladie ; il s'est éteint sans apparence de douleur. Sa barbe avait été remplacée par un léger poil follet ; ses yeux avaient presque disparu.

A l'âge de cent vingt ans il se rasait lui-même, il entendait la grand'messe à genoux.

Jean Causeur éprouva trois grandes maladies dans cent trente-sept ans.

NOTE II.

Au moment où la Bretagne secoua le joug des Romains, donna l'exemple d'une révolte, suivie bientôt par tout l'Empire ; au moment où les Francs s'emparèrent de la Gaule, les lettres, les beaux-arts, toute espèce de connaissances et de lumières disparurent. La plus profonde obscurité régna dans les détails historiques de cette époque... Ils ne sont conservés que par nos légendaires qui se contentant de rapporter la naissance ou la mort des grands, le gain d'une bataille, des merveilles, des tremblemens de terre, etc., ont laissé les siècles qui nous précédèrent dans une ignorance qui n'est pas totalement détruite... C'est elle qui fit supposer que les premiers rois de France portaient une queue comme les singes, que Charlemagne n'était vêtu que d'un surtout de peau de chèvre, que nos Bretons dans le cinquième et sixième siècles, étaient des espèces de sauvages... La rivalité qui s'établit chez les premiers historiens anglais qui voulurent s'approprier ce que les anciens avaient dit de la Bretagne continentale ; les déclamations de Grégoire, de Tours, ennemi des Bretons ; les injures soldées des écrivains français qui voulaient avilir les habitans d'une contrée sur laquelle ils se prétendaient des droits de propriété, furent la cause de ces erreurs sur l'état des Bretons. Cependant les légendes, en parlant de la cour des grands dans l'Armorique, où les Saints étaient accueillis, citent leur luxe, des fêtes, des chasses qui supposent une grande opulence. Les romans nous donnent les mêmes détails en décrivant la cour de Méliadus, de Tristan, etc., etc., mais si l'on rejetait ces autorités comme mensongères, il en est d'irréfutables que je me contenterai d'indiquer.

Dans le quatre, cinq et sixième siècles la Bretagne donnait des professeurs à Bordeaux. - Elle produisit l'ingénieur itinéraire de Rotilius.

Aucun écrivain n'a nié l'authenticité du concile de Vannes en 465.

- Il est écrit dans un latin fort pur et qui détruit la prétendue ancienneté de Chroniques supposées, de l'épithaphe de Conan, de celle du roi Gralon, etc.

Le canon quatrième démontre qu'à cette époque on ne traitait pas avec la barbarie des Romains, les filles consacrées à Dieu qui manquaient à leur vœu de chasteté - On se contentait de les excommunier.

Il n'était pas permis aux diacres, sous-diacres, à ceux enfin auxquels la loi défendait le mariage, d'assister à la noce des autres hommes. « A ces festins, à ces assemblées où l'on chantait des hymnes amoureux, où l'on assistait à des danses, à des pantomimes obscènes. c. XI. »

Le chapitre XV recommande un chant uniforme, dans les diocèses armoricains.

Ces fêtes, ces pantomimes, ces épithalames, ce chant uniforme recommandé dans toutes les églises annoncent un peuple plutôt corrompu que sauvage ; et comment en effet dans un pays non ravagé par des barbares, les sciences druidiques et romaines se seraient-elles entièrement perdues dans l'espace d'un demi-siècle, puisque la chute de l'Empire romain, dans la Bretagne, ne s'opéra que dans l'année 409.

NOTE III.

On voit à la bibliothèque nationale à Paris un livre curieux dont voici le titre :

« L'an de grâce 1485, le 3 de juillet, régnant très-haut et très-puissant prince François, par la grace de Dieu duc de Bretagne, comte de Montfort, de Richemont, d'Estampes et de Vertus, a été parachevé d'imprimer le présent volume de coutumes corrigées et mûrement visitées par maître Nicolas Dalier, maître Guille Racine et Thomas Dutertre, avocats, etc., à Bréhan Loudéac au diocèse de Saint-Brieux, par Robin Foucquet, et Jean Cres, maîtres en l'art d'impression. »

Ce livre est sans points, sans virgules, et sans numéro.

Il est étonnant, d'après les fausses idées qu'on a de la Bretagne, de voir à cette époque une imprimerie dans une de ses petites villes.

On ne sera peut-être pas mécontent de trouver ici quelques remarques de ce livre, qui ne sont pas étrangères à mon sujet.

L'article VI indique avec quelle simplicité se rendait la justice chez les premiers ducs ou rois de Bretagne. « Quant à faire jugement il convient avoir trois personnes ; c'est à savoir l'acteur, le défenseur, le juge. - L'acteur pour faire la demande ; le défenseur pour faire sa défense, le juge pour faire droit. »

Art. LX. « Qui met main en son seigneur par mal et le fiert, il perd tout ce qu'il tient de lui, si le seigneur ne lui faisoit excès par avant ou autre injure, par quoi il le fiert, sur soi défendant. — « Ainsi ne devoit le seigneur faire vilenie n'a laidège à son homme de foi comme coucher, ô sa femme, ou ô sa fille, si la fille n'est putain publique. »

Art. LXXX. « Femme est en âge à douze ans, parce que toutes malices peuvent plus en femme qu'en homme. Quant a être hors de tutelle, et la femme doit être en garde de curateur tant qu'elle soit en pouvoir de mari ou d'autre ordre, parce que son sexe est plus foible que celui à l'homme. »

LXXXIX. « La cour séculière ne peut corriger la cour d'église, mais la cour d'église si peut corriger la cour séculière. »

Art. XCVIII. « Nul ne peut être pendu s'il n'a emblé plus de cinq sols ou la value. »

Art. XCIX. « Justice doit être plus émue d'absoudre que de condamner, et pour ce doit-on savoir la cause clerement, car elle doit être plus clère que estoile qui est au Ciel, dont homme est condamné à mort. »

Art. CIV. « S'il y a accusateurs, ils doivent être en prison l'un comme l'autre. »

Art. CXVIII. « Aussi ne doivent rien perdre les hoirs pour le méfait de leurs prédécesseurs, s'il ne sont consentans du même fait. »

Art. CLVI. « Queulx sont vilains natures, de quelque lignage qu'ils soient, qui s'entremettent de vilains métiers comme écorcheurs de chevaux, de vieilles bêtes, garezaïlles, truendailles, pendeurs de larrons, porteurs de pastés et de plateaux en tavernes, crieurs de vin, cureurs de chambres, qu'oyez faiseurs de clochers couverts de pierres, pelletiers, poissonniers; qu'eulx qui s'entremettent de vendre vilaines marchandises, que ce soit ménétriers et vendeurs de vent; tels gens ne sont pas dignes de s'entremettre de droits ni de coutumes. »

Art. CLVII. « Les autres roturiers peuvent témoigner, chacun a droit de demander à son voisin de l'aider à faire sa maison sous peine de punition. »

Art. XVI; XXXIV. « Justice fut établie pour charité, car si justice n'étoit, de menus-gens n'auoient de quoi vivre, car les grands et les puissans leur otassent le leur et ce qu'ils eussent gagné. »

« — Justice doit être droite et loyale plus que le cordel quand il est tendu. »

NOTE IV.

Constitutions faites en général, parlement de Bretagne tenu à Vannes en l'an 1424. Même volume.

« Défense à tout labourer de quitter leur charrue, pour le commerce, sous peine d'amende. »

Elles ordonnent un même poids par-tout. La paie des ouvriers manœuvres était fixée par une loi.

Dans les édits du duc Pierre en 1451, même volume, on trouve sur l'avocat. « Qu'il ne plédoiera, ne soutiendra nulle mauvaise cause à sa savance et cognoissance et en quelque endroit du plaid qu'il lui vienne à cognoissance qu'elle fut mauvaise, il la délaissera sans plus la conduire. »

La très-ancienne coutume de Bretagne porte c. CX. « Soutenant et consentant de malfaiteurs doivent être pugnis comme malfaiteurs, excepté cousins germains et cousines, et dedans, qui ne sont pas tenus à les enseigner, ni le sang honnir. »

C. CXXI. « Nul croisé s'il n'est clerc, n'a point de privilège en cas de crime; que s'il a desservi à prendre mort qu'il ne soit exécuté par cour singulière. »

C. CXLIV. « Il appartient à tous et à toutes, quand ils trouvent mauvaises gens les prendre et les rendre à justice; et s'ils ne sont si forts ils doivent lever le cri et dire: vois ci qui a fait tel méfait, aidez-moi, si le rendre à justice... et qui en sera en refus, et le malfauteur échappe en défaut de ceux, ils seront réputés coupables. »

C. CLV. « Nul vilain ne doit être cru de fait de cour, ne sur personnes nobles, ne sur fiefs nobles. »

Quel commentaire ne pourrait-on pas donner sur ce petit nombre de notes, que de détails ne fait-il pas connaître sur la simplicité des jugemens de nos bons pères; ils les rendaient à la porte des villes, sous un chêne, sur une pierre, comme Job, comme Louis IX.

La chicane après des siècles de discussions, d'erreurs, de mauvaise foi, peut seule établir comme elle le fait chez Cicéron, chez Quintilien, qu'un avocat n'étant pas juge peut défendre la plus mauvaise cause.

Quel respect pour la justice! elle est établie pour le faible.

La féodalité régna chez les anciens Bretons, mais la loi s'opposait aux violences de l'homme puissant...

Quelle leçon pour le dix-huitième siècle, les parens, les domestiques d'une maison devaient se dispenser de dénoncer leurs proches, leurs bienfaiteurs.

Et le droit de faire rétablir sa maison par son voisin, et l'uniformité des poids, etc., etc., etc.

Tout le mal, toutes les erreurs consacrées par ces lois, viennent des livres saints falsifiés des erreurs religieuses et de la féodalité.

Le titre de roturier tombait sur toute la classe des non nobles. Cependant la loi même établissait un état mitoyen en Bretagne : c'était celui de ces bourgeois qu'on appelait « de noble ancèserie; qui ont accoutumé à vivre honnêtement, et de tenir table franche comme les gentilshommes. » Ceux-ci étaient admis en témoignage, ils étaient comme bourgeois de bonnes villes membres du parlement et des états.

Si l'homme noble se rendait coupable envers son subalterne, il l'en dédommageait par une amende d'après ce principe *établi par la loi*, qu'un être vil ne desire qu'argent; dans le cas contraire, le cœur du noble, gros de l'insulte qu'il avait reçue, dédaignant l'argent, ne pouvait être apaisé que par la punition du roturier par une longue captivité, *en ordes et vilaines prisons*. La pauvre espèce que l'espèce humaine!

Quant aux domaines congéables établis depuis si long-tems dans le Finistère, le Morbihan, les Côtes-du-Nord, qu'on a si grossièrement essayé de confondre avec d'autres droits féodaux. L'histoire n'offre pas d'exemple d'un dépouillement, d'un vol aussi brutal que celui qu'autorise un décret du 27 août 1792; la fortune de plusieurs milliers d'individus, s'est trouvée détruite, pour avoir permis à des hommes pauvres de s'établir sur leurs terres, d'y travailler, d'y bâtir des édifices, d'y vivre eux et leur postérité jusqu'au moment où voulant rentrer dans la jouissance de la totalité de leurs possessions, il leur plairait d'évincer ces fermiers en leur payant comptant le prix des améliorations faites pendant la durée des conventions. — Je rougirais d'avoir eu l'occasion de me prononcer contre le crime d'un décret surpris à la bonne foi des législateurs, et d'avoir négligé d'en dire ma pensée.

POÉSIE CELTIQUE.

Tu me fuis en vain Comanna! je te suivrai jusques dans tes bosquets sacrés, jusqu'au pied de ce chêne antique, emblème de nos Dieux augustes...

Si des exhalaisons, si des feux souterrains, si la foudre me frappent, je périrai du moins sans honte sous les coups des Dieux tout-puissans.

Ne crois pas encore m'échapper, mon ame errante dans les airs troublera ton sommeil par les sons lugubres de l'orfraie, et tes promenades solitaires, par les cris aigres des corbeaux.

Mais non! je serai le linot que tu chéris, que tu caresses de tes doigts fongs et délicats, que tu presses amoureusement de tes lèvres couleur de rose.

Comanna! sur la terre, dans l'air et dans les cieus, hommes, oiseaux, plantes ou reptile,... insecte, insensible ou géant... Je ne puis être sans t'aimer!

CHANT GUERRIER.

Voici le jour où vous allez combattre et dissiper vos ennemis... Ils tomberont sous vos épées comme le blé sous la faux du moissonneur, comme les ombres malfaisantes sous la verge sacrée des Druides.

Voici le jour où vous allez combattre et vaincre! Belenus a doré vos armes avant de porter la lumière sur les tentes de vos ennemis.

Les messagers du Ciel fuyant l'espace que couvrent leurs épais bataillons, planent majestueusement sur vos têtes, leurs chants sont les chants de la victoire!

Voyez ces nuages épars qui coupent de leur blanc de neige l'azur brillant du firmament, ils portent l'ame des héros qui vous protègent contre les démons malfaisans.

Près de l'épée de votre général, un pied de verveine s'est élevé spontanément... Voici le jour où vous allez combattre, et disperser vos ennemis!

Marchez au son de nos lyres, présent du ciel... elles guident à la victoire et célèbrent les forts, soit qu'ils meurent pour la patrie, soit qu'ils rapportent en triomphe le bouclier de l'ennemi.

Entendez-vous dans le lointain la douce voix de vos épouses, le faible cri de vos enfans, les chants de vos vieux pères, et les hymnes que les Druides adressent aux Dieux bienfaisans.

Voici l'instant où vous allez combattre et disperser vos ennemis... Déjà la frayeur les atteint. Remarquez leur marche incertaine, marchez... frappez et vous aurez vaincu... Hommage aux puissances du Ciel... Tout fuit, tout se débande, et le peuple des forts a terrassé ses ennemis. Revenons dans nos foyers défendus par votre courage et par l'influence du Ciel!

LE BARDE.

Sur ce rocher noir que la mer a jadis séparé du rivage... Sur cette roche de Penmarc'h près de laquelle un abyme sans fonds, reçoit les ondes comprimées et retentit d'un bruit épouvantable.

Le Barde Sindorix pinçait une lyre d'ivoire enrichie d'or, présent des Dryades de l'île de Sein... Tout était calme alors... Et la terre et les mers... Et la voûte du Ciel éclatante d'étoiles.

Ses élèves assis, étaient autour de lui, la tête nue. Une cuirasse d'argent sur un vêtement d'or et d'azur, et des souliers pentagoniques étaient leurs simples vêtemens. Ils écoutaient les merveilles du Ciel, et suivaient la marche des mondes.

L'horizon s'obscurcit... Des nuages épais, un vent impétueux ont troublé l'atmosphère... L'amas d'étoiles qu'on suivait, disparaît sous des voiles sombres... La vague interrompit le chant du barde.

Tel est l'état de l'homme sur la terre dit Sindorix avec dédain.... De massives vapeurs.... De grossières exhalaisons.... L'enveloppe matérielle qui comprime les élans de l'âme... Ce poids qui nous retient sur ce globe pesant... Tout commande de le quitter pour des demeures plus heureuses....

A ces mots.... Il brise sa lyre et disparaît au fond des mers....

Ses élèves désespérés le cherchent sans succès jusqu'au retour de la lumière.

Le lendemain un immense bûcher fut élevé sur le rivage.

Les Druides de ce canton.... Les Nymphes de la cour, les Bardes, les Vacies, et le peuple du voisinage firent pompeusement le tour de ce bûcher couvert de fleurs.

L'un y jette une coupe d'ambre, l'autre une harpe harmonieuse.... La Nymphe y déposait une houppe de ses cheveux.... La Dryade, son voile ou son manteau de pourpre, le Druide, son sagum blanc comme le lys de nos campagnes.

Mais ses jeunes amis, ceux qu'il dirigeait dès l'enfance, ceux auxquels il avait décrit les merveilles de l'Univers et la composition des mondes.... ils s'élancent comme l'éclair et sont dévorés par les flammes.

Pleurez leur mort un jour.... On l'accorde à votre faiblesse.... C'est assez pour l'humanité.... Mais chantez à jamais sur vos harpes et sur vos lyres ce trait d'amour et de respect.

Que ne doit-on pas à ces Bardes qui vous forment à la vertu, et vous font partager leurs hautes connaissances!

CHŒUR.

LA DANSE.

La nuit lorsque la lumière vacillante de la lune éclaire de sombres bocages, épiez dans le silence les Dryades et les Couvrils, écoutez leurs chansons et retenez leurs vers. Ils chantent les merveilles du monde.

Leurs danses retracent les mouvemens des astres, soit qu'ils se lèvent, soit que leur marche paraisse un moment suspendue, soit qu'ils se plongent dans les mers.

Une de ces divinités guide rapidement autour de cette pierre aigüe, le chœur brillant qui la suit en silence.... Les planètes ainsi circulent autour du soleil.

D'autres se croisent et se coupent, se quittent, se rejoignent, elles disparaissent pour se montrer encore, on les suit, elles se dérobent.... On ne les revoit plus.... Ainsi des milliers de comètes frappent l'œil un moment, tracent une courbe lumineuse et se cachent dans l'empirée.

Zéta, Zéros, Eblis ont disparu. Uranus précéda Saturne; nous ignorons le nom des millions de dieux dont le règne un moment influença notre planète.

Que cette ignorance coupable n'existe plus dans nos collèges, décrivons le thème du ciel, qu'il se fixe dans la mémoire à côté des faits des héros.

NOTE V°.

J'ai décrit bien des usages anciens, des pratiques singulières. — Je les multiplierais encore si je me permettais une incursion dans les côtes du Nord et dans le Morbihan. On y retrouverait la coutume des Samnites qui ravissaient la femme qu'ils voulaient épouser. — On y verrait le garçon d'honneur, le jour du mariage, le dos tourné tenir respectueusement une chandelle, et ne quitter la scène qu'à l'instant où la flamme atteint ses doigts. On y verrait le village du mari disputer au village de la mariée la possession des deux époux, une lutte s'engage, les vainqueurs obtiennent un nouveau ménage et le conduisent en triomphe chez eux.

Au moment où la nouvelle mariée, à Carnac, sort de l'église, on lui présente une énorme branche de laurier, chargée de pommes, ornée de beaux rubans; à l'extrémité de la branche est un oiseau lié par une faveur auquel elle donne la liberté. — Pour lui rappeler ses devoirs, on lui fait présent d'une quenouille qu'elle est obligée de filer.

Je n'ai point parlé de la lutte, exercice dans laquelle les Bretons l'emportent sur toutes les nations du monde.... Du bâton, dont ils se servent avec une telle adresse qu'il est impossible de les toucher avec un sabre, une épée, avec des pierres qu'on leur lance avec force; de leurs coureurs infatigables.

Les luttes étaient données par de grands seigneurs, ou par de riches fermiers qui préparaient, qui voulaient fouler une aire à battre le grain. Dans la dernière circonstance, voici ce qui se pratiquait. On faisait avec cérémonie le tour de l'aire, précédé par la musette et le haut-bois, instrumens principaux du pays. Le maître de la maison marchait suivi de ses amis, ceux-ci montraient à l'extrémité d'un bâton, les présens qui doivent diminuer les frais de la fête; des femmes portant du lait, du beurre et des moutons terminaient la marche. Tous les présens étaient livrés à l'architréclin de la fête: on se mettait à table où le cidre, le vin, des viandes de toute nature étaient prodigués aux convives.... On foulait l'aire en dansant, en marquant du pied la mesure, en pressant le sol avec plus de force que dans les danses journalières.... On se préparait à la lutte; les prix, taureaux, moutons, rubans, chapeaux étaient offerts à la cupidité des spectateurs....

Le maître de la maison donnait alors aux hommes, les plus marquans de l'assemblée, des fouets à l'aide desquels la lice était bientôt formée; un lutteur saisissait le taureau par la corne, lui faisait faire le tour du champ-de-bataille, on le frappait légèrement sur l'épaule quand on voulait lui disputer le prix...

Les combattans s'approchent, se touchent la main, en se jurant franchise, loyauté, en attestant qu'ils n'emploieront aucun charme pour se procurer la victoire... Ils sont en chemise, en caleçons, pieds nus, se menacent, se tâtent, s'examinent, ils se saisissent avec force. — Il faut que le saut soit franc, que le vaincu tombe à plat sur le dos, vingt fois un des combattans touche la terre, se laisse tomber sur le côté, sur l'estomac; on se repose, on se relève, on recommence; enfin le plus faible succombe; on s'élançe, on enlève, on porte le vainqueur; le prix qu'il a bien mérité lui est aussitôt délivré, son village orgueilleux le ramène en triomphe...

Il est quelquefois obligé de livrer un second combat, et garde ou perd le prix du premier avantage.

La course, le sans verd, le Colin-Maillard, les quatre coins, la main chaude. Une multitude de jeux dont Rabelais ferait une liste interminable sont en usage dans tous les coins de la Bretagne, comme ils le furent à la cour de France, à Trianon, à Chantilly et chez les peuples les plus vieux. Les rebus recueillis par le seigneur Desaccords et tous les comtes des céraignes se trouvent presque tous ici, dans leur originalité première.

La Bretagne revendique sur ma Mère-Loye et sur Pérault, les contes de la Barbe-Bleue, du Chat-Botté, du marquis de Carabas et même le Petit-Poucet... Mais je m'arrête enfin pour ne pas révolter par tant de prétentions et d'avantages, l'orgueil des nations jalouses.

NOTE VI.

On verra peut-être avec plaisir ma notice sur les écrivains les plus connus de la Bretagne.

Joseph Ben Goryon, écrivain en Bretagne.

Rutilius, auteur d'un itinéraire en vers, était breton.

Abailard, ou Abélard, naquit à Palais, près de Nantes, en 1079.

Jean Roselin, précepteur d'Abailard.

Guillaume le Breton.

Hervé de Brayes, carme, connu dès 1291 par ses commentaires sur le livre des sentences, et sur la logique d'Aristote.

Olivier le Breton, jacobin, écrivit sur Saint-Luc en 1310.

Hervé-Boich de Léon, fut un des meilleurs jurisconsultes du quatorzième siècle.

Jean le Bouteiller, auteur de la Somme Rurale.

Jean Carneguy, provincial des Carmes en 1471, fit une histoire de la religion, une censure des constitutions, et un livre des eleuches d'Aristote.

Guillaume, Fort Léon, vivait dans le quinzième siècle, il fut poète, philosophe, orateur.

Jean Méchinot, poète, était de Nantes.

Julien Furic a donné en 1644 un petit in-quarto sur l'usage du domaine congéable de Cornouailles.

L'abbé Choquené, licencié en droit, mort en 1774, fit l'oraison funèbre de Louis XV, et une lettre au président Ogier sur les affaires de Bretagne.

N. Abeille fut un des fondateurs de la société d'agriculture formée par les états de Bretagne, en 1756.

Albert Legrand, jacobin de Morlaix, auteur de la vie des Saints de Bretagne; il donna une généalogie des rois et des ducs de ce pays.

Allouel, grand anatomiste, né à la Guerche, près de Rennes, en 1706. André (Yves Marie) naquit à Châteaulin, en 1675. Il donna un essai sur le beau, traduit en plusieurs langues; fit un traité sur l'homme, il écrivait en vers très-agréablement. — Mort en 1764.

Anneix de Souvenel naquit à Rennes en 1758, il fut célèbre comme avocat, et fit des vers.

Argentré (Bertrand d'), né à Vitré en 1519, on a de lui des commentaires sur la coutume de Bretagne. — Une histoire de Bretagne.

Argentré (Charles d') fils du précédent, donna une troisième édition de l'histoire de Bretagne.

Argentré (Charles Duplessis d') petit fils du précédent.

Bletterie (Jean Philippe René de la) naquit à Rennes. — Son Tacite. — Son histoire de Julien.

Bouguer (Pierre) était du Croisic; en 1736, il fit avec Godin et la Condamine, le voyage au Pérou, etc.

Bourdonnaye (Bernard François Mahé de la) de Saint-Malo, mourut en 1750, âgé de cinquante ans; on n'a de lui qu'un mémoire sur les affaires de l'Inde.

Caradéuc (René de la Chalotais) né à Rennes en 1701, mort en 1785.

Cartier (Jacques) de Saint-Malo; il découvrit la plus grande partie du Canada, en 1534.

Chatelet (Paul Hay du) né à Rennes en 1593, était de l'académie

française; on a de lui de la prose, des vers, des entretiens dans les Champs-Élysées, une histoire de du Guesclin.

Colinée (Simon de) célèbre imprimeur, élève de Henry Etienne, dont il épousa la veuve en 1521, travaillait à Bréhan-Loudéac.

Croze (Mathurin de la) était de Nantes, il y naquit en 1661.

Recherches sur l'ancienne langue des Egyptiens, Dictionnaire arménien in-quarto, 2 vol.

Dictionnaire Egyptien.

Histoire du christianisme dans l'Inde.

Une multitude d'autres ouvrages et de savantes dissertations.

Mémoire étonnante.

Descartes, né en Bretagne; sa mère, en voyage, accoucha en Touraine, à la Haye, en 1596. Fontenelle disait de Descartes: « Il faut toujours admirer Descartes et le suivre quelquefois. »

Descartes (Catherine) de Nantes, fit des vers.

Desforges Maillard du Croisic, mort en 1772.

Duaren (François) était de Montcontour. Le plus fameux jurisconsulte du seizième siècle.

Eginard professa la jurisprudence à Bourges, il était breton.

Duclos (Pinot-Charles) naquit à Dinan en 1705. Il mourut en 1772. — De l'académie française.

Gobien (Charles le) de Saint-Malo, jésuite. Son histoire des îles Malouines in-12. 1700. Il a beaucoup écrit sur les Chinois. Mort à Paris en 1708.

Hervé (le Breton) vivait dans le treizième siècle, mort à Narbonne en 1323. — Traité de l'éternité du monde.

Lobineau (Guy Alexis) bénédictin, né à Rennes en 1666. — Histoire de Bretagne.

Lamétrie naquit à Saint-Malo en 1709.

Neuville, sermonaire, de Vitry.

None (François de la) surnommé Bras-de-fer, estimé d'Henry IV, des discours politiques et militaires.

Pays (René le) de Nantes. — Amours, amitiés, amourettes.

Pezron (Paul) d'Hennebon, né en 1639.

Pléto (Louis-Robert-Hippolyte-Bréhan de) ambassadeur en Danemarck. Son Idylle sur la manière de prendre les oiseaux, etc.

Poulain (du Parc) né à Vannes en 1701. Sa grande coutume.

Poulain (de Saint-Foix) né à Rennes en 1703, mort à Paris en 773, frère du précédent.

Essai sur Paris, les Grâces, ses lettres Turques.

Querlon (Anne-Marie-Meunier de) critique ingénieuse. Ses petites affiches de provinces; il était de Nantes.

Rohan (Henry, duc de) né au château de Blois en 1579. Il fut le chef des Calvinistes après la mort de Henry IV.

Ses intérêts et maximes des princes. Le parfait capitaine.

Traité sur le gouvernement des treize cantons, utile, agréable, intéressant.

Duguay-Trouin (René) il naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673.

Citant à Louis XIV une de ses actions, il s'écria: j'ordonnai à la Gloire de me suivre; le prince lui dit, elle vous obéit. »

Il fit quelques mémoires sur la marine, etc.

Maupertuis, né à Saint-Malo en 1698, pris à la bataille de Molwitz, il se plaignait devant l'impératrice reine, d'avoir perdu une montre de Gréham qui servait à ses expériences. La reine lui dit en lui donnant la sienne du même maître, mais garnie de diamans; c'est une espièglerie des hussards, la voici.

La même princesse disait: « On assure que la reine de Suède est la plus belle princesse du monde, je l'avais cru jusqu'à ce jour, dit Maupertuis. »

Bois Morand (l'abbé Chiron de) naquit à Quimper en 1680. On lui attribue les mémoires de la cour de Philippe-Auguste, donné sous le nom de mademoiselle de Lussan.

Sage (Alain-René le) naquit à Ruys en 1677, et mourut à Boulogne-sur-Mer, en 1747. Gilblas.

Tertre (Joachim du port du) de Saint-Malo, né en 1715.

Tournemine (René-Joseph de) était de Rennes, il mourut à Paris en 1749, jésuite. — Parcourez le journal de Trévoux, homme d'esprit, rempli de vanité.

Toussaint de Saint-Luc, carme, écrivit sur la Bretagne. Histoire de Conan-Mériadec. Mort en 1694.

Trublet (Nicolas-Charles-Joseph) de l'Académie française, de celle de Berlin, né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770.

Visdeloup (Claude) né en 1656, jésuite, apprend la langue et l'écriture chinoises, mort à Pondichéry en 1737.

Son histoire de la Chine.

Vie de Confucius.

Eloge de sept philosophes chinois.

Chronique chinoise.

Histoire abrégée du Japon.

Bougeant (Guillaume-Hyacinthe) était de Quimper, il y vit le jour en 1690.

Son ouvrage sur le langage des bêtes.

Fanferedin.

Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie.

Histoire du traité de Westphalie.

Observations physiques.

Quelques comédies en prose... La Femme docteur, etc.

Cheffontaines (Christophe Penfentenion de) florissait vers le milieu du XVI.^e siècle, il mourut à Rome en 1595.

Grand théologien, il écrivit sur la théologie, il savait le grec, l'hébreu, le latin, l'espagnol, l'italien, le français, le breton, etc.

Fréron naquit à Quimper en 1719. - Ses journaux, son esprit, sa critique, Voltaire.

Hardouin (Jean) né à Quimper en 1646, mort à Paris âgé de 83 ans.

Un des plus érudits personnages de son siècle.

Une édition de Pline le naturaliste, en 5 vol. in-quarto.

La Chronologie rétablie par les médailles; 2 vol. in-quarto.

C'est dans ce dernier ouvrage qu'il débita son système bizarre sur la supposition des écrits de l'antiquité.

Morice (du Beaubois dom Pierre-Hyacinthe) était de Quimperlé; il naquit le 26 octobre 1693, il mourut en 1750.

Son histoire de Bretagne.

Il avait fait une histoire de la maison de Rohan, en 4 vol. in-quarto, elle n'a point été imprimée.

Boisbilly (l'abbé de) était de Morlaix, homme plein de délicatesse et d'esprit, fit des vers avec la facilité, l'incorrection et les grâces de Chaulieu, de Chapelle et de Bachaumont, ils n'ont point été recueillis. On connaît à Paris sa lettre de Laverdy le contrôleur.

Il expliquait de la manière la plus vraisemblable l'histoire des onze milles vierges, fondée sur une erreur de nom. Ces vierges étaient deux, Ursule et Undecimille, leur nom écrit en latin fut la source de la fable créée dans nos martyrologes: *Ursula et undecimille virgines.*

SUITE DES NOTES.

En 808 Charlemagne fit marcher une armée contre les Bretons armoricains. Il campa sur les bords de l'Ellé. - Il était encore dans son camp lorsque Matiminoc, abbé de Landevennec, vint le saluer.

Il est mention de Quimperlé dans une chronique intitulée: *Chronicon Kemperligense in Britannia ab anno 842 ad annum 1280.* Antérieurement à l'année 842, il existait des ponts nécessaires pour la communication du pays des Venètes et de la Cornouailles.

Plusieurs historiens disent que l'endroit occupé par la ville de Quimperlé l'était jadis par un bois druidique. On cite comme un collège de Druides l'église souterraine de l'abbaye de Sainte-Croix. On parle d'un ancien monastère fondé par un des rois bretons de Cambrie, nommé Guithiern, il avait quitté sa couronne pour se retirer à Quimperlé, où se voit encore son tombeau.

Charlemagne ayant livré quatre batailles en Bretagne disait: s'il me faut donner la cinquième il ne me restera plus de soldats. *Matth. in vita Henrici IV.*

Le pape Grégoire, pour épouvanter les Florentins, les menaçait des Bretons qu'il avait à sa solde.

J'ai vu sur un calice de vermeil, porté de l'abbaye de Saint-Morice à Quimperlé, cette inscription sur la tête d'un ange.

Si tu es Christus, dic nobis.

Les Bretons ont des mots différens pour désigner la chemise d'un homme ou celle d'une femme.

Rochet, chemise d'homme.

Ivis, chemise de femme.

Les nombres ont en breton un masculin et un féminin.

Masculin.	Féminin.
-----------	----------

Daou. - 2 -	Diu.
-------------	------

Tri - 3 -	Teir.
-----------	-------

Pevar. - 4 -	Pedir.
--------------	--------

Les Gallois de l'Angleterre disent ainsi:

Le breton.

Tair gwagedd... tres mulieres... Teir gragues.

Tri den... tres homines... Tri den.

Voyez *leges Wallicæ*, l. 4.

NOTE VII.

Le père Grégoire de Rostrenen, dans le discours préliminaire de son dictionnaire breton, dit:

"Ce que j'ai trouvé de plus ancien sur la langue celtique ou bretonne, ça été le livre manuscrit en langue bretonne, des prédictions de Guin-clan, astronome breton très-fameux encore aujourd'hui parmi les bretons

qui l'appellent le prophète Guinclan... Il marque au commencement de ses prédictions qu'il écrivait l'an du salut 240. Il corrige dans sa grammaire l'erreur qu'il fait dans son dictionnaire, en portant à 240 l'année où Guinclan fit ses prédictions. C'est en 450 qu'il écrivait, demeurant entre Roch-Helles et le Porz-Guen, c'est au diocèse de Tréguier, entre Morlaix et la ville de Tréguier.

NOTE VIII.

Deslandes, recueil, Paris 1753, dit que près d'Auray on trouve cent cinquante ou cent quatre-vingt pierres druidiques arrangées trois à trois, que les gens du pays nomment Lieaven ou Leek-aven. « Ils s'imaginent qu'en y allant à certains jours marqués, et y menant leurs troupeaux, ils se préserveront de toutes sortes de maladies. »

C'est à Carnac.

Le même Deslandes... *ibid.* dit : dans la paroisse de Lanrivoaré, à cinq lieues et demie de Brest, est un marais qui sèche en partie dans l'été... « Sous des pierres, au milieu de l'étang, des paysans trouvèrent plusieurs coins de fonte jusqu'au nombre de deux mille. Ces coins sont creux, c'est une composition presque aussi dure que l'acier.

« La tradition dit à Lanrivoaré qu'il s'est livré là une grande bataille. On y trouve un cimetière nommé des Saints ou des Sept-Mille. Lanrivoaré n'est qu'à une lieue de la mer, près du château de Trémusen, où Tannegui du Châtel prit naissance. »

J'ai vu plusieurs de ces instrumens conservés à Lesneven.

NOTE IX.

Je n'ai point parlé, dans la description du district de Carhaix, de la curieuse cascade de Saint-Darbot, commune de Loqueffret, elle a deux cents pieds de chute sur une longueur de cent toises. Sa largeur est de soixante pieds : elle coule sur une montagne de granit couverte de chênes, de hêtres, de sorbiers ; en s'y rendant de Lafeuillée, on passe près du château ruiné de Rusquer : ses murs sont couverts de lierre, et les bosquets du jardin formés de vieux lilas abandonnés, la cheminée principale a douze pieds de largeur ; le bassin principal est formé d'une seule pierre de granit de douze pieds de diamètre, de vingt pouces d'épaisseur et de vingt pouces de profondeur.

NOTE X.

Dans quelques cantons du Finistère, quand un homme grave prend la parole, les femmes tirent le pied de leur quenouille de la ceinture et cessent tout travail ; cet acte dit : « Je ne m'occupe que de vous.

NOTE XI.

La meilleure comédie bourgeoise ne vaut rien, mais dans les villes éloignées de Paris, il échappe à quelques actrices, à de jeunes gens, des sons, des accens, que l'acteur blasé des grands théâtres ne peut avoir. Nos premiers comédiens, à Paris, n'offrent que des copies, parfaites à la vérité, mais on ne leur trouve jamais ce cri du sentiment, cette pudeur, cette ingénuité, une certaine nonchalance, cette timidité délicieuse que j'ai vue quelquefois sur des tréteaux à la campagne. C'est la violette des bois dont les couleurs sont moins vives, les feuilles moins fournies, qu'on ne cueille point par bouquets, mais dont l'odeur est d'une finesse, d'une fraîcheur, d'une suavité, que les plates-bandes soignées ne communiqueront jamais.

NOTE XII.

Il résulte des observations que j'ai pu faire dans un hiver affreux, où la terre était couverte de neige et de glaçons. — Que la presque totalité du Finistère est d'un granit à gros grain, mêlé de quartz, de feld-spath et de mica ; qu'on y trouve une grande quantité d'autres granits d'un grain très-fin, propre à la sculpture, à l'architecture ; ce que démontraient les façades des vieilles églises et les ornemens qui les décorent. Que la pierre la plus communément employée par les sculpteurs, et ce qu'on nomme Kersanton en Bretagne, c'est un fort beau granitello noir, à grains très-fins, composé de quartz de horn blend, semblable au granit noir statuaire des Egyptiens. Dans quelques variétés de cette pierre le mica remplace l'horn blend. Le tems n'altère point les roses, les fleurons, les plus légers ornemens de Kersanton, quand, à ses côtés, les granits les plus durs, placés à la même époque, sont friables et décomposés. Cette pierre coupe le verre comme le diamant ; elle rend un son clair quand on la frappe avec du fer ; quelques parties de sa composition sont une légère effervescence avec les acides.

Ce qui n'est pas granitique est schisteux dans tout le Finistère ; on y trouve de riches mines d'ardoises.

On voit beaucoup de grès quartzeux dans les environs de Lafeuillée et sur la sommité des montagnes d'Arès.

Dans les environs de Lesneven et de Scaër, les terres sont remplies de diverses espèces de quartz cristallisés avec prismes et pyramides, avec pyramides sans prismes. Les quartz sont souvent mêlés de schorls et de tourmalines dont les stries sont très-prononcées.

La mine de Poulaouen produit de beaux morceaux de schorls.

On trouve à Coray une innombrable quantité de pierres de croix très-grosses.

Le quartz améthyste se recueille dans tout le Finistère.
 Mon voyage dans le pays m'a fourni une assez riche collection,
 De roches schisteuses micacées ;
 De pyrites cristallisées, cuivreuses et cubiques, de silex gris ;
 De schiste noir, argileux, feuilleté ;
 De spath pesant, avec schistes et pyrites.
 De feld-spath cristallisé, comme ceux de Baveno.
 De grés analogues à celui de Fontainebleau, mais à grains plus fins ;
 Des pierres meulières, semblables à celles des environs de Paris ;
 Du fer cristallisé, chatoyant, coloré comme celui de l'île d'Elbe, etc.
 On ne trouve de pierre calcaire que dans les environs de Plougastel,
 à l'île Ronde et dans les anses où des bâtimens en chargement ont
 jeté leur lest. — Point de coquilles sur les montagnes, rien qui puisse
 y démontrer le séjour des eaux de la mer.

NOTE XIII.

J'ai donné quelques notes sur les sirènes, on trouverait d'autres détails
 dans un discours intitulé : « Les Sirènes, ou discours sur leur forme ou
 leur figure, à monseigneur le Chancelier. Paris, Anisson, 1691. »

On les croit filles de Stérope, une des Pléiades.

On les fait sortir de la corne d'Achéloüs, arrachée par Hercule.
 Homère n'en compte que deux : Aglaophon et Thébéiope.

Des géographes placent leur séjour près de Pelore, l'un des trois
 promontoires de la Sicile.

C'est à Sorrento, patrie du Tasse, que naquit Leucosie.

Clément Alex (l. 4. Strom.) donne des ailes d'or aux sirènes...
 Claudine dit que le voyageur arrêté par leur chant, quittait la vie
 sans regret :

Nec dolor ullus erat, mortem dabat ipsa voluptas.

Les muses, disent quelques anciens, ayant vaincu les sirènes, leur
 coupèrent les ailes.

Les robes des femmes, à queue traînante, s'appelaient autrefois sirènes.

Orphée, pour empêcher les Argonautes de s'y laisser surprendre, fut
 obligé d'employer sur sa lyre une modulation contraire à la leur.

Au parvis Notre-Dame on voit une statue ayant les pieds et la queue
 d'un âne, espèce d'Onocentaure, tel qu'Isaïe semble les dépeindre.

Servius a dit qu'une des sirènes chantait, que la deuxième jouait de la
 flûte et la troisième de la lyre, opinion confirmée par quelques bas-reliefs.

On voit à Naples une médaille de Pétronia, dans Fulvius Ursinus.
 D'un côté la tête d'Auguste ; au revers, Parthenope jouant de la flûte,
 elle a les jambes et les cuisses d'un coq, le corps et la tête d'une
 femme. Auguste restaura la ville de Naples.

Rabelais disait des sirènes et d'autres animaux fantastiques, que
 les auteurs ne les ont vu que dans le pays des tapisseries.

On a la description d'un homme marin, à queue de poisson, vu
 le 23 mai 1671, près du Diamant, rocher au sud de la Martinique,
 par deux français et par quatre nègres qui, séparément interrogés, ont
 fait le même rapport.

M. Desponde fait mention d'un homme marin et d'une femme de
 son espèce pris en même-temps, la femme survécut de deux ans à
 l'homme, elle apprit à filer.

On a vu un homme marin près de Belle-Isle, en Bretagne... Nicolas
 Rimber rapporte que la famille des Marini, en Espagne, descend d'un
 Triton.

Je ne peux mieux terminer les savantes recherches que par une
 chanson originale qui fait l'amusement des matelots bretons.

Air : *Sûta qu'a pincé Bergopzoom.*

Un capitaine de vaisseau (bis.)
 Qui s'était embarqué sur l'eau, (bis.)
 Un jour fumant à sa fenêtre
 Vit un homme marin paraître.

Il avait le nez et le front grand, (bis.)
 Et tout le reste à l'avenant, (bis.)
 Il avait l'air d'une personne,
 Hors qu'il était bien plus bel homme.

Près du vaisseau il s'approchait, (bis.)
 Devinez ce qu'il y voyait, (bis.)
 D'une sirène la figure
 Qui était peinte en esculpture.

Il la voyait, il la regardait, (bis.)
 Se remuait, se tremoussait, (bis.)
 Bref, il donnait en témoignage
 Qu'il la voulait en mariage.

Mais il survint un matelot, (bis.)
 Qui s'était armé d'un tricot, (bis.)
 Il vout lui en f... d'une touche,
 ... Les gens de mer sont bien farouches!

Un des êtres les plus extraordinaires que j'aie trouvé dans le Fi-
 nistère est une espèce de sauvage connu sous le nom de Philopen ;

on le crut long-temps un homme abandonné par un bâtiment russe, on ne connaissait ni ses parens, ni le lieu de sa naissance, il errait de rochers en rochers sur la côte de Penmarc'h, se nourrissant de poissons crus, des chiens, des animaux qu'il pouvait saisir, échappant à l'approche des hommes; il habitait dans le creux des rochers, dans les cavernes du rivage; rien n'égalait sa force, sa légèreté. Il s'est un peu civilisé. Sa demeure, à quelques pas de la mer, a près de cinq pieds d'élévation; elle est faite de pierres brutes, couvertes d'un toit de jonc; son mobilier est composé d'une table, d'un banc, d'une poêle, d'un pot de fer, d'une cruche et quelques écuelles de bois. — Il couche auprès de sa moitié, sur la terre, couverte d'un peu de paille et de goémon, des lambeaux de toile à voile naufragés servent de couverture; ils reposent leurs têtes sur un caillou enveloppé d'un sac de grosse étonpe.

Depuis qu'il communique avec les hommes, depuis qu'il participe à leurs fêtes, à leurs travaux, il s'est fait aimer; rien de serviable, de bon, comme ce sauvage duquel pourtant on menace encore les petits enfans. Il n'a jamais frappé personne, même dans l'ivresse à laquelle il s'abandonne volontiers. A la lutte, dans la Bretagne, il n'a point trouvé de vainqueurs; on assure que dans sa jeunesse il prenait un lièvre à la course.

Philopen est d'une constitution que rien n'altère, il brave, presque nu, toutes les intempéries des saisons, il ne porte ni bas, ni souliers; sur sa tête est un mauvais bonnet, sur ses épaules tantôt un manteau de toile goudronnée, tantôt quelques morceaux du jupon de sa femme, ou des haillons dont on lui fait présent.

On s'amuse encore quelquefois à lui faire manger des poules vivantes, de petits chats ou des lapins crus; il rejette autant qu'il le peut et le poil et la plume qui le font tousser, mais il en avale beaucoup; pour le remettre à ces repas de sa première jeunesse, il faut qu'il boive beaucoup de vin et d'eau-de-vie.

Le commissaire du pouvoir exécutif, Loedon, homme plein d'esprit et de talens, m'écrivait il y a trois ans: « Thomas Yvin (dit Philopen), demeurant à Saint Guenolé, section dépendante autrefois de Beuzec-cap-Caval, est aujourd'hui attaché à la commune de Penmarc'h; il est originaire de Treguennec, à peu de distance de Saint Guenolé; il a soixante-dix-huit ans, sa taille est de cinq pieds cinq pouces, sa tête fort grosse, ses cheveux cotonnés, son teint basané, ses yeux petits et vifs, ses épaules larges, son buste fort gros jusqu'aux lombes où sa structure commence à s'effiler; il est singulièrement nerveux, fort et robuste, et velu jusqu'au bout des ongles... »

« La première fois que je le vis, je me figurai un habitant des bords de l'Orénoque, du grand lac ou de la baie d'Hudson, il ressemble à quelques sauvages que j'ai vus il y a quarante ans, à Paris, restés à la suite de la célèbre ambassade d'Iroquois conduits, dans le tems de la régence, par le jésuite Charlevoix, célèbre par sa belle histoire du Canada.

NOTE XIV^e.

J'ai trouvé dans un manuscrit chargé de pensées détachées et de pièces de vers, à K... près Quimperlé, quelques idées exprimées avec concision, que je vais transcrire.

Si vous voulez plaire au Paon, parlez peu de son plumage; vantez ses pattes.

Dieu seul peut se connaître, dit le théologien... et voici son portrait.

On exagère ses imperfections, pour faire passer l'éloge de ses vertus: comme on montre une égratignure, pour étaler un diamant.

L'homme savant qui parle, ressemble à l'homme généreux qui donne: cependant le pauvre tend la main, et l'ignorant ferme l'oreille.

Le suicide jette un fardeau qui l'accable, laisse son bien à ses héritiers, sa place à son survivancier, sert à de nouvelles combinaisons, développe de nouveaux germes... Il n'a détruit que ses douleurs.

L'homme fier s'abaisse jusqu'à son inférieur, pour se placer au-dessus de son égal.

Si l'homme fut créé le roi des animaux, convenons que le tigre et le lion, sont des sujets bien indociles.

Pourquoi l'amour est-il communément si peu durable? c'est que plus on s'approche, mieux on se connaît.

Les beaux jours sont là... On ne les voit pas, on les sent.

Tout peut occuper l'ame; l'amour et l'amitié peuvent seuls la remplir.

Le génie produit sur le commun des hommes l'effet d'une musique savante sur les oreilles d'un Hottentot: elle l'étourdit.

J'évite la plupart des hommes, non par orgueil, mais pour les fuir.

Une merveille pour un flatteur... C'est un homme sourd à sa voix.

L'avare même est sensible à la flatterie; mais seul il ne lui paie pas un tribut.

Pourquoi les poètes ont-ils si peu de fortune? c'est que personne n'a besoin d'eux pour faire la sienne. On ne ramasse point de vermisseaux pour le rossignol; on donne des chardons à l'âne.

Voulez-vous qu'on rende justice à vos talens, paraissez pauvre chez le financier, roturier chez les grands; sans grâces aux yeux des gens du monde... Il faut qu'on se reconnaisse un point de supériorité sur vous, pour qu'on vous en accorde un sur les autres.

Si les prétendus philosophes savaient aimer la médiocrité... Ils ne déclameraient pas tant contre les riches et la fortune.

Tel homme prodigue les conseils pour vous apprendre à vivre, qui ne donnerait pas un écu pour vous empêcher de mourir.

Si vous voulez me rendre heureux, faites que ce soit à ma manière, et s'ils blessent mon odorat, ne me prodiguez pas les parfums d'Arabie.

Il n'y a pas d'homme qui ne devint savant, si l'on n'enseignait que les vérités nécessaires.

La contradiction, entre les mœurs et les principes apparens des anglais, s'explique... Ils pensent avec la sagesse des tems, ils agissent avec leur caractère.

Il est une époque où les Nations laissent les détails et ne gardent que des résultats; comme d'Alembert aurait oublié l'arithmétique, et Voltaire les règles de la grammaire.

Je n'ai point vu de bonne réponse à de bons vers : c'est que le génie parle et que la complaisance ou le devoir répondent.

Les passions pénètrent chez l'homme comme l'ami dont il ne peut se défier, ou comme l'ennemi qui le surprend. — Comment leur résister?

La magnificence est le moyen d'un fat, pour attirer les yeux d'un sot.

La poésie voyagea jusqu'en Laponie, pour consoler ses habitans de l'absence du soleil.

Toute déclamation contre la raison, est suivie d'un paradoxe déraisonnable.

Contraindre la pensée, la plume, ou la langue de l'homme : c'est l'obliger à une fausseté habituelle ou à un silence impossible.

Un système nouveau chez les philosophes ne produit guères plus d'effet chez moi, qu'une mode nouvelle.

Supprimez les lois contraires à la nature, ou vous nécessitez le crime.

La loi qui fait couler le sang familiarise avec le sang. L'échafaud est l'école de l'assassin, comme les boucheries sont l'école des bourreaux.

L'instinct n'est que le résultat de nos premières expériences.

La force du sang est le souvenir de nos premiers plaisirs, le premier acte de la reconnaissance.

Le plus inconséquent des hommes est celui qui n'est pas indulgent. Le Français ne paraît léger aux autres peuples que parce qu'il conçoit avec facilité, ce qu'ils calculent avec peine.

Newton qui soumit l'Univers à ses calculs, n'eût pas deviné les tours de Comus..... O tête de l'homme!

Nous échappons à la paresse : mais nous y revenons toujours.

Le chêne le plus majestueux, marque moins dans une forêt, qu'un baliveau dans un taillis, etc., etc.

NOTE XV.

On trouve encore des hommes qui nient l'identité de la langue des bretons armoricains, et de celle des habitans du pays de Galles, et de la Cornouailles en Angleterre : et cependant ils peuvent lire la multitude d'articles du Dictionnaire de D. Louis le Pelletier, où les mots rassemblés par Davies sont rapprochés des mots bretons, et démontrent cette identité. Ils peuvent lire le Brigand, Baxter, Sulnich, Bochart, Wacter, le P. Perron, Leibnitz, etc. Ils seront convaincus que toutes les langues de l'occident et du monde, peut-être, ont une même origine. Sans doute, partout où des familles se trouvaient établies, elles convinrent de certains sons, de certains gestes pour se communiquer leurs besoins et leurs pensées... et formèrent des jargons divers; mais une langue ne s'établit qu'avec peine, à la longue, dans un pays peuplé d'hommes assez forts pour résister aux attaques de leurs voisins, aux nomades qui parcouraient le monde : et quand cette langue fut fixée, qu'elle eut ses règles, qu'elle put rendre clairement tout genre d'idées, quel progrès ne dut pas faire dans le monde ce premier instrument de l'esprit humain. Il pénétra partout, de proche en proche, comme la peinture, la sculpture, l'écriture, les armes, l'imprimerie, comme cette multitude d'inventions qui servirent les besoins de l'homme, et malheureusement ses passions.

On n'a pas assez réfléchi sur l'effet des grandes inventions sur la terre. Avec quelle facilité dut conquérir l'Univers, le premier peuple qui se servit d'épées contre les bâtons des sauvages... L'inventeur du fer... etc... etc... J'indique un travail qu'il serait intéressant d'approfondir.

NOTE XVI.

Un ouvrage intitulé : *Leges Wallie Hoeli boni, et aliorum Wallie principum quas ex variis codicibus manuscriptis eruit interpretatione latina : Guillelmus Waltonus adjuvante Mose Guillelmo.*

Londini typis Guillelmi Bowyer 1730, in-folio, démontre jusqu'à l'évidence que la langue du pays de Galles, dans le dixième siècle, était

celle qu'on parle encore aujourd'hui dans notre Bretagne gauloise. Je n'ai pas eu recours pour m'en convaincre à ces hommes qui savent tout plier au système qu'ils ont adopté; l'homme des champs, l'homme de la côte du Léonnais entendaient avec facilité les deux tiers des mots employés dans les lois d'Hoël. Ce travail m'a fourni l'occasion de connaître, par un ouvrage authentique, quels étaient les usages, les mœurs, les moyens, l'industrie des peuples de la province de Galles, à cette époque et par induction, ceux des petites souverainetés établies dans l'Angleterre et dans la Gaule, dans un siècle presque inconnu.

L'époque des lois d'Hoël-le-Bon est incertaine, il paraît qu'elles furent promulguées de 940 à 944.

On y trouve des réglemens sur la fabrication des monnaies.

Les lois par un décret d'Hoël ne pouvaient être changées. *Nisi communi consensu et populi et domini.*

La cour particulière du roi était composée de seize officiers, celle de la reine de huit; elle avait vingt-une femmes à son service.

Le *Musicus domesticus*, était le huitième des officiers du prince.

Quand la reine voulait entendre dans son lit quelques chansons, le musicien était obligé d'en chanter trois, mais d'une voix douce, pour ne pas troubler la cour.

Il recevait une harpe du prince, et de la princesse un anneau d'or, aux trois grandes fêtes de l'année.

Il avait droit d'être assis à la table du roi: le préfet du palais pouvait le faire chanter toutes les fois qu'il en avait la fantaisie.

Les filles du musicien avaient le rang des filles du médecin de la cour.

Si quelqu'un lui donnait la mort, il payait cent vingt-six vaches d'amende.

Aux trois principales fêtes de l'année, le préfet du palais présentait la harpe au musicien.

Status hominum in Wallia est triplex regis, generosi et Wassalli ignobilis cum membris suis.

Le chapelain siégeait au feu, en face du prince; il bénissait les mets, récitait l'Oraison Dominicale. Ses terres étaient exemptes d'impositions, il en coûtait douze vaches à celui qui lui donnait la mort. Il avait quatre deniers par affaire pour laquelle le roi apposait son sceau.

De principe designato.

Cibus et potus illi dabuntur sine mensura: et omnia quibus opus habebit illi regis sumptibus suppeditabuntur, etiam usque ad oblationes.... Equos quoque canes annulos, gemmas arma a rege accipiet; de quibus nemini aliquid dabit absque licentia regis.

Le prince nommait son successeur parmi ses parens, nommés *membra regis*.

Officialibus ter in anno jure debentur vestimenta lanæa a rege et lintea a regina, nempe natalitiis Paschate et Pentecosta.

Dans l'absence du roi, le préfet du palais tenait sa place.

De præda ex regione extera duplex præfecto palatii dabitur.

Præfectus palatii, sacerdos domesticus, et judex aulicus ne pouvaient jamais quitter le roi.

Cum præfectus aucupum accipitrem demiserit (ad respiciendam prædam) stapetem ejus rex tenebit et cum conscenderit si nullus alius adstiterit.

Si anceps cæperit unum ex avibus nobilibus absente rege, tunc quam primum in aulam intraverit et avem ostenderit rex illi assurgit et si non assurrexerit dabit aucupi vestimentum quo induitur.

La profession de médecin ne paraît pas, à cette époque, avoir été séparée de celle de chirurgien; on employait des onguens, des herbes et la saignée.

Le cuisinier du prince avait toutes les peaux des bêtes; il employait *piper et aromata*. Ses filles étaient dans la classe des filles du musicien, et du docteur en médecine.

Le divorce était permis par les lois d'Hoël-le-Bon.

Si mulier stuprata lege cum illo agere velit; membro virili sinistra prehensio et dextra reliquis sanctorum imposita, juret super illas quod is per vim se isto membro vitaverit et quod dedecus et contumeliam sibi et genti suæ et domino intulerit. (Tunc ipsa de jure suo nihil amittet).

Filia de bonis paternis dimidium tantum habebit quantum frater ejus. Vere et autumno forum clauditur et istis duobus temporibus opera datur ne aratio vere, et messis autumno detrimentum caperent.

Le roi siégeait pour rendre la justice, *dorso solvi vel tempestati obverso ne sol vel tempestas ei sint incommodo.... Quicumque silentium interruperit tribus vaccis vel 180 denariis multabitur.*

Bona naufraga quæ ad littus regis pervenerint regis sunt. — Si les vaisseaux naufrageaient sur les terres des ecclésiastiques, ou des nobles, ils partageaient avec le prince.

On n'avait pas le droit de vendre sa terre sans la permission de son seigneur; mais on pouvait la louer sans permission.

La lance d'Hoël-le-Bon avait dix-huit pieds de long.

Rex exercitum peregre non ducet, nisi semel in anno; nec ibi manebit ultra sex septimanas.

Post annum duodecimum completum signa, pubertatis apparebunt et tempus erit illam viro collocandi. Si autem ex-illo tempore viro non fuerit collocata, ipsa facultatem suarum dominium habebit et viro se ipsam collocare poterit.

Testiculorum duorum pretium idem est ac novem membrorum parium.

Pretium linguæ idem hac horum omnium membrorum.

Tria sunt quibus generosus carere non debet, cithara, teges et lebes.

Tria sunt quæ legionem vastant, licet illis carere non possit. Dominus, sacerdos et lex.

Tria sunt fundamenta sapientiæ.

1°. *Puerilis juventas, ad addiscendum.*

2°. *Memoria, ad conservandam doctrinam.*

3°. *Et prudentia adultæ ætatis, ad pronuntiandum.*

Il faudrait copier cet ouvrage original, pour donner une idée complète de la simplicité, de l'étrangeté des mœurs de ce siècle et de l'opposition qui règne entre cette simplicité, des premiers âges, et les arts qui paraissent en vigueur à cette époque, où l'Europe semblait couverte d'ignorance et de ténèbres, on y voit *annuli; abacus lusorius; - Fabri ferrarii instrumenta; forceps; malleus; lima; hasta; mola; arcus; sagittæ; bipennis; gladius cujus capulus est auratus vel argentatus; scutum coloratum; scutum aurei, vel argentei; vel cerulei coloris; sella deaurata; - frenum auratum; fræna alia colorem stanni referentia vel nigra, vel coloris ærei; frenum argentatum; calcaria aurea, argentea; stapetes aurati; stapetes ænei vel nigri; sudaria dorsuale; tibialia; ocreæ; calcei corregiati; colthurni; cintura braccarum; pedica ferrea; camisia cum braceis; peplum linteum; citta; redimiculum pallium, etc., etc.*

Une dissertation bien faite sur les lois d'Hoël-le-Bon, serait un ouvrage précieux.

NOTE XVII.

Outre l'ouvrage du prophète Guinclan, écrit en vers bretons rimés, les Bretons ont dans leur langue :

1°. Une Bible qui contient tous les livres canoniques, imprimée à Londres, au commencement du seizième siècle.

2°. Les Statuts synodaux du diocèse de Léon, des treize, quatorze et quinzième siècles, manuscrit sur vélin.

3°. La passion et la Résurrection de J.-C., tragédie, imprimée à Paris, chez Quillevéré, rue de la Bucherie, en 1530.

Une multitude de Cantiques, de Miracles, de Vies des Saints, imprimés principalement à Vannes, à Tréguier, à Quimper. Des Dictionnaires; des Grammaires, etc.

NOTE XVIII.

A l'époque où la Convention ordonnait la fabrication du salpêtre sur tous les points de la République, le district de Quimper s'en occupa aussi, et quoique le sol de son territoire contienne, en général, beaucoup plus d'argile et de silice que de terre calcaire, il ne laissa pas de fournir à la République plusieurs milliers de très-bon salpêtre. En parcourant le district pour chercher des terres salpêtrées, on découvrit sur l'un des piliers intérieurs de l'église paroissiale de Penmarc'h, à quatre lieues sud-ouest de Quimper, une assez abondante efflorescence saline qui y existe encore; c'est du carbonate de soude très-pur. Cette église, qui n'est pas neuve, est située dans un pays plat, découvert, bordé par une mer hérissée de rochers, et que de fréquens naufrages ont rendue trop célèbre. La pierre calcaire dont elle est construite a été prise dans les nombreux blocs de granit qui couvrent la grève de cette partie de la côte, connue sous le nom d'*Etaux de Penmarc'h*, et qui n'en est pas très-éloignée. Ces pierres, qui pendant des siècles ont été abreuvées des eaux de la mer, contenaient sans doute du sel marin; la chaux qui a servi à les lier pour construire cet édifice, s'est emparée de l'acide muriatique de ce sel, et a formé un muriate de chaux qui a coulé le long des parois extérieures de la pierre: cependant, l'acide carbonique qui se développait dans un lieu dont l'air était souvent stagnant, s'est combiné avec la soude devenue libre, et a donné lieu à cette efflorescence qu'on voit aujourd'hui. Voilà, au moins, ce qu'on peut imaginer de plus probable sur ce phénomène. Il est d'autant plus remarquable qu'il est le seul connu jusqu'ici dans ce pays. Ce n'est pas qu'on ne puisse regarder le terrain du ci-devant district de Quimper comme abondant en matières salines de diverses espèces, mais le climat en est si humide que les pluies entraînent ces sels à mesure qu'ils se forment, et il est très-probable que s'il y pleuvait plus rarement, on trouverait que le sol y donne naissance à plusieurs sels; en voici un exemple. A la suite d'une sécheresse de quelques semaines qui a eu lieu ici pendant les mois de pluviôse et ventôse, au V, on a trouvé à une demi-lieue de Quimper, au bord de la rivière d'Odet, sur la surface verticale d'une roche granitique, qui paraît en état de décomposition, une légère efflorescence de sulfate de magnésie, que les pluies survenues ont bientôt fait disparaître.

NOTE XIX.

On lit dans un mémoire manuscrit du médecin Duquesne, adressé au département du Finistère :

Les épidémies sont rares dans le Finistère... On y voit peu de marécages, et l'air est agité sans cesse et purifié par des vents violens.

Brest, au retour des grandes escadres, peut être le foyer des épidémies les plus dangereuses. — Les navigateurs rentrent dans leurs familles avec les habits qu'ils portaient étant malades à bord. — On vend souvent à Brest, les vêtements des morts, sans les avoir lavés. — En 1780, un jeune homme de Pol-Léon débarqua du Pégase, attaqué d'une fièvre maligne pestilentielle. — Sa mère touche ses vêtements, elle meurt; trente de ses parens tombent malades, beaucoup d'entr'eux perdent la vie.

La fièvre pestilentielle, apportée par l'escadre de Dubois-de-la-Motte, du général d'Orvilliers, de Villaret, était une fièvre puerpérale, connue à l'Hotel-Dieu de Paris. — Cette maladie est inflammatoire, putride, accompagnée de métastase laiteuse sur le système intestinal, elle terminait la vie par la gangrène, le quatrième ou cinquième jour.

Il existe cependant quelques maladies épidémiques particulières dans quelques communes du département : dysenteries putrides, pleurésies inflammatoires, fièvres pourprées, etc. — L'automne est l'époque de ces épidémies locales...

Les remèdes que la saine médecine emploie dans ce pays sont : l'émetique sous toutes les formes, les entelmentiques, les boissons farineuses, miellées et acidulées; les évacuans, les vésicatoires, les toniques indigènes et le quinquina. — Régime et purification de l'air par le soufre.

Les précautions sages qu'indique le citoyen Duquesne, pour prévenir le mal qu'il n'est pas facile de détruire, devraient être suivies partout. Il conseille aux Bretons des campagnes de ne plus vivre sous le même toit avec leurs bestiaux. — D'éloigner de leurs maisons les mares où pourrissent leurs fumiers. — De multiplier les bains dans leurs hôpitaux; d'entretenir plus de propreté dans les vaisseaux; de faire baigner les convalescens qui quittent l'hôpital; de ne revendre les habits des morts qu'après les avoir purifiés, etc etc.

La gale et les maladies scrophuleuses sont communes en Bretagne, ainsi que les fièvres inflammatoires vermineuses, catharrhales, séreuses, et la phthisie pulmonaire.

« Le territoire du Finistère, contenant beaucoup de pyrites martiales, sous l'état vitriolique, il s'y trouve une grande quantité de fontaines minérales, froides qui contiennent une terre martiale en dissolution, à l'aide d'un gaz méphitique très-fugace, qui en facilite le précipité;

il en existe plusieurs aux environs de Morlaix, une entr'autres, dont l'analyse a été faite en 1779, avec exactitude, et dont les officiers de santé ont souvent prescrit l'usage avec succès dans les maladies qui intéressent le symptôme glanduleux du bas ventre; toutes ces eaux contiennent plus ou moins de parties métalliques, en raison des saisons plus ou moins pluvieuses. »

NOTE XX.

Je n'ai pu résister au plaisir de donner ici une jolie pièce de vers, du représentant R..., de Landerneau.

LA ROSE.

Dans l'île de Cypris, si j'avais un bosquet,
J'y cultiverais une Rose;
Si dans les Champs-de-Mars je portais le mousquet,
Jé me ferais nommer la Rose;
S'il manquait une sainte au ciel de Mahomet,
Je dirais, prenez Sainte Rose.
S'il fallait un refrain pour un joli couplet,
Je chanterais, Cucillons la Rose.
Oui, tout est séduisant, tout intéresse et plaît,
Tout est charmant dans une Rose.
Pour orner la bergère en un simple corset,
Que faut-il? Un bouton de Rose.
Si la pudeur s'unit par un si doux attrait,
C'est sous l'emblème de la Rose.
Des vers d'Anacréon que n'ai-je le secret!
J'immortaliserais la Rose.
Sur l'autel de l'Amour ma main ne brûlerait
Que des pastilles à la Rose.
A Vénus chaque jour j'offrirais un bouquet,
Et ce serait toujours la Rose.
Peut-être enfin devrais-je à ce culte discret
Quelque rêve couleur de Rose.

NOTE XXI.

Je crois utile de donner ici le nom des plantes qu'on trouve le plus communément dans le Finistère. Ce travail était plus soigné... J'y distinguais les plantes indigènes, des plantes étrangères... Mes notes ont été perdues. Je craindrais, en n'écoutant que ma mémoire, de répandre quelques erreurs.

Je ne parle point des plantes exotiques, cultivées dans le jardin botanique à Brest, par le citoyen Laurent, de celles que le citoyen Dubosq, professeur d'histoire naturelle, à Quimper, fait soigner dans le jardin de l'École centrale. L'intelligence de ces deux botanistes aura bientôt naturalisé, dans la Bretagne, tous les arbres, toutes les plantes que le climat venteux de ces contrées pourra nourrir...

Plusieurs naturalistes se sont plaints de n'avoir aucune description, aucune nomenclature des produits de la Bretagne. Je me détermine, en attendant un travail plus régulier, à donner cette liste informelle.

Cette liste était effectivement si incomplète qu'elle eût paru absolument inutile aux botanistes, nous y suppléons par un travail beaucoup plus étendu et dont la classification méthodique paraîtra sûrement préférable aux amateurs, à l'ordre alphabétique qu'avait adopté CAMBRY.

Nous y ajoutons, ainsi que nous l'avons annoncé au commencement de ce livre, une Faune du Finistère, ou catalogue des animaux de toutes classes qui vivent naturellement dans ce département.

Ces importantes additions à l'ouvrage de CAMBRY, sont entièrement dues à M. le Chevalier DE FRÉMINVILLE, membre de la Société d'histoire naturelle de Paris, ancien élève de MM. DE LAMARCK et COQUIER, et dont ce dernier savant surtout, faisait le plus grand cas, ainsi qu'il l'exprime, en citant plusieurs fois dans ses ouvrages, M. DE FRÉMINVILLE de la manière la plus honorable. (Note de l'Éditeur.)

FLORE DU FINISTÈRE

OU

CATALOGUE

Des PLANTES qui croissent naturellement dans ce département, rangées selon la Méthode de JUSSIEU, par M. DE FRÉMINVILLE.

1^{re} CLASSE.

PLANTES CRYPTOGRAMES.

1^{re} FAMILLE.

Les Champignons (Fungi.)

<i>Reticularia segetum.</i>	<i>Hydnum barba-jobi.</i>
<i>hortensis.</i>	<i>membranaceum.</i>
<i>Sphaerocarpus semi trichoides.</i>	<i>erinaceum.</i>
<i>coccineus.</i>	<i>ramosum.</i>
<i>chrysopermus.</i>	<i>auriscalpium.</i>
<i>aurantius.</i>	<i>Boletus sulfureus.</i>
<i>Lycoperdon bovista.</i>	<i>ungulatus.</i>
<i>ocoidium.</i>	<i>ramosus.</i>
<i>Nidularia vernicosa.</i>	<i>aurantiacus.</i>
<i>striata.</i>	<i>teneus.</i>
<i>Clathrus olivaceus.</i>	<i>edulis.</i>
<i>Tremella cinnabarina.</i>	<i>fimbriatus.</i>
<i>cerebrina.</i>	<i>Agaricus labyrinthiformis.</i>
<i>persistens.</i>	<i>stypticus.</i>
<i>atrovirens.</i>	<i>amarus.</i>
<i>Peziza sabularis.</i>	<i>aquosus.</i>
<i>hydrophora.</i>	<i>deliciosus.</i>
<i>ciliata.</i>	<i>sulfureus.</i>
<i>Phallus esculentus.</i>	<i>edulis.</i>
<i>Auricularia tremelloides.</i>	

Algues (Algæ.)

Conferva cancellata.
ceratophyllum,
spongiosa.
villosa.
scoparia.
rupestris.
diffusa.
parasitica.
confervicula.
reptans.
cirrhosa.
intricata.
penicelliformis.
elegans.
corallina.
setacea.
trichodes.
corymbosa.
fruticulosa.
bullosa.
reticulata.
gelatinosa.
fontinalis.
rivularis.
fugacissima.

Ceramium compactum.
fragilis.
fucoides.
vulsenii.
molle.
hirsutum.
elongatum.
equisetifolium.
forcipatum.
polymorphum.
turgidula.
servanti.
violaceum.

Ceramium turnerii.
confervoïdes.
tomentosum.

Rivularia multifida.
implexa.

Chantransia fluviatilis.
Batrachospermum moniliforme.
hispidum.

Dictyopteris polypodioides.
Dictyota pavonia.
dichotoma.

Asperococcus rugosus.
Uloa lactuca.
fusca.
plicata.
linza.
intestinalis.
compressa.
flexuosa.
filiformis.
cornea.
plumosa.

Alcyonidium defractum.
vermiculatum.
fuscicola.

Spongodium dichotomum.

Fucus siliquosus.
barbatus.
fibrosus.
mucronatus.
tamariscifolius.
vesiculosus.
distichus.
ceranoïdes.
serratus.
nodosus.
loreus.
canaliculatus.

Fucus tuberculatus.
Laminaria digitata.
saccharina.
bulbosa.
punctata.
reniformis.
esculenta.

Desmarestia ligulata.
aculeata.
viridis.

Furcellaria lumbricalis.
fastigiata.

Chorda filum.
Delesseria sanguinea.
sinuosa.
ensifolia.
alata.
hypoglossa.
gmelinii.
rubens.
lacerata.
ocellata.
ciliaris.
bifida.
palmetta.
palmata.
edulis.
ciliata.

Chondrus polymorphus.
agatoicus.
pygmæus.

Gelidium corneum.
clavatum.
coronopifolium.

Laurencia pinnatifida.
obtusa.

Dumontia incrassata.
interrupta.

Dumontia inæqualis.
Gigartina cermicularis.
glandulosa.
dazyphylla.
tenuissima.
pedunculata.
subfusca.
confervoïdes.
purpurascens.
griffithisii.
pistillata.
æderi.
capillaris.
clavellosa.
kaliformis.
articulata.
opuntia.
cæspitosa.

Plocamium vulgare
amphibium.
elegans.
asparagoïdes.

Byssus septicus.
velutinus.
phosphoreus.
tremelloïdes.

Lichen ceruleus.
candelaris.
jolithus.
geographicus.
scriptus.
concentricus.
parellus.
parietinus.
pulmonarius.
pixidatus.
implexus.

3^e FAMILLE.

Les Hépatiques (*Hepaticæ.*)

<i>Riccia fluitans.</i>		<i>Marchantia cruciata.</i>
<i>arachnoïdes.</i>		<i>hirsuta.</i>
<i>Anthoceros pennetatus.</i>		<i>tenella.</i>
<i>lævis.</i>		<i>Jungermannia epiphylla.</i>
<i>multifidus.</i>		<i>reptans.</i>
<i>Marchantia stellata.</i>		<i>ciliata.</i>
<i>trilobata.</i>		

4^e FAMILLE.

Les Mousses (*Musci.*)

<i>Sphagnum palustre.</i>		<i>Polytrichum commune.</i>
<i>Tetraphis pellucidum.</i>		<i>Bryum rurale.</i>
<i>Octoblepharum albidum.</i>		<i>Fontinalis antipyretica.</i>

5^e FAMILLE.

Les Lycopodes (*Lycopodia.*)

<i>Plananthis selago.</i>		<i>Lepidotis clavatum.</i>
<i>alopecuroïdes.</i>		<i>cernuum.</i>

6^e FAMILLE.

Les Fougères (*Filices.*)

<i>Ophioglossum pendulum.</i>		<i>Asplenium nigrum.</i>
<i>palmatum.</i>		<i>ruta muraria.</i>
<i>Osmunda regalis.</i>		<i>trichomanes.</i>
<i>lunaria.</i>		<i>Pteris aquilina.</i>
<i>Polypodium filix mas.</i>		

7^e FAMILLE.

Les Marsilies. (*Marsileæ.*)

Lemma quadrifolia.

8^e FAMILLE.

Les Prêles (*Equiseta.*)

<i>Equisetum fluviatile.</i>		<i>Equisetum palustre.</i>
------------------------------	--	----------------------------

II^e CLASSE.

PLANTES PHANÉROGAMES MONOCOTYLEDONES.

1^{re} FAMILLE.

Les Nayades (*Nayadæ.*)

<i>Hippuris vulgaris.</i>		<i>Myriophyllum verticillatum.</i>
<i>Chara vulgaris.</i>		<i>spicatum.</i>
<i>hispidæ.</i>		<i>Potamogeton crispus.</i>
<i>Ceratophyllum demersum.</i>		<i>Zanichella palustris.</i>
<i>submersum.</i>		

2^e FAMILLE.

Les Aroïdes. (*Aroïdæ.*)

<i>Zostera maritima.</i>		<i>Calla palustris.</i>
<i>Arum maculatum.</i>		

3^e FAMILLE.

Les Typhoïdes (*Typhoïdæ.*)

<i>Typha lalifolia.</i>		<i>Typha angustifolia.</i>
-------------------------	--	----------------------------

4^e FAMILLE.

Les Cyperoïdes (*Cyperoïdæ.*)

<i>Carex (plusieurs espèces.)</i>		<i>Scirpus palustris.</i>
<i>Eriophoron.</i>		

5^e FAMILLE.

Les Graminées (*Graminæ.*)

<i>Alopecurus agrestis.</i>		<i>Secale cereale.</i>
<i>lenticularis.</i>		<i>Bromus secalinus.</i>
<i>pratensis.</i>		<i>Festuca fluitans.</i>
<i>Agrostis spica venti.</i>		<i>Briza minor.</i>
<i>Stipa tenacissima.</i>		<i>Avena sativa.</i>
<i>Hordeum vulgare.</i>		<i>sterilis.</i>
<i>Triticum hybernium.</i>		<i>elatior.</i>
<i>æstivum.</i>		<i>Arundo donax.</i>
<i>repens.</i>		

= 448 =

6^e FAMILLE.

Les Apérianthacées (*Aperianthaceæ.*)

Le Finistère ne possède aucune Plante de cette Famille.

7^e FAMILLE.

Les Palmiers (*Palmæ.*)

Le Finistère ne possède pas non plus de Plantes de cette Famille.

8^e FAMILLE.

Les Asparagoïdes (*Asparagi.*)

Paris quadrifolia.
Convallaria majalis.
polygonata.

|| *Ruscus aculeatus.*
Tamnus communis.

9^e FAMILLE.

Les Joncoïdes (*Junci.*)

Juncus acutus.
campestris.
Butomus umbellatus.

|| *Alisma plantago.*
Cabomba aquatica.

10^e FAMILLE.

Les Liliacées (*Lilia.*)

Lilium candidum.

11^e FAMILLE.

Les Bromeloïdes (*Bromelia.*)

Le Finistère ne possède aucun genre de cette Famille.

12^e FAMILLE.

Les Asphodeloïdes (*Asphodelli.*)

Hyacinthus non scriptus.
Ornithogalum luteum.
umbellatum.

|| *Allium cepa.*
sativum.

13^e FAMILLE.

Les Narcissoïdes (*Narcissi.*)

Narcissus poeticus.

|| *Narcissus pseudo-narcissus.*

N. B. Ajoutez une espèce de Narcisse qui croît sur les îles de Glenan et qui n'est pas encore décrite par les Botanistes.

Galanthus nivalis.

= 449 =

14^e FAMILLE.

Les Iridées (*Irides.*)

Iris foetidissima.
pseudo-acorus.

|| *Gladiolus communis.*

15^e FAMILLE.

Les Scitaminées (*Musæ.*)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

16^e FAMILLE.

Les Balisoïdes (*Cannæ.*)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

17^e FAMILLE.

Les Orchidées (*Orchideæ.*)

Orchis bifolia.
globosa.
pyramidalis.
coryphora.
morio.
muscula.
ustulata.
militaris.

|| *Orchis pallens.*
maculata.
Satyrion hircinum.
Ophrys nidus avis.
insectifera.
antropophora.
Serapias lingua.
Cypripedium calceolus.

18^e FAMILLE.

Les Hydrocharidées (*Hydrocharides.*)

Stratiotes aloïdes.
Hydrocharis morsus ranæ.

|| *Nymphaea alba.*

III^e CLASSE.

PLANTES PHANÉROGAMES DYCOTILEDONES.

1^{re} FAMILLE.

Les Asaroïdes (*Aristolochiæ.*)

Aristolochia clematitis.

|| *Asarum europæum.*

= 450 =

2^e FAMILLE.

Les Eleagnoïdes (*Eleagni.*)

Thesium Linophyllum. || *Hippophae rhamnoides.*

3^e FAMILLE.

Les Daphnoïdes (*Thymelea.*)

Daphne alpina. || *Stellera passerina.*

4^e FAMILLE.

Les Proteoïdes (*Protea.*)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

5^e FAMILLE.

Les Laurinées (*Lauri.*)

Laurus nobilis.

6^e FAMILLE.

Les Polygonées (*Polygona.*)

<i>Polygonum bistorta.</i>		<i>Rumex acutus.</i>
<i>amphibium.</i>		<i>aquaticus.</i>
<i>aviculare.</i>		<i>scutatus.</i>
<i>convolvulus.</i>		<i>acetosella.</i>
<i>maritimum.</i>		

7^e FAMILLE.

Les Chénopodées (*Atriplices.*)

<i>Salsola soda.</i>		<i>Blitum capitatum.</i>
<i>Chenopodium vulvaria.</i>		<i>Salicornia frutescens.</i>
<i>bonus henricus.</i>		

8^e FAMILLE.

Les Amaranthacées (*Amaranthi.*)

Amaranthus blitum. || *Illecebrum paronichia.*

9^e FAMILLE.

Les Plantaginées (*Plantaginea.*)

<i>Plantago psyllium.</i>		<i>Plantago lanceolata.</i>
<i>major.</i>		<i>coronopus.</i>

= 451 =

10^e FAMILLE.

Les Nictaginées (*Nictagines.*)

Le Finistère ne possède pas de Plantes de cette Famille.

11^e FAMILLE.

Les Plombaginées (*Plombagines.*)

Statice armeria.

12^e FAMILLE.

Les Primulacées (*Lysimachia.*)

<i>Centunculus minimus.</i>		<i>Lysimachia vulgaris.</i>
<i>Anagallis arvensis.</i>		<i>nummularia.</i>
<i>cerulea.</i>		<i>Primula officinalis.</i>
<i>phaeniceis.</i>		<i>Globularia vulgaris.</i>
<i>tenella.</i>		<i>Pinguicula alpina.</i>

13^e FAMILLE.

Les Véronicées (*Pedicularis.*)

<i>Polygala vulgaris.</i>		<i>Pedicularia palustris.</i>
<i>chamobuscus.</i>		<i>sylvatica.</i>
<i>Veronica spicata.</i>		<i>Rhinanthus crista-galli.</i>
<i>officinalis.</i>		<i>Melampyrum arvense.</i>
<i>teucrium.</i>		<i>cristatum.</i>
<i>chamaedris.</i>		<i>pratense.</i>
<i>beccabunga.</i>		<i>sylvaticum.</i>
<i>anagallis.</i>		<i>Orobancha major.</i>
<i>hederifolia.</i>		<i>laevis.</i>
<i>Euphrasia officinalis.</i>		<i>ramosa.</i>

14^e FAMILLE.

Les Acanthacées (*Acanthi.*)

Le Finistère ne possède aucune Plante de cette Famille.

15^e FAMILLE.

Les Jasminées (*Jasminea.*)

<i>Syringa vulgaris.</i>		<i>Ligustrum vulgare.</i>
<i>Fraxinus excelsior.</i>		

= 452 =

16^e FAMILLE.

Les Pyrénacées (*Viúces.*)

Verbena officinalis.

17^e FAMILLE.

Les Labiées (*Labiata.*)

Salvia pratensis.
sclarea.

Ajuga reptans.

Teucrium chamædris.

Nepeta cataria.

Mentha rotundifolia.

viridis.

aquatica.

Glechoma hederacea.

Lamium album.

purpureum.

Stachis sylvatica.

Stachis palustris.

Betonica officinalis.

Ballota nigra.

Marrubium vulgare.

Leonurus cardiaca.

Clinopodium vulgare.

Origanum vulgare.

Thymus serpyllum.

vulgaris.

Melissa officinalis.

calamintha.

Brunella vulgaris.

Scutellaria galericulata.

18^e FAMILLE.

Les Personées (*Scrophulariæ.*)

Scrophularia nodosa.
aquatica.

Anthirrinum cymbalaria.

spurium.

mirus.

Anthirrinum linaria.

majus.

Digitalis purpurea.

Gratiola officinalis.

19^e FAMILLE.

Les Solanées (*Solanæ.*)

Verbascum thapsus.

phlomoïdes.

lichnitis.

nigrum.

blattaria.

Hyosciamus niger.

Datura stramonium.

Atropa Belladonna.

Solanum dulcamara.

Solanum montanum.

nigrum.

20^e FAMILLE.

Les Borraginées (*Borraginæ.*)

Heliotropium europæum.

Echium vulgare.

Lithospermum officinalis.

Pulmonaria officinalis.

= 453 =

Symphitum officinalis.

Myosotis scorpioides.

palustris.

arvensis.

Achusa officinalis.

Borrago officinalis.

Asperugo procumbens.

Cynoglossum officinale.

21^e FAMILLE.

Les Convolvulacées (*Convolvuli.*)

Convolvulus arvensis.

soldanella.

Convolvulus scæpium.

Cuscuta europæa.

22^e FAMILLE.

Les Polemonacées (*Polemoniæ.*)

Phlox paniculata.

23^e FAMILLE.

Les Bignonées (*Bignoniæ.*)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

24^e FAMILLE.

Les Gentianées (*Gentianeæ.*)

Gentiana centaurium.

Chlora perfoliata.

25^e FAMILLE.

Les Apocinées (*Apocinæ.*)

Vinca major.

minor.

Asclepias vincetoxicum.

26^e FAMILLE.

Les Hylospermes (*Sapotæ.*)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

27^e FAMILLE.

Les Ebénacées. (*Guyacanæ.*)

Le Finistère ne possède aucun genre appartenant à cette Famille.

28^e FAMILLE.

Les Rhododracées (*Rhododendra.*)

Le Finistère ne possède aucune Plante de cette Famille.

29^e FAMILLE.

Les Bruyères (*Ericæ.*)

Erica vulgaris.
Arbutus unedo.

|| *Vaccinium myrtillus.*
oxycoccus.

30^e FAMILLE.

Les Campanulacées (*Campanulaceæ.*)

Campanula rapunculus.
trachelium.
speculum.

|| *Phyteuma spicata.*
Jasione montana.

31^e FAMILLE.

Les Chicoracées (*Chicoraceæ.*)

Lampsana communis.
Prenanthes muralis.
juncea.
Sonchus oleraceus.

|| *Sonchus arvensis.*
Hieracium murorum.
Leontodum taraxacum.
Chicorium intybus.

32^e FAMILLE.

Les Cynarocephales (*Cynarocephalæ.*)

Onopordium acanthium.
Carduus nutans.
palustris.
lanceolatus.
Arctium lappa.
Centaurea calcitrapa.

|| *Centaurea benedicta.*
cyanus.
jacea.
Serratula arvensis.
tinctoria.
Echinops sphaerocephalus.

33^e FAMILLE.

Les Corymbifères (*Corymbiferae.*)

Eupatorium cannabinum.
Filago germanica.
Erigeron acre.
graveolens.
Inula helenium.
Tussilago petasites.
Senecio vulgaris.
Doronicum pardalianchus.
Calendula arvensis.

|| *Matricaria parthenium.*
camomilla.
Bellis perennis.
Tanacetum vulgare.
Artemisia vulgaris.
Anthemis cotula.
Achillea millefolium.
Bidens tripartita.
Ambrosia maritima.

34^e FAMILLE.

Les Dipsacées (*Dipsaceæ.*)

Dipsacus fullonum.
sylvestris.
Scabiosa arvensis.
Valeriana rubra.

|| *Valeriana officinalis.*
nigra.
locusta.

35^e FAMILLE.

Les Rubiacées (*Rubiceæ.*)

Asperula odorata.
Gallium mollugo.

|| *Gallium verum.*

36^e FAMILLE.

Les Caprifoliacées (*Caprifolia.*)

Lonicera periclymenum.
Viscum album.
Viburnum lantana.
apulus.

|| *Sambucus nigra.*
ebulus.
Hedera helix.

37^e FAMILLE.

Les Araliacées (*Aralia.*)

Le Finistère ne possède aucune Plante de cette Famille.

38^e FAMILLE.

Les Ombellifères (*Ombelliferae.*)

Ægopodium podagraria.
Carum carvi.
Apium petroselinum.
Anethum feniculum.
Smyrnium olusatrum.
Scandix odorata.
sylvestre.
pecten.
Cethusa cynapium.
Cicutaria aquatica.
Phellandrium aquaticum.
Angelica sylvestris.

|| *Laserpitium latifolium.*
Hieracium spondylium.
Crithmum maritimum.
Athamanta oreoselinum.
Cicuta major.
cirosa.
Bunium bulbocastanum.
Daucus carotta.
Euplerum rotundifolium.
Sanicula europæa.
Eryngium campestris.

39^e FAMILLE.

Les Renonculacées (*Renunculaceæ.*)

<i>Clematis vitalba.</i>	<i>Ranunculus ficaria.</i>
<i>Thalictrum flavum.</i>	<i>lingua.</i>
<i>Anemone pulsatilla.</i>	<i>repens.</i>
<i>nemorosa.</i>	<i>Helleborus hyemalis.</i>
<i>hepatica.</i>	<i>fœtidus.</i>
<i>Ranunculus flammula.</i>	<i>Nigella arvensis.</i>
<i>sceleratus.</i>	<i>Aquilegia vulgaris.</i>
<i>bulbosus.</i>	<i>Callitha palustris.</i>
<i>acris.</i>	<i>Actæa spicata.</i>

40^e FAMILLE.

Les Papaveracées (*Papaveraceæ.*)

<i>Papaver rhœus.</i>	<i>Fumaria officinalis.</i>
<i>Chelidonium majus.</i>	<i>bulbosa.</i>
<i>glauucium.</i>	

41^e FAMILLE.

Les Crucifères (*Cruciferae.*)

<i>Raphanus raphanistrum.</i>	<i>Cardamine pratensis.</i>
<i>Sinapis alba.</i>	<i>Draba verna.</i>
<i>arvensis.</i>	<i>Cochlearia officinalis.</i>
<i>nigra.</i>	<i>coronopus.</i>
<i>Brassica oleracea.</i>	<i>groënlandica.</i>
<i>asperifolia.</i>	<i>Thlaspi arvense.</i>
<i>Cheirantus cheiri.</i>	<i>bursa pastoris.</i>
<i>Erysimum alliaria.</i>	<i>Lepidium latifolium.</i>
<i>officinalis.</i>	<i>Myagrum sativum.</i>
<i>maritimum.</i>	<i>Crambus maritimus.</i>
<i>barbaræa.</i>	<i>Isatis tinctoria.</i>
<i>Sisymbrium nasturtium.</i>	

42^e FAMILLE.

Les Capparidées (*Capparides.*)

Reseda luteola

43^e FAMILLE.

Les Saponacées (*Sapindi.*)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

44^e FAMILLE.

Les Erables (*Acera.*)

<i>Acer pseudo-platanus.</i>	<i>Acer pseudo-campestre.</i>
------------------------------	-------------------------------

45^e FAMILLE.

Les Malpighiacées (*Malpighiaceæ.*)

Le Finistère ne possède aucune Plante de cette Famille.

46^e FAMILLE.

Les Hypericoïdes (*Hypericoïdeæ.*)

<i>Hypericum androsæmum.</i>	<i>Hypericum perforatum.</i>
------------------------------	------------------------------

47^e FAMILLE.

Les Guttifères (*Guttiferae.*)

Le Finistère ne possède aucun genre de cette Famille.

48^e FAMILLE.

Les Hesperidées (*Hesperideæ.*)

Toutes les Plantes de cette Famille sont exotiques.

49^e FAMILLE.

Les Meliacées (*Meliaceæ.*)

Toutes les Plantes de cette Famille sont exotiques.

50^e FAMILLE.

Les Sarméntacées (*Sarmentaceæ.*)

La Vigne, seul genre de cette Famille, ne croît pas naturellement dans le Finistère.

51^e FAMILLE.

Les Geranoïdes (*Geranoïdeæ.*)

<i>Erodium moschatum.</i>	<i>Geranium sanguineum.</i>
<i>Geranium robertianum.</i>	<i>rotundifolium.</i>
<i>circularium.</i>	<i>Oxalis acetosella.</i>

52^e FAMILLE.

Les Malvacées (*Maloaceæ.*)

<i>Malva sylvestris.</i>	<i>Malva moschota.</i>
<i>rotundifolia.</i>	<i>Althæa officinalis.</i>

53^e FAMILLE.

Les Tulipifères (*Tulipifera*.)

Aucune Plante de cette Famille ne croît naturellement dans le Finistère.

54^e FAMILLE.

Les Glyptospermes (*Glyptosperma*.)

Le Finistère ne possède aucune Plante de cette Famille.

55^e FAMILLE.

Les Menispermoides (*Menispermoides*.)

Toutes les Plantes de cette Famille sont exotiques.

56^e FAMILLE.

Les Berberides (*Berberida*.)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

57^e FAMILLE.

Les Tiliacées (*Tiliaceae*.)

Tilia europea.

58^e FAMILLE.

Les Cistoïdes (*Cistoïdeae*.)

Viola odorata. || *Viola tricolor.*
canina.

59^e FAMILLE.

Les Rutacées (*Rutaceae*.)

Ruta graveolens.

60^e FAMILLE.

Les Caryophyllées (*Caryophyllae*.)

Polycarpus tetraphyllum. || *Lychnis dioica.*
Alcine media. || *purpurea.*
Moerhingia muscosa. || *Cucubalus behen.*
Elathyne hydropiper. || *Gilthago segetum.*
alsinastrum. || *Linum usitatissimum.*
Spergula arvensis. || *catharticum.*
Saponaria officinalis. || *Radiola linoides.*
Dianthus... (espèce inédite.)

61^e FAMILLE.

Les Succulentes (*Succulentae*.)

Sedum acre. || *Sempervivum tectorum.*
telephicum. || *Cotyledon umbilicum.*
album.

62^e FAMILLE.

Les Saxifragées (*Saxifrageae*.)

Saxifraga tridactylites. || *Chrysosplenium alternifolium.*
granulata. || *Adoxa moscatellina.*

63^e FAMILLE.

Les Cierges (*Cacti*.)

Ribes vulgare. || *Ribes nigra.*
crispa.

64^e FAMILLE.

Les Portulacées (*Portulacae*.)

Tamarix gallica. || *Scleranthus perennis.*

65^e FAMILLE.

Les Ficoïdes (*Ficoïdeae*.)

Mesembryanthemum barbatum.

66^e FAMILLE.

Les Epilobiennes (*Epilobia*.)

Circea lutetiana. || *Epilobium spicatum.*
Cenothera Biennis.

67^e FAMILLE.

Les Myrtoïdes (*Myrtoïdeae*.)

Toutes les Plantes de cette Famille sont d'origine exotique.

68^e FAMILLE.

Les Melastomées (*Melastomeae*.)

Aucune Plante de cette Famille ne croît dans le Finistère.

= 460 =

69^e FAMILLE.

Les Calycanthèmes (*Calycanthemæ.*)

Lythrum salicaria.

70^e FAMILLE.

Les Rosacées (*Rosaceæ.*)

Mespilus oxyacantha.
 germanica.
Rosa alba.
 eglantaria.
 gallica.
Agrimonia officinalis.
Alchimilla vulgaris.
Tormentilla erecta.
 repens.

Potentilla anserina.
 argentea.
Fragaria vesca.
Rubus fruticosus.
Spiræa ulmaria.
 filipendula.
Cerasus padus.
Prunus domesticus.

71^e FAMILLE.

Les Légumineuses (*Leguminosæ.*)

Ulex europæus.
Genista purgans.
 scoparia.
 spartenus.
Bugrana arvensis.
Trifolium pratense.
 montanum.
Melilotus officinalis.

Melilotus alba.
Medicago sativa.
Lotus corniculatus.
Lathyrus sylvestris.
Pisum arvense.
Vicia sativa.
Hedysarum onobrychis.

72^e FAMILLE.

Les Térébinthacées (*Terebinthaceæ.*)

Juglans regia.

73^e FAMILLE.

Les Rhamnoïdes (*Rhamni.*)

Evonymus vulgaris.
Nex aquifolium.

Rhamnus frangula.
 paliurus.

74^e FAMILLE.

Les Tithymaloïdes (*Tithymaloïdæ.*)

Mercurialis perennis.
 annua.

Euphorbia cyparissias.
Buxus sempervirens.

= 461 =

75^e FAMILLE.

Les Cucurbitacées (*Cucurbitaceæ.*)

Bryonia alba.

76^e FAMILLE.

Les Urticées (*Urticeæ.*)

Urtica urens.
 dioïca.

Urtica grandifolia.
Parietaria officinalis.

77^e FAMILLE.

Les Amentacées (*Amentaceæ.*)

Ulmus campestris.
Salix viminalis.
 capræa.
 alba.
Populus albus.
 iremula.
Betula alba.

Carpinus betulus.
Fagus sylvatica.
 castanea.
Quercus Racemosa.
 robur.
Corylus avellana.
Platanus occidentalis.

78^e FAMILLE.

Les Conifères (*Conifereæ.*)

Taxus baccata.
Cupressus sempervirens.
Pinus sylvestris.

Pinus maritimus.
 abies.

Fin de la Flore du Finistère.

FAUNE DU FINISTÈRE

OU

CATALOGUE

Des ANIMAUX qui habitent naturellement ce département et la mer qui baigne ses côtes, par M. DE FRÉMINVILLE.

I^{re} CLASSE

MAMMIFÈRES.

Le département du Finistère possède toutes les espèces de Quadrupèdes domestiques répandues dans les autres parties de la France. Il est à remarquer seulement que presque toutes y sont d'une race plus petite.

Les espèces sauvages sont :

La Chauve-Souris commune.	<i>Vespertilio murinus.</i>
Le Fer à cheval.	<i>ferrum equinum.</i>
L'Oreillard.	<i>auritus.</i>
La Serotine.	<i>serotinus.</i>
La Noctule.	<i>noctula.</i>
La Pipistrelle.	<i>pipistrellus.</i>
Le Hérisson.	<i>Erinaceus europæus.</i>
La Musaraigne.	<i>Sorex araneus.</i>
La Musaraigne d'eau.	<i>fodiens.</i>
La Taupe.	<i>Talpa europæa.</i>
Le Blaireau.	<i>Meles europæus.</i>
Le Putois.	<i>Mustela putorius.</i>
Le Furet.	<i>furo.</i>
La Belette.	<i>vulgaris.</i>
L'Hermine.	<i>erminea.</i>
La Marte.	<i>martes.</i>
La Loutre.	<i>Lutra europæa.</i>
Le Loup.	<i>Canis lupus.</i>
Le Renard.	<i>vulpes.</i>

= 463 =

Le Chat sauvage.
L'Écureuil.
Le Rat.
La Souris.
Le Surmulot.
Le Rat d'eau.
Le Campagnol.
Le Mulot.
Le Lièvre.
Le Lapin.
Le Sanglier.
Le Chevreuil.

Felis catus.
Sciurus vulgaris.
Mus rattus.
musculus.
decumanus.
amphibius.
arvalis.
xyloaticus.
Lepus timidus.
cuniculus.
Sus scrofa.
Cervus capreolus.

Les Mammifères Cétacés qui fréquentent les côtes du Finistère se réduisent aux espèces suivantes :

Le Dauphin ordinaire.
Le Marsouin.
L'Épaulard.
L'Épaulard à tête ronde.
Le Cachalot à grosse tête.
La Baleine à bec.

Delphinus delphis.
phocæna.
gladiator.
globiceps.
Physeter macrocephalus.
Balæna rostrata.

II^e CLASSE.

OISEAUX.

I^{er} ORDRE.

Oiseaux de proie (*Accipitres.*) Lin.

L'Émérillon.	<i>Falco aesalon.</i>
Le Hobereau.	<i>subbuteo.</i>
La Cresserelle.	<i>tinunculus.</i>
L'Orfraie.	<i>ossifragus.</i>
Le Jean le blanc.	<i>gallicus.</i>
L'Autour.	<i>plumbarius.</i>
L'Épervier.	<i>nisus.</i>
Le Milan.	<i>milvus.</i>
La Bondrée.	<i>apicorus.</i>
La Buse.	<i>buteo.</i>
Le Hibou.	<i>Strix otus.</i>
La Chouette.	<i>ulula.</i>
L'Éffraie.	<i>flammea.</i>
Le Chat-Huant.	<i>aluco.</i>

Passereaux (*Passeres.*) Lin.

La Pie-Grièche.
L'Ecorcheur.
Le Gobe-Mouche.
Le Merle.
La Drenne.
La Litorne.
La Grive.
Le Lorient.
Le Traquet.
Le Motteux.
Le Rouge-Gorge.
Le Rossignol.
La Fauvette.
La Fauvette de roseaux.
La Fauvette babillarde.
Le Traîne-Buisson.
Le Roitelet.
Le Pouillot.
Le Grand Pouillot.
Le Troglodyte.
Le Hoche-Queue.
La Bergeronnette.
L'Hirondelle.
L'Hirondelle de fenêtre.
L'Hirondelle de cheminée.
Le Crapaud volant.
L'Alouette.
L'Alouette huppée.
La Mésange charbonnière.
La Petite Charbonnière.
La Mésange à tête bleue.
Le Bruant.
Le Bruant de roseaux.
Le Proyer.
Le Moineau.
Le Pinson.
Le Pinson de montagne.
Le Chardonneret.
Le Cabaret.

Lanius excubitor.
collurio.
Muscicapa grisola.
Turdus merula.
visticivorus.
pilaris.
musicus.
Oriolus galbula.
Motacilla rubicola.
ænanthe.
rubecula.
luscini.
orphea.
salicaria.
curruca.
modularis.
regulus.
trochilus.
hypolaïs.
troglydytes.
cinerea.
flava.
Hirundo apus.
urbica.
rustica.
Caprimulgus europæus.
Alauda arvensis.
cristata.
Parus major.
ater.
ceruleus.
Emberya citrinella.
schanielus.
miliaris.
Fringilla domestica.
cœlebs.
montifringilla.
carduelis.
linaria.

La Linotte.
Le Tarin.
Le Gros-Bec.
Le Verdier.
Le Bec-Croisé.
Le Bouvreuil.
Le Corbeau.
La Corneille.
La Pie.
Le Geai.
Le Grimpeur.
La Huppe.
Le Martin-Pêcheur.

Fringilla cannabina.
spinus.
Loxia coccothraustes.
chloris.
curvirostra.
pyrrhula.
Corvus corax.
corone.
pica.
glandarius.
Certhia familiaris.
Upupa êpops.
Alcedo ispida.

3^e ORDRE.Grimpeurs (*Scansores.*)

Le Pic-Vert.
L'Epeiche.
Le Torcol.
Le Coucou.

Picus viridis.
varius.
Yunx torquilla.
Cuculus canorus.

4^e ORDRE.Gallinacées (*Gallinæ.*)

Le Dindon.
Le Coq et la Poule.
Le Lagopède.
La Perdrix grise.
La Perdrix rouge.
La Caille.
Le Ramier.
Le Bizet.
La Tourterelle.

Meleagris gallo pavo.
Phasianus gallus.
Tetrao lagopus.
cinereus.
rufus.
coturnix.
Columba palumbus.
livia.
turtur.

5^e ORDRE.Les Echassiers (*Grallæ.*)

L'Outarde.
La Cane petière.
Le Pluvier doré.
Le Pluvier à collier.
Le Guignard.

Otis tarda.
tetrax.
Charadrius auratus.
hiaticula.
morinellus.

Le Vanneau.
L'Huîtrier ou Pie de mer.
Le Héron.
Le Butor.
Le Courlis.
Le Corlieu.
La Bécasse.
La Bécassine.
La Petite Bécassine.
L'Alouette de mer.
La Bécasse des bois.
La Guigette.
Le Râle d'eau.
Le Râle de genêts.
La Marouette.
La Poule d'eau.
La Morelle.

Tringa vanellus.
Haematopus ostralegus.
Ardea major.
stellaris.
Numenius arcuatus.
phaeopus.
Scolopax rusticola.
gallinago.
gallinula.
Pelidna cinclus.
Totanus glareolus.
hypoleucos.
Rallus aquaticus.
crex.
porzana.
Fulica chloropus.
atra.

6^e ORDRE.

Palmipèdes (*Anseres.*)

Le Grèbe.
Le Castagneux.
Le Plongeon.
Le Macareux.
Le Goéland à manteau noir.
Le Goéland gris.
La Grande Hironnelle de mer.
La Petite Hironnelle de mer.
Le Cormoran.
Le Petit Cormoran.
Le Fou de Bassan.
Le Cygne.
L'Oie.
La Bernache.
La Macreuse.
Le Souchet.
Le Tadorne.
Le Canard.
La Sarcelle.
Le Harle.
Le Harle huppé.
Le Petit Harle.

Colymbus cristatus.
minor.
septentrionalis.
Alca arctica.
Larus marinus.
cinereus.
Sterna hirundo.
minuta.
Phalacrocorax carbo.
graculus.
Pelecanus bassanus.
Anas cygnus.
anser.
bernarda.
nigra.
clypeata.
adorna.
boschas.
quercedula.
Mergus merganser.
serrator.
albellus.

III^e CLASSE.

REPTILES.

1^{er} ORDRE.

Chéloniens.

La Tortue à trois carènes. || *Chelonia tricarinata.*

N. B. Cette Tortue de mer habite ordinairement le grand Océan atlantique, entre le 30^e et le 30^e parallèle, et principalement aux environs des Iles Açores; mais elle est quelque fois portée plus loin au nord par les vents ou les courans, et je l'ai vue trois fois trouvée sur les côtes du Finistère.

2^e ORDRE.

Sauriens.

Le Lézard gris.
Le Lézard vert.
Le Grand Lézard vert.
Le Lézard vert à deux raies.
Le Lézard des souches.

|| *Lacerta agilis.*
viridis.
ocellata.
bilineata.
stirpium.

3^e ORDRE.

Serpens.

L'Ouvet commun.
La Couleuvre à collier.
La Couleuvre lisse.
La Couleuvre verte et jaune.
La Couleuvre bordelaise.
La Petite Vipère.

|| *Anguis fragilis.*
Coluber natrix.
austriacus.
atrovirens.
girondicus.
*Vipera cherssea.*¹

4^e ORDRE.

Batraciens.

La Grenouille commune.
La Grenouille rousse.
La Rainette verte.
Le Crapaud commun.

|| *Rana esculenta.*
temporaria.
Hyla arborea.
Bufo vulgaris.

¹ Cette Vipère est le seul Reptile venimeux qui se trouve dans le Finistère, mais elle est fort dangereuse et sa morsure est quelquefois mortelle surtout pour de jeunes enfans. Elle n'atteint cependant pas plus de 15 ou 16 pouces de longueur, et se rencontre assez communément aux environs de Brest. Le Finistère ne possède pas la Vipère commune (*Vipera berus*), qui quoique plus grande est moins venimeuse.

Le Crapaud calamite.
 Le Crapaud variable.
 Le Crapaud sonnant.
 La Salamandre terrestre ou Sourd.¹
 La Salamandre aquatique commune
 La Salamandre marbrée.
 La Salamandre crêtée.
 La Salamandre ponctuée.
 La Salamandre palmipède.
 **

Bufo calamita.
variabilis.
bombina.
Salamandra terrestris.
palustris.
marmorata.
cristata.
punctata.
palmata.

IV^e CLASSE.

POISSONS.

1^{er} ORDRE.

Poissons apodes.

Le Congre.
 L'Anguille.
 Le Lançon.
 L'Espadon.
 Le Leptocephale.

Muraena congei.
anguilla.
Ammodytes tobianus.
Xiphias gladius.
Leptocephalus morrissi.

2^e ORDRE.

Poissons jugulaires.

Le Lacert.
 Le Dragonneau.
 La Vive.
 La Morue.
 Le Merlan.
 Le Colin.
 L'Officier.
 Le Lieu.
 La Lote.

Callyonimus lyra.
dracunculus.
Trachinus draco.
Gadus morhua.
merlangus.
carbonarius.
minutus.
pollachius.
lota.

¹ Cet animal est extrêmement redouté des habitants des campagnes quoiqu'il soit absolument innocent.

** Ajoutez une septième espèce de Salamandre qui vit dans les eaux, a la tête large, plate, arrondie et obtuse. Elle n'a pas encore été décrite par nos auteurs, et comme je lui ai vu des branchies permanentes, elle appartiendrait plutôt au genre des *Protées* qu'à celui des Salamandres.

Le Merlus.
 Le Mollé.
 Le Perce-Pierre.
 Le Vivipare.
 Le Lièvre de mer.

Gadus merluccius.
barbatus.
Blennius pholis.
viviparus.
ocellaris.

3^e ORDRE.

Poissons pectoraux.

Le Boulerot ou Goujon de mer.
 Le Chabot cuirassé.
 Le Scorpion de mer.
 Le Crapaud de mer.
 La Truie de mer.
 La Dorée ou Poule de mer.
 La Plie.
 La Barbue.
 Le Flez.
 La Sole.
 La Limande.
 Le Turbot.
 La Dorade.
 Le Pagre.
 La Brème de mer.

Gobius niger.
Cottus cataphractus.
scorpio.
Scorpena porcus.
scrofa.
Zeus faber.
Pleuronectes platessa.
rhombus.
stezus.
solea.
limanda.
maximus.
Sparus aurata.
pagrus.
brama.

N. B. Ce poisson est plus particulièrement connu des pêcheurs bretons sous le nom de *Dorada*, quoiqu'il diffère essentiellement de la *Dorada* (*Sparus aurata*) citée ci-dessus.

Le Carassin.
 Le Labre rouge ou Coquette.
 La Vieille.
 La Perche.
 L'Épinoche.
 La Petite Epinoche.
 Le Maquereau.
 Le Maquereau bâtard.
 Le Surmulet.
 Le Rouget.
 Le Grondin.
 Le Perlon.
 Le Groneau.

Lutianus rupestris.
Labrus carneus.
oetula.
Perca fluviatilis.
Gasterosteus aculeatus.
pungitius.
Scomber scomber.
trachurus.
Mullus surmuletus.
barbatus.
Trigla cuculus.
hirundo.
lyra.

4^e ORDRE.

Poissons abdominaux.

La Loche d'étang.
Le Saumon.
La Truite saumonée.
La Truite.
Le Brochet.
L'Orphie.
Le Prêtre.
Le Mulet.
La Sardine.
La Carpe.
La Tanche.
La Brème.

Cobitis fossilis.
Salmo salar.
trutta.
fario.
Esox lucius.
belone.
Atherina hepsetus.
Mugil cephalus.
Clupea spratus.
Cyprinus carpio.
tinca.
brama.

5^e ORDRE.

Poissons branchiostèges.

L'Aiguille.
La Trompette.
Le Serpentin.
La Lune.
Le Diable de mer.
Le Lump.
L'Esturgeon.

Syngnathus acus.
typhle.
ophidion.
Mola rotunda.
Lophius piscatorius.
Cyclopterus lumpus.
Acipenser Sturio.

6^e ORDRE.

Poissons chondroptérygiens.

Le Cagnot ou Requin bleu.
La Roussette.
La Petite Roussette.
L'Ange de mer.
Le Milandre.
L'Émissole.
La Raie bouclée.
La Raie lisse.
La Pastenaque.
La Raie ronce.
La Petite Lamproie.

Squalus glaucus.
canicula.
catulus.
squatina.
galeus.
stellatus.
Raia clavata.
oxyrinchus.
pastinaca.
rubus.
Petromyzon fluviatilis.

V^e CLASSE.

MOLLUSQUES NUDS ET COQUILLES.

1^{er} ORDRE.

Céphalopodes.

Sepia officinalis.
Loligo vulgaris.
sagittata.

Loligo subulata.
sepiola.
pealeii.

2^e ORDRE.

Gasteropodes.

Limax rufus.
muximus.
agrestis.
cinereus.
hortensis.
Testacella haliotoïdea.
Helix aspersa.
nemoralis.
hortensis.
rodostama.
variabilis.
neglecta.
ericetorum.
cornea.
nitida.
hispida.
rotundata.
striata.
candidula.
sericea.
pulchella.
cellaria.
crystallina.
kermoyani.
nitidula.
striatula.
fulva.

Carocolla lapicida.
elegans.
Vittrina pellucida.
Bulimus acutus.
lubricus.
Pupa variabilis.
fragilis.
umbilicata.
marginata.
muscorum.
pygmæa.
antivertigo.
Clausilia papillaris.
rugosa.
bidens.
Succinea amphibia.
Achatina acicula.
Planorbis spirarbis.
vortex.
contortus.
nitidus.
Lymnæa stagnalis.
palustris.
auricularia.
ovata.
peregra.
minuta.

Valvata piscinalis,
planorbis.
Physa fontinalis,
hypnorum.
Auricula minima,
lineata.
Paludina vivipara,
impura.
Doris verrucosa,
pilosa,
stellata.
Tritonia hombergii.
Aplysia depilans,
punctata,
Camelus.
Bullæa aperta.
Bulla lignaria,
hydatis,
cornea,
fragilis.
Trochus magus,
ziciphinus,
conuloïdes,
conulus,
cinerarius,
matonii,
locugieri,
pyramidatus,
tuber,
umbilicaris.
Turbo littoreus,
neritoïdes,
retusus,
rudis,
cerulescens.
Turritella terebra,
fuscata.
Scalaria lamellosa,
communis.
Cyclostoma maculata.
Monodonta fragarioides.

Pleurotama cordieri,
bertrandi.
Phasianella pulla.
Melania gerouillii.
Rissoa ventricosa,
oblonga,
acuta,
cucullata,
violacea,
hyalina,
parva.
Janthina atlantica.
Natica castanea.
Neritina fluviatilis.
Calyptrea
Cypræa pediculus,
coccinella.
Mitra
Buccinum undatum,
reticulatum,
ascanius,
coccinella,
neriteum.
Purpura lapillus,
imbricata,
edwardi.
Cerithium lima,
peruersum.
Murex erinaceus,
aciculatus.
Triton nodiferum,
cutaceum.
Fusus lavatus,
nebula.
Rostellaria-pes pelecani.
Spirorbis nauiloïdes,
spirillum,
tricastelis.
Serpula vermicularis,
contortuplicata,
cereolus,
filigrana.

Vermilia triquetra,
scabra.
Haliotis tuberculosa.
Fissurella græca,
minuta.
Pileopsis hungarica.
Emarginula fissura,
rubra.

Patella vulgaris,
luteola,
mammillaris,
pectinata,
pellucida,
parva.
Chiton fascicularis,
marginatus.

3^e ORDRE.

Acéphales.

Ostrea edulis,
leonica,
hippopus,
deformis.
Pecten maximus,
opercularis,
varius,
sinuosus,
pusio,
lineatus,
informis.
Anomia ephippinus,
cepa,
electrica,
fornicata,
squammula.
Pinna ingens.
Arca tetragona,
lactea.
Pectunculus glycimeris,
pilosus,
pectinatus.
Nucula margaritacea.
Mytilus edulis,
galloprovincialis,
abbreviatus,
retusus,
incurvatus.
Modiola barbata,
albicosta.

Modiola discrepans,
gibsi.
Anodonta anatina,
intermedia.
Unio sinuata,
elongata.
Cardium echinatum,
aculeatum,
taberculatum,
edule,
exiguum.
Donax vittata,
trunculus,
anatinum.
Cyclas rioicola,
caliculata,
fontinalis,
amnica.
Tellina planata,
punica,
fabula,
tenuis,
donacina,
striatula,
crassa,
solidula,
palescens,
depressa.
Lucina radula,
divaricata.

Lucina carnaria.
reticulata.
lactea.
undata.
Venus verrucosa.
casina.
gallina.
pectinula.
decussata.
pullastra.
aurea.
virginea.
bicolor.
floridella.
pulchella.
inquinata.
Cytherea chione.
exoleta.
lineata.
Psammobia feroensis.
vespertina.
Venerupis perforans.
nucleus.
irus.
Petricola ochroleuca.
striatula.
Mactra stultorum.
helvacea.
lactea.
solida.
deltoides.
crassatella.
Byssonina pholadis.
Saxicava rugosa.

Saxicava gallieana.
Mya arenaria.
truncata.
Lutraria elliptica.
solenoides.
compressa.
Anatina vitrea.
solenoides.
Pandora rostrata.
obtusa.
Periploma myalis.
Amphidenna danacilia.
purpurascens.
Corbula nucleus.
Solen vagina.
ensis.
siliqua.
legumen.
Pholas dactylus.
candida.
dactyloides.
Teredo navalis.
Ascidia corrugata.
intestinalis.
Terebratula caput serpentis.
Anatifa laevis.
striata.
Pollicipes cornu copiae.
Balanus sulcatus.
cylindraceus.
ovularis.
miser.
palmaris.
amphimorphus.

VI^e CLASSE.

ANNÉLIDES.

Terebella conchilega.
Amphirrite alveolata.
Dentalium subulatum.

Arenicola piscatorum.
clavata.
Nereis versicolor.

Nereis noctiluca.
verrucosa.
Spio seticornis.
Aphrodita aculeata.
squamosa.
hystrix.

Lumbricus terrestris.
Nais proboscidea.
Hirudo sanguisuga.
verrucosa.
piscium.

VII^e CLASSE.

RADIAIRES.

Asterias glacialis.
rubens.
membranacea.
seposita.
Ophiura vulgaris.
Euryalus encriniformis.
Echinus esculentus.
miliaris.
spatangus.

Holoturia phantapus.
regalis.
Sipunculus nudus.
Thalassemus neptuni.
Echiurus lumbricus.
Medusa cerulea et plusieurs autres
espèces mal déterminées ou
inédites.

VIII^e CLASSE.

CRUSTACÉES.

I^{er} ORDRE.

Crustacées Brachyures.

Corystes dentatus.
Atelecyclus albidus.
Portunus puber.
depurator.
emarginatus.
rondeleti.
Cancer mænas.
pagurus.
floridus.
hirsutus.
hirtellus.
Pinnotheres cranchii.
heterum.

Grapsus varius.
Eurynome aspera.
Maia aranea.
Pisa gibbii.
tetodon.
Hyas coarctata.
Inachus scorpia.
dorynchus.
leptorynchus.
Macropodia phalangium.
Ebalia pennantii.
Porcellana galathina.
platycheles.

2^e ORDRE.

Crustacées macroures.

Pagurus bernardus.
Palinurus locusta.
Galathea strigata.
squamifera.
Munida rugosa.
Gebia stellata.
deltura.
Callinassa subterranea.
Astacus marinus.
Crangon vulgaris.
Egeon loricatus.
Palæmon serratus.

Palæmon squilla.
varians.
Athanas nitescens.
Mysis integer.
Nebalia herbstii.
Squilla armoricana.
Talitrus locusta.
Leucothoe articulosa.
Mæra grossimana.
Gammarus marinus.
locusta.

3^e ORDRE.

Crustacées entomostracés.

Caprella ocutifrons.
linearis.
mantis.
Eupheus talpa.
Ione thoracicus.
Idotea tricuspidata.
cæstrum.
Stenosoma filiforme.
Cymodocea truncata.
cuvieri.
Sphæroma rugicauda.
cinerea.
Eurydice pulchra.
Asellus fluviatilis.
Lygia oceanica.

Oniscus asellus.
muscorum.
scaber.
Armadillo fulgaris.
officinalis.
pustulata.
Bopyrus crangorum.
Pandarus bicolor.
boscii.
Caligus piscinus.
Apus cancriformis.
Lepidurus productus.
Polyphemus stagnorum.
Branchipus stagnelis.

IX^e CLASSE.

INSECTES.

La Classe des Insectes est tellement nombreuse que le dénombrement des espèces qui se trouvent dans le Finistère suffirait seul pour remplir

un volume et excéderait de beaucoup les limites de cet Ouvrage. Nous nous bornerons donc à dire qu'on rencontre dans ce département toutes les espèces qui vivent habituellement dans la France centrale, plus quelques espèces qu'on avait jusqu'ici regardées comme exclusives aux parties méridionales du royaume, et ce qui est plus remarquable encore, d'autres que jusqu'ici les Entomologistes n'avaient trouvées qu'en Allemagne. Ainsi, dans l'Ordre des Coléoptères, nous citerons comme se trouvant dans le Finistère, le *Platycerus caraboïdes*, le *Scarabeus mobilicornis*, le *Trichius nobilis*, le *Staphylinus dilatatus*, le *Buprestis octoguttata*, le *Sytaris humeralis*.

Dans l'Ordre des Orthoptères, la *Locusta ephippiger*.

Parmi les Hyménoptères nous remarquerons le *Sirex gigas*, plusieurs belles espèces de *Chrysis*, *Tiphia*, *Andrena* et *Crabro*.

Les Lépidoptères diurnes ou Papillons, sont les mêmes que dans le reste de la France, à l'exception des Papillons *Machaon* et *Podalyre*, qu'on n'a jamais rencontré dans le Finistère. En revanche on y trouve de fort belles espèces de *Sphinx*, tels que les *Sphinx atropos*, *Ligustri*, *Euphorbia*, *Porcellus*, *Populi* et *Convolvuli*.

Le département est plus riche en Lépidoptères nocturnes, il renferme un grand nombre de jolies espèces de *Bombyx*, *Noctue* et *Phalanx*.

Parmi les Hémiptères nous mentionnerons la *Tettigonia sanguinolenta*, rare dans les autres parties de la France.

L'Ordre des Diptères est très-nombreux et présente de belles espèces appartenant principalement aux genres *Syrphus*, *Bombylius*, *Conops* et *Myopa*.

X^e CLASSE.

ZOOPHYTES OU POLYPIERS.

Polypiers pierreux.

Caryophyllus ramosus.

N. B. Ce Madrépore est très-rare sur les côtes de l'Europe, mais il a été plus d'une fois trouvé par des pêcheurs et à de grandes profondeurs parmi les rochers de Penmarc'h.

Retepora mesenlheriformis.

Polypiers flexibles.

Gorgonia verrucosa.
Flustra pilosa.
lineata.
Cellaria salicornia.
Cristia eburnea.
reptans.
avicularia.
fustroïdes.
Aglaophenia pluma.
frutescens.
falcata.

Dynamena operculata.
pumila.
divergens.
Sertularia polyzonias.
cupressina.
Laomedea geniculata.
Tubularia ramosa.
Corallina rubens.
officinalis.
nodularia.

FIN.

ÉTAT DE POPULATION

DU

Département du Finistère, en 1794.

NOMS des ARRONDISSEMENS.	MONTANT de la POPULATION.	Observations.
Brest.	81836	
Carhaix.	36773	
Châteaulin.	35411	
Landerneau.	43980	
Lesneven.	49006	
Morlaix.	72059	
Pont-Croix.	29858	
Quimper.	48204	
Quimperlé.	42837	
TOTAL.	439964	

TABLE.

	PAGE
District de Morlaix ,	1
Saint-Pol-de-Léon ,	42
Penpoul ,	55
L'île de Bas ,	57
Roscoff ,	64
District de Carhaix ,	111
<i>Idem</i> de Lesneven ,	158
<i>Idem</i> de Brest ,	191
<i>Idem</i> de Châteaulin ,	270
<i>Idem</i> de Pont-Croix ,	281
<i>Idem</i> de Quimper ,	322
<i>Idem</i> de Quimperlé ,	361
Notes de Cambry ,	413
Flore du Finistère ,	443
Faune du Finistère ,	462
Etat de Population du Département du Finistère , en 1794 ,	479

Souvrages

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

ANTIQUITÉS DU FINISTÈRE, par le Chevalier de Fréminville, première Partie, 1 volume in-8°.....	50 00
ANTIQUITÉS DU FINISTÈRE, par le Chevalier de Fréminville, deuxième Partie, 1 volume in-8°, broché.....	8 00
ANTIQUITÉS DU MORBIHAN, par le Chevalier de Fréminville, deuxième Edition, 1835, 1 volume in-8°, broché.....	4 00
COMBAT DES TRENTÉ, Poème du XIV ^e Siècle, par le Cher de Fréminville, 1 volume in-8°, broché, Brest, 1819....	1 50
COLLOQUE FRANÇAIS ET BRETON, in-12, broché.....	75
DICTIONNAIRE CELTO-BRETON ou Breton et Français, par Le Gonidec, in-8°, broché.....	6 00
DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON, par le P. F. Grégoire de Rostrenen, 2 volumes in-8°, 1834.....	13 00
ÉLÉMENTS SUCCINCTS de la Langue des Celtes-Gomériens ou Bretons, par le Brigant, in-12, broché, (rare).....	1 50
GRAMMAIRE FRANÇAISE-CÉLTIQUE ou Française-Bretonne, par P. F. Grégoire de Rostrenen, in-12, broché.....	1 50
RUDIMENT DU FINISTÈRE, composé en Français et mis en Breton, par T. Le Jeune, in-8°, broché.....	1 50
HISTOIRE DE LA PETITE BRETAGNE ou Bretagne Armorique, par Manet, 4 volumes in-8°. (2 volumes ont paru.).....	30 00
LES VIES DES SAINTS DE BRETAGNE et des Personnes d'une éminente piété qui ont vécu dans cette Province, par Dom Alex. Lobineau; Nouvelle Edition, par l'Abbé Tresvoux, 5 volumes in-8°; le 1 ^{er} seul a paru; prix 6 francs le vol. <i>La souscription est fermée.</i>	

SOUS PRESSE, POUR PARAÎTRE EN 1837.

ANTIQUITÉS DU DÉPARTEMENT DES CÔTES-DU-NORD, par M. le Cher de Fréminville, de la Société royale des Antiquaires de France. 1 volume in-8°.

Cet Ouvrage qui fait suite aux *Antiquités du Morbihan et du Finistère* par le même Auteur, est le premier de ce genre qui ait été publié sur le département des Côtes-du-Nord. Il complètera l'Archéologie entière de la Basse-Bretagne ou Bretagne Bretonnante, contrée qui, par le langage, les mœurs de ses habitans et le style de ses monumens, porte un cachet qui lui est tout-à-fait particulier et la différencie essentiellement des autres parties de la France et de la Haute-Bretagne elle-même.